



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

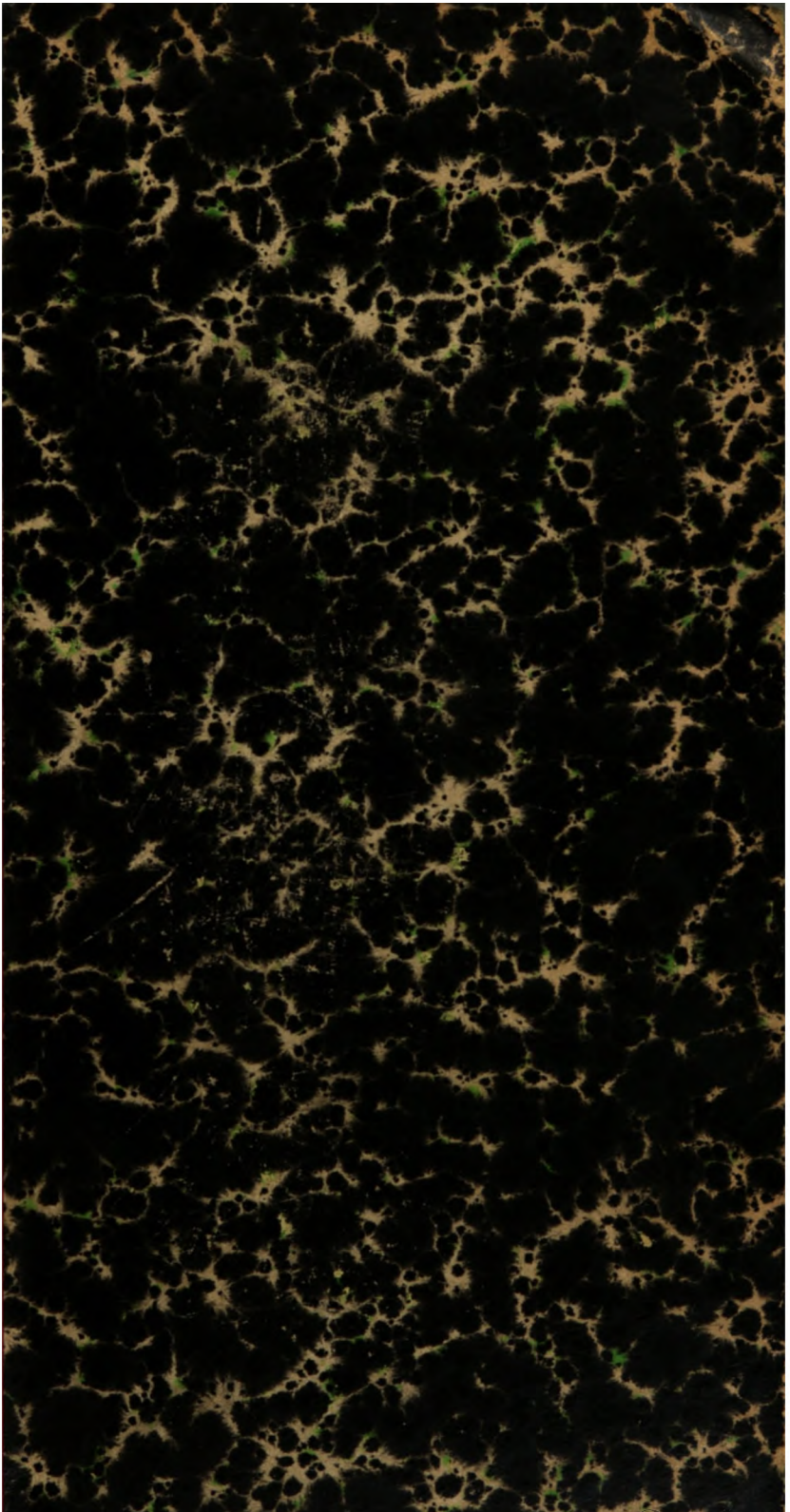
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



4
Cornell University Library

THE GIFT OF

The Romance Seminary

63507

28/X/16

2041

CORNELL UNIVERSITY LIBRARY



3 1924 066 885 306

STORAGE-A
Date Due

R R MAY 14 '57

~~PHOTODUPLICATION~~



23 233

PC
2701
R 454

Cornell University Library

THE GIFT OF

The Romance Seminary

A.363507

28/X/16

2041



3 1924 066 885 306

STORAGE-A
Date Due

RR MAY 14 '57

~~PHOTODUPLICATION~~



23 233

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

SYSTÈME ORTHOGRAPHIQUE DE LA REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE

- a) Remplacer par *s* l'*x* valant *s*, sauf dans les noms propres.
- b) Ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter*.
- c) Terminer toujours par un *t* la 3^e personne du singulier à l'indicatif présent des verbes en *oir* et en *re*, et supprimer la consonne muette devant ce *t* et devant l'*s* des deux premières personnes : *je m'assiès, il s'assiet; je prens, il prent, etc.*

Ce programme vise non à simplifier l'orthographe, mais à la rendre plus correcte. Il a été discuté dans la *Revue*, t. III, p. 270 ; t. IV, pp. 85, 153, 161, 235 ; t. V, pp. 81 et 308. V. aussi, plus récemment, le t. XIX, pp. 75 et 229 ; t. XX, p. 307.

Les premiers adhérents ont été MM. Michel Bréal, Edouard Hervé, Francisque Sarcey, Paul Passy, Camille Chabaneau, Louis Havet, Charles Lebaigue, Ferdinand Brunot, Eugène Monseur, etc.

Le programme comportait aussi, pour l'accord des participes, des indications qui n'ont plus de raison d'être depuis l'arrêté ministériel relatif à la simplification de la syntaxe.

ALPHABET PHONÉTIQUE DE MM. GILLIÉRON ET ROUSSELOT

Plusieurs de nos collaborateurs utilisant, pour la figuration de la prononciation, l'alphabet phonétique de MM. Gilliéron et Rousselot, nous donnons ci-après la liste des signes spéciaux employés dans cet alphabet :

Les lettres ont la même valeur que dans l'orthographe française, sauf que *g* et *s* sont toujours durs. L'*u* semi-voyelle est représenté par *û*, l'*e* féminin par *ê*, l'*ou* français par *u*, le *ch* français par *ç*.

Un demi-cercle au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est mouillée. Le tilde indique les voyelles nasales, l'accent aigu les sons fermés, l'accent grave les sons ouverts.

Les petits caractères représentent des sons incomplets. Les signes de la quantité sont les mêmes qu'en latin.

Nous ne donnons ci-dessus que les indications indispensables pour la « lecture » de l'orthographe phonétique. Pour plus de détails, nous renvoyons à l'Atlas Linguistique et à la notice qui l'accompagne.

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

20^e ANNÉE. — 1906



PARIS (6^e)
LIBRAIRIE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5
—
(Tous droits réservés)

11111111
11111111
11111111

A363507

DEUS PROBLÈMES

DE

PHONÉTIQUE HISTORIQUE FRANÇAISE

INTRODUCTION

1. Au mois de novembre 1904, j'ai pris comme sujet d'une de mes conférences à l'Ecole des Hautes Etudes d'histoire et de philologie, une étude historique de la phonétique française. En commençant, j'ai cru devoir faire une déclaration, qui, partout ailleurs que dans notre Ecole, aurait sans doute mis un professeur en assez mauvaise posture. J'ai dit à mes étudiants que j'étais *incompétent pour traiter le sujet indiqué*, n'ayant jamais fait de la philologie romane une étude spéciale. « Je ne me propose donc pas, ajoutais-je, de vous faire un cours *ex cathedra*. Nous allons collaborer, en apportant, moi, mes connaissances spéciales de phonétique, vous, vos connaissances spéciales de philologie romane. Qui sait si nous n'arriverons pas ainsi à mieux comprendre des faits dont la cause a pu échapper jusqu'ici, parce qu'on les abordait par un côté seulement ? En tout cas, cette collaboration de phonétiste et de romainistes ne peut guère manquer d'être intéressante. »

Les étudiants ont apparemment été de cet avis, car ils m'ont prêté pendant les mois qui ont suivi un concours actif et intelligent. Et l'année scolaire n'était pas terminée, que nous arrivions, en effet, à des aperçus nouveaux sur quelques points.

2. Je donne ici les résultats de nos recherches sur deux de ces points, d'ailleurs connexes. Sans m'exagérer leur importance, j'ose espérer qu'on ne les trouvera pas sans intérêt. Du reste, je les donne sans prétention aucune, sans même examiner dans quelle mesure ils ont été préparés par les travaux d'autres investigateurs. J'ai surtout

tenu à montrer, par un exemple concret, les services que la phonétique générale peut rendre à une branche spéciale de la linguistique.

1° L'ÉVOLUTION DE L'E FÉMININ

3. On sait qu'en dehors de la position protonique, les voyelles inaccentuées du Latin ont toutes disparu en Français, dès la période des plus anciens documents, excepté dans deux cas :

1°, quand la voyelle inaccentuée était *a* : *causa* > chose, *ornamentum* > ornement.

2°, quand elle servait de voyelle d'appui à un groupe de consonnes primaire ou secondaire ayant besoin d'une telle voyelle : *patrem* > *pedre* > père.

Dans ces deux cas, la voyelle inaccentuée aboutit à ce que nous appelons l'*e* féminin — voyelle qui s'est elle-même amuïe dans la plupart des cas en Français moderne, mais qui, dans des positions déterminées, se prononce encore, avec une valeur particulière que nous représentons par *e* (1).

4. Cet *e* féminin, cet *e*, se rencontre encore dans trois autres cas :

3°, comme voyelle d'appui à un groupe de consonnes secondaire qui n'était pas suivi de voyelle en Latin : *pīper* > *peivre* > poivre.

4°, comme héritière de *a* protonique précédé de palatale : *caballum* > cheval. (L'*a* protonique non précédé de palatale reste intact ; *parabola* > parole).

5°, comme héritière de *e* (ĭ, ē) ou *ε* (ĕ, æ) protoniques libres : *fēnestra* — fenêtre, *dēbere* > devoir. (Mais *e* et *ε* protoniques libres suivis de palatale aboutissent, non à *e* féminin, mais à *ei* : *lēgare* > leïier > loyer).

5. La question que je me propose de discuter est

(1) Dans la transcription de l'Association phonétique que j'emploie, *e* est un signe général pour toute voyelle de timbre obscur et intermédiaire. Mais au cours de cet article je ne l'emploie qu'avec la valeur de notre *e* féminin moderne.

celle-ci : Quelles sont les étapes phonétiques par lesquelles a passé cette voyelle pour aboutir à notre *ə* actuel ?

6. Si nous examinons le plus ancien document de notre langue, les Serments de Strasbourg (842), nous trouvons des exemples de ce qui sera l'*e* féminin, dans chacune des positions énumérées plus haut :

1°, *cosa, dunat, sacrament*

2°, *fradre (/radra/), poblo*

3°, *sendra*

4°, *cadhuna*

5°, *returnar*

Comme les autres atones sont déjà toutes tombées, il n'est pas douteux que celles-ci ne soient fortement affaiblies, ce qui, d'ailleurs, ressort aussi des textes latins plus anciens influencés par le gallo-roman populaire. Du reste, l'inspection attentive des formes prouve bien qu'il en est ainsi, et que le scribe a été embarrassé pour noter par l'alphabet latin, les sons nouveaux auxquels il avait affaire ; c'est ce qui ressort d'hésitations telles que *Karlo-Karle, fradre-fradra, nostro-altre, fazet de faciat....*

7. Mais c'est une exagération manifeste de dire comme on le fait souvent, qu'il n'y a là qu'une seule voyelle, notée indifféremment *e, o* et *a*, et déjà identique à notre *ə*. Car dans la grande majorité des cas, l'atone est notée, soit par la même lettre qu'en Latin, soit, ce qui est plus probant, par une lettre représentant un son voisin, comme dans les cas suivants :

aiudha, cadhuna, cosa, dunat, iurat, nulla, contra, conservat, — salvarai, salvament, sacrament ;

nostro, poblo, Karlo, damno ;

Karlus ;

fradre.

On ne trouve de changement profond que pour *fazet de faciat, altre de alterum, Karle* à côté de *Karlo*, et *fradra* à côté de *fradre* (1). Nous concluons que nous avons affaire

(1) Je laisse de côté les monosyllabes, et les cas de voyelles en hiatus comme *meos*.

à plusieurs voyelles, restées plus ou moins semblables à celles du Latin.

8. On peut se demander, il est vrai, si les graphies du scribe des Serments n'ont pas subi l'influence de l'orthographe latine. Cette influence est évidente dans certains cas; mais quand on voit le latin *meus*, *meum*, rendu partout par *meos*, *meon*, on ne peut pas croire qu'elle ait été très forte, en dehors des mots comme *deus* dont la comparaison avec *meos* est instructive. Tout porte à croire qu'on est bien en présence de plusieurs voyelles. Probablement trois, représentant des affaiblissements des trois principaux types de voyelles latines: un *o* affaibli, semblable à cet *o* obscur qu'on entend parfois dans la première syllabe de notre mot *comment*, ou à la finale de l'anglais *fellow*; un *a* affaibli semblable à la voyelle finale de l'anglais *sofa*; un *e* affaibli semblable à la voyelle finale de l'allemand *gabe*. Nous représentons ces trois voyelles par *ö*, *ä*, *ë*.

Si cette conclusion est correcte, *Karle* pour *Karlo*, *fradra* pour *fradre*, et *altre* pour *altro*, sont simplement des fautes, rendues faciles par la ressemblance entre tous ces sons obscurs. *Karlus* est sans doute une graphie savante, facile pour un nom propre, comparez *deus* à côté de *meos*; il faut lire *karlôs*. Pour *fazet*, il peut y avoir influence de la palatale précédente, qui aura changé *ä* en *ë*. Quant à *sendra*, cette forme s'explique ainsi: la plus commune de beaucoup parmi ces voyelles obscures était *ä*, qui était entrain de devenir la voyelle neutre du Français; c'était alors celle que tout naturellement on introduisait pour soutenir un groupe de consonnes trop lourd, comme on introduit *ø* de nos jours (*un ourse blanc*, *Oueste ceinture*).

9. Dans les textes postérieurs, on trouve encore *a* comme représentant de *a* latin: il y en a des exemples dans Eulalie (*buona*, *pulcella*, *paramenz*), dans Léger (*cilla*, *davant*), dans Alexis (*chanude*); mais beaucoup plus souvent on écrit *e* (1). En 1063, Anne de Russie signe en caractères cyrilliques ANA P'BI/INA, où l'atone est notée deux fois

(1) Je laisse de côté le manuscrit L de l'Alexis, qui note la voyelle neutre par *a* ou *e* indifféremment, quelle que soit son origine.

par *a* et une fois par 'b; mais ici les *a* sont évidemment dûs à l'influence orthographique du Latin (1). Passé cette date, on trouve toujours *e*, quelle que soit l'origine de la voyelle atone; il est évident que toutes les nuances se sont fondues en un seul son.

Quel était ce son? Ce ne pouvait plus être *ä*, sans quoi on en serait resté à la graphie *a*. La lettre adoptée pour le représenter suggère une ressemblance avec *e* ou *ε* — quand bien même la forme cyrillique 'b indique sans erreur possible un son obscur. Ce devait donc être *ë*, ou quelque chose d'approchant. On peut supposer que *ä* a passé à *ë*, par un changement parallèle à celui de *a* tonique en *ε* si caractéristique du Français (*mare* > *mer*), changement produit par la tendance à l'avancement de l'articulation que nous retrouvons dans le passage de *u* à *y*.

10. La chose est d'autant plus vraisemblable, que nous trouvons des traces d'évolutions analogues dans divers dialectes, par exemple en Béarnais et en Lorrain.

On sait que beaucoup de dialectes du Midi ont conservé à peu près intact l'*a* atone latin. Ailleurs, notamment en Béarnais, il a été diversement altéré. On dit généralement *ä* dans le Haut Ossau; mais souvent cet *ä* se nuance en *ö* ou en *ë* suivant le timbre des sons voisins: *lweppä* « langue », *ki'raulö* « couleuvre », *mun'tajö* « montagne » — ce qui reproduit à peu près la variété des Serments de Strasbourg. Dans la Plaine de Pau et ailleurs cet *ä* est remplacé par *ö*. Plus à l'Ouest c'est *ë*, et cela dès une époque très reculée (2). Et comme Orthez a été le berceau du Béarnais littéraire, la voyelle faible s'écrit *e* comme en Français: on écrit partout *bere* « belle », et on prononce *berë* à Orthez, *berö* à Pau, *berä* en Ossau.

D'autre part, dans une partie de la Franche-Comté et de la Lorraine, *ë* joue exactement le rôle que joue chez nous la voyelle *e*: on dit *rëve:r* « rivière », *lë rve:r* « la rivière »; *šëmī* chemin, *lo šmī* ou *lë šmī* « le chemin ». J'ignore absolument l'histoire de cette voyelle; mais elle

(1) V. A. Thomas, *Essais de Philologie française*, p. 159 et ss.

(2) A Bayonne on trouve *are* pour *hora* dès le 12^me siècle.

doit être assez ancienne, puisqu'elle a permis, par sa confusion avec l'*e* provenant de *a* protonique, de réduire à une seule forme *lë* les formes masculine et féminine de l'article défini au Val d'Ajol : *lë bo* « le bois », *lë moh3* « la maison » (1).

Je pense donc que pour la prononciation de l'*e* féminin, le Béarnais d'Orthez et le Lorrain en sont actuellement à la même étape que le vieux Français.

11. Mais la question se pose naturellement : Ne peut-on pas admettre que la voyelle du vieux Français était la même qu'aujourd'hui, c'est-à-dire que *a* s'était changé directement en *ə* ? — Cette évolution impliquerait un changement d'articulation plus considérable, portant sur la position des lèvres aussi bien que sur celle de la langue. De plus, elle expliquerait moins bien l'adoption de la graphie *e*. Mais surtout, elle se heurte à deux grosses difficultés : le traitement de *a* protonique après palatale, et le traitement de *e*, *ɛ*, devant palatale.

Nous savons, en effet, que *a* protonique reste ordinairement intact : *lavare* > *laver*. Mais *a* protonique précédé de palatale aboutit à *e* féminin : *camisia* > *chemise*, *galina* > *geline*. Ce traitement serait tout-à-fait incompréhensible, si on attribue à l'*e* féminin sa valeur actuelle : comment admettre que la présence d'une palatale ait communiqué à la voyelle suivante un arrondissement des lèvres qu'elle ne possède pas elle-même ? — Tout s'explique, au contraire, si nous attribuons à l'*e* féminin la valeur *ë* : la palatale a simplement déplacé en avant l'articulation de la voyelle suivante, la rapprochant ainsi de sa propre articulation.

De même, nous savons que *e* (ɪ, ē, œ) et *ɛ* (ě, æ) protoniques aboutissent régulièrement à *e* féminin : *pēsare* > *peser*, *quærela* > *querelle*. Mais quand ils sont suivis d'une palatale, ils aboutissent à *ei* : *licere* > *leisir*, *uicinum* > *veisin*, *tēctura* > *teiture*, *piscionem* > *peisson* ; — *uēctura* > *veiture*, *mēdianum* > *meiien*, *mēssionem* > *meisson*. — Ce traitement serait également incompréhensible si *e* féminin

(1) Voir *Revue de philologie française*, 1891 p. 241 et ss.

valait *ö* : comment la simple présence de la palatale aurait-elle pu faire diverger à ce point le timbre de la voyelle précédente? — Rien de plus simple au contraire si nous attribuons à l'*e* féminin la valeur *ö*. La palatale a simplement donné naissance à un *i* précédent, ce qui est tout naturel et ce qui a lieu dans bien d'autres cas; et cet *i* forme avec la voyelle précédente une diphtongue *ëi*, très semblable du reste à la diphtongue *ei* provenant de *e* accentué. Ainsi on a pu avoir la série : *plicare* > **plëjer** > *pleiier*; — *licere* > **lëz'ir** > *leisir*; — *tectura* > **teçtürë** > *tët'ürë* > *teiture*; *missionem* > **mesçonë** > **mës' on** > *meisson*; etc.

12. Je crois donc pouvoir résumer ainsi :

Les voyelles atones latines, conservées dans des cas déterminés, étaient encore distinctes à l'époque des plus anciens documents; mais elles tendaient déjà à se confondre en une seule voyelle neutre, qui a d'abord été *ä*. Cet *ä* se change ensuite en *ö*, sans arrondissement des lèvres. C'est cet *ö* qui forme le premier élément de la diphtongue *ei*, lorsque celle-ci provient de *e* ou *a* protonique libre devant palatale.

13. Si ces conclusions sont exactes, elles suggèrent immédiatement une triple question. Comment la voyelle *ö* du vieux Français s'est-elle changée en *e*? Quelle a été la cause de cette évolution? A quelle époque a-t-elle eu lieu?

Il n'est pas malaisé de répondre à la première question : *ö* s'est changé en *e* en prenant un léger arrondissement des lèvres. C'est en effet par là essentiellement que *e* diffère de *ö*.

La deuxième question n'est pas non plus très difficile. Il semble bien que dans la plupart des langues, on tend à prendre comme voyelle neutre une voyelle occupant une position moyenne entre toutes celles qui existent dans d'autres positions. Or le Français a beaucoup de voyelles arrondies, et spécialement des voyelles d'avant arrondies; il est naturel que la voyelle neutre ait un léger arrondissement.

Quant à la troisième question, nous la résoudrons en

étudiant une question en apparence très différente, en réalité connexe.

LE PASSAGE DE EI A OI

14. On sait que dès la plus ancienne époque, le *e* (ĭ, ê) tonique libre latin était devenu *ei* : *fidem* > *feit*, *tēla* > *teile*. On sait aussi que dans le dialecte francien, cette prononciation ne s'est conservée que devant les nasales, comme dans *pæna* > *peine*; partout ailleurs elle s'est altérée en *oi*, prononcé *oi* comme le montrent les assonances, et qui a fini par aboutir à la prononciation actuelle *wa* ou *wd*. — Le passage de *ei* et *oi* paraît avoir commencé en syllabe faible dès le dixième siècle, au moins dans quelques régions; il s'est ensuite étendu aux syllabes fortes, pour devenir définitif dès le commencement du treizième siècle.

15. Or, si le passage de *e* à *ei* ne présente aucune difficulté — comparez l'anglais *made*, dont l'ancienne prononciation *mæ:d*, conservée en Ecosse, est devenue *meid* en Angleterre — il en est tout autrement du passage de *ei* à *oi*. Ce changement est en lui-même plutôt suprenant, en ce qu'il nous offre un cas d'articulation se déplaçant d'avant en arrière, ce qui est contraire à la tendance habituelle du Français. Mais ce qui est plus étrange, c'est le manque d'indications sur les étapes de l'évolution. On n'en a pas trace dans les documents écrits; on trouve partout soit *ei* soit *oi*, jamais une forme intermédiaire. Et, à ma connaissance, les patois ne sont pas plus suggestifs; on a partout des formes remontant soit à *ei* (Normandie, Poitou, Aunis, Saintonge, Angoumois), soit à *oi* (Ile de France, Orléanais, Touraine, Champagne, Picardie). Il y a, bien entendu, des régions à formes mélangées : déjà tout près de Paris, on trouve des formes avec *ɛ* (*ʒə kre*, *œ kresā*, *fred*), et elles deviennent de plus en plus nombreuses à mesure qu'on avance vers l'Ouest. Mais nulle part que je sache on n'a observé de formes indiquant quel a pu être l'intermédiaire entre *ei* et *oi*.

16. Cet intermédiaire, pourtant, a dû exister. On sup-

pose ordinairement qu'il a dû être **ai**. Les étapes auraient pu être **ei**, **ɛi**, **ai**, **oi**, **ɔi**. Cette évolution n'a rien en elle-même qui doive surprendre. Elle est conforme à une tendance commune dans les diphtongues, à se dissimiler par éloignement progressif du premier élément. Nous savons par exemple qu'en Anglais, le **e** de *made*, à peine diphtongué en **ei** dans la prononciation du Nord, devient **æ** dans celle du Sud, et presque **æ** dans le Cockney de Londres; d'autre part le **ai** plus ancien (venant d'ailleurs de **i**: par **ei**) devient presque **oi** en Cockney. En Allemand aussi, on trouve l'évolution **ei** > **oi**, partielle dans le langage littéraire, complète dans quelques patois : *stein* est arrivé à se prononcer ordinairement *stain*, *stoin* dans certaines régions, et même *stœan* en Bavière.

17. Mais il est bien bizarre qu'on ne trouve nulle part trace d'une évolution aussi complexe. Sans doute on s'explique, vu la force d'inertie de l'orthographe, qu'on ait pu continuer à écrire **ei** quand on prononçait **ai** : par le fait c'est ce qui a lieu en Allemand ; mais n'est-il pas étrange qu'il n'y ait pas d'hésitations entre les graphies **ei** et **ai**? On a objecté que **ai** s'étant contracté en **ɛ**, la graphie **ai** était affectée à ce dernier son, et qu'on n'aurait pas songé à l'employer pour la diphtongue **ai** (1). Cette explication vaut sans doute à partir du 12^e siècle, époque à laquelle le changement de **ai** en **ɛ** est un fait accompli; mais elle ne vaut pas pour le commencement de l'époque à laquelle remonte le début de l'évolution **ei** > **oi** (10^e siècle), puisque dans la Chanson de Roland encore il y a des assonances comme *Carles-faire*. D'ailleurs on ne trouve pas non plus trace de la prononciation de **ei** comme **ai** dans les assonances; bien plus, sauf erreur, le **e** de **ei** est toujours considéré comme fermé. Enfin, et c'est sans doute l'objection la plus grave : vu l'ancienneté des premiers changements de **ei** en **oi**, changements qui, dans l'hypothèse en question, auraient dû être précédés par une période où on prononçait **ai**, les deux **ai** se seraient confondus au moins en position inaccentuée, et auraient été

(1) K. Nyrop, *Grammaire historique du Français*, I, § 157.

entraînés dans une même évolution. Il semble donc que la théorie du passage de *ei* à *oi* par *ai* se heurte à des difficultés formidables.

18. On a proposé une autre explication : l'intermédiaire aurait été, non pas *ai*, mais *œi* ou quelque chose de semblable. Cette hypothèse n'a pas rencontré jusqu'ici la faveur des romanistes, et le fait est que l'arrondissement de *e* en *œ* sans aucune influence extérieure paraît bien invraisemblable. Je pense pourtant qu'il faut reprendre cette hypothèse, en la modifiant d'une manière qui la rende acceptable.

19. J'ai indiqué plus haut qu'à mon avis, la diphtongue *ei* des mots comme *leisir*, *peisson*, *meisson*, *veiture*, devait avoir comme premier élément, non pas un *e* net, mais bien le *ë* qui était la voyelle neutre du vieus Français. Il est bien vraisemblable que le *ei* provenant de *e* accentué n'a pas tardé à prendre la même valeur ; car on ne conçoit guère deus diphtongues aussi voisines que *ei* et *ëi* subsistant l'une à côté de l'autre sans se confondre (1). — Nous étonnerons-nous qu'une voyelle neutre, ne se trouvant habituellement qu'en syllabe faible, forme cependant l'élément syllabique d'une diphtongue accentuée ? Non, le même fait se trouve par exemple en Anglais, où la voyelle neutre *ä* n'existe jamais isolée en syllabe forte, mais constitue (au moins dans la prononciation londonienne analysée par Sweet) l'élément syllabique des diphtongues *ai*, *au*. — Donc, on aurait prononcé *vëir*, *bëis*, etc.

20. Dès lors, lorsqu'a commencé l'évolution qui a changé *ë* en *e*, la diphtongue *ëi* a tout naturellement suivi la même marche, elle est devenue *ei*. Rien, dans l'écriture, ne devait ni ne pouvait révéler ce changement ; ce n'était pas seulement la force d'inertie orthographique qui s'y opposait comme toujours lorsqu'un changement de son a lieu régulièrement dans tous les cas ; c'était encore et surtout le fait, que les scribes n'avaient à leur disposi-

(1) Il pourrait bien subsister une différence entre *ei* tonique et *ei* atone, mais une différence entièrement subordonnée à l'accent, et inexistante au point de vue linguistique.

tion aucun signe pour représenter le son *œ*. Aucun signe autre que *e*, du moins; c'est cette lettre, qui, en syllabe faible, exprimait régulièrement le nouveau son; c'est naturellement la même lettre qu'on a employée avec la même valeur dans la diphtongue *ei*, devenue *œi* en même temps que *ë* devenait *œ*. Le passage de *ei* à *œi* paraît donc extrêmement vraisemblable en lui-même.

21. Peut-on en dire autant du changement de *œi* en *oi*, qui, d'après la théorie que je propose, a dû se produire ensuite? Assurément : elle est la conséquence de la tendance déjà mentionnée comme fréquente chez les diphtongues, à se dissimiler par éloignement du premier élément. Dans une diphtongue comme *œi*, c'est-à-dire une diphtongue du type *œi*, cette dissimilation se produit facilement en reculant le point d'articulation. Nous avons un exemple de ceci en Allemand : la diphtongue écrite *eu* ou *äu*, quand elle correspond à un ancien *y* : conservé en Suisse, a dû se prononcer d'abord *œy*, à en juger par l'analogie de *u* : > *au* et de *i* : > *ai*. Cette prononciation existe du reste encore, ainsi que celle *œi*; mais je crois que la plus commune est *oi*; on a donc dû avoir la série *œy* > *œi* > *oi*. De même en Danois; dans un mot comme *öie* 'œil', le *ö* représente à l'origine le son *ø*, régulièrement dérivé du *au* norrois (*hlaupa* 'courir', Islandais moderne *hløypa*, Suédois *löpa*, Danois *løbe*; — *auga*, Islandais moderne *øygá*, Suédois *öga*, Danois *øie* pour *øge*); mais aujourd'hui on prononce *oie*. Le changement de *œi* en *oi* en vieux Français n'a donc rien qui doive nous surprendre. Tout concourt donc à nous faire penser que c'est bien par l'intermédiaire de *œi* que *ei* s'est changé en *oi*.

22. Incidemment, nous voilà fixés sur la date approximative du changement général de *ë* en *œ*. Ce changement a dû précéder celui de *ei* en *oi* dans les manuscrits; il devait donc être accompli au 12^e siècle au plus tard. — Incidemment aussi, nous arrivons à comprendre pourquoi *oi* apparaît en syllabe faible d'abord. Il est en effet naturel de penser que dans cette position s'est produite le plus rapidement la confusion de *œi* et de *œi*, cause première de l'évolution.

23. Toutes les difficultés se trouvent-elles donc écartées par le fait de la théorie que j'avance ? Non certes. Si elle nous montre bien pourquoi les graphies du Moyen-Age n'ont pas gardé trace des intermédiaires entre *ei* et *oi*, il reste cependant extraordinaire qu'on n'en trouve aucune trace, ni dans les assonances, ni dans les patois. Pour expliquer cette double anomalie, il nous faut admettre en tout cas que la période pendant laquelle on a prononcé *ei* n'a pas duré longtemps ; ce qui n'est pas surprenant, étant donné la prédilection du Français pour les sons nets et accusés, sa répugnance pour les articulations intermédiaires, du moins en syllabe forte.

En ce qui concerne les assonances, on peut d'ailleurs supposer que pendant cette courte période, le souvenir de la prononciation *ei* subsistait sous forme d'archaïsme, et que les poètes s'en servaient, puisqu'aussi bien *ei* ne pouvait assoner avec rien, *e* isolé n'existant qu'en syllabe faible, et *ue* n'étant pas devenu *œ* avant la fin du 12^e siècle. — N'oublions pas d'ailleurs que les assonances ne nous renseignent que sur la valeur des voyelles en syllabe forte.

24. Quant aux patois, il vaudrait la peine de les examiner à nouveau — si la chose peut encore se faire dans ces régions dévastées par le despotisme du Français d'école — pour voir si vraiment on ne peut pas y trouver de formes ayant *ei* ou *œi* ou quelque son dérivé. Ce que je sais des méthodes courantes d'investigation dialectale me permet de conjecturer que de telles formes échapperaient plus facilement que d'autres à l'attention des chercheurs. Par exemple : j'ai entendu dire que dans l'île de Noirmoutiers la diphtongue en question est devenue *oi* : *moi*, *toi* se prononceraient *moi*, *toi*. Est-il bien certain que ce ne soit pas *moei*, *toei* ?

En tous cas, alors même qu'il serait impossible de retrouver où que ce soit une trace quelconque de cette étape *ei*, on avouera que cela est bien moins étrange que s'il s'agit d'une longue évolution comme celle qui conduit de *ei* à *oi* par *ei-ai-oi*.

25. Je crois donc pouvoir indiquer comme au moins très probables les propositions suivantes :

La diphtongue *ei* du vieux Français, qui valait exactement *ei* à l'origine en syllabe forte, valait *ëi* dans les mots comme *leisir*, etc.

Cette prononciation *ëi* s'est ensuite étendue à tous les cas.

Vers le 11^e siècle, *ë* isolé s'étant changé en *e*, sans changement de graphie, *ei* s'est parallèlement changé en *ei*, également sans changement de graphie.

Très peu de temps après, par dissimilation, cet *ei* s'est changé en *oi*, qui s'est écrit *oi*, et qui plus tard, par une évolution moins difficile à suivre, a abouti à notre prononciation actuelle *wa* ou *wa*.

PAUL PASSY,

Bourg-la-Reine.

LES VIEILLES LOCUTIONS

« MAIS QUE, NE MAIS QUE »

Il y a deux locutions *mais que*, en vieux français, l'une signifiant « pourvu que », l'autre « excepté ».

La première contient la CONJONCTION *mais* (qui d'ailleurs, comme on sait, dérive de l'adverbe) (1). Entre la conjonction *mais* et la conjonction *que*, il y a ellipse de « il faut, il est nécessaire ». *On lui pardonnera, mais qu'il se repente* (mais il faut qu'il se repente, d'où : pourvu qu'il se repente). Le *que* de la locution conjonctive *mais que*, au sens de « pourvu que », se rattache donc à un verbe non exprimé dont la proposition qui suit est le complément.

Au contraire, dans *mais que* au sens de « excepté », *mais* a sa valeur adverbiale, et *que* se rattache directement à l'adverbe comme dans « plus que, moins que ».

C'est évidemment la seconde locution qu'on a dans ce vers du *Chevalier au lion* (v. 242, dans l'extrait de la *Chrestomathie* Paris et Langlois) :

Ja mar feras *mais que* t'en fuies

c'est-à-dire : « Tu feras à tort quelque chose de *plus que* de t'enfuir, *autre chose que* t'enfuir, toute autre chose *excepté* de t'enfuir ».

Mais que, par l'intermédiaire du sens de *quelque chose de plus que*, arrive donc au sens de « autre chose que ». On

(1) Il est facile d'expliquer comment on a pu passer du sens de *mais=plus* au sens de la conjonction *mais*. L'adverbe a d'abord conservé entre deux propositions sa valeur propre : « il est ici, *mais* (plus, de plus) il va partir. » De l'idée simplement copulative (de plus), se prêtant à l'expression de tous les rapports possibles entre les deux propositions, on passe par restriction à l'idée adversative. C'est ainsi que *cependant*, qui indique une simple simultanéité entre deux actions, est arrivé à marquer aussi une opposition. La simple conjonction *et* s'emploie quelquefois avec une valeur adversative, quand on dit par exemple : « tu étais là *et* tu n'as rien dit ! »

trouve même (voy. Godefroy) la locution explicite « autre chose mais que ». Supposons *mais que* après *tout* : « Tous *mais que* Pierre » signifiera « tous, autres que Pierre ; tous, à l'exception de Pierre ».

Ainsi, *mais que*, précédé ou non de *tout*, peut signifier *toute personne* ou *toute chose à l'exception de*.

Dans le Dictionnaire de Godefroy, immédiatement après *mais que* au sens de « excepté », on trouve *ne mais que* avec l'indication : *même sens*.

Il est étrange, a priori, qu'une locution accompagnée d'une négation puisse avoir le même sens que la même locution sans négation, au lieu d'avoir le sens contraire.

En réalité, *mais que*, avec cette valeur, s'employait très souvent dans une proposition négative, *avec ou sans redoublement de la négation*, et une partie des exemples de Godefroy pourraient passer du premier article au second. Ainsi, « Et *ne* verra l'on *mais que* bestes sauvages » ne diffère que par la non-répétition pléonastique de la négation, de cet exemple de Roland :

Ne n'ont de blanc (*ne*) *mais que* sol les dents.

Il faut interpréter dans les deux cas : « Et l'on ne verra *plus que*, *autre chose que* des bêtes sauvages. — Et ils n'ont de blanc *plus que*, *autre chose que* les dents ».

Ne mais que n'a donc pu s'employer à l'origine que dans une proposition négative ; mais on comprend qu'en perdant le sentiment de son origine, et en ne retenant que sa signification, lorsque le *ne* était pléonastique et explétif, on ait pu l'employer aussi dans une affirmative :

Franceis se taisent, *ne mais que* Guenelon
(*Roland*, 217).

Ne mais que a pris déjà la valeur d'une locution prépositive gouvernant l'accusatif, et, dès cette époque, elle s'est abrégée en « ne mais ». *Roland*, v. 1688 :

Tuit sont ocis cist Franceis chevalier,
Ne mais seissante, que Deus at espargniez.

Dans une proposition négative, *ne mais que* s'est abrégé en *ne que*, et le vers de *Roland*, que nous citions tout à

l'heure, se traduirait exactement par : « Et ils n'ont de blanc *que* les dents ».

Certains patois du Midi ont réduit *ne mais que* non pas à *ne que* mais à *ne mais*, et même simplement à *mais* (voy. Mistral, article *Mai*) : « sap *ma* se plange » = il *ne* sait *que* se plaindre, il sait seulement se plaindre. Ainsi, de la locution *ne mais que*, ce patois garde seulement le mot du milieu, celui précisément que le français a laissé tomber.

L'anglais *but* a les sens de *excepté*, *seulement* et de la conjonction *mais*. Mais ici l'évolution sémantique doit-être différente, car il manque le sens de « plus, davantage ». Or, s'il est possible de rattacher les significations « excepté, seulement » à l'ADVERBE *mais* (= plus), on ne voit pas comment on pourrait les faire dériver du sens de la conjonction *mais*. On comprend au contraire qu'un adverbe qui signifie *seulement* puisse prendre le sens de la conjonction *mais*. En français, l'adverbe *seulement* joue parfois le rôle d'une conjonction adversative, lorsqu'on dit par exemple : « il a consenti à venir, *seulement* il se tiendra à l'écart ».

L. CLÉDAT,

LES PATOIS DE LA RÉGION LYONNAISE¹

LE RÉGIME DIRECT : LE NEUTRE (suite)

III. — LES FORMES DU PRONOM ET LEURS SOURCES

G. Paris a établi² que les formes du pronom neutre usitées en ancien français remontent les unes à *illum* accentué sur la finale, d'où *lo*, ou sur la première syllabe, d'où *el*, les autres à *hoc*. Sauf pour *i* qui représente *ibi*, il n'y a pas pour les formes de nos patois d'autres sources possibles ; mais faut-il en admettre plusieurs ? et si l'on suppose une source unique, quelle est celle qu'il faut choisir, *lo*, *el*, ou *o* (< *hoc*) ?

Lo doit être écarté tout d'abord. Seules les formes qui ont *l* à l'initiale pourraient remonter à *lo* ; parmi elles, les unes, rares d'ailleurs, ne se confondent pas avec les formes masculines, et c'est une des raisons qui empêchent de les tirer de *lo* : car il serait invraisemblable que *lo* neutre se fût développé autrement que *lo* masculin ; la comparaison avec les patois voisins montre qu'elles doivent leur *l* à l'analogie des pronoms de la 3^e personne³. Quant aux autres, rien en dehors du sens ne les distingue des formes du masculin ; et, dans

1. Voir la *Recue*, XIX, p. 89, sqq.

2. *Romania*, XXIII, p. 161, sqq.

3. Voir la *Recue*, XIX, p. 116, sqq.

le précédent article, on les a considérées comme des représentants du masculin en train de se substituer à la place du neutre qui décline et qui meurt¹; mais on peut se demander si elles ne continuent pas plutôt un ancien *lo*, issu de *illum* neutre pour *illud*, qui, après avoir vécu longtemps à côté de son rival *o* (< hoc), réussirait enfin à en triompher, grâce à l'appui du masculin. Les faits relevés dans le paragraphe consacré aux empiètements du masculin rendent déjà cette hypothèse peu probable; ajoutons que l'existence de *lo* neutre à l'époque ancienne n'est pas assurée partout dans notre région: il n'y en a pas d'exemple dans les textes foréziens réunis par M. Philipon, ni dans les textes bressans étudiés par le même et par M. Devaux; on n'en cite qu'un exemple dans l'ancien dauphinois, encore est-il douteux². En revanche chez Marguerite d'Oingt *lo* neutre est aussi fréquent que *o*: mais il ne se rencontre plus dans les textes lyonnais postérieurs, où l'on ne trouve que les dérivés de l'ancien *o*: la forme moderne *lo*, *le*, ne représente donc pas l'ancien *lo*, disparu depuis des siècles; c'est le masculin qui se substitue au neutre en voie de disparaître.

Restent donc *el* et *o*: M. Clédat adopte *o* pour le régime neutre comme pour le sujet; M. Devaux préfère *el* à cause des formes *aw*, *aiw* qu'il a rencontrées au nord de l'Isère³. D'après G. Paris l'existence de *el* en ancien français n'est rien moins que sûre; elle est plus douteuse encore dans notre région. On n'en trouve pas trace dans les textes anciens, assez abondants pourtant pour le Lyonnais, le Forez, le Dauphiné. Mais si c'est

1. *Ibid.*, p. 134, sqq.

2. Devaux, *Essai*, etc., p. 371, note 1.

3. Voir la *Revue*, XV, 6.

là une première raison de repousser *el*, elle n'est pas décisive, puisque l'absence de *el* peut être un effet du hasard. Il y en a d'autres. M. Clédat pour la région lyonnaise, G. Paris pour le Poitou, ont fait remarquer que le *l* de *el* aurait dû se maintenir devant voyelle ; or il n'y en a pas trace dans les formes modernes. Dans notre région en particulier il serait bien étrange qu'on eût laissé perdre *l*, alors que pour éviter l'hiatus ou l'élision, on a ajouté au pronom une consonne « de liaison », *z, j, y*, quelquefois même *c'*.

Si les formes de nos patois remontaient à ce *el* hypothétique, elles devraient concorder avec les produits de *de + illum* > *del* et de *ille* > *el*. Or l'accord n'est que partiel : il s'en faut bien que les domaines de *du* article et de *u* pronom neutre, de *do* et de *o*, de *dœ* et de *œ* puissent se superposer. Sur celui de *é*, on ne trouve que *du*, *dou* et *do* ; *œ* ne se rencontre avec *dœ* que dans quelques communes du pays de Gex. Sur l'immense domaine de *du*, on trouve, il est vrai, assez souvent *u* ; mais sur celui de *u*, si *du* est fréquent, on rencontre aussi d'autres formes de l'article : *dou* à Saint-Georges d'Hurtières (Savoie), à Vizille et à Faverges (Isère), *déu* à Estivareilles (Loire), *do* à Villemontais et à Saint-Rirand dans la Loire, à la Chapelle de la Tour, à Biol et à Saint-André le Gaz dans l'Isère. *Do* et *o* ne concordent pas mieux, puisque *o* coexiste avec *du*, *dou* dans le Jura, dans l'Ain et dans le Rhône, et que *do* ne correspond pas toujours à *o*, mais parfois à *ou* dans la Loire et dans l'Ardèche et à *u* dans l'Isère. Pour *dou* et *ou* il y a lieu de distinguer : au sud de notre région, où l'origine de *ou* (< *hoc*) n'est pas douteuse, le désaccord n'a rien

1. Voir la *Revue*, XIX, p. 129, sqq.

d'étrange : si on y trouve *dou*, on y trouve aussi : *del*, *déw*, *dëw*, *dëy*, *dæw*, *dæy*, *dow*, *daw*. Mais *do* dans la Loire (Juré, Champoly, Saint-Didier, etc.), *du* dans le Rhône (Saint-Marcel l'Éclairé), dans la Savoie (Séez, Tignes, Bozel) et dans l'Isère (Meyzieu), *di* dans l'Ain (Bourg-Saint-Christophe) empêchent de tirer *ou* de *el*. Là même où l'accord est parfait aujourd'hui, il cesse, si l'on remonte à quelques siècles en arrière. Laurent de Briançon au XVI^e siècle connaît les deux formes *ou* et *u*, mais seulement *du*. En Lyonnais on trouve *du* et *u* au XVII^e siècle dans la *Bernarda* ; au XVI^e siècle *dou* et *ou* sont d'accord, au moins dans l'orthographe, mais l'accord est récent, puisqu'on trouve aussi *del* dans le même texte (*Syndicat d'élection des conseillers de Lyon*) ; un demi-siècle plus tôt Marguerite d'Oingt écrit toujours *o* et *del*. En Forez on dit *do*, *o* ou *dou*, *ou* depuis le XVI^e siècle ; mais dans les textes du XIV^e l'article est *del*, le neutre *o*. Enfin, si dans la région de Saint-Jean-de-Maurienne *do* est aujourd'hui d'accord avec *o*, il n'en était pas de même au XVI^e siècle : *du*, *o(z)* dans les *Noëls* de N. Martin (1555).

Tandis que *el* n'apparaît nulle part dans les textes anciens, *o* est au contraire d'un usage général : on en pourrait citer nombre d'exemples au moyen âge dans le Velay, le Dauphiné méridional, la région alpine¹.

1. VELAY : *fei o autrear, sa moler e sa maire o lauzerunt e o volgrunt*, *Cartulaire des Templiers du Puy*, chartes III (vers 1190) et XVI (vers 1215) ; cf. encore les chartes XVII, XVIII, XIX, XXI. — DAUPHINÉ : *tot o an per l'evesque*, *Charte de Montélier* dans le *Recueil d'anciens textes* de P. Meyer, p. 162 ; *que o teigna*, *Cart. de Saint-Paul-de-Romans*, *ibid.*, p. 169 ; *qui o fai*, *Cout. de Saint-Vallier*, *ibid.*, p. 175, cf. p. 176 et 177. — ALPES : *el o sabria*, *aisi o tenran*, etc. *Charte de Barret de Lioure, Romania*, XIV, 277.

Ils ne sont pas moins abondants dans le Forez et dans le Lyonnais ¹; si *ou*, *rou*, qu'on rencontre au sud de notre région, remonte à *o* des chartes, pourquoi le *u* lyonnais ne serait-il pas le descendant du *o* qu'emploie Marguerite d'Oingt? Pourquoi le *u* d'Anneyron (c. de Saint-Vallier) et celui d'Estivareille (c. de Saint-Bonnet) ne continueraient-ils pas l'un le *o* de *la coutume de Saint-Vallier*, l'autre celui de *la coutume de Saint-Bonnet* ²? Le neutre manque dans les textes bressans du moyen-âge ³; les textes même font défaut pour la Savoie, avant le XVI^e siècle; mais il est bien difficile de voir dans le *o* qu'emploient Bernardin Uchard de Pont-de-Veyle et N. Martin, le musicien de Saint-Jean-de-Maurienne, autre chose que le continuateur d'un *o* plus ancien, conservé intact, comme le pronom personnel masculin *lo*, surtout que *el* aurait donné *u* comme *del* > *du*, qu'on trouve chez l'un et chez l'autre. C'est seulement pour le Dauphiné septentrional que l'on ne possède aucune preuve, directe ni indirecte, de l'existence de *o* au moyen âge : les documents publiés par M. Devaux ne contiennent aucune forme de pronom neutre ⁴; mais peut-on croire qu'il ait été inconnu dans cette région, de médiocre étendue, encastrée dans l'ancien domaine de *o*, entre la

1. Voir les dépouillements faits par M. Philippon, *Romania*, XXII, 18 et XXX, p. 234.

2. Non *o* deu penre, si per la volunta d'aquel que *o* auria non o fasia, etc. (P. Meyer, *Recueil* p. 174.) Cf. de nombreux exemples de *o* dans le *Cartulaire de Saint-Sauveur-en-Rue*, chartes 74, 75, 77, 80, etc.

3. Cf. toutefois *si co il o a reconnu* dans une charte publiée dans la *Revue de la Soc. litt., hist. et arch. de l'Ain*, 1874, p. 127, mais sans garantie sérieuse d'exactitude.

4. Cf. plus haut, p. 18.

Bresse et la Savoie, où sa présence est à peine douteuse, le Dauphiné méridional, le Forez et le Lyonnais, où elle est certaine ?

I mis à part, toutes les formes du neutre régime ont une origine commune : de *hoc* sont sortis aussi bien *u*, *é*, *æ* et les formes diphtonguées que *o* et *ou*. Il reste à montrer comment *o* < *hoc* a pu donner des produits aussi différents. S'il s'était partout développé normalement, conformément aux lois de la phonétique particulière à chaque patois, il devrait être d'accord pour le traitement de la voyelle, sinon avec les successeurs de *apud hoc*, de *ecce hoc*, de *eo* (< *ego*), de *nos vos*, du moins le plus souvent avec ceux de *illum*, *illos*, qui, en fonction de régime direct masculin, occupent dans la phrase une place analogue. Or c'est à peine s'il est dans l'Ain et dans la Savoie quelques patois où la plupart de ces mots se soient développés parallèlement ¹. L'accord avec *illum*, *illos* s'observe plus fréquemment, sans pourtant être général. Il est vrai que bien des divergences modernes s'évanouissent, lorsque nous pouvons remonter à quelques siècles en arrière, si par exemple nous comparons le patois actuel de Saint-Jean-sur-Veyle et de Replonges avec le dialecte employé par Bernardin Uchard de Pont-de-Veyle dans son *Guemen*, en 1615 :

	Pont-de-Veyle	St-Jean-s-Veyle	Replonges ²
<i>hoc</i>	<i>o</i>	<i>æ</i>	<i>ou</i>
<i>illum</i>	<i>lo</i>	<i>lou</i>	<i>lou</i>
<i>illos</i>	<i>lo(z)</i>	<i>lé, læ</i>	<i>lé</i>
<i>ego</i>	<i>jo, je</i>	<i>ze</i>	<i>ze</i>
<i>nos, vos</i>	<i>no(z), vo(z)</i>	<i>nou, vou</i>	<i>næ, vœ</i>

1. Voir plus loin, p. 30.

2. D'après l'*Atl. ling.*, n° 917, cartes 136, 141, 23, 97 et 99.

En outre, la différence de traitement de la voyelle tient à des causes parfois assez faciles à reconnaître. Il n'est pas étonnant que *hoc* dans l'emploi de régime direct ne se comporte pas de la même façon qu'après *apud* : sans parler de la différence d'accentuation ni de l'influence exercée sur la voyelle par la labiale issue de *p*, on peut faire remarquer que dans nos patois comme en français le *c* n'a pas été traité de même dans les deux cas : il est tombé dans le régime direct ; dans la combinaison *apud* + *hoc*, il s'est maintenu en français, il est passé à *y* dans notre région¹ ; de là *o* et *avoy* chez Marguerite d'Oingt au XIII^e siècle en Lyonnais, chez N. Martin au XVI^e siècle en Savoie, chez B. Uchard au XVII^e siècle dans la Bresse. Puis *o* et *avoy* se développent indépendamment l'un de l'autre : *avoy* passe à *aray*, *aréy*, *arway*, *aricéy*, *aricé*, *arwa*, etc., suivant les lieux. Il aboutit parfois à *avou*, *avo*, *aræ*, *avu*, *avè* et même *avi*, mais sans se rencontrer avec *ou*, *o*, *æ*, *u*, etc. ; si *o* et *avo* sont d'accord à Doucier, *æ* et *aræ* à Plaisia, à Dompierre, à Barézia et à Saint-Maur dans le Jura, la rencontre est fortuite : *aro* et *aræ* y remontent à *aroy*, comme partout ailleurs, cf. dans le voisinage *arway* à Cézia, *aricé* à Soucia, *arwa* à Tancua, etc. Ils ne nous apprennent rien sur le développement de *hoc*.

Hoc et *ecce hoc*, *eccum* (?) *hor* ne marchent pas non plus de compagnie : dans les patois du sud de notre région, comme dans le rhodanien des félibres, *eiço*, *ako*, *ko* sont des formes accentuées qui présentent le traitement normal de *o* bref tonique libre, *ou*, *vou* des formes proclitiques, dont la voyelle a eu le sort de *o* bref

1. Au sud de notre région, comme en provençal, *apud hoc* n'a rien laissé.

protonique ¹. Ailleurs, l'ancien *ço*, *so*, en abandonnant tous les emplois accentués, s'est affaibli en *se*, *s* (resp. *sé*, *sè*), comme *jo* en *je j* (resp. *jé*, *jè*) ², quand il ne s'est pas changé en *sèn*, *san* sous l'influence de quelque autre monosyllabe. *Lo*, *lou* aussi se réduisent facilement à *le*, *l* (*lé*, *lè*), surtout avant le verbe ³; dans le c. du Bourg d'Oisans le pronom neutre a le même sort que le pronom masculin :

le, (*z*)*e* av. le verbe — *lou*, (*z*)*ou* après le verbe ⁴

Mais *o*, *ou* en passant à *e* sont trop exposés à disparaître pour qu'ils puissent tolérer souvent un pareil affaiblissement; aussi est-il rare : que *lo*, *lou* se maintiennent à côté de *le*, comme à Saint-Didier-sur-Rochefort (Loire) et ailleurs, ou que *le* se généralise, le neutre conserve presque toujours sa forme *o*, *ou*.

Ces cas particuliers mis à part, il y a bien d'autres divergences qui paraissent inexplicables : si sur l'aire de *ou*, *lo* est moins fréquent que *lou*, sur celle de *o* on trouve aussi souvent *lou* que *lo* et quelquefois *lu*; en outre, il n'y a pas de formes du masculin qui concordent avec les formes diphtonguées du neutre, ni avec *u*, *æ*, *é*, *è*. Le neutre est plus souvent d'accord avec les successeurs de *los* < *illos* qu'avec ceux de *lo* < *illum*; au sud il est vrai, *los*, *lous*, sous l'action de la sifflante, passe à *léy*, *li* ⁵; mais *læ*, *lé*, *lè*, *low* et même *lu* ne sont pas rares sur l'aire des formes neutres correspondantes, coïncidence curieuse, dont il faudra rendre compte.

1. Cf. Koschwitz, *Gram. de la langue des félibres*, p. 3 et 5.

2. Voir la *Revue*, XIII, 17 sqq.

3. Voir la *Revue*, XVI, p. 271, 272, 279, 286, etc.

4. Voir plus loin, page 50.

5. Voir la *Revue*, XVIII, p. 38, 43; cf. *ibid.*, p. 250, sqq.

De cette longue comparaison avec des mots qui par leur accentuation et par la place qu'ils occupent dans la phrase sont dans le rapport le plus étroit avec le pronom neutre et qui pourtant ne se sont pas développés parallèlement à lui, il ressort que si les formes du neutre paraissent toutes remonter à *o* ancien, la plupart ne peuvent se tirer directement de cette forme primitive. Elles s'expliquent par la phonétique syntaxique. Réduit à l'état de simple voyelle, le neutre était plus apte encore que le masculin *lo* à se combiner avec d'autres mots, avec des pronoms sujets comme *je*, avec des pronoms régimes comme *me*, *te*, *li*, avec des prépositions comme *de*, etc. Le *z* de liaison, qui aurait pu empêcher ces combinaisons, n'apparaît que tardivement, nous le savons, et il a peine à s'y introduire¹. Dans des phrases comme

(tu) *me o* (diras)
 (il) *te o* (dira)
je o (dis)

et autres semblables, *o* s'attache comme enclitique au pronom qui précède et *me + o*, *te + o*, *li + o*, etc., se développent en *méw*, *téw*, *moiw*, *toiw*, *lyoiw*, qu'une fausse analyse linguistique décompose en *m + éw*, *m + oiw*, etc. *Eiw*, *oiw* passent ensuite à *aw*, *aiö*, *æiö*, etc., suivant les lieux, et toutes ces diphtongues sont susceptibles de se réduire à une voyelle simple, *æ*, *u*, *é* et par conséquent *oiw* peut aussi revenir à *o*, *ou*. Tantôt la forme ancienne, sortie directement de *hoc*, continue à vivre à côté de l'autre, issue de ces combinaisons syntaxiques : de là des doublets comme ceus qu'on trouve

1. Voir la *Revue*, XIX, p. 103 et 94, 95, 98.

dans la Drôme¹ ; tantôt la forme nouvelle, d'un emploi plus fréquent, supplante sa rivale, d'abord après des pronoms comme *nous*, *vous*, et finit par l'éliminer complètement en se généralisant. Mais le passage de la diphtongue à la monophthongue, par cela même qu'il est plus aisé avant qu'après le verbe, peut donner naissance à de nouveaux doublets, comme ceux que M. Devaux a rencontrés dans les Terres-Froides².

Aus étapes successives de son développement *éw*, *ow* se rencontre parfois avec des diphtongues semblables, mais d'origine différente, par exemple avec celle qui est sortie de *el* (ille), *del* (de+illum) par vocalisation de *l*, avec celle qui est engendrée par la chute ou la vocalisation de la sifflante dans les successeurs de *illos*, *meos*, *tuos*, et aussi parfois de *nostrum*, de *grossum*, enfin aussi avec les représentants de *ō* long tonique libre ; de là l'accord du pronom neutre avec le sujet de la 3^e personne, avec l'article *du*, avec *les* article et pronom personnel, accord fréquent, mais non constant, parce que les deux diphtongues ne se rejoignent pas toujours au cours de leur développement, l'une étant souvent en retard ou en avance sur l'autre.

On essayera dans les pages suivantes non seulement de délimiter l'aire de chacune des formes du neutre, mais encore de montrer dans quel rapport elle se trouve avec l'ancien *o*, comment la diphtongue est née des combinaisons syntaxiques mentionnées plus haut, comment elle s'est développée ensuite, différemment suivant les lieux, mais toujours conformément aux lois de la phonétique locale.

1. Voir plus loin, p. 40.

2. Voir plus loin, p. 49.

1^o Les formes *o*, (*z*)*o*, (*l*)*o*

Le neutre *o* occupe dans notre région plusieurs territoires d'étendue variable, nettement séparés les uns des autres, mais tous, sauf un (celui du Jura, contigus aux domaines de *ou*).

1^o En allant du nord au sud, on le rencontre d'abord dans quelques communes du Jura, au centre et au sud-est du département, au Vaudieux dans l'arr. de Poligny, à Chille, à Doucier et à Soucia dans celui de Lons-le-Saunier, à Tancua et à Longchaumois dans l'arr. de Saint-Claude¹. La voyelle est fermée partout, sauf à Longchaumois où l'on emploie tantôt *ô*, tantôt *o*.

2^o Un second domaine comprend le sud-est du département de l'Ain, depuis la rivière d'Ain jusqu'au Rhône. La qualité de la voyelle est assez souvent incertaine, par exemple à Vaux, à l'Abergement-de-Varey, à Chazey-Bons, à Arandas et à Druillat². C'est un *o* fermé à Lagnieu, à Hauteville, à Cormaranche, à Belley³; un *o* légèrement ouvert à Ruffieu, à Fiti-gnieu, à Sutrieu, à Corlier, à Brénod⁴, à Corcelle. Le domaine de *o* n'est séparé que par le Rhône de celui de *ou* qui s'étend au nord de l'Isère : à Lagnieu, on emploie les deux formes.

3^o Le plus important des domaines de *o* va de la Loire au Mont-Cenis, à travers le sud de la Loire, le

1. Et en outre à Vaux-les-Molinges d'après l'*Atlas linguistique*, carte 410, n° 927.

2. Ajoutez Jujurieux, d'après Philippon; sur quelques traces du neutre à Pont-d'Ain, voir la *Recue*, XIX, p. 138.

3. Cf. *o* dans la *Benoite* de Brillat-Savarin; c'est aussi la forme employée par le P. Froment dans ses fables en patois bugesien.

4. *Ou* est plus fréquent à Brénod; voir plus loin.

nord de l'Ardèche et de la Drôme, le sud de l'Isère et de la Savoie, non sans présenter çà et là quelques solutions de continuité. Dans la Loire, on trouve *o* à Chalain-d'Uzore et à Savigneux¹, *ò* à Moingt, *ó* à Izieux et à Saint-Etienne², *o* à Saint-Chamond, *ó* à Bourg-Argental³; dans l'Ardèche, *ò* seulement à Serrières et dans quelques communes voisines. Bogy, Andance, Saint-Désirat, Félignes⁴; dans la Drôme, *ó* à Montmeyran⁵, et à Beaumont, et dans quelques communes où une *l* analogique s'est agglutinée à la voyelle du pronom⁶. On a déjà cité les communes de l'Isère où *o* est muni d'une *l* prosthétique; le neutre se rencontre encore, avec un *o* très fermé à Vinay, à Saint-Nizier-de-Pariset et à Champ⁷; il oscille entre *ó* et *ou* dans le c. du Villard-de-Lans; la voyelle au contraire est légèrement ouverte à Saint-Georges-de-Commiers et à Lavars⁸. A la Motte-Saint-Martin et à la Motte-d'Aveillans il paraît coexister avec (*z*)*o* et (*z*)*aw*; et à Livet et Gavet on trouve les trois formes (*z*)*o*, (*z*)*e*, (*z*)*ou*. Dans la Savoie, *o* est usité dans la Maurienne,

1. Cf. (*z*)*au* dans les textes en patois de Montbrison et de Boën, publiés par Gras, p. 233 et 240; (*z*)*o* à Sail-s-Couzan, *Atl. ling.*, n° 808.

2. Le chroniqueur patoisant du journal la *Loire* écrit *zos*.

3. Mais (*z*)*ao* après le verbe, voir plus loin.

4. Ajouter Vion (c. de Tournon); le pronom est exprimé deux fois dans l'exemple de l'*Atlas ling.*, *dya mou zo* (dis-le-moi), carte 410, n° 827; sur ce redoublement voir la *Revue*, XIX, p. 106, note 2, p. 109 note 1, p. 131, note 1.

5. Aussi *cou*, voir plus loin.

6. Voir la *Revue*, XIX, p. 122.

7. Gratier donne *zo* aussi pour le c. de Vif qui est un peu plus au sud.

8. C'est peut-être de Lavars que provient le texte de Gratier en patois du c. de Mens, où on lit *au* (= *o*); ailleurs, dans le canton on emploie *ou*.

à Avrieux, et sous la forme *yo* à la Chambre. A l'est, *o* ne s'arrête pas à la frontière italienne ; M. Edmont a noté *di m zó* (dis-le-moi) et *di z yó* (dis-le-lui) à Oulx (n° 972, cartes 410 et 411) ; à l'ouest aussi, on peut le suivre à la trace jusque sur les bords de l'Océan, à travers les départements de l'Allier, du Puy-de-Dôme, de la Creuse, de la Haute-Vienne et de la Charente (*Atl. ling.* c. 410 et 411). Au sud de la France, *o* n'est pas rare non plus ; mais les domaines qu'il y occupe sont complètement indépendants de celui qu'on vient de décrire, étroitement limité au sud par *ou*.

4° Entre la 2^e aire et la 3^e, *o* apparaît encore isolément dans quelques communes du Rhône (Savigny, Bully¹, l'Arbresle, Saint-Forgeux), de l'Isère (Cessieu, Saint-Jean-de-Soudain², la Côte-Saint-André), et de la Savoie (Beaufort)³, toutes situées dans le voisinage immédiat d'un domaine de *ou*.

Dans la Loire, dans le Rhône et au nord de la Drôme, le neutre *o* continue le *o*, issu de *hoc*, si fréquent dans les textes foréziens, lyonnais et dauphinois du XIII^e et du XIV^e siècle⁴ ; la forme, qu'emploie en 1555 le musicien de Saint-Jean-de-Maurienne, Nicolas Martin, dans ses *Noels et Chansons*, est celle qui vit encore dans la Savoie. Pour les autres domaines, les textes anciens font complètement défaut ; mais comme *o* ne peut provenir de *el*, dont l'existence est plus que douteuse et qui serait devenu *u* ou *ou*, comme

1. Même forme dans l'*Atl. ling.*, n° 911, carte 410.

2. Voir plus loin *aur*.

3. Avant le verbe *ô* ou *ó*, après le *v. ou*, d'après le *Dict. Savoy*.

4. Voir plus haut, p. 20, sq.

del > *du*, *dou* dans le Jura et dans l'Ain¹, il faut nécessairement qu'il remonte à *hoc*, là comme partout ailleurs. On ne doit pas se hâter d'en conclure que la forme moderne se rattache directement à la forme ancienne, qui se serait conservée intacte à travers les siècles. Il en est peut-être ainsi sur les deux premiers domaines (Jura, Ain) et sur une faible partie des autres, à savoir dans le Rhône et dans la Savoie, où d'autres pronoms proclitiques présentent la même voyelle que le neutre : *o* et *lo* (< *illum*, *illos*) marchent souvent de compagnie, et avec eux, les pronoms sujets *no*, *vo*, plus rarement *jo* ; si l'accord n'est pas plus complet, c'est que dans *jo*, *lo* (< *illum*), quelquefois dans *no*, *vo*, la voyelle s'affaiblit volontiers en *e*. On a donc :

o, *lo* (*illum*, *illos*), *no*, *vo*, *zo* à Jujurieux² ;

o, *lo* (*illum*, *illos*), *no*, *vo* à Longchaumois (Jura) ; à Arandas, à l'Abergement-de-Varey, à Corlier, à Corcelles, à Vaux (Ain) ; à la Chambre et à Avrioux (Savoie) ;

o, *lo* (*illos*), *no*, *vo* à Tancua (Jura) ; à Hauteville, à Brénod, à Belley, à Ruffieu, à Fitignieu, à Chazey-Bons, à Cormaranche, à Sutrieu, à Petit-Abergement et à Druillat (Ain) ;

o, *lo* (*illos*) à Doucier, à Soucia (Jura) ; à Lagnieu (Ain) ; à l'Arbresle et à Bully (Rhône).

Mais partout ailleurs, c'est-à-dire dans la majeure partie du 3^e domaine de *o*, dans la Loire, dans la Drôme, dans l'Isère, l'ancien *lo*, issu de *illum*, *illos*, ne s'est pas maintenu : il est passé le plus souvent à *lou*, tant comme article que comme pronom personnel. Il est peu vraisemblable que le neutre *o* ait pu échapper au sort commun de tous les proclitiques : il a dû lui

1. Voir notre *Revue des Patois*, II, p. 16, 21 à 26.

2. D'après Philippon, *Le patois de Jujurieux*, p. 39-40.

aussi passer à *ou*. On verra plus loin comment il est revenu à *o*.

2° Les formes **ou**, (**z**)**ou**, **vou**, **lou**

Ou est moins dispersé que *o*; les deux domaines qu'il occupe au sud et au centre de notre région sont très voisins l'un de l'autre.

1° Le premier et le plus important comprend la Haute-Loire, l'Ardèche, une partie de la Drôme, de l'Isère et des Hautes-Alpes. Sur la rive droite du Rhône, il fait suite à l'immense domaine de *ou* qui, d'après l'*Atlas linguistique*, couvre le Languedoc et l'Auvergne; dans notre région, *ou* s'étend jusqu'aux frontières de la Haute-Loire et de la Loire: il les dépasse même légèrement, puisqu'on le trouve à Firminy, à Estivareille¹ et à Rozier, dans la Loire; au nord de l'Ardèche, il ne laisse en dehors de son domaine que le c. de Serrières qui appartient à *o*, cf. *ou* à Saint-Romain-d'Ay.

Sur la rive gauche du Rhône, le domaine de *ou* se rétrécit singulièrement: dans la Drôme, seule la vallée de la rivière du même nom lui appartient: Mirmande, Crest², Beaufort, Die, Menglon, Chaudebonne³. Au nord, *ou* ne semble guère dépasser Montmeyran où, comme on le verra, on le remplace souvent par *o*⁴. Au sud, dans les arr. de Montélimar et de Nyons, il a été supplanté partout par le masculin *lou*;

1. A Estivareille, on emploie aussi *u*, voir plus loin.

2. A Mirmande et à Crest on trouve à la fois *ou* et *ou*; l'abbé Moutier dans sa *Gram. dauphinoise* donne aussi *cou* et *ou* (= *ou*) pour toute la vallée.

3. Ajoutez Luc-en-Diois d'après l'*Atl. ling.*, loc. cit., n° 857.

4. Pour Chanos-Curson qui se rattache plutôt au domaine de l'Ardèche, voir la *Recue*, XIX, p. 122.

c'est à peine si nous avons pu trouver quelques traces du neutre, à Sauzet, à Bouvières, à Montjoux, à Pont-de-Barret¹.

Dans l'Isère, *ou* apparaît, au sud de l'arr. de Grenoble, dans les c. du Monestier de Clermont, de Clelles, de Mens, de Corps, de Valbonnais et de la Mure² : le plus souvent, *ou* y coexiste avec *ow* ou *aw*, quelquefois avec *o*³, qui domine un peu plus au nord dans les c. de Vif et de Vizille, tandis que, comme on l'a vu plus haut, dans le c. du Villard-de-Lans, le neutre flotte entre *o* et *ou*. Au sud-est de l'arr., *ou* est encore attesté dans le c. du Bourg d'Oisans, à la Garde ; mais au Villard-Reculas et à Livet et Gavet dans le même canton, (*z*)*ou* s'affaiblit souvent en (*z*)*e*.

Dans les Hautes-Alpes, *ou* est à peu près général : les arr. de Gap et d'Embrun ne connaissent pas d'autre forme ; dans celui de Briançon, on nous le signale à Molines et à Briançon, mais il paraît inconnu au nord de l'arr. à la Salle et au Monétier. Au même domaine on peut rattacher quelques communes de la Savoie, situées dans les hautes vallées de l'Arc et de l'Isère, Lanslebourg, Séez, Tignes, Bozel⁴. Au-delà des Alpes

1. Voir la *Recue*, XIX, p. 137.

2. A Saint-Paul-les-Monestier, à Gresse et au Monestier-de-Clermont, dans le c. du Monestier ; à Monestier-du-Percy (c. de Clelles) ; à Mens et à Cornillon dans le c. de Mens (pour Lavars, voir plus haut, p. 28), à Beaufin (c. de Corps) ; à Valbonnais, Antraigues, Chantelouve dans le canton de Valbonnais ; à la Mure, à Nantes, à N.-D.-de-Vaux, à Pierre-Châtel, à St-Arey, à Saint-Honoré, à Villard-Saint-Christophe, à la Motte-d'Aveillans et à la Motte-Saint-Martin, dans le c. de la Mure.

3. Voir plus haut, p. 28 et plus bas, p. 37. Pour la forme *lou* au sud de l'arrond. de Saint-Marcellin, voir la *Recue* XIX, p. 122.

4. L'*Atl. ling.* donne les mêmes formes pour Lanslebourg, Séez,

même *ou* a été relevé par M. Edmont, dans une commune de l'arr. de Pignerol : *di ou mé* (dis-le-moi), *di ou li* (dis-le-lui), à Maïsette, n° 982, cartes 410 et 411. Enfin au sud des Hautes-Alpes, *ou*, *vou* occupe encore une grande partie des Basses-Alpes, tandis que dans Vaucluse et à l'ouest des Bouches-du-Rhône, comme au sud de la Drôme, le masculin a pris la place du neutre.

2° A une distance de 30 à 50 kilomètres au nord de l'aire que nous venons de décrire *ou* forme encore un autre domaine qui s'étend de l'est à l'ouest depuis les c. de Noirétable et de Saint-Just-en-Chevalet dans la Loire, jusqu'à celui de Morestel dans l'Isère. La largeur en est variable : dans la Loire et dans le Rhône elle ne dépasse pas 15 kilomètres ; on y trouve Saint-Didier-sur-Rochefort, Ailleux. Champoly, Juré, Saint-Marcel-d'Urfé, Sainte-Colombe¹, Saint-Barthélemy-Lestra, Montchal, Essertines, Viricelles², Saint-Joseph-de-Rivière³, dans la Loire ; Saint-Marcel-l'Eclairé, Montrottier, Grézieu-le-Marché⁴, Courzieu, Mornant, Chaussan et Longes dans le Rhône.

Dès qu'on franchit le Rhône, on constate que le domaine de *ou* s'élargit considérablement au point d'englober l'arr. de Vienne presque entier et le nord de l'arr. de la Tour-du-Pin ; mais il est coupé en deux par une

Bozel, n° 973, 965, 964. Pour Beaufort, voir plus haut. p. 29. Je lis dans le *Dict Saroy. p'r ou cèdre* (pour le vendre) au Châtelard ; notre corr. emploie *u*.

1. Ajoutez Néronde dans le même canton, d'après l'*Atl. ling.*, carte 761. n° 819.

2. Voir la *Recue*, XIX, p. 126-127.

3. Ajouter Rive-de-Gier, d'après les poésies de Roquille ; voir la *Recue*, *ibid.*

4. Ajouter Saint-Symphorien-sur-Coise, d'après l'*Atl. ling.*, carte 410. n° 818.

bande de terrain assez étroite (8 à 10 kilomètres environ) qui va de la plaine de Lyon au nord-ouest, au c. de la côte Saint-André au sud-est, et qui appartient à *i*. A l'ouest de cette ligne de séparation, on trouve *ou* à Ternay, aus Côtes d'Arey¹, à Monsteroux-Milieu, à Revel, à Pommier, à Saint-Barthélemy², à Beaurepaire, et dans deux communes de l'arr. de Saint-Marcellin, à Viriville³ et à Saint-Michel-de-Saint-Geoirs. A l'est on nous le signale à Meyzieu, à Jons, à Villette d'Anthon, à Genas, à Jonage, à Chavanoz, à Mions, à Chaponnay, à Septème, à Oytier, à Saint-Pierre-de-Chandieu, à Saint-Georges-d'Espéranche, à Saint-Just-Chaleyssin, à Roche, à la Verpillière, à Saint-Alban et à Saint-Agnin, dans l'arr. de Vienne; à Nivolas-Vermelle, à Saint-Chef, à Saint-Savin, à Vignieu⁴, aus Avenières⁵, à Hières, à Veyssilieu et à Saint-Hilaire-de-Brens, dans l'arr. de la Tour-du-Pin. Au même domaine se rattachent quelques communes de l'Ain, Bourg-Saint-Christophe, Lagnieu, qui emploie aussi *o*, Miribel, qui ne conserve guère plus que le souvenir du neutre⁶. Mais *ou* est isolé à Torcieu⁷, à Ceignes, où il coexiste avec *œ*, et à Replonges⁸.

1. Ajouter Saint-Maurice-de-l'Exil, d'après les poésies de M. Rivière et Clonas, d'après l'*Atl. ling.*, carte 410, n° 829.

2. Saint-Barthélemy est sur la limite : un autre corr. emploie (*z*)*i*.

3. Cf. dans le texte de Gratier en patois du c. de Reybon, auquel appartient Viriville, *ou*, *sou*.

4. A Saint-Savin et à Vignieu, *au* après le verbe.

5. Seulement dans *di zyou* (dis-le) et par un seul correspondant qui ailleurs emploie *u* comme les deux autres. Le texte de Gratier en patois du c. de Morestel contient *ou*.

6. Voir la *Revue*, XIX, p. 138.

7. *Atl. ling.*, loc. cit., n° 924.

8. *Ibid.*, n° 917.

O s'est développé en *ou* à des époques variables suivant les lieux. En Languedoc, d'après Chabaneau¹, on trouve *ou* dès la fin du XIII^e siècle; dans notre région, il n'apparaît pas d'aussi bonne heure, au moins dans l'écriture. Claude Doleson, dont le *Mistère* fut représenté au Puy en 1518, écrit tantôt *o* tantôt *ou*²; mais peut-être *ou* est-il plus ancien en Velay, et faut-il corriger *on* en *ou* dans un texte de 1418 conservé par l'annaliste Médicis³. Dans les Alpes, il est attesté à Embrun, en 1466⁴; mais aus environs de Briançon il ne date peut-être que du XVI^e siècle: les mystères dauphinois de cette région ne renferment que *ho*, *o*⁵; toutefois *ben oussay* (sic) v. 1954, à côté de *ben o say* (je le sais bien) v. 2167 du Mystère de Saint-André, atteste déjà la prononciation *ou*. En Lyonnais, il remonte au moins au XIV^e siècle, puisqu'on le trouve dans un texte daté de 1355⁶; pour le Forez, nous sommes moins bien renseignés: les textes manquent pour la période qui s'étend de la fin du XIII^e siècle jusqu'au XVI^e siècle; l'auteur du *Ballet forézien* qui paraît être de la fin du XVI^e siècle n'emploie que *vou*. Dans la Bresse, où la forme *ou* n'a laissé que quelques traces, *o* s'est maintenu dans l'écriture jusqu'au milieu du XVII^e siècle: Bernardin Uchard dans son *Guemen* (1615) écrit *o*⁷, mais Brossard de Monta-

1. *Romania*, IV, 338.

2. *Chroniques d'Estienne Médicis*, t. II, 409, 412, 458, 459.

3. *Ibid.*, I, 241: *quant on apportariant a ladieta moneda*.

4. Cité par J. Fazy dans l'introduction de son édition du Mystère de Saint-André, p. 17.

5. Cf. Iserloh, *Darstellung der Mundart d. delph. Myst.*, p. 46.

6. Cf. Philippon, *Morph. dudial. lyon., Rom.* XXX, p. 234.

7. Voir l'édition de Philippon, *Ann. de la Soc. d'émul. de l'Ain*, 1890, p. 394.

nay *ou* dans ses *Noëls* (1661)¹ et dans *Tivan* (1675)². Dans la Savoie *ou* est attesté dès 1596³, dans la région dauphinoise dès le milieu du XVI^e siècle⁴, sans qu'on puisse affirmer, faute de texte, qu'il n'est pas plus ancien⁵,

Ou dérive-t-il directement de *o*? L'examen des formes de l'article et du pronom personnel, issues de *illum*, *illos*, nous oblige à faire pour *ou* les mêmes réserves que pour *o*. Sur le premier domaine de *ou*, l'accord avec l'article-pronom personnel est général : l'ancien *lo* est continué aujourd'hui à peu près partout par *lou*⁶; le développement de *o* en *ou* est donc normal. Sur l'autre domaine au contraire, l'accord, sans être exceptionnel, n'est pas très fréquent : au neutre *ou* correspond souvent le masculin *lo* au sing. ou au plur. ou aus deus nombres à la fois. Si *lo* est régulier, *ou* ne saurait être le produit d'un développement spontané de l'ancien *o* qui aurait dû se conserver intact au même titre que *lo*. C'est à la phonétique syntaxique que nous en demanderons l'explication.

3° Les formes diphtonguées *ow*, *aw*, *aŵ*, *œw*, *œŵ*

C'est surtout entre les deus domaines de *ou*, parti-

1. Ed. Ph. Le Duc, p. 44.

2. Ed. Ph. De Duc, p. 9, 28, 39, etc.

3. *Prologue faict par un messenger savoysard*, éd. Constantin, p. 3, 4, 6, etc.

4. Laurent de Briançon (recteur de l'Université de Valence en 1560), dans le *Recueil* de Lapaume, p. 10, 101, etc.

5. Si l'on admettait que le *o* attesté à Saint-Jean-de-Maurienne en 1555 (voir plus haut), fût employé aussi à cette date dans la région de Chambéry, le passage de *o* à *ou* se placerait entre 1555 et 1596.

6. Voir les réserves faites plus haut, p. 21

culièrement au nord de la Drôme et au sud de l'Isère que l'on rencontre ces formes diphtonguées. Le plus souvent elles admettent à côté d'elles des formes monophthongues, *ou*, *o*, plus rarement *u*. En voici le relevé complet :

1° TYPE **ow** :

ow, *zow* à la Cluse (Hautes-Alpes); à Sainte-Luce, à Saint-Jean-d'Hérans, à Lalley¹ et à Saint-Laurent-en-Beaumont dans l'Isère², à Chabeuil dans la Drôme : *dya ow* (dis-le).

low dans la Drôme, à la Chapelle-en-Vercors : *lan low di* (on le dit), à Saint-Bonnet-de-Valclérieux et à Saint-Donat³;

ou, *vou* et (*z*)*ow* dans l'Isère à Cornillon : *ou dizoun*, *dya lyow*, à Monestier-du-Percy; dans la Drôme à Mirmande⁴; dans l'Ardèche à Baix et au Béage :

o et *ow* dans l'Ain à Brénod : *di zò*, *on now di*;

lo av. le verbe, *low*, *ow* après le verbe dans l'Isère, à Auris : *é lo dyoun*, *o melo za rakounta*, *di low*, *di lyow*⁵.

2° TYPE **aw** :

(*z*) *aw* dans l'Isère au Gua : *di li zaw*, *aw li zaw z a di*, à la Cluze-et-Pasquier⁶, à Cholonges, à Montaynard, à Roissard et à Laffrey;

law dans les Hautes-Alpes au Monétier : *a law rakontou*;

(*z*)*ou* et (*z*)*aw* dans l'Isère, à la Motte d'Aveillans⁷, à la

1. Cf. dans les textes de Gratier en patois du c. de Corps : *moon en ditz*; du c. de Clelles *moouran di* (on me l'a dit).

2. Dans quelques-unes de ces communes et de celles qui suivent, d'où on ne nous a envoyé qu'un exemple du pronom neutre, il se peut que la forme monophthongue soit aussi en usage.

3. Cf. la *Revue*, XIX, p. 122.

4. L'abbé Moutier indique *cou* et *ou* (= *ow*) pour la vallée de la Drôme.

5. Cf. la *Revue*, XIX, p. 123.

6. Notre correspondant écrit *sao*.

7. Voir plus haut, p. 28.

Motte-Saint-Martin, à Pierre-Châtel¹, à Saint-Paul-les-Monestier²; à Saint-Savin, la forme diphtonguée ne s'emploie qu'après le verbe : *di zaw*, *di lyaw*, mais *on zou di*, de même à Vignieu ;

(z)o av. le verbe, *zao* après le v. à Bourg-Argental (Loire) ;

lo av. le verbe, *law* après le v. au Fréney (Isère)³ ;

u av. le verbe, *zyaw* après le v. à Saint-Clair-de-la-Tour (Isère) ;

3° TYPE a $\ddot{w}$:

o av. le v., *zaw* ap. le v. à Cessieu (Isère) : *on n $\acute{o}$ di*, *di za $\ddot{w}$* ;

u av. le v., *jya $\ddot{w}$* ap. le v. à la Chapelle-de-la-Tour (Isère) : *on u d $\acute{z}$ i*, *d $\acute{z}$ ye jya $\ddot{w}$* , *balye me jya $\ddot{w}$* ; aux Avenières, la forme monophthongue s'emploie aussi après le verbe : *di zu* (*di zy $\acute{o}$* d'après un autre) à côté de *di lyai $\ddot{w}$* (dis-le-lui)⁴.

4° TYPE æw :

æw à la Forteresse (Isère) : *on n æw di*, peut-être disparu aujourd'hui, le même corr. écrivant dans notre 2° questionnaire : *j u rakonto* ;

æo à Varacieux (Isère).

5° TYPE œw :

œu et œ $\ddot{w}$, œy à Frugières-le-Pin (Haute-Loire)⁵.

Les formes diphtonguées ne peuvent se tirer directement des formes simples ; il suffit pour s'en convaincre de les comparer aux produits de *illum* et de *illos*. Sur l'aire de *ow*, on trouve, il est vrai, quelque-

1. *Zou* d'après un corr., *zaw* d'après l'autre : les deux formes doivent coexister.

2. *Zaw* après le verbe, *zou* avant le verbe.

3. Voir la *Revue*, XIX. p. 123.

4. Cf. les formes citées par Devaux, *Essai*, etc., p. 372.

5. Voir la *Revue*, XIX, p. 108, 109.

fois *low* < *lous* (illos), notamment dans la vallée inférieure de la Drôme¹. Mais la diphtongaison de la voyelle n'est pas due dans les deux formes aux mêmes causes : dans *lous* > *low*, elle est amenée par la disparition de *s* final ; le sing. *lo*, *lou* au contraire conserve toujours la voyelle simple ; si le neutre *ou* passe à *ow* ce ne peut être par suite de la chute d'une consonne qu'il n'a jamais possédée. Faut-il croire que l'analogie de *lous* > *low* ait entraîné *ou* > *ow* ? L'hypothèse n'est guère vraisemblable ; car le neutre aurait plutôt subi l'influence du singulier *lou*, avec lequel il est apparenté pour le sens comme pour la forme. De plus, l'aire de *low* est beaucoup plus restreinte que celle de *ow* ; s'il y avait le moindre rapport entre les deux formes, c'est *low* qu'il faudrait expliquer par l'analogie de *ow*, et non *ow* par celle de *low*.

La véritable origine de *ow* est facile à reconnaître dans les patois de la vallée de la Drôme. Le félibre de Crest, Roch-Grivel, n'emploie *ow* qu'en combinaison avec *me*, *te*, *li*, avant et après le verbe² :

AVANT LE VERBE

ME : moussûs *m'ouous* o douna, p. 26 ; per *moou* dire, p. 94 ;
TE : coouqu *toous* ô presta, p. 26 ; *toou* voou fâ savouras,
p. 12 ;
LI : si *lioou* disia pas, p. 17 ; ireï *lioou* demandas, p. 24 ;

APRÈS LE VERBE

ME : dias *moou*, p. 157.

1. *Ibid.*, XVIII., p. 23-24.

2. Roch Grivel, *Poésies, Théâtre patois, Mélanges*, 2^e éd., Valence, 1878.

Dans tous les autres cas, il se sert de *vou* :

vou savou, p. 134; si voulio pas *vous* fas 132; que *vou* poyoré 104; ocoou que *vou* cre pas 110; prouvain *vou* 173, etc.

L'usage est le même dans le c. de Loriol, par exemple à Mirmande :

<i>mow</i> z ò kounta.....	<i>vou</i> dizan
<i>lyow</i> z ò di.....	ké <i>vou</i> avè krèygu
di <i>lyow</i>	di <i>rou</i>

et à Baix (Ardèche) sur la rive droite du Rhône. *Ou* neutre s'attache donc comme enclitique à *me*, *te*, *li*; de là *méw*, *téw*, *liw*. Puis *méw*, *téw* passent à *mow*, *tow* comme *e* + *u* primaire ou secondaire à *ow* : comparez *dowfinèn* (dauphinois), *dow* (du), *owno* (aune, mesure), *Dyow* (Dieu), *lowdzyé* (léger), *resowpre* (recevoir), *doou* (< debet), *akow* (< aquel), *belowbèn* (< ...leve...), *myowno* (mien), *tyoicno* (tien), etc., en patois de Loriol. De même *liw* se développe en *lyow*, comme *i* + *u*, ou en *yow* : comparez *lyowré* (librum), *lyowro* (libram), *vyowré* (vivere), *èskryowré* (scribere), *byowré* (bibere), *syow plé* (= si + (v)ous + plaît) dans le même patois. *sioou* et *sioü* (< **siu* pour **sui* = *sum*), chez Grivel'. Une fausse analyse décompose *mow*, *tow*, *lyow*, en *m* + *ow*, *t* + *ow*, *ly* + *ow*; et la forme *ow*, ainsi détachée de ces combinaisons syntaxiques, s'introduit peu à peu dans toutes

1. *Ow*, si fréquent dans cette région, dérive des sources les plus diverses; il provient encore : de *a* + *u*, *l*, *ɛ* vocalisés : *owsé* (aucellum), *owtir* (audire), *ow* (ad + illum), *fow* (fallit), *owbo* (album), *towlo* (tabulam), *malouté* (male habitum), etc.; — de *ɔ* + *l* *ɛ*, *filyou* (filiolum), *sow* (solum), *now* (novem, novum), *plowré* (plovere); — de *o* + *s* : *ow* (ossum), *tow* (tostum) *low*, (illos), etc.

les autres; elle supplante (*r*)*ou*, d'abord après *nous*, *vous*, chez Grivel :

Diou vous *ouu* comptoro 29,
nous *ouu* dire 188 ;

à Mirmande :

vou z *ow* kwanto

et à Baix; enfin, dans tous les cas à Chabeuil¹.

Les formes diphtonguées des autres régions peuvent toutes s'expliquer de même. Au sud de l'Isère, Livet et Gavet ne connaît la diphtongue que dans *di zyêw*, *porta zyêw*², qui présentent le même développement que *lyécrou* (*librum*)³. A Cornillon et à Monestier du Percy l'usage est le même que dans la vallée de la Drôme :

moic a rakounta, *lyow di*, *dya lyow*, vou z *ow* rakwonto ;
ou dizoun, *dya ou* (Cornillon).

Ailleurs, la forme diphtonguée tend à s'introduire dans tous les cas à la place de la forme simple : *di loic* (dis-le) à côté de *di-lyow* (dis-le lui) à Auris.

Au lieu de *ow* on trouve *aw* neutre, là où tout *ow*, quelle qu'en soit l'origine, passe à *aw* :

	Monestier-du-Percy	St-Paul-l-Monestier
hoc	<i>ow</i>	<i>aw</i>
eccum + illum	<i>akow</i>	<i>kaw</i>
de + illum	<i>dow</i>	<i>daw</i>
colpum	<i>ko</i>	<i>kaw</i>
*volet	<i>cow</i> (cf. <i>vaw</i> < valet)	<i>caw</i> (< volet, valet)
grossum	<i>grow</i>	<i>graw</i>
*plovit	<i>plow</i>	<i>plaw</i>

1. Voir les exemples dans la *Recue*, XIX, p. 117.

2. Mais *dizou*; voir les autres exemples dans la *Recue*, XIX, p. 128.

3. Mais *ê* + *ɛ* vocalisé donne *yaou*, *yaou*, *you* : *fèbrem* > *fyouira* à Livet et Gavet, *fyaora*, *fyouira* dans d'autres communes du même canton.

Il est impossible de dire si le *æo* de Varacieux et le *æw* de la Forteresse dérivent directement de la forme primitive *éw* (*méw*) ou de *ow*, *aw*, attendu que *a+l*, *o+l*, *v*, *o+s* aboutissent aussi à *æo* : *kæokefè* (quelquefois) *væo* (<*volet), *græo* (<grossum), *bæo* (<boves) etc. La même incertitude pèse sur le (*z*) *æiö* de Frugière-le-Pin (Haute-Loire), à cause de *tsæiö* (<calet), *æiösé* (<aucellum), *læiö* (<illos), etc. En tout cas, comme dans la Drôme, on distingue entre *vou* :

vou gyizon. *vou* avé pardyu, dyidza *vou*,

et (*z*) *æiö* qui ne s'emploie qu'en combinaison :

avec *me*, *te* ; *mæiö zo konta*,

avec *lyi* : *lyæiö zo gyi*,

avec *nous*, *vous* : *vou zæiö conta*.

Au lieu de passer à *aw*, la diphtongue *ow* pouvait se réduire à *o* ou à *ou* ; il est le plus souvent impossible de distinguer *ou* secondaire de *ou* primitif, mais *o*, issu de *ow*, est plus facile à reconnaître. Dans le voisinage immédiat des communes de la Drôme, qui disent *ow* et (*v*)*ou*, à Montmeyran, on conserve *vou* dans *dya vou*, mais on emploie *o* dans tous les autres cas : *o dizon*, *mo zo rakounta*, *vou zo rakounto*, *lyo zo di*, *dya lyo*, *douno mo*. Tandis que *ow* se généralise à Chabeuil, c'est *o* qui s'introduit dans tous les exemples à Beaumont. Ni à Montmeyran, ni à Beaumont *o* ne dérive directement de *o* latin, qui dans les proclitiques est continué aujourd'hui par *ou* : *illum* > *lou*, *illos* > *louz* ; *o* ne peut être qu'une réduction du *ow* du voisinage. En effet, tandis que toute diphtongue *ow* se maintient à Chabeuil, elle passe à *o*, surtout à l'atone, à Beaumont et à Montmeyran :

	Chabeuil	Beaumont	Montmeyran
hoc	<i>oir</i>	<i>o</i>	<i>o</i>
de + illum	<i>dou</i>	<i>do</i>	<i>do</i>
ad + illum	<i>oir</i>	<i>o</i>	<i>o</i>
clavum	<i>klyoir</i>	<i>klyo</i>	<i>klyo</i>
ancellum	<i>oursé</i>	<i>osé</i>	<i>osé</i>
*plovit	<i>ploir</i>	<i>plo</i>	<i>plo</i>
.	cf. <i>plourgu</i>	<i>plogu</i>	<i>plogu</i>

Il faut sans doute étendre cette explication à toutes les formes *o* et *ou*, qui ne sont pas d'accord pour le traitement de la voyelle avec les représentants de *illum*, *illos*¹. Au nord de la Drôme, le neutre *low* de St-Donat devient *lo* à Chanos-Curson, comme *oir* (il), *dou* (du), *klyoir* (clou), *grou* (gros), etc., deviennent *o*, *do*, *klyo*, *gro*, etc. Au sud de l'Isère (*z*)*ou*, issu de *hoc*, se maintient à N. D. de Vaux ; il devient (*z*)*oir* à Laffrey, en passant par (*z*)*ow*², qui s'est réduit à (*z*)*o* à Saint-Georges-de-Commiers ; tous les mots qui renferment la diphtongue *ow* à Laffrey, ont *o* à Saint-Georges :

	N.-D.-de-Vaux	Laffrey	St-Georges-de-C.
hoc	(<i>z</i>) <i>ou</i>	(<i>z</i>) <i>oir</i>	(<i>z</i>) <i>o</i>
de + illum	<i>do</i>	<i>dair</i>	<i>do</i>
ad + illum	<i>o</i>	<i>ow</i>	<i>o</i>
ille	<i>ou</i>	<i>oir</i>	<i>o</i>
eccum + illum	<i>ika.o</i>	<i>ikair</i>	<i>il'o</i>
(mauvais)	<i>maovaé</i>	<i>mairray</i>	<i>moré</i>
alteros	<i>awtron</i>	<i>awtrou</i>	<i>otrou</i>
colpos	<i>kao</i>	<i>kair</i> (cf. <i>béwko</i>)	<i>ko</i> (cf. <i>byoko</i>)
pavorem	<i>paow</i>	<i>paow</i>	<i>po</i>
valet, *volet	<i>vaow</i>	<i>vaow</i>	<i>vo</i>
saltabat	<i>sawtaré</i>	<i>sawtaré</i>	<i>sotave</i>

1. Voir plus haut, pages 24 et 36.

2. Voir plus haut, p. 41.

Dans le c. du Villard-de-Lans la voyelle de *zou*^o présente la même nuance que celle qui est sortie de *ö + l*, *v*, de *ö + s*, de *ë*, *ē + l*, de *a + l*, de *au*, et ne se confond pas avec le *o* atone dans *lò* (< illum). Les doubles et les triples formes de la Motte-d'Aveillans et du c. du Bourg-d'Oisans s'expliquent aussi par des développements différents de *ou*, qui peut se maintenir, ou, en se combinant avec d'autres pronoms, passer à *ow*, *aw*, pour aboutir à *o*.

Béwko à côté de *kaw* à Laffrey, *kawkouko* à côté de *kaw* à la Motte-d'Aveillans, nous montrent que la diphtongue s'est réduite à *o* d'abord à l'atone, en se conservant sous l'accent. C'est pour cela que dans quelques patois la forme diphtonguée du pronom neutre ne s'emploie qu'après le verbe, place où elle est fortement accentuée, tandis que la forme réduite est réservée pour l'emploi proclitique :

di *zao*, di nyi *zao*, dono me *zao*,
mais :

é *zo* dizoun, o me *zo* rakounta, à Bourg-Argental (Loire); la même diphtongue se conserve dans *klao* (clou), dans *grao* (gros), *yaore* (livre), mais se réduit dans *do* (du), *o* (au), etc.

4° Les formes *u*, *zu*, *yu*,

U n'occupe de territoires étendus que dans les Savoies et dans l'Isère. Dans les Savoies, il domine du Rhône aus environs d'Annecy, d'Albertville et de Chambéry, à Meythet¹, à Versonnex, à Alby, à Marcellaz², à Frangy, à Desingy, à Seyssel et à Bassy

1. Aus environs d'Annecy, on le trouve encore à Pringy, d'après l'*Atl. ling.*, carte 761, n° 945, à Leschaux, à Balme-de-Silingy et à Annecy même d'après le *Dict. Savoy*.

2. C'est aussi la forme employée par Béard dans ses poésies en patois de Rumilly.

dans la Haute-Savoie ; aus Avanchers, à Saint-Georges d'Hurtières', à Grésy-sur-Isère', à la Rochette, à Planaise, à Saint-Pierre-d'Albigny, au Châtelard, à Saint-Offenges-Dessous, à Albens', à Saint-Girod, à Aix-les-Bains et à Yenne dans la Savoie. Sur la rive droite du Rhône, dans l'Ain, il n'est signalé qu'à Corbonod'. Au centre de l'arr. de Chambéry, le pronom neutre a disparu, supplanté par le masculin ; sur la lisière sud-ouest, Saint-Genix, Pont-de Beauvoisin et les Echelles, qui disent *u*, se rattachent plutôt à l'autre domaine.

Ce dernier comprend une partie importante de l'arr. de la Tour-du-Pin, dont le nord-ouest appartient à *ou*, la lisière sud à *i*, l'est et le centre à *u* : cette dernière forme s'y rencontre à Charette, à Morestel, à Brangues, aus Avenières, à Dolomieu, à Faverges, à la Chapelle-de-la-Tour et à Saint-Clair-de-la-Tour', à Saint-André-le-Gaz, à Chimilin, à Pressins, à Charancieu, à Velanne, à Merlas, à Saint-Ondras, à Panissage, à Biol, à Châteauvillain et aus Eparres. S'y rattachent plus ou moins étroitement Saint-Jean-de-Bournay dans l'arr. de Vienne, Sillans' et la Forteresse dans l'arr. de Saint-Marcellin, et, dans l'arr. de Grenoble, Saint-Nicolas-de-Macherin, Saint-Lau-

1. Ajoutez Epierre d'après l'*Atl. ling.*, loc. cit. n° 953.

2. Il atteint même Conflans dans le c. d'Albertville, d'après le *Dict. Savoy.*

3. Ajoutez la Biolle, d'après l'*Atl. ling.*, c. 410, n° 933.

4. Et un peu plus au nord, à Surjoux, d'après l'*Atl. ling.*, loc. cit. n° 935 ; quelques traces aussi à Arlod, voir la *Recue*, XIX, p. 138.

5. Même forme dans le texte de Gratier en patois des c. de la Tour-du-Pin, de Pont-de-Beauvoisin et de Virieu.

6. Gratier indique *u* pour le c. de Saint-Etienne-de-St-Geoirs.

rent-du-Pont ¹, Saint-Christophe-entre-deux-Guiers, et jusqu'à Proveyzieux aus portes de Grenoble, et à Vizille ² au-delà de l'Isère.

Ailleurs *u* est rare. Il apparait au nord de la Drôme, à Anneyron ³; et tout près de là à Chanas dans l'Isère; et dans quelques communes de la Loire : à Estivareille, au sud du département, à Villemontais et à Saint-Rirand au nord-ouest ⁴.

Dans quelques-unes de ces communes, il existe une autre forme à côté de *u* :

ou aus Avenières et à Estivareille, voir plus haut.

o à Saint-Christophe-entre-deux-Guiers : *d yo rakonto* dit un corr., *du rakonto* dit un second, tandis qu'un troisième introduit le masc. à la place du neutre ;

aw et *aiò* dans quelques communes de l'arrondissement de La-Tour-du-Pin, voir plus haut ;

i à Saint-Rirand : *di zu*, mais *il i gyon* ; à Saint-Jean-de-Bournay et dans quelques communes des Savoies : à Meythet, à Saint-Georges-d'Hurtières, à Grésy-sur-Isère, à Saint-Offenges-Dessous et à Saint-Girod ⁵.

Les textes ne nous apprennent rien de précis sur la date de l'apparition de *u*, ni sur son origine. Nous voyons qu'il occupait jadis un domaine beaucoup plus considérable, puisqu'on le trouve dans la région grenobloise au XVI^e et au XVII^e siècle ⁶, en Lyonnais

1. Même forme dans Gratier.

2. L'*Atl. ling.* le signale même, à côté de (*z*)*ou*, au Bourg-d'Oisans, cartes 410 et 411, n° 950 ; nos corr. de ce canton ne connaissent que *ou*, *o*, *e*, *lo*.

3. Ajoutez le Grand-Serre d'après l'*Atl. ling.*, loc. cit. n° 920.

4. Nous n'avons pas à citer ici le *zu* qu'on rencontre au sud du département ; voir la *Revue*, XIX, p. 126 sqq.

5. Voir la *Revue*, XIX, p. 127-128.

6. Laurent de Briançon emploie concurremment *ou* et *u*, Millet et Blanc-la-Goutte seulement *u*.

au XVII^e et au XVIII^e siècle¹, dans la Bresse au XVIII^e²; partout il a reculé devant l'invasion de *i*.

Pas plus que les autres formes du neutre, *u* ne saurait remonter à un prétendu *el*, issu de *illum* pour *illud*. Mais s'il dérive de *o* < *hoc*, dans quel rapport est-il avec sa source? Il est certain qu'il n'en est pas sorti directement; car sur l'aire de *u*, *o* latin ne passe à *u* ni dans les proclitiques ni à l'initiale des polysyllabes. Des formes comme *kuzèn* (cousin) ne prouvent rien; leur extension géographique est loin de concorder avec celle du neutre *u*: tandis qu'elles couvrent un espace beaucoup plus vaste que *u* dans l'Isère et dans la Loire, elles sont complètement inconnues dans les Savoies où *u* est si répandu; *kwezèn*, *kurizèn*, *kuezèn*, qui apparaissent encore çà et là, ont sans doute servi d'intermédiaires entre *kozèn* et *kuzèn* et c'est sous l'influence de la palatale que la voyelle s'est diphtonguée. *Lu* (< *illum*) est rare³ et d'ailleurs il n'apparaît jamais que hors de l'aire de *u*; *lu* (< *illos*, qui est un peu plus fréquent⁴, ne se rencontre avec *u* que dans trois ou quatre communes (Chanas, Anneyron, Proveyzieux, Villemontais). En général, dans les patois, qui se servent du neutre *u*, l'article-pronom personnel est au singulier *lo*, *le*, *lou*, au pluriel *lo*, *lou*, *lé*, *le*.

Reste donc que *u* soit sorti des combinaisons syntaxiques où le pronom neutre s'unissait étroitement à

1. Dans la *Bernarda* (1658) et dans les textes postérieurs, dans la *Ville de Lyon en cers burlesques* (1683), dans le *Noël* de 1723 et dans les chansons de Révérony.

2. Dans l'*Oiseau de Foissiat*, chanson bressane du XVIII^e siècle, recueillie par Ph. Le Duc; *ze co zu di* (je vous le dis).

3. Voir la *Recue*, XVI, p. 290, sq.

4. Voir la *Recue*, XVIII, p. 29, sq.

me, te, li et que, comme *o, ou* sur une partie de leur domaine, il soit une réduction de la diphtongue *etc, œw*, engendrée par ces combinaisons. Bien qu'il ait cédé à *i* une portion importante de son territoire, *u* est encore sur quelques points en contact immédiat avec les formes diphtonguées, et on peut saisir sur le fait le passage de la diphtongue à *u*. Il est peut-être récent à la Forteresse : notre correspondant écrit *œw* en 1887 ; dis ans après, dans notre 2^e questionnaire, il note le même pronom par un *u* très long. Le Grand-Serre, Anneyron, Chanas, où l'on dit *u*, ne sont qu'à quelques kilomètres à l'ouest de Varacieux où l'on dit *œo*, au nord de Saint-Donat où l'on dit (*l*)*ow* ; la possibilité de la réduction de la diphtongue est attestée par les formes *œo* (ille), *dœo* (de + illum), *œo* (ad + illum), *pœo* (pavorem), *nœotro* (nostrum), *vœo* (*volet), *bœo* (boves), *pœore* (pauperes), etc., de Varacieux, qui deviennent *u*, *du*, *u*, *pu*, *nutron*, *vu*, *bu*, *pure*, etc., à Chanas. A Estivareille, au sud-ouest de la Loire, on n'emploie *u* qu'en combinaison avec les pronoms *me, te*, etc.

di yu (dis-le-lui), *vou zu kounte*,
mais :

gye vou (dis-le), *vou gizon vou avé kréygu*.

L'usage est le même à Vinzelles au sud du Puy-de-Dôme¹ ; et nous savons qu'au nord-ouest de la Haute-Loire, à Frugières-le-Pin, on distingue de même entre *vou* et (*z*)*œiö*². Le développement de

1. D'après Dauzat, *Morphologie du patois de Vinzelles*, p. 72. M. Dauzat explique *mœu, mu* par *me + l* (o) ; mais pourquoi *lo* neutre se serait-il développé autrement que *lo* masculin ? Il est préférable de partir de *me + o, ou*.

2. Voir plus haut, p. 38.

[il] *los* est parallèle à celui du pronom neutre, bien que l'origine de la diphtongue ne soit pas la même : *lœiö*, *lœy* de Frugières-le Pin ¹ devient *lu* à Vinzelles et à Estivareille.

Dans quelques communes de l'arr. de la Tour-du-Pin, la diphtongue ne se conserve que sous l'accent, après le verbe : dans cette position, *me*, *te* + *ou* et *li* + *ou* ont marché de concert avec les mots qui renferment *ê*, *ø* + *l*, *ø* vocalisé et *i* + *ø* vocalisé, comme *articulum*, *flicem*, *filiolum*, *riuum*, qui sont continués dans cette région par *artaic*, *artaïö*, *faouze*, *fäirze*, *filyaic*, *filyaiö*, *ryaiö*, *ryaic*². Avant le verbe, en position proclitique, la diphtongue s'est réduite à *u*, comme *del* > *dew* à *du*. Comme le neutre, le pronom sujet issu de *ille*, qui, suivant la place qu'il occupe avant ou après le verbe, est atone ou accentué, a aussi deux formes : *u* et *aiö* aus Avenières³. Ce système de doublets se simplifie de deux façons : l'emploi plus fréquent de la forme proclitique *u* entraîne peu à peu la disparition de la forme accentuée ; ou bien la diphtongue de cette dernière, en poursuivant son évolution normale, aboutit à *u*. Dans le voisinage des Avenières, à Chimilin. *vyaïö* (veclum) est devenu *vju*, *kryaiö* (*credutum) *kru*, *zyaw* (oculos) *zyu*, *yaw* (habutum) *yu*, *saicki* (ecce + illum + ...) *suki*, *pairsyéra* (*polvus + ariu) *pussyère* ; et de même *aiö* accentué est passé à *u*, rejoignant ainsi *u* proclitique.

5° Les formes *œ*, *zœ*, *ze*.

Œ a son domaine principal sur les confins de l'Ain,

1. Voir la *Revue*, XVIII, p. 26 et 250.

2. Voir Devaux, *Essai*, etc., p. 173, 179, 180, 188.

3. Voir plus haut, p. 38.

du Jura et du département de Saône-et-Loire, entre Bourg et Nantua au sud, Lons-le-Saunier au nord, Mâcon à l'ouest, Saint-Claude et Gex à l'est¹. Parfois, il s'emploie concurremment avec d'autres formes :

avec *é* dans quelques communes qui seront citées plus loin ;

avec *ou* à Ceignes : *on n æ di*, mais *ou* dans les autres exemples.

Hors de cette aire cohérente et bien délimitée, on trouve (*æ*) à Chambles et à la Fouillouse dans la Loire², *læ* à Montrigaud dans la Drôme³, *ze* dans une partie du canton du Bourg-d'Oisans (Isère), à Oz, à Vaujany, au Bourg-d'Oisans, et à côté de *ou*, *o*, à Livet-et-Gavet⁴ et à Villard-Reclus.

Ze dans l'Isère est un affaiblissement de *zo*, *zou* : à Livet-et-Gavet, *nou*, *vou* s'affaiblissent de même en *ne*, *ve*, quand ils sont proclitiques, et à côté de *noutre* accentué (les nôtres), on emploie *netrou* atone (*nos* adj. poss.) ; le pronom issu de *illum* a aussi deux formes : *le* avant le verbe, *lou* après ; comparez *ou le kounéy* (il le connaît) et *ou vou ze rakounte* (il vous

1. On le trouve au Miroir, dans la Saône-et-Loire ; à Manziat, à Chavannes-sur-Reyssouze, à Courtes, à Saint-Jean-sur-Veyle, à Boisse, à Saint-Julien-sur-Reyssouze, à Leschères, à Saint-Jean-sur-Reyssouze. à Montrevel, à Salavre, à Viriat. à Treffort. à Villereversure, à Bouvent, à Saint-Alban, à Ceignes, à Izernore. à Brion, à Saint-Germain-de-Joux, à Martignat, à Divonne dans l'Ain ; à Choux, à Montcusel. à Moirans, à Barézia, à Plaisia, à Dompierre, à Cézia, à Saint-Maur, à Blye et à Bornay dans le Jura. Sur quelques traces de *æ* dans d'autres communes de l'Ain, voir la *Revue* XIX, p. 117 sqq. et ajoutez encore Gex, Vesancy, Versonnex où *di læ* (= dis-le-lui) semble bien renfermer le neutre *æ*.

2. Voir la *Revue*, XIX, p. 102.

3. *Ibid.*, p. 122.

4. Voir plus haut.

le raconte), *améra lou* (amène-le), et *di zou* (dis-le). *Lou*, de *illos*, persiste et ne s'affaiblit que devant voyelle en *lez* à Oz et à Vaujany.

Ailleurs, *œ* dérive aussi de *ou* : dans la Bresse en effet, c'est à *ou* qu'il succède, probablement à la fin du XVIII^e siècle ou au commencement du XIX^e; l'exemple le plus ancien se trouve dans l'*Ebaude nouvelle*, chanson de 1848, recueillie par Le Duc ; à cette date *ou* vit encore, puisqu'on le trouve dans quelques-uns des textes de Le Duc, dans les *Lettres bressanes* (1845-1849), dans un *Dialogue bressan* de 1852, dans le *Sermon du curé de Grésia* (1860 ; aujourd'hui, il est complètement disparu¹. Mais le passage direct de *ou* à *œ* est physiologiquement inexplicable et d'ailleurs sans exemple : *lou*, de *illum*, peut s'affaiblir en *le*, mais il ne devient pas *lœ* ; les quelques cas de *lœ*, que nous avons cités², se rencontrent tous hors de l'aire de *œ* et s'expliquent autrement. En revanche *lœ*, de *illos*, n'est pas rare ; son domaine coïncide à peu près exactement avec celui de *œ*³ ; *grœ*, de *grossum*, marche généralement d'accord avec lui. La voyelle de *grœ*, *lœ* est le produit de la réduction d'une diphtongue, dont on trouve encore des restes dans le voisinage : *grow*, *low* à Brénod, *græw* (f. *groitsa*) à Corlier, dans l'Ain. Dans la partie de l'Ain où l'on trouve *grœ*, *lœ*, toute diphtongue issue de *o + l*, *a + u*, *e + u*, devient *œ* : *kœ* (colpos), *œ* (agustum), *klyœ* (clavum), *sœr* (securum

1. Sauf à Replonges, voir plus haut, page 34. On cite aussi un exemple isolé de *œ* dans la *Bernardu* (1658), en patois lyonnais ; mais il est unique : c'est peut-être une mauvaise graphie de *u*, forme ordinaire dans le même texte.

2. Voir la *Recue*, XVI, p. 294 et 295.

3. Voir la *Recue*, XVIII, p. 24, sqq.

à Treffort. Nous verrons, en étudiant les successeurs de *illorum*, que *o* tonique libre passe par *ow*, *oiö*, *æiö*, pour aboutir à *æ*. Le neutre (*z*)*æ* suppose donc lui aussi une diphtongue antérieure ; et de fait, nous avons signalé *ow* à Brénod. Au nord de la Drôme et au sud de la Loire le lien qui rattache *æ*, comme *u*, aux formes diphtonguées est plus visible encore : le *æo* de Varacieux, qui passe à *u* à Chanas, passe à *æ* à Montrigaud, comme *æo* (ille) à *æ*, *dæo* (de + illum) à *dæ*, *æo* (ad + illum) à *æ*, *pæo* (pavorem) à *pæ*, *væo* (*volet) à *væ*, *bæo* (boves) à *bæ*, *kæokefè* (quales...) à *kækefè*, comme aussi *næotro* (nostros) à *nætru*, *græo* (grossum) *græ*, etc. Le (*z*) *æ* de Chambles et de la Fouillouse remonte à une diphtongue, comme *græ*, *klæ* à *groit*, *klæw* (Saint-Chamond), *græo*, *klæo* (Bourg-Argental), *græw*, *klæw* (Estivareille). La diphtongue, source de *æ*, est la même que celle qui a engendré *u* du domaine voisin : elle s'est formée dans les combinaisons syntaxiques *me + ou*, *te + ou*, etc., qu'on a étudiées plus haut.

6° Les formes *é*, *è*

A l'ouest et à l'est du domaine de *æ*, on trouve *é* ou *è* sur les confins des arr. de Bourg, de Louhans et de Lons-le-Saunier, *è* dans la Haute-Savoie.

La forme *é* coexiste souvent avec la forme *æ* : à Saint-Jean-sur-Reyssouze, à Courtes, à Salavre, au Miroir, *è* est atone et proclitique, *æ* ne s'emploie que sous l'accent après le verbe :

on n <i>é</i> di,	di <i>ææ</i> ,
kou <i>jé</i> zét kru,	balye me <i>ææ</i> .
i vou <i>jé</i> rakont,	
i m <i>é</i> ja rakonto,	

à Courtes¹. Dans quelques communes, la distinction est moins rigoureuse : un de nos corr. de Viriat emploie aussi bien *œ* que *é* avant le verbe, un autre ne connaît que *œ* ; à Montrevel et à Saint-Jean-sur-Reyssouze *é* n'apparaît que dans *on n é di*, *œ* s'y emploie aussi bien dans *i vou œ rakont* que dans *di œ, balye me œ*. Enfin, à la Chapelle-Thècle *é* est général : *on n é di*, *ve zé zé kru*, *i ve zé rakont*, *di zé*. Nos correspondants de Chaveyriat, de Montret, de Vandeins, de Marboz, de Senaud, de Trenal et de Romenay nous ont envoyé seulement un exemple de *é* avant le verbe.

É est donc inséparable de *œ* ; pas plus que lui, il ne saurait s'expliquer par un passage direct de *ou* à *é*, attendu que le masc. *lou* (< *illum*) s'est partout conservé intact sur l'aire de *é*. Comme *œ*, comme *u*, *é* est d'origine syntaxique : la diphtongue engendrée par la combinaison de *me*, *te*, *li* avec *ou* a abouti à *œ* après le verbe, a *é* avant le verbe ; dans quelques communes on distingue encore entre *é* proclitique et *œ* accentué, tandis qu'ailleurs l'une des deux formes, tantôt *œ*, tantôt *é*, suivant les lieux, a chassé l'autre. La diphtongue des successeurs de *[il]los*, bien qu'elle n'ait pas la même origine que celle du neutre, a suivi la même voie : *low* se conserve à Brénod, mais passé à *lœ* ou à *lé* sur le domaine de *œ*, *é* : l'emploi de *lé* proclitique, *lœ* accentué après le verbe à Viriat correspond à celui des deux formes du neutre.

Tandis que le *é* bressan s'est formé avant le verbe, le *é* savoyard, sorti des mêmes combinaisons syntaxiques, est né sous l'accent après le verbe. A Thonon, à Boège, à Pers-Jussy et, sur la rive droite du

1. Cf. les formes du Miroir citées dans la *Revue*, XIX, p. 101.

Rhône, à Challex dans l'Ain, il ne s'emploie que dans cette position :

dyè, di <i>zyè</i> (dis-le)	i <i>zi dyan</i>
di ly è (dis-le-lui)	é vo <i>zi rakontè</i>
	é m <i>y a rakonto</i>

à Thonon ; cf. encore *balyé my è* à Pers-Jussy ¹. Mais à Samoëns et à Chevenoz il s'est généralisé : *Kan ze t è kont* (quand je te le raconte). Dans la même région, a diphtongue de $\bar{o}$ tonique, subit la même réduction : comparez *éræü* (heureux) à Frangy sur la rive gauche du Rhône, et *érè* à Villes sur la rive droite; *illorum* est représenté par *deus* et quelquefois par trois formes différentes : *lè* forme tonique s'emploie après les prépositions, *læ* et *læü* remplissent les fonctions de datif et d'adj. possessif, à Villes et à Frangy. A côté de ce *lè* on trouve aussi *la* ; je n'ai pas d'exemple de la forme correspondante du pronon neutre ; mais dans les cartes 410 et 411 de l'*Atlas linguistique*, je lis *dimya* (dis-le moi), *dilya* (dis-le lui) à Bernex près de Genève (n° 936), et *dima* à Epierre (n° 953) ; *a* s'explique comme *è*.

Il ne reste plus qu'à citer le *é* de Penol (Isère) dans *on zyé di, ou vò zyé rakont*, à côté de *o* : *di zyo* (dis-le lui) et de *i* : *di zi* (dis-le). Nous connaissons déjà *o* ; l'origine de *é* ne saurait être douteuse, après ce qui précède ; nous allons nous occuper de *i*.

7° La forme *i*

Le domaine principal de *i* est formé par le département de Saône-et-Loire et une partie des départe-

1. Voir les formes de Boège dans la *Recue*, XIX, p. 93 ; on trouvera dans les cartes 410 et 411 de l'*Atl. ling.* d'autres exemples de *è* dans la Haute-Saône, à Meillerie, au Biot, à Bons, à Saint-Pierre-de-Rumilly, à Chamonix.

ments limitrophes. Sauf quelques communes de l'arr. de Louhans, qui emploient *é* ou *œ*, le département de Saône-et-Loire appartient tout entier à *i* ¹. A l'ouest et au nord *i* franchit à peine les limites du département ²; mais au nord-est il déborde sur le Jura, où il s'étend sur Vincent, Champrougier, Quintigny, Chaus-sin ³, Petit-Noir. Au sud-est, il franchit la Saône et occupe dans l'Ain la plus grande partie de l'arr. de Trévoux et quelques communes de l'arr. de Bourg ⁴. Au sud enfin, son domaine englobe le nord de la Loire avec Saint-Haon, Saint-Rirand, Ambierle, Pouilly, Nandax, Perreux, et, dans le Rhône, l'arr. de Villefranche presque entier ⁵ et quelques communes de l'arr. de Lyon : les Chères, Savigny.

1. *I* nous est signalé dans les communes suivantes : arr. de *Mâcon* : Leynes, Saint-Amour, Solutré, Saint-Norlin, Vinzelles, Saint-Martin-de-Sénozan, Tramayes, Germolles, Prusilly, Ma-tour, Sainte-Cécile, la Truchère, Ameugny, Malay; arr. de *Charolles* : la Guiche, Collonges, Joney, Sivignon, Saint-Racho, Saint-Igny, Bourg-le-Comte, Vitry, Oudry, Neuvy-Grandchamp, Bourbon-Lancy, Toulon-sur-Arroux, Saint-Julien-de-Civry, Vau-ban, Saint-Bonnet-de-Vieille-Vigne, Ligny-en Brionnais; arr. d'*Autun* : Issy-l'Evêque, Saint-Bérain, Epinac, Dezize, Dracy-Saint-Loup, Couches-les-Mines; arr. de *Chalon* : Saint-Vallier, Saint-Eusèbe, Marcilly, Sennecey, Mercurey, Saint-Jean-de-Vaux, Sassenay, Fontaines, Demigny, Saint-Germain-du-Plain, Navilly, Givry, Mont-Saint-Vincent, Ecuelles; arr. de *Louhans* : Ormes, la Frette, Vérisset, Bosjean, Savigny, Sagy, Authumes, Rancy, Bruailles, Ratte.

2. Voir la *Recue*, XIX, p. 90, note 1.

3. Ajouter Gatey, d'après l'*Atl. ling.*, carte 410, n° 22.

4. On le trouve dans les communes suivantes : Neuville, Vonnas, Saint-Maurice-de-Gourdans, Rignieux, Baneins, Villeneuve, Marlieux, Mogneneins, Illiat, Ambérieux-en-Dombes, Villeneuve, Birieux dans l'arr. de Trévoux; Grièges, Peronnas, Viriat dans l'arr. de Bourg. Ajoutez Lent d'après l'*Atl. ling.*, loc. cit., n° 915 et Villars, n° 913.

5. Létra, Chamelet, Theizé, Châtillon-d'Azergues, Charnay,

Un second domaine de *i* s'étend au centre de l'Isère entre Saint-Jean-de-Bournay, Virieu, la Côte Saint-André, Tullins, Voiron, Grenoble et Allevard ¹. Il communique avec le précédent par une étroite bande de terrain, qui coupe en deux le domaine de *ou*, à travers l'arr. de Vienne, et qui comprennent Moidieu, Estrablin, Marennes, Corbas et Saint-Priest ² aux portes même de Lyon.

I apparaît encore ailleurs, mais sporadiquement, surtout dans les Savoies. On a déjà cité les quelques communes de la Savoie où il fait concurrence à *u* : il faut joindre à cette liste Montmélian ³. Dans la Haute-Savoie, il est plus fréquent : on l'emploie à Meythet, à Argonnex ⁴, à Doussard, aus Houches, à Cluses, à Saint-Jeoire, à Villes-en-Sallaz, à Domancy, aus Esserts-Esery; mais il ne domine par exclusivement partout, puisqu'on emploie à la fois *i* et *é* à Thonon, à

Liergues, Vaux, Blacé, Saint-Julien, Limas, Pont-Trambouze, Cours, Odenas, Cercié, Saint-Lager, Charentay, Belleville, Saint-Etienne-des-Ouillières, Saint-Etienne-la-Varenne, les Ardillats, Quincié, Fleurie, Marchampt, Juliéas, Aigueperse, Monsols, Ouroux, Trades, Pouilly, Villes-sur-Jarnioux.

1. On trouve *i* à Saint-Jean-de-Bournay, à Royas, à la Côte Saint-André (aussi *o*), à Gillonnay, à Faramans, à Semons, à Commelle, au Mottier, à Penol (aussi *o* et *é*), à Tullins, à la Rivière, à Saint-Paul-d'Izeaux, à Charnècles, à Izeaux, à Eydoche, à Oyeu, au Pin, à Charavines, à Montferrat, à Voiron, à Voreppe, à Saint-Pierre-de-Chartreuse, à Quaix, au Sappey, à Saint-Ismier, à Bernin, à Saint-Nazaire, à Bresson, à Champagnier, à Saint-Martin-d'Uriage, à Domène, à Saint-Jean-le-Vieux, à Combes-de-Lancey, à Froges, à Hurtières, à Tencin, à Pontcharra, à la Terrasse, à Saint-Hilaire, à la Buissière, à Sainte-Marie-d'Alloix, à Allevard, au Moutaret, à Pinsot, à la Ferrière, à Saint-Pierre-d'Allevard.

2. D'après l'*Atl. ling.*, loc. cit., n° 912.

3. Ajoutez Chignin, *ibid.*, n° 943.

4. D'après le *Dict. Savoy.* à Annecy et à Thônes.

Boège, à Pers-Jussy, et aussi dans une commune de l'Ain toute voisine, à Challex ¹. Peut-être s'est-il fondu avec *i* (habetis) dans *ro zi kru* ², à Versonnex. Il surgit brusquement en plein domaine de *o* à Massigneu-de-Rives et à Vaux dans l'Ain, et à Saint-Laurent dans le Jura; entre *ou*, *o* et *u* au Péage de Roussillon, dans l'Isère.

C'est seulement dans le dép. de Saône-et-Loire que *i* règne sans partage; ailleurs il admet souvent à côté de lui une forme rivale :

ou à Revel et à Pommier (Isère) ³ :

o à Vaux (Ain) : *i co i rakonté*, mais *on n o di*, *di zo*, etc. ; de même à Savigny (Rhône) : *ul i fara* (il le fera), mais *d o dir* (de le dire) ;

é et *o* à Penol (Isère) : voir les exemples plus haut ;

é et *œ* à Viriat (Ain) : *i rou zi rakont*, mais *on n é di*, *di zœ* ⁴ ;

è dans les communes de la Haute-Savoie et de l'Ain citées plus haut ;

u à Saint-Rirand et dans la Savoie.

Généralement *i* laisse à la forme rivale les fonctions accentuées; on dit par exemple : *il i gyon*, *o vou le zi rokont*, *i m y an rakonta*, mais *di zu* à Saint-Rirand. Dans quelques communes de la Haute-Savoie on distingue rigoureusement *i*, forme proclitique, de *é*, forme accentuée ⁵. Le rôle de *i* est plus modeste encore dans les deux communes de l'Isère où il est en concurrence avec *ou*, et dans la Savoie où il se rencontre avec *u* :

1. *E m i a rakonto*, mais *di li è*.

2. Voir la *Recue*, XIX, p. 126.

3. Voir la *Recue*, XIX, p. 128.

4. Voir plus haut *é*.

5. Voir plus haut les exemples de Thonon.

non seulement il est proclitique, mais même dans cette position, il n'apparaît que devant voyelle ¹.

Nulle part *i* ne semble très ancien. Il n'y en a pas d'exemple dans les textes bressans de la première moitié du XVII^e siècle : Brossard de Montanay qui n'emploie que *ou* dans ses Noëls (1661) et dans son *Tivan* (1675), se sert de *i* pour la première fois dans sa *Marguerite* (*vos y dio* = je vous le dis), dont la date est inconnue. On le trouve encore dans la complainte sur le *Temple de Reyssouze* (1685) et dans quelques chansons attribuées au XVIII^e siècle, mais probablement plus anciennes ². C'est la seule forme connue de l'auteur des Noëls Mâconnais (1720) ³; mais, faute de textes, on ne peut affirmer qu'elle ne remonte pas plus haut. En Lyonnais, *i* succède à *u* au milieu du XVIII^e siècle, dans la *Chanson de l'ordonnance de police* de 1740. En Dauphiné, il paraît plus récent encore : on ne trouve que *u* dans les textes du XVII^e et du XVIII^e siècle; il fait place à *i* dans les poésies de Mênilgrand, mort en 1816. En Savoie, il n'est peut-être pas non plus antérieur au XIX^e siècle : *on i cogney, comm' y zi dion*, dans une chanson du commencement du siècle (1816) publiée par M. Désormaux ⁴.

Héritier de *ou* ou de *u*, *i* ne dérive pourtant ni de l'un ni de l'autre. C'est à peine si dans quelques régions peu étendues la filiation directe paraît possible,

1. Voir la *Revue*, XIX, p. 127, 128.

2. Voir, dans le recueil de Ph. Le Duc, *Mon pauvre ami Claude, la Reine de Pont-de-Vaux, la Fille de Saint-Nizier*.

3. Voir, à la suite de l'éd. Fertiault des *Noëls Bourguignons, t'i auro vîeu, t'i sauro, t'y vero*, p. 220, *d' i contai*, p. 243, *j' y cray*, p. 248.

4. Voir notre *Revue*, XVII, p. 168, 169.

sinon probable. On sait qu'au nord de l'Isère *u* tonique ou protonique passe à *i* dans quelques mots : *pli*, *ina* (plus, unam) ¹ ; si *ina* est sorti de *una* par l'intermédiaire de *yuna*, *yena*, *yina*, le *yi* de Montferrat, le *i* du Pin, d'Oyeu et d'ailleurs, se rattache peut-être directement au *yu* de Brangues. Au sud de l'arr. de Vienne, *u* dans la diphtongue *ua* se change en *îc*, puis en *y* ² : à Pommier et à Revel, le neutre *ou* en hiatus, n'a-t-il pas pu, en passant par *uc*, *îc*, aboutir à *y*? Enfin, si l'article *del*, après la vocalisation de la liquide, a donné quelquefois *di* à côté de *du*, pourquoi le neutre *i* ne serait-il pas sorti, au même titre que *u*, de la diphtongue dont on a vu plus haut l'origine? *I* se rencontre précisément avec *di* à Izeaux, à Saint-Paul-d'Izeaux et à Charnècle dans l'Isère, à Montmélian et à Chignin dans la Savoie, à Villars dans l'Ain.

Les faits allégués en faveur de *i* < *u* sont exceptionnels et propres à une partie de l'Isère ; et le domaine de *i* est immense. *I* ne se rattache pas aux autres formes du pronom neutre ; c'est un produit de *ibi*, qui s'est substitué aux descendants de *hoc*. Reste à trouver la cause de cette substitution : si l'on comprend sans peine que le pronom adverbial *y* ait assumé le rôle de *datif*, en prenant la place de *lui* ou de *leur*, comment a-t-il pu se charger des fonctions d'*accusatif* neutre ? Nous verrons dans un prochain article que sur une partie importante de l'aire de *i*, dans les Savoies, dans l'Ain, au nord du Rhône et de la Loire et surtout dans le département de Saône-et-Loire la déclinaison pronominale s'est simplifiée à la troisième personne sur le modèle des deux autres : les formes *li*, *lui*, *leur* ont disparu,

1. Voir Devaux, *Essai*, p. 207, 208 et 260,

2. *Ibid.*, p. 208, 209.

remplacées par *le, la, les*, qui, comme *me, te, nous, vous*, servent à la fois de datif et d'accusatif ; on ne dit pas *il lui parle, il leur parle*, mais *il le parle, il la parle, il les parle*. Une simplification analogue s'est opérée au neutre : à l'accusatif neutre, issu de *illum* en français, de *hoc* dans nos patois, correspond un datif, issu de *ibi* :

ACCUSATIF : je *le* pense = je pense *cela*,

DATIF : j'*y* pense = je pense à *cela* ;

y n'en conserve pas moins son emploi adverbial :

ADVERBE : j'*y* vais = je vais *là*.

La tendance à la simplification qui, au masculin et au féminin, réduit les deux cas à un seul, agit aussi sur le neutre, avec d'autant plus de force que la différence sémantique entre le régime direct et le régime indirect¹ y est plus faible encore qu'aux autres genres : *j'y pense* et *j'y crois*, par exemple, sont très voisins, pour le sens, de *je le pense, je le crois*. Des deux formes du neutre l'une tend donc à disparaître. C'est quelquefois le datif : ainsi *u* (< *hoc*), dans quelques communes de la Savoie, s'emploie à la fois comme accusatif et comme datif et s'empare même de l'emploi adverbial :

ACCUSATIF : *d'vos u dyo* (je vous le dis), *d'u vir* (de le voir).

DATIF : *p'u copâr court* (pour y couper court), *p'u mëttrë l'foà* (pour y mettre le feu).

ADVERBE : *quë n'yu va päs d'la man gauchë* (qui n'y va pas de la main gauche) dans les poésies de Joseph Béard, en patois de Rumilly. Cf. *va zu* (vas-y), cité dans le *Dict. Savoy*.

A Samoëns, c'est *è*, dont on a vu plus haut l'origine,

1. Voir Meyer-Lübke, *Gram. d. l. rom.*, III, § 368.

qui s'emploie dans tous les cas : *ca zê* (vas-y) dans le *Dict. Savoy.*¹.

Mais le plus souvent le datif l'emporte : tandis qu'au masculin et au féminin la simplification de la déclinaison se fait au profit de l'accusatif, qui, soutenu par l'influence analogique des autres personnes, n'a pas de peine à éliminer la forme du datif complètement isolée, au neutre, au contraire, c'est le datif, issu de *ibi*, qui, soutenu dans sa résistance par l'emploi adverbial, réussit non seulement à se maintenir, mais encore à se substituer à l'accusatif : *j'y vais*, permet à *j'y pense* de triompher de *je le pense*. C'est sans doute aussi grâce à l'appui de l'adverbe que le datif-accusatif *i* a pu se propager hors de la région où la simplification de la déclinaison pronominale s'étend aux trois genres, pour gagner les pays voisins, où le masculin et le féminin ont encore deux formes différentes pour le datif et pour l'accusatif : de deux côtés à la fois, du côté du Rhône par la banlieue de Lyon, du côté de la Savoie par la vallée de la rivière, il arrive ainsi, mais assez tard, on l'a vu, au nord et au centre de l'Isère².

IV. — RAPPORT DU SUJET ET DU RÉGIME

Faut-il séparer le neutre sujet du neutre régime et lui attribuer une origine différente ? En ce qui concerne les formes du sujet *la, lan, nan*, la réponse n'est pas douteuse : elles n'ont rien de commun ni avec

1. Voir à l'article *u*. Rien, que je sache, ne permet de considérer ce *u* et ce *ê* adverbial comme le successeur direct de *ibi*.

2. Il est à remarquer toutefois que sur une partie de ce domaine, *leur* et *les* se sont confondus ; la distinction des cas ne subsiste plus qu'au singulier.

(*z*)*o*, (*z*)*ou*, (*z*)*e*, ni même avec *low*, *law*, *lo*, qui servent de régime¹.

Pour *i* au contraire la communauté d'origine est certaine : *i* sujet et *i* régime apparaissent à la même époque et dans les mêmes textes. Aujourd'hui encore le lien qui unit les deux formes est très étroit ; c'est ce qui ressort avec évidence de l'examen comparatif de leurs aires : au sujet *i* correspond presque toujours *i* comme régime². Mais l'aire de ce dernier est beaucoup plus étendue que celle du premier ; dans l'Isère notamment *i* sujet est aussi rare que *i* régime est fréquent. Il est donc probable que *i* n'est pas passé directement de la fonction d'adverbe à celle de pronom sujet : *i* régime a dû servir d'intermédiaire. On peut même marquer les étapes successives de l'invasion de *i* :

1^{re} ÉTAPE : *i* s'introduit dans les fonctions de régime ; mais l'ancienne forme neutre garde celles de sujet, par exemple à Saint-Maurice-de-Gourdans (Ain) :

R. : on *i* di, di *zi*, etc.

S. : *é* seri, *é* fo, *é* plou, plou *té*.

Au régime *i* correspond le sujet :

é (*éy* ou *y* dev. voy.) à Corbas, à Marennes, à Saint-Jean-de-Bournay, à Semons à Commelle, à la Côte-Saint-André, à Oyeu, à Charavines et à Bresson dans l'Isère ; à Péronnas, à Viriat, à Vaux, à Versonnex et à Challex dans l'Ain ; à Savigny et à Sagy dans Saône-et-Loire ; à Saint-Girod, à Grésy-sur-Isère, à Saint-Offenges et à Saint-Georges d'Hurtières dans la Savoie ; à Meythet dans la Haute-Savoie ;

1. Voir la *Retue*, XV, p. 23 et XIX, p. 123.

2. Quelques exceptions seulement, isolées et rares : à Belley (Ain), à Bully et à Saint-Forgeux (Rhône), aux Côtes-d'Arey (Isère), *i* sujet a été importé du voisinage ; à Saint-Jean-sur-Veyle et à Boisse (Ain), c'est peut-être le masculin qui s'est substitué au neutre.

ou à Saint-Haon et à Saint-Rirand (Loire) ;
a à la Terrasse, au Sappey, à Bernin, à Saint-Pierre-d'Allevard et à Voreppe dans l'Isère ; à cette liste il faut ajouter quelques communes du même département où le sujet neutre ne s'exprime qu'après le verbe : *té* à la Buissière, à Pinsot au Moutaret et à Pontcharra ; *to* à Saint-Ismier, à Saint-Hilaire et à Saint-Paul-d'Izeaux.

2^e ÉTAPE : du régime, *i* passe au sujet ; mais il n'assume que les fonctions de sujet proclitique ; l'ancienne forme subsiste après le verbe¹, par exemple, à l'Arans (Isère :

R. : *i zi* dyon, *di zi*, etc.

S. *av. verbe* : *i plo*, *i fo*, *y e lu*.

S. *ap. verbe* : *plo to*, *to vrè*.

C'est ainsi qu'on conserve :

to à Gillonnay et à Penol (Isère) ;

té à Saint-Laurent (Jura), à Savigny et à Châtillon-d'Azergues (Rhône), aus Houches, à Thonon, à Boège et à Pers-Jussy (Haute-Savoie), au Péage-de-Roussillon (Isère) ;
tce à Vonnas (Ain).

3^e ÉTAPE : *i* triomphe et s'emploie comme régime et comme sujet dans toutes les positions, par exemple, à Saint-Martin-de-Sénozan (S.-et-L.) :

R. : on n *i di*, *di zi*, etc.

S. *av. verbe* : *i plyu*, *i fo*, *y é so*,

S. *ap. verbe* : *i plyu ti*, *y é ti vrè*.

La victoire de *i* n'est complète que dans le dép. de Saône-et-Loire, dans une partie de l'Ain (arr.

1. Le *ti* qu'on trouve dans quelques communes, où *i* est inconnu au sujet et au régime, ou au sujet seulement, est emprunté au français. Voir la *Revue*, XV, p. 228.

de Trévoux) et du Rhône (arr. de Villefranche), à Quintigny (Jura), à Pouilly et à Nandax (Loire).

C'est *é* (*éy* ou *y* dev. voy.) qui cède ainsi la place à *i*; tandis qu'au début du XVII^e siècle le poète bressan Bernardin Uchard ne connaît que la première forme, Brossard de Montanay, quelques années plus tard, emploie indifféremment *é* ou *i*. Dans l'Isère, dans la Savoie, dans le Rhône, et sans doute aussi dans le dép. de Saône-et-Loire où les textes manquent, c'est encore et toujours à *é* que *i* succède. Peut-être *éy* est-il passé çà et là directement à *iy* dev. voy., d'où aussi *i* devant consonne ¹, mais les rapports géographiques du sujet et du régime ne s'expliquent que si l'on admet, sinon la substitution de l'une des deux formes à l'autre, du moins l'assimilation de la première à la seconde, avec laquelle elle se confondait souvent; devant voyelle en effet *éy* se réduit volontiers à *y* ²; régime et sujet ne sont pas distincts à Sagy (S.-et-L.), dans :

i m y a rékonté, kó z y é kru,
y é vrè, y a pyou ³ ;

ils le sont encore dans :

é pyou, é sre,
on n i di, di zi.

Mais le plus souvent *y* commun aus deux cas devant voyelle a entraîné l'assimilation de *é* à *i* devant

1. Voir la *Recue*, XV, p. 7 et 15.

2. *Ibid.*, p. 13, sqq.

3. Dans *é y an na* réduit à *y an na* (il y en a), et autres locutions fixes du même genre, l'adverbe *y* prend une valeur analogue à celle du sujet *y* dans *y é* (c'est), dans *i vrè* (c'est vrai), que l'on trouve ailleurs (cf. la *Recue*, XV, p. 7, 22), le sujet (*é*) *y* se comporte de la même façon que le régime *i* dans *to i kru* (cf. la *Recue*, XIX, p. 126).

consonne. L'adverbe issu de *ibi* a donc eu dans certaines parties de notre région une fortune singulière: par une extension naturelle de son sens primitif, sans abandonner ses fonctions adverbiales, il s'élève comme en français au rang de pronon personnel jouant le rôle de régime indirect : *pénsa-z-i* (pensez-y, Thônes, Haute-Savoie ¹). Il ne s'en tient pas là: bénéficiant d'une simplification de la déclinaison pronominale, qui atteint le neutre aussi bien que le masculin et le féminin, il assume encore le rôle de régime direct: *d'i sé bén* (je le sais bien); enfin, par une rencontre tout accidentelle, en se confondant avec la forme du sujet, il paraît se substituer à elle: *i plu* (il pleut. La déclinaison du neutre se réduit ainsi à une forme unique qui est tour à tour sujet, régime direct et régime indirect.

Pour les formes autres que *i*, la question des rapports du sujet et du régime est plus compliquée. En comparant le régime et le sujet proclitique, on est plus frappé des différences que des ressemblances: à côté du sujet *é*, on trouve comme formes du régime, *æ*, *u*, *o*, *ou*, et seulement dans quelques communes de l'Ain *é*. Le sujet *a* est toujours distinct du régime, *u*, *o*, *ou*, *æ*. *O* sujet ne se rencontre jamais avec *o* régime, mais seulement avec *ou*. Seul *ou* est assez souvent commun au sujet et au régime²; d'ailleurs *ou* sujet se rencontre aussi avec *u* régime (Saint-Rirand), avec *æ* (Chambles, la Fouillouse), avec *o* (Izieux, Saint-Chamond, Moingt).

Les divergences sont moins nombreuses si on

1. D'après le *Dict. Saoy.*, art. *i*.

2. Dans la partie méridionale du domaine de *ou* régime, le sujet pronominal n'est jamais exprimé; voir la *Recue*, XIII, 1, sqq.

rapproche le régime de la forme du sujet qu'on emploie après le verbe : l'accord est presque toujours parfait entre :

le suj. *tæ* et le rég. *æ*,
— *to, tou* — *o, ou*.

Il n'est troublé que par la généralisation du sujet proclitique *é*, qui entraîne la substitution de *té*, à *tæ* ou à *tou*, ou encore par l'introduction d'une forme *ti* empruntée au masculin ou au français. Mais *u* régime ne se confond jamais avec le sujet : *u* sujet proclitique est inconnu ; après le verbe *tu* est très rare¹ et ne se rencontre jamais avec *u* régime. Enfin il n'y a pas de formes du sujet qui correspondent aux formes diphtonguées du régime². Il est certain pourtant que ces divergences ne sont pas très anciennes ; au XVI^e siècle, dans la région grenobloise et dans la Savoie, au commencement du XVII^e siècle, dans la Bresse, on emploie déjà deux formes différentes pour le sujet ; mais la forme accentuée, qui suit le verbe, n'est pas distincte de celle du régime :

	suj. procl.	suj. ap.	verbe	régime
Laurent de Briançon (vers 1560)	<i>e</i>	<i>to</i>		<i>ou</i>
Nicolas Martin (1555)	<i>ey</i>	<i>to</i>		<i>o</i>
Bernardin Uchard (1615)	<i>é, éy</i>	<i>o</i>		<i>o</i>

Marguerite d'Oingt, en Lyonnais, au XIII^e siècle,

1. Voir la *Revue*, XV, p. 226.

2. Même dans les Terres-Froides (Isère), où le sujet masculin est souvent *taw, taiw* après le verbe (*Revue*, XV, p. 198, 199), il n'y a pas trace de sujet neutre analogue, ce qui serait bien extraordinaire, si le neutre provenait de *el*.

emploie *o* comme régime, *oy*, une fois *o*, comme sujet¹. En Forez, au XIII^e siècle et au XIV^e siècle, on ne connaît qu'une forme *o*, *ho*, qui sert tour à tour de sujet et de régime². Comme l'ancien *oy* devient *é*, *éy*, au XVI^e siècle en Lyonnais, on peut supposer que le *é*, *éy*, des régions voisines remonte aussi à *oy*. C'est seulement au sud de notre région que les représentants de *hoc* ne se sont jamais employés comme sujets³ : *lo* qui jouait ce rôle⁴ a disparu sans laisser de traces, sauf peut-être dans l'Oisans (Isère)⁵, du jour où l'on a cessé d'exprimer le sujet pronominal.

C'est le sujet proclitique qui a commencé le premier à s'écarter de l'état primitif, non pas tant à cause de sa faible accentuation que sous l'influence du *y*. Dans le Forez en effet où *hoc* devient *o* dès l'origine, aussi bien en fonction de sujet qu'en fonction de régime, les trois formes restent à peu de chose près d'accord et le sont encore aujourd'hui :

<i>Ballet forézien</i> (16 ^e s.) :	<i>vou</i> , <i>o</i>	<i>tou</i>	<i>rou</i>
Œuvres des Chapelon (17 ^e s.)	<i>vou</i> , <i>o</i>	<i>tou</i>	<i>o</i>
la <i>Brenache</i> , en patois de			
Montbrison (18 ^e s.) :	<i>vou</i>	()	<i>o</i>
Chroniques patoises du jour-			
nal la <i>Loire</i> (1899) :	<i>vou</i>	<i>tou</i>	<i>o</i>

1. Dans *o lyeret cyares* (p. 51 de l'éd. Philippon); il faut peut-être rétablir *oy*, qu'on trouve ailleurs dans la même locution : *oy lieret cyares* (p. 52, 59, etc.) et dans tous les autres cas.

2. *Romania*, XXII, p. 18.

3. Pour le sud de la France, voir les articles de Chabaneau dans la *Romania*, IV, p. 338, 347 et V, p. 232.

4. En Velay : *lo* seria ben faict, *lo* seria meillour (1428), *lo* me chalria faire perchas, *lo* lou fay bon avalar (1518), *Chron. de Médicis*, I, 145, 146, II, 501, 505; dans les Alpes, *la*, *lo* dans les Mystères du XVI^e siècle.

5. Voir la *Revue* XV, p. 23-25, 222-223.

UN MOT FORÉZIEN DU XII^e SIÈCLE

ASIURAA < AD-SEPERATA

Le comte de Forez, Gui « Branda », Gui III ou IV selon les auteurs¹, se maria deus fois ; mais « *contra Deum et ecclesiam, vivente prima uxore sua, ... aliam duxit in uxorem* ». Sa première femme s'appelait « l'Asiuraa ».

Voilà ce que nous apprennent deus textes latins, l'un de 1241, l'autre de 1244, publiés par Baluze (*Hist. généal. de la maison d'Auvergne*, t. II, p. 115 et suivantes).

Les mots que j'ai soulignés sont importants : puisque la première femme de Gui III vivait encore lorsqu'il se remaria, c'est qu'elle était *séparée* de lui. C'est ainsi, à mon sens, qu'il faut interpréter le mot *Asiuraa*.

Pour la forme, Baluze écrit *Asiuraa* ; l'*Art de vérifier les dates* latinise le mot à l'accusatif : *Asiuraam* ; l'*Inventaire Gayand*² (folio XXIIII) donnerait *Ascu-raam*, avec une faute de lecture manifeste ; enfin Baluze lui-même, dans son texte *français* de la même *Histoire* (t. I, p. 103), francise ce nom sous la forme fantaisiste l'*Asiurane*.

1. Mort en 1202 ou 1203.

2. D'après Chaverondier, *Invent. tit. Forez*, que je n'ai pu d'ailleurs vérifier personnellement.

Il est évident que l'*Asiuraa* est la seule forme correcte. C'est elle que nous allons étudier, en négligeant provisoirement l'*a* initial, sur lequel nous reviendrons.

Siuraa est le latin **seperata*, le français « sevrée ».

La finale *-aa* représente *-āta* du latin. Peut-être est-ce simplement une graphie de l'*a* fermé (Cf. Philippon, *Romania*, 1893, p. 6-7, n^o. 11 et p. 9, n^o. 23); peut-être le second *a* représente l'atone finale latine maintenue, dans la graphie au moins, par l'analogie des autres participes féminin en *-ia*, *-ua*.

Le radical *seper-* est devenu d'abord, comme en français, *sevr-*. Mais, tandis qu'en français, le *v* entravé reste consonne, en forézien (Philippon, *ibid.*, p. 16, n^o. 50) il se vocalise, comme toutes les labiales entravées.

La voyelle nouvelle ne devait pas être la même dans tous les cas. Dans les œuvres des Chapelon, les poètes de Saint-Étienne au XVII^e siècle, elle varie selon la voyelle qui précède et selon sa place par rapport à l'accent. Dans le cas qui nous occupe, *e* (ou *i*) suivi de la labiale entravée, à la protonique, donne un son que les Chapelon écrivent ordinairement *ió* ou *iò*, c'est-à-dire *yæ* (*y* + *eu* franç. fermé et long).

P: capra + ot (ca- < chie-)	chiòrot Jean Ch. Chans. I.
ne ips(um) bene	niò ben <i>id.</i> Noues II.
pipilare	piòla <i>id.</i> Descrip. de la misera.
recipere habes	reciorez (lire-ciò-) Antoine Ch., Bobrun VI.
B: febr(em) + osum	fiòrou Jean Ch. Descrip. de la misera.

1. Et plus vraisemblablement, car *-ā* venant de *-atum*, *-atam* est ouvert; il est fermé quand il vient de *-are* = *ā*.

febr(u)arium	fióréy <i>id.</i> Entrat, Detai de le compagnies.
*fibil-ellum	fiólay « sifflet ». <i>Id.</i> Test. de Belle-Mine.
V : vivere habet	vióra. <i>Id.</i> Noues II.

Mais si, au XVII^e siècle, le son est *yæ*, il n'en était pas de même au XII^e, et la graphie *siuraa*, rapprochée de celle de *leoures* < **leporas* (Philipon, *ibid.*, n^o. 50), semble témoigner d'une prononciation où l'on entendait la voyelle écrite en français *ou*'.

Reste à expliquer l'*a* initial de l'*Asiuraa*. On pourrait y voir l'*a* de l'article féminin : la *Siuraa* serait devenu l'*Asiuraa*. Mais en Forez, les verbes prennent facilement un *a* initial, représentant insignifiant du latin *ad* : *apromettre*, *arregarder*, *adorer* (c'est-à-dire « dorer ») dans V. Smith (*Romania*, 1875, p. 111, n. 1 et p. 438), *accoumenci* « commencé » (Antoine Chap. *Caract. de le filles*, 6). C'est cet *a* que nous aurions ici.

Donc l'« *Asiuraa* » n'est pas un nom propre² ; l'ar-

1. Il faut rapprocher de *Siuraa* le nom de *Sury-le-Comtal* (cant. de Saint-Rambert, arr. de Montbrison), qui, à l'époque de nos textes, est *Syureu* (Pouillé p. p. A. Bernard, *Cartul. de Savigny*, t. II, p. 903, puis par A. Longnon qui le date de 1225 environ, dans les Pouillés de la province de Lyon). Dans Huillard-Bréholles (*Tit. de la maison duc. de Bourbon*, t. I, n^o 41, année 1201), est nommé un Arnould de *Syureu*. *Syureu* est p. e. le *Sicriacus* (ou *Siuracus*?) des chartes 300 (960 environ) et 716 (1030 environ) du *Cartul. de Savigny*, et représente sans doute un **Severiacus* plus ancien. Le *Corpus Inscr. Latin.*, t. XIII, n^o 1650, signale, à Charlieu, il est vrai, des personnages nommés *Severiola*, *Severus*, *Severias*.

2. « *Branda* », mot qui accompagne le nom du comte Gui dans le texte de 1244, est peut-être aussi un surnom, « pendu ». Mais le contexte ne permet pas de l'expliquer.

ticle qui le précède en serait déjà un indice. C'est un participe passé féminin employé comme nom, c'est « la Séparée »¹.

Ainsi, à la fin du XII^e siècle, puisque Gui III est mort en 1202 ou 1203, et dans la première moitié du XIII^e siècle, puisque les textes sont de 1241 et de 1244, le mot **seperare* devait vivre en Forez sous la forme **asiurar*. Le dialecte moderne ne semble pas l'avoir conservé : il serait vraisemblablement à Saint-Étienne *asyæra*².

E. VEY,

Professeur au lycée de Tourcoing.

P.-S. — Depuis la rédaction de cet article, j'ai vu dans la *Romania* (1905, p. 313) que M. J. Charles a retrouvé **seperare* dans le mot forézien *souirâ*, employé pour désigner l'action du vent qui chasse et disperse la neige en rafales. Il est dans le dictionnaire de P. Gras sous les formes *siôrâ* et *seberâ* ; je ne l'avais pas reconnu.

Siourâ, *siôrâ* est donc **seperare* ; mais *seberâ*, à Saint-Étienne *siberâ*, est une forme méridionale, comme l'indique le *b*, et venue probablement du classique *separare*, avec affaiblissement de *a* intertonique en *e*. E. V.

1. J'imagine qu'aujourd'hui, dans telle petite ville, « la Divorcée » prend, dans la bouche du peuple, l'allure d'un véritable nom propre, pour désigner une personne très précise.

2. D'après les exemples cités plus haut. Pour *Sury*, le cas n'est pas le même : dans **Seceriacum* < *Sury*, *r* était affecté d'un yod, et l'yod, dans ce cas, change en *u* les protoniques *ô*, *ô*, *au*.

NOTES LEXICOLOGIQUES¹

aborder la question :

Voici encore des phrases du langage révolutionnaire, qui ne me déplurent pas moins [à son retour de l'émigration, en 1800] : *aborder la question, en dernière analyse, traverser la vie.*

M^{me} de Genlis, *Mémoires* (collection Barrière, p. 373).

asphyxié :

J'ai manqué être asphyxié, ce qui veut dire en français suffoqué (car maintenant pour prendre part à la conversation à Paris, il faut savoir le grec ou ne pas s'en mêler) par une fumée épaisse dans ma chambre...

Le comte Ch. de Nesselrode à son père, 10 février 1808 (dans *Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode*. Paris, s. d., t. III, p. 191).

bienfaisance :

Je crois que c'est l'abbé de Saint-Pierre qui, le premier, s'est servi de ce mot, qu'on trouve à tout moment dans ses ouvrages. Il étonna, en 1756, les Comédiens Français, qui ne savaient pas ce que voulait dire ce même mot dans une pièce de La Chaussée qu'on leur lisait. Ce fut le sieur de la

1. Suite. Voir la *Recue* du 4^e trimestre de 1903 et du 1^{er} trimestre de 1905.

Torillère qui le premier s'exclama contre avec vivacité.

Sablier, *Essai sur les langues en général ; sur la langue française en particulier*. Paris, 1777, p. 167.

c'est nature :

Les gens de province et les bonnes gens de Paris ne savent pas encore ce que cela veut dire, *c'est nature*. Pour l'entendre, il faut voir un jeune homme examiner un tableau de Girodet, et s'écrier après deux minutes d'attention, *c'est nature!* ou bien une jolie femme parcourir les formes divines de l'Apollon du Belvédère, et dire d'un air détaché: *On ne peut rien de plus beau, c'est nature*.

L'Ambigu (de Peltier) du 10 décembre 1808, t. XXIII, p. 473.

déjouer :

De tous les mots que la Révolution a enfantés, aucun n'est plus répandu que le verbe *déjouer*. Les auteurs même les plus royalistes n'hésitent point de s'en servir, ce qui prouve qu'ils le croient français... Renvoyons-le à ceux qui nous l'ont offert; et s'il faut qu'il ait une place dans le dictionnaire de la langue française, que ce soit avec les mots de rebut, avec ces mots sortis du cerveau frénétique des orateurs républicains; classons-le avec les *baser*, *activer*, *utiliser*, dont la barbarie exprime si bien celle des sauvages qui les ont produits.

Mercure de France (de Londres), 20 juin 1800.

infréquenté :

Heureux qui dans la paix, sans crainte et sans orgueil,
A pris, loin des pécheurs, la route infréquentée...

De Boisselin, *le Psalmiste*. Londres, 1799, p. 1,
et dans les notes, p. 117 : Ce mot, *infréquentée*,
n'est point dans le Dictionnaire de l'Académie
française, témoin fidèle de l'usage. Ce mot, propre
à son idée, doux à l'oreille, analogue à la langue,
n'attend que le moment de l'adoption. Il semble
ici naturalisé sans équivoque et sans effort.

masculiniser :

... Ces emportements ridicules qui défigurent
aujourd'hui et *masculinisent*, si l'on me permet
de le dire, la plupart des femmes qu'on introduit
sur la scène...

Année littéraire, 1774, t. IV, p. 263.

mélancolique :

On pourrait se demander... pourquoi *mélancolique*, qui autrefois en français voulait dire *triste*, qui en italien signifie *méchant* (*malinconico*) et en anglais *vaporeux* (*melancholick*), s'est élevé depuis quelque temps à une si haute faveur, qu'il est difficile de dire tout ce qu'on en a fait de beau, de bon, de touchant, de désirable, et qu'il vaudrait presque autant qu'une femme s'avouât sans âme que de s'avouer sans mélancolie?

Variétés du *Publiciste*, 17 décembre 1803. *Sur quelques mots de la langue*.

mystification :

On doit entendre par le mot de *mystification* les pièges dans lesquels on fait tomber un homme

simple et crédule, et qui servent à le persifler. Il paraît qu'il a été inventé à l'occasion des tours singuliers qu'on a joués à l'auteur en question [Poin-sinet], qui, avec de l'esprit, était si ignorant, si simple et si aveuglé par son amour-propre, qu'on lui faisait accroire les choses les moins proposables à un homme tant soit peu instruit.

Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France, 18 février 1772, t. XXI, p. 307.

se lever en masse, etc. :

Il s'est introduit dans la langue française, depuis la Révolution, une foule d'expressions ou de locutions qui ont paru nécessaires pour exprimer des choses dont on n'avait pas l'idée, ou qui étaient trop peu familières pour avoir besoin d'être exprimées avec précision. C'est ainsi qu'on a dit que *la nation se levait en masse*, que *le peuple était debout*; le mot d'*insurrection* n'était point connu, celui d'*arrestation* n'était point inventé avant le malheureux temps où l'exercice si fréquent de la chose a nécessité la création de ce terme.

Sénac de Meilhan. Lettre à Klopstock dans les *Œuvres philosophiques et littéraires*. Hambourg, 1795, t. II, p. 78.

suggestif :

... Un de ces mots pour lesquels je suis toujours tenté de créer un néologisme en les nommant *suggestifs*, car ils suggèrent en effet des idées plutôt qu'ils n'en expriment.

H. de Lagardère, article sur les *Misérables* de

V. Hugo, dans la *Revue nationale et étrangère* du 25 avril 1862, p. 626.

F. BALDENSPERGER.

Remarques sur les Notes lexicologiques

Bienfaisance. — Le *Supplément* de Godefroy a un exemple du XIV^e siècle.

Déjouer. — Ce qui paraît nouveau, c'est le sens figuré, qui se rattache à l'idée de « faire manquer le jeu de quelqu'un ». Mais l'ancienne langue possédait un et même deux verbes *déjouer*, qui avaient avec le simple *jouer* les rapports de *détenir* avec *tenir* et de *défaire* avec *faire*.

Infréquenté. — Le mot se trouve au XVI^e siècle.

Se lever en masse, insurrection, arrestation. — On a des exemples du mot *insurrection* au XIV^e et au XVI^e siècles. — On trouve *arrestaison* (au sens d'*arrêt*) dès le XII^e siècle ; *arrestation*, au sens actuel, se rencontre au XIV^e et au XV^e siècles (Voy. le *Supplément* de Godefroy).

L. C.

LIVRES ET ARTICLES SIGNALÉS

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

L. CONSTANS. — *Chrestomathie de l'ancien français*, 3^e édition (Paris, Welter, 1906, 244 p. grand in-8^o). Sur cet ouvrage, voy. notre dernier fascicule (tome XIX, p. 316).

Edmond DREYFUS-BRISAC. — *Tartuffe annoté ou la Muse de Molière* (Paris, chez l'auteur, 205 p.). Continuation des recherches curieuses de M. Dreyfus-Brisac sur les emprunts (ou les coïncidences) qu'on peut constater chez nos classiques.

Emile COLAS. — *Voyage en linguistique et Dictionnaire des mots patois Périgourdiens* (Paris, Vic et Amat, xi-216 p.).

Ce livre, qui n'est pas l'œuvre d'un philologue, contient bien des erreurs étymologiques (comme *siau*, qui vient de *suavem* — vieux français *souef*, — rattaché à *silentium*) ; mais il apporte beaucoup de renseignements utiles, et il est fort agréable à lire.

Alphonse BAYOT. — *Gormond et Isembart* (Bruxelles, Nisch et Thron, 1906, xxiii p. et 8 planches, in-4^o). C'est le n^o 2 des *Publications de la Revue des Bibliothèques et Archives de Belgique*. Après une introduction bibliographique très sûre, nous avons la transcription littérale du texte, et la reproduction photocollographique du manuscrit unique de la Bibliothèque royale de Belgique. L'exécution typographique de cette utile publication est fort belle.

Neuphilologische Mitteilungen d'Helsingfors, nos 3 à 8 de 1905. — A signaler particulièrement l'article d'Artur Långfors sur une paraphrase anonyme de l'Ave Maria en ancien français, et celui d'A. Wallensköld intitulé : Contribution à l'enseignement des verbes irréguliers en français.

Artur Ludwig STIEFEL. — *Die Nachahmung italienischer Dramen bei einigen Vorläufern Molières. I. d'Ouville* (Berlin, Gronau, Extr. de la *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*).

CHRONIQUE

Notre Revue, fondée en 1887, est restée pendant dix-neuf ans entre les mains de la maison Vieweg-Bouillon. Au moment où, en commençant sa vingtième année, elle passe à la maison Champion, non moins honorablement connue en librairie, nous nous plaisons à adresser à nos anciens éditeurs un souvenir reconnaissant.

L. C.

Il convient de souhaiter la plus grande diffusion possible à la *Bibliotheca romanica* publiée par la maison Heitz de Strasbourg. En une série de petits volumes à 50 centimes, d'une exécution typographique très soignée, les œuvres les plus célèbres des littératures romanes se trouveront mises à la portée du grand public. Des introductions et des notices bio-bibliographiques, écrites dans la même langue que l'œuvre qu'elles présentent au lecteur, précèdent le texte : c'est assez garantir la sûreté de ces courtes préfaces que de remarquer que celles qui ont paru jusqu'ici ont, pour les littératures française et italienne, M. Grœber pour auteur. Voici les titres des dix petits volumes déjà publiés : Molière, *Misanthrope* et *Femmes savantes* ; Corneille, *Cid* ; Descartes, *Discours de la méthode* ; Restif de la Bretonne, *l'an 2000* ; Dante, *Inferno* ; Boccaccio, *Decameron, I* ; Calderon, *La Vida es sueño* ; Camoës, *Lusiadas, I, II*.

F. B.

Le Gérant : HONORÉ CHAMPION.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie Française et Orientale E. BERTRAND.

ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE

I. — DÉCHÉANCES SÉMANTIQUES : *OBLITARE*

Sans doute parce qu'il n'est pas un mot nécessaire, unique, mais un mot auquel des équivalents se forment tout naturellement ; parce qu'on peut toujours le remplacer par un positif plus la négation : *je ne me rappelle pas, je n'y ai pas pensé, je n'y ai plus pensé* ; et parce que cette concurrence lui crée, dans la vie véritablement populaire du langage, une existence alarmée et réduite ; sans doute aussi parce qu'il ne correspond pas à un état de conscience *franc* et que de la mémoire à l'oubli total il y a une échelle de nuances dégradées, — la recherche des bases psychiques, toujours fuyantes, de l'évolution d'un mot regarde plutôt le psychologue que le linguiste, qui doit partir des faits constatés, peints sur la carte, — nous voyons le représentant d'oblitare, oublier, décliner dans son pouvoir d'expression, s'affaiblir sémantiquement : et dès une époque qui se révèle ancienne une première forme de restauration implique qu'il y a déjà eu chute.

Il s'insinue, sous impulsion indirecte du français, dans le domaine d'un concurrent sorti d'ailleurs, à l'origine, de ce mouvement même de l'esprit où nous voyons un péril pour oblitare, c'est-à-dire construit par l'addition d'un élément négatif à l'élément positif, desmembrer : qu'on compare

à cette formation celle de discogitare (Pyr.-Orient.), s-cordare (899), dimenticare (992). — Individu dont la vie sémantique est défaillante, mais dont la vitalité est fortement entretenue pour d'autres raisons (il est sous le patronage des langues littéraires), le représentant d'oblitare perdra son ennemi, au moins partiellement, mais c'est l'autre qui lui fournira le moyen de le perdre ; c'est justement le sens si atténué, si indifférent, incapable d'aucune révolte, où il est tombé, qui rendra la lutte et la victoire possibles ; c'est cette misère qui permettra un emprunt, une réfection du mot vraiment extraordinaire du point de vue logique, puisque, dans le composé paradoxal qui surgit, la partie correspondant à oblitare ne peut plus signifier, si elle a un sens, que : se remembrer, se souvenir.

Sur une autre portion du domaine gallo-roman se déroule une histoire analogue, avec cette circonstance que le mot attaqué est lui-même un renforcement très ancien de oblitare, exoblitare.

Suivons maintenant dans les faits le mouvement curieux et même pittoresque de ces défaillances et de ces relèvements : les étapes sont inscrites sur la carte.

Nous ne tirons pas parti du phénomène que la carte nous offre aux points 396, 398, 399, 493, 482, 509, ce phénomène ayant une allure phonétique trop prononcée pour qu'il soit nécessaire de chercher une autre explication.

omblier, amblier (*ābyūdā*)

I. La faiblesse sémantique, l'insuffisance d'oublier, nous est signifiée par un premier phénomène, l'appel au re :

r- oublier

C'est la grande aire jaune (Est de la France et Nord de la Suisse, Wallonie, points 284, 274) interrompue par

le français. Qu'une pareille formation soit ancienne, c'est ce que prouve la forme avec *v*, les *ruvi* de la Wallonie par exemple.

Pourquoi cet appel au re- ? La langue a conscience d'une sorte de dualité dans les opérations mentales (avoir présent à l'esprit — oublier); elle conçoit l'oubli comme un second état par rapport à l'état premier et contraire; on *r-oublie* sans avoir déjà *oublié* parce qu'on s'est senti *se souvenant*. Aujourd'hui encore, nous voyons re- s'attacher à entrer dans un rentrer qui ne veut dire ni plus ni moins que entrer; dans un se ressouvenir, ressortir, qu'on distingue malaisément à l'analyse de se souvenir, sortir etc. Mais *cette addition même est la preuve que pour un cerveau populaire entrer a fléchi sémantiquement*, qu'il ne suffit plus au sens qu'il a, littérairement, par droit historique, la prétention de couvrir; et c'est cette première étape que nous saisissons dans le

r-oublier

Nous allons voir à quelle extrémité, à quel étrange moyen de se réorganiser une véritable détresse sémantique va conduire oublier.

II. Quand on considère la région sud, on voit autour d'une aire verte *dismemorare*, *desmembra*, et en étroite connexion avec elle, une sorte de bordure bleue offrant les types.

*dublīdat*¹, *dūmblīdat* et même 758 *dēsīplīdāt*, à 694, 695, 696

dezubligat

La genèse de telles formes est très visible. Le représentant d'oblītare qui arrive est faiblement senti, trop faiblement; et pourtant il veut vivre: en un sens, c'est lui, le

1. La carte est la carte du participe.

vrai vivant. Que faire ? dépouiller desmembra de son d- ou de son des- ; ainsi se forge le désoublier qui veut dire oublier. De telles opérations, cela va sans dire, ne supposent pas une conscience vraie ; elles se sont effectuées naturellement et machinalement, par le besoin de renforcer le représentant d'oblitare, parce que le vieus desmembra avait laissé au fond de l'esprit des habitudes, un schème sous l'empire duquel ce représentant d'oblitare n'apparaissait pas avec un contour suffisamment expressif. 694 nous montre les deux mots côte à côte, l'ancien et le nouveau-venu, le nouveau-venu, cet étiole sémantique qui a eu besoin de l'ancien pour se rajeunir, mais qui va le supplanter. Qu'on prenne garde en effet à l'avertissement donné par 691 qui nous signale desmembra comme vieilli ¹ : le nouveau-venu a le vent pour lui. Il gagne sur desmembra, mais en s'appropriant un élément qui n'avait de sens que dans desembra ².

Que si on contestait cette théorie et entreprenait de chercher à l'élément d- des- une autre origine, nous répondrions simplement : comment se fait-il que la géographie linguistique ne nous présente ces formes que dans le voisinage immédiat de desmembra ? et comment expliquer, sans tenir compte avant tout de cette solidarité géographique saisissante ?

III. Mais le Sud-Est nous offre des événements presque parallèles.

Une grande aire rouge exoblitare, esubla. Nous ne

1. Il est vrai que c'est simplement *ubligat* et non pas *dublidat* ou *desubligat* qui fait ici reculer *desmembra* : le fait n'en est pas moins intéressant à relever comme signe de la vitalité déclinante de *desmembra*.

2. Et qui a bien une valeur négative : 688 dit *ēzbræmbā*, se souvenir.

pouvons guère nous arrêter à ce fait qu'elle se présente en deux parties, car, outre que cette solution de continuité n'existe peut-être que sur nos cartes et faute d'une exploration plus complète, ce qui sépare les deux parties, c'est la vallée du Rhône ; et l'expérience des cartes nous apprend que la vallée du Rhône est par excellence le canal des néologismes, la grande voie d'invasion suivie par le français. Il y a là une aire, et non deux. Et, sous la dépendance immédiate de cette aire, se tenant l'une l'autre, deux formes

ezblida, eblida, emblida.

Le procès nous paraît facile à concevoir, dû aux mêmes causes qui ont fait naître désoublier : existence dans l'imagination du patoisant d'un type *blida, d'une valeur en quelque sorte neutre, correspondant seulement à un état du souvenir : état qui peut être *se souvenir*, qui peut être *ne pas se souvenir* ; bref, nous retrouvons le perpétuel étioilé sémantique : voilà le point de départ. Sous la pression de esubla s'engendre ezblida, eblida : et, à côté de eblida, naît un emblida, sorte de riposte morphologique commandée par une représentation particulière de l'oubli, de la perte du souvenir (in-, cela s'est perdu *dans* mon esprit ; ex-, cela m'est *sorti* de l'esprit).

Là encore nous disons : si les événements ne se sont pas enchaînés ainsi dans l'histoire, pourquoi s'enchaînent-ils géographiquement ?

II. — LE MERLE DANS LE NORD DE LA FRANCE

Dans la région du Nord, à la question « le merle », 263, 296, 285, 286 (ces deux derniers points concurremment avec *muwyar*) répondent

nwarmel (type régional)

et 288

nwàt

Le mot est féminin.

Comment sont nées ces formes ?

Le Dictionnaire général (Hatzfeld-Darmesteter) nous dit relativement à merle : « Du latin *mërulum (class. mërula) . Souvent féminin en ancien français, conformément au latin classique. » Cette forme *mërulum n'est que conjecturale dans le corps du Dictionnaire. Mais dans le *Traité de la formation de la langue française* qui accompagne le Dictionnaire (par. 548) elle est prise comme forme attestée et figure en qualité d'exemple.

Si c'est un postulat, il est parfaitement superflu pour bon nombre de nos patois. Reste à savoir si le français lui-même le réclame et si l'on ne pourrait pas essayer d'une autre explication avant de créer un mot latin fictif.

Donc le latin merula dans le domaine étudié aboutit d'abord à

le merl (féminin).

On sait que dans cette région *le* est la forme de l'article féminin *la*, actuellement remplacé dans la majorité des cas par le démonstratif.

Ce qu'il ne faut jamais oublier, surtout en face de langues mobiles et non fixées comme le patois, c'est qu'un mot ne

marche pas seul. Il est toujours pris dans des combinaisons syntactiques. La présence de l'article amène, dans cette région de France où l'r est particulièrement mobile,

lè rmel

Ce qui n'est pas plus étonnant que

fenêtre > fernète > frenète.

C'est par *lè rmèl* que nous passons pour arriver à

l'èrmèl (277)

Le sentiment des possibilités phonétiques indique la double destinée qui attend cet *èrmèl*

èrmèl
 ↙ ↘
èrmèl [*armel*]
 (279-278)

Nous n'avons pas la forme *armel*. Nous l'aurions sûrement dans la région où l'on a pour *merle* le mot *moyar*, notamment à 284, Saint-Pol : le lexique saint-polois de M. Edmont fournit des comparaisons édifiantes.

Dans tous les cas cet *armel* est le passage nécessaire qui conduit de *èrmèl* à

òrmèl (255)

Jusqu'ici il n'y a eu qu'une échelle de faits bruts : d'abord, un résultat phonétique dû au travail du mot en combinaison syntactique ; puis des développements phonétiques.

Comment *nwarmel*, où il y a évidemment une intention psychologique, va-t-il se produire ? En d'autres termes, quel est le prétexte *réel* qui va solliciter l'imagination populaire et faire naître ce composé ? Ou encore : quelle est l'*apparence* de composé qui va être interprétée comme un composé, composé d'abord fixe — et cette fixité même est l'effet

persistant de l'origine —, puis dans sa phase ultime dissocié, mais au profit du premier élément, de l'élément nouveau-venu et hypertrophié, de l'élément parasite ?

C'est entre *ormèl* et *nwermal* que se place l'intermédiaire cherché. Que *ormel*, pris et repris par le jeu de la syntaxe, revienne de la mêlée avec l'*n* de *une* collée à son *o* :

une *ormel*, le **normel*¹ :

Ce **normel* pourrait ne rester qu'un aspect phonétique vide. Mais nous sommes dans une région où sur plus d'un point *nīgram* a passé par la forme *nor* (Cf. poire, le féminin de noir étant troublé par des influences analogiques). Dès lors **normel* va, par la suggestion d'un sens, attirer la forme qui répont à ce sens.

Bref,

une évolution mécanique qui vient passer par **normel*, et rencontre

le courant psychologique excité par l'aspect même de *normel*,

d'où : une étymologie populaire qui ramène *nor-* à *nwar-*, telle est, selon nous, la genèse de *nwarmel*.

Il faut que le courant psychologique soit rencontré ; il ne peut l'être qu'entre *ormel* et *nwarmel* et par **normel* : et c'est ce qui donne le droit de rétablir cette étape.

Maintenant dans quel domaine, dans quel milieu linguistique, dans quel état du parler, s'est faite la rencontre ? On ne peut exiger de nous que nous choissions entre les possibles et que nous décrivions avec une rigueur absolue les conditions historiques de la naissance de *nwarmel*. Il a pu se produire dans un patois *nīgram* > *nor*, *normel* étant, même sur ce point, ramené à *nwar*, parce que l'acte d'inter-

1. Cf. les accidents qui arrivent à *lentille*, *anse*.

prêter étymologiquement, qui fait dépasser au patoisant le niveau habituel de son langage, donne naturellement accès au français populaire. Il a pu, ce qui est plus probable, se produire à côté du point où naît *normel*, sous l'impulsion de ce *normel* et dans une région où très régulièrement *nigram* = noire (cf. toujours *poire*) ; le patoisant prend le mot du voisin et le redresse ; il ne le prend même que pour le redresser : c'est ce redressement, avec la sensation de supériorité élégante qui l'accompagne, qui tente, et devient le secret motif de l'emprunt.

Normel une fois apparu, *nwarmel* naît facilement : c'est le moindre effort de l'étymologie populaire. Où elle atteint son summum, c'est quand elle finit par rejeter *-mel* comme inutile et par dire

le nwàt fém. (288)

*
**

Supposons maintenant que la langue, suivant un cours normal, vienne à effacer quelques-unes de ces formes intermédiaires qui nous ont permis de rétablir avec de grandes probabilités de justesse l'historique de *nwar* < *r* de *mëru-la*. Voyant, à côté de formes comme *èrmel* ou *armel*, une forme *nwar* et n'apercevant aucun rapport de l'une à l'autre, l'étymologiste, avec plein bon sens, donnerait à *nwar* le même la même étymologie qu'à *nwar* < *nigram*. L'étymologie est exacte. Ce serait la vérité. Et pourtant ce serait faux.

Or les langues doivent nous présenter souvent des résultats de parlers dont la simplicité apparente recouvre une histoire compliquée. De quelle utilité ne sont pas les parlers qui étalent géographiquement les faits chronologiques ; qui nous révèlent ainsi les actes de leur vie intime, au lieu de nous mettre en présence d'un fait consommé où se résorbe

et se masque le procès et dans l'explication duquel la raison peut s'égarer, en conservant toutes les apparences de la raison !

III. — *TRAIRE, MULGERE ET MOLERE*

I. CONSTITUTION DE LA CARTE

Commençons par décrire la carte que nous mettons sous les yeux du lecteur. C'est la carte du mot *traire*.

Les aires bleues représentent *mulgere*.

Le vert, *traire*.

Le rose, *tirer*.

Le jaune, *aria* (*aréer*).

Les rayures verticales jaunes, l'équivalent du français *ajuster*.

Les rayures horizontales jaunes trois mots : *bléchi*, *lardja* (950), *arunta* (695).

Le trait rouge indique la présence de la forme typique française *moudre* < *molere*, c'est-à-dire de la forme avec intercalation d'un *d*.

Il est essentiel de faire observer que la carte que nous avons utilisée pour cette dernière partie du travail d'assemblage est la carte *moudre le café* (n° 879 de l'Atlas) : nous n'avons pas *moudre le grain*. On obtenait souvent comme réponse *broyer le café*, *piler...*, *écraser...*, *tourner...*, etc. Cela nous met d'emblée dans des condi-

tions un peu moins favorables pour la démonstration de notre thèse. — D'autre part, nous avons écarté dans la détermination des traits rouges le type *meudre* parce qu'un *mulgere* > *moudre* est supposé par nous à l'abri de la confusion avec un *molere* > *meudre* : ce que nous ne savons d'ailleurs pas, car la forte ressemblance peut jouer dans l'histoire d'un mot un rôle égal ou presque égal à celui de l'homonymie parfaite. *Mulgere* pouvait lui-même aboutir à *meudre*, mais la recherche des points où cette évolution était possible et où elle entraînait un conflit avec un *meudre* < *molere* nous obligeait à une longue confrontation phonétique que nous croyons devoir abandonner. Il est bien clair, toutefois, que quels qu'eussent été le nombre et l'importance des résultats ainsi obtenus, ils ne pouvaient que corroborer notre démonstration, le conflit *meudre-meudre* venant doubler sur certains points le grand conflit *moudre-moudre* : en fait, c'est un argument de plus que nous négligeons.

2. POURQUOI *MULGERE* A DISPARU

La signification des couleurs et des signes de la carte étant connue du lecteur, qu'observons-nous ?

Un fait capital.

Les traits rouges abondent dans les aires autres que *mulgere* ; ils sont presque totalement absents dans les aires *mulgere*.

Les aires bleues sont pour ainsi dire exemptes de formes *molere* avec *d* intercalaire ; les aires verte, rose, jaune, rayées en fourmillent. Elles en auraient davantage si nous n'avions réservé le type *meudre* ; davantage encore si nous avions demandé *moudre* du grain : tandis qu'il est bien probable que les aires *mulgere* n'auraient pas été

accrues d'un seul trait rouge, sauf peut-être au Sud-Est, dans la région *mulina* ; et cela même, comme on le verra par l'analyse de cette limite, n'est rien moins que sûr.

Molere et mulgere vivent très bien côte à côte dans une vaste région du Sud et au Nord où ils ne coïncident pas phonétiquement. Entre le Sud et le Nord, sauf à 956 et 967, aucune trace de mulgere.

Peut-on expliquer cette répartition comme une chose fortuite ? Peut-on dire : Molere est partout, c'est vrai ; sauf la petite moitié orientale de l'aire bleue du Sud où l'on dit *mulina* du café et le petit groupe 750, 741, 731 733 où l'on a obtenu *pila*, les aires bleues fournissent un produit de molere à la question moudre du café ; toutes les autres aires, à part quelques exceptions qui tiennent sans doute à la question faite, ont donné également un représentant de molere ; oui, molere a vécu dans la Gaule romane entière, mais il n'en est pas de même de mulgere qui ne s'est accroché au territoire que dans le Midi, à l'îlot 956-967, puis dans la Wallonie, puis dans le Pas de-Calais et le Nord ? Et par hasard — un hasard qui serait providentiel — mulgere a vu d'avance et évité dès la latinisation les régions où la phonétique implacable allait le mettre en conflit homonymique avec molere > moudre.

L'in vraisemblance de cette thèse ferait sourire. Il faut dire au contraire :

Mulgere a été partout, comme molere. La géographie linguistique nous le montre par la disposition des aires. La réflexion nous le découvre : car qu'est-ce que traire, tirer ? Des mots secondaires et de l'espèce sémantique la plus médiocre, pauvre ressource d'une langue aus abois qui a perdu le terme correspondant à une opération parfaitement déterminée, singulière, incomparable ; de véritables pis-aller

lexicologiques. Peut-être ajuster, bléchi sont-ils plus défendables : leur introduction dans le langage est l'œuvre d'un procédé lexicologique imminent, désigner une action par le commencement de cette action, par les préparatifs ¹. De même l'appel à une expression générale communément employée pour dire : soigner les bêtes, *area*. (Cf. l'espagnol *ordeñar*, et le portugais.) Mais ce n'en sont pas moins des mots secondaires et pour qu'un mot secondaire élimine radicalement le mot propre, il faut une cause qui soit dans le mot propre.

Il y a eu conflit de molere et de mulgere. Le vainqueur est molere, le vaincu est mulgere. Et mulgere disparaît là où il donnerait et précisément parce qu'il donnerait moudre comme molere.

3. SUR QUELQUES MOUDRE-MOLÈRE DANS MULGERE

Réglons incidemment une question subsidiaire : la valeur des rares formes de *molere* avec *d* qu'on rencontre dans les aires bleues. 684 a *mǝdrɛ*, extrêmement suspect de par la phonétique régionale (*mole*). — Pour 713, *mωǝldrɛ* et 753 *mǝldrɛ*, si ce sont des formes réellement patoises, leur origine est bien récente dans un pays où *molré* aboutit à *moré*, *molé*, *morlé*. 702 *mǝd*, 817 *mǝidrɛ* avoisinent la limite où triomphe le *d*. Qu'on veuille bien remarquer d'ailleurs que les problèmes posés par ces mots n'ont ici aucune importance : même si ces formes sont sincères, elles peuvent parfaitement coexister avec le représentant local de *mulgere*, puisqu'aucune confusion phonétique n'est à craindre. — 297 dit *mǝd*, moudre, et *mǝdr*, traire. 297 est un petit village dont l'origine date de deux ou trois siècles,

1. *lardjya* (950), *arunta* (695) ont probablement la même origine.

colonie fixée en plein domaine flamand, patois fortement entamé par le français, à tradition phonétique inconstante, et dont le *mūd* est en contradiction avec la phonétique de la région à laquelle il se rattache (le Pas de-Calais qui dit *mœr*, *mœdr*).

4. CE QUE DISENT LES LIMITES

Si *mulgere* est le vaincu d'une lutte dans laquelle *mulgere* > *moudre* ne pouvait vivre à côté de *molere* > *moudre*, nous devons saisir à la limite des aires *mulgere* les traces de cette lutte. *Mulgere* doit commencer à vivre là où la phonétique le délivre de la redoutable homonymie.

1. Limite septentrionale de l'aire bleue du Sud.

C'est à proprement parler celle de *moudre* > *molere* et de *mulina*. Mais sur deux points de son trajet

801 et 703 c'est celle de *mūd* et de *mōûrè*.

950 et 869 — celle de *mōudrè* et de *mōrè*.

La forme avec *d* au nord de la limite, la forme sans *d* au sud.

Or, signe de la plus haute importance relativement à la phonétique de *mulgere*, le représentant de *mulgere* vit encore à 956-967 et il est

956 *mwēdr*

967 *mwēdrè*¹

1. Nous ne recherchons pas les matériaux fournis par d'autres et nous nous interdisons absolument d'en faire usage, car nous ne savons pas s'ils ont été recueillis avec les garanties d'objectivité et de localisation exacte que nous sommes certains de trouver dans ceux de l'Atlas. Toutefois il est intéressant de rapprocher du relevé de M. Edmont ce

2. Limite du Nord.

Godefroy donne moudre = traire, notamment dans le Reclus de Molliens : Molliens est une localité de la Somme, région où nous n'avons plus que traire. Il cite un exemple curieux d'un journal de Dunkerque *la Flandre* (30 mars 1885) :

« On demande un vacher tranquille, solide, bien au courant de sa besogne et sachant *moudre*. »

Regardons maintenant notre carte.

A l'ouest, une aire bleue mulgere, à l'est aussi. Au centre une irruption verte, traire. Pourquoi ? Les traits rouges s'avancent en même temps que le vert ; le bleu est vierge de traits rouges (sauf 297, expliqué) : *le vert est donc solidaire des traits rouges*. Mulgere est parti d'ici parce que moudre y règne en maître.

Nous avons le droit de supposer que l'aspect géographique serait plus lumineux encore si nous avions eu la carte moudre le grain, puisque 295, 282, 274, 272 nous répondent par tourner le café.

Personne n'attend de langages qui vivent qu'ils nous offrent des coïncidences parfaites, rigoureuses. La victoire d'un mot peut s'étendre au delà comme elle peut s'arrêter en deçà des limites où il y a conflit. Toujours quelque oscillation se produira à la frontière de nos aires. La vie ne s'enferme pas à priori dans des règles inéluctables. Sous ces réserves — et ce n'est pas faire des réserves que d'inviter à garder toujours le sentiment des réalités — on trouvera

passage de Bridel, dont les relevés datent de près d'un siècle. Glossaire du patois de la Suisse normande : mouaïdre, traire les vaches (Val d'Illiers). Le val d'Illiers est une petite vallée valaisane entre 957 et 968. — On se rappelle nos conclusions sur serrare et que nous n'avions aucun point de serra ou serrare en territoire suisse. Le même Bridel : sara, serra, s. f. scie ; mot peu usité. — Reissa, id.

la disposition géographique étudiée aussi expressive que possible de ce qu'*a voulu* le langage.

A l'Ouest 283, 275 qui ont des formes distinctes pour mulgere et molere les conservent tous deux ainsi que la zone dont ils forment la limite. De même à l'Est 199, 197, 195, 186, 184 et leur zone.

Mais tandis que 199 dit *mur* < molere, ayant pour mulgere *môt*,

293 dit *mut* < molere.

Or, pas une forme de mulgere dans l'ensemble de cette région ne se présente actuellement sans le *d*, *d'* ou *t*.

Dès lors, on ressaisit l'histoire et le dénouement.

Autre rapprochement.

194 dit *mūd'* < mulgere et *mūr* < molere

270, comme 271, tout près de la Somme, de ce pays du Reclus qui a connu moudre-traire, dit

mūd' < molere.

Il est de toute évidence que si mulgere a été rejeté, c'est parce que la phonétique, qui le sauve ailleurs, l'a perdu ici en l'identifiant avec molere-moudre. Si traire (le vert) est venu, c'est à cause de moudre (les traits rouges).

3. Nous avouons franchement notre impuissance en ce qui concerne la limite sud-ouest et la région gasconne. Dans tous les cas, voici les faits :

On y dit tira. Mais une aire très homogène appuyée au bleu mulgere et à *arunta* et dont la limite nord passe par les points 676, 665, 664, 645, 656, 657, 668 dit : tira la leyt.

L'expression secondaire tira la leyt est-elle sortie (il s'agirait alors d'une cause analogue à celle qui agit au Centre et au Nord de la France, et cette cause se conjugue-

rait avec la pression française) d'une sorte de gêne provoquée par la très grande ressemblance des représentants de *mulgere* et *molere*? La comparaison des deux formes dans tout le pays circonvoisin rend cette hypothèse vraisemblable, et voici quelques exemples :

	<i>mulgere</i>	<i>molere</i>
691	<i>mūle</i>	<i>mūle</i>
685	<i>mūle</i>	<i>mūle</i>
698	<i>mūle</i>	<i>mūle</i>
689		<i>mūle</i>
687		<i>mūle</i>
697	<i>mūle</i>	<i>mūle</i>

Mais l'existence de l'homonymie est certaine au Centre et au Nord de la France ; non moins certaine, de par les limites, l'action de cette homonymie : ici, nous ne pouvons faire que des hypothèses.

En résumé,

mulgere a disparu dans la plus grande partie du territoire de la Gaule romane parce que l'homonymie phonétique

mulgere > moudre
molere > moudre

n'a pu être tolérée.

La limite des aires, avec une netteté qui semble intentionnelle, répond au moment où une phonétique libératrice restituée à *mulgere* la possibilité de vivre.

5. DE L'HOMONYMIE

C'est donc l'homonymie qui doit être mise en cause dans l'histoire de la disparition de *mulgere*. Est-ce à dire

que, selon nous, une langue ne puisse supporter l'homonymie ? Pas le moins du monde. Le patois 956 qui dit :

mwêdr (mulgere) et *mêdre* (molere)

967

mwêdré (id) *mwêdré* (id)

297 qui dit, quelle que soit d'ailleurs la légitimité des formes,

mûdr

mûd

paraissent s'accommoder d'un état qui, s'il n'est pas l'homonymie exacte, y ressemble de bien près, surtout chez les deux derniers. Nous ne légiférons pas a priori sur les destinées d'un mot. Mais nous disons : on parle souvent de la disparition d'un mot sans jamais s'occuper *des raisons scientifiques de cette disparition*. Il faut dépasser ce point de vue, il faut rechercher et découvrir ces raisons. Peu satisfaits d'une simple hypothèse sur le trouble que molere a pu apporter dans l'existence de mulgere, nous avons rapproché les cartes moudre et traire, et la géographie linguistique nous permet désormais de dire : voici le facteur précis de la disparition. Il est là, et non ailleurs.

D'autres mots nous fourniront l'occasion d'étudier d'autres causes de disparition.

IV. — ÉCHALOTE ET CIVE

Le Dictionnaire général (Hatzfeld-Darmesteter) présente ainsi l'étymologie de *échalote*.

« Pour *échalotte*, plus anciennement *eschalotte*, forme tirée par substitution de suffixe (cf. la forme *eschalette* au xv^e siècle dans Godefroy) de l'anc. fr. *eschalogne*, du lat. *ascalonia*, m. s., proprement « ail d'Ascalon » devenu **escalonia*, *eschalogne*, *échalogne*. »

Examinons la carte gallo-romane d'*échalote*.

1. Nous devons faire une première observation. Un accident comme la substitution de suffixe (*échal-ote* pour *échal-ogne*) n'a pu se produire que sur un point, une petite région très limitée. Aucune loi générale n'y invitait les patois. Si donc nous trouvons, comme c'est le cas, la forme *échalote* répandue sur toute la surface du domaine gallo-roman, il est évident que l'immense majorité des patois l'a reçue par voie d'emprunt : et les défigurations mêmes dont cette forme est victime çà et là accusent davantage encore ce caractère d'emprunt.

Il est vrai qu'une petite aire nous présente la forme traditionnelle, nous voulons dire la forme la plus clairement apparentée au latin **escalonia* dont elle est le reflet direct. (Là aussi d'ailleurs il y a défiguration à côté du type primitif maintenu dans sa pureté). — Mais l'habitat présent de cette forme appellera tout à l'heure une remarque de la plus haute importance.

2. Pourquoi le féminin ? On nous dit : *échalote*, proprement *ail d'Ascalon*. Oui, l'*échalote* s'appèle en botanique *allium ascalonicum*. Mais ce n'est là qu'une désigna-

tion scientifique, refaite après coup, l'échalote étant classée dans le genre *ail* comme l'ognon, *allium cepa*. — *Allium* n'explique pas le féminin; ce qu'il faut sous-entendre devant *ascalonia*, c'est *cepa* : *cepa ascalonia*, *proprement* ognon d'*Ascalon*.

Ici se pose un problème qu'il faut examiner.

Quand on prend la carte ognon on voit la Gaule romane actuellement divisée en deux parties inégales. (Cf. la carte annexée à notre étude.)

Aire **ünione* au nord du pointillé.

Aire *cepa* au sud du pointillé.

(Observons d'abord que la Gaule paraît être le seul pays roman qui ait fait de **ünione* l'équivalent de *cepa* : cf. *cepolla*, *cebolla*, *ceapă*. On peut tirer de là un premier indice sur le caractère *sémaniquement* secondaire de **ünione*.)

Ascalonia est féminin parce que solidaire de *cepa*. Quand il pénètre dans l'aire **ünione*, va-t-il être senti et traité comme adjectif? Nous avons *baillarge* là où l'orge est féminin, *baillarc* là où l'orge est masculin; *avellana* là où *nux* existe, *avellanum* là où *nux* a cédé la place à un substitut masculin. Allons-nous avoir *ascalonium*? Et si nous ne trouvons jamais que le féminin, aurons-nous le droit de conclure que, quand le mot s'est introduit dans le territoire **ünione*, il n'était plus senti que comme substantif féminin et avait rompu son lien originel de dépendance avec *cepa*? Et comme les étapes chronologiques, dans cette hypothèse, ont été forcément les suivantes :

<i>cepa</i>	<i>cepa ascalonia</i>
<i>cepa</i>	<i>ascalonia</i>
* <i>ünione</i>	<i>ascalonia</i> ;

comme il a fallu un certain temps pour que *ascalonia* se détachât usuellement de *cepa*, perdit peu à peu la valeur

adjective et fixât en lui la valeur substantive, de manière à affronter le contact d'*unionne sans que le genre de ce dernier mot pût désormais influencer sur lui ; ou encore, comme d'une part il a fallu d'abord cepa pour produire ascalonia, — mais comme d'autre part cet ascalonia n'a dû rencontrer *unionne qu'à un moment où ne pouvait plus se produire un ascalonium qui en effet ne s'est pas produit ; aurons-nous le droit de dire, pour tracer la grande ligne de l'histoire d'échalote : le mot est venu de l'aire seba, s'est estropié dans le Nord (-ote pour -ogne) et a été renvoyé par le Nord au Midi qui l'a accueilli diversement ?

Nous n'avons pas ce droit, et la conclusion serait prématurée. Pourquoi ? Parce que antérieurement à *unionne, mot masculin, ognon était représenté par le féminin cive < cepa ; parce que l'aire *unionne-ognon est une ancienne aire cive-ognon ; parce que ascalonia a parfaitement pu se trouver en présence d'un cive féminin et à sens d'ognon. Ces deux expressions : la seba eskaloņa et la cive esčalongne eussent été également légitimes et renfermaient la même image : toute la difficulté est de mettre en pleine lumière le sens premier et l'histoire de cive.

Le Dictionnaire général définit cive, *sorte de ciboulette*. Ciboulette : nom vulgaire de la civette, plante potagère. Civette : nom donné à plusieurs petites espèces ou variétés du genre ail, dites aussi cives, ciboulettes. La ciboule : est une plante potagère, du genre de l'ognon, que l'on emploie en cuisine comme assaisonnement.

En latin cepa = ognon. Dans le français actuel, cive ne désigne plus un ognon. Mais ne l'a-t-il pas désigné ? Quand et comment a-t-il perdu sa sémantique latine ?

1. Le supplément de Godefroy nous donne 9 exemples

de cive qu'il définit : *sorte de ciboulette* (comme le Dictionnaire général) :

- 1) ne pris pas deux foills de cives (Renart) ;
- 2) aussi vert comme une cive (Rose) ;
- 3) vaillant une cive (id.) ;
- 4) ne me vaut une cive (id.) ;
- 5) une chive (id.) ;
- 6) cepulatum-cive (Gl. l. g.) ;
- 7) il ne doute une chive (Geffroi) ;
- 8) dont l'ung est noir, l'autre plus vert que cive (Villon) ;
- 9) cibes à VI^d la botte (1538, Saint-Omer).

Rien de net sans doute : mais aus exemples 7 « il ne doute une chive », 4 et 3, vaillant une cive, il paraît bien que cive corresponsent comme sens à ognon tel qu'il est employé dans les deus vers de Baïf :

Je ne donroy pas un oignon
Un oignon pourry de ta vie.

C'est une sorte de petite quantité, ou une *monnaie* : on ne voit pas bien la ciboulette jouant ce rôle.

2. Le Dictionnaire de Godefroy donne :

civon, chivon, s. m. ognon,

De tous nous ne donnerions quatre chivons (Froissart) ;
civot, chivot, cibot, s. m. petit ognon.

Si vraiment les quatre exemples que donne Godefroy l'autorisent à admettre cette signification de « petit ognon », de civon = ognon, comment civot désignerait-il un petit ognon, civon : un ognon, si la cive n'était pas primitivement un ognon ?

3. Mais voici un trait de lumière. Le civet (ou civé) est défini :

un ragoût cuit dans du vin avec des *cives*.

Or, jamais on n'a mis de cives (= sorte de ciboulette) dans le civet : c'est une hérésie culinaire. Le civet est un ragoût cuit dans du vin *avec des oignons*. Et comme il est de toute évidence que le mot cive est l'élément fondamental du mot civet, force nous est de conclure que le sens actuel du mot cive n'est plus le sens qu'il avait au moment de la formation de civet et que ce sens d'alors était oignon.

4. Le français actuel nous présente deux mots *cive* et *civette* coexistant avec le même sens : « les civettes sont dites aussi cives (et ciboulettes) ». On conçoit très bien un rapport comme celui de sebo-ognon à seбето-échalote (petit oignon). Mais à quoi répond la formation d'un diminutif qui désigne le même objet que le mot principal, qui n'existe que pour lui faire concurrence ? Cive a dû tomber au rang de civette par déchéance sémantique, mais non pas civette se former sur un cive déchu.

5. Enfin la carte nous montre que la cive désigne parfois l'échalote (801 *šřvo*, 803 *šřb*, 905 *šřb*, 829 *šřvā*, 921 *šřvā* 807 *šěbo*, 827 *šěbo*). Il est inconcevable que d'une cive-ciboulette on fasse une cive-échalote. Rien de plus naturel au contraire qu'une cive-ognon descende au sens de cive-échalote : c'est l'image originelle, c'est cepa ascalonia.

La civette est une petite cepa, un petit oignon, un *ognonet*.

La ciboule, la ciboulette sont de petits oignons, des *ognonets*.

Et cive est un oignon, descendu au rang d'*ognonet*, de cive, parce qu'ognon l'a remplacé.

Ognon l'a remplacé parce que l'image du bulbe a prédominé, parce que dans la cive totale (la plante : vert et bulbe), on ne regardait, ne recherchait, ne visait que le bulbe. Pour le cultivateur il était l'important : c'est par

lui qu'on distingue les espèces, l'ognon blanc, l'ognon rouge.

Bouillet traduit exactement une étape de la décadence de cive et rappelle la vraie valeur d'ognon quand il dit :

« Cive, nom donné à tort à la *ciboule* et à la *ciboulette*, désigne un oignon petit et dégénéré qui, selon l'expression des agriculteurs, *ne tourne pas*. La cive a du reste toutes les propriétés de l'ognon et on s'en sert comme de la ciboule. Elle a donné son nom au civet, ragoût fait ordinairement de chair de lièvre et où elle entre comme assaisonnement. »

Oignon : « C'est particulièrement à la racine que l'on donne le nom d'ognon. »

Si donc, comme nous venons de le démontrer en rétablissant le sens primitif de cive, le territoire gallo-roman n'a été qu'une vaste aire cepa-ognon avant de se diviser en une aire novatrice *unionie et une aire conservatrice cepa (l'examen phonétique de beaucoup de points actuellement occupés par *unionie montrerait encore que cette aire est une aire *en avance*), nous n'avons plus aucun indice à retirer du genre féminin de échalote relativement à la provenance du mot. — Qu'on suppose en effet (nous rappelons notre raisonnement) que l'aire *unionie ne nous eût révélé aucune trace de cepa. Il nous aurait fallu retarder l'apparition de ascalonia dans *unionie jusqu'au moment où il n'eût plus été senti comme adjectif. L'impossibilité de découvrir à *unionie un sous-sol *latin* nous obligeait à dire : Il y a deux mots latins, *unionie (cl. unionie), masculin, et cepa, féminin ; ascalonia est un adjectif féminin qui ne s'explique que par cepa, et qui ne peut pas, dans la phase adjective de sa vie, s'être trouvé en face d'un *unionie-ognon ; or nous ne rencontrons jamais que le féminin, dans l'aire *unionie aussi bien que dans

l'aire cepa : donc il y a *antériorité* pour l'aire seba dans la possession du mot, donc l'eschalogne-eschalote de l'aire *unionne lui est venue de l'aire seba. — La présence de cive sous *unionne ne nous permet pas de conclure à cette antériorité du midi sur le nord dans la possession du mot.

C'est pourtant bien dans le Midi, et probablement le Midi provençal, qu'il faut fixer le point de départ du mot ; nous le savons par un fait décisif, et voici ce fait :

Aus points 815, 812, 814, 821, 825, 826, 837, 836, 847, 857 (aire bleue) nous retrouvons, atteint quelquefois par des défigurations secondaires, mais parfaitement pur à 815 :

ʒskālōṇá

Cet *ʒskālōṇá* représente évidemment la tradition phonétique la plus ancienne du mot échalote : or, *il est en dehors de sa patrie phonétique et uniquement en dehors*. Comme le montre la carte, la limite de l'aire où k est intact dans scala passe au Sud.

Le mot est donc monté du Midi dans l'aire cive-ognon. Là il s'est dénaturé (échalote, écharlote, charlote) ; puis il est retourné sous cette forme occuper sa première patrie. A la Ciotat (882) on dit *teyār lq̄tō*.

Consignons en terminant une autre remarque générale. L'échalote n'est ail qu'au même titre que l'ognon, au titre scientifique. Le peuple y a toujours vu un ognon et non un ail : Il l'appelle :

échalogne (échalote), c'est-à-dire cepa ascalonia ;
sebeto (double trait rouge), c'est-à-dire la petite cepa,

ou un autre diminutif de cepa :

cive (trait rouge), c'est-à-dire cepa.

V. — COMMENT *CUBARE* A HÉRITÉ DE *OVARE*

La carte qui sert de base à cette étude est la carte : les poules ont fini de *pondre* (N° 1059 de l'Atlas).

On remarquera l'extension de *pondre* (aire blanche). Mais un examen phonétique même superficiel, qui prendrait pour critérium le *d* intercalaire, fait reculer considérablement les limites du domaine actuel de *pondre*. Et un triage phonétique serré ne nous donnera pas encore des résultats sûrs, car nous savons que, pour être d'accord avec la phonétique locale, une forme n'est pas nécessairement autochtone. *Pondre* est un envahisseur. — D'autre part, la disparition du *ponere* latin, l'infiltration, pour ainsi dire, de tout son être sémantique dans *pausare* appelle une étude que nous réservons pour plus tard. Contentons-nous d'indiquer deux points qui nous paraissent hors de doute.

1. Si *ponere-pondre* n'a pas été entraîné dans le mouvement par lequel *poser* se substitue à *ponere*, c'est que, dès la naissance du français, il n'était plus senti dans sa valeur de *ponere*, mais dans la valeur de *pondre* seulement. C'est sa rupture sémantique avec la famille qui le soustrait à la ruine générale.

2. La persistance formelle de *ponere* (dans *pondre*) nous montre que *ponere* ne doit pas sa disparition à une tare phonétique (produisant par exemple un conflit homonymique avec des mots sémantiquement étrangers) : à moins toutefois que cette tare n'ait porté sur les formes dont ne pouvait user *ponere-pondre*, verbe nécessairement défectif.

Mais ce n'est pas de pondre que nous voulons présentement nous occuper, c'est de son concurrent ovare.

Ovare est encore bien vivant dans l'Est : il est représenté par le vert. — Les formes de ovare, comparées à celles d'œuf, portent nettement en elles la preuve de leur hérédité latine. Elles sont d'une tout autre nature que le *ζῶντό* de 915, qui est une reformation ultérieure sur le représentant de ovum.

La constitution géographique que nous offre maintenant ovare, sa présence comme terme vieilli à 973, 972, attestent d'une façon indubitable que l'aire a été autrefois beaucoup plus étendue et qu'elle était une aire cohérente.

Battue sur son flanc nord-ouest par le ponere français, l'ancienne aire ovare est actuellement déchiquetée par une forme secondaire faire des œufs, nappe bleue envahissante qui s'étale sur tout le Midi oriental, dans une région plus soumise d'habitude à la propagation française.

Mais il y a une autre forme secondaire beaucoup plus remarquable : le kova des deus points rouges 958, 979.

On dira peut-être : simple confusion sémantique avec cubare, entre pondre et couver. Mais si deus actions devaient être tenues à l'écart l'une de l'autre, c'est bien celles-là ! Et par quel miracle cette confusion sémantique, qui pouvait se produire dans toute la Gaule romane, ne se produit-elle qu'aus confins de l'aire ovare, juste à la limite de ovare et de faire des œufs ?

Non, pas de confusion sémantique. Mais une confusion mécanique contre laquelle la sémantique se révolte.

Ovare a une tare : précédé de *que* qui, dans cette région, est aussi bien l'aboutissant du relatif que la conjonction, il vient se fondre dans cubare. Les poules *kovā* = à la fois les poules *couvernt* et les poules, *qui *ouven**. Et notre

étonnement ne va pas aus patois qui, après avoir vu naître malgré eus une pareille confusion, n'ont pas pu la tolérer, mais à ces deus points 958 et 979 qui laissent à notre œil le temps de surprendre ce qui n'a dû être chez les autres qu'une étape fugitive et presque insaisissable, un éclair effacé aussitôt qu'apparu.

Car cette rencontre de couver-couver et de couver-pondre qui ne se produit jamais sur pondre, qui est un fait sémantiquement inconcevable, n'est pas apte à vivre. Les deus sens couver et pondre répugnent à coexister dans le même mot. Si la rencontre se produit — et elle s'est produite — elle sera d'une instabilité extrême; elle ne s'expliquera qu'au contact immédiat ou presque immédiat avec un ovare bien vivant qui *alimente* kova. Couver-pondre est un fait qui à peine né doit disparaître, trop mal venu pour résister à la moindre pression de voisinage. Un kova perdu trop loin, subsistant en pleine aire faire des œufs, serait chose absolument étrange. — Cette conception de kova est admirablement satisfaite par la carte; *elle est la seule qui s'accorde avec la carte*, laquelle nous montre le phénomène suspendu au flanc d'ovare, prêt à s'évanouir dans faire les œufs, et ne nous le montre que là.

Jusqu'ici nous avons fait abstraction du Sud-Ouest.

Supposé maintenant une région où le danger pour ovare d'être absorbé par cubare soit extraordinairement multiplié par un événement propre aus langages de cette région, la fréquence d'un *que* qui se présente dans certaines conditions. Si notre explication est juste, c'est sur ovare que va se reporter l'instabilité et l'insaisissabilité que nous attribuions tout à l'heure à kova; nous n'aurons plus de ova; son milieu le condamne à mort; nous ne devons plus rencontrer que des kova (et pour combien de temps ?).

C'est le tableau que nous offre la carte du Sud-Ouest. Là, pas de point vert : o v a r e n'existe pas ! Seul cubare, et cubare plus intense qu'à l'Est.

Nous disons : Là aussi, ovare a existé. C'est lui que nous avons dans *kwa*, et si ovare n'a pas laissé de trace, c'est que l'imminence de la confusion était cent fois plus grande qu'à l'Est. Tranchons le mot : il y avait presque *nécessité de confusion*. Nous sommes en effet sur un territoire où les formes personnelles du verbe sont précédées de *ke* :

k an = ils ont

kè baran = ils feront.

La structure de ovare l'anéantissait fatalement dans cubare. S'il n'est plus là, c'est qu'il ne peut plus y être. Et son absence confirme l'explication que nous avons donnée tout à l'heure de k o v a.

Nous tenons donc la cause précise de la disparition de ovare sur les deux territoires où nous pouvons, ou constater son existence, ou rétablir son passage : elle est due à la confusion qui s'est produite avec cubare. A l'Est comme au Sud-Ouest, mais avec une force incomparable au Sud-Ouest parce que la combinaison dangereuse guettait ovare à toute heure, la phonétique syntactique engendrait le même résultat, le fatal k'ova fasciné en quelque sorte par le kova-cubare.

Là ne s'arrête pas la similitude des deux territoires étudiés. Dans les deux cas, c'est faire des œufs qui succède à kova non toléré. Sauf au flanc nord-ouest de la région de l'Est (pondre), le bleu enveloppe le vert et le rouge, et nous savons que le rouge c'est du vert. Nulle part ailleurs que dans le voisinage du vert (et du rouge) on n'obtient la réponse faire des œufs. En un mot il y a *dépendance géographique du bleu et du vert*. Ou cette dépen-

dance est fortuite, ou il faut admettre que la locution faire des œufs est une émanation de ovare. Il serait naturel de se poser maintenant la question : *quelles étaient les limites de l'aire ovare*. Tout ce que nous dirons est ceci : c'est sûrement sur de l'ovare, de l'ancien ovare, que la locution faire des œufs s'est formée. Si tentantes que soient certaines conjectures, il nous semblerait téméraire de nous prononcer.

Complétons cet exposé par le tableau des formes que fournissent les cartes : *pondu*, *elles pondent* :

	pondent	elles pondent
682	<i>tyülât</i>	<i>kê p̄ündēn</i>
693	<i>kühât</i>	<i>kê k̄h̄bēn</i>
696	<i>kwât</i>	<i>kê kwōn</i>
697	<i>p̄iūt, kwât</i>	<i>kê p̄iēn, k̄ k̄iēn</i>
698	<i>kwât</i>	<i>kê k̄iēn</i>
780	<i>kwât</i>	<i>k̄ kwōn</i>
958	<i>kōvâ</i>	<i>k̄vâ</i>
979	<i>kōvâ</i>	<i>p̄ōndō</i>

Ces deux cartes ne nous donnent aucun kova en dehors de ces chiffres. Bien loin de gagner, kova pert. 697 et 979 nous le montrent en voie de disparition : notre étonnement ne nous trompait pas tout à l'heure en face de 958 et de 979. Par 697 (*p̄iūt, p̄iēn*) on peut juger ce que contiennent de vérité des formes réputées fidèles à la phonétique locale. — Le cas de *tyülâ, tyülât*, 682, ne nous semble pas devoir être séparé de l'ensemble des faus cubare.

J. GILLIÉRON et J. MONGIN.

LA RACINE « CAP-, TÊTE »

DANS LA NOMENCLATURE ICHTHYOLOGIQUE

Rien de difficile à éclaircir comme les noms de poissons.

Un premier embarras, c'est la variété extraordinaire des classifications inventées par les naturalistes ; il en résulte ce triste fait que tel poisson peut avoir plus d'un nom savant.

Et on sait qu'ils ont chacun plus d'un nom populaire. Mais ce n'est pas tout. Loin de là. Le même nom populaire s'applique aux poissons les plus divers ; tantôt c'est à cause d'une ressemblance toute extérieure qui a frappé le peuple, tantôt la faute en est aux lexicographes qui, notant par exemple que tel mot s'applique à deux poissons différents, les ont dotés tous les deux d'autres noms populaires qui à l'origine n'appartenaient qu'à un seul d'entre eux.

Mon intention est de traiter ici même les noms de poissons tirés de la racine du mot *CAPUS, tête, en insistant surtout sur les mots français, mais en utilisant, autant qu'il est possible, les données des autres langues romanes.

Pour ce qui concerne les mots savants, j'adopterai dans cet article la classification et la nomenclature de Günther telles qu'on les trouve dans l'ouvrage intitulé : « Introduction to the Study of Fishes », Édimbourg, 1880.

Voici donc la liste des mots français, noms de poissons, qui doivent remonter à cap- :

1. cabasson. V. chevasson.
2. cabillaud.

Le Dictionnaire général a l'article suivant :

CABILLAUD s. m. [Étym. — Emprunté du hollandais *kabeljau* m. s. Le *d* est dû à une fausse analogie avec le suffixe *-aud*. On dit aussi *cabéliau* et *cabliau* (écrit par l'Acad. *câbliau* sous l'infl. du mot *câble*).

|| 1278 *Cabillaut* dans Godéf. Suppl.

Morue fraîche.

Je ne crois pas que *cabillaud* soit emprunté aux langues germaniques mais, au contraire, il me semble que ce sont ces langues qui l'ont emprunté au roman. D'après Frank, ce mot a été employé par toutes les populations maritimes parlant les langues germaniques depuis le xiv^e siècle¹. On trouve d'ailleurs une forme latinisée *cabellauwus* dès 1133 d'après le Du Cange de Carpentier; cette forme semble tirée des langues germaniques, comme le montre le *w*²; ce serait une preuve, s'il en fallait une, de l'ancienneté de l'emprunt.

Cependant il faut noter que le mot existe, et sous la forme *cabillaut*, en français depuis le xiii^e siècle au plus tard (v. l'ex. du Dict. gén.), ce qui concorde très bien avec une hypothèse d'emprunt au provençal. C'est encore sans doute le provençal qui sera responsable de l'it. *cabiglio* (Florio, ed 1688, a codfish).

Ensuite la liste suivante montrera que la grosse tête de la morue lui a souvent valu des noms tirés de cette idée³ :

1. V. L'Oxford Dictionary de Murray. — Ce n'est naturellement pas vrai de l'anglais. L'Oxf. Dict. donne de ce mot trois exemples à graphies différentes : *cabilliau* (1696), *cabeliau* (1731), *kabbelow* (1867), auxquels on ajoutera la forme ordinaire des dictionnaires : *cabiliau* (Chambaud, éd. 1815, par exemple).

2. Cf. holl. *kabeljauw*, danois *kabeljau*, all. *kabeljau*.

3. On pourra encore comparer le gallois *y penfras* (c'est-à-dire la grosse tête), nom de la morue.

It. caputo (Florio, 1688, the great headed codfish).

It. testuto (Florio, 1688, a cod fish).

It. mazzo¹ (Florio, 1688, a cod fish).

Fr. têtû (Cotgrave, 1611, testu : the cod fish).

Enfin *cabilaud* (sans doute pour *cabillaud* avec *l* mouillé) est noté par Cotgrave² au sens de chevène, ce qui fait croire que ce mot, comme d'autres que nous allons traiter, a été donné à plus d'un poisson dont la grosse tête attirait l'attention.

Je penche donc en faveur d'un dérivé de *CAPUS, tête, ou de CAPITO, grosse tête; ce sera, par exemple, CAPĪTŪLŪM, A (*kāpīklo*, a)³, ou CAPĪTŪLŪS, A (*kāpēklo*, a) qui donneraient en provençal *cabilh*, *cabilha*, d'une part, *cabelh*, *cabelha*, de l'autre. L'hypothèse de l'existence simultanée de ces deux formes expliquerait l'hésitation entre *cabillau*(t, d) et *cabéliau* qui se répercute dans les emprunts germaniques.

3. cabo.

Le Dictionnaire de Trévoux, à l'article *chabot*, dit qu'on appelle aussi ce poisson *cabo* et *rhombus*.

Cabo sera sans doute pour *cabot* (q. v.).

4. caboche.

CAPŎČĚA (*kāpŏkja*) aurait donné en français **chevoce*. On trouve surtout des formes dialectales *chavoche*, *caboche*, *caboce* (écrit *cabosse* Dict. gén.).

*chavoche*⁴ est attesté par Littré qui traduit vaguement : sorte de poisson.

1. Cf. les noms français de poissons *masson*, *massot* que j'ai déjà expliqués par la racine MATT.

2. Cotgrave dit : *cabilaud* : m. the chevin (termed so by French Purveyors). — Sherwood (ed. 1650), qui prend toutes ses informations à Cotgrave, dit à l'art. *chevin* : *monnier*, *cabelaud*, etc.

3. Cf. II. *cavillon*.

4. Cf. *caboche* et *chavoche* comme noms de la *chevêche*.

Pour *caboché*, nom de poisson, on le trouve en vieux français d'après Godefroy qui affirme que c'est le chabot dont il est question dans l'exemple qu'il donne.

Dans les dictionnaires modernes, on le trouve rarement. Il est noté dans Thibault (éd. 1842) et traduit par l'allemand *Dickkopf*. Mozin-Peschier (éd. 1873) dit aussi *Dickkopf* et ajoute que c'est un poisson du Siam.

Comme mot anglais, on trouve *caboché* expliqué dans Murray par *bull-head*, *miller's thumb*, c'est-à-dire *chabot* (*cottus gobio*); d'après les deux exemples qu'il donne, je ne vois pas qu'on puisse affirmer qu'il s'agisse d'un poisson :

c. 1425. Voc. in Wr. Wülcker 641 *Hic caput*, caboché.

c. 1440. Promp. Parv. 57 caboché, *currulia*.

5. caborgne.

Littre (1873) : un des noms vulgaires du chabot.

6. cabot.

Le nom de *cabot* a été donné à divers poissons :

- a) Poissons de la famille des Cottidae (v. *cabote*), surtout au genre *Cottus* et en particulier au *Cottus Gobio* ou Cotte Goujon.

Cf. Cotgrave (1611) : *cabot* : m. the gull-fish, bull-head, miller's thumb.

Voir *chabot*.

- b) Poissons de la famille des Mugilidae, plus particulièrement sans doute au *Mugil capito* et au *Mugil cephalus*.

Cf. Fleming et Tibbins (éd. 1844) : *cabot* traduit par l'ang. *mullet*; Bouillet, *Dict. des Sciences, des Lettres et des Arts* (éd. 1872), à muge : *mugil cephalus*, muge à large tête, vulg. *cabot* ou mullet de mer.

Voir *cavillon* et *chabot*.

c) D'autres poissons encore sans doute, poissons à grosse tête.

Pour justifier (c), on n'a qu'à voir l'it. *cabotto* que Florio (ed. 1688) traduit par *cob-fish*. Pour la forme, *cabotto* est un emprunt, fait au provençal peut-être, comme l'indiquent à la fois le *b* et le suffixe. *CAPOCĒŪM* qui a donné *chabot*, *cabot* aurait fait **cavoccio*, *capoccio* en italien. Pour le sens, voir *capiton*.

Le mot *cabot* a été employé en anglais au sens de *cottus gobio* d'après Murray qui ne donne que ce seul exemple tiré de Cotgrave (1611) : poisson royal, « the white cabot ».

7. cabote.

La forme féminine *cabote* se trouve dans Cotgrave (1611) :

a) « as *cabot* » (*cottus gobio*).

b) « or more properly a gurnard » (*Trigla*).

Tous les poissons communs des genres *Cottus* et *Trigla* — c'est-à-dire les plus connus de la famille des Cottidae — ont frappé l'attention par la grosseur de leur tête ; on pourrait croire d'après cette notice de Cotgrave et certaines autres que je vais donner que *cabote* a surtout servi à désigner les trigles.

Le mot se trouve dans peu de dictionnaires. Duez (1660) a *cabote*, « spetie di pesce cappone grosso » ; et Veneroni (ed. 1729) écrit *cabotte* et traduit : « cappone grosso, sorte di pesce ». Indications bien vagues, on le voit.

Cependant Moziq-Peschier (ed. 1873) donne *cabote* au sens de trigle hirondelle (*Trigla hirundo* ; anglise « sapphire gurnard »). On peut citer aussi l'anglais *cabote*, avec *e* final, omis par Murray, mais noté par certains dictionnaires ; Chambaud (ed. 1815), par exemple, et Fleming et Tibbins (ed. 1844) qui copie textuellement Chambaud nous donnent l'article suivant :

cabote [in Ichthyology : a fish of the cuculus kind, corax], chabot.

Serait-ce le trigla cuculus (anglice Block's gurnard) ?

Si comme nous le croyons, *cabot* et *chabot* remontent tous les deux à *capōcēūs* par une forme intermédiaire *chaboz*, *caboz*, il est clair que *cabote* sera une reformation française postérieure faite sur *cabot* (comme *chaboteau* sur *chabot*) traité comme vocable à suffixe *-ot*.

8. caburlaud.

Cotgrave (1611) : *caburlaut* : m. a Gull, Bull-head, Miller's thumb : *Tholosain*.

C'est donc un nom toulousain du chabot (*cottus gobio*).

9. capiton.

C'est un mot savant, employé surtout dans l'expression *muge capiton*, pour rendre le latin *capito*. (Voir ce que nous disons à *cavillon*.)

Ce serait peut-être ici que l'on pourrait noter l'it. *capitone*. D'après Florio (ed. 1688) il aurait désigné deux poissons :

a) a fish called a cur, a bullshead, a gull or miller's thumb (*Cottus Gobio*).

b) some take it for the cob or lump-fish. *Lump-fish* équivaut à *Cyclopterus Lumpus*. (Cf. l'it. *cabotto* sous la rubrique *cabot* et voir aussi *chabot*.)

L'espagnol *capitón*, selon le « Diccionario de la lengua Castellana compuesto por la Real Academia Española » (ed. 1791), est le nom d'un muge à grosse tête. (V. *cavillon*).

10. cavesot.

Cotgrave (1611). — V. chevesse.

11. cavillon.

Le genre des *Mugilidae* ou Muges contient un très grand

nombre d'espèces; parmi celles-ci nous nous arrêterons tout particulièrement au *mugil capito* ou muge capiton et au *mugil cephalus* ou muge céphale.

Le premier de ces deux poissons, le seul qu'on trouve dans les rivières en Angleterre où il porte le nom de « common grey mullet » ou muge gris ordinaire, a un corps moins épais que le *Mugil cephalus*, mais lui ressemble de très près pour le reste. L'italien distingue le *cefalo calamita* (Rome) ou *caustello* (Venise), c'est-à-dire le muge capiton du *muggine cefalo* ou muge céphale. Du moins c'est ce qu'affirme Seeley dans son ouvrage sur les poissons d'eau douce en Europe ¹. Mais d'une façon générale, il me semble difficile d'attribuer spécialement à l'un ou à l'autre de ces deux muges l'it. *mazzone* ², le fr. *masson*, *cabot* ³, *têtard* ⁴, *muge à large tête* ⁵; chacun desquels indique bien un muge, mais qui, les uns comme les autres, ne veulent dire après tout que « poisson à grosse tête ».

Le Dictionnaire général donne les articles suivants que j'abrège :

MULET. I. s. m.

[Étym. Dérivé de l'anc. fr. *mul* m. s. qui est le lat. *mûlum*.]

1. Seeley, *The Fresh water Fishes of Europe*, Londres, Cassell, 1886.

2. Pour l'it. *mazzone*, le fr. *masson*, je les fais remonter tous les deux à la racine MATT-, grosse tête.

Pour *masson*, v. Cotgrave (1611).

Le *maxon* du Dict. de Trévoux (éd. 1771) à l'art. *muge* est sans doute une erreur pour *masson*.

3. V. 6. *cabot*.

4. Duez (1660).

5. Traduit *mugil cephalus* dans Bouillet, *Dict. des Sciences, des Lettres et des Arts* (éd. 1872).

MULET. 2. s. m.

[Étym. Dérivé du lat. *mullus*¹ m. s. confondu à ce qu'il semble avec *mûlus* (v. *mulet* 1). (Cf. *mulle*.)

1. Rouget, poisson de mer (cf. *surmulet*).
2. *Abus*² muge, poisson de mer.

Je me représente différemment l'origine de l'emploi de *mulet* pour muge. Ce n'est pas un emploi abusif, du moins dans ce sens que ce n'est pas le nom du rouget qui a été donné au muge. Le muge le plus connu a une grosse tête, ce qui lui procure toutes sortes de noms tirés des racines qui contiennent l'idée de tête. Or ces racines ont fourni les mots qui contiennent l'idée de *têtu*, *obstiné*. On connaît l'expression : *têtu* comme un *mulet*. Eh bien ! je crois que le nom de *mulet* a été donné aux muges à grosse tête justement à cause de leur grosse tête et qu'il faudrait donc rattacher *mulet* au sens de muge directement au *mulet* 1 du Dictionnaire général. N'oublions pas que le latin *mûgil* a donné *meuille*² que Rabelais emploie aussi bien que le diminutif *meuillet*³. Il est possible que *mûgil* et ses dérivés aient contribué pour un peu dans cette attribution au muge du nom de *mulet*. Mais c'est pour bien peu, peut-être pour rien. L'italien a *mulo*, *mula*, *mulardo*⁴

1. *müllum* avec *û* donnerait **moul*, **mou* ; cf. *bētūllum* > v. f. *beoul*, *boul* et *sātūllum* > *saoul* (prononcé *sou*). — Körtling suppose **mūllum* (cf. *nūllum* > *nul*), v. son *Lat. Rom. Wört.*, ed. 1901, art. 6355. — Il est possible que *mulet* au sens de rouget, comme *mulet* au sens de muge, soit une simple extension de *mulet* 1 ; que *mulet* (rouget) n'ait pas plus de relation avec *müllus* que *mulet* (muge) avec *mûgil* ; c'est mon propre avis. V. ce que je dis plus loin de *cavillon*.

2. Pour le français on s'attendrait à **mouille*.

3. Livre IV, ch. 60.

4. Florio (ed. 1688).

comme nom du poisson qu'on appelle *mulet* en français, et l'anglais donne le nom de *mullet* au *muge* aussi bien qu'au rouget¹.

Pour en venir enfin à *cavillon*, il se trouve consigné par Cotgrave dans son dictionnaire avec l'explication : « a kind of little mullet ». C'est bien sans doute un autre dérivé de **capus*, tête; *capitula* donnerait **cheville* en français; c'est d'une forme **caville* qu'est tiré *cavillon*.

Le *cavillone* de Chambaud (éd. 1815) semble dû à une faute d'impression pour *cavillon* :

cavillone s. m. [poisson à nageoires épineuses, surmulet] anglise surmullet.

Quoi qu'il en soit, cet article est copié mot pour mot par Fleming et Tibbins (éd. 1844). Si l'attribution dans ces deux dictionnaires est exacte, *cavillon* (*cavillone*) aurait servi à indiquer le *mulet* de la famille des *Mullidae*. Ne pourrait-on donc pas hasarder pour *mulet* (*müllus*), la même explication que nous avons avancée pour *mulet* (*mügil*)²?

Dans le Mozin-Peschier (éd. 1873) on trouve encore *cavillone*, mais cette fois c'est un poisson du genre trigle, traduit par l'allemand *knurrhahn*. (Cf. *cabote*.) On retrouve ici l'attribution déjà constatée d'un seul et même nom à des poissons fort différents sans doute mais ayant au moins un point de ressemblance, leur grosse tête.

1. Comme la partie de l'Oxford Dictionary de Murray qui contiendra l'art. *mullet* n'a pas encore paru, je ne puis rien dire sur l'ancienneté de ces deux emplois.

2. Dans le *Dict. Étym.* de Ménage (ed. 1750), on lit : Rondelet, liv. IX, ch. I, dit que les Français appellent *mulet* le chabot. — Que veut dire ce passage ? Le *cottus gobio* a-t-il aussi porté le nom de *mulet* ? ou doit-on entendre *chabot* au sens de *muge* ?

12. chaboisseau.

caboceau est un dérivé de caboz (< *capôcëus), cabot (q. v.).

Pour les formes *chaboisseau*, *chabuisseau*, ce sont sans doute des modifications, inexpliquées d'ailleurs, de **chabocel*, *chaboceau* (écrit *chabosseau* dans un ex. de 1484 cité par Godefroy), diminutif de **chaboz*, *chabot* (q. v.).

On sait que toutes les espèces communes du genre *Cottus* ont été désignées d'après leur grosse tête par le nom de *chabot*; ce sont le *gobio*, le *bubalus* et le *scorpius*.

Bouillet (*Dict. des Sciences, des Lettres et des Arts*, éd. 1872) distingue le chabot (*cottus gobio*) du chaboisseau (*Cottus bubalus*) et du Cotte scorpion (*Cottus Scorpius*).

Cependant il ne semble pas que cette distinction soit sûre. Dans la dernière édition du Dictionnaire de Cassell (éd. 1905) *chaboisseau* est traduit par *sea-scorpion*, et dans celui de Gasc (1897) par « *father lasher, long spined cottus* ».

Il serait naturel que comme *chabot*, le diminutif *chaboceau* ait servi de noms à ces trois poissons. *Chabuisseau* qui d'après Littré indique le chevène ne semble pas un mot différent et on sait que *chabot* est un des noms du chevène.

13. chabot.

Chabot est le même mot que *cabot*. Il provient sans doute d'une partie de la France, telle la Creuse par exemple, où *capanna* a donné *chabanne*. La forme la plus ancienne était **chaboz* (d'où *chaboceau*, v. *chaboisseau*), qui dériverait de **CAPOCĒŪM* (*kapókjo*)¹.

Chabot est le nom ordinaire du *Cottus gobio*, appelé aussi *cabo*, *caboche*, *caborgne*, *cabot*, *cabote*, *caburlaut*, *cavesot*, *chaboisseau*, *chavelot*, *chavessot*, *chevesse* (v. ces mots) et encore

1. V. Ant. Thomas, *Mélanges d'Étymologie française* (Paris, 1902), pp. 50-1.

*âne, tête d'âne, têtard, tétu*¹. *Chabot* s'applique souvent à tous les poissons communs du genre *cottus*.

On a donné le nom de *chabot* au chevène, ce qui explique peut-être l'emploi de meunier (abusivement, à mon sens) pour le *cottus gobio* (v. chevène).

Il a été employé enfin comme *cabot* (q. v.) pour désigner certains poissons de la famille des Mugilidae :

Duez (1660) : *chabot* ou *cabot* : cefalo o ceualo o botta trisa.

Veneroni (ed. 1729) : *chabot* : botta trifa, cefalo, sorte di pesce.

botta trisa (sorte di pesce); *chabot*, poisson.

Florio (ed. 1688) *botta trigia* : the cob or lump fish ; or the miller's thumb.

Si l'on ajoute que Florio traduit *cefalo* par *mullet-fish* (muge) ou encore (« selon d'autres ») *pollard-fish* (nom donné à la fois au chevène (*leuciscus cephalus*) et au chabot (*cottus gobio*), on verra qu'il est difficile de tirer des éléments à notre disposition une conclusion satisfaisante. Cependant il semble probable que *chabot* a servi de nom à tous les poissons mentionnés, au *cottus gobio* comme au *leuciscus cephalus* au *mugil capito* et au *mugil cephalus* comme au *cyclopterus lumpus* (lump-fish). On sait qu'il y a des raisons pour croire que l'it. *cabotto* (v. cabot) et *capitone* (v. capiton) ont désigné ce dernier poisson.

La forme masculine *CAPŌCĒŪM est aussi représentée par le vieus provençal *cabotz* (= chabot).

Pour le portugais *cabox*, traduit toujours vaguement par Vieyra (ed. 1794) : « a sort of fish », si l'on peut juger

1. Cf. anglais *bull-head*, *gull*, *gull-head*, *pollard* (de *poll*, tête), *miller's thumb* (c'est-à-dire pouce de meunier, à cause de la forme de la tête).

d'après pŭtĕŭm > port. poço d'une part, brác(h)ŭm > port. braço, lácĕŭm (laqueum) > port. laço de l'autre, il ne remonte pas à *CAPOTIUS (comme le dit Körting à l'art. de son *Lat. Rom. Wört.*, éd. 1901), forme à l'existence de laquelle on a tout lieu de ne pas croire, mais doit être un emprunt, fait peut-être au v. prov. *cabotz* et qui remontera donc aussi indirectement à un hypothétique *CAPOCEUM.

14. chabuisseau (Littré, 1873).

V. chaboisseau.

15. chapon (Duez, 1660).

On peut lire les deux articles suivants :

Duez (1660), chappon de mer, pesce cappone.

Veneroni (éd. 1729), chapon, poisson, pesce cappone.

Les mots français ne se trouvent pas dans les autres dictionnaires que j'ai pu consulter. On se figurerait tout d'abord qu'on a à faire à *CAPPONEM < it. *cappone* (écrit souvent *capone*), fr. *chapon* au sens de coq châtré, etc. Cependant il faut remarquer que Florio (éd. 1688) traduit *gull* (c'est-à-dire chabot) par pesce cappone grosso, et Duez et Veneroni traduisent tous les deux *cabote* par ces mêmes mots ou à peu près (v. *cabote*). Or *capone* veut dire en italien grosse tête, têtue (pour **cavone*, influence de *capo*). On pourrait presque croire que le *chapon* de Duez est une traduction de *capone*, grosse tête, sous l'impression que c'était *cappone*, coq châtré.

16. chavelot.

La forme ferait croire à un diminutif français **chevel*.

17. chavessot (Gautier de Coinci, avant 1236, dans Godefroy).

V. chevesse.

18. chavoche (Littre, 1873).

V. caboche.

19. chevasson.

Chevasson, paraît-il, indique le chevène dans le parler des départements de l'Est¹. Au point de vue de la forme, c'est le même mot qu'on a dans *cabasson* que Cotgrave traduit en 1611 par « kind of great headed fish that hath no teeth ». C'est précisément par les mêmes mots anglais que le Florio de 1688 explique l'it. *cabasone*. Or le *b* de l'italien et du français indique un emprunt et on peut sans doute admettre qu'il est fait au provençal *cabassón* dont la forme moderne *cabassoun* indique (comme aussi *cabassut*) un poisson de mer.

Le *cabasson*, d'après le Dictionnaire de Trévoux, serait le même poisson que le *lavaret*. D'autre part, Cotgrave affirme que le *lavàron* n'est autre chose que le *cabasson*. Or, *lavaret* et *lavaron*, ce n'est pas la même chose. Cotgrave, après avoir traduit *lavaret*, dit expressément : *lavàron*, « another small fish ». Trévoux a la forme latinisée *lavaronus* ; il distingue aussi entre le *lavaret*, poisson d'eau douce, et le *lavaronus*, poisson de mer, tout en disant qu'ils se ressemblent beaucoup. Le poisson de mer est l'*Atherina Boyeri*² ; ses dents sont très petites, ce qui explique ce que Florio et Cotgrave disent du *cabasson*.

M. Antoine Thomas tire *chevasson* de **capacionem* dérivé lui-même de **capacium*. Il ajoute que *chevasson* est à **capus*

1. V. pour *chevasson*, la notice de M. Ant. Thomas dans *Romania*, XXVIII (1899), p. 177, et aussi les *Mélanges d'Étymologies françaises* du même auteur, Paris, Alcan, 1902, pp. 50-51.

2. Günther dans son « Introduction to the study of fishes », Édimb., 1880, fait de sa II^e division des Acanthopterygii (des Mugiliformes) trois familles : les *Sphyrænidae*, les *Atherinidae* (auquel appartient le genre *Atherina* et par conséquent le *cabasson*) et enfin les *Mugilidae*.

comme *paillasson* à *palea* ou l'esp. *corazon* à *cor*¹. En admettant que *chevasson* remonte à **kapakjone*, il restera à expliquer l'it. *capassone*, **kapakjone* devant donner naissance à **cavaccione* ou encore, sous l'influence de *capo* qui a réagi sur tant d'autres dérivés, à **capaccione*². Mais en réalité il n'y a que *capassone*. D'après d'Alberti di Villanova (éd. 1811), ce mot veut dire la même chose que *càpocchio*, c'est-à-dire lourdaud, fou; Florio (éd. 1688) ne donne pas *capassone* mais il y a le dérivé *capassonaggine*, imbécillité. Duez (1660) traduit *capassone* par « testu, obstiné, opiniastre ».

Les sens de fou d'une part, d'obstiné de l'autre, prouvent qu'on a à faire à un dérivé de **capus*, tête. D'ailleurs le mot *capassone* a dû indiquer un poisson, et en particulier le lavaron. J'en trouve l'indication dans Trévoux (éd. 1771) à *lavaronus* : à Marseille et à Gênes on le nomme *cabassonus* et *capassonus*, c'est-à-dire, je pense, qu'il porte le nom de *cabasson* à Marseille, et à Gênes celui de *capassone*.

Disons que *capassone* a aussi en italien le sens de gros singe (Florio, éd. 1688).

Pour finir, notons ici un autre nom de poisson qui dérive de **CAPACEÛM* (*kapakjo*). C'est l'it. *cabacello*, traduit par Florio (éd. 1688) par l'anglais *mennow* (vandoise), *dace-fish* (dard). *Cabacello* doit être le prov. *cabacel*, diminutif de *cabaz* qui remonte régulièrement à **CAPACEÛM*.

1. Pour *paillasson* il convient de se souvenir que le Dict. gén. n'en connaît pas d'exemple antérieur à 1680; cela doit être un dérivé français de *paillasse*. — Cf. *béccasson* (depuis 1564, Dict. gén.), *béccasse*, *bec*; encore mieux *limaçon* (depuis le XIII^e s., Dict. gén.), *limace* et le lat. *limus*.

Pour *cabasson*, nom de poisson, cf. *cabasson*, petit cabas, dans Godefroy, ex. de 1440-1, Archives M. et L., E. 42, f^o 31. — C'est le même mot.

2. En comparant avec *cavazzone*, etc., on pourrait penser encore à **capazzone*, **cavazzone*.

20. *chevendre, *chevende.

Ce mot n'est attesté par aucun texte français. Cependant il a dû exister ; c'est même la seule façon d'expliquer, selon moi, l'anglais chévender, chävender au sens de chevène dont Murray donne trois exemples, de 1475 (chevender), de 1653 et de 1741, et qui d'ailleurs se répète toujours dans les dictionnaires (Chambaud 1815, Fleming-Tibbins 1844, Gasc 1897), tout en étant, autant que j'en puis juger, inusité.

Pour la forme, peut-être pourra-t-on comparer les emprunts anglais *lâvender*, *prôvender* avec le français *lavande*, *provende*.

21. chevereil.

Nom de poisson (Godefroy, Ex. de 1291).

22. chevène.

L'origine de *chevène* (< CAPITINEM) a été admirablement expliquée par M. Antoine Thomas¹. On pourra ajouter aux formes qu'il a données l'it. *capedine* enregistré par Florio (éd. 1688).

L'it. *capezzale* (Florio), *cavezzale* (que donne M. Thomas) sont des dérivés de CAPICEŪM (kapĕkjo) ; cf. it. *capeccio* à côté de *cavezzone* au sens de licol, chevêtre.

Le *chevène*² (*leuciscus cephalus*) a eu les noms suivants en français : *cabil(l)aud* (q. v.), *chabot* (q. v.), *chabuisseau*

1. *Romania*, XXIV (1895), pp. 581-4.

2. Le *capito* du passage de la Mosella d'Ausone cité par M. Thomas sera plutôt le *chevène* que le *chabot*. En effet : « squameus herbosus capito inter lucet arenas... » convient bien mieux au *leuciscus cephalus*, tout couvert d'écailles imbriquées (Günther) qu'au *cottus gobio*, à peu près dénué d'écailles. *Lucet* convient mieux aussi au chevène, poisson blanc, qu'au chabot.

(v. chaboisseau), *gobiésoce*, *meunier*¹ (*meulenard*, *monnier*, etc.), *tétard*, *tétu*, *vilain*.

Bien qu'on ne connaisse pas d'exemple de *chevène* en français au sens de fou qu'ont si souvent les dérivés de la racine CAP- et des autres racines à sens *tête*, il l'a peut-être eu si l'on en peut juger par son dérivé l'anglais chevin (*cheven*, etc.) qui veut dire dans le dialecte du Yorkshire, d'après le Dictionnaire de Wright : « a blockhead with a large heavy head. »

23. cheveneau.

Simple diminutif de chevène.

Écrit cheviniau (dial.) dans certains exemples de Godefroy et encore dans Littré.

24. chevesse.

Godefroy donne un exemple d'après Gautier de Coinci, mort en 1236.

M. Antoine Thomas a déjà montré comment le latin populaire a désigné certains poissons par les dérivés *CAPÁ-CEŪM, *CAPĪCEŪM, *CAPŌCEŪM.

Chevesse est sans aucun doute pour *CAPĪCEĀ, les deus *s* montrant qu'on a la dentale sourde et non pas la sonore. La forme plus ancienne serait *chevece. On pourra la comparer à la forme masculine du prov. moderne *cabes* (anciennement *cabetz*) < CAPĪCEŪM. De *chevece on aura eu un diminutif *cheveçot* ; c'est ce diminutif qu'on trouve épelé *chavessot* (toujours avec deus *s*) dans l'exemple que donne Godefroy :

bourbotte est de pareille forme à un chavessot mais il est plus grand assez. (Mén., II, 267.)

1. Non pas, comme dit le Dict. gén., parce qu'il se trouve dans le voisinage des moulins, mais comme pour tous les autres sens figuratifs de *meunier*, parce que l'objet ainsi nommé est blanc (*leuciscus cephalus*).

Cette comparaison à la bourbotte nous amène à noter l'anglais *cabos* omis par Murray, mais que l'on trouve dans Fleming et Tibbins (éd. 1844) :

cabos s. [a sort of eel pout], espèce de barbote.

On peut encore rappeler *cavesot* (sourd ? pour un *caveçot* plus ancien) que note Cotgrave au double sens de :

- a) « the pole-head or bull-head » (c'est-à-dire le charbot ou cottus gobio).
- b) « the little black vermine whereof toads or frogs do come » (c'est-à-dire le têtard de grenouille, etc.).

25. chevin (Littré, 1873).

Voir ce qu'en dit M. Antoine Thomas dans *Romania*, XXIV (1895), p. 584, et noter que l'exemple de Littré est antérieur à ceus que donne M. Thomas.

D'une façon générale, on peut conclure que certains poissons à grosse tête portent ou ont porté des noms tirés de la racine CAP-.

Ce sont les formes CAPÁCĚŮS (kapákjo), CAPĪCĚŮS (kapékjo), CAPŮCĚŮS (kapókjo) d'une part, CÁPĪTO, CÁPĪ-TŮLŮS de l'autre qui ont surtout servi ; la filiation de deus ou trois formes reste obscure.

Enfin, par ce fait même que le même nom, tiré de CAP-, a été donné à deus ou à plusieurs poissons, il est résulté que certains autres noms ont passé, du moins dans les dictionnaires, à des poissons avec lesquels ils n'avaient d'abord rien à voir. C'est ainsi que le *cottus gobio* a l'air d'emprunter, du moins, je le répète, dans les dictionnaires, le nom de *meunier* au chevène, et peut-être encore au muge celui de *mulet*.

Paul BARBIER FILS.

Leeds, le 24 février 1906.

LES DOUBLETS

DANS LE PATOIS DE VINZELLES

(PUY-DE-DÔME)

L'action dissolvante qu'exerce, surtout depuis un siècle, le français sur les patois, donne lieu à des phénomènes multiples fort intéressants, qui méritent d'être étudiés de très près, notamment en ce qui concerne la lexicologie.

Dans les quelques notes qui suivent, je m'attacherai simplement à analyser les répartitions de sens qui s'opèrent entre les *doublés* d'un patois donné (Vinzelles, commune de Bantat, Puy-de-Dôme). J'entens ici par *doublés* les mots issus du même type latin, qui ont pénétré dans le patois par une double voie : d'abord par la voie traditionnelle et normale, qui a transmis le mot phonétiquement aux générations successives depuis le latin vulgaire ; ensuite par l'intermédiaire du français qui, de nos jours, rapporte de nouveau ce mot au patois, mais sous un aspect phonique différent, et parfois avec un ou des sens divergents.

La question n'a d'intérêt pour le linguiste que si la parenté entre les deux mots peut être, plus ou moins inconsciemment, perçue par le patoisant. Il est bien évident que lorsque les différences de forme et de sens sont trop considérables, le mot français importé est nécessairement méconnaissable pour le paysan. Pour m'en tenir au patois de Vinzelles, il était impossible de reconnaître *stò*

(subst. pl., à peu près le sens de l'anglais *home*) dans *hôtél*, *kürbyŕ* (restreint au sens de semer, c.-à.-d. *couvrir* la semence) dans *couvrir*, *džürnò* (poignée d'osier) dans *journal*, *vyàdzè* (fois) dans *voyage*, *büràdd* (qc. qui bourre) dans *bourrée* (danse¹), *plàdzà* dans *ployer*, qui a pénétré sous la forme *pleier*, conservée longtemps, sans doute, dans le français régional d'Auvergne. Aussi le patois a-t-il créé — avec le même sens que dans les mots français correspondants — *ôtélé*, *küvrèi*, *jürnàlè*, *vüyàdzè*, *büržéyà*, *pélyà*. Les deux séries de mots sont donc — et devaient être — absolument indépendantes dans le patois.

Il en va différemment quand la parenté phonétique des mots est doublée d'une plus ou moins grande similitude de sens. Dans ce cas, il est curieux de constater comment s'opère entre les deux termes la répartition des sens ; comment le mot français pénètre d'abord subrepticement dans la langue, embusqué dans un composé ou dans une locution, puis gagne peu à peu du terrain, pour ravalier bientôt le terme indigène à des sens péjoratifs, le reléguer dans des emplois archaïques, dans des locutions de plus en plus rares, jusqu'au jour où il disparaît totalement de la mémoire des hommes. C'est la vie et la lutte des mots prises sur le vif, si l'on veut employer une métaphore commode et bien connue, dont il ne faudrait pas exagérer la portée : car le mot — est-il besoin de le dire ? — n'a ni vitalité, ni individualité véritables, puisqu'il est une combinaison toujours instable de sens et de sons.

1. Il est assez piquant que le nom de la *bourrée*, la danse auvergnate par excellence, soit emprunté au français dans les patois d'Auvergne. Je crois fort que cette danse est originaire du Bourbonnais, et très probablement du sud-ouest de cette province, où elle est fort en honneur depuis longtemps. Georges Sand nous a donné à ce sujet des renseignements fort précieux dans ses exquis *Maîtres Sonneurs*.

Le mot français apparaît d'abord dans des composés, où il passe à peu près inaperçu. C'est ainsi qu'on dit *bôsûâr* (bonsoir), alors que « soir » se dit toujours *sežâ* ; *pyivêr* (pivert), tandis que « vert » reste *vâr*. Le terme importé peut avoir subi l'influence phonétique de son doublet patois, tout en restant distinct de celui-ci : « reine-claude » est devenu *riñe-glôde*, dont le premier élément est encore différent de *riñd* = reine. Le composé peut avoir été créé en français régional, et être inconnu du français de Paris : ainsi s'est formé « bouquet-fait », avec le sens d' « œillet du poète », qui donne à Vinzelles *bûkéfé*, en face de *bûskê* = bouquet, et de *fê* = fait, également francisé dans la locution *tâfé*, décalque de [tou]t-à-fait¹. Dans cet ordre d'idées, la botanique nous donne encore *émémwa* (*aimez-moi*, *myosotis*), où l'on n'a pas songé à reconnaître les éléments composants.

Certains exemples de cette catégorie sont assez curieux. Il paraît étrange, au premier abord, que le patoisant n'ait reconnu ni *pot* (forme indigène *pwò*), ni *eau* (forme indigène *ègâ*) dans *pot-à-l'eau* et ait adopté dans son parler le mot *potâlô*. Cet exemple prouve, entre mille, combien les phénomènes linguistiques sont inconscients. Le paysan a simplement vu un objet, différent de son *pwò* (pot bien plus grand, et d'une autre forme), et il le désigne par le mot que lui apporte le français en même temps que l'objet, sans songer à ce moment à l'eau qui sert à le remplir. Même phénomène pour *pot-de-grès*, *pot-de-chambre*, devenus

1. « Fait », dans ces locutions, a été importé sous la forme *fê*, à l'époque où le mot indigène était encore *fai*. Puis les lois de la phonétique ont changé *fê* en *fé*, et *fai* en *fè* : d'où cette anomalie apparente que c'est la forme indigène qui se rapproche le plus aujourd'hui de la forme phonique du mot français. — Même remarque pour la tonique de *père*, *frère*, dont je vais parler bientôt.

respectivement *pòdègré*, *pòdètsābrā* : ici « chambre » a bien été reconnu, puisque c'est le terme indigène qui a été remplacé dans la combinaison. Par contre, l'ignorance du mot « jet » a fait oublier l'« eau » dans *jèdō* (jet d'eau) comme dans *pòtālō*.

La mode du « bonnet rond » — venue de Paris, quoique ce bonnet soit aujourd'hui à peu près localisé en Auvergne — importe le mot *biñérō*, quoique la langue eût déjà (et ait encore) *bunè* pour « bonnet » et *redō* pour « rond ». Si les éléments composants d'un mot devaient sauter aux yeux, c'était bien, semble-t-il, dans ce mot-là ! Eh bien ! il n'en est rien, et la preuve que le paysan, en prononçant ce mot, a perdu de vue « bonnet » et « rond », c'est que le patois de Saint-Martin, commune limitrophe de Vinzelles, fait une métathèse et dit *burènō*.

Parfois le mot français apporte des locutions ou des sens que son doublet patois ne possédait pas. Au début, il se localise timidement dans une expression. Ainsi *soûl* (au sens ancien de « rassasié »), devenu *səu* par suite de lois phonétiques récentes, n'existe que dans *mādzā sō səu* (manger son *soûl*), en face de l'indigène *sādū* (rassasié).

Les différences de sens sont plus intéressantes, car elles nous renseignent souvent sur les mœurs de nos ancêtres. Le latin *catena* était devenu phonétiquement *tsādēnā*. Mais on ne connaissait, en fait de chaînes, que les grosses chaînes servant à attacher les chars, les portes, etc. Arrivent les chaînes fines, chaînes de montres, etc. : c'est le mot français, patoisé en *tsīnā*, qui servira à les désigner. Vinzelles a conservé les deux mots, aux sens bien délimités : aux Martres-de-Veyre, où cette étape a dû exister jadis, le patois est allé plus loin, et *tsīnō* a conquis toutes les positions sémantiques, en faisant disparaître le mot indigène.

lampada, devenu *lāpəzā*, signifie « lampe d'église ».

Pour s'éclairer, les villageois n'avaient jadis que des instruments très primitifs, le *tsqle* (*chalelh*) et l'*iklyèè* (*esclaira*, subst. verbal). Lorsqu'on vit les premières lampes à huile, il fallut un mot pour les désigner : on s'adressa au mot français, qui devint *lāpā*. — *lyāsā*, issu phonétiquement de **glacia*, ne signifiait et n'a jamais signifié que l'eau congelée : c'est à « glace », transformé en *glāsā*, qu'on fit appel pour dénommer les glaces d'appartement, toutes différentes des miroirs à main (*imyārūē*¹) seuls connus jadis, et, plus récemment, la glace-entremets. — Même remarque pour « gelée » : l'indigène *dzālādd* n'a que le sens météorologique du vocable français, tandis que la forme importée *jēlēyā* s'applique uniquement à la gelée-confitures.

Le mot français peut apporter un sens que son congénère patois ne possédait pas, bien que l'idée ou l'objet ainsi désigné fût déjà connu. Le fait peut se présenter d'abord dans certains composés : tandis que *pēè* (père) est une forme traditionnelle, *byōpēè*² (beau-père), qui a remplacé sans doute *pairastre*, est complètement calqué sur le français ; au contraire, dans les combinaisons analogues *belle-mère*, *beau-frère*, le second élément est représenté par la forme patoise. — Les formes francisées de « frère » et de « sœur » se retrouvent dans l'acception de « religieux » et « religieuse » — sens que les mots indigènes ne devaient pas posséder : on dit alors, *frēè*², *sœr*, en face de *frēè*, *sôr*, réservés aux degrés de parenté, et qui sont phonétiques.

mīsculare a donné *mīklyā*, mais qui ne s'emploie qu'au sens propre : le français « mêler », patoisé en *mwīlā*, s'emploie pronominalement au figuré (se mêler de quelque

1. Ce mot lui-même vient — plus anciennement — du français.

2. Dans les mots français introduits anciennement, l'*e* muet final est remplacé par *ā*. — Pour le timbre de la tonique, voir l'avant-dernière note.

chose). — Le meunier qui mout le grain, se dit *mùnèi*, terme indigène : *mènyé*, forme française, ne s'applique qu'à une variété de hanneton blanchâtre, désigné ainsi par métaphore.

A l'étape suivante, le vocable français fait reculer son doublet indigène, en enlevant à celui-ci des sens qu'il a eus. Parfois encore il y a spécialisation : *màlè* (fr. mâle) s'applique aus mâles de tous les animaux, tandis que le vieux mot *māklyè* n'est plus usité que pour désigner le chanvre mâle. — Il y a des cas où la spécification est moins nette. Voici, par exemple, *lårmd* (du fr. larme) et *lyigrĩmd*, qui remonte phonétiquement à *lacrima* : les deux mots ont le sens de « larme », mais le second a, en plus, celui de « bave. » (d'escargot, etc.). Qu'arrive-t-il ? C'est qu'on emploie de plus en plus *lårmd* au sens de « larme », et que *lyigrĩmd* ne tardera pas à perdre cette acception. Celle-ci, toutefois, n'est pas encore ébranlée dans le verbe *lyigrĩmà*, qui ne peut être menacé par le français, puisque « larmoyer » n'est plus populaire. Dans cet exemple, on le voit, la spécialisation des sens est prise sur le fait, en voie de formation.

Souvent les deux doublets sont en concurrence, sans qu'il y ait entre eux de délimitation sémantique. Tantôt la forme française sonne encore le néologisme : tel est le cas pour *dzô* (jonc) à côté de *dzüvè* (même sens). Ailleurs, au contraire, c'est la forme patoise qui est déjà reléguée parmi les archaïsmes et en voie rapide de disparition : ainsi *tèlyò* (tilleul, avec un suffixe différent) en face de *tyĩ-lyèle*, qui l'a à peu près supplanté ; à Mirefleurs, *ādò* (tante), réfugié chez les vieillards, en présence de *tātò*, etc.

A la dernière étape, la forme indigène n'est plus conservée que dans quelques expressions où elle s'est cristallisée : elle finit comme le mot français a commencé. « Cœur »

se dit *kær*, mais on continue encore à employer l'ancien terme dans *dè bō kôr*, quoique déjà on dise aussi *dè bō kær* : ce dernier refuge, on le voit, n'est pas inexpugnable. — « Sûr » a donné *sûr^h*, seul usité, même dans « pour sûr », et qui a déjà créé de nombreux dérivés, *sûr^hà* (même sens), *sûr^haddâmê* (assurément) etc. : j'ai retrouvé l'ancien *sedyûr* (*secur*) chez un vieillard, Louis Esbelin, mort depuis peu, qui ne l'employait que dans la locution *dè sedyûr* (= pour sûr). — « Ame » se dit *âmê*, sauf dans l'interjection *pâ mûn ârmê* (par mon âme!) et dans la combinaison *nârmê* (personne, = *n-anima*), où la forme primitive est conservée. Celle-ci (qui est *ermò*) subsiste encore aus Martres-de-Veyre dans tous les cas. — « Fée » a été implanté sous la forme *fé*, toujours usitée, sauf dans l'unique expression *dû tē de là fâdà* (du temps des fées). — De même pour *ôrge* (orgue), alors que l'ancien mot *ürgēnd* subsiste seulement dans la locution *tsâtà kûmâ n ürgēnd* (chanter comme un orgue)¹.

Je n'ai cité jusqu'ici que des substantifs et adjectifs qualificatifs : mais les mêmes faits existent en ce qui concerne les adverbes et les déterminatifs. Le mot français est localisé d'abord dans certaines locutions, que le français a dû apporter. « Mieux » se dit *mèi* (*melh^z*), sauf dans l'expression « tant mieux », transposée en *dâ myé*. — *pò* (*pauc*) est toujours usité pour signifier « peu », qui s'est seulement glissé, transformé en *pû*², dans la locution « à peu près », devenue *d pû pré*. — Parfois le sens de l'adverbe patois s'étant fort affaibli, son doublet français reçoit une

1. Ici deux explications sont possibles : *ôrge* a pu déloger *ürgēnd* de ses positions ; mais il se peut aussi que l'orgue fût inconnu à Vinzelles lorsque le français a apporté le mot, et que la locution où figurait *ürgēnd* soit venue d'ailleurs.

2. Peut-être aussi sous l'influence de *pû* = plus.

signification plus renforcée. Ainsi pour *be* et *byè* : *be* est devenu presque explétif ; *byè* s'emploie exclusivement devant les adjectifs (*ô be ! oh bien ! nê vôle be, j'en veus bien ; byè dzêlê, bien joli, etc.*). Les deus mots peuvent s'accoupler : *nê vôle be byè* est plus affirmatif que *nê vôle be*, assez vague.

La forme indigène de « seul », *swîlê*, ne s'emploie plus que précédée de « tout » : *tu^u swîlê* = « tout seul », presque affaibli au sens de « seul ». Si « tout » n'est pas employé, on se sert du français patoisé *sêlê* qui, sans épithète, équivaut à lui seul à *tu^u swîlê*. Cette forme s'emploie uniquement aussi lorsque « seul » est suivi d'un complément : *ê sêlê d'îfâ* (il est seul d'enfants). — *tò*, forme indigène de « tel », ne s'emploie que substantivement dans l'expression *ê tò, nâ tò* (un tel, une telle), et adverbialement dans la locution *tò fâxê be* (ainsi fais-je) où, étant proclitique, sa voyelle s'est fermée. Les autres emplois sont dévolus à *têlê*.

A titre de curiosité, je signale le cas assez rare de *triplets*, lorsque le mot français a pénétré dans la langue à deus époques et avec deus sens différents. *Caryophyllum* est devenu à Vinzelles *kârâfê* (mot demi-savant) avec le sens de « giroflée ». Le français apporte « giroflée », prononcé « géroflée », qui, par une assimilation de consonnes suivie d'une action analogique, donne *dzânéfréyâ*, au sens d'« œillet mignardise ». Plus récemment, « giroflée » pénètre de nouveau en patois, où le mot devient cette fois *jêrôfléyâ*, pour désigner une nouvelle espèce de giroflée, distincte de l'ancien *kârâfê*.

Albert DAUZAT.

LE PARLER POPULAIRE

DE L'ÎLE ANGLO-NORMANDE D'AURIGNY

Les personnes qui ont l'habitude de se servir souvent de cet indispensable instrument de travail, l'*Atlas linguistique*, n'ont pas été sans remarquer, à un certain numéro, la présence fréquente du tiret indiquant que, à cet endroit, l'enquête n'a pu porter sur le mot étudié.

Il s'agit du numéro 396 et de l'île anglo-normande d'Aurigny. M. Edmont, dans la *Notice* jointe à l'*Atlas linguistique*, nous informe lui-même que la difficulté des communications l'a empêché de rester à Aurigny tout le temps nécessaire. Il faut, en effet, ou se borner à passer quelques heures à peine dans cette île, ou se résigner à y séjourner plusieurs jours. L'île, par elle-même, n'a aucune importance, elle manque de pittoresque, et M. Edmont eut raison de n'y rester que quatre heures. C'est, du reste, le seul point où la force des choses l'ait empêché, en partie, d'accomplir, jusqu'au bout, sa difficile mission.

Mais rien de ce qui touche l'*Atlas linguistique* n'est indifférent et il m'a semblé qu'il serait peut-être intéressant de le compléter sur ce point spécial, en apportant quelques documents recueillis suivant la méthode de MM. Gilliéron et Edmont.

J'ai moi-même, pour la préparation de ma thèse de sortie à l'École des Chartes, dû aller, à deux reprises, en *Auri-*

gny, et j'ai pu me livrer à une assez longue enquête sur le parler populaire de cette île.

Aujourd'hui, je voudrais me borner à donner, avec quelques renseignements sur les parlers des îles anglo-normandes, en général, une transcription de la parabole du Semeur, que j'ai fait faire à mon dernier voyage. Ce texte complète la littérature patoise des îles, assez abondante, pour Guernesey surtout, mais où Aurigny n'était pas représenté.

Dans un prochain article, je donnerai la traduction en patois d'Aurigny de quatre ou cinq cents mots choisis dans le répertoire populaire, et désignés pour établir les lois phonétiques, et j'apporterai, avec leurs équivalents patois, la série des mots faisant partie de son questionnaire, que M. Edmont a été forcé de laisser de côté.

I

Les parlers populaires des îles anglo-normandes méritent de retenir l'attention. Ils se sont trouvés dans cette situation exceptionnelle de pouvoir évoluer librement, les îles étant séparées politiquement de la France et jouissant de la plus large autonomie sous le sceptre des rois d'Angleterre, ducs seulement dans la Normandie insulaire. Aussi ces parlers se montrent-ils vivaces, plus qu'aucun autre parler français, sauf peut-être en Basse-Normandie ou dans le pays wallon. Non seulement de paroisse à paroisse, mais de génération à génération on peut noter des différences dans la prononciation.

A Guernesey, en trois heures de marche, on peut voir le son *ō* par exemple, évoluer et passer à *ê*, et rencontrer sur sa route tous les intermédiaires : *mōd* < *măōd*, < *măăd* < *măd* < *măəd*, < *mêd*, et ce dernier son arrive à

être presque voisin de *măd*. Dans la même île, dans la paroisse de Saint-Martin, j'ai entendu un vieillard de 82 ans, aujourd'hui décédé, M. Mauger, prononcer *gŭvĕrnô*, *vôlô*, *mîrô* (miroir, glace, *mîrĕ* dans les Iles), alors que son fils, M. Mauger, député aux États de Guernesey, disait *gŭvĕrnăĕ*, *vôlăĕ*, *mîrăĕ*. La prononciation de M. Mauger père était du reste très archaïque, je n'ai pu la retrouver chez aucun autre guernesiais. A Serk, dans une famille composée de la mère, de la fille, de la petite-fille, à chaque âge correspondait un traitement dissemblable de la finale ĕ, venant du latin *illum*. Cultellum < *kŭtĕ* était *kŭtôĭ* pour la mère, *kŭtĕĕ* pour la fille, *kŭtĕĕk* pour la petite-fille.

Un autre témoignage de la vitalité de ces parlers populaires est l'existence d'une importante littérature en patois. Celui de Guernesey est même entré dans l'histoire des lettres françaises. Victor Hugo, dans les romans écrits à Guernesey, fait à plusieurs reprises des citations, tirées dit-il, de vieux manuscrits, qui sont en réalité du poète guernesiais Métivier. Métivier, mort en 1870, était un homme cultivé, un poète agréable, encore qu'un peu gaulois, de beaucoup supérieur à son émule le rimeur-maître d'école Corbet. Jersey a aussi sa littérature. Les poètes des *Rimes jersiaises* sont même antérieurs à Métivier. Et tous les Jersiais suivent avec intérêt les aventures de *Bram Bilo*, auxquelles, chaque année, M. Mourant ajoute un nouveau chapitre. La *Parabole du Semeur* a été traduite en langage serkiais. Seul le parler populaire d'Aurigny n'a jamais été écrit.

Cette vitalité du patois est d'autant plus remarquable qu'il est menacé, dans les Iles, plus peut-être que partout ailleurs. Non pas qu'il soit combattu ouvertement. C'est contre le français, naguère encore langue privilégiée, que sont dirigés les efforts faits pour angliciser l'archipel. Il est

encore la langue de la plus grande partie de la presse insulaire. Dans les réunions méthodistes ou anglicanes on lit encore la Bible d'Osterwald et l'on chante du Marot, du Théodore de Bèze ou du Louis Racine. Mais là, le français recule déjà. Le recteur anglican de Saint-Pierre-Port, le Révérend Lee, qui prêchait une fois par mois, en français, dans son église, a dû y renoncer, faute de pouvoir être compris par ses ouailles. Aussi bien, les deux villes de Guernesey, Saint-Pierre-Port et Saint-Sampson sont-elles devenues complètement anglaises, et dans nombre de magasins et même d'hôtels, le français n'y est plus entendu. A Jersey, seulement, le français peut compter sur un certain avenir. Il est la langue enseignée dans les écoles catholiques de l'île, tenues par les Oblats et dirigées par l'énergique Père Le Vaccon. Les catholiques jersiais y tiennent d'autant plus que là-bas, anglicisation et anglicanisation passent pour être synonymes. Or si les catholiques sont, en ce moment, moins nombreux que les protestants, par un phénomène qui a son analogue au Canada, leur natalité balance celle de leurs rivaux. Grâce à ces conditions spéciales, on parlera encore le français à Jersey, longtemps après qu'il aura disparu des autres îles.

Le patois pourra résister plus longtemps. Il est encore la langue de tous les paysans, mais peu à peu il s'imprègne de formes anglaises. Peut-être est-ce là la raison qui rend si attachante l'étude des parlers populaires des îles. On a toujours une certaine peine à suivre exactement les progrès de la conquête d'un patois par le français, car, du moins au début, un parler vivace absorbe et *patoise* les mots de la langue officielle, dont il est forcé de subir l'entrée. Cette absorption est rendue plus difficile s'il s'agit d'une langue étrangère. En fait, les mots anglais, qui commencent à s'introduire un peu nombreux seulement depuis une trentaine d'années, sont très facilement reconnaissables.

C'est surtout dans le vocabulaire de la vie sociale que se font les progrès de l'anglais. C'est en effet avec l'Angleterre que commercent les îles, c'est chez elle que Jersey envoie ses primeurs et le Guernesiais les raisins frais, les tomates et les *bûlb* qu'il cultive amoureusement dans ses *grîndûis* (serres). La chose introduit le mot. De plus, la plupart des touristes, dont les visites sont la principale richesse des îles, sont Anglais. Anglais aussi les soldats, qui défendent l'archipel contre une invasion imaginaire des Français, cauchemar persistant des *Ilemans* gallophobes.

II

La crainte d'une prompte disparition ou d'une profonde altération du patois est prématurée pour Jersey et Guernesey qui ont une population très dense (respectivement 54, 510 et 35, 218 habitants, selon les Guides), pour Serk où il n'y a ni troupes, ni administration anglaises, mais elle est justifiée pour Aurigny, qui est avant tout une île de garnison, où il y a plus de soldats anglais que d'habitants.

Aurigny¹, en anglais Alderney, en patois *ôrni*, est la plus septentrionale des Îles anglo-normandes. Sa superficie est de 785 hectares, et le nombre de ses habitants de 1.392.

L'île resta à l'Angleterre après la réunion de la Normandie continentale à la France, mais jouit longtemps d'une large autonomie. Au début du xix^e siècle, elle avait encore des gouverneurs héréditaires, les Le Mesurier. Cette famille ayant vendu ses droits en 1825, à la Couronne britannique, le lieutenant-gouverneur de Guernesey est revêtu depuis cette époque de l'autorité civile et militaire dans Aurigny.

1. *Riduna*, à l'époque gallo-romaine.

Aurigny est de beaucoup la plus anglicisée des îles anglo-normandes. L'Angleterre caressa longtemps l'espoir d'en faire une forteresse importante qui eût commandé la route entre les ports français de Brest et de Cherbourg. Dès 1847 de grands travaux furent entrepris pour y construire un port, mais les courants marins, très violents, empêchèrent ces projets d'aboutir. De nombreux ouvriers irlandais et écossais étaient accourus à cette occasion, quelques-uns s'établirent dans l'île, mais la plupart, après l'échec des plans de l'amirauté, la quittèrent. Des rues entières de maisons désertes (174 maisons sur 527) montrent encore la trace de leur passage. Bien qu'on ait renoncé aujourd'hui à faire d'Aurigny une place de premier ordre, on y a laissé 250 canons et 2.000 hommes. L'île ne vit que par la garnison, les soldats sont anglais, les fournisseurs et les commerçants parlent anglais. Seuls quelques paysans se servent encore du patois.

Un autre danger en menace la pureté. A cause de la proximité d'Aurigny avec la Hague, de nombreux garçons ou filles de ferme de la côte française trouvent à s'embaucher dans l'île. Excellents travailleurs, ils s'y marient souvent et apportent avec eux l'influence de leurs parlers d'origine.

J'ai fait deux voyages *en Aurigny*, en septembre 1902 et en octobre 1903. La première fois j'eus une entrevue avec M. Piquot, procureur royal dans l'île, descendant de protestants français réfugiés, et j'obtins de lui des renseignements généraux. La deuxième fois, je pus interroger longuement deux paysans, le mari et la femme, tous deux nés à Aurigny, de vieille famille auregnaise, âgés d'environ trente à trente-cinq ans. J'eus aussi une conversation avec un autre insulaire d'une cinquantaine d'années, M. Duplein, homme assez cultivé. Les mots suivis d'un D sont ceux

que j'ai pu obtenir de lui. La lettre M désigne le paysan, tous les autres mots, les noms de lieu et de personne, ainsi que le texte sont de sa femme.

TEXTE AUREGNAIS

LA PARABOLE DU SEMEUR

ã eũ tã lã, kũm lẽ jã s'ãsabyẽ ã fũl ẽ kẹ nũ kwẽrẽ dẽ vĩl
vẽr Jẽzũ, i lẽ dĩ ãn pãrãbõl.

ã sũmẽã sũrtĩ pũr sũmãy sũ grãẽ ẽ kã il sũmẽ ãn partĩ dũ
grãẽ kĩyĩ dã lẹ kmẽ ẽ i fũ pĩlẽ dsũ. ẽ lẽ mỗsũ ãmãjĩdr. ẽ ãn õt
pãrtĩ kĩyĩ sũ l' gãlõ, ẽ kãt i kmãçĩ ã krẽt, l grãẽ sẽkĩ, mãm d' yõ.
ãn õt pãrtĩ kyĩ dã lẽz ẽpĩn ẽ les ẽpĩn krẽũdr ẽ ã mẽm lã ãl l'
ẽtũfĩdr. ãn õt partĩ kyĩ dã d' la bwõn tẽr, ẽ lẹ grãẽ ẽyã krẽã
rãpõrtĩ du bwõ frĩ, çã pur çã.

ã dĩzã çãçẽ, i kriyẽ kẹ çãçẽ ỗ ki ã dz ỗrẽl pur wĩr.

sẽ dĩstĩl dẽmãdĩdr kĩ kẽ sĩyĩfĩ çũt pãrãbõl, ẽ i lẽ dĩ : pur
vũ, i vũz ẽ dũnãy dẹ kunẽtr lẹ mĩstĩr dũ rwẽyõm dẹ Dyã, mẽ
pũr lẽz õt, il nẹ wĩdr k' ã parabol, dc sũrt k' ã lẹ vỹyã, il nẹ
vã pũ, ẽ k' ã ỹyã, ãn kũprẽn pũ. ç' ẽ ỹçẽ lẹ sã d' çũt parabol. La
smãç, ç'ẽ lẽ pãrõl dẹ Dyã, lẹ kmẽ k' ỗ rçu la smãç ç' ẽ lẽ syẽ
k' ẽkũt lã parol, mẽ lẹ dyãb vyẽ ỗsĩ vũt ẽ lã lẽv dũ kẽã dẹ pẽã
ki n'ẽkũt ẽ n' sẽ sũvẽ. Lẽ gãlõ wẽ k' la sũmãç ã kyẽ, ç'ẽ lẽ syẽ
ki ẽkut la parol, ẽ kĩ la rçẽv ãvẽk jwẽã, mẽ ki n'ẽyã pũ dẹ
rãçĩn, ne krẽ kẹ pur ã lã, ẽ n' rẽsĩst pũ ã l'ẽr dẹ la tãtasyõ.
Lz ẽpĩn wẽsk la smãç ã kyĩ, ç'ẽ lẽ syẽ k'ẽkũt la parõl, i s'ãvõ
ẽ i lã lẽs ẽtũfay pãr lẽs ẽkyẽtũd ẽ lẽ pyẽsĩr d' la vũ, ẽ ãn' fõ pũ
d' frĩ. La bwõn tẽr k'ỗ rçu lã sũmãç, ç'ẽ lẽ syẽ k'ẽkut lã pãrõl
dõv ã kẽ drwẽ ẽ bẽ dĩspõzẽ ẽ ki pòrt du frĩ pũr la pũsyãç¹.

(A suivre.)

François EMANUELLI.

1. La parabole du semeur est trop connue pour qu'il soit utile d'en donner le texte français.

COMPTES RENDUS

Louis LAMBERT. — *Chants et chansons populaires du Languedoc*, recueillis et publiés avec la musique notée et la traduction française. Paris et Leipzig, Welter, 1906, 2 vol. in-8 de VIII-385 et de 345 pages.

Commencée jadis en collaboration avec Achille Montel et publiée en très petite partie, quelque temps abandonnée à la suite du deuil qui priva M. Lambert d'une précieuse coopération, cette « somme » du folk-lore chanté du Languedoc vient heureusement assurer une existence au moins documentaire à près d'un millier de traditions populaires diverses. Œuvre de pitié accueillante plutôt que de critique, les deux volumes de M. Lambert reculent à l'occasion au delà des strictes limites du Languedoc les frontières de la région dont chante ou murmure ici l'âme populaire. Nul souci n'y paraît de comparer, de dater ou de commenter les matériaux recueillis ¹. Mais des chants du premier âge aux formules d'épousailles, des rondes enfantines aux bourrées et aux rigaudons, des dictons sur les noms de baptême aux couplets sur les épous mal assortis, toute la gaité

1. M. Clédat me fait remarquer que l'air de bourrée noté t. II, p. 7, peut être rapproché de ceux que la *Revue de philologie française* a publiés t. III, pp. 222 et 313 ; t. VI, p. 302. Des formules comme le n° XLIII du t. I, p. 72, se retrouvent ailleurs, dans les Vosges par exemple. Je me permettrai d'indiquer à ce propos à M. Lambert, au sujet de la *pouma* (I, p. 57), un procédé assez singulier de détermination qui était traditionnel à Saint-Dié : pour savoir lequel désigner, des deux poings fermés qu'on vous tendait, on se tirait brusquement les sourcils ; la main dans laquelle restaient le plus de poils correspondait au poing qu'il fallait frapper.

traditionnelle, tout le savoir et tout l'humour transmis et légués par les générations sont venus s'inscrire dans ces pages, assonances et rimes, paroles et musiques. Il est à souhaiter que de nouvelles provinces de France se trouvent dotées à leur tour, après le Languedoc et quelques autres pays déjà pourvus, d'un *cancionero* de ce genre. La littérature et l'histoire littéraire seraient les premières à s'en réjouir : Mistral n'a-t-il pas collaboré à ce recueil-ci, et la chanson de *Magali* n'y donne-t-elle pas lieu à d'intéressants rapprochements que tout lecteur de *Mireille* lira avec curiosité?

F. BALDENSPERGER.

J. BOURDEAU. — *Poètes et humoristes de l'Allemagne ; la France et les Français jugés à l'étranger*. Paris, Hachette, 1906 ; in-16 de 282 pages.

Autant ces études, lorsqu'elles parurent dans la *Revue des Deux Mondes* ou ailleurs, il y a une vingtaine d'années, pouvaient offrir de nouveauté et d'intérêt, autant leur réunion dans ce volume, sans aucune mise au point sérieuse, est inopportune et capable de rendre un mauvais service au public français et un service pire à la bonne renommée de l'information française. Il y a quelque chose d'assez choquant, ne fût-ce que dans l'aspect matériel, à voir citer, dans un volume qui porte le millésime de 1906, M. Scheffel, M. Freytag, M. Keller : et ce sont là de ces « égards », comme dirait l'autre, auxquels les morts ont le droit de préférer la vérité. Ailleurs, c'est « naguère » qui veut dire le 15 mars 1872 (p. 92) ; un comité « vient de se fonder »... en 1883 (p. 203). Plus fâcheuse encore, cela va sans dire, est l'indifférence de l'auteur à tout ce qui a pu modifier, dans l'intervalle, l'appréciation qu'il convient de faire de ces écrivains étrangers. Son *Lenau* est antérieur à la publication des lettres à Sophie Lœwenthal ; son *Keller* ignore l'*Épigramme*, les *Nouvelles zurichoises*, la *Correspondance*. Si bien que ces

articles portent la peine de leur exhumation à peu près pure et simple. A leur place, à leur date, dans les collections où l'on pouvait les rechercher, ils offraient en quelque sorte un état ancien de la critique française en matière de littérature étrangère ; sous leur forme actuelle, en dépit de leur agrément et de quelques aperçus ingénieux et finement exprimés, ils témoignent surtout du renouvellement qui s'est fait, en dehors d'eux, sur plusieurs points auxquels ils touchent.

Ce n'est pas que l'auteur se soit interdit toute correction. En voici quelques-unes :

Revue des Deux Mondes, 1^{er} nov.
1881, p. 152 :

Ce point de vue, exclusivement national et patriotique, explique à la fois le succès des *Ancêtres* en Allemagne et le peu d'intérêt qu'y trouve l'étranger. Si nous les lisons avec curiosité, c'est moins pour le mérite intrinsèque du livre qu'afin de mieux connaître le tour d'esprit des Allemands, de mieux suivre la trace de leurs pré-occupations jusque dans un genre réputé frivole. Tout l'ouvrage est si rempli d'intentions et d'abstractions qu'il ne reste rien pour l'art désintéressé.

... cette prose allemande marche d'un pas pesant.

ibid., 15 février 1885, p. 884 :

... le *Ich-Roman*, roman du moi, par opposition à l'*Er-Roman*, ou roman du lui, quand c'est l'auteur qui parle au lecteur.

p. 887 :

... A Sterne comme à Shakespeare ils ont emprunté le désordre et l'incohérence, plutôt que l'originalité de l'humour.

Poètes et humoristes, p. 173 :

Ce point de vue, exclusivement national et patriotique, explique à la fois le succès des *Ancêtres* en Allemagne et le peu d'expansion de cette branche de la littérature allemande à l'étranger.

... cette prose allemande marche d'un pas un peu pesant.

ibid., p. 178 :

... le *Ich-Roman*, roman du moi (par opposition à l'*Er-Roman* ou roman du lui), quand c'est l'auteur qui parle de lui-même au lecteur.

p. 184 :

... A Sterne comme à Shakespeare ils ont surtout emprunté le désordre et l'incohérence.

p. 896 :

... le dégoût des joies célestes
et le regret du coin de terre où ils
ont souffert, où ils ont aimé.

p. 199 :

... le dégoût des joies célestes
et l'infini regret du coin de terre
où ils ont souffert, où ils ont
vécu, où ils ont aimé.

Des atténuations sont donc venues, en plus d'un endroit, modifier la version primitive. Pourquoi M. Bourdeau n'a-t-il pas poussé plus loin le scrupule, et ne s'est-il pas soucié de vérifier *au fond* ces pages d'autrefois ?

F. BALDENSPERGER.

MÉLANGES F. BRUNOT

Le volume de *Mélanges* offert à M. Brunot par ses élèves et amis se recommande tout d'abord par la variété des sujets traités¹. Il nous serait impossible, dans le cadre d'un court article bibliographique, d'analyser comme il conviendrait ces 34 « contributions » dont aucune n'est sans intérêt. Nous nous bornerons le plus souvent à les signaler à l'attention des érudits qui ne connaîtraient pas encore ce beau volume, en les groupant comme il suit :

a) ÉTUDES LEXICOGRAPHIQUES

M. Ch. BEAULIEUX a dressé la liste des Dictionnaires, lexiques et vocabulaires antérieurs au *Trésor* de Nicot (1606).

M. O. BLOCH, dans son *Étude sur le Dictionnaire de J. Nicot*, a relevé les expressions employées dans les définitions et exemples des mots commençant par la lettre *A*, et non signalées à leur ordre alphabétique.

Outre des termes de grammaire, on y trouve aussi « un grand nombre de vocables qui sont du langage courant ou qui sont

1. *Mélanges de philologie* offerts à F. Brunot, à l'occasion de sa xx^e année de professorat dans l'enseignement supérieur, par ses élèves français et étrangers (Paris, Soc. nouvelle de Librairie et d'Édition, 1904).

intéressants à divers titres », archaïsmes, néologismes, termes techniques, emplois grammaticaux, formes, acceptions de sens et locutions curieuses. On jugera de l'utilité qu'il y aurait à étendre semblable révision au *Thrésor* entier, quand on saura que M. Bloch a ainsi enrichi la seule lettre *A* de plus de 300 vocables.

b) ÉTUDES DIALECTOLOGIQUES

M. J. CHARLES propose un certain nombre d'étymologies foréziennes : *endôdrâ* (*indolorare*); *mwé* et *mâ kâ* (*magis*); *mwénâ* (*mansionata*); *siourâ* — *seiâ* (*seperare, secare*); *egra-meyâ* (**exgramidiare*).

M. DÉSORMAUX donne une contribution à la morphologie des parlers savoyards : *Les noms de nombres cardinaux*, relevés dans 28 localités.

MM. LATREILLE et VIGNON ont étudié les grammairiens lyonnais et le français parlé à Lyon à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e. Il s'agit de Domergue, de Molard, l'auteur du recueil de « lyonnoisismes » paru en 1792, d'un autre « instituteur », De Place, qui publia des *Observations grammaticales sur quelques articles du Dictionnaire du nouveau langage*, et du Dr Sainte-Marie.

Les auteurs attirent principalement l'attention sur le Manuel de Molard, recueil de matériaux qui méritait d'être exhumé : « C'est une source précieuse de renseignements sur l'état du français de la province, tel qu'on le parlait à Lyon. »

Ces renseignements ont trait à la grammaire et surtout au lexique, ce qui fournit à MM. L. et V. l'occasion de passer en revue les termes dialectaux, les archaïsmes, les mots plus ou moins modifiés dans leur forme, et les néologismes, dont l'ensemble constituait le français local des contemporains de Molard. La plupart de ces termes survivent encore. Tous ne sont pas spéciaux à Lyon, comme Molard semblait le croire. Par exemple, *bugne* et *moule de bois* ne désignent pas « des choses particulières à la ville de Lyon ».

Si Molard avait pu comparer au parler lyonnais celui des régions voisines, il aurait constaté que bon nombre de ces locutions qu'il trouve incorrectes sont usitées dans un domaine relativement fort étendu. Ainsi une foule de « lyonnaisismes » sont aussi des « savoyardismes ». Citons au hasard, parmi les archaïsmes : *arboriste*, *goulet*, *bègue* (il), *consulte*, *couverte*, au fin fond, *navols*. De même, dans la Suisse romande ou dans la Savoie, les mots suivants ont, entre autres acceptions, celle que Molard enregistrait : *brique* (débris), *cantine*, *carotte*, *châsse* (bière), *communs* (latrines), *conséquent* (important), *fatigué* (malade), *garçon* (fils), *grange* et *granger*, *marteau* (dent mâche-lière), *rechigner*, *vogue* (fête locale), etc.

Ajoutons, parmi les dérivés et les composés : *dédite*, *plie*, *bafrée*, *rincée*, *chevilière*, *manille* (anse), *décesser*, *se rentourner*, *chaud et froid*, *arrière-grand-père*, qui mériterait droit de cité aussi bien qu'*arrière-grand-oncle* ¹.

Il y aurait donc lieu de préciser, parmi les mots cités comme provincialismes lyonnais, ceux qui sont réellement originaires de Lyon et qui de là ont rayonné dans toute la région lyonnaise, et ceux dont les immigrants ont enrichi les vocabulaires d'Onofrio et de Puitspelu. Il faudrait examiner à ce point de vue les relations de Lyon avec les provinces limitrophes. Nous soumettons le problème à nos érudits collègues, MM. Latreille et Vignon. Ce serait l'utile complément de leur excellente étude.

A la suite de la Pléiade, Henri Estienne remarquait que nos écrivains pourraient « faire leur prouffit de plusieurs vocables qui

1. *Aria* a été relevé dans le vocabulaire de Huysmans. Le mot est donné comme terme populaire (*Mélanges*, p. 164).

Bélatouret, nom du foret, « dont la composition est obscure », ne proviendrait-il pas du patois *bétd*, bouter, et *touret*, mentionné dans le *Dictionnaire général* au sens d'anneau ?

Balayette, que condamne Molard, est prononcé *baliette* par une foule de Lyonnais (prononciation indiquée plus loin pour le verbe *balayer* : *balier*).

L'aphérèse *chaillotte* (*échalote*) repose sur un calembour et rentre dans la catégorie des faits étudiés sous le nom de déglutination de l'article. On trouve de même en Savoie *chalote*, et *charlote* (calembour différent).

toutefois ne sont en usage qu'en certains endroits de la France ». On connaît le mot de Montaigne sur les gasconismes. Molard constatera à son tour que le français n'a rien qui puisse remplacer ce qu'il appelle des barbarismes. Quel mot en effet traduirait exactement ce « lyonnaisisme », si fréquent encore de nos jours : du pain *cafi* ?

M. J.-M. MEUNIER dresse la liste des dérivés nivernais de *manere* et donne l'étymologie du toponymique *Maumigny*.

c) PHONÉTIQUE

M. FAUSTE LACLOTTE : *Note sur l'épenthèse en français* (étude de phonétique expérimentale sur *teneru(m)*, *camera*).

M. P. HORLUC s'est demandé si *L* non mouillé + *Y* peut se réduire à *Y*. Il aboutit à la conclusion suivante : « *Y* initial ou non peut provenir de *l* + *y* ; mais il n'en provient pas directement ; il a fallu d'abord que *l* se soit mouillée au contact de *y*. On a le processus suivant :

$$l + y > lh > y \text{ »}.$$

M. ROSSET s'est occupé de la prononciation de l'*E féminin au XVII^e siècle*, moment décisif dans l'évolution de ce son. Les intéressantes observations qu'il a groupées avec beaucoup de méthode et de clarté, relèvent à la fois de la prosodie et de la phonétique.

Anatole France remarque quelque part que nos poètes, pendant deux siècles, se sont escrimés à éviter d'écrire *tu es*, *tu as*. Cela seul suffirait, ajoute-t-il, pour prouver à quel point nous sommes une nation disciplinée. Encore aujourd'hui combien de poètes n'oseraient dire avec Mæterlinck :

Les clefs sont tombées de la tour ?

C'est que les règles de notre versification sont toujours en retard sur la prononciation ¹. Quand Ronsard était gêné par l'*e* dit muet, il écrivait : *souv'rain*, *taf'tas*, et Desportes : *zodiac'*, *HercuP'*, comme le feront Richepin ou nos chansonniers. Faut-il

1. Voir à ce sujet le très intéressant article que M. Firmery a publié ici-même (t. VIII) : *Projet de Réforme de la versification française*.

invoquer Malherbe pour condamner aujourd'hui ceux qui conforment la scansion à la prononciation ? Il n'y a pas de motif pour proscrire actuellement *aies*, *fuient*, de l'intérieur du vers, pas plus d'ailleurs que *joie*, *aimée* (devant consonne) et les mots analogues ¹.

Comme le fait observer avec raison M. R., *e* s'est maintenu plus longtemps sonore quand il suivait les diphtongues *ay*, *oy*, et après la voyelle *i*. « Certains mots ont encore dans la prononciation moderne le *e* assez sonore : la *paye* ; mais c'est un provincialisme ». Je relève précisément le vers suivant, de Jules Tellier :

Paye-nous nos bienfaits en caprices ingrats.

(*Les Reliques* : Princes de la Jeunesse.)

On pourrait dire que la seule règle définitive est l'harmonie. Aussi « les poètes romantiques et surtout les symbolistes ont, avec raison, peu à peu perdu ce superstitieux respect de la seule graphie ».

Quelques remarques de détail : la prononciation *eu* de l'*e* dans *vie* (*vi-eu*), que Bouillette signale en 1760, est celle qu'indique Voltaire dans une lettre à l'abbé d'Olivet, datée de Ferney, 5 janvier 1767 : « La gloire et la victoire, à la fin d'une tirade, font presque toujours la *gloir-eu*, la *victoir-eu*. Notre modulation exige trop souvent ces tristes désinences... » (Voir toute la lettre.) Notons que ce son est encore très répandu dans la région lyonnaise.

Pour communément, c'est assurément l'analogie qu'il convient d'invoquer, plutôt qu'une tendance phonétique à laquelle échapperaient les substantifs en *ment* tels que *ménagement* ². L'a-

1. Par contre, il ne nous semble guère possible d'admettre la scansion de certains symbolistes, qui comptent pour une syllabe l'*e* final d'*aimée* : *nommée Mab*, 4 syllabes (Jean Moréas). Cette tentative de retour au passé n'a aucune chance d'aboutir. Elle ne s'appuie ni sur la prononciation actuelle, ni sur l'harmonie. S'il faut absolument « mettre *prie-Dieu* dans un vers », qu'on lui octroie la place de deux syllabes.

2. A signaler une influence analogique différente : *avidement* (amené par *évidemment*), que je relève dans *La Vie Littéraire*, d'Anatole France (t. IV, article sur « La rame d'Ulysse », p. 193).

analogie a permis de distinguer les deux mots *aveuglement* et *aveuglément*. J'ai souvent entendu prononcer, comme M. R., *rondément*, et comme lui par un Bourguignon. *Rondément* finirait d'ailleurs par ne plus étonner, comme *précisément*, ou comme *obscurément*, pour *obscurément* (encore dans Oudin, H. D. T.), *confusément*, pour *confusement* (voir l'article du *Dict. Général*). Cf. *aucunément*, relevé p. 305 des *Mélanges*.

Il y aurait lieu de noter actuellement les différences de prononciation, suivant les régions, des mots tels que *genevois* (*gènevois*), *genépi* (*génépi*), *genevrier* (*génévrier*), *chenevis*, *chenevotte* (et *ché*), etc. (Cf. Carl WAHLUND : *Cent mots nouveaux*.)

Pour *genépi*, en particulier, donné par H. D. T., sous la forme *génépi* ou *génipi*, comme emprunté du savoyard *génépi*, la prononciation à peu près exclusive en Savoie est *genépi*.

M. ZÜND-BURGUET a consigné le résultat de minutieuses *Recherches expérimentales sur le timbre des voyelles nasales françaises*. Cette étude est accompagnée de figures et de graphiques qui permettent de suivre la démonstration avec beaucoup de clarté.

d) MORPHOLOGIE

M. A. CUNY, « A propos des adjectifs en *idus* », ajoute de nouveaux exemples aux adjectifs en *idus* que M. Niedermann a expliqués comme étant « des dérivés secondaires soit de noms, soit d'autres adjectifs disparus ou existant encore dans la langue ».

Il étudie notamment à ce point de vue *forda*, *torridus*, *horridus*, *callidus*, *tepidus*, *tardus*, *rubidus*, *floridus*. « En résumé, le suffixe *-do-*, pour autant qu'il est indo-européen, est un suffixe secondaire d'adjectif. Le complexe : *voyelle + do-s* a également et dans tous les cas abouti à *-idus* ».

e) SYNTAXE

Les recherches syntaxiques sont représentées par :

M. GAFFIOT : « *C'est que* ». Cette locution semble avoir parfois une acception adversative, mais cette idée est dans l'intonation, et « *c'est que* » n'a aucune valeur purement oratoire.

M. H. YVON pose cette question : « Y a-t-il un présent passif en français ? »

« Étant donné deux manières principales d'envisager l'action verbale (accomplie ou en voie d'accomplissement), certains verbes expriment *plutôt* le premier point de vue et ont *plutôt* un *parfait* passif tandis que les autres expriment *plutôt* le second point de vue et ont *plutôt* un *présent* passif ; mais un changement de point de vue, qui semble possible pour le plus grand nombre des verbes, peut tout modifier. »

f) HISTOIRE LITTÉRAIRE ET HISTOIRE DE LA LANGUE

M. BRANDON cherche à établir la date de la naissance de Robert Estienne (octobre 1499).

M. M. BRUNET publie « quelques notes sur un chapitre de Michelet » (La Tempête d'octobre 1859). Il compare le brouillon de journal du grand écrivain à la rédaction définitive du chapitre de *La Mer*, en insistant particulièrement sur le rythme.

M. J. BUCHE s'est demandé, au cours de ses recherches sur Maurice Scève et l'italianisme à Lyon, si *Délie* était simplement une abstraction et l'anagramme de *l'Idée*. Il conclut que Pernette du Guillet a été l'inspiratrice de Maurice Scève.

Le poète chanta celle qu'il aimait d'un amour platonique, nuancé de regrets qui l'étaient moins. Cette conclusion nous paraît tout à fait légitime.

M. L. DELARUELLE, à propos du séjour à Milan d'Aulo Giano Parrasio, nous donne de très intéressants détails sur la vie des professeurs, au temps de la domination de Louis XII dans le Milanais. « Ce sont de pauvres hères qui vivent au jour le jour et qui souvent sont exposés à mourir de faim. Pédagogues ou professeurs publics, ils sont toujours à attendre leurs honoraires ou leur traitement. Ils dépendent uniquement du caprice des « Mécènes » qui les entretiennent... Ils n'ont pas de dignité ; en revanche ils sont pleins d'orgueil ;... surtout ils sont fiers de leur érudition. » Violents et querelleurs, ils sont souvent aussi prompts à donner un coup d'épée qu'à échanger des injures.

Parrasio fut du moins « un bon ouvrier », qui rechercha les meilleurs manuscrits et épura les textes. Son influence dut être grande sur les Français qu'il essaya de conquérir à Milan à la cause de l'humanisme.

M. P. FOUQUET a recherché quelles étaient les opinions grammaticales de Rousseau. Pour l'auteur de l'*Émile*, les qualités essentielles sont la clarté, la cadence et l'harmonie, et aussi la correction et la pureté du style, dont il prétend cependant faire bon marché. Sur le progrès des langues et sur les principes du style, Rousseau ne pense pas comme ses contemporains : il continue plutôt à suivre les tendances des grammairiens du XVIII^e siècle.

M. A. FRANÇOIS, dans une « Note sur le *Quinte-Curce* de Vaugelas », nous initie à la laborieuse méthode du traducteur, qui cherchait à adapter l'original au goût de ses contemporains, en mettant un scrupule infini à « peser les mots et les phrases et à résoudre les mille petits problèmes de grammaire qui surgissent au cours de son entreprise ». M. F. a confronté en différents passages l'*Arrian* d'Ablancourt et les éditions de 1653 et de 1659 du *Quinte-Curce*. Il montre avec évidence de nombreux emprunts faits directement par Vaugelas au traducteur d'*Arrian*. Singulier procédé que de traduire un texte en se servant de la traduction d'un autre texte ! Mais M. A. François fait remarquer avec raison combien est caractéristique « cet effacement de la personnalité chez un écrivain en renom... D'Ablancourt ayant trouvé le vrai tour de la prose historique au gré des courtisans et des gens de lettres, Vaugelas se conformait à sa propre doctrine en cherchant à le reproduire »¹.

M. E. FREY a disséqué la langue de J.-K. Huysmans et nous entraîne fort loin de Vaugelas et de ses scrupules. Son étude, très fouillée, est parfois bien divertissante. On y verra comment un styliste qui est un « gastralgique » en vient à mêler le jargon des précieuses à ses audaces de romancier naturaliste. Il dira par exemple que l'on expose « dans des compotiers de cristal

1. A la liste des éditions citées page 145, on peut ajouter la suivante : 1698, dernière édition, Paris, Billaine.

les dragées des anthracites et les pralines des cokes ». Cela n'est-il pas du dernier succulent ? Mais, après tout, *dragées* et *pralines* sont peut-être ici des termes techniques. Les disciples d'Allan Kardec seront sans doute un peu ahuris d'apprendre que « le spiritisme n'est que le goguenot de l'au-delà » ; ils pourront se consoler de cette désinvolture en vouant les feuillets de *Là-Bas* et *d'En-Route* aus « confessionnaus du corps. » Si vous ne comprenez pas, vous saurez qu'on appelle ainsi « les pièces aménagées pour déverser ses fuyants secrets ». Et si vous hésitez encore à comprendre ce que signifie pareil rébus, lisez l'étude de M. E. Frey : vous y trouverez (p. 185) le terme propre, qui choquait la pudeur de M. Huysmans. « Quand on se fait entendre, on parle toujours bien » ; mais il est des écrivains, parmi les mieus doués, qui se plaisent trop souvent à ne point être entendus.

M. F. GAIFFE appelle l'attention sur *La Vraie Mère*, de Moissy, qui est comme une première ébauche, en 1771, des *Remplacantes*. C'est l'œuvre de l'un de ces « bohèmes intelligents et incomplets, comme on en vit tant dans les dernières années de l'ancien régime, riche d'idées singulières, manquant surtout de bon sens et d'équilibre, dévorés du besoin d'innover, d'étonner et de scandaliser ».

Voici un des derniers épisodes de la lutte du français contre le latin. Il s'agit de la langue des inscriptions au XVIII^e siècle.

M. F. GOHIN nous apprend « comment une assemblée politique fut amenée à clore le débat littéraire qui, au siècle précédent, avait pris naissance et s'était agité dans l'Académie ». Le décret du 10 janvier 1794 est comme un dernier article de l'ordonnance de Villers-Cotterets. Il consacre définitivement la victoire du français. M. Gohin trouve que les inscriptions rédigées dans notre langue ne font pas mauvaise figure (et nous sommes du même avis) à côté des inscriptions latines. Pourquoi voit-on parfois réparaître celles-ci ? « La question du français dans les inscriptions » pouvait être posée au XVIII^e siècle. Il serait étrange qu'elle ne fût pas définitivement résolue au XX^e.

M. C. KATTEIN, dans son « *Histoire du mot IDYLLE* », donne le

sens original de ce terme, qu'il suit à travers les âges, dans les diverses littératures, en rectifiant chemin faisant les assertions erronées.

Les « *Notes sur F. de Callières et ses œuvres grammaticales* », de M. ROQUES, nous font mieux connaître ce gentilhomme-diplomate épris de beau langage non moins que de belles manières, qui prisait surtout dans la conversation des honnêtes gens une « connaissance parfaite des délicatesses de la langue ». On trouvera dans l'étude de M. Roques de nouveaux renseignements sur un certain nombre d'expressions qui figurent dans *Les Mots à la Mode*, de Callières, ou dans la comédie du même nom, de Boursault, et qui avaient échappé soit à M. Geijer, soit à M. Révillout. L'auteur réimprime plusieurs pages de la *Science du Monde*, ouvrage à peu près oublié de nos jours. Elles permettront d'ajouter quelques remarques à la *Prononciation française* de Thurot. C'est assez dire l'intérêt qu'offre l'étude de M. Roques. Un index, qui facilitera la comparaison avec le traité de Thurot, lui sert d'utile complément.

La contribution de M^{lle} Samfiresco est un « *Essai sur V. Conrart, grammairien* », d'après les manuscrits conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal. Ses notes ont trait à la prononciation, aux archaïsmes (*bref, courir, sus, rebailier, aucunément, aussitôt comme, quasi*), au sens des mots, à leur emploi. Il y a là tout un curieux chapitre, qu'on ne manquera pas de consulter, si l'on veut compléter les observations que les *Remarques* de Vaugelas ont déjà suscitées.

M. J. TRÉNEL compare les deux adaptations du psaume cx chez Marot et chez d'Aubigné. « C'est Marot qui a su le plus fidèlement conserver à sa traduction une couleur vraiment biblique... D'Aubigné, au contraire, est plus souvent soucieux de l'accompagnement musical de ses psaumes en vers mesurés que de leur valeur littéraire. »

M. Armand WEIL a pris pour texte un passage de J.-J. Rousseau, extrait des *Réveries* (vii^e promenade) et relatif à une herborisation que le « Promeneur Solitaire » fit du côté de la Robaila. L'auteur étudie le vocabulaire, la syntaxe et le style. Une apprê-

ciation d'ensemble achève cette analyse, qui est un modèle d'explication de texte ¹.

g) VERSIFICATION

Les mémoires qui complètent le recueil des *Mélanges* ont trait à la versification ².

Nous nous bornerons à les signaler aujourd'hui, pour ne pas prolonger outre mesure ce compte rendu. Nous en remettons l'analyse au prochain fascicule.

M. H. BORNECQUE : *La prosodie et l'Art métrique d'Horace dans l'Art poétique...*

M. H. CHATELAIN : *Le vers libre de Molière dans Amphitryon.*

M. J. SAROÏHANDY : *Origine française du vers des romances espagnoles.*

*
**

Il convient d'ajouter que MM. Chatelain et A. Weil s'étaient chargés de la publication du volume. C'est grâce à leurs soins diligents qu'elle a pu être menée à bonne fin. Les anciens élèves et amis de M. Brunot ont pu offrir ainsi à leur maître éminent, en témoignage de leur gratitude, un recueil qui soutiendra sans infériorité la comparaison avec les *Mélanges* dédiés à Ascoli ou à Carl Wahlund.

J. DÉSORMAUX.

1. *Combe* est fréquent également en Savoie. Il en est de même de *chevêche*. Aux remarques concernant *La Robaila*, on pourrait ajouter que la finale est atone, comme l'indique d'ailleurs la transcription *Rebelle*, citée en note p. 342. On risque de mal prononcer.

2. Ceus de MM. Cirot, Luchaire, J. Vendryès ne rentrent pas dans le cadre de la *Revue*.

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA « REVUE »

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

F. BALDENSPERGER. — *Notes sur la prononciation française du nom de Shakespeare* (Extr. de l'*Archiv* de Morf, t. CXV, fasc. 3-4, p. 399). — A rapprocher des *Notes sur la prononciation française du nom de Goethe*, signalées dans notre *Revue*, t. XVII, p. 88.

Valfrid PALMGREN. — *Observations sur l'infinitif dans Agrippa d'Aubigné* (Stockholm, Norstedt, 1905, in-8 de 160 p. Thèse d'Upsal). — De nombreux exemples, méthodiquement classés, nous renseignent sur l'emploi de l'infinitif chez Agrippa d'Aubigné, et en même temps sur les différentes valeurs des prépositions *à*, *de* et *pour* devant l'infinitif. Le classement est un peu compliqué, et il en résulte notamment que des exemples, qui gagneraient à être rapprochés, se trouvent à sept pages de distance, comme les deux suivants :

« La roine, mère du roi, se montrait fort *eschauffée* à disputer la succession du Portugal. »

« Il appella les habitants, les *eschauffant* de prendre le chef des Huguenots. »

Il est vrai qu'on nous renvoie d'un exemple à l'autre, mais sans indication de page, ce qui est fort gênant. Il y a avantage à utiliser ce travail en suivant l'ordre de l'index alphabétique des substantifs, adjectifs, verbes et adverbes après lesquels on rencontre l'infinitif¹, en rapprochant toutefois les mots de

1. Mais il faudrait compléter cet index, car il ne renvoie pas aux exemples qui ne sont pas classés d'après le mot qui régit l'infinitif (notamment à ceux de l'infinitif de manière et de moyen).

même famille ou de même signification tels que les substantifs *espérance* et *espoir* et le verbe *espérer*. Dans l'exemple de la page 135, *s'acheminer* dépend-il vraiment de « s'ennuyassent » et n'est-il pas régi par la préposition *pour* ? Y a-t-il lieu de mettre dans deux catégories différentes (infinitif de condition, infinitif de moyen) les deux exemples suivants :

« Vous ne me sçauriez point de gré à *vous compter* les desseins inutiles qu'avoit eu Juan d'Austrie sur Tunis. » (p. 117)

« Mon histoire ne desrogera point à la bienséance *de vous compter* ce qui se passa » (p. 124).

De crier dans « ils se sont enroutez de crier » (p. 124) ne marque-t-il pas plutôt la cause que le moyen ?

Les locutions bien connues « avant sortir, avant de sortir, avant que sortir, avant que de sortir » (p. 119) ne sont pas expliquées. Les deux premières sont semblables à *près de Paris*, à côté de *près Paris*, la troisième paraît être une dérivation abusive de *avant que* suivi d'un verbe à mode personnel ; la dernière est un mélange non moins abusif des deux précédentes. Sur la nature du *de* dans « C'est un grand heur d'avoir vaincu » (p. 27), voy. notre *Revue*, t. XVII, p. 70.

VICTOR BRUSEWITZ. — *Etude historique sur la syntaxe des pronoms personnels dans la langue des félibres* (Stockholm, Isaac Marcus, 1905 ; XIV-122 p. in-8. Thèse d'Upsal). — Ce travail repose exclusivement sur des documents imprimés. L'auteur exprime modestement la crainte qu'on ne lui reproche, avec quelque raison, d'avoir appelé son étude « historique ». Il a cependant fait d'utiles rapprochements avec l'ancien rhodanien et il n'a pas négligé non plus de comparer la syntaxe de la langue des félibres à celle du français. P. 64 et suiv., à propos de l'exemple de Lavedan « Gardons-nous de *se presser* », qu'il nous emprunte, il étudie rapidement cet emploi du pronom réfléchi de la 3^e personne, que M. L. Vignon a étudié de son côté ici-même (t. XVI, p. 21). Cette thèse, comme la précédente, est écrite en une langue qui donne la meilleure idée de la culture française en Suède. Nous relèverons seulement, dans la page du titre, l'indication que la thèse a été soutenue le

27 mai « *dès* 10 heures du matin », au lieu de « *à* 10 heures du matin » ou « *de* 10 heures à . . . ». L'emploi de la préposition *dès* est particulièrement délicat pour des étrangers, il est d'ailleurs mal défini dans nos dictionnaires.

E. PILASTRE. — *Lexique sommaire de la langue du duc de Saint-Simon* (Paris, Firmin-Didot, 1905, vi-148 p. in-8). — Les locutions et mots relevés dans ce lexique, vraiment « sommaire », sont en bien petit nombre, et il est regrettable que l'auteur n'ait, en général, « cité qu'un seul exemple d'une même expression ». En revanche, les indications étymologiques étaient bien inutiles. Quel besoin y avait-il de nous dire, à propos de « donner patience », que *patience* vient du latin *patientia*, et de définir le mot patience (vertu qui fait supporter tout sans murmure), au lieu de définir et d'expliquer la locution, qui signifie « laisser la pais », et qu'on trouve employée exactement de même dans d'Aubigné : « Il ne leur donna aucune patience qu'il ne leur eust fait quitter la pays. » Il eût été infiniment plus instructif de rapprocher cette locution de « se donner patience » (notre *prendre patience* actuel), fréquent au xviii^e siècle, que de noter l'égalité *patience* = *patientia*.

Henri CHARDON. — *Quatre histoires par personnages sur quatre évangiles de l'advent... composez par maistre François Briand* (Paris, Champion, 1906, xxxiv-52 p. in-8. Tiré à 110 exemplaires. — « Voici, nous dit M. Chardon (p. ix), un mystère inédit du commencement du xvi^e siècle, que j'avais promis l'année dernière de mettre au jour. Son auteur, François Briand, était complètement inconnu avant que j'aie prononcé son nom pour la première fois en 1875. » Briand avait cependant publié cette œuvre, avec d'autres, mais un seul exemplaire avait survécu, que possède aujourd'hui la bibliothèque municipale de Bourg, et qui a servi de base à l'édition de M. Chardon. Une introduction érudite donne tous les renseignements souhaitables sur cette œuvre curieuse, composée pour être jouée les quatre dimanches de l'Avent par les petits enfants de l'école de Saint-Benoît du Mans.

Recueil de chants populaires de la France, publiés par la Schola cantorum : I. *Chansons populaires du Limousin*, p. par Léon Branchet et Johannès Plantadis ; II. *Chansons patoises du Périgord*, p. par Eug. Chaminade et E. Casse (Paris, Champion ; 2 brochures de 38 et 30 pages). — Ces deux recueils ont été envoyés au concours ouvert par la *Schola cantorum* de Paris, qui en a décidé l'impression. Le premier contient quinze chansons, avec la traduction en prose française et la musique ; il s'ouvre par le chant de quête, bien connu, des « Guillaneu ». Le mot *guillaneu*, d'origine incertaine, signifie « étrennes ». Les traducteurs l'interprètent sans hésiter par « l'an gui l'an neuf », d'où cette phrase bizarre : « Il faut leur donner l'an gui l'an neuf. » Cf. notre *Revue*, t. IV, p. 311. Le second recueil contient quinze des chansons périgourdines que MM. Casse et Chaminade ont publiées ici même (t. XVII-XIX). Ce sont celles qui portent les nos 19, 20, 29, 37, 43, 46, 55, 56, 62, 65, 67, 70, 72, 81, 83.

Le petit et le grant testament de François Villon, les cinq ballades en jargon, etc., reproduction fac-simile du manuscrit de Stockholm, avec une introduction de Marcel Schwob (Paris, Champion, 1906 ; 149 p. de fac-similés 14 × 20, sur papier vergé, dans un cartonnage de parchemin étui. Paris : 100 fr. pour les souscripteurs). — Le manuscrit fameux qui est ici reproduit a appartenu à Claude Fauchet et à la reine Christine. C'est le seul qui donne le texte des ballades en jargon dont l'une porte en acrostiche le nom de Villon. Marcel Schwob, peu de temps avant sa mort prématurée, avait consacré à ce manuscrit deux leçons des *Hautes Études sociales*. Ce sont ces leçons, complétées sur ses notes personnelles, qui forment l'introduction de la publication de luxe que nous signalons. Chaque exemplaire, imprimé au nom des souscripteurs et numéroté, porte comme justification de tirage le fac-simile de la curieuse planche des pendus avec l'épithaphe de Villon comme elle se trouve dans la rarissime édition de Pierre Levet (1489).

Le Gérant : H. CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE

VI. — *PIÈCE ET NIÈCE*

On sait que *pièce*, *nièce* — et tiers dont nous ne pouvons nous occuper, ne l'ayant pas sur nos cartes — créent une difficulté et que les romanistes se partagent sur la manière de les expliquer. Nous n'avons pas la prétention de résoudre le problème. Mais la géographie linguistique nous aura rendu un service considérable, si elle nous permet, comme nous le pensons, d'écarter résolument tel mode d'explication et de donner aux recherches une orientation déterminée.

I. Comment se répartit géographiquement le représentant du type latin de *pièce*.

Nous avons une forme diphtonguée *pièce* et une forme non diphtonguée *pèce*.

Pour constituer la carte *pièce* nous avons à notre disposition cinq sources :

1° La carte « une belle *pièce* de monnaie » (N° 1011 de l'Atlas). Cette carte nous fournit les teintes fondamentales : le blanc qui conformément à notre habitude représente la forme typique française, c.-à-d. *pièce* avec diphtongaison ; le bleu qui représente la forme non diphtonguée *pèce*. On voit que cette forme occupe tout le Midi et différentes aires d'étendue inégale à l'Ouest, à l'Est, en Wallonie.

2° La carte « *poutre* » (1080). Il arrive qu'on répons par le mot pièce. Nous portons un trait bleu sous le point où l'on répons la pèce (par ex. 510), un trait rouge sous le point où l'on répons la pièce (par ex. 779).

Cette carte n'ajoute rien aus aires pèce.

3° La carte « *le champ* » (225).

Nous portons un trait bleu brisé si on répons la pèce (ex. 648), un trait rouge brisé si on répons la pièce (ex. 363).

Cette carte n'ajoute rien aus aires pèce.

4° La carte « charger du fumier pour le porter *dans les champs* » (226). On répons quelquefois dans les pièces, dans la pièce, à la pièce.

Un pointillé bleu sous les points qui donnent ainsi pèce (ex. 459).

Un pointillé rouge sous les points qui donnent ainsi pièce (ex. 259).

Rien de nouveau encore. Jusqu'ici aucune contradiction entre ces locutions isolées où pourrait se réfugier quelque parcelle de la réalité d'autrefois et les réponses de la première carte.

5° La carte « un *écu* de cinq francs » (290). On répons souvent pièce et pèce. Si on nous répons pèce sur un point déjà acquis à pèce, nous ne le portons pas, mais nous inscrivons le nouveau, c.-à-d. un pèce qui reparait sur du pièce : c'est la crois bleue de 194, de 703 et de 87, points si intéressants en ce qu'ils rétablissent une cohésion historique visible à priori — ou prolongent un domaine.

Le lecteur voit donc dans tout ce qui est bleu le territoire de pèce. Le blanc se réfère à pièce, le rouge épars dans le blanc n'ayant pas d'autre objet que de rappeler les emplois accidentels dans lesquels nous avons rencontré le

mot en recherchant ses formes. Nous devons soumettre au contrôle du lecteur l'origine de nos matériaux et lui montrer une enquête préparatoire qui fût égale à nos ressources. Ce tableau terminé, le lecteur doit dégager son attention des détails : le bleu, c'est pèce sans diphtongue ; le blanc, confirmé par le rouge, c'est pièce avec diphtongue.

II. Comment se répartit géographiquement le représentant du type latin de nièce.

Il y a deux formes : une diphtonguée nièce, une sans diphtongue nece.

Nous ne signalons naturellement que la forme non diphtonguée nece, et c'est le trait brun.

Au sud-ouest de la France, enfermée par le pointillé brun, règne la forme nebouda.

En dehors de cette aire, une petite ligne de pointillé brun nous sert à désigner les points occupés par des formes comme nevoude (986), neveuze (939, 183).

(La forme nebouda trouble-t-elle l'aspect de la carte ? Si elle venait désorganiser la limite concordante de pèce et de nèce qui va des Hautes-Alpes à la Haute-Vienne¹, peut-être. Mais, — assise comme elle est sur le gros du territoire pèce, — protégée du contact avec pièce-niece par une haie de traits bruns qui ne se rompt qu'à 812, 815, 817

1. Et qui est en même temps, cela va sans dire, mais doit néanmoins être dit puisque c'est la base de notre principale conclusion, la limite concordante de pièce et de nièce. L'influence du français d'aujourd'hui expliquera bien les quelques oscillations de la limite ; il est clair qu'au fur et à mesure que pèce et nèce sont attaqués, leur rétrocession n'ira pas du même pas ; mais si puissante qu'on la suppose, l'action du français d'aujourd'hui n'expliquera pas la coïncidence pièce-niece que nous établissons en établissant la coïncidence pèce-nèce dont elle n'est que l'autre face.

au profit de *nebouna* et à 814 au profit de *nèsind*, curieuse forme hybride; puis se reforme jusqu'à 610 où *nièce*, *pièce* vient affronter directement : d'abord *nebouda*, *pièce* [612, 611 et plus bas 635], puis *nebouda-pèce* [634, 643 jusqu'à l'Océan], — fixée dans une région qui selon toutes les vraisemblances aurait une forme non diph-tonguée *nèce* si *nebouda* n'y tenait la place du type auquel nous devons *nièce-nèce*, — la forme *nebouda* par sa présence n'affaiblit que pour les yeus, mais non pas pour l'esprit, l'évidente solidarité géographique qui lie *nèce* à *pèce*.)

Poursuivant l'analyse de notre carte nous dirons :

Il est évident qu'en dehors de la grande aire méridionale, très solide de par son ampleur même, nous n'avons plus que des lambeaux de *pèce*, et cela explique largement la distribution des traits bruns qui tombent autour des points bleus de l'Ouest 508-510-512-448-459. Nous sommes en face des débris d'une aire de *pèce-nèce*.

Abstraction faite pour le moment de toute préoccupation d'ordre phonétique, on peut dire que *pièce* et *nièce* n'étaient pas voués linguistiquement aux mêmes destinées. L'un, *pièce*, semble bien, de par sa sémantique, plus populaire que l'autre *nièce*, et soustrait à des influences qui font du *nièce* français un envahisseur (à 841, 852, 822, *nièce* est en train d'évincer *nebouda*, à 183 et 194 *neveuze*). D'autre part, *pièce* est un mot isolé, tandis que *neveu-nièce* forment un couple où *neveu*, ennemi de *nièce*, tend *dès le latin* à recréer un féminin qui lui ressemble. Pour ces raisons, il faut nous attendre à une carte de *nièce-nèce* incomplète par rapport au type latin qui a donné *nièce-nèce* et assez mélangée. Aussi la Wallonie a laissé partout se développer *neveuze*, et l'aire bleue actuelle ne nous offrant plus que le couple *pèce-neveuze*

esquive notre interrogation. Ainsi le français, quelquefois aidé par *neveuze* (76 — 40, 939 nous fournissent des indications), a dû effacer plus d'un trait brun.

Mais le français agit selon des lois qui nous sont inconnues et, si plausibles que soient certaines prévisions théoriques, les langues vivantes peuvent naturellement les déjouer. C'est pourquoi, s'il faut s'attendre en gros à ce que *nèce* soit plus attaqué que *pèce*, attendons-nous aussi à trouver des exemples du contraire. Ainsi l'Ouest conserve plus de *nèce* que de *pèce*. Et ce qui s'est passé à l'Ouest nous explique ce qui s'est passé à l'Est. Là tous les *nèce* (928, 918, 915) — sauf un (33) — sont hors du bleu. Mais l'aire bleue de l'Est, tout comme l'aire bleue de l'Ouest, est une aire *rétrécie*. Il n'y a de l'une à l'autre qu'une différence dans le degré de ruine. Le temps à l'Est a davantage obscurci la réalité qu'à l'Ouest : il n'a pas encore détruit l'essentiel. L'essentiel c'est ce foyer central,

pès nès (33),

avec des *nes* qu'on ne trouve qu'à *proximité* du bleu. 703, lui aussi, ne nous offrait plus que *nèce* : un document supplémentaire, une réponse inattendue a rappelé au jour un *pèce* déjà presque abandonné et rétabli sous le *pièce-nèce* d'aujourd'hui le *pèce-nèce* d'autrefois.

L'accord constaté au Midi, constaté à l'Ouest, constaté à l'Est, non contredit par le silence de la Wallonie, constaté à 987 si typique dans son isolement

pètsà, nètsà

est indubitable : nous sommes en présence d'une loi. Il y a évolution concordante des deux mots *pièce* et *nièce* : ce sont deux frères phonétiques. *Pèce* et *nèce* s'accompagnent comme *pièce* et *nièce*. — Du point de vue de la phoné-

tique classique la diphtongaison semblait également interdite à ces deux vocables, et elle se produit chez tous les deux; mais, fait plus significatif, ils s'accordent pour diphtonguer; ils s'accordent pour ne pas diphtonguer.

III. Comment se répartit géographiquement le représentant de *pêdem*.

Une ligne de petites croix noires indique la limite septentrionale au-dessous de laquelle *pêdem* > *pe* ne subit pas la diphtongaison.

A l'aire du Midi s'ajoute l'enclave de l'Ouest, soustraite également à la diphtongaison.

Les données de la carte étant bien présentes à l'esprit du lecteur, deux questions se posent :

1° L'explication de *pièce-nièce* par l'analogie s'accorde-t-elle avec la carte?

Pour rendre compte de « l'irrégularité » phonétique de *pièce* et de *nièce*, on a invoqué l'analogie. Prenant chaque cas à part, on dit : *Pièce* a été influencé par *pied*. *Nièce* a été influencé par *niès*, cas-sujet de *neveu*.

Mais que *pied* (ou n'importe quel autre mot) ait influencé *pèce*, c'est là un fait qui n'a rien d'imminent et qui, partant, ne saurait se présenter à nous avec le caractère de l'universalité. Et cependant, si l'hypothèse analogique est exacte, *pied* (ou l'autre mot à diphtongue) aurait influencé *pèce* pour l'amener à *pièce* sur la presque totalité du territoire où règne *pied* : c'est bien improbable.

Que *niès* (un nominatif appelé à disparaître, dont l'action n'a jamais dû être comparable à celle du *vivace* *neveu*) ait influencé *nèce*, c'est là un fait qui n'a rien d'imminent, qui, comme le précédent, pouvait se produire ou ne pas se produire, et qui, partant, ne saurait se pré-

senter à nous avec le caractère de l'universalité. Et cependant, si l'hypothèse analogique est exacte, niès aurait influencé nèce pour l'amener à nièce sur la presque totalité du territoire où régnait nies < nèpos : c'est bien improbable.

Mais que tous les deus pied et nies qui n'ont entre eux aucune espèce de rapport si ce n'est la ressemblance phonétique s'accordent pour jouer un rôle analogique sur une étendue qu'on peut en somme dire identique; qu'un patois de la Suisse sente pèce attiré par pied et en même temps nèce attiré par nies exactement comme un patois de Bretagne; qu'à l'improbabilité d'une action *universelle* dans chaque cas pris à part vienne s'ajouter le miracle d'une action *concomitante* réunissant deus cas qui n'avaient absolument rien à faire ensemble; que pièce, produit étrangement uniforme d'une analogie qui ne s'imposait pas, ait justement la même extension que nièce, produit étrangement uniforme d'une analogie qui ne s'imposait pas, — cela est impossible : l'explication par l'analogie est définitivement ruinée.

2. L'hypothèse qui assimilerait phonétiquement l'e de pièce-nièce à l'e de pedem s'accorde-t-elle avec la carte ?

Non, puisque nous voyons la non-diphtongaison pèce se produire en pleine aire pied < pèdem.

En résumé, les formes pèce, nièce sont un fait dont l'explication doit être cherchée dans la phonétique.

Il ne faut pas conclure à un fait phonétique qui placerait dans les mêmes conditions d'évolution l'e des types latins de pièce-nièce et l'e de pedem.

J. GILLIÉRON ET J. MONGIN.

MÉLANGES SAVOISIENS

V

L'AGGLUTINATION DE L'ARTICLE DANS LES PARLERS SAVOYARDS

L'agglutination de l'article se rencontre moins fréquemment en français que dans les patois, où les formes n'ont guère été fixées par l'écriture. M. A. Thomas a donné de nombreux exemples de ces faits ¹. Plus récemment, M. Tappolet étudiait les cas d'agglutination relevés dans les patois de la Suisse romande ². Nous avons établi une liste de mots analogues, empruntés aux parlers savoyards. Afin de rendre plus facile la comparaison, nous suivrons dans ses grandes lignes la classification adoptée par M. Tappolet.

1° AGGLUTINATION.

A] AGGLUTINATION DE LA CONSONNE INITIALE DE L'ARTICLE

a) *Termes communs au français et aux patois romands et savoyards.*

Le lendemain. — Patois romand : *lo lindèman*.

— — Patois savoyard : *lo lèndman* ou *lédman*
(passim).

1. A. THOMAS : *Mélanges d'étymologie fr.*, p. 9, article *ajoux*.

2. *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande* (2^e année, fasc. I, II, III, IV).

Le lierre. — Rom. : *la lairă*.

— — Sav. : *la lîrë* (passim); *la ldră* (Beaufort).

On remarquera que le genre du latin *hedera* a été conservé en Savoie comme dans le Valais et dans le canton de Vaud.

Le loriot. — Rom. : *loriol* (BRIDEL); *louriou* (HUMBERT).

— — Sav. : *leurîò* (Sévrier); *lourîou* (Genevois, passim).

Le nombril. — On sait que **umbiliculus* a donné *omblil*, *ombril* (par dissimilation), *lombрил* (agglutination), et *nombril* (dissimilation).

— A Genève : *lambouret*.

— Sav. : *lanborë* (Thônes), à côté de *anborë*.

Les formes qui ne présentent pas l'article agglutiné semblent plus répandues ¹.

Nous avons relevé : *anborë* (Thônes, Gruffy, Rumilly);
anbrë (Leschaux, Saint-Germain-sur-Talloires);
anbrél (Montricher);
anbrwi (Albertville);
ëborë (Rumilly).

On trouve encore à Thônes *nanborë*.

En 1564, les gloses de J. Greptus traduisent *umbilico tenus* : « jusque a lemburest ² ».

1. Dans les notes que M. l'abbé Gavard a bien voulu nous adresser pour le *Supplément du Dictionnaire Savoyard*, il remarque qu'à Viuz-en-Sallaz on ne dit pas *on grou lanborë*, mais bien *on grou anborë*.

2. F. MUGNIER : *Les gloses latino-françaises de J. Greptus*, Paris, 1893.

Le landier. — Rom. : *lindai* (BRIDEL).

— Sav. : *landi* (passim, et notamment Taninges, Samoëns).

Remarquons que le savoyard a aussi *landä*, qui désigne soit le manteau de la cheminée (La Balme de Sillingy), soit une forte poutre soutenant le manteau des anciennes cheminées (La Balme de Sillingy, Leschaux).

A Montagny, on appelle *landié* la tringle de fer à laquelle on suspend la crémaillère.

b) *Termes communs aux patois romands et savoyards.*

Orvet. — Le français *orvet* est généralement remplacé par un terme d'origine différente, diminutif de *anguem*, soit **anguittum* (M. Taponnet), soit **anguiculum*.

Patois rom. : *lanvoué* (Dompierre).

— sav. : *lanvü* (passim) ;

lanvüi (Taninges) et *lanvwi* (Juvigny).

La forme sans agglutination est relevée dans la Tarentaise : *anvü* (Moûtiers).

Hotte. — Ce mot provient de l'allemand dialectal *hutte*, panier à bretelles, fort répandu, nous dit M. Tappolet, dans les patois de Vaud et de Fribourg. La forme agglutinée se trouve en Savoie comme en Suisse. Le patois a *lôtä* (passim), d'où les dérivés *lotä*, le contenu d'une hotte, *loti*, porteur de hotte ; en français local : *lotte*, *lottée*¹.

1. « Les montagnards qui vont à l'herbe dans les couloirs rapides, le dos chargé d'une hotte qu'ils appellent en patois la *lotta*, ont bien soin d'aller lentement, toujours du même pas, sans effort saccadé : ils appellent ce pas régulier et lent « le pas de la *lotta* ». (J. PAYOT : *Les idées de Monsieur Bourru*, p. 114).

Hoquet. — On trouve un peu partout *le loquet* (en patois d'Annecy *leqê*), pour *le boquet*.

Andouille. — P. romand : *landiule* ; *longeole* (HUMBERT).

P. sav. : *landiulă* (Annecy, Gruffy, Manigod) ;

lanjulă (Thônes) et *lanjbulă* (Alex) ;

landzoulă (Bozel) ;

lanjhieulă (Manigod), *lanziëulă* et *lanjeulă* (Albertville) ;

landoulă (Montricher, Sainte-Foy) ;

landolê (Samoëns).

Pour signifier « tirer le diable par la queue », on dit, dans le français régional de la Savoie : « tirer *l'andrille* ou *la landrille* » (corruption de *mandrille* ?) Il en est de même à Genève.

Huis + suffixe. — Le français local *luiset* n'est pas moins répandu en Savoie qu'en Suisse, pour désigner une petite lucarne. Brachet l'a relevé à Albertville sous la forme *lluiger*, « trou rond, sorte de vasistas que l'on pratique dans les toits de chaume, pour donner du jour dans les granges ». M. Fenouillet mentionne également *luisé* et *lluisi* (Semine).

Hucher + suffixe. — Aus environs de Genève, un des noms donnés au hibou est *lucheran*, dont on trouve des variantes dans les cantons de Vaud et de Fribourg.

Dans son étude sur le suffixe *Aricius*, M. A. Thomas cite *hucherez*, oiseau qui huche, qui hue ; patois de Montbéliard *utcherot*, hibou (CONTEJEAN). M. Thomas ajoute en note : « M. Rolland rapproche avec raison *utcherot* et l'ancien français *lucheran* (COTGRAVE), auquel correspond

aujourd'hui *lutzeran*, *lutzeron*, dans la Suisse romande (*Faune populaire*, II, 41); mais je ne puis croire avec lui qu'il s'agisse du radical *luc*, briller. Je vois dans *lucheran* une forme agglutinée pour *l'ucheran*¹. »

Le savoyard *luvre*, que nous relevons dans les *Récits des Coutumes antiques des vallées de Thônes*, par C. Gay (p. 52), au sens de « tétine de la vache », est issu de *ubera* et correspond à *lo livro*, cité par M. Tappolet. A Samoëns : *uvre*.

Il se peut que *lambronche* ne soit pas une variante nasalisée de *lambruche*, mais soit mis pour *l'embronche*, qui signifie à Genève, d'après Humbert : sombre, soucieux, inquiet, de mauvaise humeur.

c) *Termes speciaux aus patois romands ou aus patois savoyards.*

1° Sauf erreur, *articulum* n'a pas donné, en Savoie, de forme agglutinée correspondant à *lertè* (Neufchâtel), *orteil*.

On ne trouve pas non plus *livèrna*, *orvet*, *loirie* héritage, *louèytan*, mesure pour les droits d'alpage.

2° Le savoyard a *liüérze* et *liwürze* (Albertville), orge.

A côté de *gresale*, *engresale*, groseille, on trouve *langrezole* (Saint-Paul).

L'airelle-myrtille, appelée en français local *ambrune*, *ambresalle*, *ambresaille*² (mot qui est peut-être une variante de *langrezole*, relevé plus haut), se dit *lonbrezale* et aussi *onbrezale*, à Taninges.

Dans cette même localité, la framboise porte le nom de *lonpië* (ou *onpië*), ailleurs *anpië*.

1. A. THOMAS : *Le suffixe Aricius*, p. 26, et *Nouveaux Essais*, p. 104.

2. « L'ours se prélassa au temps chaud sur un lit d'ambresailles ».

(J. REFLAT : *Voyage au long cours sur le lac d'Annecy*).

A Taninges encore, on appelle *larni* (et *arni*) un vent violent qui entasse la neige.

J'ai souvent entendu dire à Lyon *le lévier*, pour *l'évier*. L'analogue se retrouverait à Juvigny : *lavieu*. Mais peut-être cette forme a-t-elle subi l'analogie du verbe *laver*. On peut en effet la rapprocher de *la viu* (Chambéry), *lavoir*.

Nous relevons encore *langâ* (Thônes) et *lingâ* (Menthon), *hangar*.

L'if se dit généralement *ℓ* : *bwë d'ℓ*. A Samoëns, *branchè de lé*.

Gentiana est représenté par deux séries de formes. La première a subi la perte de l'initiale :

ensfianâ (Taninges),
ensfianna (Gruffy et aussi Taninges),
énjiannâ (Thônes).

La seconde présente l'article agglutiné :

lenjionâ (Annecy),
lénfiannâ (Thônes),
lenfannâ (Leschaux),
lanfiannâ (Rumilly),
lonfannâ, à côté de *jhonfannâ* (Montmin).

L'initiale est restée dans *génfannâ* (Chamonix).

Parmi les exemples anciens de l'agglutination de *l*, nous nous bornerons à citer *laniolez*, qu'on trouve dans l'*Histoire de Saint Martin* :

De gro jambon et de *laniolez* ¹.

M. Truchet traduit *laniolez* par « des *agnolos* », nom italien désignant une pâtisserie frite au beurre, qui contient

1. Ed. TRUCHET, p. 13 et 14. — Ce vers est placé dans la bouche de Badin.

du hâchis de viande. Ce mot correspond au français local d'Annecy *agnollon*.

d) *Terme français et romand dont on n'a pas relevé d'analogue en Savoie.*

Luette, luetta (Vaud), *louette* (Genève, Fribourg), semble inconnu aux parlers savoyards.

e) *Prénoms.*

Les principaux prénoms précédés de l'article agglutiné sont *Landri, Landré, André, Lanri, Lanli, Henri, Lédwâ, Édouard*.

B] AGGLUTINATION DE LA VOYELLE DE L'ARTICLE

1° *Féminin singulier (voyelle a).*

En Savoie comme en Suisse, *illam glandem* est devenu *l'aglan* (variante *aglian, adlan*), substantif masculin.

Illam tridentem est devenu *l'atrén* (Viuz-en-Sallaz), terme qui, entre parenthèses, désigne non seulement un trident, mais une fourche à quatre pointes (généralement *la trén, la tré*¹).

Une des nombreuses formes remontant à un substantif verbal de *substare* est *chutä*, devenu à Rumilly *l'achuta*. Dans le Jura bernois : *inn ësôt*.

A Leschaux, *l'abdancè* représente le français *pitance*. Mais ici *l'a* initial peut s'expliquer comme étant un préfixe. On trouve en effet le verbe composé *apedanci, apedonfi*, dont *abdancè* est peut-être le substantif verbal.

Comme le français régional *arguelisse*, le patois *argallts*

1. Cf. HUMBERT, *vo atran*.

(Thônes), *argalichò* (passim), réglisse, est devenu masculin.

Même agglutination dans *argalâdù* (passim), régalaide. Humbert mentionne *abanlieue*, banlieue, inconnu en Savoie.

A Thônes et à Alex, *lcâ* désigne un petit traîneau. A Gruffy, *alcâ* signifie glissoire. On peut voir dans ce mot soit une forme agglutinée, soit un substantif du verbe composé *s'alcâ*, glisser, en français local, « se glisser », et « se luger¹ ».

On trouve fréquemment *l'amaron*², le marron. M. Tappolet propose une ingénieuse explication de cette forme. « On disait autrefois *lo maron*, puis le mot devint féminin sous l'influence du synonyme *tsatanye*, d'où *la maron*, et par agglutination *l'amaron* ».

Ne pourrait-on pas cependant voir dans le fr. *marron*³, dont l'étymologie est obscure, une forme issue de *illum amarum* + suffixe, *l'amaron*, *lu maron*? *Lu maron* serait devenu *le marron* par retour au genre primitif, sous l'influence de la terminaison masculine. On retrouve semblable aphérèse dans *marasquin*, ital. *maraschino*, dérivé de *marasca*, pour *amarasci*, cerise amère, et peut-être dans le savoyard *margâlâ*.

A Faverges, *l'afrelâ* est la fraise. A La Balme de Sillingy, le mot est masculin : *afré*. On a dû dire *onna fré*, puis *on*

1. Ce terme paraît bien appartenir à la même famille que les formes comtoises *lourgier*, *leurgier*, *lergier*, *lucher*, rapportées à *lubricare*. (Cf. A. THOMAS : *Nouveaux Essais*, p. 292 sqq.) Certaines variantes ont sans doute subi l'analogie de **leviare*.

2. Ce mot figure dans la *Monographie* de M. Fenouillet au sens de : zeste de noix.

3. *Marron*, fruit, est-il le même mot que *marron*, guide des Alpes? (Cf. notre article in *Revue Savoisienne* 1902, p. 9). M. de Gregorio a,

afré. Le féminin est resté à Montagny : *échrélä*. *Afré* représente *fraga*, *afrélä* * *fragula*. A Leschaux, *l'aprélä* est la *prêle*, nommée aussi *l'aprélä* à Beaufort.

Dentem a donné en savoyard *dé*, *dé*, dont l'un des sens est : aiguille de sapin. Précédé de l'article féminin, le mot est devenu *l'adé* (masculin, sous l'influence de la terminaison), aiguille de sapin (Leschaux) et aussi : bout d'une branche de sapin munie de ses aiguilles (Entrevernes, Demi-Quartier, Conflans, Beaufort, Bozel).

Le cas est différent pour *agliëton* (passim), tête épineuse du chardon ou de la bardane, à côté de *gliëton*. L'*a* est ici un préfixe : *gliëtä*, signifie attacher, coller, d'où le composé *agliëtä*.

2° Pluriel, masculin et féminin (voyelle *é*).

Dans une foule de parlers populaires, un certain nombre de mots, dont plusieurs désignent des objets formant la paire, ont fini par agglutiner la voyelle *é* de l'article pluriel qui les précédait.

M. Tappolet cite, pour les patois romands, *les cornes*, devenu au singulier *l'écorne*, d'où le pluriel refait, *les ecornes*. De même les *éforces*, ciseaux, *les étenailles*¹, *les ébalances*. On dit aussi : *les égra* (de *gradus*), escaliers, *les éfrissons*, *les époints*, les points, la pleurésie, *les étours*, tournis du mouton.

Tous ces mots sont également usités en Savoie, ainsi que le diminutif *egralet*, petite marche, petit degré.

sans grande vraisemblance, rapproché ce mot du premier élément du germ. *marahskalk*, qui veut dire cheval. (Voyez les *Studi glottologici italiani*, 1899 et 1901, et le compte rendu de M. Grammont, in *Revue des Langues romanes*, 1902, p. 503.)

1. Cf. *Dict. Savoyard*, v° *étndlië*. A *étour* correspond *étor*, d'où l'adjectif *étor*, *étorsä* (Beaufort), atteint du tournis.

Nous n'avons pas relevé *épilyon*, cils, *énari*, narines, *élouyes*, galeries des maisons rustiques (savoyard *lojbè*), *ébouatons*, étable à porcs.

En revanche, on dit en Savoie : *érens*, reins, *ébretelles*, *écaleçons*, *éciseaux*, *épinces*, *éculottes*. A Verchaix, *éposten* désigne les ciseaux de tailleur d'habits ; à Bernex, *étalièn* a le même sens. (Cf. lyonnais *étaillants*.) Le mot tarin répandu *blotsëtè*, ciseaux, se retrouve sous la forme *ébliochiè* (La Balme de Sillingy).

Au français du xvi^e siècle *turquoises*, *truquoises*, moderne *tricoise*, répont *étrèqèsè* (La Balme de Sillingy), *étrécaises* (fr. local de Rumilly), pincés, tenailles.

Ajoutons *écrevasses*, usité dans le Lyonnais et dans le canton de Vaud ; *élies* (patois et fr. local), lie de vin ; *écacati*, *écacatirè*, fr. local *écacâtiers*, cabinets d'aisance ; *érliques* (Annecy), *écrouelles* ¹, *égalleries* (Annecy), galeries.

L'agglutination est particulièrement fréquente dans les termes de botanique : *éronvè* (Annemasse, Saint-Germain-sur-Talloires), ronces, *éronzè* (Albens, Douvaine), *érwèze* (Annecy, La Balme de Sillingy), formes à rapprocher de *érwèjhè* (Leschaux), églantier et aussi ronce. A École, *petar* est devenu *éptâr*, sureau. A Sévrier, *égorsailles*, groseilles, *égrwasaliè*.

A Viuz-en-Sallaz, *épené* désigne un peigne pour le chanvre, d'où la locution que nous signale M. Gavard, *grâfè d'épené*, mauvaise humeur, mine refrignée ².

1. Les mots suivants, que nous n'avons pas relevés personnellement, sont mentionnés dans la *Monographie* de M. Fenouillet : *éplanches*, plancher au-dessus de la grange, nommé *bétendi* dans le Faucigny ; *ébases*, bases de pressoir. (A Thônes, *ébüzè* signifie vanne.)

2. Peut-être faudrait-il citer encore *erparé* (passim), fr. local *réparées*, bette poirée, et *épallè*, qui correspond à *palettes*. Mais ici l'initiale peut provenir d'une origine différente. Il en est de même pour *écorsirè*, à côté

C] AGGLUTINATION DE LA CONSONNE FINALE DE
L'ARTICLE.

a) *S douce du pluriel (z).*

Dans les patois romands, suivant M. Tappolet, cette agglutination affecte les mots *œil*, *œuf*, *oie* et *iga* ¹, jument. Le type *le zoizeau* est très répandu. Nous mentionnerons les formes savoyardes *zu*, *zézé* et *zizé* ². A Viuz-en-Sallaz, au lieu d'*ärzé*, peigne de la douve, on dit *zarzé*.

Parmi les termes qui doivent à l'*s* de l'article pluriel leur sifflante douce initiale, nous avons signalé le français local *zogne*, chiquenaude et manière de lancer la bille : « J'ai une bonne *zogne* » (Annecy). De là le dérivé *zonyi*, avoir des rapports sexuels.

A propos de ce mot, l'étymologie indiquée par le *Dictionnaire Savoyard* (v° *onîë*) ne saurait être maintenue, ainsi que nous l'a fait remarquer M. Jeanroy, dans le compte rendu qu'il a publié de notre travail ³. *Zogne* est le même mot que l'italien *ugna* et l'espagnol *uña*, ongle.

Dans un certain nombre de localités, l'initiale du singulier ainsi refait est *j* : *on ju*, et aussi *jwà*, *jwê*.

b) *Nasale finale de l'article indéfini masculin.*

Ces cas sont rares en Savoie, comme dans les patois romands.

Nous n'avons pas relevé les correspondants de *nirêson*,

de *corsirê*, amas de neige, *êlavanche* (Haut-Chablais), à côté de *lavanche*, avalanche, comme pour *êlancées* (Humbert), lancées.

1. Faut-il voir dans ce mot l'origine de l'expression « un bon *zigue* », bien connue des « *gones* » de Lyon ?

2. Cf. *Dict. Savoyard*, vis *iwa*, *izé*, *zu*, *zonîë* et *onîë*.

3. *Annales du Midi*, XVIII, p. 136.

hérisson, et de *nortse*, sorcière, mauvais génie. Ce mot, suivant M. Tappolet, serait de la même famille que *ogre* (cf. le latin *orcus*, l'ital. *orco*). Mais n'est-ce pas plutôt un proche parent du savoyard *norsà*, nourrice, employé au sens péjoratif?

Notons le juron *nongre*, usité dans le Faucigny, et qui rappelle peut-être *hongre*, hongrois, comme *bougre* rappelle bulgare.

D] L'ARTICLE ARABE

Pour être complet, il conviendrait de mentionner les termes savoyards formés par l'agglutination de l'article arabe. *Al* est très souvent devenu *ar* : *aranbin* (Montricher), alambic; *arcol* (passim), alcool; *arcali* (passim); *arcôvrò* (Thônes), alcôve; *arcannä* (Thônes, Annecy, Albertville), craie rouge.

Arcannä, que M. Gilliéron a également relevé dans le patois de Vionnaz, figure dans le *Dictionnaire Général*, sous la forme *àrcanne*, « craie rouge à l'usage des charpentiers ». M. Thomas a montré que ce mot n'était autre que le provençal *alaguanna*, cité dans un recueil de recettes médicales publié par M. Paul Meyer. Il désigne la drogue appelée couramment *orcanette*. C'est le même mot que le fr. *henné* (latin du moyen-âge *alchannā*, d'après l'arabe *al-hinna* ²).

2° APHÉRÈSE OU DÉGLUTINATION

À l'agglutination de l'article s'oppose l'aphérèse, que M. Tappolet a étudiée dans les patois de la Suisse romande sous le nom de déglutination.

1. Cf. les variantes en *ar* de *almanach*.

2. A. THOMAS : *Nouveaux Essais de Philologie fr.*, p. 152.

Quand le maréchal de Saxe écrivait : « Ils veule me faire de la Cadémie », il faisait une déglutination de l'article, sans le savoir. On ne s'étonnera pas de recueillir fréquemment des exemples analogues dans la correspondance de gens qui n'ont pu recevoir l'instruction du maréchal de Saxe.

A) CONTRAIRE DU TYPE « *Lendemain* ».

M. Tappolet cite quelques mots romands qui ont perdu l'initial étymologique, regardé comme l'article élidé. Nous n'avons relevé ni *écrelet* (pour *lécrelet*), employé par Rousseau, ni *égrefas*, grand vase de cave. Quant à *os*, (*los*), récompense, il est aussi inconnu que le terme *étarzïe*, léthargie, qui d'ailleurs n'est pas un mot patois.

B) CONTRAIRE DU TYPE « *Aglan* ».

On connaît l'origine de *la boutique*, savoyard *botcà*.

Le fr. *griotte* (dérivé de *aigre*) a aussi ses analogues dans les divers parlers savoyards ¹.

L'abondance se réduit fréquemment à *bondance*, betterave. On trouve de même *la midon*, *la madou* et aussi *la lambi*, alambic.

A Leschaux, *avlià*, aiguillade, est devenu *vlià*, comme à Sainte-Foy et à Montricher *âlénâ* est devenu *lénâ*; *anicroche*, *microchè* (Leschaux, Montricher), *nicrotit* (Sainte-Foy).

Aus environs d'Annecy, *l'anüâ*, qui désigne le cierge offert pour l'anniversaire d'un décès, est souvent décomposé en *la nüâ*.

1. Cf. ce que nous avons dit plus haut, à propos de *marron*.

Artä-bu, bugrane, vulg. *arrête-bœuf*, se trouve çà et là, en Chablais, sous la forme *rëtä-bu* ¹.

Alauda, *aloue*, précédé de l'article *l'*, semble être devenu parfois *la loue*, s'il est vrai qu'il faille rapporter à cette origine les toponymiques *Chanteloue*, *Couveloue*, bizarrement métamorphosés en *Chānteloup*, *Couveloup*.

Pour le masculin, semblable aphérèse s'est produite dans *rlòjhö*, horloge, masc. en patois.

C) CONTRAIRE DU TYPE « *Étenailles* ».

On peut citer *ëlibörä*, ellébore, devenu *libörä* (Les Clefs); *ëchalotte*, devenu *chalote* (environs de Bonneville), transformé en *charlote* ² (Dingy-Parmelan).

Parfois la déformation a été plus complète : *élastique* s'est réduit à *astic* : « onna pôrn ên *astic* » (Annecy), une balle en caoutchouc. *Électricité*, récemment patoisé, est devenu *étricité*.

D) CONTRAIRE DU TYPE « *Nongre* ».

Le savoyard connaît *abö* (passim), moyeu d'une roue. Ce terme figure dans Bridel sous la forme *abot*, essieu, et M. Tappolet l'a relevé à Fribourg. Si *abö* est l'allemand *Nabe*, il doit être également rangé au nombre de ces mots qui, comme les philologues, suivant la plaisante remarque de M. A. Thomas, « perdent facilement la tête ³ ». Tel est *itoulä* (Saint-Jean-de-Maurienne), hibou, correspondant du vs fr. *nuitre*, chouette, de **noctula*.

1. CONSTANTIN et GAVE : *Flore populaire de la Savoie* (Supplém. de la *Revue Savoissienne*, 1905), p. 16.

2. *Ibid.*, p. 3.

3. A. THOMAS : *Nouveaux Essais*, p. 366.

Les mots ainsi décapités donnent parfois naissance à des locutions où l'on a peine à les reconnaître. « Têtu comme un âne », voilà qui est clair ; mais « têtù comme un âne rouge », l'est un peu moins. L'étonnement s'accroît quand un philologue vous apprend que la fin du proverbe n'est autre qu'une sorte de doublet d'hérétique, correspondant à l'ancien terme *érège*.

En effet, *érège* a survécu en Savoie sous la forme *érjhbò*, enfant turbulent, sens dérivé, comme M. Gavard nous le fait remarquer, de locutions analogues à la suivante : *al è pi q'on èrjhbò* (Viuz-en-Sallaz), primitivement « il est plus intraitable qu'un hérétique ». Le sens voisin de « sorcier » a persisté dans la Tarentaise, notamment à Mou-tiers », *éredzö*.

Le patois de Thonon « têtù cmen *n'érose* » est devenu « têtù comme un âne rouge ¹ » !

Nous voici loin des hérétiques. Mais la philologie nous réserve sans doute bien d'autres surprises.

J. DÉSORMAUX.

1. Cf. A. DESSAIX : *Origine d'une locution populaire expliquée par le patois de Thonon* (in *Congrès des Sociétés savantes savoisiennes*, 1890).

Ce mot se trouve dans l'*Histoire de Saint Martin* :

Un *heregioz* ma promey charma

Cella quey ne mey vout ama.

« Un sorcier m'a promis de charmer

Celle qui ne me veut aimer ». (Ed. F. TRUCHET, p. 37.)

Cf. Henri BORDEAUX : « Mon client était un sorcier de village, un *hiryge*, comme on disait jadis en Savoie... ». (*Le Lac noir*, p. 5.)

SUR UN GROUPE DE MOTS

DE LA FAMILLE DE « CAPUT »

Nous avons l'intention d'étudier ici les mots qui se rattachent aux formes latines **capácĕŭs* (kapakjo), **capĭcĕŭs* (kapekjo), **capĕcĕŭs* (kapokjo), **capĭcĕŭs* (kapukjo).

Ces quatre formes ont existé en latin populaire et ont donné lieu à une foule de dérivés romans¹.

Pour les dérivés italiens on s'attendrait à trouver partout *v* pour *p*, d'après la tendance générale qu'a suivie le *p* intervocalique venant immédiatement avant la voyelle tonique; **capácĕŭs*, pour ne prendre qu'un exemple, nous fournirait **cavaccio*. On a bien assez souvent *v*; mais le *p* post-tonique de *capo* a évidemment agi de façon à créer une série de mots avec *p*, qui ont tantôt remplacé les autres, tantôt existé à côté d'eux dans la langue (*capezza*, *cavezza* et ainsi de suite).

Une autre remarque pour l'italien. Comme **capácĕŭs* fournirait **cavaccio* (on a *capaccio*), **capĭcĕa* devrait faire

1. Voir Antoine Thomas, *Mélanges d'étymologie française*, Paris, 1902, pp. 50-1, art. *chevasson*, et *Romania*, XXIV (1895), pp. 581-4; XXVII (1899), p. 177.

Voir mon article : « La racine CAP- dans la Nomenclature ichtyologique », dans la *Revue de philologie française*, vol. XXX (1906).

Aucune des quatre formes en tête de cet article n'est portée sur le vocabulaire de Körting, *Latinisch-Romanisches wörterbuch*, 2^e édit., 1901.

**caveccia*. Si l'on trouve *zz* pour *cavezza* et pour d'autres encore, il faudra peut-être l'attribuer à une autre influence analogique, celle des mots où le groupe *-ks-* précédait la tonique comme *cavezzone*. Ces derniers étant nombreux, on s'expliquera d'autant mieux le nombre des mots avec *zz* (*ts*); on verra d'ailleurs que l'influence analogique inverse n'a pas été sans s'exercer aussi (*capoccione*).

Si l'on passe au domaine provençal on y trouvera des dérivés des quatre formes que j'étudie ici (*cabatz*, *cabetz*, *cabotz*, *cabutz*). Il semble que la position centrale de ce domaine, par rapport aux autres domaines romans, a beaucoup aidé à étendre par l'emprunt les formes provençales. On les trouve en italien (*cabacello* etc.), en français (*cabas* etc.). Ce sont encore souvent ces formes provençales qui par l'intermédiaire du français ont passé dans les langues germaniques où leur *b* intervocalique permet de les distinguer (anglais *cabbage*, hollandais *kabassen* etc.).

Quant aux formes purement françaises (**capácëus* > **chevaz*, **chevas*, **capácëa* > **chevace*, **chevasse* nous en fourniront le type) on constatera qu'elles sont assez rares (*chevez*, *chevece*); à côté d'elles, dans notre langue, viennent se placer beaucoup d'emprunts faits à des époques différentes aux autres parlers romans.

**capácëus*, **capicëus*, **capôcëus*, **capûcëus* ont commencé par être des adjectifs; tirés de **capus* (l. cl. *caput*) comme *testutus* de *testa* ils ont eu le sens de

qui a une tête, et plus particulièrement une grosse tête;
d'où les sens de :

- (a) têtue, obstiné, etc.;
- (b) fou, imbécile, lourdaud, etc.;

Puis ils sont devenus substantifs au sens de :

tête, grosse tête;

d'où :

tête, chef de famille, conducteur etc.

tête, bout d'une chose; d'un lit (d'où traversin, oreiller, etc.); d'une table; d'une chambre; d'une église; tête, rebord d'un toit; tête, bout d'une tringle, de la mamelle et ainsi de suite;

d'où aussi toute une série de significations tirées de l'idée primitive de tête :

ce qui couvre la tête, d'où couvre chef, coiffure, capuchon, casque, etc. (cf. *têtière*, (a) coiffure couvrant le haut de la tête, (b) petite coiffe d'enfant nouveau-né), harnachement de la tête (du cheval), d'où licou, bride, etc. (cf. *têtière*, harnachement de la tête du cheval auquel la bride et le mors sont attachés),

puis collet,

enfin corde (cf. *têtière*, terme de marine, cordage cousu au bord supérieur d'une voile).

pièce (de bois) qui soutient une tête (cf. *têtière*, bois qui soutient la tête des plis d'un soufflet (d'orgue, de forge);

d'où encore des verbes au sens de :

couvrir la tête,
couper la tête,
croître en forme de tête,
culbuter, etc. ;

d'où enfin :

animal à grosse tête,
plante à grosse tête,
chose quelconque à grosse tête.

Nous traiterons successivement ces différentes significations dans l'ordre suivant :

- I. Adjectifs.
- II. Substantifs au sens de tête et aus sens dérivés que je viens d'indiquer ; verbes.
- III. Noms d'animaux à grosse tête.
- IV. Noms de plantes à grosse tête.

I

Tout d'abord quelques mots sur les adjectifs :

On trouve en italien *capaccio*, -a au sens de tête, entêté (d'Alberti di Villanova, éd. 1811); *capoccio*, -a, lourdaud (Duez, 1660); *capuccio*, -a (et l'emprunt *cabuccio*, -a), pommé.

Le provençal moderne a *cabus*, *cabusso*, pommé.

Le français n'a plus de formes natives employées adjectivement. On pourra noter l'expression *rubis cabochon* et surtout *cabus*, *cabusse* dont je reparlerai plus loin (à IV).

II

(a)

Les sens de tête, grosse tête et les sens dérivés sont attestés en italien pour les mots suivants¹ :

1. Dans la liste qui suit et en général pour les mots italiques on emploiera les abréviations suivantes :

D. Dictionnaire ital.-fr. de Duez, 1660. — F. Dictionnaire ital.-angl. de Florio, éd. 1688. — V. Dictionnaire ital.-fr. de Veneroni, éd.

de *capācēūs* :

capaccio, grosse, vilaine tête, d'A.

cabaço (pour *cabasso* ?), noté par Ménage, Dict. étym.

éd. 1760, à *cabas* et que je ne trouve pas ailleurs. Mot emprunté¹.

cavazzana, cavessane, D. 1660.

cavazzane (en jargon), beau. V. — Cf. *cavezzone*.

cabacello (nom du dard, de la vandoise). F., emprunté au v. provençal *cabacel*.

capassone, têtu, obstiné, opiniâtre, D. — fou, F.

Cf. *capassone*, *cabassone*, nom de poisson.

capassonaggine, folie, stupidité, singerie, F.

cavazzone, cavecon, D.

cavazzonare (en jargon), agencer bien, V.

de **capīcēūs* :

*capeccio*²,

1. licol.

2. estillon de lin, D.

capezza, licol, D.

1729. — d'A. Dictionnaire ital.-fr. d'Alberti di Villanova, éd. 1811.

— C. Dictionnaire ital.-fr. de Cormon, éd. 1823. — B. Dictionnaire ital.-angl. de Barettili, éd. Comelati-Davenport, 1854.

On mettra après un sens quelconque le nom du plus ancien de ces dictionnaires qui l'ait noté.

1. Noter que *cabaço* a dû exister en espagnol et qu'il se trouve toujours en portugais. Voir plus loin.

2. On peut encore comparer *caveggi*, partie de l'aile d'un moulin, F; haut de l'aile d'un moulin, V., et voir *cavoggi* plus loin.

cavezza.

1. tête dans cavezza di moro, D.
2. licol.
3. cordeau, D.
4. pependard, méchant garçon, D.

*capezzale*¹

1. chevet de lit, D.
2. traversin, d'A.
3. collet ou rabbat, D.
4. fichu pour le cou, d'A.

cavezzale.

1. traversin.
2. armure de tête.

cavezzana, cavessane, D.

cavezzare, mettre en licol, D.

capeccina, la partie du joug qui touche au col, D.

cavezzina, cavessane, F.

cavezzine, rênes d'une bride, D.

cappezzolo.

1. tête, bout du tétin, mamelon, D.
2. tête, mamelon (de colline), éminence, d'A.
3. trayon d'une vache, d'A.
4. bout, queue d'un fruit, D.

capezzolato, ayant de nombreuses éminences (en parlant d'une colline).

1. C'est un emploi spécial du sens 3 qu'on trouve dans la *Novella* CLXXVIII, de Sacchetti (éd. 1795, Londres), « che fu a vedere già le donne col capezzale tanto aperto, che mostravano più giù que le ditelle ».

cavezzuola,

1. licol, d'A.

2. pendard, espiègle, méchant, diabolin, mièvre, d'A.

capeccione, caveçon, D.

capezzone. Ce mot traduit *caveçon* dans le Dictionnaire fr.-ital. de Duez, 1660.

cavezzone, — caveçon, D.

beau (en jargon), V.

capeciucca

capezzucco tête, opiniâtre, deux formes du sobriquet donné par les Italiens à Charles VIII qu'ils haïssaient;

de **capōcēūs*

*capoccio*¹, lourdaud, D.

*cavozzo*² (en jargon) un pot en forme de chaudron, V.

capoccia.

1. grosse tête dialectal d'après d'A.

2. chef d'une famille, D.

3. paysan B.; paysan qui dirige les travaux (Dict. it.-fr. de Biagioli-Ronna, Paris, 1859).

capocciata, coup de tête. V. à capata.

capoccione. *Far un capoccione*, aller à l'école (au jeu de trictrac), V.

capocciuto, qui a une grosse tête, F.

de **capūcēūs* :

capuccio, sb. m.

1. petite tête (Dict. it.-angl. de James-Grassi,

1. Noter encore *cavoggi*, le haut d'une aile de moulin, D. Comp. *caveggi*.

2. Cf. *caboché*, espèce de pot dans Rabelais, liv. II, ch. 33.

Leipzig, 1878), aussi dans Biagioli-Ronna, 1859.

2. bonnet, F. ¹

(b)

Le provençal moderne ² a des représentants des quatre formes en tête de cet article :

de **capacēūs* :

cabas, sb. m.

1. cabas (panier ³).
2. étendelle.
3. femme sans retenue.

Pour tous ces sens, voir le sens 3 du franç. *cabas*.

cabasso, sb. f.

1. tronc d'arbre, maîtresse branche.
2. hotte ;

et les dérivés :

cabassa, vb., déformer, secouer.

cabassado, sb. f., contenu d'un cabas.

cabassas, sb. m., augm. de *cabas*.

cabassasso, sb. f., augm. de *cabasso*.

cabasseja, vb.

1. faire le tête.
2. hocher la tête.
3. menacer.

1. Noter encore *caviciuolo*, licol (Duez, 1660), qui semble tiré de **capacēūs* qui a sans doute existé à côté des quatre formes plus communes. — Je renvoie le lecteur pour un autre dérivé de **capicēūs*, -a à l'article *chebiche* de M. Antoine Thomas, dans ses *Mélanges d'étymologie française*, Paris, 1902, p. 49 (*Romania*, XXVIII, 175).

2. J'emprunte toutes mes données pour le provençal moderne au Pichou, *Trésor du R. P. Xavier de Fourvières*, publié à Avignon en 1902.

3. C'est de *cabas*, panier, qui ressemble à une tête, que dérivent naturellement les sens d'*étendelle*, de *hotte*, etc.

cabassejado, sb. f., hochement de tête.

cabassejage, sb. m., action de remuer la tête.

cabassejaire, adj., qui remue la tête.

cabasset, sb. m.

1. dim. de *cabas*.

2. casque.

cabassie, sb. m., fabricant de *cabas*.

cabassolo, sb. fr., caboche.

cabassou, sb. m., tête, faite d'un arbre.

cabassoun, sb. m.

1. dim. de *cabas*.

2. nom de person. V. mon article déjà cité.

cabassounet, sb. m., dim. de *cabassoun*.

cabassu, adj., qui a une grosse tête, trapu.

cabassudo, sb. f., nom de diverses plantes centaurées.

de **capicēus* :

cabes, *cabet*, sb. m.

1. chevet.

2. espèce de hotte.

cabesso, sb. f.

1. tête.

2. charrue à versoir.

et les dérivés :

cabessado, sb. f., charge de bois tirée par des bœufs.

*cabessano*¹, sb. f., tortillon pour porter un fardeau.

cabessasso, sb. f., dim. de *cabesso*.

cabessau, sb. m.

1. oreiller, coussinet.

2. souillon.

1. Comparer pour la forme l'it. *carvezana* ; pour le sens, le prov. *cabessau*, et l'emprunt franç. *cabessal*.

cabessalet, sb. m., dim. de *cabessau*.

cabesseja, vb., sens de *cabasseja*,

cabessie, sb. m.

1. celui qui est en tête.

2. dossier d'un lit.

3. traversin.

cabessiero, sb. f., traversin.

de **capōcēūs* :

cabot (pour *cabos* < *cabotz* ; cf. *cabes*, *cabet*), sb. m.

1. chabot (poisson). V. mon article déjà cité.

2. bouture de vigne.

cabosso, sb. f.

1. tête, caboche.

2. bulbe, capsule d'une plante ;

et les dérivés :

caboussa, vb., grossir en parlant des tubercules, grandir,
se former,

caboussado, sb. f., battant d'un fléau.

caboussu, adj., qui a une tête, une grosse tête ; têtù.

caboutoun, sb. m., dim. de *cabot*.

de **capūcēūs*.

cabus adj. pommé,

sb. m.

1. plongeon.

2. provin.

cabusso, sb. f., tête de chou,

et les dérivés

cabussa, vb.

1. pommer (des chous).

2. plonger¹, précipiter, terrasser, succomber.

3. provigner.

cabussado, sb. f.,

1. culbute, plongée.

2. provin de vigne.

cabussadou, sb. m., piscine.

cabussaio, sb. f., choux vendus avant leur maturité.

cabussaire, sb. m.

1. plongeur, celui qui précipite.

2. plongeon (oiseau).

3. celui qui provigne.

cabussament, sb. f.

1. action de plonger.

2. action de provigner.

cabussat, sb. m., comme *cabus*.

cabussau, sb. m., castagneus (oiseau).

cabusseja, vb., faire des plongeurs.

cabusset, sb. m., plongeur, râle d'eau, castagneus.

cabusseto, sb. f., action de plonger.

cabussie, adj., qui a l'habitude de plonger.

cabussiero, sb. f., filet pour la chasse aux macreuses.

1. Pour les sens de

(a) culbuter, précipiter, renverser (la tête la première),

(b) plonger (la tête la première),

on pourra comparer :

l'it. *mazzurare*, précipiter dans l'eau (avec une pierre au cou) et

mazzicolare, culbuter,

tous deux tirés de la racine *MATT-* au sens de grosse tête, ainsi que l'emploi en français de *cabas*, culbute, et de *cabusser*, culbuter qu'on trouvera plus loin.

C'est de l'idée de *plonger* que sont tirés les noms d'oiseaux (du plongeur, du râle d'eau etc.), tirés de **capitceüs*, qu'on trouve en provençal.

C'est sans doute dans la même idée qu'on trouvera l'explication de *cabussadou*, piscine, bassin où l'on plonge.

cabussoun, sb. f., petit plongeon, nom de divers oiseaux.
cabussouna ¹, sb., provigner.
cabussous, sb. m., chou pommé.

(c)

Il y a toute une série de formes purement françaises tirées de **capīcēūs*, mais **capācēūs* a laissé des traces moindres ; on peut noter :

chèvaçage, capitation.

[Godefroy à *chevaissage* donne l'exemple suivant :
 « les tailles et les chevaissages et les mortaises. . . . »
 Fiefs des C^{tes} de Blois, Arch. P., 1478, f^o 22 r^o]. Cf.
chevage, *chevetage* et certains mots espagnols tirés de
 **capīcēūs* : *cabezon* etc.

chevacele, collet.

La Curie de Sainte-Palaye à *cheveçaille* donne l'exemple suivant : « le print par la chevaisselle de la robe. » [Trés. des Chart., Reg. 172, pièce 181.]

chevacier, chevecier.

« chevassier du sépulcre » dans un texte du xv^e siècle noté par Littré à *chevecier*.

chevacine, nom de mesure (cf. *cabas*, etc.). — Ex. du xvi^e siècle. — dans Godefroy, tiré du Plin de Du Pinet.

chevaçon, nom de poisson. Voir mon article déjà cité. — Cf. *cabasson*, nom de poisson.

Cf. aussi dans Remacle, Dict. wallon-français, 2^e éd. : *cabasson* (graphié *kabasson*) au sens de *caveçon*.

1. On aura noté *cabot*, bouture de vigne, *cabus*, *cabussado*, provin, *cabussa*, *cabussouna*, provigner.

Il faut expliquer ces significations par l'habitude qu'on a de couper le haut d'une plante, de la vigne, par exemple, pour la fortifier. C'est dans les têtes coupées qu'on trouve les boutures pour le provignage.

Mais à côté des rares formes indigènes tirées de *capdrēns* où *cap-* a passé à *chev-*, il y a eu en français un nombre considérable de mots empruntés aux parlers où *cap-* a passé à *cab-*.

D'abord *cabas*, sb. m., tiré du provençal *cabatz*¹.

Le *prov.* *cabatz* est tiré de **capacēūs*, non pas comme le croit le Dictionnaire général au sens du latin classique *capax*, ce qui contient, mais plutôt, il me semble, au sens que nous avons toujours constatés pour les dérivés romans de **capācēūs* etc. La liste des sens attestés pour *cabas* permettra de juger.

1. vieux chapeau de femme. — Mozin-Peschier, éd. 1873... et (par plaisanterie) vieux chapeau de paille. — Littré, 1873.
2. « raisin propre à la Touraine, dont le grain est gros, charnu et de forme oblongue ». — Ex. de 1549 dans God., Suppl.
3. panier² ressemblant à un couvre-chef, un bonnet, employé surtout pour les raisins, les figes etc. ; d'où sens obscène (*pudendum muliebri*) dans les expressions : un *cabatz rabatu* (La Curne de Sainte-Palaye : Arch. jj. 199, pièce 144, ann. 1463), un *cabas enfumé* (Eustache Deschamps); toutes deux veulent dire : femme de mauvaise vie. (Cf. encore : *battre le cabas*.) d'où aussi : sac de femme en osier ; vieille voiture en osier clissé (dans Trévoux, éd. 1771).
4. plein panier, certaine quantité d'objets, ex. g. un *cabas* de figes.

1. Cf. *cabat* dans un texte de 1465 dans Godefroy, Suppl. On a *cabas* dès 1399. Texte dans Godefroy, Suppl. — Le Dict. gén. donne un texte de 1404 comme le plus ancien connu.

2. Cf. *cabar* = *cabas* dans deux exemples de 1364 et de 1420 donnés par Godefroy.

5. mesure (de blé). Epelé souvent cabat ex. g Trévoux, éd. 1771. Cf. pour cette graphie *cabet*, *cabot*.
6. vol. Ex. dès avant 1493 dans Meschinot, Lunettes des Princes, 6.
7. tromperie. Ex. d'avant 1430 tiré d'Alain Chartier, dans Ménage, D. étym., éd. 1750, à *cabas*. N. B. l'expression *user de cabas*, tromper.
8. culbute. Du moins d'après La Curne de Sainte-Palaye à *cabusser*.

Cabas a dû avoir le sens de *tête* et c'est la forme de l'objet qui est responsable des sens 2, 3, d'où les sens 4, 5 sont dérivés; les sens 6, 7, 8 sont peut-être des substantifs verbaux tirés du verbe *cabasser* (q. v.).

A côté de *cabas*, le féminin *cabasse*, *cabache* (cf. *cabosse*, *caboche*) :

cabasse, sorte de mesure, d'après Godefroy qui donne un ex. de 1531 (cf. chevassine, cabas 5 etc.).

cabache :

1. *panier*, d'après Godefroy. — Ex. de 1530.
2. chou pommé. (Voir IV.)

De *cabas*, *cabasse*¹ trois diminutifs :

cabasseau (anciennement *cabacel*. Cf. it. *cabacello*). Voir IV. *cabasset* (anciennement **cabacet*²).

1. couvre-chef, espèce de casque. — Ex. de 1488 dans Godef., Suppl.

1. Pour d'autres vers qu'on pu avoir *cabas*, *cabache*, *cabasser*, *cabacher*, voir à IV les sens de l'anglais *cabbage* comme substantif et comme verbe.

2. Encore *cabacet* dans Saint-Simon cité par Littré. — L'écriture fut longue et détaillée; le cabacet (le tripoteur, le brouillon) s'échauffa la tête, se remplit du nom de M. de Chaulnes, tellement et si bien qu'il acheta sa lettre, mit le dessus à M. de Chaulnes au lieu de M. de Ponchartrain.

2. espèce de capuchon.

Cotg. 1611 : *cabasset de papier*, long hood or mitre of paper.

3. petit panier en forme de bonnet. — Encore en 1630 dans le Dict. franç.-flamand de Waesberghe qui traduit : cabasken.

cabasson.

1. petit cabas (panier). — Ex. de 1440-1 dans Godef.
2. caveçon (en wallon). Voir *chevasson* plus haut.
3. poisson à grosse tête. Voir mon article déjà cité.

Le verbe *cabasser* (*cabacher*) a eu des sens fort nombreux mais qui remontent tous, me semble-t-il, à l'idée primitive de tête :

1. croître en forme de tête, pommer.
Pas d'exemple. Mais voir à IV les sens du dérivé anglais *cabbage*.
2. couper la tête.
Un exemple. Voir à IV les sens du dérivé anglais *cabbage* et comparer les termes du blason : *caboché*, *massacre*.
3. rompre la tête, tracasser, tourmenter.
« Vous ne faites que me cabasser », dans Ménage, Dict. étym., éd. 1750.
4. bavarder.
Littré. — Aussi dans le Dict. d'Argot de Voimaitre, 1896. — Tiré de 3. ?
5. fatiguer.
« Et quand leurs yeux sont cabassez », dans Borel, Dictionnaire des Termes du vieux François, éd. 1750, à *cabasser*. — Tiré de 3. ?
6. mettre dans un cabas (panier).

7. amasser, entasser.

Exemple dans Rabelais, liv. I, ch. 54.

8. voler.

Tiré de 6.

Cf. faire danser l'anse du panier (en parlant des domestiques), faire des profits illicites.

V. aussi à IV les sens du dérivé anglais cabbage ¹.

9. tromper.

Tiré de 8?

Du verbe cabasser sont tirés :

cabasseur

1. voleur (Littré).

Ex. du xv^e siècle dans *Ménage*, Dict. Étym., éd. 1750, à *cabasser*.

2. trompeur.

cabasserie, fourberie.

Un ex. dans God. tiré de la Chron. Scandal.

On peut finir par noter le verbe comique que Rabelais a tiré de *cabas* et de *besace* :

« La nicque nocque des questeurs cababezacee par frère Serratis. » (liv. II, ch. 7).

**capicēūm* nous a donné *chevez* devenu *cheves*; ayant été, après l'amuïssement des consonnes finales, assimilé aus diminutifs en *-et*, on l'a écrit *chevet* ².

Chevet veut dire *tête*.

1. tête de lit; d'où traversin à la tête du lit, qui supporte la tête;
et par analogie pièce de support :

1. Comparer encore l'anglais vulgaire *to bag*, voler (mettre dans un ac).

2. Voir le Dict. gén. à *chevet* : Étym. : du lat. *capitūm*, partie d'un

- (a) pièce de bois arrondie placée à l'arrière des bittes pour faciliter le glissement du câble des ancrés.
- (b) pièce de bois de l'affût qui soutient la culasse du canon.
- (c) coin qu'on place sous l'affût pour modifier l'inclinaison de la bouche à feu.
- 2. tête d'un pont.
Ex. de 1331 dans God. Suppl. à *cavech*.
- 3. tête d'une église, partie qui est derrière le chœur et représente la partie supérieure de la croix.
- 4. tête, rebord du cheneau d'un toit.
- 5. tête, bout de tringle que le cloutier emploie pour y sonder le bout de sa propre tringle quand ce bout est devenu trop court pour être saisi facilement avec la pince. — *L'Opinion nationale*, 30 mai 1876, 3^e p., 4^e col. — V. Littré, Suppl.

Le substantif féminin *chevêce* (* *capicœa*) a les sens suivants :

1. tête¹.

vêtement où l'on passe la tête, devenu *chevez*, puis par substitution de suffixe *chevet*.

On sait que *capitiūm* donne *chevois* qu'on trouve en effet dans un solitaire exemple tiré de la *Vie des Pères* (God. Suppl. à *cavech*).

chevez ne peut représenter *capitiūm* ; le *z* final aussi bien que l'*e* du français s'y opposent.

Remarquer dans God. Suppl. à *cavech* un seul exemple de *chevoiz* (tiré des Arch. de la Seine-Inf.); *chevoiz* ne représente exactement ni *capitiūm* ni **capicœum*.

1. Charles Roussey dans son *Glossaire du Parler de Bournois* (Doubs), 1894, note :

kêbes, tête d'une personne ou d'un animal, se prend toujours en mauvaise part.

Le mot *chevece* est noté par La Curne de Sainte-Palaye comme subst. masc. au sens de *chevecier*, dignitaire ecclésiastique.

2. couvre-chef ; d'où :
capuchon (v. La C^{ne} S^{te}-P., à chevesse).
bijou de tête (v. La C^{ne} de S^{te}-P. à chevasse).
3. têtère, partie du harnachement du cheval.
Ex. du XII^e s^e dans Godefroy tiré de Benoît de Sainte-More.
4. col, collet, ouverture de la cotte par où passe la tête. — 2 ex. dans la C. de S^{te}-P. à *chevesse*.
5. capitation. — V. La C. de S^{te}-P. à *chevece*.
6. partie du casque qui entourait la tête.
Ex. de Huon de Bordeaux dans God.

(*A suivre.*)

Paul BARBIER FILS.

NOTES

SUR UN PREMIER OUVRAGE

ATTRIBUÉ A L'AUTEUR D'OBERMAN

Quérard attribue à Sénancour deux ouvrages antérieurs aux premières *Rêveries* (1798-1799) :

1° Sur les *Générations actuelles, Absurdités humaines, Rêveur des Alpes*, à Paris, l'an 1793 de l'ère chrétienne. Cet ouvrage aurait été précédé, en 1792, d'un écrit sous le même titre, de 60 pages seulement.

2° *Aldomen ou le bonheur dans l'obscurité*. Paris, Le Prieur, 1795.

Sénancour n'a jamais parlé de l'un ni de l'autre; et ni lui ni sa fille ne les mentionnent sur les listes données à Sainte-Beuve¹. Mais ces listes sont évidemment très incomplètes; et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que Sénancour, après n'avoir pas signé deux œuvres de début, les eût considérées comme non avenues.

Le second de ces livres m'est resté introuvable; un exemplaire du premier a été mis en vente l'an dernier à la librairie Thury, de Genève : M. Couât, l'aimable archiviste de la Comédie Française, a eu la chance de l'acquérir, et la bonne grâce de me le prêter.

Pour qui connaît un peu la vie de Sénancour, son tour d'esprit et sa façon d'écrire, la probabilité est très forte en

1. V. *Revue latine*, janvier, avril, juin et juillet 1906.

faveur de l'authenticité des *Généralions actuelles*. Mais on ne lit presque plus Sénancour, et c'est peut-être trop peu. Et l'ouvrage dont je vais parler est un essai sans valeur propre : il en prent, s'il est vraiment la première expression d'un génie maladif. Au moins puis-je espérer, en proposant des preuves valables pour les moins prévenus, faire naître quelque curiosité sympathique pour un écrivain qui ne fut d'aucune école et qui sut garder, parmi des tendances contradictoires, une originalité complexe, un peu confuse et très vivante.

*
**

Les *Généralions actuelles* sont moins un livre que des notes classées selon d'assez vagues affinités. On a l'impression d'un grand écolier ¹ qui aurait pris des notes sur ses lectures en y mêlant de temps en temps ses réflexions personnelles; son esprit saisit une idée à la volée, il la développe dans un morceau à effet, isolé, sans suite. Quelquefois son originalité se révèle à de brefs retours sur sa destinée; encore l'allusion est-elle enveloppée. Sénancour n'a jamais composé un livre, par principe autant que par incapacité; il est de la lignée de Montaigne, qu'il lisait, citait et estimait beaucoup ².

On voit assez ce qui peut, ici, répondre au second titre : *Absurdités humaines*. Sénancour fréquentait Voltaire et Bayle; il se plaisait à l'érudition saugrenue; il écrasait volontiers la pauvre humanité sous des témoignages précis et réitérés d'imbécillité ou de fourberie. Dans un cahier de notes tenu pour lui par sa fille et continué après sa mort,

1. Sén. est né le 16 nov. 1770.

2. Je m'excuse de parler comme si le livre du *Réveur* était acquis à Sénancour; je n'entens rien préjuger, mais j'évite la périphrase.

la rubrique *Absurdités* précède des colonnes serrées de faits minutieusement collectionnés.

On voit moins, d'abord, ce qui justifie le titre « *sur les Générations actuelles*. D'allure, il est très sénancourien, s'il est bien vrai que Sénancour a toujours rêvé d'un rôle de directeur de la conscience collective; toute sa vie, il a médité, comme tant d'autres du même temps, le grand œuvre capable de régénérer le monde. Ce livre-ci aurait été un appel à ses contemporains, une mise en demeure de s'examiner, de voir avec quel bilan moral ils entraient dans l'âge où l'on lutte, et comment ils pourraient utiliser la réalité donnée (1793).

Il y a de cela, en effet, sous une forme fragmentaire et décousue, dans les *Générations actuelles*. Pour ne pas risquer de substituer un système illusoire à la pensée de Sénancour, je suivrai l'ordre du texte; je relèverai chemin faisant les passages caractéristiques, en les rapprochant de textes empruntés presque toujours aux *Premières Réveries* (1798-9) ou en les expliquant par la vie de S. Cela fait, la physionomie du livre et sa ressemblance avec celle de l'œuvre certaine de l'auteur se dégageront toutes seules¹.



SECTION I. — SÉJOUR DE L'HOMME

P. 3. S. parle du sentiment « pénible par erreur », qui ramène l'homme vers la terre; il l'engage à n'avoir point de désirs illimités, — à borner ses vues à ce globe où « l'immuable nécessité *lui* impose de ramper ». C'est l'indication d'une théorie développée sans cesse dans les *Réveries* : toutes les souffrances de l'homme viennent

1. C'est la première œuvre connue de Sénancour.

de ce qu'il est trop avide « d'extension », de ce qu'il veut dilater à l'infini le cercle de sa pensée et de son action ; la vraie formule du bonheur est de circonscrire son être. Cette idée, sans doute, n'est pas de l'invention de Sénancour, qui n'a fait qu'adopter, en la précisant, l'hygiène mentale indiquée par Rousseau dans ses *Rêveries* ; — et l'expression « *l'imposer de ramper* » (cf. 17^e *Rêveries*, p. 305, cette amusante périphrase : « *l'être éphémère que la moisissure du globe a produit pour ramper entre les tubercules de sa surface* ») ou d'autres analogues étaient du vocabulaire courant du pessimisme matérialiste. — Idée et expression, cependant, notons-les comme habituelles à Sénancour :

P. 8. Notons aussi cette formule : « Tout est combiné dans la nature, mais nous n'apercevons pas tous les rapports. » Les *Rêveries* diront aussi : tout est calcul, tout est nombre. (V. notamment la 8^e *Réverie*, qui est une véritable méditation, p. 130 seq., et 9^e p. 144 : « L'homme est nécessairement bon... selon ses rapports dans l'ordre général »). Oberman se livrera à des rêveries pythagoriciennes. Sénancour a toujours cru qu'une intelligence assez ample et pénétrante à la fois pour apercevoir sans perdre de sa vigueur ni de son acuité toute la réalité, la réduirait à une formule mathématique. (V. 14^e *Réverie*, la description d'une machine sociale idéale¹.)

La suite énumère des connaissances géologiques, empruntées évidemment à Buffon, qui d'ailleurs n'est pas nommé. Par contre, Bernardin de Saint-Pierre l'est, p. 15. Le Rêveur ne le loue pas sur sa théorie des causes finales : et il importe de le remarquer, car Sénancour s'est toujours moqué du finalisme, mais il exalte la beauté descriptive de ses hypothèses, son « magnifique système des effusions

1. Le passage est cité dans mon livre sur *le Roman personnel*, p. 111.

polaires ». Ainsi plus tard Oberman décrira, d'imagination, en un style apocalyptique, d'immenses catastrophes terrestres. (V. le *Rêve d'Oberman*, l. 85.)

Bernardin de Saint-Pierre est encore cité, p. 57, dans une note qui crée au moins une présomption en faveur de l'authenticité du livre : « ... Comme le dit un auteur connu . . . dont les écrits touchants feront dans l'avenir les délices de l'homme sensible, et maintenant les regrets de ceux qui, *le connaissant lui-même, ne peuvent posséder de lui que ses ouvrages* : l'auteur de la *Chaumière indienne* ». Or M^{lle} de Sénancour, dans la biographie ¹ (inédite) de son père, p. 21, dit qu'il était allé « bien jeune encore », voir Bernardin de Saint-Pierre, dont le style descriptif devait le charmer particulièrement. « *Cette démarche n'eut pas de suite* ². » Le rapprochement de ces deux textes ne s'impose-t-il pas ?

P. 17. On reconnaît l'accent de la confiance, dans une note sur l'infortune d'un homme placé même sans besoin, mais seul, au milieu de la plus belle nature.

C'est un sentiment habituel, chez Sénancour (V. Obermann, l. III, l. 62 et *passim*), que l'accablement du contemplatif, isolé dans « la sévère harmonie des choses », et ressentant douloureusement sa mobilité propre devant la « permanence » des monts. — Si le Rêveur des Alpes est bien Sénancour, cette note se rapporterait soit au temps que S. passa, seul, à parcourir les montagnes, avant son mariage (11 septembre 1790), soit à des séjours qu'il y dut faire après son mariage, seul encore ; car sa femme, qui lui avait promis de le suivre dans les hautes vallées des

1. M. Michaut la publie dans la *Revue Bleue*.

2. Sur les relations postérieure de Sénanc. avec Bernardin de Saint-Pierre, V. la *Revue latine* du 25 janv., p. 61, n. 1, je cite les références et le principal des textes.

Alpes (M^{lle} de Sénancour dit « à Étrouble »), eut peur de leur aspect sauvage et refusa d'y rester; S. revint alors à Fribourg dans la famille de sa femme, et, après un séjour assez court à Paris, demeura en Suisse pendant les années 92-93 et 94. La fin de la note nous ramène à la théorie de l'extension (cf. *Rêveries*, p. 18, 47, et notamment 8^e R., p. 130 seq.) : « Combien donc, en joignant les affections morales à nos sensations physiques, nous avons étendu nos privations dans l'idéal, et combien nous nous sommes éloignés du repos intérieur, seule vraie félicité. » Dans la 3^e *Réverie*, qui est vraiment belle, S., p. 75, fait le portrait de l'homme sensible, pour lequel la nature est pleine d'un sens obsédant, précis et divers : « Une émanation, un jet de lumière, un son nuls pour tout autre, lui amènent des souvenirs. . . »

N'est-ce pas le développement du thème¹ indiqué séchement par le Rêveur ?

La suite traite des rapports de l'homme avec les êtres inorganiques, puis organiques. Ici, c'est tout un cours sur la vie à tous les degrés, du zoophyte à l'homme. En élève de Buffon (que S. citera dans la 3^e *Réverie*), le Rêveur écrit : « La nature ne sait pas ce que c'est que classes et genres. » On peut retrouver aussi la trace du « *natura non facit saltus* » de Leibniz (*Rêveries*, p. 60, S. dira, selon Leibniz : « *Il n'est pas deux effets semblables dans la nature* », et p. 217, s'inspirant, semble-t-il, autant de Leibniz que de Buffon : « . . . les différences incalculables que la nature a établies entre les êtres organisés depuis l'être inconnu, mais probable, beaucoup plus intelligent que l'homme, jusqu'à l'être, aussi probable et aussi inconnu, moins organisé que la pierre, etc. . . » C'est l'idée de la continuité dans l'échelle des êtres). Toute

1. Souvent repris par S.

cette partie est à rapprocher du début de la 2^e *Réverie* » (*de l'être et de la nature, de l'être simple, de l'être composé, de l'être organisé* »), et de toute la 12^e, qui m'en paraît la réplique, beaucoup plus belle et plus étudiée.

*
**

SECTION II. — L'HOMME

Elle contient des généralités anthropologiques, des vues sur les diversités de races. Cette question a toujours occupé Sénancour. Dans les *Réveries* (p. 304), il parle de l'industrie humaine, qui neutralise l'originalité féconde des races, et (*Id.*, p. 136-181) il signale l'intérêt qu'il y aurait à donner à chaque peuple des institutions de nature à le maintenir dans sa « singularité ». Sa fille dit qu'il aurait rêvé, si sa santé le lui avait permis, de faire sur une tribu isolée, soustraite à toute influence étrangère, une expérience législative. Cette idée n'est-elle pas bien discernable dans cette note des *Générationes actuelles*, p. 48 : « Un peuple entier, isolé, ignorant les maux intérieurs, et sans autres lois que celles qui ne contrarient pas l'instinct naturel, verrait doubler au bout de quelques générations la durée de la vie de ses membres » (cf. 17^e *Réverie* p. 291, : « Je voudrais du pouvoir, celui d'arracher quelques hommes à l'oppression morale, et de les maintenir heureux sous leurs propres lois. »)

*
**

SECTION III. — LA FACE DE LA TERRE MODIFIÉE PAR L'HOMME

C'est d'un lecteur quelconque de Buffon.



SECTION IV. — ÉTAT SOCIAL DE L'HOMME

P. 57. A relever ce seul mot sur la perfectibilité : « Il appelle perfectibilité cette extension particulière à son espèce. »

Il faut y remarquer :

1° L'association d'idées établie par le Rêveur entre la perfectibilité indéfinie de l'espèce et *l'extension*, qui désigne, ici comme dans les *Réveries*, non seulement les progrès de l'industrie et des sciences, mais les ambitions métaphysiques de l'esprit. S. condamnera ensemble le dogme de la perfectibilité et la spéculation philosophique ou religieuse. Avait-il eu connaissance des œuvres de Weishaupt (parus de 1780 à 1790) où la foi en la perfectibilité s'allie à l'illuminisme ? Je ne puis l'affirmer ; S. cite beaucoup d'auteurs dans les *Réveries* ; il ne cite pas celui-là. Mais il a pu, sans le lire, reconnaître entre ces deux idées une solidarité de fait : depuis le XVIII^e siècle jusqu'à V. Hugo la foi au progrès a constamment pris l'air d'une religion, et des allures de prophétie. Elle répugne à l'esprit positif et pessimiste de Sénancour.

2° Pour nous en tenir aux *Réveries*, relevons des attaques au dogme de la perfectibilité, p. 11, 93, 153-4 seq. (l'enthousiasme de la perfectibilité mis avec l'imposture religieuse), 253, 280, 305-6.

P. 65. Après quelques pages qui doivent être des allusions, curieuses vu la date, à la tyrannie révolutionnaire, une note qui semble la protestation d'un émigré : « Le gouvernement prive de l'estime et des emplois publics ceux qui ont tenu par quelques liens à un homme supplicié..... Que reste-t-il à celui qui est noté d'infamie ? » Je ne sache

pas que personne de la famille même de S. soit monté sur l'échafaud ; mais sa belle-sœur avait épousé un émigré français, M. de Jouffroy-Gonsan. Lui-même (la biographie inédite donne là-dessus d'amusants détails) fut regardé comme émigré, et il est sûr qu'il a eu beaucoup à souffrir de la Révolution, qui l'a ruiné. Cette plainte se retrouve jusque dans des lettres de sa fille postérieures à sa mort¹, et lui-même l'a souvent exprimée.

P. 69. Voici une note, sur l'impossibilité d'une révélation historique de Dieu, qui est d'un tour absolument sénancourien. Je mès en regard un passage du *Livre de l'Amour* (1808, p. 240), et un autre de la 6^e *Réverie* (éd. 1802, identique à celle de 1799).

« Si l'homme eût été éclairé par quelque être supérieur... les lèvres ne lui diraient rien, mais tous les cœurs l'adoreraient... Mais notre existence actuelle est un jour ténébreux et agité. Le matin est brumeux ; succèdent ensuite des lueurs passagères qui n'éclaireront bientôt plus que quelques monts inaccessibles dans le lointain qui nous fuit. Elles s'évanouissent bientôt derrière des nuées épaisses qui répandent, le soir, entre le ciel et la terre, de sinistres ténèbres, et nous expirons de terreur au milieu de l'affreuse nuit et dans l'attente de l'embrassement général. » Je note par surcroît que cette idée de la

« L'orage est éternel ; chaque instant a ses victimes : nous sommes nés sur des millions d'ossements et le sol qui nous porte en est fait. Une fermentation dévorante, un mouvement de mort, labourec ce chaos où chacun de nous surnage et croit s'avancer... »

« Fatalité terrible et profonde d'erreurs innombrables, qui affligent, épuisent, mutilent, tourmentent et dévorent des milliers de victimes, sans que l'imbécile postérité s'instruise à la lumière sinistre qui jaillit de cet univers sépulcral... »

1. *Revue latine*.

destruction du monde par le feu est stoïcienne; or en 92-93, Sénancour était encore stoïcien (*Réveries*, Préface, p. 2).

Suivent des pages ardentes contre la notion du Dieu vengeur, persécuteur de l'homme. On en retrouve d'une inspiration toute semblable, dans les *Réveries*, p. 162.

P. 74. Allusion au fardeau que « l'homme de génie porte comme le vulgaire, et que celui-ci veille toujours (*sic*) à ce qu'il ne soit pas trop allégé ». Cette tournure peut surprendre de la part d'un écrivain aussi pur que devait le devenir Sénancour. Mais l'effet n'en doit pas prévaloir sur l'intérêt de l'idée. Sénancour s'est plaint partout et tout le temps d'avoir été accablé lentement par des misères mesquines. Cf. seulement *Réveries*, p. 215-253-4 seq.

P. 83. Il ne faut élever un enfant, dit le Rêveur (étant donné l'absurdité de tous les gouvernements actuels) pour aucun pays. A lui « d'aliéner sa liberté où il lui plait ». S. est un type de *déraciné*. (V. notamment *Réveries*, p. 34, 73 et 185, où le cosmopolitisme est déduit comme une conséquence fâcheuse, mais nécessaire, du manque de *singularité* dans les institutions : l'individu est affranchi de sa race quand celle-ci est altérée; p. 304 des *Réveries*, la confusion des races est regardée comme le prélude de la dissolution du globe.) V. plus loin, sur la même question (p. 25).

P. 89. Encore une note, en regard de laquelle je me borne à citer deux passages des *Réveries* (Remarquer, d'ailleurs, que l'opposition de la plaine, demeure de l'humanité vulgaire, aux hautes vallées, qui sont le refuge du philosophe, répondait pour Sénancour à une réalité très précise; c'est lui qui, plus tard, désespérera d'exprimer « la vérité des monts dans le langage des plaines ». (V. la 17^e *Rév.*)

Quelque rude que soit la route que nous avons fréquentée, nous la suivons plus facilement que celle qui nous était indiquée, que nous nous figurons remplie d'obstacles imaginaires, parce que nous ne l'avons pas parcourue.

Le point de départ est commun à toutes deux, mais ensuite elles divergent beaucoup; et parvenus au quart de la vie, nous ne saurions passer de l'une à l'autre, que par un sentier escarpé, si peu tracé qu'il est facile de s'y égarer sans retour.

L'une, après avoir franchi quelques lieux âpres et agrestes pour celui qui ne les voit que dans le lointain, mais faciles et sûrs pour qui les parcourt, aboutit bientôt à un vallon élyséen, que rien n'annonce, que l'on n'aperçoit (*sic*) qu'à son entrée : le calme y séjourne, mais l'ennui ne l'a pas découvert; l'abondance y règne, mais le dégoût et la satiété y sont inconnus, comme la variété et la superfluité qui les engendrent : le Léthé y roule ses eaux bienfaisantes, ennemies des regrets : un voile impénétrable y couvre l'intarissable avenir; le présent en sort sous la forme de jouissances simples que précèdent de légers besoins et qu'em-

bellit l'insouciance. Peu d'humains l'habitent, et leur nombre sans cesse diminue.

L'autre route, facile, mais sans terme, est bordée d'abysses, où se précipite, en se pressant, la foule séduite par l'éclat des plaines où elle semble aboutir. Cette multitude insulte au petit nombre qui suit la route des monts; mais leur avidité leur nuit autant que leur illusion; sans cesse ils s'empêchent les uns les autres; impatients, ils précipitent ceux qui les arrêtent, et s'efforcent de rejoindre le haut de la chaussée; mais ils sont ou entraînés par leurs propres victimes, ou repoussés par d'autres plus heureux. Ceux-ci s'avancent sans cesse, fiers des triomphes qui les affaiblissent; ils pensent toucher au terme, mais le terme est loin d'eux, car la route n'a point de fin; avant de s'en convaincre, ils tombent épuisés, roulent et disparaissent. Plus loin la route est déserte; nul humain n'y pénètre, mais l'illusion offre toujours cette riche plaine dans l'éloignement : seulement l'abyme devient encore plus profond...

8^e *Réverie*, p. 125-126 :

• Nul site dans toute la contrée n'inspire un intérêt si durable que ce vallon ignoré dans le sein de la forêt. La

prairie inclinée s'y creuse avec une grâce indéfinissable : élevant ses bords irréguliers dans la profondeur des ombrages, elle y dessine des asiles de paix et d'obscurité, que protègent les cimes des hêtres et des pins balancés sur le front des collines. Les bois plus ou moins avancés descendent par intervalles jusque dans la prairie qu'une eau bien tranquille et bien rure traverse en s'égarant dans la solitude ; même on les voit : çà et là, oubliant leur silencieuse vétusté, descendre jusqu'au ruisseau pour redire, dans leurs troncs caverneux, le murmure de son eau plaintive... »

Évidemment, ce paysage élyséen est bien plus achevé que celui du Rêveur des Alpes ; il y a eu progrès dans l'art, et le symbolisme y est traité d'une manière bien plus délicate, moins systématique. Notez que l'idée exprimée par le Rêveur, sur l'éternel présent où s'écoule la vie du sage, est familière à Sénancour.

17^e *Réverie*, p. 309. « Peuples libres de l'Helvétie, mon-

tagnards encore simples ; vous surtout heureux pasteurs, familles nomades des antiques vallées ! c'est à vous que je m'adresse, c'est de vous que je voudrais être entendu ; de vous à qui la félicité naturelle est encore accessible ; de vous que nos arts vont séduire, mais qui pourriez vous arrêter si vous jugiez, loin des illusions, notre expérience sinistre et méconnue. »

9^e *Réverie*, p. 150. « Cette incalculable variété de situation... fait d'un peuple, non pas comme on l'a tant dit, une troupe d'athlètes qui, parcourant une carrière commune, s'animent mutuellement et accroissent l'effort de chacun de l'impétuosité de tous, mais une foule aveuglée par mille feux incertains qui s'embrasent et s'éteignent aussitôt dans les ténèbres générales. Pressée de l'ivresse du vertige, elle se heurte sans cesse, parce qu'elles court en sens contraire : l'un, épuisé, arrête en tombant l'effort du plus audacieux ; celui-ci, détourné de son impulsion, ne voit plus le guide qu'il suivait ; et nul guide n'atteindra le but qu'il avait promis... »

Si le Rêveur et Sénancour ne font qu'un, on reconnaîtra bien dans cet exemple l'habitude qu'a gardée Sénancour, jusqu'à la fin, de se remanier sans cesse et de reprendre, de refondre les thèmes déjà traités.

La p. 99 est inspirée, comme sans doute le livre entier, par la vue des excès révolutionnaires. En voici le plus caractéristique : « Non, toute cette grandeur qu'obscurcit tant de bassesse, toute cette sagesse au milieu de tant de démente, tant de voies de bonheur toutes terminées par les larmes et le désespoir, tout cela n'est qu'une illusion vaine... » Et voici la conclusion : « Jouis, il n'est pas d'autre sagesse, fais jouir ton semblable, il n'est pas d'autre vertu ».

Cette vue pessimiste du monde, aboutissant à l'affirmation de l'universelle illusion, pouvait se traduire pratiquement en ascétisme, comme dans la doctrine de Bouddha que le Rêveur des Alpes n'ignorait pas plus que Sénancour; mais il préfère conclure, comme le fera Sénancour, à l'épicurisme : « L'art de jouir, dira Sénancour (*Rév.*, 165), est le seul art de l'être qui sent et modifie son existence... ; 171, Jouis et fais jouir ». Formules analogues passim, et toujours (v. par ex. la 9^e *Réverie*, qui serait un long développement du thème du rêveur *des Alpes*) après des considérations sur la vanité systématique des efforts humains et sur l'échec de toute entreprise générale de bonheur et d'ordre.



SECTION V. — OPINIONS GÉNÉRALES — INTELLECTUEL

Au début, une longue phrase sur le néant de la pensée. La « vanité de l'intellectuel ¹ » est regardée par Oberman comme un des pires fléaus qui puissent atteindre l'humanité, un de ceus dont elle a le plus souffert. — Ici encore, je trouve de ces expressions qui sont la marque de Sénancour : « une atmosphère obscure, nébuleuse..... sillonnée

1. *Réveries*, Préface, p. 11.

de lueurs passagères, d'éclairs sinistres;..... océan illusoire...; au-dessous, des abymes sans fond, et au-dessus le néant. »

Puis une attaque au christianisme, sans qu'il soit nommé, ou plus exactement à la morale catholique; c'est la même antipathie contre les vertus difficiles, qu'Oberman exprimera (cf. 15^e *Rév.*).

P. 109. Une note sur ceus qui nient à la matière le don de l'intelligence; l'ironie du ton est de la même qualité que celle d'Oberman, — amère, tendue. Mais il est surtout intéressant de constater que le problème de l'unité de substance du monde est aussi l'un de ceus qui préoccupent le plus le Sénancour, très métaphysicien, des *Premières Réveries*. (Fin de la 12^e et de la 13^e *Réverie*. Absurdité d'une âme immatérielle.)

Le Rêveur fait une revue des opinions humaines, sur Dieu et sur l'âme, très longue et destinée à mettre en relief l'absurdité humaine. Il s'efforce — en laissant de côté tout souci de la succession historique des doctrines — de montrer la logique des idées, s'entraînant l'une l'autre nécessairement. C'est ainsi qu'il arrive à expliquer pourquoi il y a des athées: et la raison qu'il en donne est celle que S. a donnée, à plusieurs reprises, de l'athéisme en général, et, en particulier, de son athéisme apparent, au temps de ses premières œuvres. On est athée par *dégoût* et par réaction contre le dogme officiel de la Divinité. D'ailleurs le Rêveur soutient que l'athéisme est fort inoffensif, et cela s'accorde encore avec la pensée de S., qui a toujours refusé de considérer les notions religieuses sous le rapport de leur utilité *sociale*¹.

Au contraire, non seulement S. a toujours consenti à les

1. Je publierai très prochainement dans la *Revue d'hist. litt.* une étude sur l'évolution religieuse de S.

estimer selon l'aide moral que l'individu peut en attendre, mais pour lui, comme je le ferai voir, il n'est pas d'autre marque de la vérité d'une idée, en matière morale ou religieuse, que le bien-être intérieur et la force qu'elle communique. Il ne demande pas à l'idée religieuse d'être conforme à un type intellectuel de vérité, — mais il l'apprécie par ses résultats intimes. Tel est bien le sens contenu dans cette note de la page 170 des *Généralités actuelles* : « Quand la morale s'appuiera sur des dogmes simples, et consolants, elle sera inébranlable. Mais si la religion fait des malheureux, elle n'a ni le droit ni le pouvoir de réprimer le crime. »

Je ne prétends pas dire qu'aus yeus de S., ni dans les *Réveries*, ni dans Ob., il ait suffi à une idée d'être consolante pour qu'il la déclarât vraie; cela serait faus (V. dans les *Réveries* la discussion sur le dogme de l'immortalité). Mais il entent bien qu'une idée qui ne console pas est une erreur. Il ne faut pas s'attendre à trouver, dans un ouvrage de toute première jeunesse, une pensée achevée : mais des négations ardentes, des aspirations incomplètement définies, — la violence d'un esprit qui se dégage des anciennes attaches, et qui se venge, par l'ironie, d'avoir trop longtemps cru.

P. 193. Aussi le *Rêveur des Alpes* est-il souvent plus passionné, plus absolu qu'Ob., notamment sur la question des moines; Ob. voit le pour et le contre, et, plus intelligent, saisit les tendances profondes auxquelles satisfait la vie monastique. Au contraire, ici : « Un moine est un être absurde, malheureux, inutile et mauvais; . . . si de durs devoirs leur sont imposés, ils prêchent à leur tour de cruelles vertus et débitent d'innombrables préjugés, qui vont étendre jusque dans la famille la contrainte et l'amertume du cloître. »

Ces dernières lignes peuvent prendre un sens très précis, quand on les rapproche d'un passage fort curieux de la biog. inédite de S. par sa fille (p. 6. du ms. de Fribourg) :

« Sa mère, douce, pieuse et douée d'une extrême susceptibilité de pudeur, aurait dû prendre le voile au lieu de se marier. Son mari lui-même s'était d'abord voué à l'état ecclésiastique. La ferveur de leur sentiment religieux les avait ensuite entraînés l'un vers l'autre ; il n'en résulta pas le bonheur qu'un si grand accord dans leurs dispositions avait semblé leur garantir. Mon grand-père regrettait de n'avoir pas obéi à sa vocation. Il voulut que son fils entrât à Saint-Sulpice. . . . » Il est certain que Sénan-cour (le ms. dit déjà p. 3 : « Il était un peu tenu à distance par son père. . . [Sa mère] cherchait dans la pratique du culte des satisfactions de cœur et d'imagination. Elle emmenait son fils qu'elle tenait, durant des heures, à ses côtés, dans l'église. » Et p. 4 : « C'est dans cette froide atmosphère de compression que mon père passa son enfance. ») vécut ses années d'enfance et même d'adolescence sous la contrainte d'une dévotion étroite, exigeante, et qu'il regarda, de bonne heure, ses parents, qu'il aimait cependant profondément. (cf. les témoignages de ses œuvres), comme des esprits rendus faus et malheureux, par une éducation qui les destinait au cloître bien plus qu'à la vie de famille.

La *section V* finit sur une note d'une ironie qui ne serait peut-être pas perceptible, si on ne la replaçait dans l'ensemble du livre. Après avoir énuméré beaucoup de superstitions ridicules, le Rêveur conclut : les sceptiques partent de là pour se méfier de toute opinion, si prouvée et unanime soit-elle : « C'est abuser de la philosophie que de généraliser ainsi. A la vérité, la plus grande portion de la terre est malheureusement dans l'erreur ; mais du moins

un peuple possède la vérité, et la raison nous dit que c'est celui chez lequel nous sommes nés. » Cf. la 17^e *Réverie*, vers la fin : « Les anciens sentaient, dit S. ironiquement, nous avons vu que cela n'était pas dans l'ordre, et nous raisonnons. Les sensations avaient des bornes nécessaires ; mais, pour nous, notre marche est illimitée, qui l'arrêterait ? » Cf. aussi *Rév.*, p. 307, note : « Siècle privilégié et à jamais mémorable ; siècle rapidement avancé dont les constitutions s'écrivent en vaudeville ; » Et passim, notamment la 5^e *Réverie*, sur l'insuffisance de la science sociale, la plus négligée et méconnue de toutes.

Je note encore dans cette *section V* le nom de Spinoza. Plus tard, la métaphysique de Leibniz retiendra Sénancour, quand il se souciera surtout de justifier Dieu d'avoir fait le monde comme il est. Mais le S. des 1^{res} *Réveries* est pénétré à fond de Spinoza (cité notamment dans la 13^e *Réverie*). Qu'on en juge seulement par ces lignes : « Tout est indifférent ; . . . tout est beau, car tout est déterminé . . . L'individu n'est rien . . . Le tout existe seul absolument, invinciblement, sans autre fin que lui-même, sans autre produit que sa permanence. »

*
* *

SECTION VI. — OPINIONS PARTICULIÈRES DE DIVERS PEUPLES

P. 250. Voici un fragment qui, par le fond des idées et par le tour, est très sénancourien : Le Rêveur parle du Coran et de Dieu selon Mahomet : « Ainsi c'est par la négation que nous parvenons au sublime ; nous sommes petits dès que nous parlons positivement ; il n'y a d'étendue que là où nous nous égarons, ni d'élévation que dans ce que nous ne saurions concevoir. Toujours l'on affirmera ce que Dieu n'est pas ; quand dira-t-on ce qu'il est ? homme, il n'est pas homme. » Il apparaît que le Rêveur a lu Pascal,

comme l'aura lu Sénancour : il se souvient que les vérités divines échappent aux prises directes de l'esprit, et que nous pouvons seulement démontrer la fausseté de leurs contraires. De même, le S. des *Réveries* ne nie pas Dieu (p. 272, 275), mais il montre la puérilité de toutes les définitions positives qu'on a voulu donner de lui.

L'opinion du Rêveur sur le christianisme primitif est celle qui est exprimée dans les *Réveries* : « Les idées de Platon adaptées à une religion fort ancienne, mais peu répandue, ont produit une grande religion, au nom d'un *moraliste*¹ qui ne pensait guère devenir l'auteur d'une nouvelle croyance. » Cf. 13^e *Réverie*, où S. (suivant docilement l'*Antiquité dévoilée* de Boulanger) montre comment le christianisme admet lui-même le système antique de l'âme universelle, et comment « cette religion qui doit tant au platonisme » envoie « au sein de la divinité les âmes que le crime n'a pas fait dégénérer ».

P. 279. Une réflexion sur le rôle des révolutions et des guerres ; le Rêveur se demande d'où vient l'arrêt de la Chine, la rétrogradation de l'Inde : « Sans les révolutions qui sans cesse agitent cette terre, peut-être n'aurait-elle plus de peuples savants. Supposons trente siècles de paix perpétuelle, peut-être l'Occident de l'Europe sera semblable aux contrées méridionales de la Tartarie. . . . Mais les conquêtes et les dévastations de tout genre continueront de détruire et de renouveler (*sic*) les peuples. »

Je ne trouve pas dans les *Réveries* cette justification, peut-être ironique, de la violence et des grands bouleversements ; au contraire, j'y rencontre cette idée que les conquérants, en provoquant de grands mélanges de peuples, altèrent la pureté des races, — laquelle est considérée par Sénancour comme une condition d'équilibre et de bonheur dans un

1. Pendant très longtemps S. n'a appelé Jésus qu'un *moraliste*.

pays¹. D'ailleurs le Rêveur dit « *peut-être* »; et il n'y aurait pas à s'étonner qu'à sept ans de distance la pensée de S. se fût précisée en se modifiant; la conception qu'un patriote philosophe se faisait de la guerre « renouvelant » les peuples, en 1793, pouvait n'être plus si ferme en 1799. On trouve dans les *Réveries* des allusions à la folie guerrière. p. 150, 153 (peut-être une allusion à Bonaparte) et 154.

On trouve bien éparse ici et là dans les *Réveries* (181-185-272) une théorie du cosmopolitisme, mais S. en fait plutôt la vertu du sage isolé partout, ne se sentant jamais chez lui dans aucun pays, parce que, dans tous, les institutions sont à la fois compliquées et flottantes, et cherchant à travers toute l'Europe les esprits parents du sien, en qui s'agite déjà l'esprit de l'avenir. Mais ce manque d'adaptation des institutions aux hommes, ce défaut de « singularité » dans la vie sociale qui oblige le sage à vivre dans une société idéale, S. en rendrait justement les conquérants en partie responsables.

Ce qu'on peut supposer, c'est que le Rêveur des Alpes, se plaçant au point de vue historique, et n'ayant pas encore nettement défini son idéal propre, spéculé sur le bien qui peut résulter pour l'humanité des pires catastrophes; au contraire, le S. des *Réveries* s'est enfermé dans sa pensée, il s'est arrêté à l'idée que le bonheur est dans la « permanence », et il demeure, vis-à-vis des erreurs et des incohérences humaines, non plus dans l'attitude de l'historien qui veut tout comprendre et qui aboutit à tout justifier, mais dans celle du philosophe actif qui s'acharne à tirer l'humanité hors de ses « voies d'erreurs ».

Tel est déjà, d'ailleurs, le sens réel du livre sur les *Généralités actuelles*. Il est imbibé des doctrines indiennes que S. a toujours vénérées (cf. cette note, p. 280, où le Rêveur affirme que Dieu n'anéantira jamais le monde, mais « reti-

1. Cf. Section II.

ra en lui l'émanation qui avait produit l'univers ») ; et il insiste déjà, comme le feront sans cesse les *Réveries*, sur la déviation du monde comme il va : tout tend à l'altération, à « l'abus ». Voici p. 294 un développement qui pourrait être placé dans les *Réveries* (8^e, 9^e, 10^e et *passim*) : « Des goûts innocents, des penchants qui ne nuisent à personne, sont partout réprimés par une morale austère (cf. 12^e R.), des religions fanatiques ; et la sombre jalousie, l'injuste égoïsme, l'oppression atroce sont partout étayées par la politique et les dogmes religieux, ces deux fortes colonnes qui ne devraient soutenir que l'édifice du bonheur de l'homme, et sur lesquelles reposent les maux les plus cruels et les plus étendus. »

En regard, je citerai seulement, entre beaucoup d'autres, la 9^e *Réverie*, p. 154 : « Des mœurs sévères, des opinions comprimentes, l'estime des choses difficiles et la manie de la perfectibilité préparèrent pour la servitude politique des cœurs flétris par l'asservissement moral. Les sentiments heureux qui rapprochent les hommes sont devenus plus odieux que les passions haineuses qui les aliènent ; on a même exaspéré ces levains de haine ; une même erreur pros- crit la jouissance, vante la folie des douleurs volontaires, et sanctifie le double héroïsme des dévastateurs et des vic- times. »

*
* *

J'arrête ici l'examen du livre, qui se termine par un exposé, très sec, en une cinquantaine de pages, des principales croyances du christianisme et des principaux traits de son histoire. L'appréciation générale, réduite à quelques brèves réflexions en note, est conforme à celle où s'en tiendra longtemps Sénancour, en pur adepte de Voltaire : « Le christianisme . . . fut toujours la proie de l'esprit de dispute et de système, qui y engendre de perpétuelles discussions. »

Après, les rapprochements que j'ai proposés, il paraîtra, j'espère, que les « *Générations actuelles* » sont bien de Sénancour. Il n'est pas indifférent de remarquer que presque tous les passages typiques sont des notes : dans un ouvrage où Sénancour aurait voulu ramasser quelques « extraits » de ses lectures, plus ou moins curieux, il se serait essayé à jeter, un peu au hasard, les traits fragmentaires de sa pensée personnelle. On le voit chercher son système, son art, son style.

En somme on peut tirer de cette étude trois groupes d'indications relatives :

- 1° A la vie de Sénancour ;
- 2° A son tour d'imagination et à son style ;
- 3° A ses pensées favorites.

Je crois saisir dans cet essai médiocre, très médiocre (si le mot de saisir n'est pas ici trop mal employé) en son état d'indétermination primitive, la pensée d'un songeur dont la forme d'esprit devait, plus tard, exercer une indéniable influence. Les *Réveries*, antérieures à Oberman, sont une œuvre déjà très compliquée, où se sent l'effort pour organiser et systématiser en un ensemble bien logique et vivant des éléments très divers. Ici, c'est à peine si les linéaments du système s'indiquent, et si l'imagination dramatique et malheureuse de l'auteur trouve, comme à tâtons, son expression. Le Rêveur des Alpes, avec sa curiosité pour les sciences naturelles, son goût et son mépris pour les vastes spéculations, son érudition de seconde ou troisième main sur l'histoire des idées religieuses, ses préoccupations politiques et sociales, sa sensibilité concentrée et explosive, est un Oberman à qui ne manquent plus que des années d'ennui méditatif, l'épreuve de la vie et le talent du style.

Joachim MERLANT.

COMPTES RENDUS¹

Albert COUNSON. — *Dante en France*. Erlangen, Fr. Junge; Paris, Fontemoing, 1906; gr. in-8 de 276 pages.

« C'est une singulière propriété de l'esprit humain, observe quelque part Coleridge, qu'après avoir reçu une impulsion dans un sens déterminé, il suit sa nouvelle voie avec une persévérante obstination, allant jusqu'à l'extrémité des conséquences impliquées dans ce mouvement. Les conclusions alarmantes auxquelles il aboutit sont seules à le réveiller; elles le ramènent sur quelque voie antérieure, ou bien lui donnent une impulsion nouvelle qu'il suit avec la même outrance, à laquelle il obéit avec la même ardeur exclusive. »

Il ne faut guère moins que cette tendance simplificatrice de l'esprit humain, cette orientation dominante d'une même époque vers un même pôle, pour rendre possible, rétrospectivement, l'histoire des idées. A défaut d'une prétendue unité morale ou intellectuelle que nul âge vraiment vivant n'a offerte, elle permet seule à l'histoire les raccourcis synthétiques, et même les désignations et les étiquettes collectives. On s'en aperçoit bien lorsqu'on étudie les variations qu'a subies, dans l'opinion d'un même pays, la renommée d'un grand écrivain, surtout s'il est assez caractéristique et singulier pour susciter des impressions vives et tranchées. Rien de plus différent, non seulement que les opinions (ce qui va de soi), mais que les *points de vue* qui caractérisent à cet égard la mentalité de périodes souvent très voisines. L'abondante enquête à laquelle M. Counson vient de

1. La librairie Champion se charge de fournir les ouvrages analysés ou mentionnés dans les comptes rendus et notices bibliographiques.

soumettre l'histoire de la fortune de Dante dans notre pays n'est pas, on s'en doute bien, de nature à infirmer cette constatation. Je reprocherai même à l'auteur de n'avoir pas assez accusé les reliefs, de n'avoir pas indiqué plus hardiment la disposition des grandes masses; je n'aurai garde de donner le plan que j'ai moi-même adopté, pour un exposé de ce genre, comme un passe-partout applicable à tout objet : je crois néanmoins, avec M. Lanson, qu'il peut seul discipliner l'abondance de l'information, en groupant autour de chaque époque significative les faits antérieurs et ultérieurs qui se rapportent à l'idée caractéristique de cette époque. Et j'en veux un peu à M. Counson qui semble (p. 3) adopter un plan analogue, de s'en tenir en réalité à une disposition toute chronologique, et de ne pas nous faire sentir, ne fût-ce que par le titre de ses chapitres, combien l'angle optique, en face de Dante, s'est déplacé, de Christine de Pisan à Rivarol et de Voltaire à Antony Deschamps. Son exposé y gagnait en netteté : à l'exactitude de son enquête s'ajoutait, à mon sens, un accent de *vérité* que la juxtaposition des détails ne suffit pas toujours à produire.

Le premier chapitre (*avant la Renaissance*) réunit divers témoignages sur la notoriété croissante du poète italien jusqu'au milieu du xvi^e siècle : plusieurs savants, M. Farinelli en tête, ont exploré ce domaine de l'influence dantesque, et le principal mérite de M. Counson est de coordonner les résultats de leurs recherches. L'intérêt de ce chapitre liminaire — Christine de Pisan mise à part — est dans la découverte même de Dante par

1. Lire p. 302 au lieu de 299 (p. 39, note 2); la note 6 de la p. 63 semble mal placée; un lapsus géographique (p. 31) semble situer Lyon en Provence; l'emploi de l'expression « génération spontanée » va presque à contre-sens p. 72; rectifier 1878 (p. 79, note 1); ajouter une indication de lieu et de date, p. 93, après le nom de Cubières; la citation de M^{me} de Staël, p. 97, si gauchement écrite qu'elle soit, ne me paraît point intelligible : l'auteur ne veut-elle pas dire que les crimes de la Terreur vont plus avant, en matière de terreur, que l'*Enfer* de Dante ? Lire, p. 123, de Gassendi, officier d'artillerie, au lieu de P. Gassendi; une indication d'année et de volume manque p. 156, note 3, pour Klaczko; lire *lequel* dans la citation d'*Albertus*, p. 157.

la France et dans le contact de l'ancienne littérature allégorique avec cette poésie « mystique » aus contours infiniment plus marqués.

Chapitre II (*la Renaissance*) : survivance d'une incontestable notoriété, à laquelle contribue Lyon en particulier ; « le nom de Dante a frôlé de grandes œuvres, il n'y a point pénétré », car les citations que savent faire, à l'occasion, les érudits ou les poètes comptent à peine. Mais on voudrait voir indiquer plus à fond les raisons de cette indifférence : la notion de *règle* et de *genre* n'était pas encore tellement fondée qu'on dût tenir rigueur au poète toscan de son irrégularité ; le goût de la mignardise italienne ne saurait intervenir que pour une partie des poètes de ce temps, et le « paganisme de la Renaissance » de même. Reste donc à savoir si c'est principalement la tendance réaliste de l'époque, j'entens son éloignement graduel pour les formes poétiques trop pénétrées de symbole ou voilées d'allégorie (et pourtant !) qui a mis un malentendu entre la *Divine Comédie* et des écrivains généralement sensibles à la *lingua di si*.

Chapitre III (*l'époque classique*). M. Counson lui attribue la date extrême de 1822 ; ne fait-il pas ainsi trop bon marché de subdivisions importantes ? La première, qui irait jusqu'à une reprise plus active des relations intellectuelles internationales vers 1730, serait assurément dominée par la superstition des « genres » et par la pudeur du « merveilleux chrétien ». Ajouter aus indices de persistance : du côté érudit, la remarque faite par le P. Menestrier, dans ses *Représentations en musique anciennes et modernes* (Paris, 1681, p. 300), que c'est aus « trouverres » de la cour de Provence « que le Dante, Pétrarque et les autres poètes italiens doivent la plupart de leurs inventions » ; du côté burlesque, une parodie de la *Divine Comédie*, dans la bouche d'un sot, au livre XII du *Berger extravagant* de Sorel ; une bouffonnerie analogue dans le *Gascon extravagant* de Clerville (p. 203).

Dans la période suivante, — qui irait jusqu'à 1789, — diverses influences, en développant la notion de la relativité du goût,

rendent la mentalité française plus accessible au poète italien ; mais l'heure n'est pas à la grande poésie ; les « machines » et les « ressorts » inaccoutumés dépaysent les lecteurs ; la culture s'effraie de la prétendue barbarie. C'est à propos de Voltaire, dont l'incompréhension en matière dantesque faisait naguère l'objet d'un important article de M. Farinelli dans les *Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte*, que ces malentendus s'accusent de la manière la plus significative. Ajouter à ce sujet (p. 76) une autre édition encore, avec des pièces annexes, des *Lettres sur la littérature et la poésie italiennes* traduites de l'italien par M. de P. Florence, 1778, sur lesquelles M. Counson fait (p. 123) une étrange erreur de transcription bibliographique.

En dehors de l'épisode d'Ugolin, dont la rare horreur sut émouvoir les âmes sensibles, et qui fut — M. Counson en fait très justement la remarque — l'« ange de gloire » de Dante au XVIII^e siècle, c'est une sorte d'intérêt philologique et linguistique qui confère une certaine actualité à la *Divine Comédie* à cette époque. Qu'est-ce que la langue française, devenue décidément la langue du « goût », peut exprimer ou retenir des expressions de « génie » qui illustrent la poésie de Dante ? Tel est le problème que se posèrent traducteurs et critiques. M. Counson ne manque pas d'indiquer cette nouvelle position de la question : il ne fallait point craindre d'y insister en citant les comptes rendus que la presse périodique fit des traductions de Rivarol ou même de Moutonnet de Clairfons.

Combien moins extérieure et de surface est l'initiation de M^{me} de Staël ! Son information, si médiocre encore dans le livre *De la Littérature*, reste assurément très subjective ; elle sera même parfois entachée d'un fâcheux goût troubadour ou ossianesque (« le Dante et le fils de Fingal peuvent se donner la main à travers les siècles »). Mais quel élan d'une âme passionnée et violente vers le poète qui a donné un si rude relief à toutes les passions et toutes les violences ! Et ne

convenait-il pas de faire à M^{me} de Staël¹ et à tout un groupe qui lui tient de plus ou moins près, Sismondi, Chateaubriand, Ginguené, Chénedollé, une place en vedette, à l'écart des simples continuateurs des anciennes habitudes d'esprit et de goût ?

Le chapitre IV (*l'époque romantique*) consacre le triomphe de Dante ; les arts comme les lettres sont ses tributaires, et il y a là un approfondissement de la sensibilité et de l'imagination françaises auquel le grand Toscan a sa part. Parmi ses intermédiaires auprès de la jeune génération, il convient de mettre Ch. Nodier en meilleure place que ne fait M. Counson ; « le précurseur des siècles romantiques et l'Homère des lettres chrétiennes », comme Dante est appelé en 1821 en tête de la traduction du *Bertram* de Maturin, a occupé ce curieux esprit avant les réunions de l'Arsenal (Cf. son article sur la *Divine Comédie* dans les *Mélanges* pp. Barginet en 1820). Il ne saurait être ici question de reprendre le détail de l'exposé de M. Counson : bien qu'il lui arrive de ne pas dominer son esprit avec une égale maîtrise, bien que l'établissement des *plans* de son tableau soit parfois discutable, on trouvera dans ces pages un heureux ensemble, des données précises sur la dépendance des romantiques à l'égard de ce grand étranger. Mais, ici encore, on souhaiterait quelque chose de plus : et c'est l'indication des principales « directrices » qui déterminent ces sympathies et ces admirations. Par où Dante fait-il appel à l'adhésion des romantiques ? Symbolisme, christianisme, pathétique, apparence surhumaine, rudesse de l'expression ? Peut-être eût-il été possible de coordonner, au plus grand profit de la clarté, les données abondantes fournies par l'érudition de l'auteur.

Le chapitre V (*période de critique et d'érudition*) aurait dû, lui aussi, se scinder, et l'on voit mal cette période de 1857 à 1905 que l'auteur tente en vain de ramener à l'unité. Il est visible au contraire qu'après une époque surtout préoccupée d'étudier objectivement Dante et qui n'a guère eu avec lui d'autres

1. Pour les souvenirs dantesques de M^{me} de Staël, ajouter la conclusion de la *Préface* de *Delphine*, et quelques vers de l'*Épître sur Naples*.

rapports¹ que ces études dont la tradition, fort heureusement, se continue encore, — un âge est venu qui a tenté de renouer avec le poète italien sur la foi de sa « rigoureuse orthodoxie » (cf. H. Cochin, E. Terrade, etc.) ou qui au contraire tent à faire porter à son œuvre la peine de ce que ses conceptions ont de suranné (cf. G. Séailles, *Pourquoi les dogmes ne renaissent pas*). Cette répartition, M. Counson nous en fournit tous les éléments; mais il semble trop souvent se refuser à la faire lui-même, et il en laisse presque tout le soin à son lecteur.

La *Conclusion* résume très nettement l'ensemble de l'œuvre : Dante, au point de vue des influences étrangères, « se détache des Italiens »; plus strictement qu'à telle ou telle variété d'exotisme, il correspond « à la curiosité, l'admiration et l'étude du moyen âge ». Rien de plus exact. Et par là, cet abondant, cet ample et fervent travail se rattache moins à l'histoire de l'italianisme en France qu'aux destinées de ce qu'on pourrait appeler le « médiévalisme poétique ». Aussi aurais-je voulu voir l'auteur chercher à marquer par où certaines notions, comme celle du *salut*, celle du purgatoire, celle de l'expiation et du repentir, ont pu trouver une confirmation dans l'œuvre de Dante. S'il avait ainsi, dans sa conclusion comme au cours de l'ouvrage, éclairé de quelques jours habilement choisis sa basilique un peu sombre, s'il avait çà et là veillé à une disposition plus harmonieuse de ses matériaux et à une distinction plus continue de sa ligne, il aurait probablement réussi à faire de sa forte étude documentaire une vraie œuvre d'art.

F. BALDENSPERGER.

1. En dehors des érudits et des poètes spiritualistes, il convient de citer, sous le second Empire, un ardent foyer de dévotion dantesque : le salon de M^{me} Mohl, laquelle tenait de Fauriel une « admiration passionnée pour la *Divine Comédie* ». (Cf. le livre de K. O'Meara sur M^{me} Mohl et ses intimes. Paris, 1886, p. 227.)

J.-R. AUBERT. — *Le Latin langue internationale* (Paris, 1906, *Bibliothèque de l'Association*, 122 p. in-8)¹.

M. J.-R. Aubert, directeur de « La Jeune Champagne », expose les résultats d'une enquête qu'il a entreprise auprès « des personnalités les plus autorisées du monde humaniste, de quelques-uns de nos plus notoires contemporains et des meilleurs d'entre les plus jeunes ». A chacun d'eux M. Aubert avait adressé trois questions :

1° Le latin peut-il devenir langue universelle ?

2° Est-il possible d'établir une prononciation uniforme du latin ?

3° Quels seraient les moyens à employer pour faire adopter la langue latine comme instrument de communication entre les peuples civilisés ?

A la première question répondent oui : Emmanuel des Essarts, Edward V. Arnod, Dr Otto Immisch, Fred. B. R. Hellems, comte Léonce de Larmancie, Henri Normand, J. Mazé, G. Maurevert, Ludvig Traube, Gustafsson, H. Bordeaux, Alcanter de Brahm, Luigi Allesandro Michelangeli, S. C. Sarellaropoulos, Léo Claretie, Dr J. Csengeri, L. Casartelli, Max Niedermann, Hermann Diels, Nicolas Deniker, Aug. Rodin, Ed. Thiaudière, Em. Blémont, Ch. C. Poulon, J. Romains, Gaetan Cuscio, Hermann Suchier, Paul Leroy-Beaulieu, G. Vanor, Flourens, István Hégedüs, F. Ramorino, etc...

Répondent non : L. Huet, C. Lemonnier, Fred. A. Wulff, Dr H. Morf, nonce Casanova, Saint-Pol Roux, J. Psichari, Frédéric Passy, H. Malo, Th. Gartner, P. Gourmand, Dr Max Nordau, A. Wallenskold, Maurice Maindron, Michel Bréal, Bonnet, A. Renucci, H. de Braisne, etc...

A la seconde question répondent oui : L. Havet, Edward W. Arnod, Fred. B. R. Hellems, F. Léo, Alcanter de Brahm, bref tous ceus, ou presque tous, qui ont répondu affirmative-

1. Cf. notre Revue, t. XVII, p. 105.

ment à la première question, et quelques-uns de ceux qui ont répondu négativement.

Répondent non : Frédéric Passy, H. Malo, Léo Claretie, Dr J. Csengeri, L. Riator, Flourens, etc...

La troisième question est des plus délicates. On propose une entente entre les gouvernements, des congrès internationaux, des campagnes de presse, la fondation de périodiques rédigés en latin, l'inscription du latin aux programmes des écoles primaires, l'attribution de prix internationaux, la rédaction en latin des affiches et horaires des grandes administrations (postes, compagnies des chemins de fer et de navigation)...

La plupart des réponses sont très sérieuses. Quelques-unes manifestent une certaine âpreté : « Vous me parlez, dit M. Maindron, « des esprits du monde entier ». Si vous entendez par « esprits » ces agitateurs dont la Russie nous donne en ce moment le spectacle..., je ne puis qu'ajouter mon humble tribut de mépris à la somme des réprobations que méritent de pareils misérables. » — Carl Holzinger, professeur de philologie classique à l'Université allemande de Prague, ne parle pas d'un ton moins irrité : « Au lieu d'inventer un nouveau latin au vingtième siècle, vous feriez beaucoup mieux de prier Messieurs les Danois, les Suédois, les Polonais et les nations encore plus petites, de bien vouloir se servir d'une des langues des grandes nations du monde civilisé. »

Mais il est d'autres réponses, qui sont amusantes, parfois drôles et humoristiques : « Personnellement, dit Willy, je ne verrais aucun inconvénient à ce que les murs de Paris fussent bariolés, Capiello adjuvante, d'affiches rédigées dans la langue du regretté Pétrone. L'éléphant et le Turc qui, depuis moult années, proclament leur exclusive dilection pour tel papier à cigarettes, ne s'écrieraient plus : « Je ne fume que le... », mais : « Nullam alliam nisi papyrus quæ nomine nili dicitur fumo... »

La conclusion de l'enquête ? C'est que la majorité des « enquêtés » préfère le latin à un idiome vivant ou à une langue artificielle.

Mais peut-être la conclusion ne serait-elle plus la même, si au lieu d'interroger une centaine environ de personnes autorisées, M. Aubert en avait interrogé un plus grand nombre. De pareilles consultations sont intéressantes, parce qu'elles nous donnent l'avis de quelques hommes éminents. Mais elles sont trop restreintes, trop fragmentaires, pour nous renseigner avec certitude sur l'opinion des lettrés et des savants.

F. V.

L. BERTHOUD et L. MATRUCHOT. — *Etude historique et étymologique des noms de lieux habités (villes, villages, principaux hameaux), du département de la Côte-d'Or*, 3 fascicules in-8 de 115, 238 et 170 pages, 1901, 1902 et 1905. Paris, Honoré Champion.

Les trois fascicules que nous avons sous les yeux, et qui, sans doute, auront une suite, sont consacrés par deux naturalistes, MM. L. Berthoud et L. Matruchot, à l'étude de l'étymologie des noms de lieux habités de la Côte-d'Or. Le fait que ce travail ait été entrepris par des naturalistes est particulièrement significatif. Il indique, qu'aux yeux de ceux qui ont été élevés dans la méthode rigoureuse des sciences modernes, il est possible de faire de l'étymologie scientifique, de faire de l'étymologie par des procédés scientifiques. Et on comprend parfaitement bien qu'ils aient cette croyance quand on voit en quoi consiste la méthode. Cette méthode — et c'est là une des raisons qui donnent un pris tout particulier à l'œuvre de MM. Berthoud et Matruchot — c'est une application à une circonscription administrative de la doctrine générale dont M. A. Longnon est le principal auteur. C'est l'application aux noms de lieux de la Côte-d'Or de l'enseignement fondamental de l'homme qui est le plus expert en la matière, lequel enseignement a pour trait essentiel cette notion bien simple, mais à laquelle il fallait donner son pris qu'en définitive tout nom, comme tout organisme, est le résultat d'un développement graduel. Que, s'il faut pour mettre tels organismes à leur place dans la classification,

connaître leurs formes embryonnaires et larvaires, il faut aussi, pour s'expliquer un nom de lieu actuel, savoir comment il est devenu ce qu'il est, et en faire l'embryogénie, en étudiant les formes anciennes, et surtout les plus anciennes, les plus primitives, qui donnent les éléments constitutifs au naturel non encore déformés, transformés ou contractés. La notion est très simple, assurément : encore fallait-il y songer. Mais sa vertu est évidente : et elle ne peut manquer de séduire l'esprit scientifique, et surtout le naturaliste qui, dans un domaine tout autre, procède de la même manière, et sait qu'il n'y a pas d'autre méthode possible.

Il va de soi que la philologie est du plus grand secours dans les études de toponomastique. Car les lois d'évolution et de transformation des noms de lieu sont celles qui s'appliquent aux noms communs : au reste, l'élément non commun est abondant dans les noms de lieu.

Donc, il y a une méthode scientifique, et satisfaisante, d'étude des noms de lieu ; il y a un moyen de savoir ce que représente, ce que signifie un nom de lieu.

Il y a aussi intérêt à le savoir. Autrement la toponomastique un serait qu'un jeu de dilettante.

Cet intérêt est même très divers. Par exemple la connaissance de l'étymologie des noms de lieu peut nous renseigner sur l'extension qu'ont eue des langues disparues, et des groupements ethniques maintenant perdus dans la masse hybride qui forme une nation. Il est intéressant de dresser la carte des noms de lieu témoignant de racines ibères, ligures, basques, bretonnes, germaniques, saxonnes, scandinaves, romaines. Elle nous renseigne souvent aussi sur ce qui fut le noyau primitif d'agglomérations devenues depuis importantes. Elle nous renseigne sur la date de beaucoup d'industries, d'exploitations des ressources naturelles. Souvent un nom porte en lui-même sa date de naissance : on peut distinguer les noms de lieux anciens des noms de lieu plus récents. Et ainsi de suite. C'est, en réalité, une étude pleine de philosophie que celle de la toponomastique, et qui peut fournir beaucoup de renseignements

intéressants à l'histoire locale, à l'ethnologie, à l'histoire de la civilisation, des institutions, etc. : c'est un procédé d'investigation complémentaire dont on peut beaucoup attendre.

Par sa fidélité à l'égard de la vraie méthode scientifique, l'œuvre de MM. Berthoud et Matruchot constitue un travail excellent dont devront s'inspirer ceux qui, pour d'autres divisions du pays, voudraient suivre leur exemple. Ces imitateurs se trouveront à coup sûr ; et dans un temps qui pourrait n'être pas très long si l'on voulait, on pourrait dresser un dictionnaire étymologique de noms de lieu de la France, à peu près complet, auquel il n'y aurait pas grand'chose à ajouter, et dans lequel il ne resterait qu'un petit nombre de noms inexpliqués. Les trois fascicules parus concernant les noms se rattachant aux périodes anté-romaine et gallo-romaine : noms d'origine ibère, ligure, celtique, romaine. Il reste à étudier les noms d'origines francique et burgonde, les noms d'origine religieuse et les noms d'origine féodale. Point n'est besoin d'attendre que l'œuvre soit achevée pour s'y intéresser. Dès maintenant elle est captivante et nous ne saurions trop en recommander, je ne dis pas la lecture, mais l'étude et la méditation à ceux qui comprennent l'intérêt de la toponomastique. Et aussi, et plus encore peut-être, à ceux qui ne le comprennent pas. Car assurément, ils seront vite convertis.

Henry de VARIGNY.

Edmond HUGUET : *La couleur, la lumière et l'ombre dans les métaphores de V. Hugo*, Hachette, in-8, 1905.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent le beau travail entrepris par M. Huguet sur les métaphores et les comparaisons dans l'œuvre de V. Hugo. Le 2^e volume de cette étude a toutes les qualités du précédent : sûreté de la méthode, habileté de la classification, finesse du sens littéraire.

M. H. s'arrête d'abord aux métaphores traditionnelles, que V. Hugo a transformées en les retrempant aux sources vives

de l'imagination ou de la réalité. Mais le plus souvent l'image est créée par le poète : elle jaillit, neuve, avec un relief vigoureux, des objets qui ont traversé sa vision. Ces métaphores relatives à la *couleur*, à la *lumière* et à l'*ombre*, M. H. les a classées dans une suite de chapitres intitulés : *le ciel et les astres* — *l'aube et l'aurore, le coucher du soleil*, — *le feu et l'éclair* — *l'eau, la glace et la neige* — *les yeux* — *l'ombre* — *le blason des couleurs*.

Que M. H. se rassure : aucun de ses lecteurs ne regrettera qu'il ait joint aux citations quelques commentaires ; ces observations ne peuvent qu'augmenter notre désir de voir M. H. écrire l'étude qu'il nous promet sur la manière dont s'est transformé le génie de V. Hugo.

C. L.

LÉON LEFEBVRE. — *Les origines du théâtre à Lille aux XV^e et XVI^e siècles* (Lille, imprimerie Lefebvre-Ducrocq, 1905, in-8 de 47 pp. [tirage à cent exemplaires]).

Une histoire générale du Théâtre en France ne pourra être écrite avec précision qu'après un dépouillement méthodique des archives communales. On sait en effet que des *mises* furent régulièrement affectées pour subvenir aux représentations théâtrales : dans l'hypothèse d'une comptabilité régulière et complète, ces seules mentions de comptes devraient donc toujours nous renseigner sur le genre des représentations, leur fréquence, la marche des tournées théâtrales. Il faut donc savoir gré à M. L. L. d'avoir compulsé la riche série des comptes des archives communales municipales de Lille et d'en avoir extrait les documents qui forment la base de son petit, mais substantiel travail.

L'étude de M. L. L. comprend deux parties distinctes. Les compagnies de joueurs, les assemblées, les principautés dérisoires, les maîtres des places forment la première : dans la seconde l'auteur étudie les corporations de joueurs et de rhétoriciens, les genres dramatiques, le costume et la décoration, les censures.

L'origine des « sottes et belles compagnies » fut à Lille un groupement d'habitants d'un même quartier : elles se formèrent vers la fin du xiv^e s. sous le vocale du saint de la paroisse et s'érigèrent dans la suite en hiérarchie burlesque : le président était empereur, roi, prince, duc, comte, marquis, régent ou gouverneur ; pape, cardinal, évêque, abbé ; amiral, général ou capitaine. C'était donc la parodie de l'ordre social dans le domaine libre de la gaité. Du premier quart du xv^e siècle à la fin du xvi^e, M. L. L. a relevé 107 compagnies qui fournirent des joueurs pour le spectacle des rues¹. La création d'un seigneur de place donnait lieu à une cérémonie burlesque, sorte de parodie du baptême et de l'intronisation. Les échevins durent souvent réprimer les désordres de ces assemblées².

La plus ancienne mention d'un joueur rétribué par la ville serait de 1368 : ce comédien chantait aussi des chansons de geste, dont la vogue dura pendant tout le xv^e siècle dans le Nord de la France. En 1415 des Lillois jouaient des « jeux de parture » à Courtrai ; à Douai en 1418 ; en 1422 ils représentent à Ypres « jeux d'histoire et de parture » ; à Béthune en 1432 ; à Tournai en 1451, etc.

Ces listes de représentations nous donnent des indications fort utiles sur l'esprit public. C'est ainsi qu'en 1514 était publié un ban de non « farser les princes » ; le 26 octobre 1585 la

1. Cette liste, pp. 6-13, est curieuse à consulter pour l'histoire locale : la topographie du vieux Lille fournit en effet bien des noms à ces compagnies joyeuses. La nomenclature des principautés illusoires nous touchera d'avantage au point de vue de l'histoire littéraire. Une des plus anciennes fut celle des *Ghingans* ou *Guingans* (1425) ; *Cœurs amoureux et aventureux* (1498) ; *A qui tout fault* (1498) ; *Chancelerie du roi des Sots* (1501) ; *Malepaye* est à retenir à la date de 1502 (le dialogue de *Malepaye* figure parmi les pièces jointes à l'édition des œuvres de Fr. Villon de 1532) ; *Bons Enfans* (1503) ; *Longhe Paye* (1503) ; *Mal Prouffitans* (1503) ; *Tard Saiges* (1517) ; *Ceux qui heent l'œuvre* (1521) ; *coquarts* qu'on est surpris de rencontrer en 1598.

2. Ces ordonnances nous présentent un tableau très vif de ces fêtes, pp. 15-16. La plus ancienne est du mois d'avril 1382 ; la plus curieuse du 27 juin 1483.

gouvernance interdisait à Lille les représentations scéniques et « d'exhiber au peuple des histoires de la Bible par ou se donne occasion a plusieurs de se pourvoir de bibles¹ ». En 1609, sauf approbation du diocésain, le mystère de la Passion, joué 32 fois en 1590, était interdit. Je ne veux pas manquer de signaler en novembre 1584 un impôt sur les représentations pour la Bourse commune des pauvres et l'École dominicale : il faut bien voir ici l'origine de la redevance prélevée aujourd'hui par l'Assistance publique².

P. C.

1. Dès le 26 janvier 1560 (n. st.), Philippe II adressait aux gouverneurs des villes une défense de jouer des mystères sans la censure préalable : elle fut renouvelée en 1573.

2. Il faut signaler un travail complémentaire de M. Lefebvre. *Notes pour servir à l'histoire de la musique à Lille. Les ménestrels et joueurs d'instruments sermentés du XIV^e au XVIII^e siècle*. Lille, 1906, ou les historiens du Théâtre pourront recueillir quelques notes sur des représentations théâtrales accompagnées de musique. Je voudrais attirer l'attention sur un passage de 14 comédiens anglais à Lille, le 8 juin 1603 : ils jouèrent en présence du magistrat une « comédie avec resonances de pluisieurs instruments musicaulx », p. 13. Ces passages d'acteurs devront être relevés avec le plus grand soin, à cette date, en France, et pourront fournir d'utiles aperçus sur le théâtre anglais contemporain de Shakespeare. — En 1598, après la pais de Vervins, on représente l'histoire de *Pyrame et de Thisbé*. Il est question dans *Le songe d'une nuit d'été* (acte V, scène I) d'une représentation de *Pyrame et Thisbé*, où un compagnon imberbe doit tenir le rôle de la femme. Je ne fais naturellement aucune liaison entre ces deux faits.

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA « REVUE »

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

J. LE COULTRE. — *La prononciation du latin sous Charlemagne* (p. 313-334 des *Mélanges Nicole*, Genève, 1905). — Alcide MASSÉ. — *La prononciation internationale du latin au XX^e siècle* (12 p. extr. des *Atti del Congresso internazionale di scienze storiche*, Roma, 1903). — Il est naturel de rapprocher ces deux brochures, qui nous arrivent en même temps. L'une cherche à établir comment on prononçait le latin dans les écoles instituées par Charlemagne auprès de toutes les cathédrales de son empire. « La question est intéressante, dit M. Le Coultre, puisque c'est le point de départ des diverses déformations que le latin parlé a subies dans les pays de l'Europe, chaque peuple transportant dans une langue ancienne les particularités caractéristiques de son propre idiome. » La seconde brochure tent à obtenir, par une entente internationale, « que tous les enfants qui apprennent le latin, dans les divers pays, soient habitués à le prononcer de la même manière ». M. Le Coultre, en étudiant avec perspicacité le *De ortographia* d'Alcuin, est arrivé à résoudre, dans la mesure où elle pouvait être résolue, la question qu'il pose. M. Alcide Massé est arrivé à faire adopter son vœu à l'unanimité par le Congrès international des sciences historiques de Rome. Il proposait aussi, pour de bonnes raisons, de choisir comme prononciation internationale du latin, la prononciation du temps de Constantin plutôt que celle du

temps de Tércnce. Cette proposition a été remise à l'étude pour le prochain Congrès. Il s'agit surtout de savoir : 1° si on ne se contentera pas de l'accent d'intensité, sans chercher à rétablir l'accent musical, si étranger à nos habitudes ; 2° si on ne se bornera pas à rectifier le timbre des voyelles au lieu d'essayer d'en faire sentir aussi la quantité. (Cf. notre *Revue*, t. XVIII, p. 80.)

Victor TOURNEUR. — *Le mystère breton de saint Crépin et de saint Crépinien* (Paris, Champion, 1906 ; 160 p. in-8. Extrait de la *Revue celtique*). — Texte breton et traduction française. Cette publication intéresse les romanistes en raison des rapprochement à faire avec le mystère français de saint Crépin et saint Crépinien. (Cf. Petit de Julleville, *Les Mystères*, II, p. 498.)

Hermann SUCHIER. — *Les voyelles toniques du vieux français, traduit de l'allemand par Ch. Guerlin de Guer* (Paris, Champion, 1906 ; 230 pages). — Cette traduction, faite avec le plus grand soin, est augmentée d'un index des textes cités, et se termine par un lexique de tous les mots étudiés, qui rendra les meilleurs services. Les mots du lexique sont classés comme suit : 1° vieux français et français moderne ; 2° latin ; 3° grec ; 4° langues romanes autres que le français ; 5° langues germanique, celtique, arabe et persane. L'étude sobre et vigoureuse que M. Suchier consacre aux voyelles toniques du français, de 1100 à 1300, méritait assurément d'être traduite. Nous nous bornerons à une remarque sur un point de détail. L'hypothèse d'une forme *lecum*, au lieu de *locum* (sous l'influence du breton *lech*), pour expliquer *lieu*, est fort ingénieuse ; mais il me semble qu'on peut rendre compte de *lieu* et de *gieu* par une dissimilation, modifiant les formes plus anciennes *lueu* et *jueu*. En supposant qu'on ait prononcé *hwew*, on aurait eu une dissimilation à deux degrés : *hwew*, puis *liwew*, puis *lyew*, *lieu*. Quant à *focum*, l'*f* aurait absorbé le premier élément de la triphthongue, et cela, suivant les régions, soit quand la triphthongue était à l'état *uou*, soit quand elle était à l'état *ueu*. De là : d'une part, *fuou*, *fou*, *feu* ; d'autre part, *fuou*, *fueu*, *feu*.

E. DUVERNOY et R. HARMAND. — *Le tournoi de Chauvency en 1285* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905; 52 p. in-8). — Nous avons là une étude intéressante de la société et des mœurs chevaleresques du XIII^e siècle, fondée sur le poème intitulé *Le tournoi de Chauvency*. L'auteur du poème s'appelait *Bretex* au cas-sujet, c'est-à-dire *Breteus* (*Bretel* au cas-régime), car l'*x* n'est pas une lettre, mais un signe abrégatif valant *us*. Imprimer aujourd'hui ce nom sous la forme *Bretex*, c'est inciter le lecteur à faire un barbarisme en prononçant *Breteks*. M. René Harmand a publié dans notre *Revue* (t. XVIII, p. 168) des observations critiques sur le *Tournoi de Chauvency*; il rectifie avec raison une de ses observations, page 35 de la présente brochure, note 1.

Georges DOUBLET. — *Le Théâtre au monastère de Lérins sous Louis XIV* (Paris, 1905, in-8 de 15 pp. Extr. du *Bull. hist. et philologique*, 1904). — Étude sur une tragédie manuscrite, incomplète, composée en l'honneur de saint Honorat, représentée le 13 février 1668 « dans la grande église ». Ce manuscrit nous présente un débris de la bibliothèque mise au pillage par les moines internés dans l'île. L'ouvrage comprenait primitivement 3.000 vers, alexandrins. Le versificateur, très maladroit, emploie un mélange de provençal et de français, où il faut encore noter quelques archaïsmes et des provincialismes.

Édmond POUPÉ. — *Documents relatifs à des représentations scéniques en Provence du XV^e au XVII^e siècle* (Paris, imprimerie Nationale, 1905, in-8 de 20 pp. Extr. du *Bull. hist. et philologique*, 1904). — Extraits des archives communales et notariales relatifs à 51 représentations : ils nous donnent les titres de 24 « histoires ». Ce sont : *Les Amours et les Médisants* (Brignoles, 1461); *Le sacrifice d'Abraham* (Draguignan, 1528); *Sainte Suzanne* (Draguignan, 1533; Lorgues, 1582); *La Passion* (Cotignac, 1546; Fayence, 1585); *Job* (Barjols, 1551); *L'Enfant de perdition* (Aups, 1577); *Sainte Madeleine* (Saint-Maximin, 1582; La Verdière, 1679); *Le mauvais Riche* (Aups, 1582; Lorgues, 1624);

Sainte Barbe (Fréjus, 1597); *Le Chevalier désespéré* (Brignoles, 1598); *L'Usurier* alias *Le Trésorier* (Draguignan, 1602); *Saint Laurent* (Fayence, 1603); *La destruction de Jérusalem* (Fréjus, 1606); *Joseph Le juste* (Saint-Maximin, 1617); *Saint Sébastien* (Cotignac, 1623); *Samson* (Le Luc, 1624); *Sainte Catherine* (Fréjus, 1633); *Saint Eustache* (Saint-Maximin, 1645); *Saint Donat* (Fayence, 1654); *Les Trois Rois* (Lorgues, 1661); *Saint Pons* (Collobrières, 1670); *Sainte Dorothee* (Saint-Maximin, 1673); *Judith et Holopherne* (Lorgues, 1676).

Le protocole d'un des notaires de Barjols nous présente, en 1551, un contrat fort curieux pour l'histoire de la mise en scène, p. 8-9.

Le même. — *Documents relatifs à des représentations scéniques en Provence au XVI^e et au XVII^e siècle* (Paris, 1904, in-8 de 16 p. Extr. du *Bul. hist. et philologique*, 1903), — Ces extraits des archives communales nous donnent la liste de treize représentations à Seillans¹ de 1505 à 1629; de neuf représentations à La Garde-Freinet² de 1608 à 1663; de cinq représentations à Saint-Tropez³ de 1604 à 1662; à Callas⁴ de cinq représentations de 1566 à 1616; viennent ensuite Rians⁵ avec deux en 1585 et 1603; Pignans⁶ avec une en 1607. Ces pièces ont été données à l'occasion de la fête patronale, interprétées par des amateurs locaux, sous la direction d'un prédicateur, d'un prêtre ou parfois du maître des Écoles.

1. *La Passion* en 1505, 1556, 1595; *l'Histoire du monde* en 1535 et 1584; *Abel* en 1582; *Histoire de Job*, 1582; *Tobie*, 1576; *Joseph*, 1597; *Révolte d'Absalon* en 1621.

2. *L'ossification des Innocents par le roi Herodes* en 1608; *Mauvais Riche* 1629; *Martyre de saint Blaise* 1641; *Histoire de saint Vincent* 1642; *Vie et mort de saint Victor* 1648; *Martyre de saint Clément* 1654; *l'Innocence reconnue* 1655; *Histoire de saint Alexis* 1663.

3. *Histoire de Job* en 1598.

4. *Martyre de saint Tropez* en 1604 et 1652.

5. *Histoire de saint Laurens* en 1693.

6. *Jugement de Salomon* en 1607.

Le même. — *Documents relatifs à des représentations scéniques à Correns au XVI^e et au XVII^e siècle* (Paris, 1901, in-8 de 7 pp. Extr. du *Bull. hist. et philologique*). — Mention de cinq représentations scéniques qui eurent lieu à Correns (Var, arr. Brignoles, canton de Cotignac) : *Istoire de Abraham* en 1576 ; *Passion de Notre Sauveur* en 1545 ; le *Cid* en 1667.

Le même. — *Les représentations scéniques à Cuers à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle* (Paris, 1900, in-8 de 7 pp. Extr. du *Bull. hist. et philologique*, 1899). — Mention de sept représentations de 1577 à 1619. *Jeu Sainte Cristine* patronne de Cuers, en 1577 ; *Istoire du Monde* 1584 ; de 1501 à 1619 furent jouées l'*Histoire de Job* et celle de la *Royne Ester* et de *Judith*.
P. C.

La Revue a reçu en outre les ouvrages suivants, sur la plupart desquels nous publierons des comptes rendus : AdOLF TOBLER, *Vesmischte Beiträge*, zweite reihe, zweite vermehrte auflage (Leipzig, Hirzel). — V. Brusewitz, *Syntaxe des pronoms personnels dans la langue des félibres* (Stockholm, Isaac Marcus), — Gust. Rydberg, *Die entwicklung des lat. ego* (Upsala, Almqvist et Wiksells). — A. Bossert, *Calvin* (Paris, Hachette). — Eugen Herzog, *Neuf französische Dialekttexte* (Leipzig, Reissland). — M. Niedermann, *Phonétique historique du latin* (Paris, Klincksieck). — Compte rendu du *Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française* (Paris, H. Champion). — G. Cohen, *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge* (Paris, Champion). — Læseth, *Le Tristan et le Palamède des manuscrits français du British Museum* (Christiania, Jacob Dybwad). — Le dernier fascicule des *Tables de la Grammaire de Meyer-Lübke* (Paris, Welter), etc.

Le Gérant : H. CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

SUR UN GROUPE DE MOTS
DE LA FAMILLE DE « CAPUT »
(Suite ¹)

Suit une liste des dérivés de *chevez*, *chevece* :

cheveçaille ², sb., f.

1. couvrechef, d'où coiffure, chevelure.
2. collet d'un habit, d'un haubert, d'un bliaut, collet de la cote par où l'on passait la tête. Ex. du XII^e siècle tiré d'Erec et Enide de Chrestien de Troyes. — Ex. de 1375 dans Arch. jj. 108, p. 2. — V. God. à *cheveçaille*; la C. de S^{te}-Palaye a *ceveçaille*, *chavesaille*, *cheveçaille*.
3. têtère, bride.

chevecel, *cheveceau*, sb. m. V. God. à *chevecel*; La C. de S^{te}-P. à *chevecier*.

1. tête de lit, d'où traversin (Ex. dans le Roman de la Rose).
2. têtère, bride. V. Godefroy.
3. pièce de support, pièce de bois sur laquelle porte comme sur un chevet l'arbre de la roue d'un moulin. — Ex. de 1328 dans Godefroy.

1. Ci-dessus, p. 183.

2. Le Dict. de Mozin (éd. Peschier, 1873) donne *cheveçaille*; mon-ture (Reit-thier).

chevecer, sb., affubler d'un capuchon (un des sens de *chevece*). V. La C. de S^{te}-P. à *chevesser*.

kèbèsî, bosseler, noté par C. Roussey, *Glossaire du Parler de Bournois* (Doubs), 1894, est le même mot que *chevecer*.

chevecerie, sb. f.

1. dignité de chevecier.

2. hôtel de chevecier.

cheveceul, sb. m. V. God. à *cheveceul* et La Curne de S^{te}-P. à *cheverseul*.

1. tête de lit, dossier (Ex. de 1482 (Arch. jj, 207, p. 159), d'où traversin, oreiller (Ex. tiré de la *Conquête de Jérusalem*, éd. Hippeau, p. 486).

2. licou? — Cf. cavecheul dans le *Cartulaire de Corbie* au sens de cheval mené au licou (Du Cange, II, 253, col. 3).

3. pièce de support, solive d'enchevêtrure sur laquelle tourne le tourbillon de l'arbre de la roue d'un moulin. — Ex. de 1439 dans Godefroy écrit *chevrecheux* (pluriel).

cheveceur sb. m. (V. La C. de S^{te}-P. à *chevesseur*).

cale qui sert, comme le chevet, à rehausser un objet.

*chevecier*¹, sb. m.

1. traversin, oreiller². Ex. de 1316 dans Godefroy.

1. Voir *chevessie*, s. m., dans Godefroy. — Ex. de 1444. Ce n'est qu'une graphie de *chevecier*.

2. Wallon *chevsi* oreiller. — *chevsi* est à *chevecier* comme *per* au v. fr. *perier* (mod. *poirier*), etc. — Noter l'amusante remarque du patriotique Remacle, *Dict. wallon-français*, 2^e édition : « Le vieux *chevecher* est au moins l'arrière-petit-fils de notre éternel *chevsi*. »

2. digne de la corde, du gibet, pendard. — Ex. de 1450 dans Godefroy.

Ce sens vient sans doute de *chevece*, au sens de têtère.

3. dignitaire ecclésiastique dont les fonctions étaient de garder le chevet de l'église. — Ex. de 1292 dans Godefroy, Suppl.

4. batelier chef, pilote. — Ex. du xvi^e siècle dans Godefroy, Suppl. à *chevecier*.

chevecière, sb. f., têtère. — 1 ex. dans Godefroy et La C. de S^{te}-P.

chevecine, sb. f., licou, chevêtre, têtère, bride. — 3 ex. dans Godefroy. — Encore dans le Dictionnaire de Mozin (éd. Peschier, 1873) qui renvoie à *licou*.

**cheveçon*, sb. m. Pas d'exemple, mais a dû exister. Cf. *cheveçonier* et l'it. *cavezzone*, l'esp. *calazon* etc.

cheveçonier. Voir Godefroy : *caveçonier*, sb. m., fabricant de *caveçons*. Ex. de 1237 dans les Arch. d'Eure-et-Loir.

cheveçure, sb. f. V. Godefroy à *cheveceüre* et La C. de S^{te}-P. à *cheveceüre*, *cavecheüre*. — On trouve *cavechure* au xvi^e siècle dans Nicot, Cotgrave, Monet.

1. couvre-chef, coiffure, capuchon.

2. licol, collet, têtère.

3. collet de chemise.

On trouve naturellement pour ces mots des formes avec *cav-* initial (*cavechaille*), d'autres avec *chav-* (*chavesaille*) ou *cev-* (*cevecaille*), d'autres encore où le *c* qui précède la tonique est représenté par *ch* (*cavechaille*) ou graphié *ss* (*chevessaille*).

Certains mots français sont tirés de *chevet* après l'assimilation du mot aux diminutifs en *-et* :

chevetage, sb. m., capitation. — God. : 1 ex. — Cf. *chevage*, *chevaçage*, *chevece*.

chevetaille, sb. f.

1. col du haubert, col d'un cheval.

2. têtère, bride. Ex. de l'*Ogier* de Raimbert dans Godefroy.

chevete, sb. f.?, licou. Voir La C. de S^{te}-P. à *chevestre*.

cheveté, part. passé, bordé. — Un exemple dans Godefroy : « chausses chevetées ». — Cf. *chevetière*, *cheveton*, *chevetonnier*, l'esp. *cabecear* et le port. *cabeçao*.

chevetau, sb. m. Voir La Curne de Sainte-Palaye, Dict., III, 473, note à *chevesseur*.

1. solive d'enchevêtrure ou pièce de bois sur laquelle tourne le tourillon de l'arbre dans un moulin.

Ecrit *chevetau* par Thibault, Dict. fr. all., 1842.

chevetier, sb. m., chevecier, dignitaire ecclésiastique, Cotgrave, 1611.

chevetière, sb. f.

1. têtère. — Un exemple dans La Curne de Sainte-Palaye à *chevecière*.

2. celle qui veille au chevet de quelqu'un. Un exemple dans Godefroy.

3. bordure. — Un exemple dans Godetroy.

cheveton, licol. — Un exemple dans La Curne de Sainte-Palaye à *chevestre*.

chevetonnier.

Le français a emprunté certaines formes à l'italien : *cavèce* ; sb. f., tête. — C'est l'it. *cavezza di Moro* qu'on

1. Cf. Rabelais, liv. IV, ch. 20 (éd. Marty-Laveaux, II, 343) : « guare la caveche, hau mousse, de par le Diable, hay ». Ici caveche veut dire cap de mouton, espèce de poulie, selon le glossaire de Marty-Laveaux.

Le *cavece* du passage de *Perceforest* cité par La Curne de Sainte-

a dans *cheval cavèce de More* (épilé *cavesse* dans le Dict. de Pomey, éd. 1684).

cavécé, part. passé admis à l'Académie, 1798 : *cheval gris cavécé de noir*. — Mozin (éd. Peschier, 1873) donne *cavassé* aussi bien que *cavécé*. — *Cavessé de more* est dans Sully, Oecon. Roy. (Voir Godefroy, Suppl., à *cavécé*.)

cavesanne (*cavezzana*), sb. f. — *cavazzana* traduit par Duez (1660) : *cavesanne*.

cavessine (*cavezzina*), sb. f., sorte de *caveçon*, dit Mozin (éd. Peschier, 1873).

cavesson (*cavezzone*), sb. m., écrit maintenant *caveçon*.

Épilé *cavezzon* dans un exemple de Belleforest donné par Godefroy, Suppl., à *caveçon*; *cavesson*, *caveçon* dans Trévoux, éd. 1771.

Il y a quelques emprunts faits au provençal :

cabes ou *cabet*, sb. m., cabas (panier). — Ex. de 1488-9 (Montbéliard) dans Godefroy.

cabessal, sb. m. — Borel (éd. 1750) à *cabasset* : languedoc *cabessal*, torchon qu'on met sur la tête pour porter les fardeaux. — La Curne de Sainte-Palaye note *cabessal*, sb. m., espèce de coussin, celui qu'on met sur la tête pour porter les fardeaux.

cabeçon, sb. m., *caveçon* (Cotgrave, 1611).

Peut-être faudra-t-il expliquer par une forme provençale le mot *cabesterre*. Selon le Dictionnaire de Trévoux (éd. 1771) « on appelle *cabesterre*, dans les Antilles, la partie de l'île qui regarde le levant et qui est toujours rafraîchie par les vents alisés. La *cabesterre* est opposée à la basse terre.

Palaye : « les pucelettes avoient entour leurs caveces (i. e. têtes) étroites guimptettes... » — semble être une forme dialectale du v. fr. *chevece*-plutôt que le mot italien.

La mer de la cabesterre est bien plus rude que celle de la basse-terre et est ordinairement remplie de roches et de falaises ». Suit une dérivation assez fantaisiste. Il me semble que l'opposition qu'on fait de la *basse terre* et de la *cabesterre* est décisive. La *cabesterre* est la haute terre, *CAPĪCĒA TERRA > prov. *cabessa terra* > fr. *cabesse terre*, écrit improprement *cabesterre*. On pourra comparer l'anglais *headland* au sens de promontoire.

L'espagnol *cabezon* a donné le français *cabezon* noté par Mozin (éd. Peschier, 1873) comme nom d'un genre d'oiseaux sylvains, de la famille des Barbus.

C'est l'espagnol et le portugais qui nous rendront compte des formes suivantes qui se trouvent dans l'édition de 1771 du Dictionnaire de Trévoux :

cabeça ou *cabesse*, sb. f. Les Portugais qui font le commerce des soies dans les Indes Orientales les distinguent par les noms de *cabeça* et de *bavillo*, c'est-à-dire tête et ventre. Les soies *cabeça* sont les plus fines. *cabesas*. Espèce sb. m. de laines qui viennent d'Estramadure.

Les mots français tirés de *CAPŌCĒŪS sont des emprunts :

cabot, sb. m. (pour *cabos* < *caboz* < prov. *cabotz* < **capŏcĕūs*). Pour l'assimilation aux substantifs en -ot, cf. *chevez*, *chevet*.

1. nom de poisson. — Voir mon article déjà cité.

2. nom de chien. — Voir III.

3. nom de mesure, demi-boisseau. — Ex. de 1398 dans Godefroy; encore en usage à Valognes. à Cherbourg, etc.; d'où les diminutifs :

cabocel, *cabocseau* nom de poisson. — Voir mon article déjà cité.

cabotel, *caboteau*, mesure de grain, de sel, demi-boisseau.

— Exemples de 1298 à 1396 dans Godefroy (Cotentin, Manche).

A côté de *cabot*, il faut noter *chabot* et les diminutifs *chaboceau* (*chaboisseau*), *chabuisseau*, *chaboteau*. Pour *chabot*, *chaboisseau*, *chabuisseau*, noms de poissons, voir mon article déjà cité.

J'ajoute une partie de l'article *chabot* du Dictionnaire étymologique de Ménage (éd. 1750) :

« Antoine Oudin, dans son Dictionnaire, appelle *chabot* une espèce de panier que les Italiens nomment *botta trisa*. Les Messins le nomment *chaboté* et *chaboteau*. Et le nom de *chabot* ou *chaboteau* a été donné à ce panier, qui est d'osier, à cause de la forme qui ressemble à une tête. Il est seulement assez plat par le bas pour pouvoir être ferme sur la base; puis il s'élargit et se rétrécit comme une boule, à la réserve d'une ouverture de quatre pouces de diamètre qu'on a laissée tout au haut du panier; alentour de laquelle est cousu un linge de la longueur de la tige d'un bas de toile. C'est en empoignant ce linge que le panier se ferme et qu'on y peut tenir des oiseaux comme dans une cage; ce qui est proprement l'usage du panier appelé *chabot*. »

LE DUCHAT.

Cet extrait est intéressant parce qu'il confirme l'explication déjà proposée pour *cabas* (et ses dérivés) et *cabes*, employés au sens de panier. On peut noter que *botta trisa* est aussi en italien le nom du poisson appelé *chabot* (*cottus gobio*).

caboche, sb. f. (noté dès le XII^e siècle dans Benoît de Sainte-More. Voir le Dict. gén. à *caboche*), écrit souvent *cabosse* :

1. tête (voir le wallon *cabosse* dans Remacle, Dict. wallon-français, 2^e éd. à *kabosse*, tête, esprit),

d'où *cabosser*¹, frapper à la tête (Dict. franç.-anglais de Gasc., éd. 1897); d'où le sens 2. de *cabosse*.

2. coup à la tête (Gasc., 1897).

3. fruit du cacaoyer. — Voir IV.

caboché, sb. f., forme parallèle de *caboce*. (Cf. *cabasse* et *cabache*.)

1. tête, d'où tête formée par les grosses côtes des feuilles de tabac qu'on lie en bottes après les avoir fait sécher. — Voir Dict. gén.

2. espèce de pot (sans doute à cause de la forme) : Rabelais, liv. II, ch. 33 : « Le pot au vin (lequel on nomme la caboché) ».

3. animal à grosse tête, chevêche. — Voir III.

4. clou à grosse tête pour ferrer les souliers. — Voir le Dict. gén.

cabote sb. f. (tiré de *cabot* comme *caboteau* après l'assimilation d'-*oz* final à -*ot*), nom de poisson. — Voir mon article déjà cité.

De *caboché* on a tiré *cabochard*, *cabochenu*, *cabochoux* tous trois dans Cotgrave, 1611), aus sens de têtue, fantasque, fou.

De *caboché*, nom propre (Simon Caboché, chef des émeutiers de 1413), on a eu : *caboché* (Satire Ménippée, éd. 1711, vol. II, p. 190), *cabochet* (Sat. Mén., éd. 1711,

1. Ménage (éd. 1750) donne *chabocier* (verbe messin), donner des coups à la tête. — Cabosser est traduit par Mozin (éd. Peschier, 1873) : (1) frapper à la tête; (2) meurtrir un fruit; (3) bosseler une pièce de métal. — Voir Godefroy à *cabocer*, bossuer; il cite George Sand : chapeau cabossé. Voir dans Godefroy le sens dialectal de *bossuer le métal*. — chabosser (Roquefort), bossuer. — Voir un ex. de *caboisier*, bossuer, dans Godefroy.

vol. III [pièces justificatives]), p. 263, *cabochien*, noms donnés aux rebelles.

De *caboché* aussi le terme du blason *caboché*¹, dit d'une tête d'animal coupée perpendiculairement derrière les oreilles.

Enfin de *caboché* le diminutif masculin *cabochon*², qui a eu les sens suivants :

1. tête ou partie supérieure de l'anneau, puis collet où l'on enchâsse la pierre précieuse (Cotgrave 1611).

d'où :

2. pierre précieuse enchâssée dans le collet (Cotgrave), et, plus particulièrement, pierre précieuse polie et non taillée de forme convexe (cabochon d'émeraude, etc.).
3. capuchon de fou (fooles hood, Cotgrave).
4. calotte qui ferme le haut de certaines ruches (Dict. gén.).
5. tête (terme d'architecture), pièce de relief, relevée en rond, en façon de teste », sculptilis umbo, extans umbo rei sculptilis (Dict. de Pomey, éd. 1684).
6. sorte de clou à tête plus petit que la caboché.
7. mollusque gastéropode, à coquille univalve, qui a la forme d'une calotte. — Voir le Dict. gén.

J'ai déjà noté le verbe *cabosser* et le participe passé *caboché*. Je crois que c'est ici qu'il faudra trouver l'explication de *caboter* et de ses dérivés *cabotage*, *caboteur*, *cabotier*. On trouve dans le Dictionnaire général :

1. L'anglais a *caboché* et le part. passé *caboched* dans la langue du blason.
2. Noter la forme féminine *cabochonne* dans un ex. de 1582 dans Godefroy, Suppl.

caboter, v. intr. ÉTYM. : — Dérivé de *cabo* forme espagnole du mot *cap* emprunté en français au xvi^e siècle, propr. aller de cap en cap. || , 1690. Furetière. — Admis à l'Acad. 1762. || (Marine). Faire le cabotage.

Cette explication ne satisfait point. Ce n'est pas à l'espagnol *cabo* que nous sommes redevables de *cap*¹. L'espagnol n'a pas non plus de forme *cabotar*. *Caboter* en français est certainement antérieur à 1690²; je n'en veux pour preuve que l'exemple de *caboteur* dans un texte de 1542 que le Dictionnaire général a trouvé dans Godefroy. Il me semble très probable que *caboter* a été tiré de *cabot* (au sens de tête, cap) comme *cabote* et *caboteau*³. .

* *capitucēis* n'a pas donné de formes purement françaises mais notre langue a ou a eu les mots suivants :

cabus adjectif, féminin *cabuce*, *cabusse* et improprement *cabue*. — Voir IV.

A côté de *cabus*, *chabus* écrit *chabutz* employé comme substantif au sens de collet dans un texte donné par La Curne de Sainte-Palaye. Cf. pour le sens chevacele, cheveçaille, etc.

cabuceau, sb. m., couvercle. — Voir La Curne de Sainte-Palaye.

Comparer *cubaseau* (Cotg. 1611) qui a le même sens que *cabasseau* et qui est peut-être pour *cabuceau*. — Voir IV.

1. Le Dictionnaire français-flamand de Waesberghe, éd. 1620, note comme formes françaises, à côté de *cap*, *cabo* (écrit *cabe* par erreur) et *capo*. — On a donc employé les mots italien (*capo*) et espagnol (*cabo*) à côté de *cap*.

2. Il se trouve dans le Dict. de Pomey, éd. 1684.

3. Le premier de mes dictionnaires italiens qui donne *cabottaggio* est d'Alberti di Villanova (éd. 1811).

cabucer, vb., écrit *cabusser*.

1. pommer. — Voir IV.

2. culbuter.

3. tromper, abuser. — Dans ce sens on écrit *cabuser*¹ (improprement, cf. *cabasser*) peut-être sous l'influence du verbe *abuser*. Il en est de même pour les dérivés :

cabuse, s. f., artifice, imposture. — Godefroy donne un ex. d'avant 1452 tiré de la Passion d'A. Graban.

cabusement, s. m., artifice, imposture. — Trois exemples (xiv^e et xv^e siècles) dans Godefroy.

cabuserie, s. f., artifice, imposture. — Deus ex. dans Godefroy.

cabuseur, s. m., trompeur. — Ex. depuis le xii^e siècle dans Godefroy.

cabusion, s. f., tromperie. — Anc. Th. fr., II, 52.

(d)

L'espagnol n'offre guère de dérivés que de **capicēūs*. *Capōcēūs* n'existe pas ; *cāptūcēūs* à peu près pas non plus². Pour **capacēūs* il y a quelques mots qui semblent, du moins en partie, empruntés³ ; tous présentent cette parti-

1. Pour le seul s., cf. *cabusette* à IV.

2. Cf. esp. *cabujon*, *cabochon*.

3. **capaceus*, -a devrait donner en espagnol *cabazo*, -a ; *capacho*, -a semble tiré de l'it. *capaccio*, -a, mais aucun des sens attestés pour *capacho*, -a ne sont notés pour *capaccio*, -a dans les dictionnaires italiens auxquels j'ai accès. — *Capazo*, -a serait peut-être pour un vieus-espagnol *cabazo* -a (cf. *cabaza*, noté par le Dict. de l'Acad. Esp., éd. 1791, comme archaïque au sens de *manteau*), influencé par les formes empruntées de même signification avant *p* (*capacho*, -a).

cularité d'avoir *p* pour le *b* qu'on s'attendrait à voir en espagnol. Ce sont :

capacho, sb. m.

1. cabas (panier).
2. oiseau pour porter le mortier sur l'épaule.
3. moine mendiant qui fait la collection pour les pauvres.
4. chouette, chevêche. Voir IV.

capacha, sb. f.

1. cabas (panier).
2. moine, religieux (comme *capacho*).

capachazo, sb. m., coup de cabas.

capachero celui qui porte le cabas.

capachete, sb., petit cabas.

capazo, sb. m.

1. gros cabas (panier),
2. coup de cabas.

capaça, sb. f., cabas (panier).

capacete, sb. m., cabasset au sens de casque.

capazon, sb. m., augmentatif de *capazo*.

Pour *capicēūs les représentants sont nombreux en espagnol. On a :

cabezo (< *capicēüm), sb. m.

1. tête, sommet de colline.
2. collet de chemise.

cabeza (< *capicēa), sb. f., tête (en général), puis une foule de sens tirés de ce sens primitif ;

les diminutifs :

cabezuelo d'une part,

cabecica, *cabecilla*, *cabecita*, *cabezuela* de l'autre ;

les augmentatifs :

cabezorro, *cabezota* ;

l'adjectif :

cabezudo, ayant grosse tête, d'où le subst. *cabezudo*, nom du chevène.

Le verbe *cabezar* ¹ n'existe plus ; *cabezage*, capitation est marqué comme archaïque dans les Dictionnaires. Au lieu de *cabezar* on a *cabecear* :

1. bouger, branler la tête.
2. coiffer, tranchefiler un livre.
3. rendre le vin capiteux.
4. border de dentelle, etc., une étoffe,
avec *cabeceo*, *cabeceamiento*, mouvement de la tête.

On pourra aussi comparer les divers sens des mots suivants avec les mots italiens et français que nous avons étudiés :

cabecera, sb. f.

1. tête, chef, conducteur.
2. tête, bout d'une chambre, d'une table, etc.
3. tête de lit, d'où traversin.
4. capitale, chef-lieu (archaïque).
5. en tête.

cabecero, sb. m.

1. tête, chef d'une famille.
2. tête, linteau d'une porte.

cabezada, sb. f.

1. mouvement de la tête, et (par extension) d'un vaisseau.

1. Cf. le sb. *cabezada* plus loin ; *cabezador*, archaïque au sens de *testamentario*, voir le Dict. de l'Acad. esp., éd. 1791.

2. coup donné avec la tête.
3. éminence, partie élevée du terrain.
4. collet, licou, caveçon.

cabeçal, sb. m.

1. tête de lit, d'où traversin, oreiller, d'où compresse en forme de petit oreiller.
2. tête, haut d'une porte.
3. tête, pièce d'un moulin à poudre.
4. (au pluriel), moutons, piliers du train, d'un carrosse qui servent à en soutenir les soupentes.

cabeçal -ejo, -ico, -ello, ito, petit traversin, petite compresse,

cabeçon, sb. m.

1. registre de capitation.
2. caveçon.
3. collet de chemise, ouverture d'un vêtement par où l'on passe la tête.

(e)

Le portugais a gardé les formes tirées de **capacēūs*, -a, que l'espagnol a perdues ¹ :

cabaço, sb. m., gourde, calebasse, dont se servent les agriculteurs pour garder leurs semences.

cabaça, sb. f., gourde, calebasse, etc., pour garder le poisson, le sel, le vin, etc.; *cabaz*, cabas, est emprunté, peut-être au provençal.

cabaça de brinco de ovelhas, perle en forme de gourde qu'on met aux boucles d'oreilles.

cabacinha, diminutif de *cabaça*.

1. Le portugais a aussi *capacete*, cabasset, *capacho*, espèce de matelas; *capachos*, religieux de la Trinité. — Vieyra, Dict. port.-angl., éd. 1794.

De **capicēūs* :

cabeço, sb. m., sommet d'une colline, petite colline.

cabeça, sb. f., tête (en général) et sens dérivés.

puis :

cabeçada, sb. f., 1. mouvement de la tête.

2. coup donné avec la tête.

3. coup de tête, folie.

cabeças (chez les carrossiers), quatre pièces de bois dont on se sert pour les carrosses au lieu de nos ressorts.

cabeçalha, sb. f., timon d'un char, d'une charrue.

cabeçao, sb. m., 1. impôt par tête, capitation.

2. col, collet d'un capuchon.

3. caveçon.

4. (chez les imprimeurs), bordure, fleuron, vignette.

cabecear, vb. 1. branler la tête, d'où approuver, applaudir ; branler (d'un édifice).

2. (chez les imprimeurs), coiffer, tranche-filer un livre.

cabeceira, sb. f.

1. tête, commencement, sommet.

2. tête, chef.

3. tête de lit.

4. tranche-file d'un livre.

cabecinha, sb. f., petite tête.

cabeçudo, adj. têtue, fou.

**capōcēūs* est représenté par l'emprunt *caboç*, nom de poisson, probablement tiré du provençal.

Pour **capūcēūs* on peut noter *cabuxam*, pierre taillée en pointe et comparer l'esp. *cabujon* ¹.

1. Toutes les données pour le portugais sont empruntées au *Dict. angl.-port.* de Vieyra, éd. 1794.

III

Les animaux à grosse tête ont tiré assez souvent leur nom des formes en tête de cet article.

Pour les noms de poissons qui remontent à **capācēūs*, **capīcēūs* ou **capōcēūs*, on pourra se rapporter à mon article : « La Racine *cap-* dans la Nomenclature ichthyologique », publié dans la *Revue de philologie française*, vol. XX (1906), pp. 111-127.

Pour l'it. *capassone* comme nom de singe, on le trouvera dans le Dictionnaire de Florio (éd. 1688) et on pourra le comparer à *capassone* comme nom de poisson. Il est possible qu'il soit dû à l'influence de *cap-* sur *cabassone* emprunté au provençal *cabasson*.

A noter encore le substantif masculin *cabasseau* dans Cotgrave :

cabasseau as *cubaseau*.

cubaseau m. the little sea nettle.

J'ai déjà dit que je croyais que *cubaseau* était pour *cabuceau* qui remonterait à **capūcēūs*. Ce qui me fait croire que *cabasseau* est un dérivé de **capācēūs* (cf., pour la forme, l'it. *cabacello* pris au provençal *cabacel*, diminutif de *cabaz*), c'est que parmi les noms vulgaires de l'*urtica marina* on trouve *chapeau de mer* (Dictionnaire angl.-franç. de Fleming et Tibbins, éd. 1844, à *sea-nettle*).

Nous avons déjà expliqué la filiation des mots suivants :

cabezon, sb. m., nom d'oiseau.

cabochon, sb. m., nom de mollusque.

cabot, sb. m., nom de chien, etc.

Ce qui nous arrêtera surtout ici, ce sera le nom de la

chevêche. Voici l'article qu'y consacre le Dictionnaire général :

chevêche, sb. f.

[ÉTYM. La comparaison du prov. *chavesca*, ms. (Flamenca 2122) montre que le mot n'est pas dérivé de *chef*, tête. Il faut y voir sans doute un dérivé du radical *chav-* qui se trouve dans *chavan*, forme primitive de chat-huant, (V. ce mot), || XIII^e s. *chevoiche*, Bible dans Godef. Suppl.].

|| Espèce de chouette. || (*par ext.*) oiseau de proie nocturne qu'on dressait pour la chasse.

Si l'on ajoute à cet article les données étymologiques des article *chathuant*, *chouan*, *chouart*, *chouette*, on en tire que le germ. *kawa* ¹ (> v. f. chou) nous donne la racine d'où tous ces mots sont dérivés.

Je veux bien admettre que pour *choue*, *chouan*, *chouart*, *chouette*, *cav-* semble offrir la bonne explication; je veux bien admettre que le *chavesca* de Flamenca fait croire à un **cav-isca* qui expliquerait chevêche phonétiquement d'une façon satisfaisante ². Mais il n'en reste pas moins que *chevêche* (forme parallèle de *chevece*) a eu la signification de tête, qu'il a servi à indiquer d'autres animaux à grosse tête (*chevece*, *chevesse*, nom de poisson, voir mon article déjà cité; *chevêche*, nom du canard domestique d'après Thi-

1. D'où *cavannum*, sb. m. (> *chouan*) qu'on trouve dans les vers suivants de l'Euchérie :

Tristis perspicua sit cum perdice *cavannus*...

Cf. le languedocien *cavanna*, chouette, hibou, cité dans les notes de Cabaret-Dupaty sur l'Euchérie.

2. On trouve *cauuu* traduisant γλαύξ (Deutér., XIV, 15) dans la version latine de l'Heptateuque connu sous le nom de Lugdunensis Codex — Voir G. Paris, *Mélanges linguistiques*, Paris, 1906, p. 77.

bault, Dic. allem.-franç., éd. 1842), que la grosse tête de la chevêche est bien connue, enfin qu'à côté de *chevêche* (chaveche en Saintonge) on trouve comme nom de cet oiseau *chavoche* et encore mieux *caboché*¹. Le mot espagnol *capacho*² dont le sens de cabas (panier) ne laisse guère de doute sur son origine, qui est donc tiré de la racine *cap-*, l'espagnol *capacho*, dis-je, veut aussi dire *chouette*, *chevêche*.

Ces faits sont assez nombreux, me semble-il, pour faire hésiter entre **cav-isca* > *chevesche* > *chevêche* et **capīcēa* > *chevece* (chevêche). Et même si l'on réussissait à établir la certitude de l'équation **cavīscā* > chevêche, il resterait vrai que des dérivés de *cap-* ont servi de nom à l'oiseau dont j'ai parlé.

IV

Un certain nombre de plantes ont tiré une de leurs appellations des formes **capācēūs*, **capīcēūs*, **capōcēūs*, **capūcēūs*.

Parlons d'abord de **capācēūs*. Ses formes les plus importantes sont le masc. *cabas*, nom d'un raisin³ (voir II) et le fém. *cabache*. Ce dernier mot indiquait sans doute le chou pommé (*brassica capitata*); c'est certainement de ce mot, et non pas comme l'affirme encore l'Oxford Dictionary de Murray de l'it. *capuccio*, qu'est tiré l'anglais *cabbage* qui

1. On trouve ces deux mots dans le Dict. de Littré. — Dans La Maison du Pêché, de Marcelle Tinayre, on trouve *vieille chavoche* pour vieille sorcière.

2. Nous avons déjà dit que nous croyons l'esp. *capacho* emprunté à l'italien *capaccio*.

3. Cf. « raisins... cabus » dans Rabelais, liv. V, ch. 33.

veut dire *chou* en général. L'Oxford Dictionary fournit pour l'anglais les graphies *cabaches* dans un texte d'environ 1440, *cabochis* (probablement de *caboche*, voir plus loin) dans un autre de 1495. On trouve encore les finales sourdes en 1580 (*cabish*) et même en 1688 (*cabbach*). Mais dès 1570 on trouve le substantif *cabage* et les graphies indiquant des finales sourdes (*cabidge*, 1598; *cabbadge*, 1620, etc.) sont de plus en plus fréquentes et finissent par rester maîtresses du terrain.

Les sens qu'offre le substantif anglais *cabbage* et le verbe correspondant *to cabbage* (tiré du v. fr. *cabachier*, *cabacher* que cite Palsgrave, texte de 1530 : je cabaiche. . . . I wyll cabage my deere etc. . .) sont d'autant plus intéressants qu'ils ne sont pas toujours attestés en français mais qu'ils ont dû exister antérieurement dans cette langue, du moins la plupart d'entre eux. Le substantif *cabbage* vout dire :

1. chou.
2. bourgeon terminal des palmiers. — Ex. depuis 1638.
3. meute de cerf, etc., éminence raboteuse que la racine du bois forme sur le front des cerfs, etc. — Ex. depuis 1550.
4. retailles de tailleur (reste d'étoffe qu'il garde au lieu de la rendre); cf. *cabas*, vol.
5. tailleur (argot). — Ex. depuis 1690.
6. traduction toute faite, clef, plagiat (argot des écoles).

Le verbe anglais *to cabbage* a les sens suivants :

1. former une tête (comme pour les cornes du cerf). — Ex. depuis 1528.
2. couper cette tête. — Ex. depuis 1530.

3. pommer (des chous, des laitues). Ex. — depuis 1601.
4. voler (cf. fr. cabasser). — Ex. depuis 1712.
5. copier (jargon des écoles). — Ex. depuis 1837.

Pour **capicēus* et ses dérivés appliqués aux plantes à grosse tête, ce sera l'espagnol qui fournira les mots suivants :

cabeza (**capicēas*) dans *cabeza de perro* (tête de chien) etc. :
yerba cuya flor tiene la figura de la cabeza del perro.
 — *cynocephalea*.

cabezuela, yerba que arroha muchos ramos, y al fin de ellos unas florecitas algo roxas que tienen la figura de cabecitas; y despues que se caen las hojas, quedan estas cabezitas asidas a los vastagos, estos se atan y se hacen de ellos escobas para barrer, que se llaman comunmente de cabezuela. *eryngium*. — Franç. : chardon roland ou chardon à cent têtes, panicant, érynge. — *centum capita*.

cabezuela, el boton de la rosa de que se saca una agua destilada, que llaman en las boticas agua de cabezuelas.
Rosarum capita, gummae.

**capicēus* a aussi fourni sa part. *caboche* est le nom du chou dans les îles de la Manche et on se souviendra du *cabochis* anglais employé au même sens dans un texte de 1495. Il a dû se trouver dans un domaine beaucoup plus étendu que ne le ferait supposer les rares exemples que nous pouvons attester. Ainsi un dictionnaire traduit le *maltais cabocci*, sb. m, par l'it. *cavolo cappuccio* et l'anglais *cabbage*.

Ajoutez *cabosse*, nom vulgaire du fruit du cacaoyer (premier exemple du Dict. gén. tiré de l'éd. de 1771 du Dic. de Trévoux).

Ajoutez aussi *chaboisseau*, altération de *chabosseau*, *chabocseau*, *chabocel*, diminutif de *chabo* (< **capōcēūs*) cité dans le supplément du Dictionnaire de Littré comme en usage dans l'Aunis au sens d'« espèce de petit jonc qui vient dans les prairies humides, particulièrement au bord de la mer ».

C'est **capōcēūs* qui a le plus servi pour rendre les sens particuliers qui nous occupent ici. L'italien a :

cabuccio ¹; « pomme de laitue ou de chou, chou cabu », traduit Duez en 1660; « n'importe quel chou », selon le Florio de 1688.

cabucciare, pommer comme les chous, etc. (Duez).

aussi bien que :

capuccio (souvent mal écrit *cappuccio* dans les dictionnaires) employé encore dans *cavolo capuccio*, *lattuga capuccia* (d'Alberti de Villanova, éd. 1811, avec deus *p*), comme adjectif; Duez traduit aussi : « pommé comme une laitue »; il est subst. masc. au sens de « chou cabu » (Duez, 1660), « n'importe quel chou » (Florio, 1688).

capucciare, « pommeler, cabusser ou se pommer comme les choux et les laitues » (Duez).

capuccia, laitue pommée (Cormon, 1823, qui écrit avec deus *p*).

capuccina latuca, traduit « *cabbage lettuce* » (Florio, 1688).

On n'a pas de formes purement françaises; mais le français emploie plusieurs mots où le *b* semble trahir une origine provençale.

1. On ne trouve plus *cabuccio*, *cabacciare* dans les dictionnaires italiens modernes. On en peut dire autant de presque tous les mots italiens ayant le *b* intervocalique qui ont été notés par les anciens lexicographes : *cabacello*, *cabiglio*, *cabotto*, etc.; c'étaient sans doute des emprunts faits au provençal ou aus autres parlers romans ayant *b*.

cabus, adj., qu'on n'emploie plus qu'au masc. dans *chou cabus*. On trouvera anciennement le féminin dans *laitue cabuce* ou *cabusse* (Cotgrave). Littré donne aussi *laitue cabue* où *cabue* est un féminin impropre fait sur *cabus* ou plutôt *cabu* (qu'on trouve dans Duez) après l'amuïssement de l's finale. Comparer les tintouins *cabus* (Rabelais, liv. I, ch. 2, c.-à-d. les tintements dans la tête, les tintements d'oreilles); conillon *cabus* (Rabelais, liv. III, ch. 26); raisins... barbus, *cabus*, herbus (Rabelais, liv. V, ch. 33). — Dans le Rabelais de Marty-Laveaux on trouve une fois la graphie *cabutz* (cf. le provençal).

cabusser, vb., pommer. — Godefroy donne un ex. tiré d'Olivier de Serres (mort en 1603); Cotgrave traduit « *to cabbadge* ». — On trouve *laitue cabucee* dans le Dictionnaire français-flamand publié en 1630 à Rotterdam, chez Isaac Waesberghe.

cabusette, sb. f. (on s'attendrait à *cabussette*), écrit *kabuzette* dans Remacle, Dictionnaire wallon-français, 2^e édition, et traduit : *laitue pommée*.

On a vu que **capácěūs*, **capīcěūs*, **capōcěūs*, *capūcěūs* ont commencé par être des adjectifs. Dans quelques cas assez rares, et d'ailleurs pour quelques-uns seulement des parlers romans, l'emploi adjectif a persisté. Mais d'une façon générale, ce sont des substantifs qui les représentent en roman. Et, comme substantifs, ils s'y retrouvent tous dans l'un ou l'autre des parlers. Et il reste de leur emploi primitif comme adjectifs ce fait que presque toujours la forme féminine de l'adjectif se retrouve à l'état de substantif féminin à côté du substantif masculin qui représente la forme masculine correspondante. Le provençal moderne peut, mieux qu'aucun autre parler, montrer cet état de

choses (voir les substantifs *cabas*, *cabasso*; *cabes*, *cabesso*; *cabot* (pour *cabos*), *cabosso*; *cabus*, *cabusso*).

Ensuite il semble que les quatre formes (et peut-être **capīcēūs* aussi) ont été employées sans grande différence de signification. Je l'ai indiqué dans mon article si souvent mentionné pour les noms de poissons à grosse tête tirés de **capācēūs*, **capīcēūs*, **capōcēūs*. De même **capācēūs* (angl. *cabbage*), **capīcēūs* (port. *cabeça*), **capōcēūs* (*caboché* dans les îles de la Manche), **capīcēūs* (prov. *cābus*), ont tous servi à indiquer le chou à grosse tête. Le sens de *collet* se retrouve dans les dérivés de **capācēūs* (v. fr. *chevacele*), de **capīcēūs* (v. fr. *cheveçaille*), de **capōcēūs* (v. fr. *chabus*). On trouvera dans cet article bien d'autres exemples de ce que j'avance¹. Cela contribuera à éclairer la question de l'usage qu'a fait le latin vulgaire des suffixes *-ācēūs*, *-īcēūs*, *-ōcēūs*, *-ūcēūs*.

Autre point qui intéresse la phonétique historique du français. J'ai dit qu'il est très possible que la série *chevetage*, *chevetaille*, etc., a été tirée de *chevet* après l'assimilation de *-ex* de *chevez* aux diminutifs en *-et*, Faut-il dire, comme je l'ai fait, que la série *cheveçaille*, *cheveceau*, etc., est tirée de *chevez*, *chevece*, en d'autres termes qu'elle est d'origine française; faut-il croire que *cheveçaille*, par exemple, ne corresponde à aucun mot latin?

A ce point de vue, la série française *chevaçage*, *chevacelle*, *chevacier*, *chevacine*, *chevaçon* offre un intérêt particulier. Bien qu'on puisse croire à l'existence antérieure d'un masculin **chevaz*, **chevas* (< **capācēm*), d'un féminin. **chevace*, **chevasse* (**capācēa*), ces formes ne se trouvent pas comme *chevez*, *chevece*, du moins à ma connaissance,

1. On pourra en trouver un autre encore à l'article *chebiche* de M. Antoine Thomas, dans ses *Mélanges d'étymologie française*, Paris, 1902 (p. 49).

dans les textes qui nous sont parvenus. Faut-il croire que *chevaçage*, *chevacelle*, etc., remontent à des mots latins? M. Antoine Thomas semble trancher la question, en ce qui concerne *chevaçon*, dans le sens affirmatif, puisqu'il le dérive de **capacio* (**capácĕo*, -*ónis* à côté de **capácĕūs*, *i*). Pour moi, je ne crois pas pouvoir encore me prononcer sur cette difficile question.

Mais si l'on accepte l'équation *capacĕōnem* (kapakjónē) > fr. *chevaçon*, comme présentant un développement phonétique régulier et ininterrompu, on devra admettre que devant certains groupes de consonnes et en particulier devant -*kj*- l'*a* prétonique inaccentué d'un mot latin a persisté dans le dérivé français. Il n'y aura d'ailleurs rien pour empêcher d'admettre *capĕcĕōnem* (kapekjōne) > it. *cavezzone*, prov. **cabesson*, fr. **cheveçon*¹, esp. *cabezón*, etc. et alors la série (ou une partie de la série) *cheveçaille*, *cheveceau*, etc., pourra bien être d'origine latine et non française; ici encore la voyelle protonique inaccentuée se serait perpétuée et passant par le son vocalique qu'on appelle l'*e* féminin (ə de l'alphabet phonétique international) ne serait disparu qu'à une époque relativement moderne. Le *chefcier* de Cotgrave nous montre l'influence assimilatrice de la sourde *s* sur le *v* de *chevecier* après la chute de la voyelle inter-consonantique.

On ne peut rien tirer malheureusement de **capōcĕūs*, *capĕcĕūs* parce que le français n'a pas gardé de dérivés indigènes de ces formes. Ils auraient peut-être contribué à éclaircir certaines difficultés.

Leeds.

Paul BARBIER FILS.

1. J'ai mis l'astérisque parce que je ne connais pas d'exemple de ces mots, bien qu'ils aient certainement existé.

ÉTUDES DE SYNTAXE FRANÇAISE

L'ANTÉRIEUR AU FUTUR

Dans le premier volume de ses *Mélanges*, que nous citons d'après la traduction Kuttner et Sudre, M. Tobler consacre un article important à l'emploi du futur antérieur au lieu du parfait périphrastique (*il ne se sera pas trompé* = il ne s'est pas trompé).

Il étudie la question avec sa perspicacité habituelle et nous apporte une ample moisson d'exemples, qu'il divise en deux catégories : les uns, où le verbe est accompagné « d'une expression qui indique que l'action se répète souvent, ne se répète jamais, qu'elle dure longtemps ou qu'elle a été accomplie à un très haut degré », les autres où cette particularité ne se rencontre pas, et où l'emploi se justifie seulement « par la nature propre et immuable du futur antérieur ».

Mais quelle est cette nature propre et immuable du futur antérieur et quelles sont exactement les conditions de l'emploi signalé, c'est ce que nous voudrions rechercher ici¹.

Tout d'abord, les deux catégories établies par M. Tobler

1. Quand nos citations ne seront pas accompagnées de l'indication précise de la source, c'est qu'elles seront empruntées à l'article de M. Tobler, où l'indication se trouve.

sont assez peu distinctes pour qu'on trouve dans l'une et dans l'autre des exemples tout semblables. Comparez :

« Ils y *seront venus* longtemps¹ en invités avant de s'y établir en maîtres. » (*Revue Bleue*). « Cela m'*aura permis* de vous serrer la main avant mon départ. » (Meilhac et Halévy).

« Louis Napoléon n'*aura pas été* le seul prétendant qui ait eu la chance d'avoir un grand-oncle. Boulanger est dans le même cas. » (*Revue Bleue*). « *Si vis pacem para bellum* n'est pas une maxime nouvelle, et M. de Bismark n'en *aura pas eu* la primeur² ». (*Revue Bleue*).

D'autre part, il faut distinguer avec soin le cas où le futur antérieur est un véritable mode, qu'on pourrait appeler *le conjectural*, par lequel nous exprimons non une affirmation ou une appréciation, mais une conjecture : « Il sera venu pendant votre absence » = Je suppose qu'il est venu. On remet en quelque sorte l'affirmation au moment futur où la conjecture sera vérifiée : à ce moment seulement il sera, en toute sûreté, venu. Mais si, présentement, l'action ne peut être affirmée, il se peut que nous ayons la certitude morale qu'elle a eu lieu, et il n'y a nulle contradiction à dire : « *Je suis sûr* qu'il *sera venu* pendant votre absence. » Ce qui équivaut à dire : « Je suis certain qu'on constatera plus tard qu'il est venu. » Telle est la valeur de l'exemple suivant de la *Revue Bleue* : « Adieu, lui dis-je ; je vois bien que je vous *aurai fait* du chagrin sans le vouloir³. »

1. Ce n'est pas l'adverbe *longtemps* qui justifie l'emploi, car on peut le supprimer sans modifier le temps.

2. On verra mieux le rapprochement avec l'exemple placé en face, en intervertissant l'ordre des propositions : « M. de Bismarck n'*aura pas été* le premier à dire..... Cette maxime n'est pas nouvelle. »

3. Voyez ci-dessous, p. 282.

I

Le *futur antérieur* est mal nommé. Il faut dire : *l'antérieur au futur*. Rien en effet, dans la composition de ce temps, n'indique que l'action soit future ; *il sera arrivé* marque qu'il sera dans l'état exprimé par le participe « passé » *arrivé*, que par conséquent l'action d'*arriver* est considérée comme antérieure au moment futur auquel renvoie l'auxiliaire ; mais, sans cesser d'être antérieure au futur, cette action peut être déjà passée pour celui qui parle, ou présente, ou encore à venir. Étant encore à table, on dira : « Quand nous *aurons dîné*, nous ferons telle ou telle chose. » L'action présente de dîner est rendue ici obligatoirement par l'antérieur au futur.

En principe, le verbe se mettra à l'antérieur au futur quand l'action (passée, présente ou future) sera présentée comme antérieure à une autre action ou à un moment futurs. Il devrait notamment en être ainsi dans une proposition complétive toutes les fois que le verbe de la principale est au futur :

Pierre est venu, ou il vient, ou il viendra, je l'écrirai à Jacques, qui « *saura* par ma lettre s'il *sera venu* », qui « *apprendra* de cette façon qu'il *sera venu*. » Ainsi s'exprimait l'ancienne langue : « Or *dira* Loëys... Que nous vous *avons mort*, *murdri* et *estranlé* » (*Aïol*, cité par Tobler)¹. Il est en effet naturel d'exprimer même le passé

1. Cf. Malherbe (éd. Lalanne, II, 403) : « Prenez la liste des philosophes... Quand vous *verrez* combien d'honnêtes hommes *auront travaillé* pour vous, vous voudrez être de la partie. »

De même, Molière (*Femmes savantes*, II, 8) :

Et je *connaîtrai* bien si vous l'*aurez instruite*.

par l'antérieur au futur quand le verbe principal est au futur, de même qu'on l'exprime par l'antérieur au passé (le plus-que-parfait) quand le verbe principal est au passé : *il a dit qu'on vous avait rencontré*, il dira qu'on *vous aura rencontré*.

Mais l'usage a prévalu, quand le verbe principal est au futur, de substituer, dans la complétive, le passé à l'antérieur au futur (il dira qu'on vous *a rencontré*¹), c'est-à-dire qu'on met le verbe de la subordonnée au temps qu'emploierait le sujet du verbe principal (il dira : on l'*a rencontré*).

Le temps du verbe principal n'est pas seulement en corrélation avec celui du verbe de la subordonnée *complétive*. On comprend que, dans une incidente se rattachant à un verbe principal au futur, on puisse aussi remplacer le présent par l'antérieur au futur, bien qu'aujourd'hui, dans ce cas, nous employions de préférence le présent :

Et m'amie me *renderés*,
Dont tante paine *arai sofferle*.
(*Perceval*.)

Le temps absolu de l'action est bien ici le présent, car il s'agit d'une souffrance qui ne doit finir que dans l'avenir, quand l'amie sera rendue. De même chez Corneille (*Horace*, II, 6) :

Je *verrai* les lauriers d'un frère ou d'un mari
Fumer encor d'un sang que j'*aurai* tant *chéri*.

Quand l'action de la principale est future, l'action antérieure d'une subordonnée même non complétive peut être si étroitement liée à elle qu'on trouve aujourd'hui encore l'antérieur au futur quand il s'agit d'une action présente ou même passée. En parlant d'un écolier qui est en train

1. Voy. ma *Grammaire historique*, p. 265-267.

de faire un devoir, on dira nécessairement : « Dès qu'il *aura fait* sa version, nous lui *permettrons* de s'amuser » ; à propos d'un devoir fait, on pourra dire : « Il a fini, et il peut s'amuser ; on ne le *punira* pas, puisqu'il *aura fait* (ou puisqu'il a fait) son devoir. — Si ses camarades viennent le chercher (présent pour le futur), il *aura fait* son devoir. »

L'antérieur au futur peut être dans la principale et le futur dans la subordonnée ; en parlant de quelqu'un qui *a fait* beaucoup de sottises, on pourra dire : « Il en *aura* tant *fait* qu'on ne *voudra* plus de lui. » Dans le *Roland*, Ganelon dit à son épée (v. 446) :

Tant vos *aurai* en cort a rei *portéde*,
Ja nel *dirat* de France l'emperédre
Que jo sols moerge en l'estrange contréde.

Les deux propositions peuvent être simplement juxtaposées : « Il vous *poursuivra*, c'est vous qui l'*aurez voulu* ».

L'action future à laquelle se réfère l'antérieur au futur peut être exprimée par un infinitif ou par un substantif : « Chantilly fut toujours hospitalier aux hommes d'étude. Ils y *seront venus* longtemps en invités *avant* de s'y *établir* (quand ils s'y établiront) en maîtres » (*Revue Bleue*). — « Je suis enchanté de vous voir, Madame ; cela m'*aura permis* de vous serrer la main *avant mon départ* » (Meilhac et Halévy).

Nous verrons plus loin que l'antérieur au futur exprimant une appréciation relative au passé peut s'employer sans corrélation avec une action future. Mais alors on a toujours le choix entre le passé et l'antérieur au futur : « Ils y *sont venus* ou *seront venus* longtemps en invités. » En ajoutant « avant de s'y établir » (à un moment où l'Institut n'avait pas encore pris possession de Chantilly), on ne pouvait mettre le verbe principal qu'à l'antérieur au

futur. D'un auteur encore inconnu du grand public on ne dirait pas : « il *a écrit* (mais : il *aura écrit*) bien des livres avant d'arriver à la célébrité. »

II

Ainsi on emploiera l'*antérieur au futur*, alors que l'action est présente ou passée :

1° Pour mettre cette action en relation temporelle avec une action future.

On usera du même temps :

2° Pour formuler, relativement à l'action présente ou passée, une appréciation portant sur une circonstance qui ne se manifestera ou ne se déterminera que dans l'avenir.

Pierre a obligé Paul. Comme je connais Paul, comme je sais qu'il se montrera reconnaissant, je veux exprimer cette idée que l'action passée d'*obliger* s'est appliquée à quelqu'un qui ne sera pas ingrat, je dirai : « Pierre n'*aura pas obligé* un ingrat. »

« Puisque j'ai été celui-là qui s'est trouvé sur votre chemin, ce n'*aura pas été* en vain. Je vous sauverai » (Henry Bataille, *La Marche nuptiale*, acte IV, sc. III).

« Je suis venu, mais je ne *serai pas venu* en vain ; je mettrai un cadeau, etc. » (Edmond Haraucourt, *Les sabots de Noël*, dans le *Journal* du 4 janvier 1906).

D'un malade que l'on considère comme devant bientôt mourir ou bientôt guérir, on dira : « Il n'*aura pas souffert* longtemps. »

Le temps est sur le point de se gâter, vous direz : « Le beau temps n'*aura pas duré* longtemps. »

« Avoue que le premier billet que tu m'*auras écrit* est

un peu sec » (Balzac). C'est actuellement le seul billet, ce ne sera « le premier » que lorsqu'il y en aura d'autres.

Ge lor vorroie noveles demander
Que fet mes sires ; moult *avra demoré*.
(*Prise d'Orange.*)

La durée de son absence ne pourra être déterminée que lorsqu'il sera de retour. Ici l'action est présente, il « demeure » encore.

III

On emploie encore l'antérieur au futur :

3° Pour formuler une appréciation portant entièrement sur le passé, mais se rattachant à une constatation qu'on vient de faire.

Après avoir dit, à propos du temps qui *va* changer (notre 2°) : « le beau temps n'*aura* pas *duré* longtemps », on a été amené à le dire aussi à propos du temps qui *vient* de changer.

Et c'est parce que l'appréciation se rattache à une constatation à peine faite, qu'on prend en quelque sorte un peu de recul pour la formuler. C'est comme si l'on disait : « tout compte fait (quand on aura eu le temps d'en préciser le compte), on constatera avec moi que le beau temps n'*aura* pas duré longtemps. »

Ce recul est d'autant plus naturel quand l'action passée se place dans un temps incomplètement écoulé ; l'appréciation est en quelque sorte reportée au moment futur où le temps sera complètement écoulé : « Il *aura* beaucoup *plu* aujourd'hui. — Cet enfant *aura fait* des progrès *cette année* ». Un bon nombre des exemples anciens recueillis par Tobler nous offrent l'adverbe *hui* à côté de l'antérieur au futur :

He, fis de treue, com m'avras hui penei.
(*Garin le Lorrain.*)

Molt l'arai hui el primier chief veü.
(*Ogier le Danois.*)

Tant aras hui parlé envers moi laidement !
(*Aiol.*)

Tant m'aront hui gabé et laidengié.
(*Ibidem.*)

Molt avrai hui esté de mes armes gabés.
(*Roman d'Alexandre.*)

Que moult m'avras hui ramponé.
(*Roman de Renart.*)

« L'année *quasi défunte* nous *aura donné* bien des inquiétudes, causé bien des angoisses. Elle *aura eu* cela de bon qu'elle nous *aura éveillés* de notre quiétude, avertis, remis sur pied, remis en selle » (Jules Claretie, *La Vie à Paris*, dans le *Temps* du 29 décembre 1905). Les actions se placent pendant l'année encore présente, quoique quasi défunte.

Il n'est point nécessaire, ni suffisant, comme l'a cru M. Tobler, « que le verbe soit accompagné d'une expression qui indique que l'action se répète souvent, ne se répète jamais, qu'elle dure longtemps, ou qu'elle a été accomplie à un très haut degré ». Sans aucun doute « on ne trouve jamais le futur antérieur pour énoncer simplement une action accomplie », mais on ne le trouve pas davantage pour « énoncer » une action accomplie avec les circonstances relevées par M. Tobler. Si l'on veut « énoncer », apprendre à quelqu'un, que Pierre est venu souvent, on dira : « Pierre *est venu* souvent. » Mais si, le fait étant connu, et à propos d'une récente visite de Pierre, que je viens de constater, je veux formuler cette appréciation (et non pas énoncer cette nouvelle) que ses visites ont été fré-

quentes, j'aurai le choix entre le passé et l'antérieur au futur, je pourrai dire : « *Il est venu* ou *il sera venu* souvent. »

Si vous ne savez pas encore que Paul a dormi, je dirai, pour vous l'apprendre : « *Il a fait* un bon somme », et je ne pourrai pas vous dire : « Il aura fait un bon somme¹. » Mais si nous assistons ensemble à son réveil tardif, ou si, le fait vous étant déjà connu, je vous prends en quelque sorte à témoin qu'il a bien dormi, je vous dirai : « Il *aura fait* un bon somme ! » C'est une appréciation et non plus une énonciation, et elle peut porter non seulement sur la répétition ou la durée de l'action, mais sur n'importe quelle circonstance. Vous apprenez qu'un ami est accouru à votre premier appel, vous pourrez dire de lui : « Il *sera venu* sans se faire prier. » Ici la circonstance, *sans se faire prier*, est étrangère à toute idée de fréquence ou de durée.

L'appréciation peut encore se rapporter non plus à une circonstance de l'action, mais à l'action elle-même, sans qu'il y ait de complément circonstanciel : « M^{me} Arnould-Plessy a préféré disparaître en pleine gloire. . . . Sa réputation y *aura gagné*, mais nous y *aurons perdu* les belles soirées qu'elle pouvait nous donner encore » (A. Daudet). L'auteur, après avoir constaté que M^{me} Arnould-Plessy a disparu en pleine gloire, en tire cette conséquence, cette appréciation, que sa réputation y a (ou y aura) gagné et que les spectateurs y ont (ou y auront) perdu.

Il faut aussi, comme nous l'avons expliqué, que l'appréciation se rattache à une constatation *qu'on vient de faire*. C'est au moment où vous constatez que Paul se réveille ou bien au moment où l'on vous annonce qu'il s'est réveillé

1. A moins d'ajouter immédiatement la constatation du fait qui justifie l'appréciation, par exemple : « car il a dormi sans arrêt de telle heure à telle heure. »

tardivement, que vous direz de lui : « Il *aura fait* un bon somme. » Plus tard, vous ne pourriez employer que le passé.

Une appréciation peut être complexe, par exemple si l'on dit : « Vous êtes le premier de ses nombreux élèves qui lui ait donné pleine satisfaction. » A côté de l'appréciation principale « vous êtes le premier qui... », il y a l'appréciation secondaire « il a eu de nombreux élèves », et il peut arriver que celle-ci seule soit exprimée avec l'antérieur au futur : « Il *aura eu* bien des élèves, vous êtes le premier qui lui ait donné pleine satisfaction. »

Dans les textes où l'on relève des exemples de l'antérieur au futur, la « constatation » accompagne l'appréciation, elle la précède ou la suit, d'où la nécessité, quand on cite un exemple de cet emploi, de ne pas donner seulement la proposition qui contient le temps, mais de la présenter avec le contexte. Nous aurons à compléter à ce point de vue plusieurs des exemples allégués par Tobler.

Il n'est d'ailleurs pas indispensable que le fait auquel se rattache l'appréciation soit formellement exprimé, il suffit qu'il soit présent à l'esprit des interlocuteurs. Il peut encore être exprimé dans l'un des membres de la proposition où se formule l'appréciation¹ : « les acclamations dont vous avez été l'objet vous *auront montré* à quel point vous étiez populaire dans ce pays². » Le fait, c'est l'accueil reçu, ce sont les acclamations.

1. C'est ainsi que la condition qui justifie l'emploi du conditionnel peut être aussi exprimée par l'un des membres de la proposition conditionnelle : « Les *acclamations l'auraient grisé* » = s'il eût été acclamé, il eût été grisé.

2. Il y a une phrase analogue dans le toast prononcé par le roi de Portugal lors de la réception du Président de la République française le 29 octobre 1905.

Nous avons dit que, dans ce 3^e emploi, on avait le choix entre l'antérieur au futur et le passé. Il y a cependant, comme il est naturel, une nuance de signification entre les deux. Comparons :

a. « Il *a eu* de la chance, de s'en tirer. »

b. « Il *aura eu* de la chance, de s'en tirer. »

La formule *b* renvoie à une confirmation ultérieure de l'appréciation, elle y renvoie et l'escompte, de telle façon que l'appréciation personnelle s'en trouve renforcée et en quelque sorte généralisée : *Il aura eu* = *on conviendra avec moi qu'il a eu*.

Nous donnerons maintenant un certain nombre d'autres exemples de ce troisième emploi, en les commentant quand il y aura lieu.

On trouve souvent, dans les textes du Moyen Âge, l'antérieur au futur précédé d'une formule de malédiction :

Damedeus mal te dont!

Tant m'*aras fait* anui et mesprison.

(*Ogier le Danois* 1.)

Mais l'emploi du temps ne dépend aucunement de la formule de malédiction, pas plus que dans cette phrase de la langue actuelle : « Que le diable l'emporte! Il m'*aura* joliment *tourmenté*! » On peut seulement dire que la malédiction est provoquée par les faits mêmes qui motivent l'appréciation.

1. Il faut rapprocher de cet exemple les deux suivants, déjà cités, où le verbe est accompagné de l'adverbe *hui* :

Dieus te doint marriment!

Tant *aras hui parlé* envers moi laidement.

(*Aiol.*)

Deus t'envoie marrement!

Que moult m'*avras hui ramponé*.

(*Roman de Renart.*)

Il n'y a pas d'imprécation dans les deux exemples tirés d'*Eustache le Moine*, qui sont tout semblables : « Tantes fois m'ara escaufé ! » et « Tant m'ara fait honte et mal ! »

On remarquera que nous faisons un moins fréquent usage de *tant* et de *tant de*. Ce qui fait que certains exemples anciens de l'antérieur au futur nous étonnent un peu au premier abord, c'est qu'il se trouve entouré de mots et introduit dans des constructions que la langue actuelle remplacerait par d'autres :

Si m'en dites la vérité,
Car molt i arai bien pensé.
(*Blancandin.*)

Nous dirions fort bien : « Donnez-moi enfin le mot de l'énigme, je l'aurai cherché bien longtemps ! » Mais assurément nous ne lierions pas les deux propositions par la conjonction *car*.

Estat aurai de cantar
Per sofracha de razo,
Qu'anc no mi pogui 'ncontrar
En faire bona canso.
(*Parnasse occitanien.*)

Ici, la circonstance de l'action ou plutôt de l'état passé, sur laquelle porte l'appréciation, c'est non pas la durée ou la fréquence, mais la cause : « per sofracha de razo. » Et le fait sur lequel repose l'appréciation est exprimé par : « Anc no mi pogui 'ncontrar en faire bona canso. »

Estat aurai malanans
E sufert greu malanansa,
Tan que merces m'es falhida
De lieys qu'a son tort m'oblida.
(*Pierre Vidal.*)

Dans ces vers de Pierre Vidal, l'appréciation, exprimée

par *greu* et par *tan*, porte sur l'intensité, et repose sur le fait que « merces m'es falhida de lieys qu'a son tort m'oblida ». Nous dirions pour exprimer une idée analogue : « Il n'*aura* pas *eu* de chance : il a perdu tout son crédit », plutôt que : « Il *aura eu* si peu de chance qu'il a perdu tout son crédit. »

Nous disons : ou bien Connaissez-vous cet élève, qui a eu tant de pris ? » ou bien « Connaissez-vous cet élève ? Il *aura eu* (ou *il a eu*) bien des pris ! » Le grand nombre des pris est présenté comme un fait dans la première phrase, et comme une appréciation dans la seconde. Nous ne mélangerions guère les deux tournures comme dans ce vers de *Fierabras* :

Conoychetz vos cest Turc que tant *aura* *cridat* ?

En dehors du cas où il y a corrélation de temps (ci-dessus, p. 268) nous n'employons guère dans une incidente l'*antérieur au futur* pour le passé que lorsque l'incidente fait partie d'une appréciation complexe (cet élève, qui *aura eu* tant de pris, n'en a pas mérité un) ou lorsqu'elle équivaut à une principale (c'est le seul de ses enfants qui *aura eu* des pris). Nous ne dirions plus :

Que vols tu, *que* tant *auras* *cridat* ?
(*Fierabras.*)

ni :

Ce est Ydoine, vostre drue,
Qui tante angoisse *avra eüe* !
(*Amadas et Ydoine.*)

ni :

Or le gart Dius, li fuis Marie,
Qui mainte gent *ara garie*.
(*Ille et Galeron.*)

Nous ferions de ces incidentes des indépendantes :... Tu

auras joliment crié !..... Elle aura eu bien des angoisses !....
Il aura sauvé bien des gens !

Roland mourant dit à son épée :

Molt larges terres de vos *avrai conquises*.

Au moment de mourir, il a ces conquêtes présentes à l'esprit ; il les a énumérées dans une des laisses qui précèdent.

Mainte pucele *avrai veüe*
Et mainte dame coneüe ;
Onc mes a riens ne fi priere
De moi amer en tel maniere ;
Vos en estes la primeraine.

(*Roman de Troie.*)

C'est ici le cas de l'appréciation secondaire faisant partie d'une appréciation complexe (ci-dessus, p. 274). Il en est de même dans ces deux vers de *Girart de Roussillon* :

Mil dreiz *aura jujaz* e escheviz,
Anc n'en fu d'un tornaz ne contrediz.

On lit dans les *Quatre âges de l'homme* : « Por estre eschars en *auront esté* maint home *deserité* ! » Philippe de Navarre vient de dire : « Et haus hom riches ne sera ja destruis par largesce, mais par avarice. » Cette sentence est évidemment justifiée dans son esprit par des faits qu'il constate mentalement et sur lesquels repose aussi l'appréciation formulée à l'aide de l'antérieur au futur.

« Maintenant, je vous aime, mon Esther, vous la seule à qui je *l'aurai dit* sans mentir » (A. Daudet). Le fait constaté, c'est : *je vous aime (vraiment) vous (à la différence de celles à qui je l'ai dit aussi)*. Telle est évidemment la valeur de la première partie de la phrase, sur laquelle repose l'appréciation formulée dans la seconde.

Bourget dit de Flaubert (*Œuvres critiques*, I, p. 137-138) :

« Ce sont là des morceaux extraits d'un journal de voyage, mais d'un journal tenu, comme on peut penser, avec force ratures.... Une des marques propres de l'esprit de Flaubert *aura été* l'horreur de la facilité..... Même cette admirable prose de Flaubert finit par donner une impression de métal, et l'on rêve malgré soi d'une phrase plus légère... La plupart des écrivains pèchent par excès de confiance dans l'infailibilité de leur génie ; Flaubert *aura péché* par un excès de défiance envers le sien propre. » Ailleurs, parlant du même Flaubert, et *après avoir dit quel était son souci du rythme et du choix des mots*, Bourget continue : « Son exemple *aura reculé* de beaucoup d'années le triomphe de la barbarie qui menace d'envahir aujourd'hui la langue. Il *aura imposé* aux écrivains un souci de style qui ne s'en ira pas tout de suite..... Gustave Flaubert, ce malade de littérature, *aura* du moins *gagné* à sa maladie d'avoir été, sa vie durant, un dépositaire de cette royauté (la royauté de la prose que Bourget attribue aux Français), et un dépositaire qui n'a pas abdiqué. » Le premier verbe ne pourrait pas se mettre au passé parce que l'action ne sera accomplie qu'au moment futur du triomphe de la barbarie ; ce cas rentre dans notre 2°.

L'exemple de la *Revue Bleue*, 1889, II, 751¹, est aussi à compléter. Jules Levallois dit de Champfleury : « Cet esprit a porté sa curiosité sur les sujets les plus divers..... Les *Faïences patriotiques*, etc..... autant de documents à consulter et d'indications précieuses. Champfleury *aura été* de ceux qui font l'éducation du public en faisant la leur. Il a toujours instruit et il s'est toujours instruit. » Ici, les faits qui motivent l'appréciation sont exprimés avant et après : ses œuvres sont des documents à consulter, il a toujours instruit.

Dans la scène 5, acte IV, de *Froufrou*, il est question,

entre la baronne et Gilberte, de ce qu'a fait Gilberte (On a su ce que vous aviez fait, etc.). La baronne continue ainsi : « Ceux qui vous jugeront seront au moins forcés d'avouer que vous avez su éviter les deux choses les plus haïssables qui soient au monde ; vous n'*aurez* pas *menti* et vous n'*aurez* pas *été* ridicule. » Ici l'antérieur au futur se justifie doublement, par l'appréciation reposant sur les faits qu'on vient de constater et par la corrélation avec une autre action placée dans l'avenir. L'ancienne langue aurait pu dire : « Ils *seront forcés* d'avouer que vous *aurez su* etc. » La langue actuelle emploie le passé dans la subordonnée ; mais l'antérieur au futur se retrouve dans la coordonnée.

« Louis-Napoléon n'*aura* pas *été* le seul prétendant qui ait eu la chance d'avoir un grand-oncle. Boulanger est dans le même cas » (*Revue Bleue*). En écrivant sa première phrase, l'auteur a déjà dans l'esprit la seconde, qui justifie l'emploi de l'antérieur au futur dans la première.

Il en est de même quand, dans l'*Œuvre* de Zola, p. 490, Sandoz dit à Bongrand, devant la tombe de Claude : « Nous seuls l'*aurons connu*... *Plus rien, pas même un nom.* » C'est parce qu'il ne reste rien de Claude, pas une toile, pas même un nom, que ses amis peuvent dire que seuls ils l'auront connu, que seuls ils auront su ce qu'il valait.

André Cornélis a laissé échapper le meurtrier de son père, pour ne pas troubler la tranquillité de sa mère. Il peut en conclure qu'il *aura fait* à sa mère un grand sacrifice : « O ma mère ! ce que j'*aurai fait* pour toi ! »

« Mon intervention *aura eu* cet avantage de faire connaître aux travailleurs étrangers les avantages qui leur sont actuellement concédés » (Déclaration du citoyen Lefebvre. *Le Temps* du 8 oct. 1906). Fait constaté : *mon intervention a fait connaître* etc. Appréciation : *c'est un avantage qu'elle aura eu.*

« Émile Pouvillon (qui vient de mourir) *aura* pourtant *eu* un regret : celui de ne pas, comme il le voulait, réimprimer les nouvelles oubliées d'un de ses anciens collaborateurs » (Jules Claretie, *Le Temps* du 12 octobre 1906).

« Sa bonne fortune *aura voulu* qu'il eût pour critique dramatique l'auteur de *M. de Priola* et du *Duel* (J. Claretie, *Le Temps* du 24 nov. 1905).

A propos de la réception de M. Étienne Lamy à l'Académie française, et de la théorie du récipiendaire qui attribue au matérialisme les faiblesses des novateurs contemporains comme les prétendues lacunes de l'art classique, M. Paul Souday constate dans *Le Temps* (13 janvier 1906) que jamais cependant une époque ne fut plus éloignée du classicisme que la nôtre, et il en tire cette conclusion : « Il faut avouer que le matérialisme anathématisé par M. Lamy et par les conciles *aura produit*, à deux mille ans d'intervalle, des résultats singulièrement dissemblables. »

« Vos serments exaltés... m'ont fait apercevoir que, malgré le mariage et la maternité, je gardais mon ignorance de l'amour et quelque niaiserie de jeune fille. Dans la fièvre que me font éprouver vos prières et vos persécutions, j'entrevois des ciels inconnus et des fleurs que ma jeunesse *n'aura pas cueillies* » (Paul Hervieu, *Le Réveil*, acte I, sc. VIII). — Elle s'aperçoit qu'elle a gardé son ignorance de l'amour, d'où cette conséquence qu'elle n'a ou n'aura pas cueilli dans sa jeunesse les fleurs qu'elle entrevoit dans sa fièvre.

Nous avons vu que la phrase « il *n'aura pas obligé* un ingrat » peut annoncer des témoignages futurs de reconnaissance. Elle peut avoir un autre sens et se rapporter entièrement au passé, s'il s'agit d'un obligé qui vient de s'acquitter; on dira du bienfaiteur : « Le voilà amplement récompensé ! Il *n'aura pas obligé* un ingrat. »

IV

L'antérieur au futur peut encore servir, — c'est sa 4^e valeur, indiquée déjà au début de cet article, — non plus à formuler une appréciation sur une action passée, mais à exprimer la conjecture que cette action s'est réellement accomplie. C'est une valeur modale qui équivaut à « il se trouvera que... » *Il aura manqué le train* = il se trouvera, je crois, qu'il a manqué le train.

Mais il faut que la conjecture, comme l'appréciation dans le cas n° 3, repose sur une constatation qu'on vient de faire. Ce serait en effet une erreur de croire qu'un passé accompagné de « probablement » puisse toujours être remplacé par l'antérieur au futur.

a. — « Allez voir si le jardin est en bon état; le jardinier *est probablement venu* ce matin. »

b. — « Comme le jardin est en bon état ! Le jardinier *est probablement venu* ce matin. »

C'est seulement dans l'exemple b. que *est probablement venu* peut être remplacé par *sera venu*, parce que la conjecture qu'on y exprime est la conclusion de cette constatation que le jardin est en bon état ¹.

L. CLÉDAT.

1. A la fin de son article, M. Tobler examine certains emplois du futur (et non plus de l'antérieur au futur) auxquels j'ai consacré une courte étude dans les *Mélanges Chabaneau*.

A PROPOS

DU DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE

Dans un travail intitulé *Les quatre dictionnaires français*, M. Ritter rapporte quelques-unes des critiques de Furetière contre les académiciens de son temps ; nous y relevons ce qui suit : « Chacun pointille sur chaque article, et le juge bon ou mauvais, selon sa connaissance ou son caprice ; très souvent on le réforme au pis, ou on ne fait que changer peu de chose dans l'expression..... Quand un bureau est composé de cinq ou six personnes, il y en a un qui lit, un qui opine, deux qui causent, un qui dort, et un qui s'amuse à lire quelque dictionnaire qui est sur la table..... La question des participants aux jetons étant terminée, on tire le cahier auquel on doit travailler de dessous la clé ; le secrétaire en lit un article, et si par malheur on relit le dernier qui a été fait à la séance précédente, pour en avoir la suite, ceux dont l'avis n'a pas été suivi reprennent courage et le font examiner tout de nouveau par ceux qui n'y ont point assisté. Il arrive très souvent qu'on le refait et qu'on le réforme tout au contraire du premier arrêté...¹ »

Furetière, dit M. Ritter, était un mécontent : aussi nous a-t-il paru intéressant de rapprocher des affirmations de l'académicien exclu, des renseignements sur le travail de l'Académie fournis par des hommes qui ont été et qui sont

1. Ritter, *Les quatre dictionnaires français*, Genève, 1905, p. 12 et 13.

encore académiciens. Voici d'abord une anecdote rapportée par V. Hugo : « A l'Académie française, on juge le concours de prose. Voici comment : M. de Barante lit une brochure, M. Mérimée écrit, MM. Salvandy et Vitet causent à voix haute, MM. Guizot et Pasquier causent à voix basse, M. de Ségur tient un journal, MM. Mignet, Lebrun et Saint-Aulaire rient de je ne sais quels lazzi de M. Viennet, M. Scribe fait des dessins à la plume sur un couteau de bois, M. Flourens arrive et ôte son paletot, MM. Patin, de Vigny, Pongerville et Empis regardent le plafond ou le tapis, M. Sainte-Beuve s'exclame de temps en temps, M. Villemain lit le manuscrit, en se plaignant du soleil qui entre par la fenêtre d'en face, M. de Noailles est absorbé dans une manière d'almanach qu'il tient entr'ouvert, M. Tissot dort. Moi j'écris ceci. Les autres académiciens sont absents. Le sujet du concours est l'éloge de M^{me} de Staël¹. »

On dirait que Hugo s'est amusé à développer la seconde des critiques que nous avons relevées dans Furetière. Il est vrai qu'il ne s'agit point du dictionnaire dans cette anecdote ; mais il serait imprudent de supposer que les académiciens sont plus ardents à travailler au dictionnaire qu'à juger un concours de prose. Voici d'ailleurs sur le sujet qui nous occupe des documents récents : « Il y a bien longtemps de cela — nous achevions la lettre *A*, — l'automobile fit une embardée dans le dictionnaire. C'était un jeudi du mois d'août : de rares confrères, aussi laborieux que parisiens, étaient venus chercher un peu de fraîcheur dans les retraites ombreuses de l'Institut. Nous n'étions que sept en séance : l'effectif le plus réduit que la feuille de présence eût enregistré au cours de l'été. Le débat ne fut pas moins animé. On s'était renseigné à l'Automobile Club,

1. V. Hugo, *Choses vues*, 1850, 19 mars.

on fit valoir l'usage de cette assemblée compétente ; elle tenait pour le masculin. Je me suis laissé dire, depuis, que des sommités du Club, et non des moindres, protestaient hautement contre l'opinion que nous leur avions prêtée... Nous allâmes au scrutin : il y eut quatre voix pour le masculin, trois pour le féminin. La majorité n'abusa pas de sa victoire ; on convint que le sentiment provisoire de la Compagnie devrait être confirmé ou réformé, après plus ample examen, lorsqu'elle donnerait le bon à tirer de la future édition du dictionnaire, celle que nous nous empressons de surachever. L'opinion de l'Académie n'est donc qu'une opinion probable¹. »

Sept académiciens sur trente-huit environ, c'est peu, à moins qu'il ne s'agisse d'une séance de la commission du dictionnaire ; M. de Vogué semble dire pourtant qu'il s'agit de l'Académie entière. Il est vrai que c'est une séance d'été. Ce qui résulte de ce peu d'empressement, au xix^e siècle comme au xviii^e, c'est la longueur du travail puisque les confrères présents d'une réunion si peu nombreuse ne prennent pas de décision et ne préparent même pas le travail pour une autre séance. M. de Vogué dit bien qu'on s'était renseigné à l'Automobile Club : cette démarche est légitime et conforme aux principes de l'Académie qui prétent relever le bon usage, et non l'usage de tout le monde. Le rédacteur d'un journal de sport qui commente le récit de M. de Vogué déclare en effet que tout le monde fait automobile du féminin : il est vrai que ce rédacteur n'a pas consulté tout le monde. Mais l'Automobile Club n'a pas été consulté plus sérieusement, puisque des sommités, et non des moindres, ont protesté contre l'opinion qui leur avait été prêtée. Qu'en conclure, sinon que l'article avait

1. De Vogué, dans les *Annales politiques et littéraires* du 23 décembre 1905.

été rédigé selon « la connaissance ou le caprice » de quatre académiciens que le hasard avait retenus à Paris un jeudi d'août ?

L'anecdote suivante que M. Faguet rapporte à propos du cardinal Perraud montre mieux encore l'influence du hasard et des connaissances particulières. « On discutait (à l'Académie) sur l'admission d'un mot sur lequel on ne s'attendait point du tout que « le cardinal » donnât ses lumières : sur le mot *chic*. Le « cardinal » laissait discuter. Tout à coup, il leva doucement la main. Le silence, où entraînait un peu d'étonnement, fut absolu. « Messieurs, quand je fus présenté, il y a quelques années, à mes jeunes camarades de l'École normale, ils me saluèrent, en une formule, et avec des intonations qui étaient sans doute consacrées parmi eux par ces trois monosyllabes : « *Chic ! chic ! chic !* » Je crois qu'un mot prononcé par les élèves de l'École normale supérieure, dans des circonstances si solennelles, doit être admis dans le dictionnaire¹. » Il est probable que l'évêque d'Autun n'assistait pas régulièrement aux séances de l'Académie et que c'est par hasard qu'il s'est trouvé présent le jour où l'on discutait sur l'admission du mot *chic*. Il a donc dépendu uniquement du hasard que ce mot eût un avocat aussi persuasif. D'ailleurs, l'argument exposé par le « cardinal » donne lieu à plusieurs critiques. D'abord, dans l'exemple cité, le mot *chic* est employé comme exclamation, à la façon de *hip ! hip ! hourrah ! vivat ! hoch !* il a donc un sens très différent de celui qu'il a dans les expressions usuelles *avoir du chic, manquer de chic, un homme chic*. En outre, c'est manifestement un terme d'argot, c'est-à-dire de langue spéciale à un groupe restreint, qui, par définition, n'appartient pas au bon usage. L'*archicube* Perraud, puisque c'est en qualité d'*archicube* qu'il a eu les honneurs

1. Faguet, article du journal le *Gaulois*, 15 février 1905.

du chic, aurait-il présenté la même défense pour ce terme d'*archicube*, et aurait-il demandé qu'on admît dans le dictionnaire le mot *gnouf*, parce que c'est ainsi que les normaux de la rue d'Ulm désignaient les candidats déclarés admis par l'administration, mais qui n'avaient pas encore subi les épreuves du *canular*? C'est peu probable; et pourtant de ces trois termes aussi il aurait pu dire qu'employés par les élèves de l'École normale supérieure dans des circonstances solennelles ils méritaient d'être admis dans le dictionnaire.

Comme l'a dit Furetière : « chacun pointille sur chaque article, et le juge bon ou mauvais selon sa connaissance ou son caprice. » L'Académie travaille sans méthode, sans avoir fixé les limites du bon usage qu'elle veut relever, sans avoir décidé d'avance ce qu'elle admettra et ce qu'elle rejettera. Nous ne prétendons pas du reste qu'il soit facile ni même possible de faire cette distinction.

H. YVON.

ÉTYMOLOGIES FRANÇAISES

FRANÇ. POP. *BLAGUE*, *BLAGUER*.

Nos pères ont assisté à la naissance de ces deux mots, ou du moins à leur entrée dans cet argot bourgeois que se permet le meilleur monde. Malgré leur âge déjà respectable, l'Académie leur tient encore rigueur ; mais ils ont trouvé grâce devant des lexicographes moins prudes. « *Blague*, populairement, mensonge, vanterie », dit Littré, qui tire le mot du gaélique *blagh*, « souffler, se vanter ». « *Blague*, menterie pour s'amuser des gens », dit le *Dictionnaire général*, qui le rattache à *blague*, « sac à tabac » (all. *balg*, « poche élastique »). Le seul exemple cité dans ce dernier ouvrage est tiré du *Grand Homme de province*, de Balzac (1835), qui attribue le mot à « l'argot du journalisme ». Si l'on en croit Jules Janin¹, ce vocable « énergique » aurait été introduit dans la langue des affaires » par le fameux drame de *Robert Macaire* (1834). Mais il est probable que les auteurs de ce drame l'avaient eus-mêmes ramassé dans l'argot du boulevard. Qu'il vienne directement, comme le pense Littré, du gaélique ou qu'il ne soit autre, comme le dit le *Dictionnaire général*, que le mot *blague*, « poche à tabac », pris dans une acception métaphorique, il n'y a guère apparence. On ne concevrait pas qu'un mot ait été emprunté si tardivement à un dialecte

1. Feuilleton des *Débats* du 7 janvier 1839 Cité par M. Baldensperger dans la *Revue de Philologie française*, XVII, 292.

celtique parlé si loin de Paris, ou qu'il ait vécu si longtemps sans être signalé. Quant à la métaphore supposée d'autre part, elle ne frappe ni par la clarté ni par le naturel.

Et d'abord, quel est le sens précis du mot ? Il n'apparaît pas nettement dans les définitions des deux ouvrages cités plus haut, dont les auteurs n'ont peut-être pas su se défendre de quelque dédain pour ce mot un peu canaille. Le *Nouveau Larousse* est plus satisfaisant : « *Blaguer*, dit-il, mentir, se vanter, faire le hâbleur ; v. a. narguer, plaisanter, railler. » Il y a là au moins deux sens distincts qui n'ont pas dû coexister dès l'origine. Le plus moderne, encore usité couramment, est le sens transitif cité en dernier lieu ; c'est au contraire le premier qui fit d'abord son apparition dans la pièce de B. Antier et F. Lemaitre : la « blague » de Robert Macaire consiste à se vanter à tort et à travers, avec l'intention d'en imposer, de jeter de la poudre aux yeux, ce qui confine au mensonge.

Si ce sens est bien le plus ancien, il n'y a pas grande difficulté à rattacher le mot à une famille très florissante aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, celle de *bragard*, *braguerie*, etc. Voici comment m'apparaît, dans ses grandes lignes, l'histoire de cette famille, qui mériterait d'être écrite. Le mot le plus employé paraît avoir été l'adjectif *bragard*¹, qui a donné *bragarder*², *bragardement*³, et a passé en anglais. Il pourrait bien être, comme le croit La Curne, un dérivé de *brague*, car il s'appliqua d'abord à ceus qui affectaient une mise brillante et luxueuse⁴, puis à ceus qui, outrant ce

1. *Brigard* ne se trouve dans Godefroy qu'au *Complément* (VIII, 363, col. 3).

2. Voyez La Curne, s. v.

3. Voy. Marty-Laveaux, *La langue de la Pléiade* (ex. de Ronsard).

4. « *Brigard* ou *braguerie*, *bullatus*, *elegans homo* ; *braguerie* excessive, *lenocinium* » (Nicot).

défaut et y associant un travers qui s'en sépare rarement, mettent dans leurs façons ce quelque chose de hautain et de tranchant qu'on a depuis appelé la « pose ». Si cette vanité se traduit en paroles, si le personnage est, comme dit si joliment M. Lintilhac ¹, un « verbo-moteur », nous voici à la fanfaronnade, à la hâblerie (avec ou sans arrière-pensée de tromperie), et nous arrivons au sens qui a été d'abord celui de « blaguer » ².

Mais à côté de *bragard*, qui avait fini par faire tîrt à ses congénères, et peut-être avant lui, existait le verbe *braguer*, dont les diverses acceptions suivirent sans doute un chemin tout parallèle ³. Bien que moins employé, ce verbe eut une vie assez intense pour créer *braguerie* et *braguereau* ⁴.

Je propose donc de voir dans notre *blaguer* une légère déformation de *braguer*. Ce mot a dû vivre obscurément dans la langue populaire, probablement dans celle de Paris, où il aura été repris (le cas n'est pas rare) par l'argot boulevardier, aus environs de 1830.

Si *braguer* est bien un dérivé de *brague*, le mot se décèle comme méridional. Il aurait donc été apporté dans la société élégante du nord par les méridionaux (peut-être par ces aventuriers gascons, si nombreux dans les troupes

1. *Conférences dramatiques*, p. 43.

2. Les divers sens de *bragard*, etc., indiqués plus haut, se trouveraient tous chez les poètes de la Pléiade (voy. le *Lexique* de Marty-Laveaux). Dans Ronsard (V, 373) *bragard* signifie simplement « affecté dans sa mise » ; mais ailleurs (V, 107) « fanfaron » ; même sens dans Belleau, II, 442. De même se *bragarder*, dans Ronsard (V, 424) = « fanfaronner ».

3. Il est traduit par La Curne, « faire le brave (c'est-à-dire le coquet), se parer, se glorifier ». Le premier sens, signalé, dit-il, par Oudin, est clair en effet dans le passage de Marot qu'il cite. Dans Jean Marot (éd. Langlet-Dufresnois, p. 288) *faire bragues* = « se divertir ».

4. Voyez La Curne, s. v. et Godefroy, *Complément*.

du temps de Charles VII) et il dut leur être souvent appliqué, car la frivolité, la loquacité vantarde passa, dès le xvi^e siècle, pour être l'apanage des gens du midi ¹. Le pays de Tartarin nous a donné récemment *galéjade*, qui paraît bien en voie de s'acclimater ; il serait piquant que, de la patrie de nos sympathiques « cadets », nous fussent venus *blague* et *blaguer*.

A. JEANROY.

1. Ce qui est certain, c'est que le mot resta longtemps usité dans les pays de langue d'oc et y garda très tard un sens favorable. Le gentilhomme idéal, dans le curieux poème de G. Ader récemment republié (*Poésies de Guillaume Ader*, p. p. A. Vignaux et A. Jeanroy, Toulouse, Privat, 1905) est, à chaque instant, qualifié de *bragard* sans aucune intention satirique (voyez notamment v. 2358, 2406) ; quand l'auteur nous le montre se harnachant superbement pour courir la bague : *Aquoi, dit-il, lou cabaillé que mes richamens brague En armes, en chibaus...* (v. 1181-2).

COMPTES RENDUS

E. LÖFSETH. — *Le Tristan et le Palamède des manuscrits français du British Museum, Étude critique*. Christiania, Dybwad, 1905, in-8 de 38 pages.

Le mémoire de M. L. est destiné à compléter l'étude qu'il avait publiée en 1890 sur le roman de Tristan en prose et le roman de Palamède, et dans laquelle il s'était contenté d'analyser les manuscrits des bibliothèques de Paris. Il y ajoute aujourd'hui un examen critique des huit manuscrits conservés au *British Museum*, dont six contiennent le *Tristan* et deux le *Palamède*. Des six manuscrits du *Tristan* trois ne fournissent que des fragments de la première partie du roman : deux autres renferment la seconde partie presque entière et un tiers environ de la première ; enfin le dernier ne contient que la moitié de la seconde partie. Des deux manuscrits du *Palamède*, l'un a conservé presque en entier la première partie de ce roman (*Meliadus*), tandis que l'autre n'offre qu'un fragment de la seconde (*Guiron*). Au reste les uns et les autres n'ajoutent pas grand'chose à ce que l'on savait déjà ; et les résultats fournis par le long et minutieux dépouillement qu'en a fait M. L. sont à peu près négatifs, la plupart des divergences et des variantes relevées étant sans importance.

M. L. consacre la seconde partie de son mémoire à l'examen d'une question soulevée en 1896 par M. Parodi. Faut-il admettre avec M. Parodi que les sources françaises de la rédaction italienne du *Tristan* qu'il a publiée sont antérieures aux plus anciennes versions contenues dans les manuscrits de Paris, attendu que ces dernières renferment un certain nombre d'épisodes qui paraissent

inutiles et déplacés et qu'on ne trouve pas dans les premières? M. L. ne le croit pas : il essaye de montrer que les épisodes incriminés se rattachent naturellement à l'histoire de Tristan; ils n'ont donc pas été ajoutés postérieurement par les rédacteurs des manuscrits de Paris, mais ils ont au contraire été retranchés par l'auteur de la rédaction franco-italienne, qui par suite a été amené à remanier le texte en plusieurs endroits. Nous ne saurions entrer dans le détail des faits examinés par M. L.; il appartient à M. Parodi de les examiner à son tour et de nous apprendre si l'argumentation de son adversaire est aussi probante qu'elle le paraît.

L. VIGNON.

V. BRUSEWITZ. — *Étude historique sur la syntaxe des pronoms personnels dans la langue des Félibres*. Stockholm, Marcus, 1905, in-8 de XIV-122 pages.

On sait que la langue et la littérature de la Provence moderne sont en grande faveur dans les Universités d'Outre-Rhin; voici qu'elles viennent de franchir la mer et de pénétrer dans les Universités suédoises : M. Brusewitz, en effet, qui est un licencié ès lettres d'Upsal, a emprunté aus félibres le sujet de sa thèse de doctorat. Partant de la langue de Mistral, de Roumanille et d'Aubanel, qui représente à peu près le dialecte rhodanien parlé entre Arles et Avignon, il s'est proposé d'étudier historiquement la syntaxe des pronoms personnels, en s'efforçant de rattacher l'usage actuel à celui du provençal ancien. On voit tout de suite quelle est la difficulté d'une entreprise ainsi conçue, difficulté qui tient surtout à la pénurie des textes proprement rhodaniens pour la période qui s'étend du ^{xv}^e siècle jusqu'à la fin du ^{xviii}^e. Aussi M. B. a-t-il dû souvent, comme il le reconnaît lui-même dans l'introduction de son travail, recourir à des textes marseillais; et, loin de l'en blâmer, on serait plutôt tenté de lui reprocher de n'avoir pas un peu élargi le cercle de ses recherches, en l'étendant jusqu'au Dauphiné, au Languedoc et au Velay, qui lui auraient fourni quelques textes de plus. Il y

aurait eu à cela double avantage : car on eût pu sans doute fixer avec plus de précision la date de l'apparition des phénomènes étudiés, et fournir en même temps quelques renseignements intéressants sur leur extension géographique dans le passé. Le plan adopté par M. B. n'est pas non plus à l'abri de toute critique. L'ouvrage se divise en trois parties, dont les plus importantes sont la 1^{re} et la 2^e, consacrées l'une au « pronom personnel atone », l'autre aux « pronoms personnels toniques ». Cette distinction n'est bien claire que s'il s'agit de l'ancienne langue; appliquée aux dialectes modernes, elle risque de paraître obscure. Veut-on parler des *emplois* ou des *formes* des pronoms personnels ? Entend-on par pronoms atones ceux qui sont enclitiques ou proclitiques, et par pronoms toniques ceux qui portent l'accent, quelles qu'en soient d'ailleurs la forme et l'origine ? Mais alors il ne faudrait pas ranger dans la 1^{re} catégorie les pronoms qui se placent après l'impératif (p. 13 sqq.) : en provençal comme en français ils sont fortement accentués. Appèle-t-on pronoms toniques ceux qui sont nés sous l'accent, et dont la forme porte l'empreinte de cette origine, pronoms atones ceux qui ont suivi la destinée des mots et des syllabes non accentuées ? Il faudrait alors faire passer du premier chapitre dans le second les pages consacrées à *ièu*, qui est une *forme* tonique. Qu'il eût été plus simple et surtout plus clair de distinguer seulement entre les différents emplois du pronom, comme sujet, comme régime verbal, direct ou indirect, et comme régime prépositionnel, en indiquant quelle est dans chaque cas la *forme* employée, tonique ou atone ! Dans une étude de syntaxe les questions d'emploi doivent avoir le pas sur les questions de forme.

Ces réserves nécessaires une fois faites, il faut reconnaître que M. B. a consciencieusement rempli son programme : grâce à des dépouillements étendus et systématiquement conduits, il a pu réunir une riche collection d'exemples généralement bien classés et presque toujours bien interprétés. Voici pourtant quelques observations de détail : P. 8. Il n'est pas exact que *lo* sujet neutre fût restreint à la Provence proprement dite : on en trouve

des exemples ailleurs, notamment dans le Velay (voir la *Revue*, XX, 67, note 4). — P. 34. L'explication proposée par M. B. du changement qui se produit en français au xvi^e siècle dans la construction des pronoms régimes (il *le me* donne > il *me le* donne) est ingénieuse; mais elle aurait besoin d'être confirmée par l'examen des textes. — P. 39. La construction *estouna de l'ausi yé demanda l'intrado* n'est pas plus choquante que la construction française correspondante *étonné de l'entendre lui demander l'entrée*. — P. 46. Je ne crois pas que le *v* de *vo* pour *o* ait été ajouté « pour éviter l'hiatus »; voir sur ce point la *Revue*, XIX, 109 sqq. — P. 62 sqq. L'extension de *se* pour *nous*, *vous*, est bien plus considérable que ne le croit M. B. d'après MM. Chabaneau et Meyer-Lübke; voir encore la *Revue*, XVI, 21 sqq. L'explication proposée ne peut s'appliquer qu'à *se* pour *nous*, mais non à *se* pour *vous*; si, pour expliquer ce dernier, on fait intervenir l'analogie, on se demande alors pourquoi *me*, *te* ne sont jamais remplacés par *se*, en France du moins. — P. 98. *Soi* pour *lui*, *elle* occupe un domaine beaucoup plus étendu que ne le croit M. B., comme je le montrerai prochainement dans la *Revue*. — P. 104. Si la proposition n'est pas exprimée devant le pronom dans *éu me semble* et dans les exemples semblables, c'est que le personnage qui parle commence sa phrase comme s'il voulait employer un verbe personnel avec *éu* comme sujet, — P. 115. M. B. a raison de repousser l'hypothèse de M. Chabaneau pour expliquer la substitution de *li* à *lur*; l'influence de *son* pour *leur* n'y est pour rien, attendu que *li* pour *leur* n'est pas rare dans d'autres régions où le possessif *leur* s'est maintenu. Si l'on veut établir une relation entre les deux phénomènes, il faut dire seulement que la disparition de *leur* pronom personnel a pu contribuer à celle de *leur* adjectif possessif. Quant à *li*, employé comme adverbe, il ne me paraît pas prouvé qu'il remonte au pronom *illi* plutôt qu'à l'adverbe *illic*. Il semble fort douteux que l'adverbe *ié* ait pu sortir de la combinaison *li + en*; *ié* a pu sortir de *yi* (< *lyi* < *li*) sous l'influence des autres formes pronominales *mé*, *té*, qui occupaient dans la phrase la même place et jouaient comme lui le rôle de régime indirect.

L. VIGNON.

J. von den DRIESCH. — *La place de l'adjectif-épithète en vieux français*, II.

M. von den Driesch publie dans les *Romanische Forschungen* (t. XIX, fascicule 3, p. 641-908) l'ensemble de son travail sur la place de l'adjectif en vieux français, plus exactement dans le français du XIII^e siècle. Nous en avons étudié la première partie dans un fascicule antérieur de cette Revue¹; les textes dépouillés dans la seconde partie (p. 764-908) ont le caractère commun d'appartenir à la littérature religieuse et d'être des traductions du latin; ce sont : le Psautier d'Oxford, le Psautier de Cambridge, les quatre livres des Rois, les Dialectes de Grégoire le Pape et les sermons de saint Bernard d'après les deux manuscrits de Paris et de Berlin. Deux index, l'un des adjectifs étudiés, l'autre des auteurs cités, complètent le travail.

Après avoir lu ces pages, nous n'avons rien à retrancher aus éloges que nous avons adressés à M. von den Driesch pour sa méthode vraiment scientifique ni aus critiques que nous avons formulées contre sa thèse. En effet M. von den Driesch ne s'est pas contenté de donner toutes les phrases françaises dans lesquelles se trouvent les adjectifs qu'il étudie; il a eu soin de les faire suivre des phrases latines dont elles sont la traduction, et cela représente un travail considérable. Mais par là même il fournit des arguments pour le combattre, car il permet de constater qu'un grand nombre des adjectifs auxquels il attribue, d'après leur place avant le substantif, une valeur affective² n'ont fait que conserver dans la traduction française la place qu'ils avaient dans l'original latin : il déclare d'ailleurs lui-même que l'influence du latin pour faire placer avant le substantif des adjectifs

1. *Revue de Philologie française*, t. XIV, p. 223.

2. M. von den Driesch admet en effet la règle posée par M. Gröber selon laquelle l'adjectif placé avant le substantif exprime une détermination affective, placé après une distinction logique. Cette question n'a pour nous, Français, qu'un intérêt scientifique : c'est par l'usage et non dans les livres, dans la famille et non à l'école, que nous apprenons la place des différents adjectifs (ce qui est une preuve de plus que cette

tifs, qui dans les autres textes se placent après, est admissible pour les deux tiers des cas (p. 798). D'un autre côté, des adjectifs tels que *bon*, *bel*, *grand*, *petit* qui se placent habituellement avant le substantif se trouvent quelquefois après dans ces textes religieux : le plus souvent dans la phrase latine correspondante l'adjectif suit le substantif. De tels exemples ne prouvent rien pour l'usage français.

Les exemples significatifs sont ceux où le texte français place l'adjectif autrement que l'original latin ; en les étudiant attentivement il serait peut-être possible de trouver les raisons de ce changement, ce qui donnerait des lumières sur les motifs qui déterminent la place de l'adjectif. M. von den Driesch ne fait pas ces discussions particulières ; dans ces cas comme dans les autres il applique sa classification *a priori*. Par exemple, la même expression *gladius acutus* est traduite par *espée agüe* dans le Psautier d'Oxford et *agüe espée* dans le Psautier de Cambridge. M. von den Driesch déclare que *agüe* a valeur affective dans la seconde traduction ; mais on peut remarquer que l'ordre *gladius acutus* n'est pas l'ordre habituel du latin et dire que le premier traducteur a suivi littéralement son texte, tandis que le second a mis les mots dans l'ordre qu'il trouvait le plus souvent en latin : on peut donc voir là l'influence de l'analogie, que M. von den Driesch admet d'ailleurs, mais en la restreignant beaucoup (p. 850).

Nous sommes plus d'accord avec lui lorsqu'il déclare qu'en ne peut pas attribuer aux adjectifs leur place d'après certaines catégories déterminées de signification, mais que le sens donné à chaque adjectif dans l'ensemble de la phrase est la principale raison de la place qui lui est donnée (p. 799). Il y a là une

place est déterminée par des raisons historiques). Elle est, pour les Allemands, d'ordre pratique et pédagogique, car la place de l'adjectif en français est certainement une difficulté pour les Allemands qui apprennent notre langue. La règle de M. Gröber nous semble d'une application bien délicate et doit être de peu de secours surtout dans la conversation.

influence psychologique, selon son expression, individuelle et momentanée, par suite insaisissable, qui dans cette question, comme dans toute question de syntaxe historique, interdit les affirmations absolues. Il est très difficile de donner aux mots d'un texte ancien la valeur qui leur a été attribuée par l'auteur, parce qu'il est impossible de connaître toutes les influences qui agissaient sur lui au moment où il a écrit.

H. YVON.

C. LATREILLE. *Joseph de Maistre et la Papauté*. Paris, Hachette, 1906; in-16 de XIX-354 pages, avec deux gravures et deux fac-similés.

Il y a, dans ce livre attentif et soigneux, deux choses nullement disparates, mais qu'une main habile pouvait seule lier et fondre : 1^o la détermination de la part qui, dans la composition du *Pape*, revient au lyonnais Guy-Marie Deplace (et l'on peut dire que depuis 1843, où F.-Z. Collombet avait amorcé dans la *Revue du Lyonnais* la publication de lettres inédites de J. de Maistre à son collaborateur, cette recherche *devait* être faite); 2^o une étude beaucoup plus vaste sur le problème de l'anti-gallicanisme lui-même, sur les circonstances historiques et sur les idées permanentes auxquelles se rattache l'effort du grand théoricien de la Papauté : et l'on ne peut dénier à ces questions un intérêt qui est loin d'être uniquement rétrospectif. En plus d'un endroit, l'histoire des idées est obligée de s'aventurer, dans ce livre, sur un terrain difficile et dangereux, et un docteur en droit canon pourra contester à M. Latreille quelque détail d'érudition et d'interprétation : ne faisons pas difficulté pour le louer d'avoir à son tour « laïcisé » des questions auxquelles il y a toujours du mérite à amener une partie du public profane¹.

1. Le texte exact de la citation de la p. VII est : « Le clergé porte dans son sein un serpent qui lui causera la mort. Ce serpent est la philosophie, qui, sous l'apparence de la théologie, s'est glissée même jusqu'au trône épiscopal. » L'ouvrage s'intitule *Voyage en Allemagne*. Lire Villers, p. 71.

Historiquement, la pensée génératrice du *Pape* se trouve engagée dans le vaste mouvement de réaction contre le XVIII^e siècle qui s'empare de l'Europe après 1792 : par ses sources ordinaires, par les préoccupations coutumières de sa pensée et par les circonstances mêmes de sa vie errante, Joseph de Maistre tient avant tout à ce « contre-philosophisme » européen qui a pris les formes les plus variées. M. Latreille a mis en valeur cette dépendance essentielle, sans ranger peut-être à la place et au plan les plus convenables les diverses influences. C'est ainsi que l'Angleterre tory et anti-jacobine, qui donne presque des gages au catholicisme et au « papisme » dans son horreur de la Révolution, devrait peut-être se trouver placée en meilleur rang, dans l'examen des influences : mais il y a là, comme dit M. Latreille, une « préparation directe », une action générale et diffuse qu'on ne peut pas exactement ramener à une question de sources, de livres connus et d'ouvrages consultés.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à l'histoire et à la fortune du *Pape* en France et à l'étranger : ce n'est pas, il s'en faut, la moins intéressante. Mais l'auteur l'arrête à 1870 et à la proclamation du dogme de l'infailibilité : on regrette un peu que sa main prudente n'ait pas démêlé, au delà de cette date et jusqu'au temps présent, la part, même transformée, transposée ou dénaturée, qui revient encore à Joseph de Maistre dans le conflit des idées directrices de la société moderne. C'est un complément qui serait accueilli avec reconnaissance par ceux qui ont tiré enseignement et profit de sa consciencieuse, probe et diligente étude.

F. BALDENSBERGER.

Gust. RYDBERG. — *Monosyllaba im Französischen : Die Entwicklung des lat. EGO*. Upsala, Almqvist et Wiksells, 1906, in-8 de 620 à 754 pages.

Les recherches de M. Rydberg sur l'histoire de *e* féminin en français ont été annoncées ici même au fur et à mesure de leur

publication¹; le présent mémoire, qui forme le 4^e et dernier fascicule de la seconde partie, est consacré au développement de *ego*. On admettait jusqu'ici que *ego*, réduit à **eo* en latin populaire, avait donné naissance à deux séries de formes, d'une part *gié*, *gé*, formes toniques aujourd'hui disparues, d'autre part *jo*, *jou*, formes atones, d'où serait sortie la forme moderne *je*. Un examen approfondi des textes littéraires et des chartes a convaincu M. Rydberg qu'il fallait apporter de profondes modifications à cette théorie. En réalité, *jo* est particulier à l'anglo-normand et à une partie du domaine wallon-picard; ailleurs, on ne connaît que *gié*, qui se réduit à *gé*, *jé* de bonne heure en Normandie, un peu plus tard au centre, tandis qu'il se maintient longtemps dans la Champagne, au nord de la Bourgogne, dans l'Orléanais, ailleurs encore. A l'origine, il n'y a pas de pronom sujet atone : par conséquent **eo*, toujours accentué, donne **ieo*. Dans les dialectes qui réduisent *ie* à *i*, **ieo* passe à *io*, qui donne *iô*, d'où est sorti *jo*. Là où *ie* persiste, **ieo*, **gieo* perd l'atone finale; de là *gié*, puis *gé*, *jé*. Quand le pronom devient proclitique, *jo* s'affaiblit en *jou* en vallon-picard, *jé* en *je* ailleurs.

Telle est la théorie, ingénieusement construite, étayée d'arguments solides et d'une masse imposante de preuves et d'exemples, que développe M. R. dans la première partie de son mémoire². Si elle n'apporte pas la solution définitive de toutes les questions relatives à l'origine des formes du pronom-sujet de la 1^{re} personne, elle jette du moins une vive lumière sur leur histoire, jusqu'ici fort obscure. Des formes secondaires notamment, *jeo*, *joe*, *jeu*, *ju*, *jen*, M. R. nous fournit des explications nouvelles et très satisfaisantes. Pour ce qui est des autres, deux points paraissent définitivement acquis : c'est d'abord qu'il faut

1. Voir la *Revue*, XI, 154-157 et 236-239; XIII, 69-72; XIX, 205-209.

2. La 2^e partie, beaucoup plus longue, trop longue même, surchargée de digressions qui font parfois perdre de vue l'objet principal de la discussion, est consacrée au développement de *ego* et de *ecce hoc* devant voyelle; elle ne fait d'ailleurs que confirmer, en y ajoutant quelques indications plus précises, les conclusions de la 1^{re} partie.

lire *gé* ou *jé* et non *ge* ou *je* dans la plupart des textes les plus anciens ; c'est ensuite que *je*, qui a seul survécu, ne doit rien à *jo* ni à *jou*, mais qu'il provient de l'affaiblissement de *jé*. Sur l'origine même de *gié*, *jé* et de *jo*, les hypothèses de M. R. prêtent davantage à discussion. On s'étonne d'abord qu'il ait laissé dans l'ombre tout un côté de la question : c'est à peine en effet s'il parle de la consonne de *jo* ; il ne dit rien de celle de *gié*, *jé*. Et même l'explication qu'il propose pour la première n'est pas sans soulever quelques difficultés. Il admet que le *j* de *jo* est dû la consonnantification du yod de *iô* (< *io* < *ieo*). S'il faut lire *jo* dans *Jonas*, *io* passe à *jo* avant le *x^e* siècle en wallon-picard. Quant au *jo* de l'anglo-normand on ne sait s'il a été importé tout fait en Angleterre par des immigrants d'origine picarde, ou bien si c'est le **ieo* normand qui s'y est développé comme sur le territoire wallon-picard. La première hypothèse n'est guère admissible ; la seconde suppose que le passage de *io* à *jo* s'est accompli au plus tôt à la fin du *x^e* siècle ; mais à cette date *i* en hiatus était-il encore apte à passer à *dj*, *j* ?

La difficulté est plus grande encore d'expliquer la provenance de la consonne de *gié*, *jé*. M. Clédat a fait remarquer ici même ¹ que, si *Hieronimu* donne *Jérôme*, *hier* issu de *hëri* ne donne pas *jer* ; *ie*, de *ë*, se maintient toujours et **ié*, de *ëgo*, ne saurait passer à *gié* ; et même si la chose était possible, c'est à *gé* et non à *gié* qu'il aboutirait ; or M. R. prouve que *gié* est primitif et que *gé* en dérive. M. Clédat suppose que *gié*, *gé* doit sa consonne à l'influence analogique de *jo* ; mais pour faire cadrer cette explication avec le système de M. Rydberg, il faut apporter à ce dernier de notables modifications. Aussi bien n'est-il pas intangible. Il repose tout entier sur deux propositions qui ne sont ni l'une ni l'autre inattaquables : la première est que le pronom est toujours accentué à l'origine et que par conséquent toutes les formes françaises remontent à **ieo* ; la seconde, que *jo* et *gié* appartiennent à des dialectes différents. M. R. est bien forcé de reconnaître que dans la phrase le pronom était plus faiblement accentué à certaines places qu'à d'autres ; on pourrait déjà s'au-

1. Voir la *Revue*, X (1896), 222.

toriser de cette remarque pour admettre que la voyelle de *eo a échappé dans certains cas à la diphtongaison.

Mais il y a mieux : en wallon-picard, *io devrait aboutir à *i*, *gi*¹, comme au centre *ieo aboutit à *iê, *giê*, *gé* ; s'il passe à *ió*, puis à *jo*, et cela à une époque très ancienne, c'est grâce au déplacement de l'accent, qui glisse de l'initiale sur la finale ; mais n'est-ce pas là un signe suffisamment clair que le pronom, bien avant le x^e siècle, avait perdu son accentuation propre, pour devenir proclitique ? On peut donc supposer qu'au moment où *ē* tonique libre se diphtongue en *ie*, *ēo donne PAR-TOUR naissance à deux formes différentes : l'une, tonique, *ieo qui aboutit plus tard à *iê, puis à *giê* ; l'autre, déjà proclitique ou, en tout cas, assez faiblement accentuée pour que la voyelle initiale, loin de se diphtonguer, perde l'accent qui se porte sur la finale, *eó, *ió*, puis *jo*, qui, conformément à l'hypothèse de M. Clédât, entraîne le passage de *iê à *giê*. De très bonne heure, l'une des deux formes élimine l'autre, et c'est tantôt *giê*, tantôt *jo*, suivant les lieux, qui subsiste, si bien que, dès les plus anciens textes, *giê* et *jo*, confinés chacun dans son domaine particulier, semblent appartenir à des dialectes différents.

L. VIGNON.

1. Cette forme *i*, qui n'est pas attestée au moyen-âge, se rencontre dans les patois modernes, non pas sur le domaine wallon-picard, mais dans d'autres régions, où *pēdem* est continué par *pi*. Voir la *Revue*, XIII, 12-14, et les cartes 23 (je vais), 359 (je croyais), etc., et 1012 (pied) de l'*Atlas linguistique*.

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA « REVUE » ·

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

John G. ROBERTSON. — *The modern language Review*, revue trimestrielle (Cambridge, *University Press*). — Nous souhaitons la bienvenue à cette nouvelle revue, dont nous avons reçu les cinq premiers fascicules. On y trouvera notamment des « Lexicographical Notes » de M. Derocquigny, un article de H. J. Chaytor sur « Los apleitz » de Giraut de Bornelh, un compte rendu des « Essais de philologie française » de A. Thomas par L. Brandin, des articles de Kastner sur « Some Old French Poems on the Antichrist », de Skeat sur « Provençal Words in English », de F. Baldensperger sur *Thomas Moore et Alfred de Vigny*, etc.

ATENEO, revista mensual (*Ateneo científico* de Madrid). — Le premier fascicule de cette importante revue a paru en janvier 1906.

J. CORNU. — *Phonétique française, chute de la voyelle finale* (Extraits des *Mélanges Chabaneau*). — En signalant ce premier extrait des « Mélanges Chabaneau », nous sommes heureux d'associer notre Revue à la manifestation de sympathique admiration qui a groupé autour de M. Chabaneau les romanistes du monde entier.

A. STIMMING. — *Altfranzösische Motette in Handschriften deutscher Bibliotheken* (autre extrait des *Mélanges Chabaneau*).

Georges DOUTREPONT. — *Inventaire de la « librairie » de Philippe le Bon* (Bruxelles, Kiessling, 1906, XLVIII-189 pages, petit in-8). — Cet inventaire est accompagné d'un commentaire et précédé d'une importante introduction par M. G. Doutrepont. « Ayant été rédigé au début du règne de Philippe le Bon et au lendemain de celui de Jean sans Peur, il éclaire d'une vive lumière et le passé et l'avenir des collections de Bourgogne, soit donc les acquisitions faites par toute la dynastie avant et après 1420. »

A. et G. DOUTREPONT. — Dernier fascicule des *Tables générales de la Grammaire des langues romanes de Meyer-Lübke* (Paris, Welter, 1906, p. 329 à 499). — Cette traduction des *Tables générales* est aussi un remaniement, sensiblement meilleur, plus complet et plus pratique que l'original allemand. Les lecteurs de l'édition allemande de la Grammaire s'en serviront utilement.

G. COHEN. — *Le parler belge* (dans *Skandinavisk Månadsrevy*, avril 1906).

Robert HUNTINGTON FLETCHER. — *The Arthurian Material in the Chronicles especially those of Great Britain and France* (Boston, Ginn and Cie, 1906, vi-314 pages in-8). — Étude des plus estimables, formant le tome X des *Studies and Notes in Philology and Literature*.

H. ERNOUT. — *Le parler de Préneste d'après les inscriptions* (Paris, Champion, 1905, 64 pages in-8).

H. MORF. — Compte rendu de *Aus romanischen Sprachen und Literaturen, festschrift Heinrich Morf*. (Extr. de l'*Archiv* d'Herrig, t. CXV, fasc. 3 et 4.)

Mémoires de la Société néo-philologique d'Helsingfors, t. IV (Helsingfors, Waseniuska bokhandeln, 410 pages in-8). — Nous relevons dans ce volume les études suivantes : Torsten Söderhjelm, *Die Sprache in dem altfranzösischen Martinsleben des Péan Gatineau aus Tours*; Hugo Pipping, *Zur Theorie der Analogiebildung*; Artur Långfors, *Li Ave Maria en roumans par Huon le*

Roi de Cambrai, publié pour la première fois; J. Poirot, *Quantité et accent dynamique*.

WERNER SÖDERHJELM. — *Jehan de Paris* (dans les *Neuphilologische Mitteilungen* d'Helsingfors, 3-4 de 1906).

Bulletin de la Société pour le progrès des études philologiques, de Bruxelles. — Dans la séance du 12 novembre 1905 nous relevons différentes communications de MM. Bayot, Grojean et Monseur sur le *fragment de Gormond et Isembart*.

Auguste REY. — *Pierre de Rousseville et la conciergerie de Gouviex* (Paris, Champion. Extrait du *Moyen-âge*, mai-juin 1906). — Commentaire instructif du 34^e huitain du *Petit Testament* de Villon.

A. GUESNON. — *Une édition allemande du trouvère Gille le Vinier d'Arras* (Paris, Champion. — *Compte rendu* extrait du *Moyen-âge*, 1906).

Le Français, journal de la Société nationale des Professeurs de français en Angleterre, 26^e année, 1906. — A signaler particulièrement les *Notes bibliographiques* de M. Louis Brandin.

Paul PASSY. — *Les Sons du français* (Paris, Firmin-Didot, 1906, 190 pages). — C'est la sizième édition de cet excellent petit manuel de phonétique.

A. THOMAS. — *Gargantua au Limousin avant Rabelais* (Paris, Champion, 1906. Extrait de la *Revue des études rabelaisiennes*). — M. Thomas applique dans cet article les réformes orthographiques les plus justifiées. La rédaction de la *Revue des études rabelaisiennes* lui signifie dans une note que c'est bon « pour une fois ».

Eugène ROUILLARD. — *Noms géographiques de la province de Québec empruntés aux langues sauvages* (Québec, Marcotte, 1906, 110 pages, grand in-8). — L'auteur donne le sens et l'étymologie des noms géographiques indiens les plus usités dans la province de Québec, et cherche à en fixer « la véritable orthographe » d'après l'étymologie.

Bibliotheca romanica (Strasbourg, Heitz). — Nous avons déjà signalé (ci-dessus, p. 80) cette utile publication. Ont paru depuis : l'*Athalie* de Racine, la seconde journée du *Décameron*, les « Rime » de Pétrarque, le *Purgatoire* de Dante, *Mon oncle Benjamin* de Tillier.

S. HELLMANN, *Sedulius Scottus*, et Edward Kennard Band, *Johannes Scottus* (Munich, Beck, 1906, xv-203 p. et x-100 p.). — Ce sont les deux premiers fascicules du 1^{er} volume des *Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*, publiés par Ludwig Traube. Cf. *Revue critique*, 12 nov. 1906.

J. DÉSORMAUX. — *Le Français parlé en Savoie* (Chambéry, Imprimerie générale savoissienne, 1906. — Extrait du *Compte rendu du 17^e Congrès des Sociétés savantes savoisiennes*).

Karl JABERG. — *Ueber die assoziativen Erscheinungen in der Verbalflexion einer südostfranzösischen Dialektgruppe* (Aarau, Sauerländer, 1906, xx-133 p. in-8).

Bibliothèque littéraire de la Renaissance (Paris, Champion). — Nous signalons dans cette intéressante collection le volume de L.-M. Capelli, *Le traité de Pétrarque De sui ipsius et multorum ignorantia* (120 p.) et celui de Joseph de Zangroniz, *Étude sur les sources des Essais, Montaigne, Amyot et Saliat*, xvi-196 p.). Le livre de M. de Zangroniz se rattache à l'étude critique du texte de Montaigne que M. Strowski a entreprise avec la collaboration de ses élèves.

C. FRAYSSE. — *Le Folk-lore du Bugeois, recueil de légendes, traditions, croyances et superstitions populaires* (Baugé, Dangin, 1906, 196 p.).

A. DUTENS. — *Étude sur la simplification de l'orthographe* (Paris, de Rudeval, 1906, 483 p.). — C'est l'étude la plus considérable qui ait encore paru sur la grave question de la simplification de l'orthographe. Notre sentiment ne diffère guère de celui de l'auteur que sur l'opportunité immédiate de certaines réformes et sur l'utilité de la distinction des homonymes.

CHRONIQUE

Le rapport de M. Brunot sur la simplification de l'orthographe.

La *Revue de Paris* vient de publier le rapport présenté au Ministre par M. Brunot « au nom de la Commission chargée de préparer un arrêté relatif à la simplification de l'orthographe ».

Cette commission était composée, sous la présidence du doyen de la Faculté des Lettres de Paris, des deux directeurs de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire, d'un inspecteur général de l'enseignement secondaire, des professeurs d'histoire de la langue française à l'École des Chartes et à la Sorbonne, du représentant des professeurs agrégés de grammaire au Conseil supérieur de l'Instruction publique, et de M. Émile Faguet, de l'Académie Française. Elle offrait, on le voit, toutes les garanties souhaitables.

Dès sa première séance et à l'unanimité, la Commission a décidé de proposer que l'orthographe réformée fût seule enseignée dans les écoles. En ouvrant la session du Conseil supérieur au mois de juillet dernier, M. le ministre Briand a fait allusion à la « gravité » de cette sanction¹. Mais il y a là, semble-t-il,

1. Nous ne pensons pas que le Ministre voulût parler de « l'entente avec les départements ministériels voisins et avec les autres pays de langue française », dont il est question page 65 du rapport. Il n'est pas douteux que les autres pays de langue française introduiront spontanément dans leurs écoles les modifications qui auront été approuvées en France. Quant aux départements ministériels voisins, ils appliqueront tout naturellement dans leurs examens, comme ils l'ont toujours fait, et sans qu'il soit besoin pour cela de négociations, l'orthographe enseignée dans les écoles de l'État.

un malentendu. La commission admet fort bien que l'orthographe actuelle soit employée facultativement à côté de la nouvelle. Le mieux serait de ne fixer d'avance aucune limite à la durée de cette période de transition, qui offrira beaucoup moins d'inconvénients qu'on ne se l'imagine, et de laisser aux fanatiques du *statu quo* l'illusion que cette expérience se terminera, au bout de quelques années, par le retour définitif aux formes incorrectes que l'habitude leur a rendues si chères.

L'important, c'est que les formes nouvelles ne soient pas présentées aux élèves comme simplement « tolérées », mais qu'on leur expose avec soin les raisons des changements autorisés. L'enseignement de l'orthographe prendra ainsi une portée hautement éducative qu'il ne pouvait avoir quand le maître était tenu d'imposer comme un dogme des façons d'écrire contraires à la logique et à l'histoire de la langue.

Étant donné que l'orthographe réformée est plus voisine que la nôtre de celle des grands classiques, étant entendu que l'orthographe actuelle restera facultative dans les écoles tout le temps nécessaire, et que les belles œuvres du XIX^e siècle continueront à être lues dans leur forme originale, il n'y aurait aucun inconvénient à étendre un peu la réforme, et il faut espérer que le Conseil supérieur de l'Instruction publique amendera dans ce sens le projet d'arrêté. Il n'est pas excessif de demander qu'on autorise, à titre facultatif, au moins toutes les graphies que Gréard, homme sage et pondéré s'il en fut, voulait introduire dans le *Dictionnaire de l'Académie* et rendre immédiatement obligatoires. Or la Commission est restée sensiblement en deçà.

Le principe devrait, il nous semble, être celui-ci : respecter les différentes graphies d'un même son, à la triple condition qu'elles correspondent à des prononciations différentes de l'ancienne langue française, qu'elles ne prêtent pas à l'équivoque et qu'elles n'aient pas été déjà simplifiées dans le plus grand nombre des mots où elles figuraient. Partout ailleurs, permettre d'écrire uniformément les sons identiques et de supprimer les lettres qui pouvaient exister dans le mot latin mais qui n'ont jamais été prononcées dans le mot français. Ce principe laisse-

rait intactes les différences de « *chapeau, pot, tuyau* », de « *reine, laine, presse* », de « *fin, pain, teint* », etc., comme le propose la Commission, mais il entraînerait la simplification générale des consonnes doubles, comme le proposait M. Faguet, sauf dans les mots où la prononciation les double réellement. On généraliserait de même les autres modifications pour lesquelles la Commission admet encore des exceptions.

Quand une réforme est reconnue justifiée, il faut l'appliquer résolument à *tous* les mots qui se trouvent dans les mêmes conditions, alors même que la physionomie de tel ou tel d'entre eux serait particulièrement atteinte. Si l'on tourne et retourne chaque mot, pour le soumettre ou non à la règle commune suivant que son nouvel aspect nous *paraîtra* plus ou moins étrange, on n'aboutira jamais qu'à des décisions incohérentes.

Le seul souci légitime, c'est de ne pas trop changer la physionomie *générale* de l'écriture. Or les exemples fournis par le rapport de M. Brunot nous montrent que nous sommes très loin de courir ce danger, même en étendant un peu, sur quelques points, les réformes proposées.

Toutes les graphies recommandées par la Commission sont déjà présentées comme les meilleures par les bonnes grammaires et les bons maîtres. Mais, après en avoir démontré l'excellence aux élèves, on est actuellement obligé de leur conseiller de les éviter, et de leur compter des fautes quand ils les emploient. Il est urgent de faire cesser cette opposition de la théorie et de la pratique, et de rendre à tout le moins facultative l'orthographe véritablement correcte.

Le rapport de M. Brunot a pour épigraphe une énergique déclaration de Gaston Paris, empruntée à un article de notre Revue ¹. Il est stupéfiant que certains antiréformistes osent se réclamer de Gaston Paris, quand ils savent parfaitement qu'il n'aurait adressé qu'un reproche à la réforme projetée, c'est de pécher par un excès de modération.

1. *Revue de philologie française*, VIII, 150.

Comme conclusion aux réflexions qui précèdent, nous proposerions de donner à l'arrêté projeté la rédaction suivante :

ART. 1^{er}. *Dans toutes les écoles de la République, les simplifications orthographiques indiquées dans la liste annexée au présent arrêté seront désormais autorisées. Pour tous les mots compris dans les différentes catégories de cette liste, l'orthographe de la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie cessera d'être exigée dans les exercices scolaires et dans les examens, et deviendra facultative.*

ART. 2. *Il sera établi, en conformité avec la liste ci-annexée, un dictionnaire orthographique indiquant, pour chacun des mots réformés, les raisons du changement autorisé.*

ART. 3. *Cet arrêté entrera immédiatement en vigueur, sauf pour les cas où la liste renvoie au Dictionnaire prévu à l'article 2.*

LISTE ANNEXÉE

Lettres dites grecques.

Les transcriptions latines des lettres grecques pourront être remplacées par la forme française de ces lettres, y par i, ch dur par k devant é, i (comme dans kilomètre), et par c partout ailleurs, rh par r, th par t, ph par f.

Consonnes doubles.

On pourra simplifier les consonnes doubles, partout où le Dictionnaire général marque la prononciation par consonne simple, sauf ss indiquant le son se¹, et ll représentant le son dit l mouillée.

Voyelles.

On pourra écrire le son eu par œ (comme dans œil) après c et g durs, et par eu partout ailleurs.

On pourra remplacer y par i après a prononcé a (baïadère).

La nasalité des voyelles pourra toujours être marquée par n (au lieu d'm). On pourra substituer an à en dans les mots terminés par ent prononcé ant et dans leurs dérivés. L'a issu d'une ancienne voyelle

1. Il deviendra possible de réduire ss à s quand on aura pris l'habitude d'écrire toujours s douce par z.

nasale pourra s'écrire a : ardament (comme déjà printanier au li. u de printennier).

Consonnes.

On pourra remplacer partout g doux par j, s douce par z, x muet ou prononcé s par s, d ou c final à la 3^e personne par t, et supprimer partout l'h muette.

Partout où ti est sifflant, on pourra écrire si (ou ci dans les dérivés des mots en ence, ance).

Lettres parasites.

Les lettres muettes pourront toujours être supprimées à l'intérieur d'un mot (trâison, sculter, etc. ; tu prens comme tu sens), à l'exception de l'e muet après consonne.

Les consonnes finales muettes ne pourront être supprimées que si elles ont déjà disparu dans la plupart des cas identiques. (Voir le Dictionnaire prévu à l'article 2 de l'arrêté.)

Conformité du simple et des dérivés.

On pourra toujours uniformiser, dans le sens de la simplification, l'écriture des mots de la même famille quand il y a identité de prononciation, écrire déciller comme cil, contreindre comme astreindre. (Voir le Dictionnaire prévu à l'article 2 de l'arrêté.)

Accents.

L'accent grave pourra toujours être supprimé sur les voyelles autres que è, et l'accent circonflexe sur les voyelles autres que â, ê, ô. Le circonflexe pourra aussi être supprimé sur l'a dans les imparfaits du subjonctif et les prétérits.

M. Brunot a montré par des exemples précis que la plupart de ces façons d'écrire se rencontrent déjà sous la plume de nos classiques. Nous rappelons que Gréard les proposait, et que la réforme des lettres grecques, comme la simplification des consonnes doubles, est aussi demandée ou admise par Voltaire, Faguet, Michel Bréal, Alfred Croiset. La substitution de eu à æu, de s à x final, de tu prens, il prent à tu prends, il prend, a été approuvée ici même par Michel Bréal. L'Académie elle-même reconnaît que « le g palatal est un empiètement illégitime du g

sur le *j* » et avoue « ne pas avoir à la vérité une raison très forte » pour repousser le remplacement de l'*s* douce par *ʒ*¹. N'avoir pas de raison très forte pour ne pas adopter un changement, n'en est-ce pas une, excellente, pour l'autoriser au moins facultativement dans les écoles ? Rien ne sera changé pour nous ; mais nos enfants seront soustraits, dans des cas soigneusement déterminés, à la tyrannie de l'habitude, qui est le seul obstacle à l'amélioration de l'orthographe.

NÉCROLOGIE. — Nous avons le regret d'annoncer la mort prématurée de notre collaborateur G. Strehly, professeur au lycée Montaigne, qui nous avait donné des *Notes sur quelques mots d'origine slave, corrections et additions à Littré* (t. VIII) et des comptes rendus signés G. S.

1. Voyez *Revue de philologie française*, t. XVIII, p. 315 ; t. XIX, pp. 75, 81, 82, 229 ; et la brochure intitulée *La querelle de l'orthographe, réponse à M. Marcel Boulenger* (Paris, Garnier).

TABLE

DES DIX DERNIÈRES ANNÉES DE LA REVUE

-
- AHLSTRÖM (Anna). La réforme de l'orthographe, réponse à M. Émile Rodhe..... xvi, 123
- ANDERSSON (H.). Sur l'amuïssement de l'r finale en français.
xiv, 108
- ANGLADE (J.). Compte rendu de : Oskar Haag. *Die latinität Fredegars*..... xiii, 150
- BALDENSBERGER (F.). A propos de « l'aveu » de la princesse de Clèves..... xv, 26
- Un prédécesseur de René en Amérique..... xv, 229
- Une définition de la poésie romantique par Charles de Villers.
xvi, 115
- Les premières définitions françaises de l'humour... xvii, 63
- Louis P. Betz..... xviii, 75
- Notes lexicologiques... xvii, 291 ; xix, 63, 74
- Compte rendu de : Rudolf Schlösser. *Rameaus Neffe*.
xiii, 304
- Stefan Hock. *Die Vampyrsgen*.
xiii, 306
- L. Morel. *Gœthe et les Français de passage en Allemagne*. xv, 154
- Fried-Wagner. *Frau von Staël*.
xv, 314 ; xvi, 242
- E. Foss. *Die « Nuits » von A de Musset*..... xvii, 318
- A. Söderhjelm. *Kultur förhållanden under Franska Revolution*.
xviii, 70
- L. E. Kastner. *A history of french versification*... xviii, 71
- Catulle Mendès. *Le mouvement poétique français de 1867 à 1900*.
xviii, 152
- Lambert. *Chants et chansons populaires du Languedoc*. xix, 143
- J. Bourdeau. *Poètes et humoristes de l'Allemagne*.. xix, 143
- Joel de Lyris. *Le goût en littérature*..... xix, 205
- A. Counson. *Malherbe et ses sources*..... xix, 205
- A. Counson. *Dante en France*.
xix, 298
- C. Latreille. *Joseph de Maistre et la Papauté*..... xx, 298
- BARBIER fils (Paul). La racine « Cap, tête » dans la nomenclature ichthyologique..... xix, 111
- Sur un groupe de mots de la famille « Caput ». xix, 183,
41
- BASTIN (J.). I. Sur l'imparfait de l'indicatif assimilé à un conditionnel passé. — II. Sur l'accord

- du participe passé en vieux français..... XI, 141
- Seul à seule..... XII, 72
- Omission de *ne* explétif. XVI, 101
- Remarques sur quelques verbes pronominaux..... XVII, 173
- Faillirai et défaille.. XIX, 203
- BETZ (Louis P.). Essai de bibliographie des questions de littérature comparée. XI, 22, 81, 241 ; XII, 45, 118
- BLANCHARDON. Le verbe dans le patois de Saint-Haon-le-Châtel (Loire)..... XIII, 277
- Le patois de Saint-Haon-le-Châtel..... XV, 35
- BOURCIEZ (E.). Étymologie : français et provençal « biais ». XVI, 302
- Sur l'étymologie de « biais ». XVIII, 68
- Compte rendu de : J. Genlis. *L'E connu sous le nom général et souvent impropre d'Emuet*. XVIII, 304
- BRÉAL (Michel). Formations sur le supin ; formules négatives. XVII, 81
- Son opinion sur la réforme de l'orthographe. XIX, 81 et 87
- BUCHE (J.). Compte rendu de : *Macé de la Charité*, par Eugène Herzog..... XII, 230
- O. Soltau. *Blacatz*... XIII, 144
- Wilhelm Cloetta. *Die Enfanse Vivien*..... XIII, 167
- CARREZ (H.). Quelques expressions du français local du Haut-Jura..... XV, 238
- CASSE (E.) et Eug. CHAMINADE. Vieilles chansons patoises du Périgord. XVII, 114, 186, 248 ; XVIII, 89, 195 ; XIX, 48, 153, 266
- CHAMINADE (Eug.). Voir *Casse*.
- CHAMPION (Pierre). Compte rendu de : Lefebvre, *Les origines du théâtre à Lille*..... XIX, 233
- Chroniques.** Société de réforme orthographique..... XI, 80
- Mort de Léon Gautier et de Godefroy..... XI, 240
- Projet d'arrêté pour la réforme orthographique..... XIII, 154
- Mort de Marty-Laveaux. XIII, 240
- L'Atlas linguistique de la France..... XIV, 175
- Mort de Joseph Texte. XIV, 243
- Les observations de l'Académie française sur l'arrêté ministériel du 31 juillet 1900.... XIV, 309
- L'Académie française et le Dictionnaire..... XVII, 80
- Mort de Gaston Paris. XVII, 155
- L'Académie française et Gaston Paris..... XVIII, 75
- Mort d'Édouard Koschwitz. XVIII, 160
- La réforme de l'orthographe (et la Presse en 1904). XVIII, 315
- La pétition contre la réforme de l'orthographe..... XIX, 75
- La réforme de M. Michel Bréal. XIX, 81
- M. Sully-Prudhomme, M. Émile Faguet et la réforme orthographique..... XIX, 82
- Le rapport de l'Académie française sur la réforme de l'orthographe..... XIX, 229
- Le rapport de M. Brunot sur la réforme de l'orthographe. XX, 307

- CLÉDAT (L.). Traductions archaïques et rythmées. I. Aubade provençale du XIII^e siècle; II. Début du Perceval de Chrétien de Troyes..... XI, 1
- Erec et Enide par Chrétien de Troyes, traduction archaïque (suite)... XI, 223; XII, 81, 161
- Étude de syntaxe française : le conditionnel..... XI, 275
- Étude de syntaxe française : *Seul*..... XII, 65
- Étude de syntaxe française : les emplois de « tout »... XIII, 42
- « C'est mon moindre défaut ». XIII, 137
- Remarques sur l'emploi de « Nul »..... XIII, 140
- « De » et « par » après les verbes passifs..... XIII, 218
- Sur les emplois de *même*. XIII, 229
- *L'arrêté ministériel du 31 juillet 1900 sur l'enseignement de la syntaxe française... XIV, 245
- Sur l'amuïssement de l'*r* finale en français..... XIV, 81
- Les deus verbes « passer ». XIV, 146
- Sur le traitement des voyelles atones et semi-toniques du latin. XV, 58
- Sur le changement anormal du *v* initial en *f*..... XV, 64
- La préposition et l'article partitifs..... XV, 81
- Sur une forme elliptique de la proposition participe.. XV, 132
- Les formes françaises de « *fictum* »..... XV, 235
- La place de l'adjectif en français..... XV, 241
- « C'est son père tout craché ». XV, 308
- Sur la réduction de *l* initial + *y* à *y*..... XV, 310
- La négation dite explétive. XVI, 84
- Essais de sémantique : I. La famille du verbe « céder ». II. Les formules négatives.... XVI, 165; XVII, 81
- Le participe passé, le passé composé et les deus auxiliaires. XVII, 19
- Essais de sémantique : III. La famille du verbe « dire ». XVIII, 259
- Consonnes intervocales après la protonique et la pénultième atones.... XVII, 122, 209, 264
- Sur le traitement de *c* après la protonique et la pénultième atones..... XVII, 122
- Questions de phonétique française : sur les sifflantes et chuintantes produites par les palatales. XVII, 205
- Étymologie : « or » et « lors ». XVII, 316
- *Qui vive?*..... XVIII, 69
- La protonique et la pénultième atones..... XVIII, 103
- « Je ne sache pas que » et « ne risquer rien de »... XVIII, 119
- *Aspect* et *égard*.... XVIII, 301
- « Ne laisser que de.. » XVIII, 304
- Les vieilles locutions « mais que, ne mais que »... XIX, 14
- L'usage orthographique du XVIII^e s..... XIX, 191
- Le verbe « falloir-faillir ». XIX, 199
- Étude de syntaxe française : l'antérieur au futur.... XX, 265
- Chroniques (réforme de l'ortho-

- graphe). Voir le mot CHRONIQUES.
- Compte rendu de : G. Paris. *François Villon*..... xv, 79
- Lavisse. *Histoire de France*. xv, 156; xvi, 161
- *Entre camarades*..... xv, 157
- G. Michaut. *Aucassin et Nicolette*..... xv, 315
- A. Malmstedt. *Sur les propositions relatives doubles*.. xvi, 155
- Bartsh et Horning. *Chrestomatie*..... xvi, 321
- Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*..... xvii, 70
- Bonnard et Salmon. *Grammaire sommaire de l'ancien français*..... xviii, 159
- A. et G. Doutrepont. *Tables de la grammaire de Meyer-Lübke*. xviii, 160
- Comptes rendus sommaires. xi, 158, 317; xii, 78, 155; xiii, 77, 158; xiv, 75, 172, 317; xv, 159, 240, 317; xvi, 163, 322; xvii, 83, 156, 233; xviii, 76, 315; xix, 72, 227, 313; xx, 79, 157, 236, 303.
- DAUZAT (A.). Contribution à la phonétique de l'o dans *Flamenca*..... xiii, 213
- Les doublets dans le patois de Vinzelles (Puy-de-Dôme). xix, 128
- DÉSORMAUX (J.). Finales atones en *az, ez, oz, uz*..... xii, 76
- Cent mots nouveaux (à propos de la brochure de Wahlund). xiii, 64
- Mélanges savoisiens. I. Chanson de 1816. II. Savoyard « goliard »..... xvii, 161
- Mélanges savoisiens. III. Chansons en patois savoyard sur les tournées des représentants du peuple (1789). xviii, 81
- Mélanges savoisiens. IV. Contribution à la phonétique des consonnes..... xviii, 189
- Mélanges savoisiens. V. L'agglutination de l'article dans les parlers savoyards..... xx, 168
- Compte rendu de : Andersson. *Altération et chute de l'r*. xiii, 150
- Rohnström. *Étude sur Jehan Bodel*..... xiii, 298
- G. Huth. *J. Dubois*... xv, 76
- *Mélanges F. Brunot*. xix, 143
- DEVAUX (A.). Félix Pelen. xvii, 320
- Compte rendu de : Erik Staaf. *Le suffixe -arius dans les langues romanes*..... xi, 75
- A. Lindström. *L'analogie dans la déclinaison des substantifs latins en Gaule*..... xiii, 72
- DOTTIN (G.). Un texte patois du xvii^e siècle : *Le dialogue de trois vignerons du pays du Maine*, par Jean Sousnor..... xii, 275
- EMANUELLI (F.). Le parler de l'île anglo-normande d'Aurigny. xix, 136
- FABIA (Ph.). Malgoirès, une étymologie toponymique..... xix, 194
- Compte rendu de : Alcide Macé, *De proprietate Sermonum*. xiii, 302
- J. Bolte. *Veterator (Maître Patelin) und advocatus*. xv, 313
- FAGUET (Émile). Son opinion sur la réforme de l'orthographe. xix, 75
- GILLIÉRON et J. MONGIN. Études

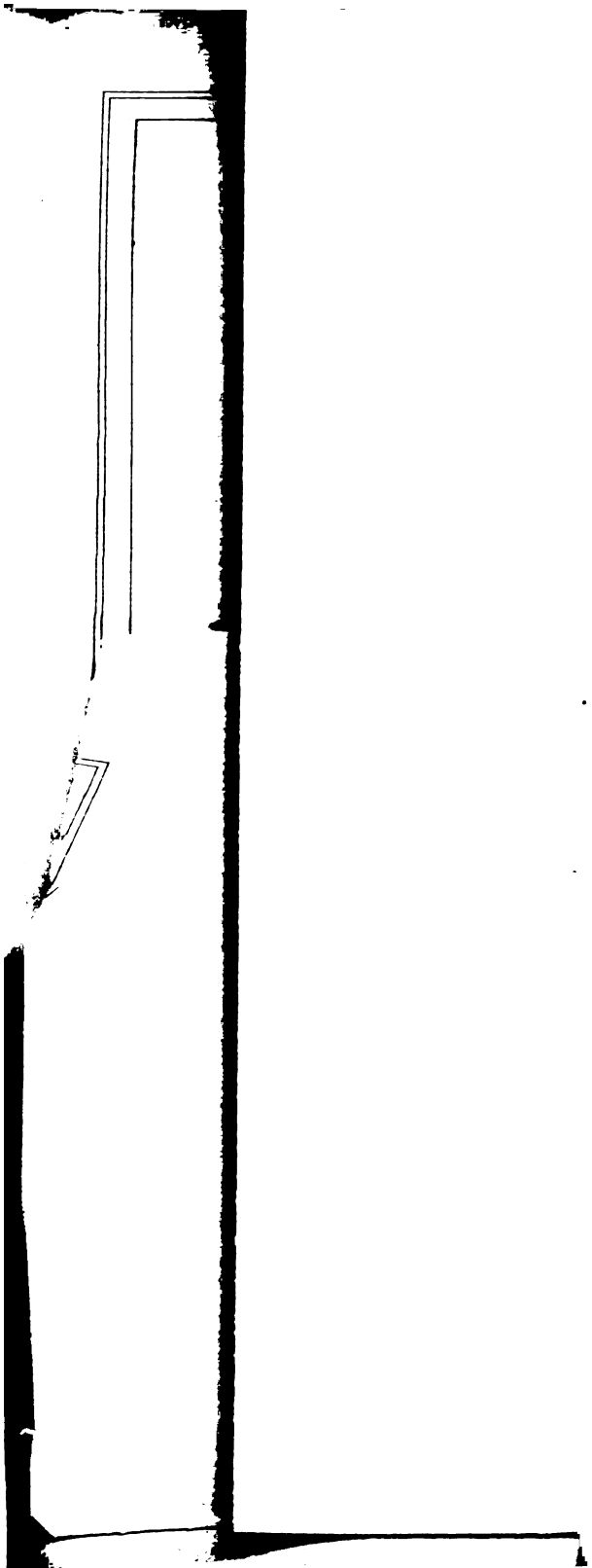
- de géographie linguistique : I. Déchéances sémantiques, *oblitter* ; II. Le *Merle* dans le Nord de la France ; III. *Traire*, *Mulgere* et *molere* ; IV. *Échalote* et *Cive* ; V. Comment *Cubare* a hérité de *ovare* XIX, 81
— — VI. *Pièce* et *Nièce*.
XIX, 161
- G. (Ch.). Note sur deus prononciations populaires. . . XIII, 294
- GUERLIN DE GUER (Ch.). Des perturbateurs linguistiques.
XV, 277
- HARMAND (R.). Observations critiques sur le Tournoi de Chauvency. XVIII, 168
- HORLUC (P.). Faire la fête.
XIX, 70
— Épaille, doublet d'épale.
XIX, 70
— Compte rendu de : E. Herzog, *Untersuchungen zu Macé de la Charité* XVII, 151
- HORLUC (P.) et L. CLÉDAT. La répétition de « si » dans les propositions conditionnelles coordonnées. XVII, 1
- HUGUET (E.). Notes sur le néologisme chez Victor Hugo.
XII, 182, 241
- JEANROY (A.). Étymologies françaises (*blague*, *blaguer*). XX, 288
- KASTNER (L. E.). L'Infinitif historique au XVI^e siècle.
XVIII, 161
— Différents sens de l'expression « Rime léonine » . . . XVII, 178
— Le « Songe », poème inédit de Jean de Meung. XVII, 241
- LATREILLE (C.). Compte rendu de : F. Baldensperger, *Gœthe en France* XVIII, 146
- E. Huguet, *Les métaphores dans l'œuvre de V. Hugo*.
XIX, 205²¹⁷
- E. Huguet. *La couleur, la lumière et l'ombre dans les métaphores de Victor Hugo*. XIX, 232
- LAVEDAN (H.). Sur un passage du *Nouveau jeu*. XVII, 80
- LEGOUIS (Émile). Compte rendu de : *The foreign sources of modern English versification*, by Charlton M. Lewis. . . XII, 151
- MERLANT (Joachim). Notes sur un premier ouvrage attribué à l'auteur d'Oberman. XIX, 201
- MEYER (Paul). La simplification orthographique. XIX, 1, 141
- MONGIN. Voir *Gillieron*.
- MOREL (L.). Étude sur quelques points relatifs aux rapports littéraires de la France et de l'Allemagne jusqu'à l'époque de Schiller et de Goethe. . . XI, 161
- NÉDEY. Remarques grammaticales sur le patois de Sancey (Doubs).
XI, 109 ; XIII, 88 ; XIV, 28 ; XVI, 305 ; XVII, 80
- PASSY (Paul). Deus problèmes de phonétique historique française : 1^o l'Évolution de l'E féminin ; 2^o le passage de EI à OI. XX, 1
- PELEN (Félix). Des modifications de la tonique en patois bugiste.
XI, 61, 309 ; XII, 135
— De quelques changements du timbre de l'E français. XIV, 68
— De la prononciation des x en français. XV, 286
- PÉLISSIER (Léon G.). Garat, saint inconnu. XI, 191
— Corrections au texte de Sten-

- dhal, *Vie de Henri Brulard*.
 XI, 149
 — Textes provençaux modernes
 recueillis par J.-B. Vallière.
 XII, 139, 182
 — Stendhalien Babillan... XV, 32
 — Le vrai texte des lettres de
 Ximénès Doudan.... XVI, 245
 — Brioché..... XVIII, 118
 PHILIPON (E.). De l'emploi du
 suffixe burgonde *inga* dans la
 formation des noms de lieux.
 XI, 109
 — Compte en dialecte lyonnais
 du XIV^e s..... XIX, 249
 REGNAUD (P.). Quelques étymo-
 logies françaises..... XII, 105
 — Le français « faon »... XIV, 74
 — Notes étymologiques. XIV, 112
 — Le français « quenouille ».
 XVI, 303
 REINHOLD (J.-H.). Quelques re-
 marques sur les sources de
 « Floire et Blanche-flor ».
 XIX, 153
 RITTER (E.). Le grammairien
 Louis Meigret..... XI, 136
 RODHE (Émile). La réforme de
 l'orthographe et de la syntaxe
 françaises..... XV, 137
 S. (G.). Compte rendu de : Gust.
 Rydberg, *Zur geschichte des*
französischen a..... XI, 154
 — Gust. Rydberg. *Zur geschichte*
des französischen a, 2^e partie.
 XI, 236
 — G. Rydberg. *Zur geschichte des*
französischen e, II, 2... XIII, 69
 — Lené, *Les substantifs post-ver-*
bais..... XIII, 146
 — Rydberg. *Monosyllabes en*
français..... XIX, 205
 STAAF (E.). Quelques remarques
 sur la phonétique française à
 propos de la grammaire de
 Schwan-Behrens..... XI, 193
 — Compte rendu de : *Contribu-*
tion to the history of the unac-
cented vowels in old french, by
 W. P. Schepard..... XII, 316
 — Compte rendu de : *Les locu-*
tions verbales figées dans la
langue française, par Lind-
 berg..... XII, 231
 SULLY-PRUDHOMME. Lettre sur la
 réforme de l'orthographe.
 XIX, 82
 TEXTE (Joseph). Compte rendu
 de : Ch. Aubertin. *La versifica-*
tion française..... XIII, 145
 VARICNY (H. de). Compte rendu
 de : Berthoud et Matruchot :
Étude historique et étymologique
des noms de lieux habités du dépar-
tement de la Côte-d'Or. XX, 230
 VERNIER (Léon). Sur l'étymologie
 complexe de certains noms
 propres..... XI, 72
 — L'accentuation binaire et l'ana-
 logie phonétique dans la langue
 française..... XIII, 241
 VEY (E.). Un mot forézien du XII^e
 siècle : Assiuraa = ad-seperata.
 XX, 70
 VÉZINET (F.). Le latin et le pro-
 blème de la langue internatio-
 nale..... XVII, 105
 — L'appauvrissement de la Syn-
 taxe..... XVII, 307
 — Compte rendu de : Aubert, *Le*
latin langue internationale.
 XX, 228
 VIGNON (Léon). Les patois de la
 région lyonnaise : le pronom
on et ses représentants .. XII, 1

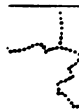
- Les pronoms personnels. XIII, 1
- Questionnaire II. XIII, 81 et 305
- Le pronom-sujet de la 2^e personne du singulier. . . . XIII, 88
- Les pronoms de la 1^{re} et de la 2^e personne du pluriel. XIII, 161
- Le pronom-sujet féminin de la 3^e personne. . . . XIII, 177, 265
- Le pronom-sujet masculin de la 3^e personne. . . . XIV, 1, 113
- Le pronom neutre sujet. xv, 1
- Les tournures interrogatives et les pronoms-sujet après le verbe. xv, 161
- Les pronoms régimes de la première et de la seconde personne du singulier et le pronom réfléchi. xvi, 1
- Le pronom régime de la 3^e personne. . . xvi, 266; xvii, 89
- Le régime direct au masculin pluriel. xviii, 1
- Pronom de la 3^e personne, régime direct féminin pluriel. xviii, 212
- Le pronom-régime de la 3^e personne, le régime direct neutre. xix, 89
- Le pronom neutre régime direct, formes et sources. xx, 17
- Compte rendu de : E. Herzog, *Materialien zur einer neuprovenzalischen Syntax*. xiii, 234
- E. Koschwitz. *Mireio de Mistral*. xv, 65
- H. Cuers. *Bildung und bedeutungswandel französischer infinitive*. xv, 149
- Körting. *Lateinischromanisches Wörterbuch*. xv, 151
- Edm. Lefèvre. *Cat. félibrien et du Midi de la France*. xvi, 236
- N. Welter, *Theodor Aubanel*. xvi, 311
- Carl Wahlund. *Die altfranzösische Prosäübersetzung von Brendans Meerfahrt*. xvi, 312
- C. Marmier, *Geschichte und sprache der Hugenottencolonie Friedrichsdorf am Taunus*. xvi, 318
- Guerlin de Guer. *Atlas dialectologique de Normandie*. xvii, 79
- A. Constantin et Désormaux, *Dictionnaire savoyard*. xvii, 145
- N. Haillant et A. Virtel, *Choix de proverbes et de dictons patois*. xvii, 148
- G. Klausning. *Die Schicksale der lateinischen proparoxytona im Französischen*. xvii, 149
- Constantin et Désormaux. *Parabole de l'enfant prodigue*. xvii, 317
- Timmermans. *Précis de phonétique et de prononciation françaises*. xviii, 72
- H. Suchier, *Aucassin et Nicolette*. xviii, 154
- Lortie et A. Rivard. *L'origine et le parler des Canadiens français*. xviii, 304
- K. Glaser. *Die Mass- und gewichts bezeichnungen des Französischen*. xviii, 306
- J. Bastin. *Précis de Phonétique*. xix, 205
- Gilliéron et Mongin. *Étude de géographie linguistique : « Scier » dans la Gaule romane du Sud et de l'Est*. xix, 300
- M. Niedermann. *Contribution à la critique et à l'explication des gloses latines*. xix, 300

- Gust. Rydberg. *Die Entwicklung des lat. ego* xx, 300
- E. Lœseth. *Le Tristan et le Palamède des manuscrits français du British Museum*..... xx, 292
- V. Brusewitz. *Syntaxe des pronoms personnels dans la langue des Félibres*..... xx, 293
- YVON (H.). Sur l'emploi du mot indéfini en grammaire française. xv, 292
- Sur la place de l'adjectif en français..... xvi, 147
- Sur la réduction de l initial + y à y xvi, 309
- A propos d'un passage de Corneille xvii, 291
- Étude sur notre vocabulaire grammatical : le mot « indéfini » xviii, 46
- L'idée de l'usage en matière de langue et d'orthographe. xix, 27
- La Grammaire française au xxe siècle..... xix, 284
- A propos du Dictionnaire de l'Académie xx, 283
- Compte rendu de : Eberhard Feldpausch. *Die konkordanzsätze der französischen Sprechsprache* xvi, 239
- *Études de philologie moderne par la Société néophilologique de Stockholm*..... xvi, 314
- J. Haas. *Études sur le subjonctif en français*..... xvii, 74
- E. Polentz. *Les fonctions du pronom relatif français « lequel »*. xvii, 139
- E. Polentz. *Les propositions relatives en tant que déterminations prédictives*..... xvii, 229
- E. Polentz. *Die relative Satzvermelzung* xviii, 156
- J. von Driesch. *La place de l'adjectif-épithète en vieux français, I* xix, 205
- A. Sechehayé. *L'Imparfait du subjonctif* xix, 300
- J. von den Driesch. *La place de l'adjectif-épithète en vieux français, II* xx, 296
- YVON (H.) et L. CLÉDAT. Sur l'emploi du mot « indéfini » en grammaire française. — II. Les pronoms dits indéfinis. xvi, 129
- Compte rendu de : *Études de philologie moderne de Stockholm, tome III*..... xix, 205

Le Gérant : H. CHAMPION.



|



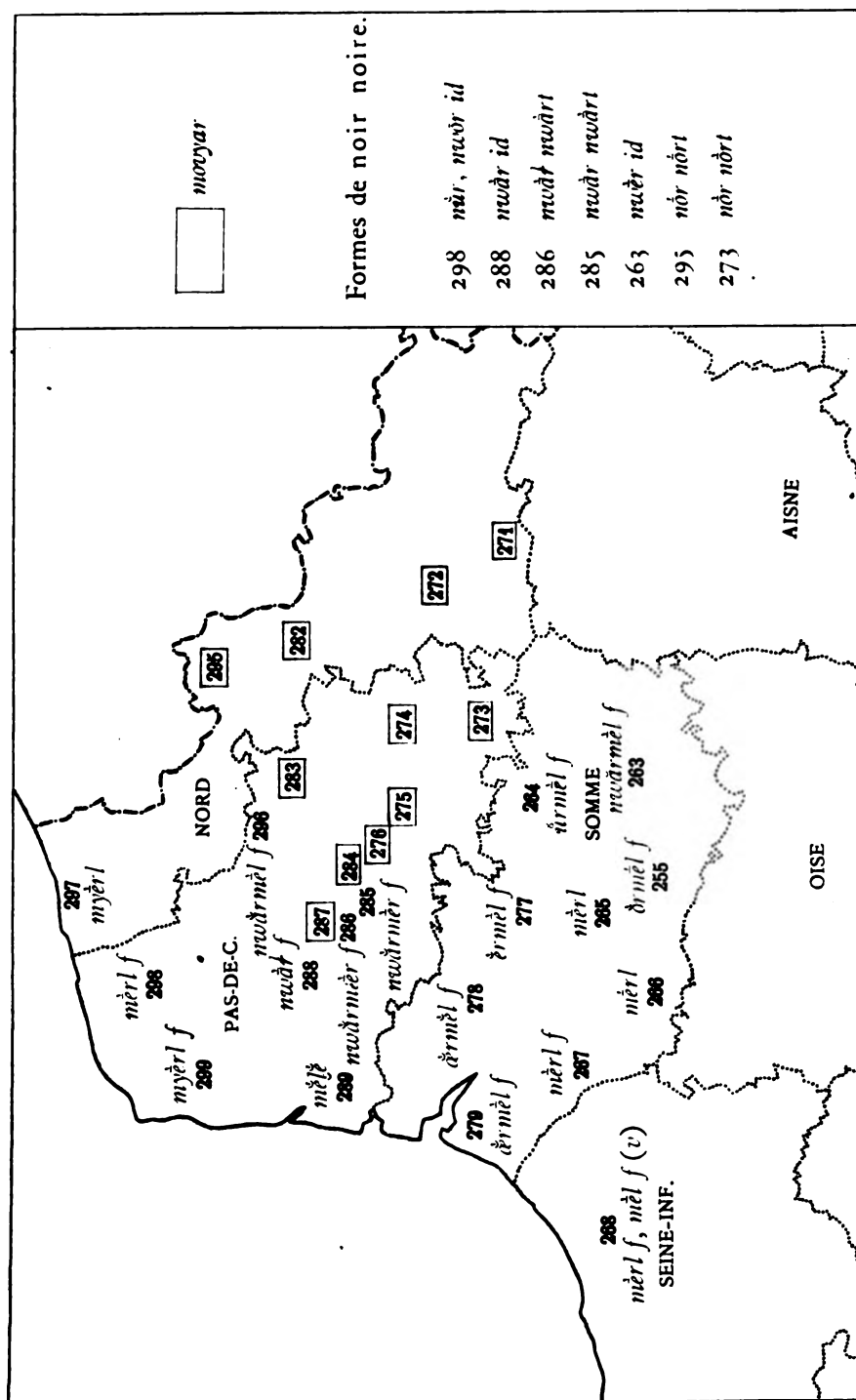
AISNE



OISE



II. — LE MERLE dans le nord de la France.



194

18

184

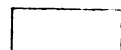
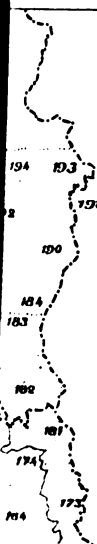
183

182

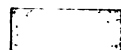
174

184

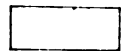
7
2



mulgere



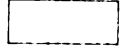
traire



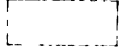
tirer



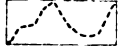
aria



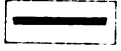
ajuster



blechi, etc.

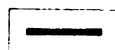


tira la leyt

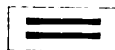


Présence de la forme
typique française
moudre < molere,
c.-à-d. avec *d* inter-
calé.

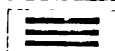
alote



cepa = échalote



civette = échalote



autre diminutif de
cepa = échalote



type phonétique le
plus ancien d'échalote



aire de k intact dans

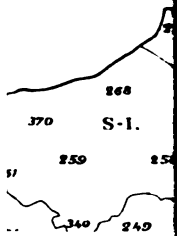
370

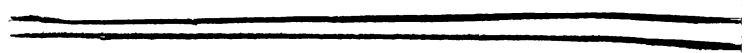
259

361

344

Comme





... +

+



pièce.

pièce.

—

dèce (dans le sens de

TOME XX, FASCICULE 1

1^{er} TRIMESTRE 1906

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

SOMMAIRE DU PRÉSENT NUMÉRO

	Pages
Paul PASSY. — <i>Deux problèmes de phonétique historique française : 1^o L'évolution de l'e féminin ; 2^o le passage de ei à oi</i>	1
L. CLÉDAT. — <i>Les vieilles locutions « mais que, ne mais que »</i>	14
L. VIGNON. — <i>Les patois de la région lyonnaise : le pronom neutre régime direct, formes et sources</i>	17
E. VEY. — <i>Un mot forézien du XII^e siècle : ASIURAA=AD-SEPERATA</i>	70
F. BALDENSPERGER. — <i>Notes lexicologiques (suite)</i>	74
LIVRES ET ARTICLES SIGNALÉS.....	79
CHRONIQUE.....	80

PARIS (VI^e)
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

(Tous droits réservés)

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

N. B. — Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste ou en chèque au nom de M. Honoré CHAMPION, 5, quai Malaquais.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à
M. CLÉDAT, professeur à l'Université de Lyon.

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la Revue sont
mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font
l'objet d'un compte rendu.

SYSTÈME ORTHOGRAPHIQUE
DE LA REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE

1. — Remplacer par *s* l'*œ* final valant *s*, sauf dans les noms propres
et noms de lieux.

2. — Écrire par *s* ou *z* deuxième, troisième, quatrième, dixième,
disaine, ou deuxième, etc.

3. — A l'indicatif présent des verbes en *re*, *oir* et *ir*, terminer
toujours par un *t* la troisième personne du singulier, et supprimer
oute consonne qui ne se prononce pas devant l'*s* des deux premières
personnes et devant le *t* de la troisième : *ie m'assies, il s'assiet; je*
cous, il cout; je prens, il prent; je pers, il pert; je conoains, il
concaint; je permès, je combas, j'interrons.

4. — Ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter*.

5. — Ne jamais faire l'accord du participe quand le complément
direct est le pronom *en*, et quand le participe est suivi d'un infinitif
sans préposition ou d'un prédicat. Faire ou ne pas faire l'accord,
sans y attacher aucune importance, pour les participes *coûté* et *calu*,
qu'ils soient pris au propre ou au figuré.

Ce programme vise, non à simplifier l'orthographe, mais
à la rendre plus correcte; il se trouve d'ailleurs qu'en deven-
nant plus rationnelle, elle devient aussi plus facile; car notre
réforme, bien que partielle, supprime déjà une vingtaine de
règles, exceptions ou remarques des grammairistes, qui ne
peuvent se justifier par aucun argument sérieux. Les personnes
qui concevraient des doutes sur la légitimité de telle ou telle
modification sont priées de se reporter aux fascicules de la
Revue de Philologie française, où chaque article du pro-
gramme est proposé et discuté (tome III, page 270; tome IV,
pages 85, 153, 161, 235; tome V, pages 81 et 308).

Les premiers adhérents ont été MM. Michel Bréal, Édouard Hervé,
Francisque Sarcey, Paul Passy, Camille Chabaneau, Louis Havet,
Charles Lebaigue, Ferdinand Brunot, Eugène Monseur, etc.

Nous recommandons particulièrement aux directeurs de
Périodiques, favorables à la réforme, la mise en pratique de
l'article 1, qui n'exige aucun effort d'attention de la part de
MM. les Protes.

Dans sa *Grammaire historique* posthume, Arsène Darmesteter dit
excellamment : « C'est à une succession d'erreurs qu'est due la
fâcheuse habitude de l'orthographe moderne de noter par *œ* presque
toute *s* qui suit un *u*..... Il serait grand temps qu'une orthographe plus
correcte et plus simple rétablît partout l'*s* finale à la place de cette *œ*
barbare. »

Études sur l'étymologie et le vocabulaire du

vieux slave, par A. MEILLET, seconde partie. Un vol. gr. in-8°. — Prix..... 12 fr. 50

Les Lamentations de Mathéolus et le Livre de Leesce,

de Jehan le Fèvre de Resson (poème français du XIV^e siècle), par A.-G. VAN HAMEL. Tome deuxième : texte du livre de Leesce, introduction et notes. Un vol. gr. in-8°. — Prix..... 15 fr.

Étude de géographie linguistique « Scier »

dans la Gaule Romane, du Sud et de l'Est, par GILLIÉRON, prof. à l'école des Hautes-Études ; in-4° et cartes. — Prix. 5 fr.

Le Rapport de l'Académie française sur **la Réforme de**

l'orthographe, par L. CLÉDAT, professeur à l'Université de Lyon. Brochure in-8°. — Prix..... 0 fr. 50

Bibliographie des travaux de Gaston Paris

publiée par J. BÉDIER et M. ROQUES. Un vol. in-8°, tiré à petit nombre sur papier vergé de Hollande, orné d'un portrait de G. Paris. — Prix..... 8 fr.

Précis de phonétique et rôle de l'accent latin

dans les verbes français, par J. BASTIN. Deuxième édition. Un vol. gr. in-8°. —

Prix..... 5 fr.

La famille celtique Étude de droit comparé, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Un vol in-12.

— Prix..... 4 fr.

Les Druides et les dieux celtiques à forme

d'animaux, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Un vol. in-12. — Prix..... 4 fr.

Études sur Rabelais par L. THUASNE Un volume in-8°. —

Prix..... 10 fr.

Les plantes dans l'antiquité et au moyen âge.

Histoire, usage et symbolisme, par C. JORET, membre de l'Institut. 1^{re} partie : les plantes dans l'Orient classique. Tome II : l'Iran et l'Inde. Un fort volume in-8°. Prix..... 12 fr.

Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité

celtique, par GEORGES DOTTIN, professeur à l'Université de Rennes. Fort vol. in-12. — Prix..... 5 fr.

Le Romancero populaire de la France, choix de chan-

sons populaires françaises. Textes critiques par G. DONCIEUX, avec un avant-propos et un index musical par J. TIERSOT. Un fort vol. gr. in-8°. Couronné par l'Académie française. — Prix.... 15 fr.

Table des noms propres de toute nature compris

dans les chansons de gestes imprimées, par E. LAN-

GLOIS. Un fort vol. gr. in-8°. — Couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Prix du Budget. — Prix..... 25 fr.

La question de l'accord du participe passé,

par L. CLÉDAT. Brochure in-8°. — Prix..... 1 fr. 50

Mémoires de la Société de linguistique de Paris,

tome XIII complet en 6 fascicules, in-8° broché. Prix.... 36 fr.

Les voyelles toniques du vieux Français, langue

littér. Normandie, Ile-de-France, par HERMANN SUCHIER, professeur à l'Université de Halle, traduit par QUEBLIN DE GUER, in-12. — Prix..... 3 fr. 50

ROMANIA

RECUEIL TRIMESTRIEL

Consacré à l'étude des Langues et des Littératures romanes

Fondé en 1872 par PAUL MEYER et GASTON PARIS

PUBLIÉ PAR

PAUL MEYER ET ANT. THOMAS

Membres de l'Institut

Paris..... 20 fr. | Départem. et Union postale 22 fr.

ATLAS LINGUISTIQUE

DE LA FRANCE

Publié par GILLIÉRON, professeur à l'école des Hautes-Études,
et EDMONT.

Ont paru fascicules in-fol. de 50 cartes I-XXII, chaque 25 fr.

L'ouvrage contiendra en 35 livraisons les patois et idiomes de la France.

REVUE DES BIBLIOTHÈQUES

PUBLICATION MENSUELLE

DIRIGÉE PAR

MM. ÉMILE CHATELAIN et LÉON DOREZ

Paris 15 fr. | Départem. et Union postale 17 fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ

Publiée sous la direction de H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
Membre de l'Institut.

Paris 20 fr. | Départem. et Union postale 22 fr.

LE MOYEN AGE

RECUEIL PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRIGÉ PAR

MM. A. MARIGNAN, M. PROU et M. WILMOTTE

Paris 15 fr. | Départem. et Union postale 17 fr.

REVUE DES ÉTUDES RABELAISIENNES

TRIMESTRIELLE

Un an..... 10 fr.

CHALON-S-SAÔNE, IMPR. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

TOME XX



4^e TRIMESTRE 1906

PHILOLOGIE FRANÇAISE

ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

SOMMAIRE DU PRÉSENT NUMÉRO

I. Paul BARBIER fils. — <i>Sur un groupe de mots de la famille de « caput »</i> (suite et fin).....	241
II. L. CLÉDAT. — <i>Études de syntaxe française : l'antérieur au futur</i>	265
III. H. YVON. — <i>A propos du Dictionnaire de l'Académie</i>	283
IV. A. JEANROY. — <i>Étymologies françaises (blague, blaguer)</i>	288
COMPTES RENDUS. — E. LÆSETH : <i>Le Tristan et le Palamède des manuscrits français du British Museum</i> (L. VIGNON). — V. BRUSEWITZ : <i>Syntaxe des pronoms personnels dans la langue des Félibres</i> (L. VIGNON). — J. VON DEN DRIESCH : <i>La place de l'adjectif-épithète en vieux français</i> (H. YVON). — C. LATREILLE : <i>Joseph de Maistre et la Papauté</i> (F. BALDENSBERGER). — Gust. RYDBERG : <i>Die Entwicklung des lat. EGO</i> (L. VIGNON).....	292
PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA REVUE.....	303
CHRONIQUE. — <i>Le rapport de M. Brunot sur la réforme de l'orthographe</i>	307
TABLE DES DIS DERNIÈRES ANNÉES DE LA REVUE.....	313

PARIS (6^e)

LIBRAIRIE H. CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

(Tous droits réservés)

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

N. B. — Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste ou en chèque au nom de M. Honoré CHAMPION, 5, quai Malaquais.

Adresser ce qui concerne la rédaction à M. CLÉDAT,
29, rue Molière à Lyon.

SYSTÈME ORTHOGRAPHIQUE
DE LA REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE

- a) Remplacer par *s* l'*x* valant *s*, sauf dans les noms propres.
- b) Ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter*.
- c) Terminer toujours par un *t* la 3^e personne du singulier à l'indicatif présent des verbes en *oir* et en *re*, et supprimer la consonne muette devant ce *t* et devant l'*s* des deux premières personnes : *je m'assieds*, *il s'assiet* ; *je prens*, *il prent*, etc.

Ce programme vise non à simplifier l'orthographe, mais à la rendre plus correcte. Il a été discuté dans la *Revue*, t. III, p. 270 ; t. IV, pp. 85, 153, 161, 235 ; t. V, pp. 81 et 308. V. aussi, plus récemment, le t. XIX, pp. 75 et 229 ; t. XX, p. 307.

Les premiers adhérents ont été MM. Michel Bréal, Édouard Hervé, Francisque Sarcey, Paul Passy, Camille Chabaneau, Louis Havet, Charles Lebaigue, Ferdinand Brunot, Eugène Monseur, etc.

Le programme comportait aussi, pour l'accord des participes, des indications qui n'ont plus de raison d'être depuis l'arrêté ministériel relatif à la simplification de la syntaxe.

POUR PARAÎTRE DANS LES PROCHAINS FASCICULES

- Pierre CHAMPION : *Poésies inédites du manuscrit LIII de Stockholm*.
J. DÉSORMAUX : *Les alternances dans les parlers savoyards*.
F. EMANUELLI : *Le parler populaire de l'île d'Aurigny* (suite).
J. GILLIÉRON et J. MONGIN : *Mirages phonétiques*. — *Études de géographie linguistique* (suite).
Ch. GUERLIN DE GUER : *Les parlers populaires de la région de Pont-l'Évêque-Honfleur*.
P. HORLUC : *L'emploi de l'auxiliaire « être » en français dans la conjugaison du verbe ou de l'auxiliaire « être »*.
A. JEANROY : *Étymologies françaises* (suite).
Ferdinand LOT : *La légende de Guengualch*.
F. STROWSKI : *Sur la constitution d'un texte critique des Essais de Montaigne*.
L. VIGNON : *Le pronom régime indirect de la 3^e personne dans les patois de la région lyonnaise*.
L. VUILLARD : *De l'analogie dans la langue de Corneille*.
H. YVON : *De l'emploi du mot « indéfini » en grammaire française ; IV. L'article indéfini*.
Etc.

Librairie ancienne H. CHAMPION, Editeur
5, QUAI MALAQUAIS

LES FRANÇAIS ITALIANISANTS AU XVI^e SIÈCLE

Par Emile PICOT

MEMBRE DE L'INSTITUT

Tome Premier. Fort vol. in-8 de xi-381 pages... 7 fr. 50

MAURICE SCÈVE ET LA RENAISSANCE LYONNAISE

ÉTUDE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

PAR ALBERT BAUR

Sommaire : Les débuts de la Renaissance à Lyon. — La jeunesse de Maurice Scève. — Les premiers succès littéraires. — Scève et les humanistes lyonnais. — Relations avec Marguerite de Navarre ; le Platonisme. — Pernette du Guillet et les femmes de la Renaissance lyonnaise. — L'entrée solennelle de Henri II. — Les temps de la Pléiade naissante. — Les dernières années de Maurice Scève.

Beau volume in-8, de 130 pages..... 5 fr.

ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

PUBLIÉ PAR J. GILLIÉRON

DIRECTEUR ADJOINT A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES-ÉTUDES
ET E. EDMONT

Prix de souscription pour chaque livraison parue de 50 cartes
(Livraisons I à XXVI sont en vente)..... 25 fr.

J. GILLIÉRON ET MONGIN

Étude de Géographie Linguistique “ SCIER ”

DANS LA GAULE ROMANE DU SUD ET DE L'EST

In-4 et cartes en couleurs. — Prix..... 5 fr.

VIENT DE PARAÎTRE :

ROMANIA TABLE DES TRENTE PREMIERS VOLUMES (1872-1901)

PAR

LE D^r A. BOS

Fort vol. in-8, de VIII-324 pages à 2 colonnes.

Prix..... 20 francs.

LES ESSAIS DE MICHEL DE MONTAIGNE

Publiés d'après l'Exemplaire de Bordeaux, avec les variantes manuscrites et les leçons des plus anciennes impressions, des notes, des notices et un lexique,

Par Fortunat STROWSKI

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

Sous les auspices de la Commission de publications des Archives Municipales :
4 volumes.

Tome I. — 1 vol. in-4°, XXIV-475 pages, sur papier à bras, avec une héliogravure et deux phototypies hors texte.

L'exemple numéroté..... 25 fr.

PÉTRARQUE

Le Traité « De sui ipsius et multorum ignorantia »

Publié avec Introduction, Notes et Commentaires par L.-M. CAPELLI.

Prix..... 6 fr.

JOSEPH DE ZANGRONIZ

Montaigne, Amyot et Saliat

ÉTUDES SUR LES SOURCES DES ESSAIS

Prix..... 6 fr.

« ... Ce que M. de Z. a bien montré, c'est ce que Montaigne devait à Plutarque ou, pour mieux dire, à Jacques Amyot, traducteur de Plutarque, et nous le savions assurément, mais non pas de cette manière exacte, précise et complète... Remercions M. de Z. de ce que son étude sur les sources des Essais contient de précieux renseignements, dont on peut dire à présent qu'ils passeront tous dans les commentaires qu'on fera désormais des Essais » (M. BRUNETIÈRE, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} septembre 1906.)

L'AUTRE MONDE — MYTHES ET LÉGENDES

Le Purgatoire de Saint Patrice

PAR PH. DE FÉLICE. — In-8 : 5 fr.

LAMARTINE ET LES CATHOLIQUES LYONNAIS

D'APRÈS DES CORRESPONDANCES ET DES DOCUMENTS INÉDITS

PAR M. ROUSTAN. — In-8 : 4 fr.

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

SYSTÈME ORTHOGRAPHIQUE
DE LA REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE

- a) Remplacer par *s* l'*x* valant *s*, sauf dans les noms propres.
- b) Ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter*.
- c) Terminer toujours par un *t* la 3^e personne du singulier à l'indicatif présent des verbes en *oir* et en *re*, et supprimer la consonne muette devant ce *t* et devant l'*s* des deux premières personnes : *je m'assiés*, *il s'assiet* ; *je prens*, *il prent*, etc.

Ce programme vise non à simplifier l'orthographe, mais à la rendre plus correcte. Il a été discuté dans la *Revue*, t. III, p. 270 ; t. IV, pp. 85, 153, 161, 235 ; t. V, pp. 81 et 308. V. aussi, plus récemment, le t. XIX, pp. 75 et 229 ; t. XX, p. 307.

Les premiers adhérents ont été MM. Michel Bréal, Édouard Hervé, Francisque Sarcey, Paul Passy, Camille Chabaneau, Louis Havet, Charles Lebaigue, Ferdinand Brunot, Eugène Monseur, etc.

Le programme comportait aussi, pour l'accord des participes, des indications qui n'ont plus de raison d'être depuis l'arrêté ministériel relatif à la simplification de la syntaxe.

ALPHABET PHONÉTIQUE DE MM. GILLIÉRON ET ROUSSELOT

Plusieurs de nos collaborateurs utilisant, pour la figuration de la prononciation, l'alphabet phonétique de MM. Gilliéron et Rousselot, nous donnons ci-après la liste des signes spéciaux employés dans cet alphabet :

Les lettres ont la même valeur que dans l'orthographe française, sauf que *g* et *s* sont toujours durs. L'*u* semi-voyelle est représenté par *ü*, l'*e* féminin par *ê*, l'*ou* français par *u*, le *ch* français par *ε*.

Un demi-cercle au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est mouillée. Le tilde indique les voyelles nasales, l'accent aigu les sons fermés, l'accent grave les sons ouverts.

Les petits caractères représentent des sons incomplets. Les signes de la quantité sont les mêmes qu'en latin.

Nous ne donnons ci-dessus que les indications indispensables pour la « lecture » de l'orthographe phonétique. Pour plus de détails, nous renvoyons à l'Atlas Linguistique et à la notice qui l'accompagne.

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

21^e ANNÉE. — 1907



PARIS (6^e)
LIBRAIRIE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5
(Tous droits réservés)

LES
PATOIS DE LA RÉGION LYONNAISE¹

LE PRONOM RÉGIME DE LA 3^e PERSONNE
(Suite).

LE RÉGIME INDIRECT²

La plupart de nos patois possèdent deux formes de régime indirect, l'une, qui dérive de *illi* ou de *illui*, pour le sing., l'autre, sortie de *illorum*, pour le pluriel. Mais il en est aussi qui ont laissé perdre l'une ou l'autre de ces formes ou même les deux à la fois. Tantôt *illi* se substitue à *illorum* ou l'adverbe *ibi* s'introduit à la place de *illi* et de *illorum*, une forme unique suffit à exprimer le singulier et le pluriel; la distinction des nombres disparaît. Tantôt c'est la distinction des cas qui est atteinte : les formes du datif sont remplacées par celles de l'accusatif, *illum*, *illam*, *illos*, *illas*, qui remplissent la double fonction de régime indirect

1. Voir notre *Revue*, t. XII, p. 1, note 1, et les tomes suivants.

2. D'après les phrases suivantes du 1^{er} questionnaire : quand il rencontre son père, il *lui* dit; quand il rencontre sa mère, il *lui* dit; il *lui* a parlé, il *lui* en parle, il *lui* en a parlé; il le *lui* a dit;... et le *lui* a amené; amène-le *lui*; dis-le *lui*; parle *lui* en; ils ont de beaux enfants et *leur* donnent de bons conseils; ils ont de belles filles et *leur* donnent...; il *leur* a donné tort; parle-*leur*; — et du 2^e questionnaire : nous ne *lui* devons rien 33; vous ne *leur* deviez rien 37; en outre *je l'aide* 20, *je l'aiderai*, *vous les aidiez* 37, ont été souvent traduits par *je lui aide*, *je lui aiderai*, etc.

et de régime direct. Cette simplification de la déclinaison pronominale n'est pas sans présenter quelques inconvénients ; aussi certains patois tendent-ils à réagir et à rétablir par des moyens divers la distinction des nombres et des cas. Ce sont ces phénomènes que l'on va étudier, avant de passer en revue les successeurs directs de *illi* et de *illorum*.

I. *Ibi* POUR *illi*, *illorum*.

L'adverbe *y* pour *lui*, *leur* est très ancien en français ; peut-être à l'origine ne se rencontre-t-il qu'avec certains verbes, notamment avec *parler*¹ ; mais il ne tarde pas à devenir d'un emploi plus fréquent et plus général, sans toutefois réussir à faire oublier les pronoms proprement dits, qui continuent à s'employer concurremment avec lui. Au xviii^e siècle encore *y* se dit aussi bien des personnes que des choses, avec toutes sortes de verbes². Mais il perd bientôt du terrain, et les prescriptions restrictives des grammairiens en arrêtent pour toujours les progrès. Les patois, qui n'étaient gênés dans leur développement ni par l'influence conservatrice de la littérature, ni par les entreprises des grammairiens, sont allés beaucoup plus loin que le français : non seulement ils ont introduit l'adverbe dans le système pronominal, mais encore ils ont laissé perdre les pronoms *lui* et *leur* qui, faisant double emploi avec *y*, étaient devenus inutiles.

Dans notre région, c'est surtout au nord-est, entre

1. Cf. la note de Suchier à *Aucass.*, 4, 11, et Brunot, *Histoire de la lang. fr.*, I, 226 ; à noter qu'il n'y en a pas d'exemple dans le *Psautier lorrain* ni dans l'*Yzopet de Lyon*. Pour le provençal ancien, voir Elsner, p. 51, et Bohnhardt, § 236, 241, 573 et 574.

2. Voir les exemples dans Littré et dans Haase, § 102.

Belfort, Maiche, Baume-les-Dames, Vesoul, Lure et Epinal qu'on observe le phénomène. Le territoire de Belfort ¹, auquel il faut joindre une portion de la Suisse romande ², n'emploie pas d'autre forme de datif que le *i* adverbial. Au sud de Belfort, *i* couvre l'arr. de Montbéliard ³ presque entier; à l'ouest, il s'étend jusqu'aux environs de Baume-les-Dames ⁴, de Vesoul ⁵, et sur une grande partie de l'arr. de Lure ⁶; on en trouve trace dans les Vosges, au centre du département et dans quelques communes de l'arr. de Saint-Dié ⁷.

Au centre de notre région, c'est à peine si l'on peut signaler quelques cas isolés de *i*, dans le Jura ⁸ et dans la Loire ⁹; mais il n'est pas rare au sud, surtout dans l'Oisans (Isère) et les cantons voisins ¹⁰, et en outre au sud

1. Belfort, Bermont, Grandvillars, Fontaines, Giromagny, Auxelles-Haut, Rougemont. Les cartes 761, 785 et 786 de l'*Atl. ling.* mentionnent aussi *i* à Rougegoutte et à Joncherey.

2. Jusqu'à Neuchâtel environ, d'après l'*Atl. ling.*, *loc. cit.*

3. Dasle, Droitfontaine, Maiche, Frambouhans, Berche, Colombier-Fontaine, Dampierre, Goux, La Bosse, Grand-Combe-des-Bois, le Russey, Montancy.

4. A Villers-Grélot, Rougemont, la Prêtière, Blussans, Dompierre dans l'arrondissement de Baume.

5. A Vy-les-Filain, Borey, Noroy, Cirey, Mersuay, et en outre, d'après l'*Atl. ling.*, à Echenoz, dans l'arr. de Vesoul.

6. Gouhenans. Etobon, Champey, Champagny, Mélisey, Lyoffans, Fougerolles, Pont-du-Bois, Cuve, Bouligney, Ambiéwillers, Raddon; ajoutez Conflans, d'après l'*Atl. ling.* M. Passy a entendu *i* datif sing. à Corbenay et à Citers, voir notre *Revue*, X, 7, 9.

7. Voir plus loin; *lui* et *leur* ne sont peut-être complètement inconnus au centre qu'à Avrainville. Adam ne mentionne que *i* ou *zi* pour Sanchey, Vaubexy, Hennezel, Mazelay. Pour l'est, voir plus loin; d'après Adam, *i* ou *zi* à Lusse.

8. A Nozeroy et à Arbois; voir plus loin.

9. A Essertines, à Saint-Barthélemy, aus Salles et à Fourneaux.

10. A Vaujany, Oz, La Garde, Livet-et-Gavet, Villard-Reculas et

de la Drôme et de l'Ardèche ¹, enfin dans la Haute-Loire ². Mistral aussi a rencontré *i* dans le Dauphiné et dans le Haut-Languedoc. Au reste, il n'est pas particulier à notre région : sur la carte 785 de l'*Atl. ling.* on peut constater sa présence çà et là au sud et au nord de la Gaule romane, mais surtout au centre, entre la Loire et la Seine.

I s'adjoit volontiers un ζ qui paraît avoir la même origine que le *s* du français *vas-y*, *penses-y*, etc., ou que le ζ du pronom neutre, que nous avons étudié dans un précédent article. Mais, comme ce dernier, il n'apparaît ni partout ni dans tous les cas :

1° Sur le territoire de Belfort, à Raddon, à Bouligney et à Villeneuve dans la Haute-Saône, à Dampierre dans le Doubs, ζi ne s'emploie qu'après l'impératif :

al <i>i</i> di	di ζi
al <i>i</i> bayan	koze ζi

à Auxelles-Haut ³.

2° Ailleurs, l'adjonction de ζ est plus fréquente, sans pourtant être de règle. Dans quelques communes, ζi ne s'emploie que devant consonne; devant voyelle, *i* passe à la semi-voyelle *y* :

d'après l'*Atl. ling.*, à Bourg-d'Oisans dans l'Isère; à La Chambre dans la Savoie; à Briançon et à La Salle dans les Hautes-Alpes.

1. A Séderon, Sauzet, Suze-la-Rousse et à Pierrelatte, d'après l'*Atl. ling.*, dans la Drôme; à Saint-Julien-en-Saint-Alban, au Teil, à Saint-Paul-le-Jeune, à Bourg-Saint-Andéol dans l'Ardèche et, isolément, au nord du département, à Quintenas.

2. A Saint-Arcons, Cerzat, Lavoute-Chilhac, La Chomette, Saugues et dans un grand nombre d'autres communes qui seront citées plus loin; ajoutez Monistrol d'Allier, d'après l'*Atl. ling.* Dans cette région, il n'est pas sûr que *i* représente partout *ibi*; il peut être sorti, comme on le verra dans un prochain article, de *yi* < *lyi* < *illi*.

3. Il semble qu'il en soit de même, d'après les cartes de l'*Atl. ling.*, à Rougegoutte, à Echenoz.

è ζi di, di ζi è y è di
 è ζi bèyan, pèle ζi è y è bèye

à Frambouhans (Doubs). L'usage est le même à Grand-Combe-des-Bois et au Russey dans le même département ¹, à Conflans, d'après l'*Atl. ling.*, dans la Haute-Saône.

3° ζ n'est général que dans l'Oisans (Isère) et peut-être aus Salles (Loire) :

ou ζi di, ou ζy ou za di

à la Garde.

Dans la plupart des communes citées, l'adverbe a complètement supplanté les pronoms personnels; ces derniers semblent être entièrement hors d'usage, à en juger par les réponses de nos correspondants. Celui de Bouligney (Haute-Saône), par exemple, emploie *i* dans toutes les phrases du 1^{er} questionnaire :

èl *i* di (2 fois) è *i* bèyan (2 fois)
 è y è pwèla è y è bèyi twè
 è y on n é pwèla
 è y é di sè
 è y é èmna
 èmwan ζi , di ζi pwèl ζi
 pwèl y an

De même celui du village voisin, Cuve, dans les deux phrases du second questionnaire :

je *ni* deviⁿ ran vo *ni* deviⁿ ran

Mais le triomphe de *i* n'est pas partout aussi complet. Au milieu même de l'aire principale qu'il occupe au nord-est de notre région, il est des communes où il ne semble pas avoir pénétré : nos correspondants de Montbéliard, de

1. M. Nédéy a signalé la même particularité à Sancey, voir notre *Revue*, XI, 132.

Désandans, de Clairegoutte, de Geney, etc., ne connaissent que les pronoms personnels. Sur les frontières, où la lutte est engagée, la victoire est encore incertaine : l'un de nos correspondants de Noroy donne *i* aus deus nombres, l'autre *li* au sing., *yæ* au plur. ; nos deus corr. de Blussans emploient aussi des formes différentes ¹, et ceus de Dompaire, de Provenchères, de Saint-Dié ne sont pas non plus d'accord. Il en est de même au sud de notre région, à Sauzet et à Suze-la-Rousse dans la Drôme. A Provenchères et à Saint-Dié (Vosges), au témoignage d'un correspondant sur deus, *li* se maintient devant voyelle en passant à *ly*, tandis qu'il a cédé la place à *zi* devant consonne :

<i>sing.</i> : <i>i zi di</i>	<i>i ly é pwalé</i>
<i>plur.</i> : <i>é zi dnon</i>	<i>i ly é dné tor</i> ² .

A Grand-Combe-des-Bois et au Russey (Doubs), il ne nous est signalé que dans : *émæn li, di li*, où il représente le français *le lui* ³. A Lamarche (Vosges), au contraire, c'est *zi* qui n'apparaît que dans ces seuls exemples et dans *pwal zy an* (parle-lui-en). Il faut noter surtout que parfois *zi* n'est employé qu'après le verbe, comme datif sing. et pluriel, par exemple à Clairegoutte (Haute-Saône) ⁴ :

<i>sing.</i> : <i>di zi, kóz zy an</i> ; cf. <i>é li di</i>
<i>plur.</i> : <i>kóz zi, cf. é li béyan</i> ;

1. M. Nédey mentionne aussi *li* et *zi* à Sancey, M. Roussey *li* et *zi* à Bournois, M. Passy *zi* et *li* à Longine (*Revue*, X, 10-11).

2. L'autre correspondant emploi *li* dans tous les cas.

3. Il ne faut pas considérer *li* comme formé de *le + i*, attendu qu'on le trouve avec la valeur de *le lui* dans des régions où l'emploi de *i* pour *lui* est inconnu ; il représente *le lui* réduit à *lui*. D'après l'*Atl. ling.* on emploie aussi *i = lui*, mais *li = le lui* aus Voivres (c. de Bains, Vosges).

4. De même à Blussans (Doubs), à Dompaire (Vosges) ; et aussi à Châtel où toutefois on dit *lyan* (lui en) ; à Charmes et à Uriménil, *li =*

ou seulement comme datif pluriel, par exemple à Montbozon (Haute-Saône) ¹ :

plur. : pèle *zi*; cf. è yi béyan

sing. : di yi, cf. è yi di ².

Dans l'un et l'autre cas il faut sans doute attribuer l'introduction de *zi* au lieu et place des pronoms personnels à l'influence analogique des tournures qui correspondent au français *penses-y*, *songes-y*, *parles-en*, *prends-en*, *donnes-en*, etc. L'influence de ces dernières est particulièrement sensible dans les communes où *zi* n'est employé pour *lui* qu'en combinaison avec *en*, après le verbe : *pôle zyé* (parle-lui-en), cf. *di li*, à Bruyères, et de même à Épinal, à Saint-Laurent, à Fraize, dans les Vosges.

Ces faits, parfois contradictoires, trop peu nombreux d'ailleurs et trop dispersés pour être bien significatifs, n'éclairent que d'une lumière confuse la marche de l'adverbe en train d'envahir peu à peu les fonctions qui appartenaient primitivement à *lui* et à *leur*. Une seule chose est sûre, c'est qu'il a commencé par déloger la forme du singulier. Dans bien des patois, il s'en est tenu là : c'est ainsi que *li* seul a disparu, tandis que *leur* vit encore à Cirey-et-Réunion (Haute-Saône) :

nou n *i* dvèn ran, vou n *you* dvèn ran,

et de même à Lieucourt, à Arbois (Jura); et surtout dans nos départements du Sud, à Oz (Isère) :

nou *zi* dyan rèn, vou *lor* dya rèn,

le *lui*, *zi* = *leur*, *zyan* et *zyò* = *lui en*; enfin à Mersuay et à Coisevaux (Haute-Saône), *zi* comme datif singulier ne se rencontre qu'avec certains verbes : *di zi*, mais *èmene li*.

1. De même à Abbenans; mais *zi* peut être une réduction de *la zi* à Aillevillers (Haute-Saône), de *li zi* à Moyemont et à Roville (Vosges); les formes complètes sont employées avant le verbe.

2. *yi* dérive de *lyi* < *illi*.

à La Garde, à Livet-et-Gavet, à Vaujany et à Villard-Reculas dans l'Oisans (Isère), à Essertines et à Saint-Barthélemy-Lestra dans la Loire; à Sauzet dans la Drôme; à Quintenas, à Saint-Julien-en-Saint-Alban, au Teil et à Saint-Paul-le-Jeune dans l'Ardèche; à la Chaise-Dieu, à Collat, à Vernassal, à Cayres, à Chomelix, à Saint-Georges-Lagricol, à Saint-Julien-Chapteuil, à Saint-Vincent, à Saugues, à Bas, à Boisset, à La Chapelle d'Aurec, à Saint-Julien-Molhesabate et à Araules dans la Haute-Loire. L'inverse est beaucoup plus rare; mentionnons pourtant :

sing. : jé n *li* dvèn rèn

plur. : vo nì dvèn rèn

à Escles (Vosges) et aussi à Thaon (Vosges), à Rougemont, à Colombier-Fontaine et à Montancy dans le Doubs ¹, à Montigny dans le Jura ². Un cas plus curieux est celui qu'on observe à La Bosse et à Villers-Grélot dans le Doubs, à La Salle ³ dans les Hautes-Alpes, où c'est *li*, *yi* (< *lyi*) qui s'emploie en fonction de datif pluriel, tandis que *i* joue le rôle de datif singulier :

sing. : no n *i* dvèn ro

plur. : vo n *li* dvi ro (La Bosse).

Il y a d'autres particularités à signaler dans l'emploi de *i*. On est peu frappé du phénomène lui-même, tant l'évolu-

1. A Refranche et à Franois, *sing.* *yi* (< *lyi*), *plur.* *i*; mais à Refranche *yæ* (< *illorum*) se maintient après le verbe, et à Franois *i* s'emploie comme datif *sing.* dans la même position. A Bournois, on dit, d'après Roussey (*Gloss.*, p. xxxviii), *li* ou *zi* au *sing.*, *i* ou *zi* au *plur.*

2. Mais *zi* à La Chapelle-Thécle (Saône-et-Loire) est pour *li zi*, et *ji* à Courtes (Ain) pour *li ji* ou *lé ji*.

3. A La Salle, *lou* (< *illorum*) ne s'est conservé qu'après le verbe.

tion de *ibi* passant de l'emploi adverbial à l'emploi pronominal est facile à comprendre, ancienne d'ailleurs dans les langues romanes et même antérieure à elles. On s'explique aussi sans peine que dans les langues littéraires l'adverbe ait dû se contenter d'un rôle médiocre et borné et qu'il n'ait pu supplanter complètement les pronoms personnels. Ce qui est étrange, ce n'est pas qu'il y ait parfois réussi dans nos patois, c'est plutôt qu'il n'ait pas eu toujours et partout pareille fortune : tandis qu'il triomphe dans les uns, pourquoi se heurte-t-il dans les autres à une résistance invincible des pronoms personnels ? En soi, l'adverbe est aussi apte à exprimer le pluriel que le singulier ; s'il s'empare d'abord des fonctions de datif singulier, c'est que, par sa forme, il est plus voisin de *li* que de *leur* : il faut noter en effet qu'il ne prend jamais la place des produits de *illui*, mais seulement celle de *li*, issu de *illi*. Devant voyelle, il se confond avec lui dans les régions où *li* passe à *ly*, puis à *y* ; devant consonne même la confusion est facile là où *lyi*, sorti de *li*, a abouti à *yi*, et c'est précisément ce qui s'est produit, au nord comme au sud, dans le voisinage de l'aire actuelle de *i* ; le passage de *lyi* à *yi* n'était pas sans doute une condition nécessaire de la victoire de *i*, mais il a dû la favoriser.

Une fois investi de ses nouvelles fonctions, *i* fait double emploi avec *li* ; s'il est vrai que les parlers populaires tendent toujours à se débarrasser de toute superfluité, les deux formes ne sauraient subsister longtemps l'une à côté de l'autre. C'est *i* qui au premier abord paraît avoir le plus de chances de l'emporter. Il est assuré en effet de ne jamais disparaître totalement : quand il perdrait ses fonctions de datif, il garderait encore celles d'adverbe ; celles-ci ont dû contribuer à lui conserver celles-là ; c'est *i* adverbe qui a protégé *i* pronom contre la concurrence de

li. Celui-ci est moins bien armé pour la lutte : réduit à une fonction unique, celle de régime indirect, il est en outre, par sa forme, complètement isolé au milieu des autres pronoms personnels, ne formant série ni avec *me te*, ni avec *nous vous*, qui auraient pu l'aider à se maintenir. Heureusement pour lui les circonstances ne sont pas toujours favorables au triomphe de *i* : là où *i* joue le rôle de régime direct neutre ¹, il ne peut assumer ou conserver les fonctions de régime indirect du masculin ou du féminin ; il serait trop préjudiciable à la clarté que (*tu*) *i* (*dis*) eût le double sens de *tu le dis* et *tu lui dis*. Voilà pourquoi *i* pour *lui* est inconnu dans le département de Saône-et-Loire et dans les départements limitrophes. En outre *li* n'est pas toujours incapable de résistance : dans une partie des Vosges, du Doubs, du Jura, ailleurs encore, du régime indirect il est passé au régime prépositionnel : (*à*) *li*, (*pour*) *li* etc. ; et il trouve dans ces fonctions nouvelles un appui solide pour résister aux empiétements de *i*. Si c'est au contraire la forme du régime prépositionnel, issue de *illui*, qui se substitue à *li* comme datif verbal, elle jouit des mêmes avantages dans la lutte contre *i* ², de là l'absence de *i* pour *lui* dans la Haute-Savoie, dans la Savoie, dans une partie de l'Ain.

Avant de tomber en désuétude, *li* a dû s'employer longtemps concurremment avec *i* au singulier ; avec ce dernier et grâce à lui, il pénètre aussi au pluriel, à la place de *leur*. Mais par l'effet d'une réaction naturelle, provoquée sans doute par un impérieux besoin de clarté, on cherche

1. Voir notre *Revue*, XX, p. 54 sqq.

2. De même en français la substitution de *lui* à l'ancien *li* a augmenté la force de résistance du pronom personnel et rendu le triomphe de *y* bien difficile. Les deux formes ont continué à vivre jusqu'au jour où les grammairiens ont délimité la sphère d'emploi de chacune d'elles ; mais l'adverbe n'a jamais menacé sérieusement l'existence du pronom.

çà et là à rétablir la distinction des nombres, non pas à l'aide de *leur* déjà complètement oublié, mais en utilisant les deux formes concurrentes *i* et *li* avant que l'une ait éliminé l'autre; et c'est ainsi qu'on est amené parfois, par un oubli singulier de la valeur première de *li*, à lui attribuer le rôle de datif pluriel, en réservant à *i* celui de datif singulier.

II. Illi POUR illorum.

On cite quelques rares exemples du singulier pour le pluriel en provençal ancien ¹; dans les patois modernes du Sud de la France cet emploi est fort commun : M. Chabaneau l'a signalé en Provence et en Bas-Languedoc ²; Mistral aussi mentionne *li* pour *lour*, *lur*, *lei* en Limousin, *lhi* en Dauphiné et en Gascogne, *gni* dans la Marche, etc.; les communes de la Drôme et de la Haute-Loire ³, qui, d'après nos correspondants, remplacent de même *illorum* par *illi*, se rattachent au même domaine.

Dans les patois du Sud-Est, il n'a été reconnu jusqu'ici que par M. Meyer-Lübke, qui d'ailleurs n'ose pas être très affirmatif ⁴; il y occupe pourtant trois domaines différents assez considérables :

1. Voir Elsner, *Ueber Form u. Verw. d. Personalpron.*, p. 20; mais Bohnhardt, qui traite le même sujet que Elsner, est muet sur ce point; pas d'exemple non plus dans le *Suppl.-Wört.* de Levy.

2. *Romania*, IV, 344.

3. Grignan, Taulignan, Baume-de-Transit, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Suze-la-Rousse (*i* et *li*), peut-être Donzère, dont le *y'* est d'origine douteuse, et, d'après l'*Atl. ling.*, carte 761, Nyons, dans la Drôme; Pinols, Frugières-le-Pin, Domeyrat, Blesle, Brioude et Auzon dans la Haute-Loire.

4. *Gr. des l. rom.*, II, § 83 : « dans ces parlers, le dat. sing. dans le rôle de pluriel paraît aussi se rencontrer ». L'*Atl. ling.* dans l'état

1° Le premier s'étend du nord de la Loire jusqu'aux confins de l'Isère et de la Savoie ; il comprend quelques communes de la Loire ¹, du Rhône ² et de l'Ain ³, et, au nord de l'Isère, la majeure partie des arrondissements de Vienne ⁴ et de La Tour-du-Pin ⁵, et quelques communes au nord de l'arr. de Grenoble ⁶ ; la Savoie est à peine atteinte ⁷ ;

actuel de la publication, ne nous est que d'un médiocre secours : sur la carte 761, la seule qui soit consacrée au pronom *leur*, il est combiné avec le régime direct neutre : à *le leur faire comprendre*.

1. Belmont et le Cergne dans l'angle nord-est. Saint-Julien-de-Civry dans l'arr. de Charolles (Saône-et-Loire), qui emploie aussi *li* pour *leur*, n'est guère éloigné de ce domaine.

2. Cours (cf. *Atl. ling.*, n° 908), Pont-Trambouze, Chamelet, Limas, Saint-Forgeux, Villes, Theizé, Saint-Vérand, Létrà, Châtillon-d'Azergues, Liergues, Charnay, Savigny, Les Chères, L'Arbresle, au nord-ouest et au centre du département.

3. Trévoux, Montanay, Ambérieux-en-Dombes, Birieux, Villars (d'après l'*Atl. ling.*, n° 913), Miribel, Saint-Maurice de Gourdans, Rignieux, Faramans, Bourg-Saint-Christophe, c'est-à-dire le sud et le centre de l'arr. de Trévoux. Il faudrait y joindre un certain nombre de communes de l'Ain et de Saône-et-Loire, qui ajoutent à *li*, dans l'emploi de datif pluriel, la particule *zi*. Elles seront mentionnées dans un prochain article.

4. Saint-Priest (d'après l'*Atl. ling.*), les cantons de Meyzieu, de Saint-Symphorien, d'Heyrieux, de Vienne-Nord, de Vienne-Sud, de Saint-Jean-de-Bournay (cf. *Atl. ling.*, n° 921) et en outre Roche et Saint-Alban dans le c. de la Verpillière, le Mottier, Semons et Commelle dans le c. de la Côte-Saint-André, Monsteroux-Milieu dans le c. de Beaurepaire.

5. Saint-Savin, Bourgoin, Nivolas-Vermelle, Saint-Chef, Hières, Frontonas, Saint-Hilaire de Brens, Veyssillieu, Biol, Eydoche, Les Avenières, Bouvesse-Quirieu, Brangues, Charette, Chimilin, Pressins, Les Abrets, Saint-André-le-Gaz, Charancieu, Velanne, c. de la Tour-du-Pin entier sauf Saint-Victor-de-Cessieu, enfin c. de Virieu entier.

6. Chirens, Saint-Laurent-du-Pont, Saint-Christophe-entre-deux-Guiers.

7. Seulement Saint-Genix, et Pont-de-Beauvoisin.

isolément, on signale encore l'emploi du singulier pour le pluriel à Saint-Michel de Saint-Geoirs dans l'arr. de Saint-Marcellin (Isère), et à La Salle dans l'arr. de Briançon (Hautes-Alpes).

2° Le deuxième est situé à l'ouest du département du Doubs ¹ et comprend aussi quelques communes du Jura ².

3° Le troisième enfin englobe le nord du département du Doubs ³, l'est de la Haute-Saône ⁴ et un assez grand nombre de communes éparses au centre et au nord-est des Vosges ⁵.

Les formes du singulier, qui s'emploient ainsi au pluriel, sont :

li : *porla li, ou ly a bali to, é li balyon, vo ne li devyá, vo ly édyá* à Meyzieu (Isère);

lyi : *parle lyi, u ly ó balyi tò, é lyi balyon, vo ne lyi devyá, vo ly éndava* à Commelle (Isère);

yi : *vo ne yi dévi ran* à Courcelles-Quingey (Doubs);

1. Avannes, Courcelles, Chouzelot, Epeugney, Amancey et Nans.

2. Port-Lesney et, d'après l'*Atl. ling.*, n° 21, Mouchard.

3. Geney, Désandans, Montbéliard (même forme chez Contejean), La Bosse, La Chenalotte, Lac-ou-Villers, et, d'après l'*Atl. ling.*, n° 53, Saint-Hippolyte.

4. Montbozon (cf. *Atl. ling.*, n° 44), Clairegoutte, Coisevaux, Villers-la-Ville (d'après l'*Atl. ling.*, n° 55), Navenne, Villers-lès-Luxeuil, Miellin, Servance, Haut-du-Them, Mélisey, Mersuay, Amont, Baudoncourt.

5. Gruy, Dompair, Charmes, Bayecourt, Nomexy, Villoncourt, Bru, Housseras, Jeanménil, Moyemont, Romont (cf. *Atl. ling.*, n° 68), Saint-Gorgon, Saint-Maurice, Fraize, Plainfaing, La Petite-Fosse, Provenchères, Etival, Raon, Saint-Dié, La Bolle, Taintrux, Mont, Senones. Le *lis*, signalé par Adam à Sainte-Barbe, à Saint-Pierremont, à Ortoncourt et à Haillainville doit être lu *li*. Dans un grand nombre de communes des arr. d'Épinal et de Saint-Dié, *li* s'adjoint la particule *zi*.

lye : *parla lye, u lye a balyi tor, u lye balyon* au Pin (Isère).

Lwi est très rare : on l'emploie pourtant à Bouvesse-Quirieu (Isère) à côté de *li* ; à Faramans (Ain) *li* et *lwi* sont aussi communs au singulier et au pluriel, *lwi* s'employant surtout après le verbe ; à Miribel (Ain) *li* est de règle avant le verbe, *lwi* après le verbe, aus deus nombres. *Lwi* est la forme tonique qui s'emploie après les prépositions ; elle tend à s'introduire à la place de *li* dans les fonctions de datif, et ce dernier ayant déjà supplanté *lor*, *lwi* prend la place de *li* pluriel aussi bien que de *li* singulier. On a eu successivement :

d. s. <i>li</i> ,	d. plur. <i>lor</i> ,	rég. prép. s. <i>lwi</i>
— <i>li</i> ,	— <i>li</i> ,	— <i>lwi</i>
— <i>lwi</i> ,	— <i>lwi</i> ,	— <i>lwi</i>

Si ce processus est rare, si la langue répugne à investir *lwi* des fonctions de datif pluriel, c'est qu'en raison de son emploi après les prépositions, sa valeur de singulier reste trop fortement sentie ; et il en est ainsi même lorsque, en passant du régime prépositionnel au régime verbal, *lwi*, *lywi* s'altère en *lu*, *lyu*, le lien qui unit la forme dérivée à la forme qui l'a engendrée étant trop visible encore. Le résultat est le même si c'est au contraire la forme du régime verbal *li* qui se substitue à la forme tonique *lwi* dans les fonctions de régime prépositionnel : *li* devient par là même incapable de supplanter *lor*, ou, s'il y réussit, il s'adjoint, comme on le verra plus loin, la particule *zi*, qui suffit à différencier le pluriel du singulier ¹.

Pas plus que l'adverbe *i*, le pronom *li* n'a réussi à supplanter *lor* du premier coup et dans tous les cas ; on a dû

1. Deux exceptions seulement : à Raon-l'Étape dans les Vosges et à Trévoux dans l'Ain *li* sert à la fois de datif sing., de datif pluriel et

hésiter longtemps entre les deux formes, avant de donner la préférence à *li*; nos patois gardent encore quelques traces de ces hésitations, particulièrement fréquentes dans la zone frontière. Des correspondants différents nous signalent dans l'Isère :

lyi et *lyou* aus Côtes d'Arey,
lyi et *lyæ* à Saint-Chef,
lyi et *lou* à Saint-Michel de Saint-Geoirs,
lyi et *lyo* à Semons,
li et *lyæ* à Luzinay,
lyi et *lyu* à Charavines,
li et *lûé* (cf. *lûé* adj. poss. = leur) à Saint-Pierre de
 Chandieu,
lyi et *lyou*, *lu* à Saint-Christophe-entre-deux-Guiers.

Le même correspondant nous dit qu'à Auzon dans la Haute-Loire on emploie comme datif pluriel *lyi* ou *lyæw*. Le maintien de *lor* est surtout fréquent après le verbe; citons :

<i>li</i>	av. verbe,	<i>law</i>	apr. verbe	à Virieu (Ain),
<i>li</i>	—	<i>you</i>	—	à Cour-les-Baume (Doubs),
<i>li</i>	—	<i>lou</i>	—	à La Salle (Hautes-Alpes),
<i>li</i>	—	<i>lu</i>	—	à Mélisey (Haute-Saône) et aus Avenières (Isère) ¹ ,
<i>yi</i>	—	<i>yæ</i>	—	à Nans ² (Doubs),

de régime prépositionnel du sing. ; mais après préposition, on emploie aussi *lu* à Raon, *lûi* à Trévoux; si ces dernières formes venaient à disparaître, il est probable que *li* dans les fonctions de datif pluriel ne tarderait pas à se changer en *li zi*.

1. Un 2^e corr. conserve *lu* même avant le verbe, et un 3^e emploie *lyi* dans tous les cas.

2. Un 2^e corr. conserve *yæ* dans toutes les positions.

<i>yi</i>	—	<i>ye</i>	—	à Epeugney ¹ (Doubs),
<i>yi</i>	—	<i>yu</i>	—	à Avanne (Doubs).

L'inverse est tout à fait exceptionnel; on dit pourtant *parla li* et *é lyæ balyon* à Marennes (Isère); et de même *lye* ou *lyæ* av. verbe, *lyi* apr. verbe à Saint-Didier-de-la-Tour (Isère). Parfois *lor* ne s'est maintenu que devant voyelle, comme à Blussans (Doubs) : *é yæ z é bëyi to*, mais *é li bëyan* ², et de même à Charnay (Rhône) où devant voyelle on hésite entre *li* et *lou zi*; mais le cas inverse est beaucoup plus fréquent :

ou *ly a balya tor*
é lyo balyon, parla lyo

à Faramans (Isère); et de même au Péage-de-Roussillon ³, à Saint-Jean-de-Bournay, à Voreppe dans l'Isère, à Péronnas dans l'Ain, à Fourneaux et à Juré dans la Loire, à La Chapelle-d'Aurec, à Cayres ⁴ et à Pradelles dans la Haute-Loire, à Remoray et à Mamirolle dans le Doubs, à Oyrières dans la Haute-Saône ⁵. Dans la lutte entre *li* et *lor*, c'est la forme la moins pleine et la plus apte à s'unir étroitement avec le verbe qui l'emporte en position proclitique et d'abord devant une voyelle; après le verbe au contraire, où le pronom est accentué, *lor* résiste plus vigoureusement et plus longtemps.

1. Mais *li* partout d'après un 2^e correspondant; à Refranche *yæ* se maintient aussi après le verbe; mais je ne sais si *i*, forme proclitique du pluriel, est à identifier avec *yi*, forme du singulier.

2. En fonction de possessif, *illorum* a donné *lu* à Blussans même, mais *yæ* dans le voisinage. Sur *i* à Blussans, voir plus haut, page 6.

3. *Lyæ-ly* d'après un corr., *lyæ-lyæz* d'après un autre; à Marennes *lyæ* ne subsiste que devant cons. en position proclitique, voir plus haut.

4. Un 2^e corr. conserve *yur* dans toutes les positions.

5. Pour plusieurs de ces communes, il est impossible de dire si la forme *y* qu'on emploie devant voyelle remonte à l'adv. *ibi* ou au pron. *illi* > *li*, *ly*, *y*.

Il reste à expliquer pourquoi et comment *li* s'est substitué à *lor*. Sur quelques points, il n'y a pas eu à proprement parler substitution ; mais *illi* ou *illui* d'une part, *illorum* de l'autre au cours de leur développement se sont rencontrés. C'est ainsi que parfois la forme tonique *lwi*, en se réduisant à *lu* pour prendre la place du datif *li*, s'est confondue avec *lu*, produit normal de *illorum* ¹. Nous montrerons dans un prochain article qu'au sud de l'Ain, notamment à Bourg-Saint-Christophe, et peut-être aussi dans quelques communes du Rhône, *li* plur. est sorti aussi régulièrement de *illorum*, que *li* sing. de *illi*. A Saint-Didier-de-la-Tour et au Pin (Isère), *illorum* a donné *lyæ* et *lyu* qui s'emploient encore aujourd'hui comme adjectifs possessifs (*lu* au Pin); mais *lyi*, issu de *illi*, passant à *lye*, on s'explique sans peine que la forme du singulier et celle du pluriel se soient confondues ². Le *lye* de Domeyrat (Haute-Loire) est peut-être aussi sorti à la fois de *lyi* et de *lyæ*, qui se sont conservés intacts dans le voisinage ³. Ce sont là des cas tout à fait exceptionnels; en général, l'unification du singulier et du pluriel s'est accomplie par la substitution de *li* à *lor*. Suffit-il, pour expliquer le phénomène, d'invoquer la tendance des parlers populaires à simplifier et à réduire leurs moyens d'expression par la suppression des distinctions superflues? Sans doute la distinction des nombres n'apparaît pas comme tellement nécessaire qu'on n'ait pu y renoncer

1. Plus d'un exemple du phénomène sera mentionné dans un prochain article.

2. Notre corr. de Saint-Didier conserve *lyæ* au féminin, mais il emploie *lye* au masc. Nos exemples sont trop peu nombreux pour que nous puissions dire si c'est là une distinction régulière ou un effet de l'arbitraire momentané de notre correspondant.

3. Au sud de la Drôme *li* est peut-être aussi sorti de *léy*, qui, dans quelques communes voisines, représente *illos* et *illorum*.

sans grand dommage pour la clarté; au régime prépositionnel même, il n'est pas rare, comme nous le verrons, qu'une seule forme suffise à traduire *lui* et *eus*, et une autre *elle* et *elles*. Mais ce qui prouve bien qu'elle n'est pas non plus complètement superflue, ce sont les efforts qu'on a faits çà et là pour la rétablir après l'avoir perdue. Pourquoi d'ailleurs ne disparaît-elle qu'à la 3^e personne? Pourquoi *me*, *te* ne prennent-ils jamais la place de *nous*, *vous*? *Li* n'a pu se substituer à *lor* que par l'effet d'une influence analogique assez puissante pour contrebalancer l'influence contraire des deux autres personnes et pour vaincre la répugnance de la langue à abandonner une distinction au moins utile, sinon nécessaire.

C'est probablement au pronom adverbial *i* que *li* doit de s'être introduit au pluriel à la place de *lor*. On est frappé en effet de la relation très étroite qu'on observe entre la substitution de *li* à *lor* et celle de *i* à *li* et à *lor*. Les deux phénomènes sont inséparables; il n'y a pas de limite bien nette entre l'aire de l'un et celle de l'autre : ces aires ne sont pas seulement contiguës, elles se pénètrent l'une l'autre, si bien que *li* apparaît souvent au milieu même d'une région où *i* domine, ou inversement; que dans un certain nombre de communes *i* et *li* coexistent, tant au pluriel qu'au singulier; qu'ailleurs, après la disparition de *lor*, ils se partagent les fonctions de régime verbal, l'un s'employant au singulier, l'autre au pluriel. Il faut admettre que partout à l'origine *i* et *li* se sont employés concurremment au singulier; mais *i* seul, grâce à sa nature adverbiale, pouvait aussi s'employer au pluriel à la place de *lor*. Une fois *lor* supplanté par *i*, l'équivalence de *i* et de *li* au singulier entraîna l'introduction de *li* aussi au pluriel. Puis l'une des deux formes a disparu, et c'est tantôt *i*, tantôt *li* qui a survécu, mais non sans qu'il reste des traces de l'état antérieur.

Sur l'un des domaines de *li* cette explication soulève quelques difficultés; tandis qu'au nord de notre région, dans les Vosges, dans la Haute-Saône, dans le Doubs et dans le Jura, au sud, dans la Drôme et dans la Haute-Saône, *i* et *li* voisinent partout et s'échangent sans cesse, au centre, dans l'Isère et dans les départements voisins, on ne relève que *li*; *i* semble inconnu. On peut supposer qu'après avoir contribué à introduire *li* au pluriel, il a renoncé, en faveur de ce dernier, à sa fonction de datif¹, pour se confiner dans celle de régime direct neutre, qu'il remplit précisément dans cette région, surtout peut-être parce qu'il lui était bien difficile, comme on l'a vu plus haut, de cumuler celle-ci avec celle-là. Mais il est possible aussi que ce ne soit pas *i* < *ibi*, mais *li* < *illic* qui ait aidé *li* < *illi* à passer du singulier au pluriel. On sait que l'adverbe *li* s'est maintenu dans une partie de la Rômania; on l'a signalé en italien, en rhéto-roman, en espagnol et en portugais; le provençal ancien le connaissait aussi², il subsiste encore dans les parlers du Sud de la France et ceux qui l'ont conservé emploient au régime indirect pour le singulier et pour le pluriel une seule et même forme qui peut remonter aussi bien à l'adverbe *illic* qu'au pronom *illi* et qui vraisemblablement les continue tous les deux³. Peut-être même *yi yé i* qui, dans d'autres parties de la France du Sud, jouent le double rôle d'adverbe et de pronom personnel, se rattachent-ils plutôt à ce *li* ancien qu'à *i*, issu de *ibi*⁴. Quoi

1. On a une preuve de son existence antérieure dans le *y* = *lui* d'une chanson bressane du XVIII^e siècle, l'*Oiseau de Foissiat*; voir Le Duc, *Recueil*, p. 98.

2. Voir Levy, *Prov. Suppl.-Wörterbuch*, s. *vo li*, t. IV, p. 392.

3. Cf. les deux cartes de l'*Atl. ling.*, 519 (qu'il y fut resté) et 761 (à le leur faire comprendre).

4. Koschwitz voit dans le *ié* provençal un « compromis » entre *li*, *lui*, *lei* et *i*. *Gram. de la l. des félibres*, § 54.

qu'il en soit, *li* adverbe et *li* pronom singulier se confondaient, et c'est l'adverbe qui a permis au pronom de passer du singulier au pluriel¹. La généralisation de *li* dans les fonctions de datif des deux nombres s'est-elle accomplie de la même façon au centre de notre région? Tout ce qu'on peut affirmer, en l'absence de preuves précises, c'est que *li* adverbe n'y était pas inconnu : M. Devaux en a relevé un exemple dans un texte du xiv^e siècle, originaire des environs de Vienne².

L. VIGNON.

1. Il y aurait lieu de rechercher aussi s'il n'y a pas quelque relation entre la disparition du possessif *lor*, supplanté par les continuateurs de *suus* au sud de la France et celle du pronom personnel *lor*, supplanté par *i* ou par *li*. L'identité des deux *lor* n'ayant jamais cessé d'être sentie, il est certain que si l'un faiblit et meurt, la force de résistance de l'autre en est diminuée d'autant.

2. *Essai*, etc., p. 374, note 1.

SUR
L'EMPLOI DU MOT « INDÉFINI »
EN GRAMMAIRE FRANÇAISE

IV

L'ARTICLE INDÉFINI.

Nous avons montré dans des articles antérieurs ¹ que le mot *indéfini* a logiquement une valeur toute différente de celle qu'on lui donne habituellement en grammaire, et qu'il ne peut qualifier ni des pronoms ni des adjectifs; nous avons exposé aussi comment il a été néanmoins dans notre grammaire appliqué à ces deux parties du discours. Nous publions aujourd'hui une étude analogue à propos de l'expression *article indéfini* : on y verra plus clairement encore que dans les précédentes l'esprit conservateur des grammairiens, l'influence, même sur des hommes remarquables, des termes auxquels ils sont accoutumés dès le début de leurs études, et qu'ils maintiennent, en en détournant le sens, plutôt que d'y renoncer.

*
* *

Article est le mot latin *articulus*, équivalent du grec ἄρθρον; ce mot ἄρθρον, qui signifie « jointure, articulation », comme *articulus* et *article* au sens médical, est

1. *Revue de philologie française*, XV, 292; XVI, 129; XVIII, 46.

employé par Aristote comme terme de grammaire, avec, à ce qu'il semble, le sens de « petite partie, petit mot », qui se tire facilement du sens primitif : ἄρθρον désigne en effet chez Aristote non seulement ce que nous appelons l'article, mais le pronom οὗτος, des prépositions et même le verbe φημι en parenthèse. Ce sens que M. Bailly donne dans son dictionnaire comme une extension du sens grammatical d'ἄρθρον nous semble au contraire plus voisin du sens primitif, qui s'est restreint ensuite à désigner ὁ, ἡ, τὸ, emploi qui se rencontre, d'après le même dictionnaire, chez Denys d'Halicarnasse et chez Plutarque. Chez les grammairiens proprement dits comme Apollonius Dyscole, le mot ἄρθρον désigne tantôt ce que nous appelons l'article, ἄρθρον προτάχτικον, tantôt le pronom relatif, ἄρθρον ὑποτάχτικον, ce rapprochement et cette division étant justifiés par la ressemblance formelle de l'article et du relatif, surtout dans les textes homériques. Dans ces expressions ἄρθρον ne peut signifier que *petit mot*. Les stoïciens rapprochaient aussi le pronom de l'article, mais les classaient autrement. Parlant des parties du discours, Priscien nous apprend que les stoïciens n'en comptaient que cinq : en effet « confondant pronoms et articles, ils appelaient les pronoms des *articles finis* (définis)¹ et les articles proprement dits (que nous n'avons pas) *articles infinis* (indéfinis), ou, suivant d'autres, confondant articles et pronoms ils appelaient les articles pronoms articulaires, en quoi nous autres Latins nous les suivons encore, bien que nous ne trouvions pas vraiment d'article dans notre langue »². Quel que soit le sens que les stoïciens aient donné aux mots *défini* et *indéfini*, nous voyons dans cette classification

1. Les dictionnaires latins-français traduisent par *défini* et *indéfini* les adjectifs *finitus* et *infinitus* employés par Priscien.

2. Priscien, liv. II, par. 16, Ed. Keil, II, p. 54.

l'origine de nos articles défini et indéfini : il est certain qu'avec les mêmes mots nous exprimons d'autres idées.

Priscien répète plusieurs fois, avec une insistance surprenante, l'affirmation que les Latins n'ont pas d'article : c'est qu'il avait à lutter sur ce point contre des habitudes provenant de l'enseignement élémentaire. Les grammairiens, voyant que les noms grecs étaient dans la déclinaison précédés d'un article, avaient imaginé de présenter de même la déclinaison des mots latins, et ils avaient choisi pour cet usage *hic*, *haec*, *hoc*. « Il n'est pas surprenant, dit Priscien, que nous les ayons employés en guise d'articles parce que les Grecs emploient comme articles et comme pronoms les mêmes mots ὁ, ἡ, τό, d'où est venu chez nous l'emploi de *hic*, *haec*, *hoc*, comme pronoms articulaires ¹. » Et plus loin : « la langue latine n'a pas d'article prépositif, προτάτικον, car le pronom *hic*, *haec*, *hoc* que les grammairiens emploient dans la déclinaison des noms en guise d'article prépositif, n'a jamais dans le langage le sens d'un article ². » On plaçait même *hic*, *haec*, *hoc* devant d'autres pronoms, probablement devant *idem* pour correspondre à ὁ αὐτός. Probus rapporte une opinion de Pline le Jeune selon lequel *hic* doit être appelé pronom lorsqu'il est décliné seul, mais article lorsqu'il est décliné avec une autre partie du discours, par exemple *hic Cato*, *hujus Catonis* ³. Donat après avoir dit que les Latins ne comptent pas l'article parmi les parties du discours, considère *hic* comme article lorsqu'il est joint à des pronoms, des noms ou des participes ⁴. Détail plus intéressant encore pour notre thèse, le dictionnaire de Quicherat (42^e édition) au mot *finitus*, cite

1. Priscien, livre XII, par. 9, Ed. Keil, II, 581.

2. Priscien, livre XVII, par. 27, Ed. Keil, III, 120.

3. Probus, Ed. Keil, IV, 133.

4. Donat, Ed. Keil, IV, 381.

l'expression *articulus finitus*, article défini, par laquelle Varron désigne le pronom *hic*.

On sait quelle a été l'importance de Donat et surtout de Priscien pour les grammairiens du moyen âge : leurs théories sur l'article ont été, comme les autres, conservées et commentées ; mais l'usage de placer devant les mots déclinés le pronom *hic* en manière d'article a également subsisté dans l'enseignement élémentaire. Un commentateur de Priscien, Robert Kilwardby, archevêque de Cantorbéry, mort en 1279, explique que « chez nous (il parle du latin comme de sa langue maternelle) les articles n'étaient pas nécessaires parce que les noms ont des inflexions diverses pour les différents genres, nombres et cas, ce qui n'avait pas lieu en grec¹ ». Il prouve son ignorance du grec par quelques autres énormités ; mais ce n'est pas ce qui nous intéresse : ce que nous retenons de son commentaire, c'est que pour les grammairiens du moyen âge, l'article, là où il existe, sert à marquer les genres, les nombres et les cas. C'est le rôle que, dans l'enseignement élémentaire, on attribuait au pronom *hic*, à cette époque comme au temps de Priscien ; voici ce que dit à ce sujet un manuscrit du xiv^e siècle : « Quantes articles sont ? III. Quiex ? hic et hec et hoc. Hic est le masculin, hec est le féminin, hoc est le neutre². » Ce sont ces théories sur la nature et la fonction de l'article en latin qui ont été transmises aux premiers grammairiens français du xvi^e siècle. En effet, « les autorités grammaticales du xiv^e siècle furent encore longtemps en

1. Thurot, *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXII, 2^e partie, p. 126. Ce Robert Kilwardby nous semble bien être le même qu'un certain maître de quili verbi, auteur également d'un commentaire sur le XVII^e et le XVIII^e livre de Priscien et dont Thurot dit que le nom est certainement altéré.

2. Thurot, *loc. cit.*

honneur dans l'Europe du Nord. Le Doctrinal d'Alexandre de Villedieu en particulier persista jusqu'au xvi^e siècle avec cette ténacité propre aux livres qui servent à l'enseignement ». Il est vrai qu'en 1542 Alexandre avait complètement disparu des écoles de Paris; « on en revient aux définitions de Donat et de Priscien purés et simples¹ ». Mais c'est précisément chez Priscien que se trouve la division des articles en définis et indéfinis.

Cette division ne paraît pas pourtant chez les grammairiens du xvi^e siècle. Dubois parle à peine de l'article qu'il confond avec les pronoms, ce qui est conforme aux doctrines du moyen âge et de Priscien. Il serait surprenant que les premiers auteurs de grammaires françaises n'eussent pas appliqué au français la méthode et la classification à laquelle ils étaient accoutumés pour le latin. Dubois indique encore que l'article sert dans la déclinaison à marquer les cas, pour lesquels les mots français n'ont pas de terminaisons spéciales. *Le* traduit *ille*, *illud*, *la* traduit *illa*; génitif *de*, *du* (*illius*) etc. Il indique aussi que dans un sens vague on emploie la préposition seule : *faire fonction de maistre*; devant le mot qui sera déterminé, restreint par ce qui suit, on met l'article : *la fonction du maistre de la maison*². Cette remarque est importante à relever, car elle contient la théorie moderne de l'article : Dubois ne l'a trouvée sans doute chez aucun de ses prédécesseurs, mais dans l'observation des faits.

Meigret, plus original que Dubois, puisqu'il affirme que la langue française ne connaît pas les cas, ne donne cependant pas place à l'article parmi les parties du discours; et dans le chapitre qu'il consacre à l'article, il est moins net

1. Thurot, *op. cit.*, p. 496, 499.

2. Livet, *La Grammaire française et les grammairiens du XVI^e siècle*, p. 31, 32.

que son devancier. « La langue française n'a véritablement que deux articles du singulier, qui sont *le* pour le masculin, *la* pour le féminin ; qui ont en commun *les* pour leur pluriel. — Au regard de *de*, *du*, *des*, ils sont plus véritablement prépositions qu'articles. » Dubois avait mieux distingué la valeur de *de* et de *du*. Pourtant, comme lui, Meigret note que « les articles ont quelquefois quelque restriction, approchés d'un certain individué, comme : j'ai vu l'homme qui a couru deux cents pas¹ ». Mais il ne se tire pas mieux que son prédécesseur de la difficulté qui se présentait à ces premiers grammairiens français : il s'agissait pour eux de voir et de mettre en lumière ce qui correspond dans notre langue à la déclinaison latine. Les formes de l'article jouent en ce point un rôle important : Dubois, qui conserve la déclinaison, distingue l'article *du* de la préposition *de* ; Meigret n'admet pas la déclinaison, mais range ensemble *de* et *du* parmi les prépositions. Ses successeurs feront au contraire de ces deux mots des articles, et il faudra plus de deux siècles pour que la distinction indiquée par Dubois soit adoptée.

Ramus n'apporte rien de bien nouveau en ce qui concerne l'article. Comme Dubois et Meigret il remarque que « l'article retreint parfois par une sinécdoche le nom commun à un certain, comme quand nous disons : *le Roy a commandé de poser les armes*, nous entendons *Charles*² ». Comme Meigret il considère *au*, *aux*, *du*, *des* comme des prépositions : « Six prépositions, *a*, *au*, *aux*, *de*, *du*, *des* embrassent toute la gouvernance des noms et des verbes : à et *de* avec article ou bien sans article³, selon l'exigence prescrite ; les autres totalement sans article ». Il ajoute : « *a*

1. Livet, *op. cit.*, p. 69.

2. Livet, *op. cit.*, p. 239.

3. Livet, *op. cit.*, p. 260, 261.

et *de* sont communes a tout nombre et genre ; *a* au génitif, datif, accusatif, ablatif ; *de* au génitif et ablatif¹. » De cette dernière remarque il faut rapprocher la suivante, qui est plus générale, relative aux *mots de nombre*, c'est-à-dire aux mots qui outre leur signification principale peuvent exprimer le singulier et le pluriel : « le mot de nombre, dit-il, est *finit* ou *infini* ; *finit* quand il signifie son nombre par certaines terminaisons, comme *les cerfs courent* ; l'infini, au contraire, comme *courir, aimer*². » Nous retrouvons ainsi dans une grammaire française les termes de fini et d'infini que nous avons trouvés d'abord chez Priscien ; et c'est bien à Priscien, dont il est le disciple, que Ramus les a empruntés, mais en leur donnant un sens nouveau. Dans le passage que nous avons relevé *fini* est synonyme de *variable* et *infini* synonyme d'invariable : on verra plus loin l'importance de cette remarque.

Robert Estienne donne une place à l'article parmi les parties d'oraison. Pour lui « articles sont petits mots d'une syllabe faisans ung mot ; on s'en sert pour donner à cognoistre les cas des Latins³ ». C'est, à peine modifiée, la définition que donnaient les grammairiens du moyen âge, et qui remonte à l'époque latine. « Les deux principaux, et qui proprement doibvent estre nommez articles sont *le* pour les masculins et *la* pour les femenins singuliers, qui ont pour le pluriel soit masculin soit femenin *les* : lesquels articles sont empruntez des pronoms *ille, illa, illi* ; les autres *de, du, des, a, au, aux*, sont empruntez des prépositions⁴. » La liste que donne R. Estienne est conforme à sa définition, mais on ne voit pas bien s'il con-

1. Livet, *op. cit.*, p. 262.

2. Livet, *op. cit.*, p. 216.

3. Livet, *op. cit.*, p. 402, 403.

4. Livet, *op. cit.*, p. 403.

sidère *à* et *de* comme des prépositions faisant fonctions d'articles, ou comme des articles se rattachant pour l'étymologie à des prépositions. La classification qu'il propose est différente de celle de Meigret, mais elle n'est pas plus nette. Il fait en outre une remarque très importante : « souvent nous usons de ces deux mots *ung* et *une* comme d'articles, disans : *ung livre, une femme*¹. » Cette indication, qui, selon Livet, est déjà dans Palsgrave, n'a rien de surprenant : le mot *mulier*, pour reprendre l'exemple de Estienne, se traduit en français tantôt par *la femme*, tantôt par *une femme*. *Une* comme *la* sert à marquer le genre, le cas, le nombre du mot *femme* et il rentre bien dans la définition donnée du mot *article*. Nous voyons ainsi paraître un élément nouveau de la question qui nous occupe.

Henri Estienne n'admet pas que *un* soit article : « Ceste particule *un* s'appelle improprement article et est quelquefois du tout superflue, comme en l'exemple précédent (il luy fault trouver femme ou une femme); quelques fois elle n'est point superflue, mais est comme une pièce servant à l'usage des cas, comme on dit : *voila un livre*, et non pas *voila livre* : et toutes fois tant s'en fault qu'elle soit article, que mesmes elle luy est opposée. Car si je dis *voila le livre*, ce propos est comme opposé à cestuy-cy, *voila un livre* : d'autant que ce premier parle particulièrement d'un certain livre, le second parle generally, et laisse incertain de quel livre on entend² ». R. Estienne dit encore : l'article « denote quelque chose dequoy on a parlé ou dequoy il est mention : *j'ay veu l'homme qui a fait cela*³ ». C'est une théorie toute nouvelle qui attribue à l'article une valeur logique au lieu d'une fonction gramma-

1. Livet, *op. cit.*, p. 404.

2. Livet, *op. cit.*, p. 404.

3. Livet, *op. cit.*, p. 406.

ticale. On ne pouvait la tirer du latin, puisque le pseudo-article *hic*, *haec*, *hoc* ne s'emploie que pour enseigner la déclinaison. R. Estienne l'a sans doute tirée du grec ; ce passage de H. Estienne le confirme : « En premier lieu, comme le grec use de son article pour discerner une généralité de la particularité, ne plus ne moins use le langage françois du sien. Exemple : *on luy a fait autant d'honneur que s'il eust esté Roy*, cela s'entendra généralement. Mais si deux François ou deux Espagnols parlant ensemble disent : *on luy a fait autant d'honneur que s'il eust esté le Roy*, les François s'ententendront touchant le Roy de France, et les Espagnols touchant le Roy d'Espagne¹. » Nous relèverons encore un passage de R. Estienne qui montre bien l'influence du grec sur sa grammaire françoise : « Il ne s'ensuit pas que si ordinairement *ceux* sert de pronom il ne puisse aussi quelquefois servir d'article... Et mesme tout ainsi qu'on adjouste *ci* après *ceux* quand il sert de pronom, aussi le populaire (lequel je n'avoue pas toutesfois) adjouste souvent cette particule *les* au-devant de *ceux* tenant lieu d'article, comme *les ceux de la maison*. C'est la tournure grecque : *οἱ ἀπὸ τῆς οἰκίας*². » *Ceux* est baptisé article parce qu'il traduit un article grec.

Nous avons insisté longuement sur les théories des grammairiens du xvi^e siècle bien que nous n'ayons pas trouvé chez eus joint au mot article le mot *indéfini* qui fait l'objet spécial de notre travail : c'est qu'en premier lieu nous avons voulu montrer l'influence des grammaires latine et grecque sur les débuts de notre grammaire, c'est

1. *Traité de la conformité du françois avec le grec*. Meigret et Ramus avaient déjà dit quelque chose d'analogue (cf. *supra*, p. 26); mais H. Estienne donne comme fonction essentielle de l'article ce que ses prédécesseurs considéraient comme un accident.

2. Livet, *op. cit.*, p. 409.

qu'ensuite il n'est pas possible de comprendre les opinions des grammairiens des siècles suivants sur l'article indéfini si l'on ne connaît pas celles de Dubois, de Meigret, de Ramus et des Estienne sur l'article. Ces opinions peuvent se résumer ainsi : 1° les articles sont de petits mots employés dans la déclinaison des noms ; 2° *le, la, les* sont reconnus par tous comme articles ; 3° sur *à, au, aux, de, du, des, un, une* il n'y a pas accord.

Les grammairiens du xviii^e siècle ont essayé de résoudre cette dernière partie du problème, et c'est pour cela qu'ils ont eu recours aux mots *défini* et *indéfini*, soit en les empruntant aux Latins, soit en les reprenant à Ramus, avec une légère modification de forme. Voici ce que dit la grammaire de Oudin : « On distingue les articles en *definy* et *indefiny*. Article masculin : *definy le, du, au* ; féminin : *la, de la, à la*. Article *indefiny* : génitif et ablatif : *de* ; datif *à*. » C'est bien la théorie des grammairiens du xvi^e siècle suivant laquelle l'article est un petit mot qui sert à marquer les cas ; *le, du, au* est appelé défini parce qu'il est variable, *de* et *à* sont dits indéfinis parce qu'ils s'emploient indifféremment pour le masculin et le féminin, le singulier et le pluriel, et pour plusieurs cas : c'est le sens que nous avons trouvé chez Ramus¹. C'est cette théorie qu'a connue Vaugelas ; s'il blâme l'emploi du relatif dans la phrase : « il a été blessé d'un coup de flèche, qui était empoisonnée », c'est que le mot flèche n'est précédé là que d'un article *indéfini* qui est *de*². L'Académie n'exprime aucune opinion sur la question.

A cette théorie qui n'attribue au mot article qu'une valeur grammaticale, les grammairiens de Port-Royal en

1. Cette explication des mots *défini* et *indéfini* est donnée par un auteur de grammaire du xviii^e siècle, Sauvage de Villaine.

2. Vaugelas, *Remarques*, Édition Chassang, II, 6.

opposent une autre qui lui attribue une valeur logique. « On a inventé de certaines particules, appelées *articles*, qui en déterminent la signification (des noms) d'une autre manière (que les nombres) tant dans le singulier que dans le pluriel..... Les langues nouvelles en ont deux ; l'un que l'on appelle *défini*, comme *le*, *la* en françois ; et l'autre *indéfini*, *un*, *une*¹. » Cette classification nous semble inspirée surtout par les réflexions d'H. Estienne que nous avons relevées : il n'est pas étonnant que les hellénistes de Port-Royal aient connu et pratiqué les œuvres du fougueux admirateur de la langue grecque. Il est vrai que H. Estienne soutient que *un* n'est pas article, mais il montre que « *le* » *détermine* un certain objet, tandis que « *un* » laisse *incertain* de quel objet il s'agit : négligeant la première objection, c'est cette distinction seule que la *Grammaire générale* retient sous les noms de défini et d'indéfini empruntés à l'autre théorie ; l'emprunt a été facilité par ce fait que, dans la *Grammaire générale*, le mot *indéfini* était devenu vacant, puisque *à* et *de* étaient rangés parmi les prépositions. Les auteurs étaient trop habitués à l'expression *article défini* pour ne pas la conserver, et il fallait bien trouver un article indéfini pour faire pendant : *un* se trouvait tout à point indiqué par les Estienne pour en remplir la place. C'est bien ce que nous indiquions au début de cette étude : la théorie est nouvelle (au moins en ce qui concerne *un*), mais les mots sont anciens et pris dans un sens tout différent de celui qu'on leur a donné jusque là. Il faut remarquer d'ailleurs que la *Grammaire générale* n'indique pas d'une façon précise la fonction de ce nouvel article indéfini *un*.

Les grammairiens postérieurs firent ce qu'avaient fait les

1. *Grammaire générale*, livre II, chap. VII.

grammairiens de Port-Royal; ils conservèrent la définition ancienne de l'article : petit mot qui sert à marquer les cas, continuèrent à considérer *à* et *de* comme des articles indéfinis, et ajoutèrent l'idée nouvelle que *un* était également article. Il y a sans doute quelques différences entre les systèmes de La Touche, de Chifflet, de Buffier, de Vallart, de Restaut, mais aucune ne mérite d'être relevée : chacun modifie sur quelque point de détail la classification de ses prédécesseurs, pour la compliquer généralement, mais aucun ne critique la théorie admise sur l'article¹. Il n'en est pas de même pour l'abbé Girard qui traite la question de façon toute nouvelle. Il importe de remarquer que la solution qu'il propose pour l'article est intimement liée à un fait beaucoup plus général, à ce qu'on pourrait appeler l'affranchissement, et mieux *la nationalisation de la grammaire française*. Girard a bien vu la difficulté que nous avons signalée à plusieurs reprises : « On s'est imposé, dit-il, la loi de ne point faire abus des termes. C'est pourquoi on n'a pu se résoudre à conserver une idée défectueuse ni une expression impropre par *attachement à la première éducation* ; alors on n'a point hésité à substituer un autre terme à celui qu'on avait appris dans le Collège : *on s'est mis hors de la férule des précepteurs*². » Il s'est donc efforcé d'affranchir notre grammaire du joug de la latinité, particulièrement en ce qui concerne les déclinaisons, dont presque tous ses prédécesseurs, malgré l'exemple de Meigret, admettaient l'existence en français. Il explique très bien comment cette opinion s'est maintenue : « En étudiant au Collège, on a vu que les mots latins varioient leur terminaison par rapport aux diversités du régime dans

1. Nous avons donné quelques indications sur ces systèmes dans un article précédent : *Revue de Philologie française*, XVIII, p. 60 et suiv.

2. Girard, *Les vrais principes de la langue française*. Préface, IV et V.

lequel on les plaçait : que ces diverses terminaisons étaient nommées cas ; et comme dans ces Écoles on n'est occupé que de la langue latine, les régens s'appliquant uniquement à la rendre intelligible à la jeunesse par des traductions convenables, sans songer à se former des principes sur celle qu'ils parlent naturellement, il est arrivé qu'ils ont également nommé *génitif*, *datif* en françois ce qui répondait à ces cas dans leurs traductions, sans faire attention que nôtre langue marque par des Prépositions le régime que la Latine marque par des Cas¹. » Il faut donc « faire main-basse sur ces Nominatif, Génitif, Accusatif, Vocatif, Ablatif, comme sur des Barbares, intrus pour renverser les loix fondamentales de nôtre Grammaire et pour être les instruments odieux de son esclavage² ».

Personne ne conteste aujourd'hui l'affirmation, hardie au XVIII^e siècle, que les substantifs français ne sont pas susceptibles de déclinaison comme les substantifs latins. De cette affirmation résultent des conséquences importantes en ce qui concerne la théorie de l'article : s'il n'y a pas de cas en français, *à* et *de* ne peuvent être considérés que comme des prépositions ; ce ne sont pas des articles, ni, à plus forte raison, des articles indéfinis. On ne peut non plus conserver la définition de l'article répétée depuis R. Estienne : « articles sont petits mots qui donnent à connaître les cas » ; il faut admettre avec les grammairiens de Port-Royal que l'article a une valeur logique, qu'il sert à déterminer le mot qu'il accompagne : « l'article, dit Girard, est un mot établi pour annoncer et particulariser simplement la chose sans la nommer³. » Cette définition nous ramène à ce que disait H. Estienne : comme lui

1. Girard, *op. cit.*, I, p. 174.

2. Girard, *op. cit.*, I, p. 166.

3. Girard, *op. cit.*, I, p. 153.

Girard en conclut qu'il n'y a en français qu'un article, *le*, *la*, *les* et que *un*, *une* ne doit pas plus que *à* et *de* être appelé *article*, même *indéfini*. « Je ne ferai pas plus de grâce au mot *un* que j'en ai fait aux mots *à* et *de* ou plutôt je lui rendrai la même justice en le renvoyant dans sa patrie..... il a une valeur bien différente de celle de l'article; puisque celui-ci se borne à distinguer et annoncer uniquement l'espèce, et que celui-la fait un extrait dans la totalité de l'espèce en réduisant la dénomination à un individu, par conséquent il y exprime l'unité. Il est vrai que ce n'est pas cette unité calculative qui, présentant une idée numérale, fixe la dénomination à un sujet, avec exclusion de tous les autres... c'est une unité vague qui prend indistinctement dans la totalité de l'espèce un individu comme exemple, pour la présenter par l'un des sujets qui la composent et non pour en exclure les autres ¹. »

L'argumentation de l'abbé Girard résout le problème dont nous avons indiqué les aspects successifs d'une façon qui semble définitive : il n'y a en français qu'un article, *le*, *la*, *les*; il n'y a donc pas lieu de parler d'article *défini* ni *indéfini*. Cette opinion a été reprise et développée par tous les grammairiens philosophes, en particulier Dumarsais, Beauzée, Duclos. Elle a été admise par Girault-Duvivier dans sa *Grammaire des Grammaires*, et Bescherelle dans sa *Grammaire nationale* ² déclare que considérer *un* et *une* comme des articles c'est confondre toutes les notions, et que les considérer comme des articles indéterminés (ce mot équivaut pour lui à indéfini) est une absurdité. La grammaire comparée est d'accord sur ce point avec la grammaire philosophique; Thurot donne de l'article la définition suivante : « L'article est un pronom démonstratif que l'on ajoute au substantif

1. Girard, *op. cit.*, I, p. 200-201.

2. 10^e édition, 1860, p. 160.

pour marquer que l'étendue donnée à sa signification est déterminée¹ ». Cette définition ne s'applique en français qu'à *le*, *la*, *les* et aus formes qui en sont dérivées. On s'attent à ce que, dans ces conditions, l'expression *article indéfini* ait disparu de nos grammaires : il n'en est rien. Deux ans après la publication du livre de l'abbé Girard, un auteur de grammaire élémentaire déclare qu'il y a en français un article *indéfini*, *de* pour le génitif et l'ablatif, *à* pour le datif, *ô* pour le vocatif². La plupart des grammaires actuellement en usage dans les classes enseignent que *le* est l'*article défini*, et *un* l'*article indéfini*. Ces deux termes empruntés à Priscien qui les cite d'après les stoïciens pour en condamner l'usage en grammaire latine, employés avec des sens différents suivant les époques et les systèmes, se sont ainsi transmis jusqu'à nos jours, bien que depuis plus d'un siècle et demi (même depuis plus de trois siècles, si l'on remonte jusqu'à Henri Estienne) on en ait montré l'impropriété et l'inutilité. Bel exemple de « la ténacité propre aux livres qui servent à l'enseignement ».

*
* *

Pour terminer cette série d'études sur l'emploi du mot indéfini en grammaire française, il nous reste à parler des *passés défini* et *indéfini*. La question d'origine est ici beaucoup plus simple et nous en avons dit assez sur ce point pour ne pas y revenir³. L'emploi contradictoire des deux termes par les différents grammairiens (l'un appelant définie la forme que l'autre appelle indéfinie, et *vice versa*) montre

1. Riemann et Goelzer, *Syntaxe comparée du grec et du latin*, p. 794.

2. Sauvage de Villaine, *Abrégé de la grammaire française*, Paris, 1749, p. 27.

3. *Revue de Philologie française*, XVIII, p. 51 et suiv.

assez qu'ils sont mal choisis. Pour les remplacer, on peut proposer deux solutions : si l'on s'en tient à la forme, on appellera *j'aimai* « *passé simple* », et *j'ai aimé* « *passé composé* » ; si l'on croit utile que le nom donné au temps renseigne sur sa fonction on appellera *j'aimai* « *passé* » et *j'ai aimé* « *parfait* », en observant que cette dernière forme a aussi le sens du passé, tandis que la première n'a pas celui du parfait ¹.

H. YON.

1. Cf. Clédât, *Revue de Philologie française*, XVIII, 60, note 1, et XVII, 24.

ÉTYMOLOGIES FRANÇAISES

ANC. FR. *ESTRAIER*

Ce mot est adjectif, substantif et verbe. Adjectif, il signifie « errant, vagabond » ; verbe, il signifie le plus souvent « errer » ¹ ; mais il a en outre deux significations propres à la langue du droit : au sens intransitif, « être sans possesseur légitime », en parlant d'un bien (c'est la définition de Godefroy ²) ; au sens transitif, « laisser en la garde d'un étranger » ; à ces deux acceptions se rattachent manifestement les substantifs *estraier*, *-e*, lesquels s'appliquent aux fiefs qui, faute d'héritier légitime, faisaient retour au suzerain ³. Ces diverses acceptions ont été suffisamment élucidées par les lexicographes et les historiens du droit, et il serait superflu d'y revenir. Mais il n'en va pas de même de l'étymologie, et c'est d'elle seule qu'il sera question ici.

Diez est le premier, à ma connaissance, qui se soit occupé

1. Spécialement en parlant d'un cheval qui a perdu son cavalier : ainsi dans le *Perceval* en vers, 13876, 19298, 36397, 43800 (où il est adjectif) ; 19803, 20308 (verbe) ; de là « égaré, effaré », en parlant d'une personne (*ib.*, 26432, 33501).

2. *Dict. de l'ancienne langue*, III, 637.

3. Le rapport du bas latin *extraierius* (mal lu *extraterius*, par Du Cange, III, 192, a) avec le fr. *estraier* a été parfaitement élucidé par M. P. Meyer dans un article dont il va être question. L'application primitive du mot au cheval me paraît en expliquer les acceptions juridiques : les biens sans maître auront été assimilés au cheval sans cavalier.

de cette famille de mots ¹. Frappé de l'identité « littérale » entre le prov. *estradier* et le fr. *estraier*, il propose, avec quelque hésitation, de voir dans le second, comme dans le premier, un dérivé de *strata*. En 1856, E. du Méril, qui paraît n'avoir pas connu l'article de Diez, réunissait, dans son Glossaire de *Floire et Blancheflor*, quelques exemples du mot et le tirait du lat. *extra*. En 1859, Gachet, ignorant, lui aussi, ses prédécesseurs, écrit sur ce mot, dans son *Glossaire roman des chroniques de Godefroy de Bouillon*, etc., une note qui est un parfait modèle de confusion. Il commence par attribuer à Diez l'étymologie *extravagare*, que l'illustre savant avait proposée (II c, p. 578) pour le prov. *estragnar* et non pour le fr. *estraier*. Ce mot, ajoute-t-il (c'est du verbe qu'il s'agit), « nous semble venir du latin *extrahere*, esp. *estraer*... L'*estraier* n'est-il pas aussi « extrait » de son pays ? On pourrait de plus comparer ce mot à l'it. *straniere*. »

Deus ans après, M. P. Meyer, rendant compte de cette publication ², après d'excellentes observations sur les différents sens et fonctions du mot, repoussait les hypothèses de Gachet, et se prononçait en faveur de *extravagare*. Diez, publiant, la même année, la seconde édition de son livre, ne paraissait point disposé à endosser la paternité de cette étymologie et continuait à voir dans *estraier* un dérivé de *strata* (II c, à *estragnar*) ³. — M. Kœrting cite le mot dans deus articles, entre lesquels on ne saurait lever la contradiction qu'à la condition de nier toute parenté étymologique entre l'adjectif et le verbe : dans le premier (3530) il adopte l'opinion de M. Meyer et rattache *estraier*, comme

1. *Etym. Wœrt.*, I, à *strada* ; 4^e éd., p. 309.

2. *Revue germanique*, XVII (1861), p. 452-3.

3. La note ajoutée par Scheler à la 4^e édition (*Anhang*, p. 761, à *stragnar*) ne traite pas la question étymologique.

estraguar, à *extravagare* ; dans le second, il soutient l'idée de Diez et voit dans l'adjectif l'équivalent du provençal *estradièr* ¹.

Je néglige naturellement les vagues suggestions de Du Méril et Gachet, pures fantaisies d'amateurs, et, prenant le contre-pied de l'éclectisme de M. Kœrting, je me sens obligé à repousser également les hypothèses **stratarius* et *extravagare*.

La seconde repose tout entière sur l'assimilation de *estraier* (verbe) au prov. *estragar*. Mais la parenté de ces deux mots est plus que douteuse. Parmi les sens variés de *estragar* (et *estracar*), aucun ne permet de rattacher le mot à *extravagare* ². La forme, au reste, ne convient guère mieux que le sens : il est évidemment inutile de discuter aujourd'hui une étymologie qu'il était tout naturel de proposer en 1861.

La première aussi soulève bien des difficultés : **stratarius* pourrait, il est vrai, donner *estraier* ; mais **stratare* ne pourrait aboutir qu'à *estreer* ; or la première forme est seule attestée par les textes en vers, les plus anciens et les seuls probants ². Cette hypothèse serait toutefois acceptable, à condition de la modifier légèrement : il suffirait de partir de **stradiare* pour aboutir normalement à *estraier* (cf. *raïer*, *moiuel*) ; on supposerait alors que le mot a été formé tardivement, après la sonorisation de la dentale sourde. Mais j'avoue que le développement du sens m'arrête : **stratarius* ne peut signifier que « celui qui fréquente les routes », et c'est en effet ce sens qui se trouve à la base de toutes les

1. Je dois dire que cette contradiction est propre à la seconde édition ; la première, à *extravagare* (n° 3057), ne faisait aucune mention d'*estraier*.

2. C'est aussi cette forme qui est supposée par l'angl. *to stray*, qui prouve l'existence du mot en Normandie dès la fin du XI^e siècle ; cf. encore l'adj. *astray*, « égaré ».

acceptions provençales, lesquelles excluent un **ex-stratarrius*, auquel on pourrait aussi songer.

Je propose **extraviarius* pour l'adjectif, **extraviare* pour le verbe (sans me prononcer sur le rapport chronologique des deux formations). Il ne faudrait pas objecter que la chute de *v* entre voyelle et yod est inusitée, comme l'attestent *legier*, *alegier*, *abregier*, etc., car l'*i*, étant tonique dans *via*, n'avait pas, dans le dérivé *extraviare*, le caractère d'une semi-voyelle. La chute du *v* entre *a* et *e*, *i* est attestée, par exemple, dans *Faentia*, *paimentum*, *failla*¹. Le *v* a-t-il disparu complètement, comme dans ces formes? S'est-il d'abord vocalisé, puis fondu dans l'*i* suivant? Je ne sais. En tout cas **extra(u)arius*, **extra(u)iare* ne me paraissent pas plus invraisemblables que *au(i)xellus*, *au(i)cionem*.

FRANÇ. POULE, terme de jeu.

« Au billard, au trictrac et à quelques autres jeux, dit Littré, faire une poule c'est faire une partie où tous les joueurs mettent une somme formant une mise totale qui appartient au joueur qui a gagné successivement tous les autres. » C'est « peut-être, dit le *Dictionnaire général*, par allusion au coq qui prent toutes les poules ». Mais je suis persuadé que les auteurs même de cette ingénieuse explication n'en étaient pas absolument satisfaits. Si l'on réfléchit que ce mot désigne l'ensemble des mises (c'est aussi son sens exact dans la langue du turf), on n'hésitera pas sans doute à y reconnaître l'anglais *pool* : il y aura eu comparaison entre les eaus qui se réunissent pour former un étang, et les mises qui, venues de tous côtés, forment une somme globale. Peut-être aussi a-t-on établi

1. Voy. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, I, 103.

quelque rapprochement entre la cuvette où se rassemblent les eaus et le récipient, généralement placé au centre de la table, où les sommes sont déposées. La date tardive de l'apparition du mot, dont le plus ancien exemple est de M^{me} de Sévigné (dans le *Dictionnaire général*), ne contredit pas cette hypothèse ¹. Si elle est acceptée, il faudra désormais distinguer dans les dictionnaires *poule*, terme de jeu, de *poule* > *pullam*.

ANC. FR. *TALEMELE*, *TALEMETE*

Par un hasard très singulier, ces deux mots n'ont été, que je sache, relevés dans aucun texte ; ils manquent, du moins, à tous les dictionnaires que j'ai pu consulter. Mais leur existence peut être sûrement induite de celle des dérivés *talemelier*, *talemetier*, qui furent en usage, au moins, dans divers coins de province, jusqu'au xvii^e siècle, (Voy. Godefroy, VII, 631, col. 3.) Ils désignaient une variété de pain ou une sorte de gâteau, puisque *talemelier* signifiait « boulangier » ou « pâtissier » ². Aucun philologue moderne ne s'est, à ma connaissance, occupé ni de *talemele* (bornons-nous pour l'instant à cette première forme), ni de *talemelier*. Seul Du Cange avait jadis proposé ³ de rattacher ce dernier soit au français *tamis*, soit au breton *tamones*, *farnarium cribrum*. Personne, je suppose, ne songera aujour-

1. Cette acception manque à Nicot. — Il est tout naturel qu'un terme de jeu ait passé d'Angleterre en France à cette époque ; on jouait beaucoup dans les deux cours de Londres et de Paris, et elles étaient en relations constantes. Je laisse aux anglicistes le soin de déterminer l'époque où apparaît en Angleterre cette acception, qui ne doit pas être fort ancienne.

2. Du Cange, qui nous donne la recette de la *talemouse* (voy. plus loin, p. x, II, v), ne dit rien au sujet de la *talemele*.

3. *Ibid.* s. v. *talamarius*.

d'hui à défendre cette étymologie, qui ne convient ni pour le sens ni pour la forme, et le terrain se trouve ainsi déblayé ¹.

Je propose d'y voir un dérivé de *tabula*, par la série *tabullilla (itta)*, *tavelele*, *talevele*, *talemele*.

Le lecteur, je m'y attens bien, va m'arrêter au premier pas, en m'objectant la loi de Darmesteter et en appelant à la rescousse non seulement *fableau*, mais *tableau*, *tablette*, *tabler*, plus topiques encore. Je ne crois pas l'objection péremptoire. La loi qui décrétait la disparition de l'intertonique a respecté souvent l'atone placée entre une labiale et une liquide, et Darmesteter a cité lui-même *sevelir* et *poverin*, formes uniques à côté de doublets comme *soverain-souvrain*, *beverage-bevrage* ². Ici en particulier l'e devait être préservé par la coexistence de deux autres dérivés de *tabula*, dont la parenté avec notre mot devait sauter aux yeux, à savoir *tavel*, *tavele (tabellum, -am)*.

La métathèse à laquelle j'attribue la naissance de *talevele* ne présente aucune difficulté; nous trouvons le même échange entre *l* et *v* dans un autre dérivé de *tabula*, *tavelas*, devenu *talevas*, où j'explique le maintien de l'intertonique par l'influence des mots que je viens de citer ³.

Pour justifier *talemele*, qui présente le passage fort irrégulier

1. *Talemelier* manque à Diez et à Kœrting. La graphie par *th*, fréquente dans les documents anciens, semble indiquer de la part des scribes l'arrière-pensée de le rattacher à *thalamus*. Il faut se féliciter qu'aucun philologue moderne n'ait obéi à cette suggestion.

2. *Romania*, V, 148.

3. Diez (II c) avait accepté à propos de ce mot l'idée de Le Duchat, que *talevas* vient par métathèse de l'ital. *tavolaccio*, et je ne saurais approuver M. Kœrting (2^e éd., n° 9325) de l'avoir suivi. Frappé de la parenté de ces deux mots et voyant une égale impossibilité à tirer de *tavolaccio* *talevas* (à cause de l'antiquité du mot français) et de *talevas* *tavolaccio* (dérivé manifeste de *tavola*), Littré avait fini par recourir à l'hypothèse celtique invoquant un mystérieux *talbos*, qui pourrait bien n'être lui-même qu'un travestissement de notre *talevas*.

gulier de *v* à *m*, j'invoquerai une famille de mots qui devait avoir sur celui qui nous occupe une influence quasi nécessaire¹ : *lamina* avait donné des dérivés (d'où devait sortir notre moderne *omelette*) qui désignaient une sorte de pâtisserie, un gâteau aux œufs, que l'on devait naturellement rapprocher de *talemele*² ; les formes ordinaires du mot étaient (par l'agglutination de l'article) *alemele*, *alumele* (attesté dès le *xiv^e* siècle) et *alemete* (postulé par *amelete*)³. Remarquons que ce mot, outre qu'il désignait un objet analogue, se présentait avec les mêmes suffixes *-ele*, *-ete*⁴.

Les dérivés postulent en effet, comme je l'ai dit plus haut, les deux formes *talemele* et *talemete* : Godefroy et La Curne fournissent une quantité d'exemples de *talemelier* et *talemettier* (cf. dans Du Cange *talemelarii* et *thalemelarii*, ce dernier dès 1176⁵).

A. JEANROY.

1. Je m'abstiens naturellement de citer le passage inverse dans *Sainte-Gamelle* devenu *Cintegavele*, *Cintegabelle*, le mot appartenant à la toponymie méridionale. Mais je trouve le même passage dans le *talamatium* (« bouclier ») que Du Cange (s. v. *talamasca*, VI, 490) a relevé dans un document parmesan de 1308. Que le même mot ait existé en France (soit au nord soit au midi) comme nom commun, c'est ce que semblent indiquer les noms de personnes *Talma*, *Thalamas*, *Thalamet*, etc.

2. La *talemouse* au moins était, elle aussi, un gâteau aux œufs (voy. plus bas).

3. La métathèse inverse, que ce mot nous présente, nous montre l'extrême facilité d'échange entre les labiales et les liquides.

4. Le mot *talemouse* paraît avoir désigné une variété de la *talemele*. De Laurière (cité par Du Cange) veut dériver le mot de *talemelier* ; il eût dû dire de *talemele*, par changement de suffixe. Voici la définition qu'il en donne : [vox] « quam pro pane dulciario e caseo et ovis confecto usurpamus » (éd. Didot, VI, 1492, col. 3). La *talemouse* était triangulaire : « placenta triquetra », dit Nicot.

5. La dérivation, en ce qui concerne ces derniers mots, fut extrêmement riche : on trouve *talemier* (Godefroy et Du Cange, *talemerarius*) et, par influence de *mestier*, *talemestier* (cf. *talemesterie* dans Du Cange) ou *taillemestier*.

LE PARLER POPULAIRE

DE L'ILE ANGLO-NORMANDE D'AURIGNY

(Suite)

NOMS PROPRES DE PERSONNES ET DE LIEUX

1° NOMS DE PERSONNES

<i>Turpê</i> ¹	dans l'île, descendant de
<i>Düplê</i>	Français réfugiés après la
<i>Găliëă</i> (Jersiais d'origine)	révocation de l'Édit de
<i>Lekö</i>	Nantes).
<i>Röbtyâr</i>	<i>Lebăê</i> (ses ancêtres ortogra-
<i>Rêñê</i>	phiaient leur nom Le Ber)
<i>Ėrivê</i> , pl. <i>lêz Ėrivyô</i>	<i>Pêzê</i>
<i>Piko</i> (le procureur du Roi)	

2° NOMS DE LIEUX

<i>l'Etart de la Quoire, l'êtăk de</i>	probablement Hanging Roc-
<i>lă kwêr</i> ²	ke (anciennement la Pen-
les Béquets, <i>lê bêkê</i>	dante), <i>lê bufrês</i>
la Tchue, <i>la tetî</i>	Graunard Bay, <i>lă bê du grunăr</i>

1. Ces renseignements m'ont été communiqués par M. Piquot, procureur du Roi à Aurigny. Les personnes citées sont parmi les principaux d'Aurigny.

2. Les noms de lieux sont ceux des caps, des baies et des rochers de l'île d'Aurigny. Je les donne d'après la carte d'Alderney, dans le *Guide Black* de 1901. La forme ancienne, quand il y en a une, est celle de la carte du diocèse de Coutances, par Mariette, de 1689.

Houmet Herbe F ^t , <i>le humè</i> <i>èrbè</i>	Givoine, <i>jivwàŋ</i> Two sisters, <i>lè jümèl</i>
Quenard P ^t , <i>là pwèt kènar</i> les Homeaux Florains, <i>lè</i> <i>homò florè</i>	la Coque-Lihou (ancien- nement Croquelihou), <i>la</i> <i>kòklîâ</i>
<i>le ròbù</i> <i>la furkì</i> la Nache, <i>la nòc</i> le Puits-Gervais, <i>le pìsjèrvè</i>	The Noires Puttes (ancien- nement les Neres Puttes), <i>lè nèr pùt</i> <i>l'kâlè</i>

VOCABULAIRE *

abeille, <i>bård</i>	animal, <i>anima</i>
accorde (il s' —), <i>i s' àkòrt</i>	approche, <i>apràc</i>
aider (nous allons l' —), <i>j' alò l'èdyæ</i>	appuyer, <i>àpyî</i> (M)
aiguille, <i>ègûl</i>	arbre, <i>àrb</i> (D), <i>òbr</i>
aiguiser, <i>ègueè</i>	arracher, <i>àràçæ</i> , il a arraché beaucoup de mauvaises herbes, <i>il a aræi hàrdí</i> <i>d'afèr</i> (M)
aile, <i>àl, àyl</i>	arête, <i>èrèk</i>
aïlle (qu'il s'en —), <i>k'il s' à òl</i>	arroser, <i>àrûzàŋy</i> , il a arrosé son jardin, <i>il à arûzà sè</i> <i>kûrtlî</i> (M)
air, <i>èir</i> (D)	araignée, <i>èrøŋi</i>
acheter, <i>akalay</i>	assez, <i>àsè</i>
aleine, <i>alòñ</i>	âtre, <i>àtr</i> (M)
aller (je ne veux pas y —), <i>je n'vèr pò y alai</i>	autre (pas d' —), <i>pò d'òtr</i>
ami, <i>àmè</i> (M)	aujourd'hui, <i>àŷè</i>
ami, <i>àmè</i> , les longs comptes font les mauvais amis, <i>lò</i> <i>kòt fò dè movèz àmè</i>	

1. La lettre D désigne l'un des Auregnais que j'ai interrogés : M. Duplein. La lettre M indique un autre insulaire. Le texte et tous les autres mots sont de la femme de ce dernier.

Aurigny, <i>örnì</i>	bouillir, <i>bǝyi</i>
auregnais, <i>òryǎ</i> (D), en pa-	branche; <i>braǎk</i>
tois auregnais, <i>à òryǎ pya</i>	brassée, <i>brǎei</i>
automne (l'), <i>lè stǎbr</i> (M)	brebis, <i>brebì</i>
avance (il faut qu'il —), <i>i</i>	bruit, <i>brǐ</i>
<i>fò k'il avǎe</i>	bru, <i>bræ</i>
avoine, <i>ävöñ</i>	bruyère, <i>briyèr</i> , là où il
bague, <i>bǝg</i>	croît de la bruyère, il y a
balai, <i>bǎlæ</i>	du vert, avec des fleurs
bas (le temps est —, il fait	jaunes, c'est du jonc, <i>wèk</i>
mauvais temps), <i>i fè trö</i>	<i>d la briyèr kræx</i> , ya du vèr
<i>bó, bæ trö bó</i>	qui kræx, <i>avèk dè jôn fyær</i> ,
beau (quel — temps, il	<i>è'è du jö</i>
fait —), <i>kai byö lǎ, i fè</i>	brosse, <i>brués</i>
<i>bè</i> (M)	buvant (en —), <i>à bævǎ</i>
bêche, <i>bèk</i> (M)	calotte, <i>kóllö</i>
béquilles, <i>èkaé</i> (D)	cave, <i>kól</i> (M)
beugle (il), <i>i bævöl</i>	celui-ci, <i>èǎèè</i>
beurre, <i>bür</i>	celui-là, <i>èǎenna</i>
bien (il chante —), <i>i èāt</i>	cent, <i>èǎ</i>
<i>bæ ou bæ</i>	cerveau, <i>èervè</i>
blanc, <i>byǎ</i>	chaîne, <i>eoñ</i> , <i>eañ</i> (D)
blessé (je suis —), <i>j'si grevè</i>	chaise, <i>kèr</i>
(msc.)	chambre, <i>eaǎbr</i>
blessée (je suis —), <i>j'si</i>	champ, <i>kyö</i>
<i>grèvöè</i> (fém.)	champ (grand), <i>kǎ</i> , (un
bouche, <i>bwöe</i>	beau —), <i>æ byö kè</i> (M)
boucher, <i>bǝæ</i>	chance (je n'ai pas de —,
boulangier, <i>bülājæ</i>	de la pluie tous les jours),
bouteille, <i>butël</i>	<i>j'si bæ mǎl èkǎei</i> , d la pyi
boutique, <i>eoþ</i>	<i>tu lè jur</i>
boire (— de l'eau), <i>bèir de l'yö</i>	chandelier, <i>èǎdilè</i>
bonsoir; <i>böswær</i>	chanter, <i>èǎtæ</i>

chapeau, <i>ɛ̃pə</i>	cimetière, <i>ɛ̃mtyɛr</i> (D)
charbon, <i>kerbō</i>	cire, <i>d lā ɛ̃r</i>
charger, <i>ɛ̃rʒi</i>	ciseaux (les), <i>lɛ sɪz yō</i>
chariot, <i>kɛryō</i>	clef, <i>kyāɛ kyāɛ</i> (M), <i>kyāɛ</i> (D)
charpentier, <i>kerpātyɛ, ker-pātyɛ</i> (M)	cloche, <i>kyōk</i>
charpenterie (hangar), <i>kɛr-putri</i>	coiffe, <i>kwɛf</i>
charrue, <i>kə̀rũ</i>	coin, <i>kwɛ</i>
chaud (quelque chose de —), <i>k̄kɛōɔ̄ de kō</i> (D), <i>kō</i>	col, <i>kōlɛ</i>
chaussettes, <i>kōɛ</i>	colimaçon, <i>kolimaɛō</i> (M)
chaussures, <i>bōt</i>	communier, <i>kumuyɛ</i> (M)
cheminée, <i>ɛ̃mnuɔ̄</i> (D M)	congre, <i>kōg</i>
chemise, <i>kmɛɔ̄</i>	connais (je ne — rien), <i>je n'kunɛ rɛ</i>
chêne, <i>kɛn</i>	conseiller, <i>kōnsɪlɪ</i>
chenille, <i>kātpelɛɛr</i> , qui rampe sur les choux, <i>ki krōl sũ lɛ kābōɛ</i> (D)	convenait (cela ne lui — pas), <i>ɛa n'agrɪyɛ pō dōv li</i> (D)
cher (le pain est bien —), <i>le pā ɛ̃ bɛ ɛ̃r</i>	converser, <i>lurài</i> , je n'aime pas cette personne-là, je ne peux pas — avec elle, <i>j'ái ɛ̃t pɛrsōn là, je n'pɛ lurɛ do ɛ̃l</i>
chercher (va —), <i>vō kũr</i>	coquelicots, <i>āvālmɪg</i>
cheval, <i>jvɛ</i>	corbeau, <i>korbɛ</i>
cheveux (les), <i>lɛ jvɛɔ̄</i> (M)	cou, <i>kō</i>
chez (— nous), <i>sɪ nō</i> (D)	coudre, <i>kutr</i>
chien, <i>tɛyɛ</i>	couleur, <i>kulɛr</i>
chienne, <i>tɛyĩn</i> (M)	coup, <i>kāo</i>
choisir, <i>ɛwɛɔ̄ɪ</i> (M)	courage, <i>kuròj</i>
chois, <i>ɛwɛ</i> (M)	couronne, <i>kurũn</i>
chou (délicat), <i>brōkōlɪs</i>	couteau, <i>kutɛ</i>
chou (grossier), <i>kābōɔ̄</i>	coutume (elle avait), <i>ɛ̃ sulɛ</i> (D)
chrétien, <i>krɛtyɛ</i> (M)	
ciel, <i>syɛl</i>	

croc, <i>kro</i> (M)	école, <i>ékòl</i>
crabe, <i>krāb</i>	écrire, <i>èkrír</i>
cravatte, <i>krāvāt</i>	écurie (à bestiaux), <i>kòt</i>
crémaillère, <i>krēmìyi</i>	écurie (à porcs), <i>kolè</i>
crème, <i>kroèm</i>	empire (il), <i>il āpyēr</i>
croissant, <i>kréysā</i> (M)	employer (— cet homme-là), <i>āple et ūm là</i>
croûte, <i>krôt</i>	enclore, <i>ākyör</i> (M)
crois, <i>krüè</i>	encore, <i>ākwër</i>
croyais (je), <i>j'kríyè</i> (D)	enfant, <i>èfāā</i>
cuisse, <i>kūis</i>	enfants (ces —), <i>eut knòl</i>
cuit, <i>kūi</i>	enclume, <i>ākyum</i>
curieux, <i>kūryèα</i>	ennemi, <i>žnmě</i> (M)
danger, <i>dājyě</i>	ennuyer, <i>āyě, ānyé</i> (M)
déchiqueter, <i>rāmoday</i>	entrer, <i>ātray</i>
défaut, <i>dfō</i> (M)	entre, <i>ātr</i>
demain, <i>demāē</i>	épingles, <i>ēg</i>
démêloir, <i>dmèlèα</i> (M)	épingles (ustensile pour ra- masser les), <i>épēgō</i>
demoiselle, <i>dmwéžèl</i> (M)	épine, <i>ēpīn</i>
depuis, <i>dæpi</i> (M)	équipage (de ferme), <i>ērñèα</i>
descendre (— le long de la rue), <i>dvalè āvā lā rū</i> (D)	escabeau, <i>skābē</i>
deuxième, <i>dæžim</i>	escarbot, <i>èkèrbō</i>
Dieu, <i>gyæ</i>	essarter, <i>džžèriè</i> , quand l'on va arracher les racines, <i>kā</i> <i>no vō ārāēi lē raeīn</i>
doigt, <i>dā, dèα</i> (M)	étourneau, <i>ēturņō</i> (D)
donne, <i>dun</i>	est-ce, <i>éε</i>
dresser, <i>dreēē</i> (M), <i>drēεα</i> , <i>dæreē</i>	étoiles (des), <i>dž'èlèl</i> (D), (les) <i>lž'èlèl</i>
drap (de lit), <i>lèεα</i>	eu (nous n'avons pas — beau temps, beaucoup de pluie), <i>j'n avō pā yě byō</i>
droite (la main —), <i>la māē</i> <i>dèir</i>	
durer, <i>durāē</i>	
eau, <i>yō</i>	
échelle, <i>ètèèl</i>	

<i>lâ</i> , <i>ârdi d'pyî</i>	foie, <i>kwèrè</i> (M)
éveiller (s' — dans la nuit),	foin, <i>fě</i>
<i>s'èuvèlyæ dâ la yě</i>	fois (quelque), <i>kik fiè</i>
exemple, <i>exâpy</i>	forge, <i>fòrj</i>
fabrique, <i>fâktri</i>	fortune, <i>furlûn</i>
facteur, <i>pâösmiën</i>	fou, <i>prè à la tèt</i>
failli, <i>fali</i> (M)	fouet, <i>fweæ</i>
faire (peus-tu le —), <i>pè tu</i>	fourche, <i>fûrk</i>
<i>l'fèr</i>	foyer, <i>le grâð</i> ; (cuisine), <i>le</i>
faner, <i>fnây</i>	<i>fwææ</i> (M)
farine, <i>fyæ</i>	fraise, <i>frôz</i>
fasse (que veus-tu que je —),	framboise, <i>frâbwèz</i>
<i>ke vèr tu ke j'fès</i>	français, <i>frâsæ</i>
fauls, <i>fô</i> (msc.)	fricassée, <i>frikâçæ</i> (M)
femelle, <i>fûmèl</i> (M)	frelon, <i>burdò</i>
femme, <i>bwôn fòm</i>	frêne, <i>frên</i>
fenêtre, <i>fnèt</i> , <i>kôrè</i>	froment, <i>fræmâ</i>
fer, <i>fě</i> (sg.) <i>fèr</i> (pl.), (M)	fruit (le), <i>l frî</i>
ferme (— la porte), <i>frûm</i>	fume (il), <i>i fum</i>
<i>l'û</i> (M)	fumée, <i>fûmôè</i>
feu, <i>fě</i> (sg.) <i>fèæ</i> (pl.) (M)	garçon, <i>gårsò</i>
fève, <i>fèyv</i>	giffle, <i>kâ ou tâp</i>
feuille, <i>fyêl</i>	gilet, <i>korsè de dsû</i>
ficher, <i>fikè</i>	girouette, <i>gåbè</i>
fiel, <i>fyæ</i>	gencive, <i>jâjif</i>
fièvre, <i>fyèvr</i>	genêt, <i>jnæ</i>
fil, <i>fî</i>	génisse, <i>jnîs</i>
filles, <i>fîl</i>	genou, <i>jnû</i> (sg.), <i>jnôw</i> (pl.)
fini, <i>finè</i>	gendre, <i>byo fi</i> (D)
flambe (ça —), <i>æa fyâb</i> (M)	gerbe, <i>gårb</i> (M)
fleur, <i>fyêr</i>	glace, <i>mîrè</i> (sg.), <i>mîræ</i> (pl.)
fléau, <i>fyè</i>	gloire, <i>glwêr</i>
foi (ma), <i>mâ fě</i>	glui, <i>gå</i>

gorge (mal à la —), <i>mā ā</i>	lessive, <i>lavē</i>
<i>lā gōrj</i>	lever, <i>lvāy</i>
gouttière, <i>dēgutyēr</i> (D)	lien, <i>lyē</i>
grain, <i>grē</i>	lierre (du), <i>de lērū</i>
graine, <i>grōin</i>	lièvre, <i>lyēvr</i>
grande (quelle — maison), <i>kāi grē mēzō</i>	limace, <i>limāe</i>
gras, <i>grō</i>	linge, <i>lēj</i>
groseille, <i>grwēzīl</i>	lire, <i>lyēr</i>
grive, <i>grāv</i>	lit, <i>lyē</i>
gueule, <i>gūl</i> (M)	loisir, <i>lēzī</i>
heures (deus —), <i>daαz ēr</i>	loquet, <i>kyāk</i>
heureux, heureuse, <i>ērēα, ērēz</i>	louer, <i>lwaē</i>
hier, <i>yēr</i>	lucarne, <i>lūkērn</i> (D)
hirondelle, <i>dχ' ērēdēl</i>	lune, <i>lūn</i>
homard, <i>umār</i>	mâchoire, <i>māewēr</i>
homme (jeune —), <i>jōn ūm</i> , (pauvre —) <i>pūr ūm</i>	main, <i>māē</i>
horloge, <i>ōlōdj</i>	maison, <i>mēzō</i>
huitre, <i>ītr</i>	manger, <i>mājē</i>
ivrogne, <i>ivruwēn</i>	marché, <i>mārēē</i>
jambe, <i>gāb</i>	marier (se — avec) <i>māryē</i> (actif)
jarret, <i>gīrē</i> (M)	médecine, <i>mēdsīn</i>
jarretièrre, <i>gērtlyēr</i>	meilleur, <i>mīyē</i>
joie, <i>jwē</i>	mémoire, <i>mēmūēr</i>
joue, <i>jō</i>	menacé (il m'a — de me battre), <i>i m'a mniēi de</i> <i>m'bāt</i>
là, <i>lō</i> (D)	mensonges, <i>mātrī</i>
labourer, <i>rāburē</i>	menuisier, <i>menwīzγα</i> (M)
laid, <i>lēα</i> (masc.) <i>lēē</i> (fém.)	mère, <i>mēr</i>
lait, <i>lē</i>	mercure, <i>vīvārjā</i>
langue, <i>lāg</i> (M)	merci, <i>tēnkī</i>
larme, <i>lērm</i>	merle, <i>mēl</i>
lécher, <i>lkaē</i> (M)	merveille, <i>mērvēyl</i>

métier, <i>mětyǎ</i>	nuage, <i>něvój</i>
miel, <i>mějǎ</i>	nuit (il me —), <i>i m'nyě</i>
mie, <i>měi</i>	nuit (il fait —), <i>i fě nyě</i>
miel (du), <i>du myǎ</i>	œil, <i>yǎ</i>
mien, <i>mě</i>	œuf (un —, des —), <i>ǎ ǎǎǎ,</i> <i>dʒ ǎǎ</i>
minuit, <i>miǎ</i>	œuf pourri, <i>ǎ puri</i>
moi (il est venu vers —), <i>il</i> <i>ě vniǎ věr mǎ</i>	oie, <i>vě</i>
moins, <i>pǒ fǒr</i>	oiseau, <i>mǎsò : i n'à vě dǎ</i> <i>l'ivě</i> , il en vient dans l'hiver
moisi, <i>mǎǎi (M)</i>	ongle, <i>ǒgy</i>
moitié, <i>mwělē</i>	orage, <i>ǒrój</i>
montre (— moi), <i>mǎrt mǎ</i> (M)	oreille, <i>lěz orěl</i> , j'ai mal aus oreilles, <i>j'ě mǎl lěz vǎi</i>
mou, <i>mǒ</i>	orge, <i>byǎǎ</i>
mouche, <i>mǔg</i>	orgueilleux, <i>orgǎyǎǎ</i>
mouette, <i>mǒv (D)</i>	orme (un — dans la vallée), <i>ǎ ovrm dǎ l'vǎ</i>
mouette (petite), <i>ǔblǒ (D)</i>	orteil, <i>ǒrlěǎ</i>
mouiller, <i>mǎlyi (M)</i>	oublier, <i>ǒbǎyi, rǒbilyě (D)</i>
moulin, <i>mǎlē</i>	ourler, <i>ǔlē</i>
moyen, <i>mwǎyǎ</i>	ouverture, <i>pertǎ</i>
mur, <i>pǎrǎ</i>	païen, <i>payǎ</i>
nager, <i>nǒǎ (M)</i>	pain, <i>pwe (D), pǎǎ</i>
neige, <i>něj</i>	paire (une — de manches), <i>ǎn pǒr de mǎǎ</i>
nettoyer, <i>nětyǎ, nětyě (M)</i>	paletot, <i>ǎn kǒt</i>
neveu, <i>nvǎ (sg.), nvǎr (pl.)</i>	panier, <i>pǎnyǎ</i>
nez, <i>nǎǎ</i>	pantalon (le), <i>lě brě</i>
nid, <i>ně, ně</i> ; lat. nidatum, œuf laissé au nid, <i>nyǎǎ</i>	parapluie, <i>parapi</i>
nièce, <i>nyǎǎ</i>	parler, <i>lǎrai</i>
nœud, <i>něǎ, nǎ (M)</i>	passoire, <i>kǎilǎ</i>
noce, <i>nǎǎ</i>	pavé, <i>dǎlǒ</i>
noir, <i>něr</i>	
nois, <i>nvě</i>	
noyer (lat. necare), <i>nyě (M)</i>	

peau, <i>la pē</i>	quantité (une petite —), <i>ān</i>
peigne, <i>pyñ</i> (M)	<i>plīt āēī</i>
pelle, <i>paēl</i>	quatre-vingt-dis, <i>nēnāt</i>
percer, <i>perēi</i>	queue, <i>kāi</i>
perche, <i>pērēk</i>	racine, <i>raēñ</i>
père, <i>pēr</i>	raisin, <i>rōēžē</i>
peur (j'ai eu —), <i>j'ē yēα pēα</i>	ramasser, <i>rāmōsē, .. sāy</i> (D)
pièce, <i>pyāē</i>	rat, <i>rō</i> (M)
pied, <i>pī</i>	reine, <i>rēñ</i>
pigeon, <i>pījō</i>	réjouï (que je me suis —), <i>j me sī ti rējwī</i>
phrase, <i>frās</i>	répondit (il), <i>ī rēpunī</i>
plaisir (avoir du —), <i>āvāy dū</i> <i>jī, dū pyēžī</i>	réveiller, <i>rēvēlyī</i>
plat, <i>pyō</i>	rideau, <i>kurtñ de fnēt</i>
plein, <i>pyē</i>	rien (je ne sais —), <i>j'ne sē rā</i>
pleurait (il), <i>ī pyærē</i>	roi, <i>rwēα</i>
plonger, <i>s'ōvyē ā l'yō</i>	roue, <i>rā</i>
pluie (quelle), <i>kai dēlūj</i>	rouge, <i>rwēj</i>
plume, <i>pyūm</i>	ruisseau, <i>rūvēsē</i>
poêle (à frire), <i>pēl</i>	sac, <i>pūk</i>
poêle (cordons du), <i>pōl</i>	santé, <i>sātāy</i> (M)
poigne, <i>pwōñ</i>	sapin, <i>sāp</i> (D)
poing, <i>pwē</i>	savoir, <i>sāvē</i>
poil (il a du —), <i>il ē plū</i>	sécher, <i>sēkē, va te sécher, vā</i> <i>tā tē skē</i>
poire, <i>pēr</i> (M D)	semaine, <i>semōñ</i>
pomme, <i>pūm</i>	serrure, <i>sērær</i>
pondu, <i>pūñ</i>	seul (je suis —), <i>j' sī tu sēul</i>
poussin, <i>pwōēē</i>	sien, <i>syā</i>
premier, <i>prūmyē</i>	siffler, <i>sūfyay</i> (M)
printemps, <i>prēlā</i> (M)	soi, <i>sē-mēm</i>
promener, <i>pūrmēñ</i>	soie, <i>swēα</i>
puce, <i>pūē</i>	soif, <i>sē</i>
puits, <i>pīs</i>	soir, <i>sē</i>
puni, <i>punē</i>	

soissante, *sɛsɑ̃t* (M)
 soissante-dis, *sɛlɑ̃t* (M)
 soldat, *sɔldɑ̃*
 soleil, *sɔlɛ̃*
 son (de blé), *brɛ̃*
 sonner, *sɔnɛ̃* (M)
 somme, *sɔ̃m* (M)
 sorcier, *sɔrɛ̃sɛ̃* (M)
 souvent, *suvɑ̃*
 souricière, *sɔ̃rɛ̃sɛ̃r*
 suivre, *syɛ̃r*
 sûr (je suis —), *ʃsɪ̃ sɛ̃r*
 sycomore, *sikɑ̃mɔ̃r*
 tabac, *tɑ̃bɑ̃*
 tableau, *pɛ̃ktɔ̃r*
 tasse de thé, *kɛ̃pɔ̃ d' tɛ̃sɛ̃*
 taureau, *tɑ̃ɔ̃rɛ̃* (M)
 tenir, *tɛ̃n* (M)
 tiède, *tyɛ̃d*
 tire dur, *tɛ̃k dɔ̃*
 tiens, *tyɛ̃*
 toit, *fɛ̃*
 tombé (je suis — à terre),
ʃɛ̃ kɛ̃ bɑ̃; (il est — dans
 l'eau), *il ɑ̃ kɛ̃sɛ̃ dɑ̃ l'yɔ̃*;
 il tombe de l'eau, *i kɛ̃*
d'la pyɪ̃
 tonne (il), *i tɛ̃n*
 tordre, *tɔ̃rtɔ̃r*
 tourner, *tɔ̃rnɑ̃y*
 tourniquet (pour monter
 l'eau dans un puits), *vɛ̃rvɔ̃*

train (faire du —, du bruit),
fɛ̃r dɔ̃ trɑ̃ɛ̃
 travaux (les), *lɛ̃ travɑ̃* (M)
 troisième, *trɛ̃zɪ̃m*
 trottoir, *pɛ̃rɔ̃* (D)
 truie, *trɪ̃* (M)
 vache, *vɑ̃k*
 venter, *vɑ̃ɑ̃tɑ̃y*
 varech (du), *du vrɑ̃*
 veau, *vɔ̃*
 verge (mesure de 36 pouces),
vɛ̃rʃ
 verrat, *vɛ̃rɔ̃*
 vesce, *vɛ̃sɛ̃*
 vétérinaire, *vɛ̃trɪ̃nɛ̃r*
 veus (je ne — pas), *je n'vɛ̃r*
pɑ̃, veus-tu t'en aller, *vɛ̃r*
tɪ̃ t'ɑ̃ ɑ̃lay
 vide, *vɪ̃d*
 vieil (— homme), *vɪ̃ɛ̃l ɑ̃m*;
 il est vieux, *il ɛ̃ vɪ̃ɛ̃r*
 viens, *vɪ̃ɑ̃*
 voie, tire-toi de mon che-
 min, cesse de m'importu-
 ner, *tɪ̃r tɛ̃ d'mɑ̃ vɛ̃*
 voile, *vɛ̃l*
 voit (il —), *i ʃɛ̃t*, il voit, il
 regarde
 voleur, *vɔ̃lɛ̃s* (msc.), *vɔ̃lɛ̃s*
 (fm.), *vɔ̃lɛ̃* (pl.)
 voyage, *vɔ̃ʝ*
 yeus (il a les —), *il ɑ̃ lɛ̃*
yɛ̃r...

François EMANUELLI.

COMPTES RENDUS

A. BOSELLI. — *Le Jardrin de Paradis. Trattatello mistico in antico francese*. Parme, typ. Zerbini, 1905 ; in-12 de 35 pages (Nozze Bocchialini-Panini).

Ce petit traité mystique du x^v^e siècle, où s'étale la phraséologie banalement poétique de l'école franciscaine et qui porte bien la marque de son époque (allusions au culte de Jésus en crois, etc.), est contenu dans le ms. de Parme Pal. 106 (daté de 1457), d'après lequel il est ici publié, et dans un ms. de La Haye (771) qui n'a pas été utilisé. M. Boselli incline à attribuer ce texte au Berry (p. 10), sur la foi de deux mots (*jardrin* et *finablement*) qui ne prouvent rien. La substitution fréquente de *ai* à *oi* ferait plutôt penser que le scribe serait originaire de l'Orléanais ou de l'Île-de-France. La version primitive devait contenir des morceaux en vers, car en plusieurs passages les rimes abondent. Le principal intérêt de ce petit ouvrage — que n'a pas remarqué l'éditeur, — consiste en ce qu'il est une imitation très nette du début du *Roman de la Rose*, dont il atteste une fois de plus la vogue persistante : comme le Jardin d'Amour, le Jardin de Paradis est enclos de murs, qui sont couverts de peintures symboliques (p. 21) ; au milieu jaillit une fontaine (p. 27) ; enfin il est placé sous la garde d'Obédience (p. 18), qui remplace Dame Oiseuse, de même que Foi, Espérance et Charité remplacent Bel-Accueil (p. 24). Une allusion littérale (p. 30) ne laisse d'ailleurs aucun doute (*pour ouir la loy amoureuse, ou l'art d'amour est toute enclose*)¹.

1. Cf. une allusion à Cupido et à *sa folle mere Venus* (p. 31, l. 9). P. 31, l. 6, le ms. porte : *cest art ne sceurent onques Virgile ne Ovide ne*

La publication de ce texte témoigne de quelque inexpérience. P. 17, l. 1, le ms. doit avoir non *couvre*, corrigé à tort en *courir*, mais *courre*. P. 19 l. 14, *le* devait être corrigé en *ele*, non en *luy*. P. 23 l. 6 *environnés* devait naturellement rester ; de même *roide* (p. 27, l. dern.). Certaines corrections se font pour ainsi dire d'elles-mêmes : ainsi *servant* pour *servant* (p. 14, l. 4 du bas), *inclinacion* pour *inclamaçon* (p. 19, l. 10), *mortele* pour *morte la* (p. 26, l. 5 du bas), *fole* pour *sole* (p. 32, l. 12)¹. D'autres passages auxquels il serait bien difficile de remédier par conjecture, se présentent dans le ms. de La Haye sous une forme très satisfaisante. Le plus grave défaut du ms. de Parme consiste dans de nombreuses lacunes, qui rendent naturellement intelligibles les passages où elles se rencontrent. M^{lle} Marie Loke a eu l'obligeance de collationner le premier pour les passages où j'avais soupçonné des lacunes ou des fautes. On verra par les quelques exemples que je vais donner, qu'il est en général bien supérieur à celui qu'a reproduit M. Boselli.

ED. BOSELLI

P. 15, l. 10 : germée de peintures.

P. 16, l. 13 : mais ce jardrin est fermement enclos et closement son de celui que j'aime.

P. 16 l. 16 : ton son a resveillé mon cueur. Las, Ou te conqueroy

MS. DE LA HAYE

Garnie d. p. (corr. de même le germe[e] de la p. 25, l. 11).

... fermement enclos et closement fermé, car il est d'un fort mur de dure austerité, fondé sur parfonde humilité, eslevé par haute pureté, fortifié de patience et de benignité... « Hé Dieu, dist elle, j'ay oy la voix de mon amy. J'ay oy le son de celui que j'aime².

Las, ou te querroy ? Las, ou te trouveroy ?

les aultres com. L'auteur après ce dernier mot avait peut-être écrit le nom de G. de Lorris, qu'un scribe timoré n'aura pas voulu reproduire.

1. D'autres corrections ont été proposées par M. Færster (*Zeitschr. für franz. Sprache und Lit.*, XXIX, II, 162).

2. Les deux passages, au reste, ne se suivent pas ; le premier est au § 5, le second au § 2 ; le ms. de La Haye présente en effet, par rapport à celui de Parme, quelques interventions.

ge (?). Las, ou te trouveroy ge (?).
Lors querist(?) elle de bonne affection¹.

Lors cuert elle des piés de bone affection...

P. 22, l. 3, les arbres de haute contencion(?).

Les herbes (*mauvaise leçon pour arbres*) de haute contemplation.

P. 22, l. 9 du bas : moult est ce chappelet bel et gracieux... et mesme quant l'erbe est menue et [a] la violette ou [est] tant de bonté est ensemble meslée pour accroissement de beaulté la rose vermoillette d'esperituele netteté.

...Et meismement quant avec l'erbe menue la doulce violette est ensemble meslee, [et] pour accroissement de beauté la rose vermeillette de charnelle virginité et la rose blancette de spirituelle netteté.

P. 26, l. 6 : jusques de cette mortelle vie.

Jusques a la fin d. c. m. v.

P. 25, l. 15 : les biens apparoillez a ses loyaux...

...a ses loyaux amans.

P. 29, l. 18 : et deleissent les basses terriennes pour avenir aux hautes choses célestielles.

en delaissant les choses basses et terriennes pour advenir...

L'opuscule se termine par une « chanczon de la sainte ame » dont le texte, souvent inintelligible dans le ms. de Parme, est fort satisfaisant dans celui de La Haye, que je me borne à donner ici :

- v. 10 : Amour lui fist ce bel monde creer.
v. 26 : Oncques ne fut faicte ou ymaginée.
v. 32 ss. : D'umanité prinst lors charnel(le) vesture,
Eternité prinst mortel(le) couverture,
Immensité fut lors amesurée,
Infinité fut lors avironnée
Soubz brieve closure.
v. 68 ss. : Car doulx plaisir son penser amesure
Et doulx espoir son desir asseüre.
v. 73 ss. : Or ayons dont de ceste amor grant cure,
Aymons celui qui est bel sans laydure,
Aymons pour lui toute beaulte curee.

(*Corr. créée*)².

A. JEANROY.

1. Les points d'interrogation sont dans l'édition.

2. Depuis que ces lignes sont écrites, M. Boselli a publié, d'après le

A. DAUZAT, *Essai de méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans*, Paris, Champion, 1906, VIII-295 p. in-8 (thèse de doctorat ès lettres).

M. D. s'est efforcé, en se limitant au domaine des langues romanes et des patois gallo-romans¹, « de faire une synthèse « générale de la méthode linguistique » ; il a voulu « dégager « les règles de méthode qui sont à l'état latent dans les travaux « des romanistes » (p. 5).

Après avoir jeté un très rapide coup d'œil (p. 1-13) sur la méthode et l'histoire de la linguistique générale, il étudie successivement, dans une première partie consacrée aux langues romanes (p. 17-161), la « classification des sciences linguistiques » (livre I, p. 19-34), les « méthodes d'observation » (livre II, p. 35-52), la « statique » (ou « description et classification des phénomènes ») (livre III, p. 53-72), et la « dynamique », qui comprend « l'évolution linguistique » (livre IV, p. 73-108), la loi linguistique » (livre V, p. 109-150), « la « recherche étymologique » (livre VI, p. 151-161). — La seconde partie, « l'étude des patois » (p. 163-291) est divisée en trois livres : « l'évolution des patois » (l. I, p. 167-228), « intérêt de l'étude des patois » (l. II, p. 229-238), « comment on étudie les patois » (l. III, p. 239-291).

Il faut savoir gré à M. D. de ses efforts : nous n'avions pas jusqu'à ce jour — du moins en français — d'ouvrage d'ensemble sur ces matières ; et le livre — ou plutôt les deux livres² — de

même ms. (*Due poesie religiose in antico francese*, Bologne, 1906 ; in-12 de 14 p.), deux courtes poésies dévotes, l'une intitulée « la Voye de Paradis » (sans rapport avec les œuvres déjà connues sous ce titre) et l'autre « Comme l'en doit saluer la Vierge Marie ». Toutes deux sont assez insignifiantes.

1. M. D. tient un peu moins qu'il ne promet : en fait, « les langues et « les patois romans » dont il est question dans son livre sont presque uniquement le français littéraire, et les « patois romans de France » exclusivement (p. 166, n.)

2. M. D. a cru devoir séparer, « bien que la méthode générale soit la « même », l'étude des patois de celle des langues littéraires, en raison

M. D. sont composés avec méthode et se lisent parfois avec agrément. — Ce n'est pas qu'en un sujet aussi vaste M. D. échappe à tout reproche : il y aurait à faire quelques réserves sur la manière dont est constituée la bibliographie¹ ; on peut, dans la première partie, regretter que d'inutiles redites² aient

de la « différence des moyens d'investigation » (« les patois ayant peu de « textes et moins encore d'histoire »), en raison aussi de l'importance linguistique des patois (p. 6). L'unité de l'ouvrage se trouve ainsi brisée, et chaque partie se suffit à elle-même ; mais la clarté de l'exposition n'en est que plus sensible.

1. On s'étonne de ne pas voir mentionnés, pour la linguistique générale, par exemple, les *Prinzipien der Sprachgeschichte* de H. Paul, ou, pour les lois phonétiques, le travail de E. Wechssler, *Gibt es Lautgesetze?*, qui donne une abondante et commode bibliographie. On s'étonne plus encore de ne pas rencontrer le *Grundriss der romanischen Philologie*, où MM. Gröber et Tobler traitent précisément (t. I, 2^e édit., p. 264-360) le même sujet que M. D. Par contre, on ne voit pas l'importance des *Pagi de la Gaule* de M. Longnon pour la méthode de la linguistique romane ou même de la toponomastique, et l'on se demande si le *Discours sur les parlers de France* de G. Paris ne figurerait pas à plus juste titre dans la division « patois ». Dans cette division, presque tout est inutile au point de vue « méthodologie » : il eût suffi d'indiquer la *Bibliographie* de Behrens, sans oublier toutefois le complément qu'en a donné en 1903 la *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, et les compte-rendus que fournit périodiquement le *Kritischer Jahresbericht* de Vollmöller. Telle mince étude de M. Gauchat ou de M. Gilliéron pose en effet, comme on le verra, plus de questions de « méthode » que le plus complet des glossaires ou le plus volumineux des travaux sur la phonétique d'un patois quelconque. Il eût été bon de signaler les secondes éditions de Wundt et de Tobler, de citer exactement ou complètement les titres de certains ouvrages (Bréal, *Essai de sémantique* ; Grammont, *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes*), et d'éviter les fautes d'impression, même dans les titres allemands (Delbrück, *Grundfrage der Sprachforschung*, I. *Grundfragen* ; Philippide, *Ueber den lateinischen und rumanischen* (I. *rumänischen*) *Wortaccent* (id. p. 63, n. 1) ; Tobler, *Vermischte Beiträge* (I. *Beiträge*).

2. Le livre III ne fait que reprendre et développer le livre I ; les p. 143-144 reproduisent purement et simplement les p. 29-30.

obligé l'auteur à écarter en une note brève le problème du langage des enfants¹ et ne lui aient permis de consacrer qu'une page unique et sobre à l'intérêt de l'onomastique²; il eût mieux valu, sans doute, distinguer du sens ordinaire l'acception — peut-être seule logique — donnée par M. Grammont au terme de « loi phonétique ». — Mais, à part ces taches légères et

1. p. 51, n. 1; p. 86, n. 1; p. 116, n. 1 : « le langage des enfants « est d'une nature toute spéciale. »

2. Toute indication bibliographique pour l'étude des noms de lieux est absente; il suffisait de renvoyer à Meyer-Lübke, *Einführung*, p. 186-206.

3. M. D., qui se place au point de vue exclusivement historique, appelle *loi* un rapport de succession, et non un rapport de causalité : cf. p. 110 : « la loi linguistique se déclare essentiellement relative quant au temps et quant à l'espace »; « les lois linguistiques étant essentiellement des rapports de succession entre les phénomènes » (p. 113); « en principe, la loi est l'expression d'un rapport de succession entre des phénomènes de même ordre à deux époques différentes » (p. 114), définition qui semble malaisément conciliable avec ce qui est dit p. 131 : « Une même loi, dans une langue donnée, ne saurait régir deux phénomènes qui se sont accomplis à deux époques différentes. » Il est très vrai qu'on appelle couramment *lois phonétiques*, par exemple, les formules qui établissent, pour un temps et un lieu déterminés, la correspondance d'un son à un autre son d'une langue donnée, qui systématisent des concordances phoniques (parfois même simplement orthographiques !) apparemment et relativement constantes, reposant toujours, d'ailleurs, sur des dénombrements imparfaits; mais ne peut-on entrevoir une autre sorte de lois, qui seraient proprement et exclusivement les « rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses » ? Cf., en ce sens, Schuchardt, *Ueber die Lautgesetze*, Meillet, *L'état actuel des études de linguistique générale* (leçon d'ouverture au Collège de France, 13 février 1906), p. 19-20, 25-26.

Cette confusion grave des deux sens du mot *loi* a fait méconnaître complètement à M. D. l'intention et la portée de la *dissimilation consonantique* de M. Grammont; il écrit (p. 113, n., p. 129, p. 130) : « les phénomènes de dissimilation n'ont pu, comme les autres, être soumis à des lois. » Il me semble, tout au contraire, que la dissimilation

quelques autres d'importance moindre¹, la « méthodologie de « la linguistique romane » de M. D. donnera, somme toute, d'utiles renseignements et des idées générales assez exactes à ceux qui, n'étant pas linguistes, ignorent l'*Einführung* de Meyer-Lübke ou les travaux de MM. Bréal, Darmesteter, Rousselot et

consonantique est le premier et presque le seul fait phonétique dont on ait cherché à déterminer les lois : les formules de M. Grammont ne sont pas relatives au développement d'une langue donnée, dans un lieu et dans un temps donnés ; elles s'appliquent à toutes les langues, dans tous les temps et dans tous les lieux ; certains exemples peuvent être discutables ou même faus, certaines conclusions peuvent paraître sujettes à caution ; il n'en reste pas moins que c'est dans la voie tracée par M. Grammont qu'il faut chercher les vraies et les seules lois linguistiques. Cf. Meillet, *L'année psychologique*, t. XI (1905), p. 457 sqq., notamment p. 460-462.

1. p. 30 (idem, p. 99, 121) : *culcita-puncta* : l'ancien français a *coulete-pointe* ou *couete-pointe* ; *courte-pointe* est du XVII^e siècle. — p. 48 : le traité graphique de l'a, l. *tracé*. — p. 51 : *Floovent*, *Cloovis*, *Loois* ont été empruntés du germanique à des époques différentes ; cf. Meyer-Lübke, *Grammatik der rom. Sprach.*, I, p. 38. — p. 62 : « Aujourd'hui, la place « de l'accent dans le mot est susceptible de varier suivant la position du « mot dans la phrase. » Il y a apparence que, malgré le témoignage de Palsgrave, il en a toujours été ainsi ; la théorie de l'« accent de phrase » est un point de vue phonétique nouveau, mais ne correspond nullement à un changement dans les faits eux-mêmes. — P. 70 (id., 146) : l. *accep-tion(s)*, au lieu de *acceptation(s)*. — p. 95. La question des rapports de la *race* et de la *langue* est par trop sommairement traitée ; « ce sont les « races les plus latines qui ont le mieux conservé le latin », dit M. D. : c'est peut-être inexact, entre autres pour la Toscane, ancienne Etrurie. — p. 105. Il est exagéré de dire que « les patois de France nous offrent « toutes les étapes » des influences qu'exercent les uns sur les autres, au point de vue du genre, les noms des saisons ; les patois ne connaissent, en général, que deux saisons, le « beau temps » et l'« hiver ». — p. 107 : *disposition* de mots anciens, l. *disparition*. En note, M. D. affirme : « il n'y a pas de mots trop courts pour la phonétique » ; c'est plus vite dit que prouvé. Pourquoi, en français, *sol* est-il *soleil*, *par* *pareil*, *mulus* *mulet*, *mutus* *muet*, etc., etc. ? On ne peut pas ne pas remarquer que les prétendus suffixes diminutifs *-iculum*, *-illum* (pourquoi « dimi-

Thomas ; les linguistes eus-mêmes trouveront aux pages 28-31 d'intéressantes indications sur la classification des faits morphologiques, et aux pages 84-108 un résumé assez précis et complet de ce qu'on a écrit de la nature et des causes de l'évolution phonétique et sémantique.

La seconde partie, qui traite des patois, est plus neuve que la

« nutifs » ?) se sont accolés *exclusivement* à des monosyllabes. — p. 111, n. : l. *der Lautbewegung*. — p. 123 : la différence de traitement de *l* mouillé dans *palea* et *pallium* ne prouve qu'une chose : la différence de classe sociale à laquelle appartient chacun de ces mots. — p. 128 : C'est à l'étape *ty* (et non *tē*) que le son issu de *k* devant *e*, *i* bifurque, soit vers *tē*, soit vers *ts*. — p. 137. Ce n'est pas « *du giebst* qui provoque *i.h gieb* » ; le v. al. dit : *gibu*, *gibis*... ; c'est seulement au *xv^e s.* que *ich gebe* est formé analogiquement sur le pluriel *wir geben*, etc. ; cf. Henry, *Précis de gram. comp. de l'angl. et de l'allem.*, p. 352. — p. 140 : Le « provignement » ne saurait être défini « la généralisation d'un cas particulier ». — p. 147 : *autonomase*, l. *autonomase*. — p. 149, n. Les *Vermischte Beiträge* de Tobler ne concernent pas seulement — ni même principalement — le français moderne. — p. 152, n. M. Schuchard (l. *Schuchardt*) est exécuté un peu hâtivement ; il y a sans doute dans l'idée que « les lois phonétiques, « à l'intérieur d'un même groupe linguistique, pourraient varier avec les « conceptions sociales diverses où sont placés les mots différents » autre chose qu'une « conception radicalement fausse qui ruinerait toute « science linguistique » ; il y a — simplement — qu'avant de spéculer sur les sons, il est nécessaire de faire l'histoire sociale des mots (et, par conséquent, des choses ou des idées qu'ils désignent), ce qui a bien quelque importance. — p. 158. Le très ancien français (au moins d'après les ex. de Godefroy) semble distinguer, selon l'accent, *baer* (d'où *baerie*), et *je bé* ; *beer*, seul indiqué par M. D., n'apparaît au plus tôt qu'au début du *xiii^e s.* (cf. *Romania*, XXIV, p. 168). — p. 159. L'a. fr., quoi qu'en dise M. D. (p. 236), connaît *sambedi*. — Enfin, *pussim*, la théorie de M. Bréal sur le rôle de la « volonté » dans l'évolution linguistique est présentée d'une façon trop simplifiée, partant inexacte ; les rapprochements que tente M. D. entre la méthode de la linguistique et les méthodes des sciences physiques et naturelles ne sont pas toujours heureux, et ne servent bien souvent qu'à rendre plus métaphorique un style qui l'est déjà trop.

première, d'abord, parce qu'elle doit aux travaux et à l'enseignement de M. Gilliéron autant que M. D. a bien voulu le dire¹, ensuite, parce que M. D. a une longue et directe expérience des patois de la Basse-Auvergne². Je regrette vivement, pour ma part, que M. D. ne s'en soit pas tenu à cette dernière partie et ne lui ait pas consacré tous les efforts dépensés à résumer — d'une façon forcément hâtive et un peu superficielle — les méthodes générales de la linguistique romane : il aurait pu ainsi faire autre chose que « d'instruire les travailleurs locaux » et « achever de convertir les derniers linguistes qui ne seraient pas « convaincus de la nécessité d'étudier les patois » (p. 166).

J'imagine qu'il n'y a plus de linguistes à convaincre de cette nécessité : et c'est pourquoi le livre II (intérêt de l'étude des patois) ne leur apprendra pas grand'chose ; ils savent également qu'il faut recueillir directement et sur place les matériaux patois (p. 251, 266), et s'adresser à des sujets indigènes (p. 269) : aussi le livre III (récolte des matériaux et mise en œuvre) ne présente-t-il, à part quelques détails d'une observation personnelle et quelques idées particulières sujettes à discussion³, rien de capital ni de nouveau.

1. Voir p. 105, n., p. 166, n. et *passim*.

2. Les ex. de la première partie sont, en grande majorité, empruntés aus patois gallo-romans ; des faits intéressants, importants même, que seuls les patois nous permettent de constater, ne sont pas rapportés à la place où l'on s'attend logiquement à les rencontrer dans la deuxième partie : cf. les p. 26, 29, 33, n. 1 et 2, 63, 99, 105, 131, n. 1, 139-141, 146, 157. Des renvois nombreux de la 1^{re} à la 2^e partie nous montrent, en outre, que M. D. a éprouvé quelque embarras à vouloir fondre en un seul deus livres bien distincts.

3. p. 249-251. A défaut de notations phonétiques rigoureuses et uniformes, les innombrables lexiques de patois — dont M. D. fait si bon marché — peuvent fournir de très utiles renseignements lexicologiques et surtout sémantiques. — p. 254 sqq. M. D. ne pense pas que le « non-« philologue », même avec une « oreille affinée par une éducation préparatoire », puisse « recueillir une série quelconque de patois ». La question est trop grave pour être sommairement discutée ici. Mais on ne

Les chapitres essentiels et vraiment nourris du livre de M. D. sont ceux qu'il a écrits sur « l'évolution des patois » : c'est à eux que doit surtout s'arrêter le lecteur. — La différenciation du latin vulgaire en Gaule, un peu sommairement esquissée (p. 167-170), amène M. D. à rechercher quelles forces tendent à diver-

voit pas pourquoi, entendant *mâtô*, *capô*, *bato*, etc., le non-philologue « tombe dans l'erreur » en notant exactement ce qu'il entend et qui est réellement prononcé ; et, d'autre part, il n'y a peut-être pas avantage à ce que le philologue (qui entend, lui aussi, *mâtô*, *capô* *bato*, etc.) se souvienne que ces *o* différents remontent à un suffixe commun *-ellum*, et emploie, en conséquence, « une notation unique assez large » !! Seul, dans l'espèce, le non-philologue aura rendu la souplesse et la variété du langage vivant ; il appartiendra au philologue de s'en souvenir dans l'interprétation des matériaux. — p. 255, n. : « A Monton (Puy-de-Dôme), M. Edmont a noté *zâ* (il a mal à la tête), et *zâ* (il a les cheveux noirs). Je ne vois pas comment le changement de complément pourrait faire varier la nature de l'a. » En réalité, *a* est proto-nique dans il *a* *mal*, tonique dans il *a* || les cheveux noirs ; la différence de notation peut très bien répondre à une différence — logique — de prononciation. — p. 256. Remarques justes sur l'inconvénient des questionnaires trop rigoureux ; mais pourquoi M. D. suppose-t-il que le questionnaire doit être établi dans le but unique d'étudier la phonétique ? Est-il bien sûr que le non-philologue « rapporte un exemple sans valeur et frappé de stérilité », si l'on répond, p. ex., *kompra* à la question *acheter* ? — Assurément, il ne sera pas possible d'écrire, avec *kompra*, l'histoire phonétique de **accipitare* (ou **accapitare*) dans un endroit où il n'a jamais existé, mais où est le mal ? — p. 259 sqq. Observations exactes sur les « formes extorquées », sur la difficulté d'obtenir les formes verbales (p. 262, 270, n.), sur l'impossibilité d'étudier la syntaxe avec un questionnaire, sur les noms de plantes (p. 267), sur les fêtes (p. 268, n. 1), sur le glossaire (p. 279 sqq.). — p. 283 : « L'ordre alphabétique (dans le glossaire) « sera rigoureusement suivi », et « le glossaire sera suivi d'une table des matières détaillée » (p. 284). Cette façon de procéder donnerait, je crois, des glossaires qui ne seraient utilisables qu'avec une énorme perte de temps. Il est improbable, pour étudier le mot *peuplier*, p. ex., qu'on aille chercher dans tel glossaire alphabétique au mot *alé* (Deux-Sèvres). La table méthodique qui,

sifier ou à unifier les patois. A vrai dire, M. D. n'a pas trouvé d'« actions diversifiantes » très nettes : il faut bien croire, écrit-il en substance (p. 171-173), qu'une langue tent spontanément à se diversifier suivant les lieux, puisque nous trouvons actuellement une diversité considérable — en phonétique, morphologie ou lexicologie — dans les patois gallo-romans¹.

à la division « noms d'arbres », indique *alé* (sans traduction) ne nous renseigne pas davantage, *populô* pouvant fort bien figurer — pour désigner une espèce particulière de peuplier — à la même division ; seul, le hasard fera tomber sur *alé*. — Il me semble que le glossaire lui-même doit être *méthodique* et *français-patois*, et que tous les glossaires devraient être établis d'après un plan unique ; une table alphabétique des mots patois renverrait aux pages du glossaire. — p. 285 (cf. p. 161). Ce que dit M. D. de l'importance des noms de lieux « pour étayer les lois « phonétiques jusque là douteuses » est fort juste. D'ici peu, dans certains patois envahis par le français, les noms de lieux-dits permettront *seuls d'établir* la phonétique vraiment historique et locale. En voici un ex. : dans le patois de Vindelle (Charente), qu'est devenu *-ale* ? — *Natale* = *muel* (on ne trouve *nô* que dans un ou deux proverbes et dans l'expression *lê mueô duô* qui disparaît avec la coutume de baptiser la bûche de Noël) ; *sale* = *sel* (*sô* aura disparu avant 10 ans) ; *tale* = *tel*, *capitale* = *etel* (je n'ai entendu que 2 fois *tô* dans un proverbe rare : *tô tu fe tô tu truuv* (tel tu fais, tel tu trouves), et une seule fois *etôu*) ; *quale* = *quel* (on emploie 10 fois *lêkel* contre une fois *lêkô*), etc. On voit combien il est délicat — et surtout combien il le sera d'ici peu — de retrouver la vraie transformation de *-ale*. — Par contre, un *pratum monacale* du XI^e s. est, dans ce même patois, aujourd'hui comme au XIII^e s., le *pre mōjô*, et cela sans possibilité de modification. — p. 289. M. D. appelle « implosives » les consonnes initiales, « explosives » les consonnes finales du mot ou de la syllabe ; ce n'est pas le sens ordinaire de « implosif » ni de « explosif ».

1. « Les invasions et les migrations de peuples » (p. 173) ne me paraissent pas être non plus une cause bien efficace, du moins si l'on pose la question d'une manière aussi générale. — Il n'est rien moins que certain que les noms de lieux saintongeais en *-ac* « nous permettent « de croire que la Saintonge fut habitée, au début du moyen-âge, par « une population de langue méridionale. » Il y a, dans cette région, de

Les causes d'unification des patois sont heureusement déterminées avec plus de précision : après l'examen des causes très générales et d'importance secondaire (actions morphologiques, influence du latin savant), M. D. pose la question fondamentale : quelle est l'unité linguistique ? Comment et pourquoi se conserve ou se détruit cette unité ? La « cellule linguistique », c'est la « commune », c'est-à-dire l'ancienne « paroisse » ou « communauté d'habitants », la « cellule économique ». M. D. note très justement (p. 179 et n.) comment le folk-lore et la tradition orale nous fournissent des renseignements précieux sur la vie individuelle des communes au temps passé. Mais on voudrait que le « nivellement » des langages individuels par le « langage commun » (p. 180-181) et le rôle que jouent les mariages dans le renouvellement linguistique des communes (p. 182-183 ; cf. p. 243) ¹ fussent étudiés de façon moins vague. On lira avec intérêt l'analyse des réactions qu'exercent les uns sur les autres les patois voisins, et des modifications subies par les mots empruntés aux petits centres ; il y a d'excellentes pages (191-216) sur la lutte du français et des patois ², malgré

fréquentes contradictions entre la phonétique des noms de lieux et la phonétique des mots courants ; mais cela semble uniquement tenir au fait que les noms de lieux (surtout habités) ont été fixés dans leur forme à une époque où les patois existaient à peine.

1. « Les mariages de commune à commune étaient très rares autrefois », affirme M. D. — Qu'en sait-il précisément ? L'étaient-ils partout ? — « L'individu qui vient dans une famille comme gendre — ou comme bru — parle au bout de peu de temps un patois très voisin de celui de la localité où il s'est implanté. » — Est-ce bien certain ? Et est-ce également certain pour le lexique et la morphologie, p. ex. ? — Il eût été désirable que M. D. approfondît ces idées et nous donnât autre chose que des assertions sans preuves ; cf. la pénétrante étude de M. Gauchat, *L'unité phonétique dans le patois d'une commune* (dans : *Aus romanischen Sprachen und Literaturen*, Festgabe für H. Morf), Halle, 1905.

2. p. 191. Il est cependant exagéré de prétendre que « nulle voie n'a été frayée » en ce sens : M. Gillieron a signalé des faits importants dans

quelques développements complaisants sur la diminution de la natalité et l'émigration en Auvergne (p. 197 sqq.).

La « question des dialectes » (p. 217-228) est, par contre, trop rapidement traitée. M. D. aurait pu indiquer, plus brièvement qu'il ne l'a fait, comment les « dialectes » ont disparu devant la conception des « aires linguistiques » ; et, plutôt que de faire — trop superficiellement et trop exclusivement — de la « question ethnique » le fond de la « question des dialectes », il aurait dû examiner de près la notion même d'« aire linguistique »¹, et se demander si la géographie linguistique — qu'il considère (p. 237, n. 1) comme un ingénieux jeu d'esprit — n'est pas appelée (en substituant l'étude du mot à l'étude du caractère phonétique, inexistant en dehors des mots) à rendre inutiles et vaines à leur tour les cartes de « limites phonétiques », qui ont succédé aux cartes de « limites dialectales » de Tourtoulon et Bringier.

A. TERRACHER.

Études linguistiques sur la Basse-Auvergne. — A. Dauzat, *Géographie phonétique d'une région de la Basse-Auvergne*, Paris, Champion, 1906, 94 p. et 8 cartes, in-8.

La thèse complémentaire de M. D. est une nouvelle et importante contribution à l'étude des patois de la Basse-Auvergne². Limitées primitivement à Vinzelles et aus Martres-de-Veyre, les enquêtes de l'auteur se sont étendues (selon le

son *Patois de Vionnaz*, et M. l'abbé Rousselot y a consacré les p. 317-345 de sa thèse.

1. Il l'a fait *passim* et à la hâte dans la première partie (p. 100, 186) ; sur la formation des aires linguistiques, cf. Brunot, *Hist. de la lang. fr.*, I, p. 296-304, et Gauchat, *Gibt es Mundartgrenzen?* (*Archiv de Herrig*, t. CXI, 1903, p. 365 sqq.).

2. M. D. a publié en 1897 une *Phonétique historique du patois de Vinzelles* (Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, IV), et en 1900 une *Morphologie du patois de Vinzelles* (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, CXXVI).

hasard, ou le désir d'approfondir tel ou tel phénomène) à la majeure partie de l'arrondissement d'Issoire, à la partie méridionale de l'arrondissement de Clermont, et à quelques localités des arrondissements de Brioude et d'Ambert.

Les résultats qui se dégagent de ces recherches exclusivement phonétiques sont fort intéressants ; la variété des évolutions phoniques n'a d'égale que leur multiplicité ¹. — M. D. traite des consonnes (p. 5-50), puis des voyelles et diphtongues (p. 51-94). Des cartes de limites phonétiques (*c* + *a* latin ; mouillement de *k, g, t, d, l, n* devant *ú*, de *f, v* devant *i* ; *l* intervocalique → *v, w* ; *s* conservé ou amui devant *k, t, p* ; évolution de *a* tonique libre vers *ò* et vers *è* ; la diphtongue romane *au* tonique ; *a* + *s* explosif amui) terminent le volume.

Le détail de chaque transformation est très méthodiquement et clairement exposé. Il est pourtant regrettable que M. D. n'ait pas, en quelques pages de conclusion, dégagé les traits généraux ou locaux qui caractérisent l'évolution phonétique des patois de la Basse-Auvergne ; quelques remarques isolées ² sur la non-coïncidence ou la presque coïncidence des aires phonétiques laissent croire que la chose eût été possible et instructive.

M. D. aurait dû, en outre, définir très nettement ce qu'il entend par consonnes *implosives* et consonnes *explosives*, le sens qu'il donne à ces termes n'étant pas le sens ordinaire (cf. *supra*, p. 64, note) ³. La méthode d'exposition des faits qui con-

1. Remarques curieuses sur l'influence palatalisante ou labialisante exercée sur les consonnes par des *u* d'origine différente (p. 8), sur le « démouillement » (p. 16), sur la labialisation de *f, v* devant *u, u* (p. 24, lisez *ú, ú*, l. 12 d'en bas), de *t, d* (p. 25), sur le rôle de l'accent dans le traitement des consonnes intervocaliques (p. 31 sqq.), sur le déplacement de l'accent tonique (p. 52).

2. p. 17-18, p. 35, p. 85.

3. « La consonne *intervocalique*, outre les modifications qu'elle peut « subir en tant qu'*implosive*... » (p. 6). Que devient ici la distinction fondamentale ? — p. 91 : « *n* est une nasale *explosive* dans *tsānta* » : on la considère généralement comme implosive. — Il y a quelques bizarreries d'expression : « les explosives *s'amouissent* » (p. 6). Peut-on dire

siste à « grouper ensemble les évolutions analogues » a (comme M. D. s'en est fort bien rendu compte (p. 3)) l'inconvénient de « scinder un même phénomène ». Je me demande s'il n'eût pas été facile de remédier, dans une certaine mesure, à cet inconvénient, non seulement par des renvois (qui ne sont pas multipliés autant qu'il serait nécessaire), mais par une table alphabétique très complète des mots cités au cours de l'ouvrage : on pourrait retracer ainsi très aisément l'histoire de chaque son, et déterminer la chronologie des modifications subies, en même temps que leur mutuelle dépendance. Enfin, deux index seraient utiles, l'un indiquant l'âge des sujets¹ qui ont fourni les matériaux, l'autre donnant la liste des mots dont M. D. avait composé son questionnaire².

A. TERRACHER.

que le passage d'une consonne sourde à une voyelle sonore, de *t* à *y*, p. ex., soit un « amuïssement » ? — p. 26 : « à l'initiale *u*, *u* produisent « une aspiration qui se résout en la préposition d'un *v* » ; — p. 50, l. 1, l. : « dans bien des cas où *y* a disparu postérieurement » ; — p. 52 : « glissements d'accent qui se sont produits en latin vulgaire sur les « voyelles en hiatus » ; — p. 58 : l'aphérèse de l'*a* initial par confusion avec *a* de l'article féminin (*la belha*, *la gulha*) est ainsi présentée : « l'initiale *a* disparaît... pour raison analogique », « on a coupé sémantiquement » ; — p. 62, 63 et *passim* : M. D. dit constamment : *sur* la tonique, *sur* la finale, pour : *à* la tonique, *à* la finale. — Il y a beaucoup trop d'*etc.* dans l'énumération des localités où se produit tel ou tel phénomène ; la répartition géographique en demeure imprécise. — p. 23 : Pourquoi l'étude de l'influence labialisante qu'exercent sur *p*, *b* les voyelles en hiatus est-elle incorporée au chapitre qui traite des influences palatalisantes ?

1. p. 9. On a, en effet, *ly*, *y*¹, *y* selon l'âge. Cf. abbé Rousselot, *Modif. phonét.*, p. 200-203.

2. M. D. observe, en effet, que *cuvè* est souvent contaminé par les patois voisins (p. 15, n. 2), que *cosetura* n'est pas partout populaire (p. 29, n. 2) (sans doute *cannape* ne l'est pas davantage), que *pwò* = *pot* est isolé à Vinzelles (p. 62, n.). — p. 11, n. L'évolution sémantique de *phlegmone* = sorte de flan, œufs soufflés, est improbable. — p. 13 :

Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française. Paris, Champion ; Bruxelles, Weissenbruch ; Genève, Jullien, 1906, recueil in-8 contenant la liste des membres du Congrès, le compte rendu des séances et rapports.

Il ne saurait être question de donner ici le détail des quarante mémoires dont le Congrès de Liège prit connaissance du 10 au 14 septembre 1905. Parmi ceus qui touchent de plus près au genre de recherches dont s'occupe la *Revue*, il convient de signaler les suivants :

GUSTAVE COHEN, *L'organisation de la bibliographie dans le domaine de la littérature et de la philologie françaises* : remèdes proposés à la dispersion, aus doubles emplois qui nuisent à la féconde division du travail dans ces domaines ; un *consortium* des revues com-

M. D. explique *m̃yea* = *moscha*, en regard de *ṽatsa* = *vacha*, *ts̃ata* = *chintar*, par la présence de *s* (conservé devant les autres consonnes : *testa*, *ěskuta*). Il ne doit pas y avoir là un phénomène purement phonétique, puisque la région qui conserve *s* devant consonne ne connaît pas tout entière le type *m̃yea* (on a *mustso* comme *valso*). Je crois plutôt que les ex. de M. D. sont trompeurs : *baeqva* (= **baschola*) peut être emprunté, comme l'objet qu'il désigne, d'une localité où *ε* est normal, *m̃yea* et *p̃éa* (= pêcher) peuvent avoir subi l'influence du français ; le changement de *te* en *ts* est, physiologiquement, invraisemblable. — p. 21 : « tel patois qui dit *fỹila* = *filia* prononcera « parfois *fil̃ya* (= *filhat*). » Il n'y a peut-être pas influence différente exercée sur l'*f* selon que la voyelle est tonique ou atone, mais simple dissimilation. — p. 31 : il faudrait au moins un astérisque à **troja*. — p. 35, n. 1 : La réduction de *ṽilla* à **ṽila* n'est nullement vraisemblable (le gascon a *bila*, **ṽila* aurait donné **bira*). — p. 45 : pour l'« amuisse-ment de *r* devant les groupes *br*, *kr*, *gr*, *tr* », on attendrait plutôt le terme de dissimilation ; cf. Grammont, loi I, et commentaires I et II. — p. 48, n. 1 : *ěér*, l. *ěér* (cf. p. 44, n. 1). — p. 56, l. 22, 23, l. *tr̃vỹilỹă*, au lieu de *tr̃vỹilỹă*, *ts̃ñvỹă* et *ṽdr̃ñă*. — p. 60, l. 4, l. carte VI, au lieu de carte IV. — p. 66, l. 5 d'en haut, l. *đṽu* ; l. 5 d'en bas, l. *bỹăl̃ă*. — P. 73, l. 7, au lieu de « qui se forme en *ă* », l. « qui se ferme ». — p. 87, l. 3, l. *dimeycre*. — p. 93, l. 1, l. *Ō*.

pétentes rendrait possibles la centralisation des comptes rendus et l'unification des bibliographies.

OSCAR COLSON, *Les patois français* (et, plus spécialement, le wallon et ses droits à la vie).

JULES FELLER, *Le français et les dialectes romans dans le Nord-Est* : fluctuation de la frontière linguistique et extension romane dans cette zone extrême des pays gallo-romains.

H. VAGANAY, *Le vocabulaire français du XVI^e siècle et deux lexicographes flamands du même siècle* : 2.000 mots inconnus à Cotgrave : il s'agit de Gabriel Meurier, Avesnois, et de Christophe Plantin, Anversois, qui, dans leurs dictionnaires antérieurs à celui de Cotgrave, ont fait place à des vocables absents dans ce dernier.

La plupart des mémoires concernent la question de l'état actuel du français dans l'enseignement, l'usage, les sympathies des peuples étrangers : les documents abondent pour les pays « de bordure », Belgique, Luxembourg, Alsace-Lorraine, Suisse, et pour des contrées comme le Levant, où d'anciennes affinités exercent encore leur effet. Pour la situation *générale* du français dans le monde, les constatations exposées par les progressistes vont de l'optimisme de M. Novicow au pessimisme de M. Paul Meyer ; mais il est consolant d'observer que presque partout l'idée s'affirme que l'effort, la volonté, l'initiative n'ont nullement perdu leur efficacité et qu'aucune fatalité inéluctable n'est en jeu. Et il convient de remarquer que parmi les moyens pédagogiques propres à favoriser l'extension de la langue française, la simplification de l'orthographe apparaît à maint congressiste de Liège comme l'un des plus souhaitables.

F. BALDENSPERGER.

ERNEST LAVISSE. — *Histoire de France*, t. VII (Paris, Hachette, 1906 et 1907). *Louis XIV de 1643 à 1685*, par M. Ernest Lavissee.

L'administration intellectuelle, la gloire du Roi, voilà les titres significatifs que M. Lavissee donne aux chapitres qu'il consacre aux lettres et aux arts. Il nous montre Colbert, surintendant des

bâtiments et vice-protecteur de l'Académie française, faisant des lettres et des arts un service public dont la fonction est de louer le Roi. Colbert reprend ainsi, en homme averti par les désordres de la Fronde et les ambitions de Fouquet, l'œuvre entreprise par Richelieu. En 1663 il forme une « petite académie » composée de Chapelain, Bourzéis, Cassagne et Charpentier, avec Ch. Perault comme secrétaire ; il la consulte « sur tout ce qu'il y aurait à faire pour donner de l'esprit, de la majesté et de la grandeur à tous les ouvrages qui s'entreprendraient ». A la mort du chancelier Séguier, en 1671, il donne à l'Académie française l'investiture officielle avec la protection du roi, la loge au Louvre, lui fournit le papier, les plumes, le chauffage et l'éclairage, et, plus tard, des jetons de présence, mais impose l'exactitude : il espérait que par l'achèvement du *Dictionnaire* « plus de personnes deviendraient, par une meilleure connaissance de la langue, plus capables de travailler à la gloire » du Roi. Les diverses Académies qu'il crée ou réorganise élaborent la doctrine que Boileau exprime pour les lettres dans *L'Art poétique* : imitation de la nature là seulement où elle est conforme au bon goût déterminé par les œuvres des anciens, expression de l'universel. Les écrivains s'efforcent d'égaliser le nom français au nom romain, et, en faisant la guerre aux influences étrangères, réalisent le rêve formé un siècle plus tôt par Ronsard et du Bellay : ils sont d'accord avec la politique, et la « nationalisation de la littérature » coïncide avec les victoires des armées royales.

M. Lavissee étudie ensuite les grands écrivains de cette période, La Rochefoucauld, Retz, Madame de Sévigné, Bossuet, Molière et La Fontaine, Racine et Boileau. Quelques citations suffiront pour marquer la valeur de ces études. Après avoir montré dans Bossuet l'orateur, le poète, et surtout le lutteur, le véritable Hercule chrétien, M. Lavissee conclut ainsi : « C'est comme Versailles un monument colossal, symbole d'une époque et tout plein d'objets grands et rares, mais inhabitable, et qu'il faut qu'on se déplace pour l'aller visiter. » A propos de Molière il émet, sans y insister, faute de preuves, l'hypothèse d'un Molière qui, gêné par les mœurs, par l'Eglise, par le Roi, n'a peut-être pas

sorti tout le poète dramatique qui était en lui. Il loue chez Racine l'éloquence soutenue, la hardiesse et la délicatesse de la langue, les traits tragiques, les rapides aperçus poétiques, mais regrette que le jour soit prochain, s'il n'est déjà venu, où cette tragédie trop conforme au goût d'un monde disparu n'intéressera plus que les délicats. Il termine l'étude sur Boileau et le chapitre consacré aux lettres par cette déclaration d'allure paradoxale : « Monarchie de Louis XIV, philosophie cartésienne, esthétique classique furent ensemble des révolutionnaires », en ce sens, sans doute, qu'elles ignorèrent, ou renièrent, leurs prédécesseurs, pour tout soumettre au jugement de la raison, de « cette Raison à qui la Révolution dressera des autels ».

Y

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA « REVUE »

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

Christian LANGE. — *Traduction du Précis de l'Histoire de la littérature des félibres par Mauritz Boheman* (Avignon, Roumanille, 1906, II-63 p.). — Ce petit livre, imprimé à Stockholm, nous donne la traduction, parue d'abord dans le *Sémaphore de Marseille*, d'une intéressante conférence faite en 1903 par M. Boheman à la Société néo-philologique de Stockholm et retouchée ensuite par l'auteur, qui a aussi légèrement remanié la traduction.

Albert BAUR. — *Maurice Scève et la renaissance lyonnaise* (Paris, Champion, 1906, VI-131 p. in-8). — Cette thèse de Zurich, écrite en bon français par un étranger, ne représente qu'une partie des recherches de l'auteur, qui annonce la publication prochaine d'un volume sur les œuvres poétiques de Maurice Scève. Nous avons ici une étude documentée et d'une lecture attrayante sur les débuts de la renaissance lyonnaise et sur les humanistes et les femmes qui l'illustrèrent.

Kr. NYROP. — *Remarques grammaticales sur quelques vers de M. Jean Richelin, et Étude sur les onomatopées* (Communications faites à l'Académie des Sciences et des Lettres de Danemark. Extr. du *Bulletin de l'année 1906*, n° 6). — A propos de « ceux qui n'boit plus », M. Nyrop montre comment, sous l'influence des verbes où les deux troisièmes personnes se prononcent de même, la langue populaire a une tendance à les identifier dans

les autres verbes. A propos de « ceux *qu'ils* ont de quoi », il signale le remplacement (dès *Aucassin et Nicolette*) du pronom relatif par un *que* invariable suivi du pronom personnel. Ce phénomène n'a, je crois, aucun rapport avec le renforcement du pronom relatif par un pronom personnel dans les phrases telles que « Simone *qui, elle*, n'a pas encore huit ans ». Dans le premier cas, on fait un dédoublement analytique du pronom relatif¹; dans le second, on marque une opposition, comme lorsqu'on répète le pronom personnel ou lorsqu'on l'exprime concurremment avec le nom qu'il représente, ou lorsqu'on substitue *lui* ou *eus* à *il* ou *ils* : « *toi, tu* ne voulais pas ; *vous, vous* hésitez ; Simone, *elle*, n'a pas encore huit ans ; je *les* ai connus, *eus* ; *lui* m'a regardé. » — Dans son étude sur les onomatopées², M. Nyrop indique parfois des mots que les dictionnaires enregistrent par tradition mais qui ne sont jamais employés. « Grisoler », pour le cri de l'alouette, « guiorer » pour celui de la souris, étonneraient beaucoup les Français devant lesquels on prononcerait aujourd'hui ces mots. « Teuf-teuf » se dit particulièrement sinon exclusivement du tricycle ou de la bicyclette à pétrole. Je signale à M. Nyrop l'interjection *ou* (comme la désinence de *fenouil*), un peu moins forte que *aïe*, provoquée par une douleur subite. Les deus sons produits par le balancier sont sensiblement différents, au moins pour certaines pendules, avec lesquelles, contrairement à l'expérience de M. Grammont, on ne confond jamais *tac* et *tic*.

1. Cf. notre *Revue*, XVI, 158.

2. Page 335, ligne 6, une faute d'impression : « ciseaux chanteurs » pour « oiseaux chanteurs ».

CHRONIQUE

LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE ET LES IMPRIMEURS

Voici que les imprimeurs s'émeuvent du projet de réforme orthographique. L'un d'eux, et non des moindres, l'imprimeur même de la *Revue de philologie française*, M. Georges Protat, pousse le cri d'alarme dans le *Bulletin officiel de l'union syndicale des maîtres imprimeurs*. D'après lui, si la réforme est introduite dans les écoles, les éditeurs et imprimeurs ne l'appliqueront *jamais*, ou s'ils sont tentés de céder, nous entendrons « la voix impérative des corporations d'ouvriers typographes revendiquer des garanties absolues unifiant l'orthographe obligatoirement pour tous les Français » ! ¹.

Nous en sommes là, quarante ans seulement après que A. Firmin-Didot, tout imprimeur qu'il fût, et imprimeur-libraire de l'Académie française, se plaçait à la tête du mouvement réformiste par ses *Observations sur l'orthographe française*. Voilà donc les effets de « cette sorte d'intimidation générale de l'esprit humain sur toute la ligne », que Sainte-Beuve dénonçait déjà, en ajoutant : « La réforme de l'orthographe elle-même y est comprise et s'en ressent ; on est tenté de s'en effrayer, de reculer à cette seule idée comme devant une périlleuse audace.

1. M. Protat croit à tort, ou paraît croire, que l'orthographe *des livres* était uniforme au XVIII^e siècle, et il affirme « qu'il ne peut y avoir d'orthographe facultative ». Cependant nous écrivons *ad libitum*, avec la permission de l'Académie, *payerai*, *paierai* ou *patrai*, *clef* ou *clé*, etc. Il n'y aurait aucun inconvénient, comme le remarque M. Michel Bréal, à appliquer dans un plus grand nombre de cas le système des graphies *facultatives*.

Tout le terrain gagné en théorie depuis Port-Royal jusqu'à Daunou semble perdu. Nous avons à prendre sur nous pour devenir aussi osés en matière de mots et de syllabes que l'était l'abbé d'Olivet! »

Pour M. Protat, si la réforme doit se faire, une *loi* votée par le Parlement suffirait tout juste à donner les garanties nécessaires de durée et d'obligation. Il redoute l'arbitraire ministériel. C'est oublier qu'il ne s'agit pas ici d'une fantaisie individuelle, mais d'une modification de l'enseignement grammatical en conformité avec les progrès de la science du langage, modification qui a été préparée avec soin par des commissions compétentes et qui fera l'objet non d'une simple circulaire, mais d'un arrêté délibéré en Conseil supérieur de l'Instruction publique. S'adresse-t-on au Parlement pour introduire dans les programmes les découvertes nouvelles de nos physiciens et de nos chimistes?

On oublie aussi que ce ne sera pas la première réforme orthographique qu'ait connue la France. Ni celle de 1740, qui atteignait un bien plus grand nombre de mots que les projets actuels, ni celle de 1835 n'ont amené, que nous sachions, une crise de l'imprimerie, malgré les résistances inévitables de la routine, qui se sont produites à ces époques comme de nos jours. Alors que Voltaire proposait d'écrire *monnaie*, *il tenait*, au lieu de *monnoie*, *il tenoit*, l'auteur du *Traité du vrai mérite* condamnait cette utile innovation : « Faudra-t-il refondre tous les livres qu'on a imprimés depuis le commencement de la monarchie! » (Voy. *Mercur de France*, oct. 1744, p. 2194). L'événement a montré combien cette crainte était vaine. Elle ne l'est pas moins aujourd'hui. Les « ingénieux ouvrages scolaires » actuellement en circulation, les « petits chefs-d'œuvre encyclopédiques » continueront à servir jusqu'à usure des clichés. Car les élèves n'auront aucune peine à lire dans ces livres *ph* comme une *f*, *rh* comme une *r*, etc. Ce qui est difficile et inutilement compliqué, c'est de savoir, EN ÉCRIVANT, dans quels cas l'arbitraire académique conserve les maladroites graphies latines *ph* et *rh* pour les mots d'origine grecque, et dans

quels cas il les modernise. Et les réformes proposées par la commission ministérielle sont tellement simples, — à condition d'en supprimer toute exception, — que les élèves n'auront aucune peine à les appliquer et à en « garder la pratique », même en ayant sous les yeux des spécimens de l'orthographe actuelle dans une partie de leurs livres classiques et, pendant un temps plus ou moins long, dans les journaux et les livres des protestataires, dont il importe de maintenir l'entière liberté.

Quand les enfants qui commenceront leurs études avec l'orthographe nouvelle arriveront à l'âge d'être apprentis d'imprimerie, il est vraisemblable qu'on n'aura guère plus à imprimer dans l'orthographe actuelle que les rééditions non modernisées des auteurs du *xix^e* siècle, et la complication ne sera pas plus grande que pour réimprimer aujourd'hui dans son orthographe un auteur du *xvi^e*, du *xvii^e* ou du *xviii^e* siècle. En mettant les choses au pis, il faudrait pendant quelque temps que de petites équipes d'ouvriers fussent dressées spécialement à l'orthographe du *xix^e* siècle, et si celle-ci n'offre pas plus de difficultés véritables que ne veulent lui en reconnaître les antiréformistes, on y arriverait aisément. En tout cas, le travail qui serait imposé à ce petit nombre d'ouvriers ne diffère pas de celui qu'exige tout apprentissage ; il leur servirait pour leur métier et trouverait ainsi sa raison d'être, tandis qu'on l'inflige aujourd'hui sans raison aucune à tous les enfants de France, auxquels on peut évidemment offrir un meilleur emploi de leur temps.

Si la réforme est sérieuse, — j'entens : si elle ne reste pas en deçà des conclusions, d'ailleurs si modérées, de la Note de Gréard, — elle peut suffire jusqu'à la fin du *xx^e* siècle. Il est bien certain que nos descendants en connaîtront d'autres, parce que l'orthographe ne peut pas ne pas suivre les évolutions inévitables de la langue ; elle peut seulement les suivre à distance, mais il est raisonnable et utile de faire en sorte que la distance soit courte.

L'ARTICLE DE M. BERTHELOT SUR LA RÉFORME DE
L'ORTHOGRAPHE

Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1907, M. Marcelin Berthelot publie un article intitulé : « La réforme de la langue française : langue écrite. » L'illustre savant est peu au courant des procédés d'investigation de la science du langage, et en dépit des éloges dithyrambiques qui ne manqueront pas de lui être prodigués, par flatterie, incompétence ou fanatisme, il ne restera à peu près rien de ce long article. Tous les vieux arguments contre la réforme y sont repris, sans devenir meilleurs, et on y retrouve la perpétuelle confusion de la langue et de l'orthographe, qui s'annonce dès le titre. *Langue écrite*, opposé à *langue parlée*, n'a jamais signifié en bon français que « langue littéraire ». La langue, expression de la pensée par la parole orale ou figurée, est absolument indépendante des systèmes de signes qui peuvent être employés pour représenter les sons, et l'on pourrait modifier tous les signes, changer radicalement le système, sans que la langue parlée ou écrite subit la moindre atteinte. M. Berthelot s'imagine que le rapport de M. Brunot va plus loin que celui de M. Paul Meyer, alors que c'est tout le contraire ; il croit de bonne foi qu'écrire *je prens*, *il prent*, *je cous*, *il cout*, comme *je sers*, *il sert*, *je peins*, *il peint*, *je résous*, *il résout*, serait « en contradiction trop évidente avec la grammaire pour être accepté » ! et il s'exprime ainsi dans une Revue qui lui fait écrire à lui-même « les *départemens* ministériels ». Il accumule à plaisir les graphies phonétiques, au lieu de se borner à celles qui ont été proposées par la commission ministérielle, et il paraît croire que les consonnes et voyelles de flexion rentrent dans la catégorie des « lettres parasites » condamnées par les réformistes, etc. On lui rendra toutefois cette justice qu'il s'abstient des violences de langage auxquelles nous ont habitués les fanatiques de la routine orthographique, et qu'après tout, un grammairien pourrait se montrer encore plus dépaysé, s'il s'avisait de parler chimie, qu'il ne l'est lui-même en traitant des questions grammaticales.

Nous adopterions même sa conclusion, tout en repoussant ses prémisses, s'il se bornait à dire : « Ce qu'il faut faire, c'est déclarer qu'il n'existe pas d'orthographe administrative obligatoire, intervenant dans les examens par des cotes de correction numériques. » Malheureusement, il ajoute : « Les jurys apprécieraient, avec un esprit d'indulgence et de modération, la valeur et la signification relative des variétés orthographiques. » Le ministre Léon Bourgeois, par une circulaire célèbre et d'ailleurs excellente, a adressé jadis aux jurys des recommandations en ce sens, qui sont restées lettre morte, non pas qu'il y ait eu coalition de mauvaises volontés, mais simplement parce que les commissions d'examens sont en général hors d'état de pratiquer ce dosage des fautes ou prétendues fautes d'orthographe. M. Berthelot admettrait « quelques petites modifications telles que la suppression des lettres *y* et *ph* et celle de l'*h* muette, modifications accomplies sans difficulté en allemand et en italien ». Eh bien ! il faut qu'il soit interdit formellement de donner désormais une « valeur » différente, dans la correction des copies, à l'orthographe par *ph* et à l'orthographe par *f*, sans quoi l'élève qui aura écrit *filosofe*, avec la permission de Voltaire, pourra être déprécié à Carcassonne tandis qu'il triomphera à Béziers. Faute de pouvoir connaître d'avance les tendances des différents jurys dont on aura à subir les jugements successifs, et dans la certitude que la plupart trouveront plus commode de s'en tenir à l'orthographe académique, on sera réduit à apprendre encore les distinctions arbitraires entre *phénomène* et *fantôme*, *trésor* et *théâtre*, etc., et rien ne sera changé dans la pratique de l'enseignement grammatical. Il faut que le professeur instruit, qui aura enseigné comme il le doit à ses élèves que l'*x* de *fameux*, à côté de l'*s* de *fameuse*, provient d'une erreur grossière, puisse leur donner l'assurance qu'ils ne courront aucun risque à écrire correctement *fameus*, tout comme, ayant appris en classe que la terre tourne autour du soleil, ils ne sont pas obligés de dire le contraire à l'examen pour être bien notés. En résumé, il est indispensable qu'un arrêté, délibéré en Conseil supérieur de l'Instruction publique, détermine avec préci-

sion les catégories de modifications orthographiques qui seront désormais autorisées, de manière à ce qu'on puisse établir un petit dictionnaire raisonné des libertés orthographiques de l'école. Les écrivains, qui auront joui de ces libertés pendant leurs études, ne seront plus liés par des habitudes tyranniques, et s'ils s'entendent pour adopter définitivement telle ou telle modification, elle passera du dictionnaire des libertés scolaires dans le dictionnaire de l'usage. L'important, c'est que les libertés soient assez étendues pour suffire à plusieurs générations, sans qu'on soit obligé de poser à nouveau la question avant le siècle prochain. Or il nous semble que les propositions de la commission ministérielle remplissent cette condition, pourvu qu'on en supprime les exceptions. Ce sont, en somme, les propositions de Gréard, et ce nom est de nature à rassurer les plus timorés. En ce qui touche les exceptions, celles de la langue doivent être absolument respectées. Aus pluriels identiques *baux*, *noyaux*, *chevaux*, correspondent trois singuliers différents, *bail*, *noyau*, *cheval*. Ce sont là complications de la langue, que l'écriture doit fidèlement noter. Mais les exceptions purement orthographiques n'ont pas droit au même respect; et si l'on autorise l'*s* comme marque uniforme du pluriel, il ne faut point réserver le datif pluriel *aux*, comme le fait M. Aulard dans un article récent du *Siècle*, pour la seule raison qu'on y est trop habitué. L'*x* n'est pas moins fautif dans *aux* que partout ailleurs; il est tout à fait illogique d'écrire *les* et *des* par *s* et *aux* par *x*, et la liberté de substituer *s* à *x muet* doit être générale. Lorsqu'on en viendra à établir, au Conseil supérieur de l'Instruction publique, la liste des libertés orthographiques de l'école, il faut espérer que celles qui seront adoptées le seront sans réserve aucune, et qu'on en croira sur ce point les grammairiens du Conseil, comme on s'en remet aux historiens pour les programmes d'histoire, et d'une façon générale aux spécialistes pour chaque spécialité.

Le Gérant, H. CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

NOTES
SUR
LES PARLERS POPULAIRES
DE LA
RÉGION DE PONT-L'ÉVÊQUE-HONFLEUR
(CALVADOS)

INTRODUCTION

J'avais naguère laissé entendre que le 1^{er} fascicule de l'*Atlas dialectologique de Normandie*¹, qui était consacré à la région de Caen à la mer, serait suivi de plusieurs autres, où seraient étudiées, notamment, les régions de Troarn, de Falaise et de Pont-l'Évêque-Honfleur.

Un concours de circonstances diverses m'a empêché de donner suite à ce projet.

Voici, toutefois, quelques documents réunis au cours de mes enquêtes dans la dernière de ces régions².

Je crois nécessaire de faire remarquer que ces matériaux sont tous de première main : les formes mentionnées ci-dessous ont été toutes, sans exception, recueillies de la bouche même de paysans originaires des communes enquêtées.

1. *Atlas dialectologique de Normandie*, 1^{er} fascicule : Région de Caen à la mer. Paris, Welter, 1903.

2. J'ai examiné et commenté ces documents au cours de conférences faites devant les Élèves-Maitres de 3^e année de l'École Normale d'Instituteurs de Caen, en 1900-1901 et 1901-1902.

La région que j'ai en vue affecte sensiblement la forme d'un carré irrégulier dont le côté Nord serait borné par la mer de la Manche, le côté Est par la limite du département, le côté Ouest par la rivière Touques, le côté Sud par une ligne idéale partant de Pont-l'Evêque pour gagner Saint-André d'Hébertot.

Trois centres importants commandent toute la région : Pont-l'Evêque, d'abord, qui visiblement exerce une influence déprimante sur le patois des environs immédiats; puis Honfleur et Trouville qui, par contre, malgré l'affluence des étrangers et des touristes, ne paraissent pas avoir entravé la langue populaire dans le progrès de ses évolutions naturelles.

J'aimerais à insister — si j'en avais le loisir — sur ce qu'a de particulièrement paradoxal l'état d'intégrité du patois de Trouville. Je me rappelle n'avoir commencé d'enquêter dans cette dernière ville que par acquit de conscience, sceptique d'ailleurs sur les résultats. Mon scepticisme fut de courte durée; les circonstances de l'interrogatoire le rendaient cependant fort légitime. « Une femme, m'avait-on dit, est, mieux que toute autre, en état de vous renseigner; elle est née à Trouville, qu'elle n'a jamais quitté. Vous la trouverez, à marée haute, sur la plage, vers trois heures : c'est la préposée aux bains. » Ainsi, la baigneuse attitrée de la Parisienne allait m'enseigner le parler populaire de Trouville! Je n'osais encore y croire. Il fallut vite me rendre à l'évidence : mon sujet remplissait toutes les conditions requises; la bourgade la plus reculée du « Pays d'Auge » ne m'eût pas mieux éclairé sur la vitalité de ces patois normands. Mon questionnaire, qui avait été interrompu trop fréquemment par les soudaines intrusions d'élégantes réclamant, qui leurs espadrilles, qui leurs sorties de bain, prit fin sur un inci-

dent plus inattendu encore : j'avais devant moi un groupe d'Élèves de l'École normale d'instituteurs de Caen, accompagnés de leur sympathique directeur, M. Quénardel, aujourd'hui en retraite, auquel s'était joint M. l'Inspecteur général Coutant, alors maire de Trouville. Ils trouvèrent plaisant qu'on vint à Trouville pour entendre parler le « pur normand » ; mais je n'eus pas grand'peine à leur prouver, carnet en main, que ma moisson « valait le voyage » et que je n'avais pas perdu ma demi-journée. C'est ce dont s'assurèrent aussi les jeunes Élèves-Maîtres que je m'étais efforcé, dans le cours de l'année scolaire, d'initier à la méthode en matière de dialectologie.

Voici, par ordre alphabétique, la nomenclature des vingt-neuf communes de la région, toutes enquêtées sur place¹ : Ablon, Barneville, Bonneville-sur-Touques (et Saint-Arnoult), Canapville (et Saint-Martin-aux-Chartrains), Cricquebœuf, Coudray-Rabut (et Pont-l'Évêque), Englesqueville, Equemauville, Fourneville, Genneville, Gonnevill-sur-Honfleur, Hennequeville², Pennedepie (et Vasouy), Quetteville, la Rivière-Saint-Sauveur, Saint-André d'Hébertot, Saint-Benoît d'Hébertot, Saint-Gatien, Surville (et Vieux-Bourg), Le Theil, Touques, Tourville, Trouville, Villerville.

1. Noms patois de quelques communes et de leurs habitants :

āblō (lêṣ *āblōnê*) ; — *Barnevil la Bêrtrā* (lê *Barnevilê*) ; — (lê *Bonvilê*) ; — *Kanakvil* (lê *Kanakvilê*) ; — *Krikbê* (lê *Krikbêlê*) ; — *āglêkvil* (lêṣ *āglêkvilê*) ; — *Ekēmōvil* (lêṣ *Ekēmōvilê*) ; — (lê *Furnevîlê*) ; — *Jenvil* (lê *Jenvîlê*) ; — *Hānkêvil* (lê *Hānkêvilê*) ; — *Pāndepî* (lê *Pandepyê*) ; — *Kyêtvil* (lê *Kyêtvilê*) ; — *Sê Sôvêr* (lê *Sê Sôvêrê*) ; — (lê *Rêbêrtotê*) ; — *Sê Benwê* ; *Sê Grāsya* (lê *Sê Grāsyaônê*) ; — lê *Vyêburê* ; — (lê *Têyê*) ; — (lê *Tukyê*) ; — (lê *Turvilê*) ; — (lê *Truvîlê*) ; — *Viyêrvil* (lê *Viyêrvîlê*).

2. Hameau de Trouville.

Le patois est relativement vivant sur ce domaine : les réflexions vocaliques de l'*e* provenant de *a* ou de *ē* (i) latin, s'y épanouissent et y évoluent en toute liberté; les règles du *k* normand et du *ch* normand y trouvent leur application intégrale; l'*l* finale n'apparaît pas dans les produits dérivés du latin *collum*, *follem* et *mollem*; enfin, on relève deux faits phonétiques très saisissants.

Le premier a trait à la nature de l'*r* initiale, ou médiale, dont le son nettement guttural (voisin du *ch* dur allemand), est en voie de disparition. Parfois l'évanouissement est complet; plus souvent l'*h* aspirée normande, très commune encore dans tout le domaine, se substitue au son ancien, mais elle n'est qu'une étape avant la chute¹.

Le second de ces faits, le plus caractéristique à coup sûr, a trait à la palatalisation secondaire du *g*, comme dans *magyĕ*² (lat. *manducare*), *argyā* (lat. *argentum*). Ce dernier phénomène se constate, à l'ouest et au sud-ouest, sur une aire plus étendue, non encore délimitée et dont les diverses modifications seront étudiées en détail.

Dans l'anecdote suivante, qui sent trop bien son terroir pour que j'aie besoin d'en affirmer l'authenticité, figure un des mots de cette série. Je la reproduis ici comme un spécimen de l'esprit populaire normand, ou mieux de ce coin de Normandie.

Un candidat aux élections sénatoriales, bien connu pour sa mine réjouie et forte en couleurs, vrai « gars normand », au cours d'une de ses tournées fait visite au brave maire

1. Par exemple, dans : *kyĕhū* (charrue), *a dhĕt* (à droite) où l'*h* aspirée remplace l'*r* caduque; et : *bĕgyĕ* (berger), *d l agyā* (de l'argent), où l'*r* s'est entièrement éteinte.

2. Les formes patoises relevées ont toutes été transcrites à l'aide de l'alphabet phonétique de la *Revue des Patois gallo-romans* et de la *Revue des Parlers populaires*.

de la commune de P¹... Le magistrat municipal est favorablement impressionné par l'aspect jovial du futur sénateur, bien en point. Il s'efforce de lui en exprimer son admiration dans des termes congrus, et voici le compliment qu'il lui tourne, où se mêlent, à dose inégale, la finesse narquoise du madré compère et le respect attendri de l'électeur subjugué : « *ĥ ĥ ! musyĥ l avoka, si vò n magyĥ k du fĥr, i n dĥ gyĥr ět bĥtu* » ! — Traduction : « Si vous ne mangez que de la paille, elle ne doit guère être battue². »

Pour revenir aux choses sérieuses, j'examinerai successivement quelques points intéressants du vocalisme, du consonantisme et du lexique de la région de Pont-l'Évêque-Honfleur.

I

VOCALISME

I. — *i* + nas. (suff. *-ina*).

Le type choisi, *cocĭna*, ainsi que les types de la même série, ne nous arrêteront pas. La nasale suivante *a*, sans doute, dans cette région, comme partout ailleurs en Normandie, exercé son influence nasalisante ; toutefois, ici, de toutes les étapes : [1° *i* nasal + *n* ; 2° *i* long + *n* ; et, d'autre part : 1° *e* long fermé nasal + *n* ; 2° *e* long ouvert + *n* ; 3° *e* bref ouvert + *n*], cette dernière est la seule que connaisse encore toute la partie

1. Une des communes comprises dans notre région.

2. Goth. *fodr* ; all. mod. *Futter*. [Dict. gén.]. (Cf. la rue du Fouarre, à Paris. Les étudiants du Moyen Âge se procuraient, chez les marchands établis dans cette rue, les bottes de paille qui leur tenaient lieu de bancs dans les salles nues de l'antique Sorbonne.)

N.-E. du département. Le produit *kūizēn*¹ y est, en effet, constant, alors que la région de Caen à la mer connaît encore les étapes antérieures, avec *i* nasal + *n*, ou seulement *i* + *n*.

Le suffixe *-inum*, dont les héritiers, dans les environs de Caen, conservent encore très nettement leur ancien *i* nasal, a évolué, dans ce domaine, jusqu'à la forme française, ou du moins jusqu'à l'*e* fermé nasal. Ex. : *vēzē* (lat. vicinum).

II. — 1° (a +) *ū* tonique. (Lat. *sabucum).

Dans cette série, le territoire du Calvados, au nord, se répartit en deux aires bien distinctes ; l'une, à l'ouest de la rivière Orne, représentée par des produits où la diphthongue issue du lat. (a +) *ū* se réduit au son simple *æ* (type : *sæ*) ; l'autre, à l'est de l'Orne, où la diphthongue se réduit au son *u* (type : *su*). [Français : *Sureau*.]

La région de Pont-l'Évêque-Honfleur est tout entière comprise dans cette aire. (L'*u* y est toujours de quantité longue.)

2° Lat. *acūcūla*.

Partout j'ai relevé le produit *ēguy*, sans trace d'*l* mouillée, avec l'*u* tantôt long, tantôt bref.

3° *ū* + *c* (g).

La diphthongue *ui* (quand l'accent portait sur l'élément *i*) s'est réduite à *i* simple. Ex. : *condūcere* → *kōdir* ; *brūgitum* → *bri*.

1. De même : *sātēn* (centesima + -ina), *ēpēn* (spīna), *Katrēn* (fr. Catherine), *pupēn* (puppīna ; franç. poupée). Pour ce dernier mot on remarquera les substituts : *kālō* (hypocoristique de Catherine, et *dōn* (ital. donna).

4° $\bar{u}$ + nas¹.

La combinaison de $\bar{u}$ + m ou n peut aboutir, d'une part, aus sons u nas. + n , m ; et, par dénasalisation, u long + n , m ; d'autre part, peut-être avec analogie des formes du masculin, au son α nas. + n , m ; et, par dénasalisation, au son α , long ou bref, ouvert ou fermé, + n , m .

Cette région a poussé l'évolution jusqu'à l'étape extrême, c'est-à-dire à l' α bref ouvert + n , m . Partout on trouve :

Inclūmine → *āklām*;

Plūmam → *plām*;

Commūnam → *komām*;

Lūnam → *lām*;

Prūnam → *prām*.

5° $\bar{u}$ + r (suff. -atura).

L' r n'exerce, généralement, pas d'influence sur la voyelle. La forme-type *mær*² (lat. maturum), constante vers l'Ouest, est inconnue dans cette région; j'y ai relevé, isolément, le produit *balyër* (fr. balai + suff. -atura).

III. — 1° $\bar{e}$ et $\bar{i}$.

La diphtongue *ei*, issue d'un $\bar{e}$ ou d'un $\bar{i}$ latin, s'est réduite au son e : c'est l'étape à laquelle se sont arrêtés les patois de tout le nord du département. Exceptionnellement on note l'étape *wé*, dans des mots tels que *fuër* (latin *feria*), où l'influence française était fatale, et l'étape posté-

1. Voir $\bar{i}$ + nas.

2. Le produit le plus fréquent est la forme *mu*, avec chute de la finale.

rieure *wo*, qui est elle-même en avance sur l'étape française¹. Le lat. *pīsum*, par exemple, ne donne point un type *pē* (resp. *pĕ* ou *pĕ*), qui est fréquent dans les régions voisines, mais un type *pwo* (resp. *pwo* ou plus souvent *pwo*). De même nous avons *twô*² pour le lat. *tres* et jamais *trē*, qui d'ailleurs est très rare sur tout le domaine normand.

Voici quelques-uns des produits de la série, relevés sur tous les points de notre domaine :

1° *ē* lat. tonique. Credo → *j krĕ* (*j krĕ*)

Ad + *eccistum + serum → *āssĕ*.

Videre → *vĕ* (*vĕ*).

2° *ī* lat. tonique. Alterum + vicem → *ōtfĕ*³.

Bibere → *bĕr*.

Bibo → *j bĕ*.

Pira → *pĕr*.

Frigidum → *frĕ*.

1° *ē* lat. atone. Serum + -ata → *sĕrī* (fr. soirée)⁴.

2° *ī* lat. atone. Piscionem → *pĕsō*.

Re + *frigidire → *rfrĕdi*.

IV. — *ō*

L'*ō* long tonique donne *u*. Ex. ∴ nodum → *nu*, sur tout le domaine.

1. Nous admettons l'échelle progressive : *ei* → *e* → *we* → *wā* (étape française) → *wā* → *wō* → *wō* (étape normande du pays d'Auge et aussi de certaines régions des départements de la Sarthe et de la Mayenne).

2. Pour la chute de l'*r*, voir plus loin : CONSONANTISME.

3. Remarquer la forme *ōtfwō* (en avance sur le français; v. plus haut).

4. Cf., dans la région de Caen : *st asĕrā* (= cette soirée, ce soir).

V. — *ü* + *cl*.

Le type uniforme de toute la région, qui est *puë* (cf. le type *pwi* dans le normand du sud), remonte, par une série d'intermédiaires, à une forme primitive *pedoilz* (du lat. *peduculus*).

VI. — *ë* (suff. *-ellus*, *-ellum*).

L'ancien suffixe *-iaus* (provenant d'un nominatif *-ellus*) s'est réduit sur quelques points, dans le voisinage de Pont-l'Évêque, à la forme commune *-yo*. Sur une grande partie du domaine persiste la trace d'une forme anciennement diphtonguée *-yaø* (← *-yaw*). La chute de l'*ø* donne naissance à un nouveau produit *-yǎ*, relevé sur différents points, vers l'Est de la région.

Un seul mot de la série fait exception. Tout le territoire, en effet, connaît non pas *kapyø*, non pas *kapyǎø* ou *kapyǎ*, comme nous devons y compter, mais uniformément *kapë* (fr. chapeau). Loin de voir dans ce type isolé un emprunt hypothétique, nous serions plutôt portés à le considérer comme un îlot phonétique, survivance d'une ancienne aire aujourd'hui à peu près submergée par l'aire envahissante en *-yo*, *-yǎø*, *-yǎ* du normand du sud. Ainsi, qui voudrait tracer l'aire réelle des produits du suff. *-ellum* devrait en étendre les limites fortement vers l'Est. On sait qu'ils dominent encore sur toute la région qui s'étend de la rivière Sculles à la rivière Dives.

Voici, d'autre part, nos témoignages :

Ang.-sax. bat + *-ellus* → *batyǎø*, *batyǎ*, *batyo*.

Benna + *-ellus* → *banyǎø*, *banyǎ*, *banyo*.

Cultellus → *kutyǎø*, *kutyǎ*, *kutyø*.

German. tunna + -ellus → *tonyǎo*, *tonyǎ*, *tonyö*.
 [Cappa + -ellum → *kapě*]¹.

VII. — 1° ö

L'ö latin entravé tonique reste tel quel, comme dans :

Collum → *kô* (sporadiquement *kū*).

Follem → *fô* (forme vieillie).

Mollem → *mô*.

Remarquer, dans ces trois produits, la chute de l'*l* final.

2° Lat. *gabata* (→ *gauta*).

Un son *au* tonique, de formation postérieure, a subi le même traitement qu'un son *o* ouvert.

Gabata donne, sur tout le territoire, un produit *jô* (ou : *gyô* [cf. pl. loin : consonantisme]).

3° ö + *i*, (*ü* + *i*).

Du groupe ö + *pal.* est issue la triphthongue (uoi) → *uei*, qui, pour le Normand, s'est contractée tantôt en *yæ* (v. région de Caen à la mer), tantôt en *yê*, tantôt en *æ*, tantôt en *ê*, tantôt en *i*, tantôt en *u*. Ces différentes solutions se rencontrent en Normandie pour les produits de la forme analogique du verbe *être* : lat. *sum* (→ *so* → *soo* → *suo* → *suoi* avec influence de l'*i* de *fui*). Cf. H. Suchier, *Alt-franz. Grammatik*). La région normande, en effet, nous fournit les formes : *j syê*, *j syê*, *j sê*, *j sî*, *j sê*, *j sū*. La région

1. Rem. — J'ai relevé la forme *dě kapěě*, où la réflexion vocalique paraît servir de marque du pluriel.

L'accusat. *flagellum* donne *flé* (fr. fléau). — La présence du *g* intervocalique ne permet pas de faire toujours rentrer régulièrement ce mot dans la série.

Notons que ni le groupe *ě* + *i* (type *lectum*) ni le groupe *ě* + *u* (type **sequere*) ne donnent ici de résultats caractéristiques.

de Pont-l'Évêque-Honfleur appartient, pour la partie Ouest et Sud, à l'aire *j syê*; pour la partie Est, à l'aire *j sê*.

Par contre, *troia* donne *trû* dans toute la partie Ouest et Sud; mais il donne, régulièrement, *trê* dans la partie Est. Le groupe *tr* de ce mot faisait prévoir des accidents phonétiques.

Enfin, *inodiat* a pour descendant la forme commune *ânû*, car je ne saurais affirmer que la forme *ânyû*, en tous cas sporadique, soit digne de créance là où elle a été relevée.

VIII. — 1° *pal.* + *a* (suff. *-iare*, *-iatum*, *-iata*).

L'*a* tonique libre, précédé d'une palatale, aboutit à *ie*. Cette diphtongue, qui persiste encore dans la Normandie de l'Ouest, s'est réduite au son *i* jusque dans le Sud de notre domaine. Tous les autres points ont préféré la réduction à l'*e* du français ¹. Sur le territoire des communes de Vieux-Bourg, Surville, Coudray-Rabut, Saint-Martin aux Chartrains, Canapville, Englesqueville, Bonneville-sur-Touques, les formes de l'infinitif sont en *-i*. Celles du part. passé masculin sont en *-i* sur tout le territoire; celles du part. féminin en *-î*. Exemples :

Cuminiare → *kmâei* (îlot phonétique).

Cuminiatum → *|kmâei* (forme commune).

Pugnum + *-ata* → *poñî* (*puñî*).

1. Il est à remarquer que la réduction a été plus ou moins lente à se produire suivant qu'il s'agissait des formes de l'Infinitif ou du Participe passé masculin. Ainsi, sur le sol normand, on rencontre au moins trois combinaisons : 1° Inf. *-ê*, Part. passé *-i*; 2° Inf. *-ye*, Part. passé *-i*; 3° Inf. *-i*, Part. passé *-î*. En général la forme en *-i* du Part. masc. a plus de résistance que la même forme à l'Infinitif.

2° *a* + *r*.

L'*a* s'affaiblit en *e* sous l'influence d'une *r* qui suit.
Exemple :

Germ. mark → *mèrk* (*armèrk* = remarque).

3° Réflexions vocaliques d'un *e* secondaire provenant de *a* latin (et subsidiairement de *ē*, *ī* latins).

La présence de réflexions vocaliques dans un patois est une preuve de sa vitalité. J'ai réuni, ailleurs, tout un lot de curieux spécimens des réflexions étudiées dans les parlers de la région de Caen à la mer. J'ai montré jadis¹ que les voyelles nasales (nasale de l'*o*, de l'*a* et de l'*e*) y sont particulièrement sujettes à la « réflexion », et je constate avec plaisir que des produits analogues à ceus du continent ont été relevés ensuite par M. Emanuelli dans les parlers de Guernesey².

La région de Pont-l'Evêque-Honfleur n'est pas, à beaucoup près, aussi riche en produits de ce genre.

Voici quelques observations sur les réflexions d'*e* secondaire provenant d'*a* latin ou même d'*ē* et d'*ī* latins³.

Je rappelle les diverses étapes possibles.

L'*e* se dédouble par application de la « loi d'emphase », qui paraît présider à toute transformation des langues. Les sons adventices ainsi produits (ce sont, si l'on veut, les harmoniques du son fondamental) sont susceptibles d'évoluer à leur tour; si le son adventice prend la qualité ouverte⁴, il peut nous amener jusqu'à l'*œ* ou l'*ê*, jusqu'à l'*â*, ou l'*ai*.

1. *Le parler populaire dans la commune de Thaon* (Calvados); — *Atlas dialectologique de Normandie*, 1^{er} fascicule.

2. *Revue de philologie française*, t. XX, fasc. II, 2^e trim. 1906, p. 137.

3. C'est la meilleure preuve, comme je l'ai dit souvent, qu'on ne saurait y voir, comme le voulait M. Fleury, une persistance (!) de l'*a* latin.

4. Sans doute par dissimilation.

Le son fondamental peut lui-même disparaître et ne laisser comme résidu que le son adventice élevé à la dignité nouvelle de son fondamental, qui sera soit *a*, soit encore *e* ouvert, ou *æ* ouvert. D'où le tableau :

éé éé é æ
èè
ae aa
a

Le son *ae* se rencontre le plus souvent dans les communes maritimes de la région, de même qu'à Gonnevill-sur-Honfleur, à la Rivière-Saint-Sauveur ¹, à Fourneville, à Genneville, parfois à Ablon ², à Saint-Benoît d'Hébertot ; le son *æ* domine dans le Centre et dans l'Est ; les sons *é* et *æ* ³ sont sporadiques. Les communes riveraines de la Touques ignorent ce phénomène.

Voici mes produits :

1° *a* latin. Aestatem → *étâté*, *étâ*, *été*, *étâé*.

Bladum → *blâté*, *blâ*, *blé*, *blâé*.

Clavem → *klâté*, *klâ*, *klé*, *klâé*.

2° *ê* latin. Hibernum (pas de réflexions ; forme commune : *îvê*).

3° *i* latin. Digitum → *dâté*, *dâ*, *dé*.

* Articulum → *ôrtê* (forme commune).

1. A Genneville, Pennedepie. La Rivière-Saint-Sauveur : *éâtâté* (← cantatum), *klâté* (← clarum).

2. A Ablon : *éâtâté* (← cantatum).

3. Au Theil : *klê* (← clarum ; — à Gonnevill-sur-Honfleur, *éâtâté* (← cantatum) ; *vrê* (← veracum) ; *dê* (← digitum). — Dans le département de l'Eure, il semble que ce son *æ* prenne une extension plus considérable. On m'atteste, à Fiquefleur : *kutylê* (← cultellum) ; dans le Roumois : *fwê* (← vices) ; *prânyê* (← prunarium) ; et, de même, dans la phrase : *va t ô trôêê lê vâk* (← vaccas), c'est-à-dire : va t'en tracher (chercher) les vaches.

II

CONSONANTISME

I. $c + a$; $g + a$.

Toute l'étendue de notre territoire appartient, théoriquement, à l'aire du c dur et du g dur dits « normands ».

Les exceptions et restrictions seront signalées à fur et mesure.

a) $c + a$.1° $c + a$ initial.

Ex. : Calva *sorice *kawk suri*¹.

*Canapim *kābr*².

*Canapim +? *kanivyè* (fr. chènevis).

Cathedra *kyèr* et *èèr*³ (au sens de « chaise »).

Caldum *kā*; *kò* et *édo*; *édo*⁴.

Candela *kādèl*; *kāwdèl* et *kyādèl*⁵.

*Casus *èè*⁶.

1. L'existence de cette forme sur toute l'étendue de notre région n'est pas fort probante, puisqu'elle est une forme estropiée; ses tares physiques mêmes ont pu en modifier la destinée.

2. Produit normal, très régulièrement distribué.

3. La partie orientale de la région paraît être envahie par le produit influencé *èèr*, c'est-à-dire *kyèr* + fr. *chaise* et *chaire*, qui a pu être l'origine d'accidents phonétiques.

4. Ici la lutte est vive : tout l'Est et le Sud-Est ont adopté la forme francisée; les villages maritimes seuls restent fidèles à la forme normande traditionnelle.

5. Ces trois variantes de la forme primitive ne se rencontrent qu'isolément, sur quelques rares points. Les mots suivent le destin des choses : ils sont nés, ils meurent avec elles.

6. C'est la forme commune de notre région; il faudrait avancer loin vers l'Ouest pour y trouver des produits réguliers ou intéressants du lat. *casus.

2° *c* + *a* médial.

Ex. : Branca	<i>brāk</i> .
Musca	<i>mūk</i> (isolément : <i>müē</i>).
Pertica	<i>pēr̥k</i> .
*Rusca	<i>rūk</i> (<i>hūk</i>) [isolément <i>rūē</i>] ¹ .

b) *g* + *a*.

1° *g* + *a* initial.

Ex. : Gabata	<i>gat</i> (fr. jatte).
Gamba	<i>gāwb</i> ; <i>gāb</i> .
germ. Garba	<i>gyērb</i> .
germ. Gard+inum	<i>gyardē</i> .

2° *g* + *a* médial.

Ex. : Virga	<i>vērg</i> et <i>vērgy</i> ² .
-------------	--

II. *c* + *e*, *i*.

Notre région connaît aussi la chuintante normande *œ* (ch), provenant d'un *c* latin, suivi de *e* ou de *i*.

1° *c* + *e*, *i* initial.

Ex. : Caerefolium	<i>œ̃rfjē</i> .
Ceresia	<i>œ̃rīz</i> .
Cinerem	<i>œ̃ādr</i> .
Coemeterium	<i>œ̃mityēr</i> (<i>œ̃mityēr</i>) et <i>œ̃mityēr</i> ³ .

1. Ces formes et les précédentes sont très régulièrement distribuées sur toute l'étendue du territoire.

Remarquer la quantité brève de l'*u* dans *mūk* et *rūk*; remarquer aussi la restriction de sens du mot *mūk*, qui s'applique presque exclusivement à l'abeille. Pour la forme *hūk*, voir plus loin : modifications de la vibrante.

2. Tous les produits ci-dessus sont très régulièrement distribués sur tout le territoire.

Pour la forme *vērgy*, voir plus loin : palatalisations secondaires.

3. Isolément, la forme influencée *œ̃mityēr*.

2° $c + e$, i médial.

Ex. : Monticellus *mueyđo* (au Nord et à l'Est de la région);
musyđo au Sud.

Radicina *raeën* ¹.

III. Sort de la vibrante R.

On connaît le phénomène du sigmatisme qui consiste dans la substitution d'un s (z) à un r ; les grammairiens nous le signalent, de côté et d'autre, à toutes les époques de la langue. « La vibrante dentale, dans ce cas, perd son roulement et se réduit à une sorte de fricative dentale ². » Les exemples n'en manquent pas, encore aujourd'hui, et notamment dans les patois du Berry et du Nivernais. Notre région ne nous en offre pas; toutefois, elle paraît répugner, elle aussi, à la prononciation de la vibrante; elle la remplace souvent par une simple aspiration, qui n'est même parfois qu'une étape vers la disparition totale, quelle que soit, d'ailleurs, la place de l' r , initial, médial, intervocalique ou en groupe ³.

Voici quelques-uns de nos témoignages :

A. Aspiration tenant lieu de la vibrante.

1° R initial :

bug = rouge.

hük = rûche.

1. Isolément, au sud, *rasën*.

2. K. Nyrop, *Grammaire hist. de la langue franç.*, I, p. 288.

3. C'est la prononciation des Incroyables du Directoire : *ma poale supême*. M. Kr. Nyrop (*Grammaire*, p. 90) remarque que « dans quelques régions normandes, le r intervocalique s'est... réduit à une simple aspiration ». Je ne sais à quels points du territoire normand M. Nyrop fait allusion. Il serait intéressant et utile de dresser l'aire phonétique de ce phénomène.

hwò = rois.
hakmodě = raccommoder.
hâr = rare.
lě hie = les riches.
hū = roue.
dě hōe = des ronces.
hăēn = racine.
sě hōk = saint Roch :

2° R médial :

kěhū = charrue.
j puhě = je pourrai.
Mahòt = Marotte (hypocoristique de *Marie*).

3° R en groupe :

twò = trois.
ă dhêt = à droite.
barōnhî = baronnerie (lieu dit).
pahfêt mā = parfaitement.
i st huv = il se trouve.
tě khě = tes crins (cheveux).
kardhō = chardrons (forme vulgaire).
rřbēdi = refroidir.
je n kōphādrē pā = je ne comprendrais pas.
thū = truie.

B. Disparition de la vibrante :

argād = regarde.
sěklě = sarcler.
gwěřěy = groseille.
pādyě = pardieu.
ěstwi = instruit.
j kěyě = je croyais.

d l ayā = de l'argent (v. plus loin, IV).

bēgyē = berger ¹ (v. plus loin, id.).

Remarque. — Il est douteux qu'il faille faire rentrer sous cette rubrique un autre phénomène d'aspiration à l'initiale, relevé dans les seules combinaisons : *hă*, pour *ça* (= cela) et *hē*, pour *c'est*. Cette aspiration, dont nous avons trop peu d'exemples pour en tenter ici une étude, prend parfois une telle valeur qu'on la noterait volontiers par un *r* guttural, par un son voisin du *ch* dur allemand.

Nos exemples sont les suivants :

- a) *hă n fē ryē* = ça ne fait rien.
hă n i jē ryē = ça n'y fait rien.
hă mây lē eu = ça mange les chous.
hă va rfrēdi = ça va refroidir.
hă s pūrē = ça se pourrait.
hă fig = ça fige.
- b) *hē nēr* = c'est noir.
hē blāw = c'est blanc.
hē ēē = c'est cher.
hē pā mā ēā = c'est pas comment (comme) ça.
r ētē = c'était ².

IV. Palatalisations secondaires.

Nous abordons l'étude de la série phonétique la plus remarquable, la plus caractéristique de la région de Pont-l'Evêque-Honfleur. L'aire ne s'en étend vraisemblablement

1. *Drwē*, au sens de « ruisseau » [forme commune : *dwē* ou *dwi*], est un curieux exemple de fausse restitution, sans doute par désir de « parler comme à la ville ».

2. Remarquons que ces divers phénomènes d'aspiration ou de disparition de la vibrante sont distribués avec une parfaite régularité sur toute l'étendue de la région.

pas vers l'Est, à savoir sur la rive droite de la Scine, mais elle descend à coup sûr vers le Sud jusque dans le voisinage de Lisieux et vers l'Ouest dans la direction de la rivière Dives, sans l'atteindre peut-être, mais assurément sans en franchir le cours. Une distribution géographique rigoureuse fait encore défaut.

Ce phénomène est le suivant :

Un son *g* se palatalise (c'est-à-dire devient *gy* et parfois se réduit à *ye*) dans toute position, initiale, médiale ou finale. Le langage tire de ce fait une originalité que n'ont pas manqué de remarquer et de relever les habitants des parages voisins. Le verbe *gyêtê* a été forgé pour rendre cette particularité et l'on a daubé sur le parler de « ceus qui *gyé* », ou « *gyêt* ».

Quelques dialectes français le connaissent (sur le versant oriental des Vosges, en Wallon, puis dans le Sud-Ouest), mais je ne sache pas qu'on l'ait encore signalé pour la Normandie.

Il resterait à en donner l'explication.

Qu'on rencontre des fait identiques ou analogues en Sicilien, en Sarde ou encore en Roumain et dans les parlers des Alpes rhétiques, on sera peut-être autorisé à y voir une persistance des sons du latin vulgaire, la première étape des palatalisations primitives. Mais une telle interprétation ne paraît pas applicable aux parlers des bords de la mer de la Manche.

Nos langues populaires sans cesse en évolution, sans cesse en travail, présentent, par contre, et sur toute l'étendue de la « Romania », des exemples nombreux de modifications secondaires, qui manifestent leur incessante activité physiologique. Pour des raisons qui souvent nous échappent, ne serait-ce que par jeu, ou en vertu de l'exercice normal de cette activité, on voit des sons fondamentaux se modifier,

tantôt, comme plus haut, par voie de segmentation, de réfraction ou réflexion vocalique, tantôt par voie de labialisation ou de palatalisation, comme c'est ici le cas. Ces modifications une fois reçues, d'autres s'en suivent, ultérieurement, en conformité avec les lois générales de la linguistique ou avec les lois particulières au territoire dialectal : c'est le premier pas seul qui coûte.

Nous admettons par exemple que la forme *arjā* (fr. argent ← lat. *argentum*) ait été, à une époque donnée, la forme normande commune, rien d'ailleurs ne paraît contredire cette hypothèse. Si donc nous partons de la forme-type *arjā*, et que nous acceptons la production, au pied de la consonne *j*, d'un son palatal *y*, susceptible de se modifier et de modifier profondément la consonne génératrice¹, il nous sera ainsi permis de dresser le tableau schématique suivant :

Son fondamental : *j*

↓

Son palatalisé : *jy*.

↓

**dy*²

↓

gy

↓

g

} → *y* (par chute de l'élément fondamental).

Ainsi trouveraient leur explication, successivement, des formes telles que : *arjyā*, *argyā*, *argā* (rare), *aryā*.

Nos témoignages, dont voici la liste complète, sont

1. J'ai hasardé des hypothèses analogues dans mon *Essai de dialectologie normande*, où sont étudiées les palatalisations secondaires des groupes *kl*, *gl*, *fl*.

2. La linguo-palatale se modifie en une linguo-dentale. Type non attesté.

représentés par des produits où figurent des modifications du son *j* français, quelle qu'en soit l'origine.

1° *g* isolé, initial ou médial.

Ex. : a) Gestae *gyĕst* ¹.

Gizerium *giȝyĕ* ².

b) Argentum *argyā* (*ĕrgyā*); *argā* et *aryā*.

Ego habeo *gyĕ* (*gyĕ ĕtāĕ*); *jyĕ* et *ji* ³,
(*ji ĕtāĕ*); *yĕ* (*yĕ dī*, *yĕ ĕlĕ*).

2° *g* isolé, initial ou médial.

Ex. : a) Jumentum *gyĕmā* (*gyĕmā*); *gyumā* (*gymā*); *ymā* ⁴.

Johannes *gyā* (*gyō*); *yā* ⁵.

3° Groupes.

Ex. : a) gr. *bc*, *dc*, *lc*.

*Berbecarium *bĕrgyĕ*.

Mand(u)care *māgyĕ* (*magyĕ*); *māyĕ* (*māyĕ*) ⁶,
et *mānyĕ* ⁷.

Herbatica *ĕrbagy*; *ĕrbay* (*ĕrbay*).

b) gr. *dī*, *nī*, *vī*.

Ex. : Ordeum *orgy* et *org*.

1. Sur tout le territoire, et notamment dans l'expression : *fĕr dĕ gyĕst* = faire des manières. De même, *une gyĕstyĕr* est une faiseuse d'embarras.

2. Rarement : *jiȝyĕ*.

3. Et, de même, *gyĕ vā* (= je vais); *yĕ n sĕ pā* (= je ne sais pas); *y avō* (= j'avons, nous avons).

4. Rare : *jĕmā* ou *jēmā*.

5. *Sĕ Gyā*, patron de Barneville. — Et, de même : *Gyāk* (= Jacques).

6. Voir plus haut : *hā māy* (= ça mange). — La forme *magyĕ* a entraîné jusqu'au sens de « manger » la forme *mākyĕ*, qui, phonétiquement, correspond au fr. *mācher*.

7. Même traitement pour les produits correspondant au franç. *sage*, *village*, *image*. Remarquer, à Barneville, *lĕ kyĕn dĕ l imagy* (= le chêne de l'image).

Exsaniare *ěsāgyě* (*ěsāgyi*; *ěěāgyě*); [fr. essanger].

Lineum *lěgy* (*lěy*); *lěy*.

Nivea *něy* (*năy*)¹.

III

REMARQUES SUR LE LEXIQUE

Rem. I. — La fête de la fin de moisson (*mê d â*) est encore parfois l'occasion de réjouissances que l'on désigne, en Normandie, suivant les régions, par des termes différents. C'est la *rplēmêt* sur tous les points de notre territoire.

Rem. II. — La flore populaire, toujours féconde en produits intéressants, donne lieu ici, entre autres, aux remarques suivantes :

1. — A la forme française *bouleau* (suff. lat. *-ellus*) correspondent la forme en *-el* (avec chute de la finale), qui implique un suff. lat. *-ellum*, à savoir *bŭlê* (*bŭlê*). La forme simple (v. fr. *boul* ← lat. *betullum*) est constante dans l'ouest du département; elle est inconnue de notre région.

2. — Le *sureau* est représenté par le primitif *sŭ*, du lat. *sabŭcum*².

3. — Le fruit de l'épine noire, autrement dit du prunellier, est connu, dans tous les villages de l'intérieur, sous le nom de *prăn dē kyē* (= prune de chien), mais tous les villages maritimes la désignent par une des variétés du franç. *cenelle*, soit *sinyël*, soit *einël* (*enël*) ou *einël*.

4. — Le fruit de l'églantier n'y est pas populaire,

1. Ajoutez-y *logy* (log) et *loy* (fr. loge).

2. Vers l'ouest, on rencontrerait les formes modifiées du même type : *sæ*, *sær*, *sæh* (*særk*), etc.

comme dans la plaine de Caen ¹. J'ai relevé, isolément, sur cinq points, pour désigner ce fruit, le terme : *dě bǝ*, que je n'ai pas éclairci.

5. — Pour le *gui*, notre territoire renferme une limite d'aires lexicologiques. Tout le Sud ainsi qu'une bande à l'Ouest et au Nord attestent la forme bas-normande commune *vik* (lat. *viscum*), pure de toute influence germanique ². Notez les variétés : *yi* à Villerville et *gyě* à Equemauville. Dans l'ouest triomphe un autre produit qui correspond au type français *jaunel*, avec les variétés dialectales suivantes : *jāně*, *jāwně*, *gāně*, *gāoně*, *gūwně*, *gyāně*, *gyāwně*.

6. — Dans le coquelicot, on distingue la fleur et le feuillage.

La fleur est généralement désignée par une onomatopée qui rappelle le chant du coq. C'est tantôt *kalikô*, tantôt *kar-karikô*, modifié en *korkorikô*, en *karkalikô*, en *kalkalikô*.

La verdure du coquelicot sert de fourrage pour les lapins. Elle est représentée dans notre région par deux types lexicologiques, dont l'un domine au Nord et à l'Est, l'autre vers le Sud. Ce dernier paraît être le seul connu dans tout l'ouest du Calvados, soit sous la forme *papiy*, soit sous les formes *papi* (*papitr*) et *pupi*, qui toutes se rattachent, sinon directement au lat. *papaver*, du moins à l'angl.-sax. *papig* (cf. angl. corn-poppy). Le second type se rattache au fr. *ponceau* (lat. *pumicellus*) ; les produits *pđerǎ* (*pđerě*) et *pđerô* (*pđerô*) en sont autant de modifications.

7. — La *mur*, fruit de la ronce, a inspiré l'esprit de nos paysans, qui, d'un air malicieux, vous demandent :

1. Où on le connaît surtout sous le nom de *koεoně*.

2. J'entens la présence du *g* germanique dans le produit français *gui*, et dans les produits de la même série : *guêpe*, *gué*, etc.

« *u k lă mur pră* » et qui répondent, si vous renoncez : « *ô bii d la rde!* »

8. — Les baies du myrtille sont des *blū* ou *blūr*, et l'arbrisseau est le *bluvyě*, ou *blūryě* ou *blětyě*. (Serait-ce le mot *bleu* qui est à la base de ces produits?)

9. — La *galōp*, dite ailleurs *gyělō*, est la moutarde commune : *sinapis arvensis*. On est tenté d'en rapprocher l'angl. *yellow* (?).

Rem. III. — Notons rapidement, en matière de faune populaire, les féminins *la wēt*, qui est l'oie femelle, et *la mēlěx*, qui est la femelle du merle.

Le chat-huant est un *kabu* (*karu*) et la chouette une *kawēt* (*kazvet*) ou *karūēt*. La *frēsē* est une variété de l'*orfraie*, ou *effraie*.

Un *vernō* est un verrat. Si l'on passe un anneau au groin des porcs pour les empêcher de fouir la terre, on les *ānūl* (inf. *ānūlě*) ; si on met un carcan aux vaches, on les *ākyěrkān* ; si c'est une corde (v. fr. *brael*, *braiel*), on les *ābrěl*.

Une brave pêcheuse de Villerville, par un obscur instinct de la correspondance phonétique du *k* normand et du *ch* français, se refusait, devant moi, à reconnaître le mot *crevette* comme un mot français ; c'était, pour elle, un terme patois ; et *cheurette* seul, à l'entendre, était le « terme de la ville ». Rien n'était plus juste théoriquement.

Le filet tendu sur deux perches croisées et qui sert à la pêche de la crevette est un *hāvně* (*ravně*), forme en *-el*, avec chute de la finale, parallèle à la forme française *haveneau*, de même sens, (← norw. *haav* = filet). Un autre terme, qui désigne la même variété de filet, est, malgré son allure patoise (*ā butkyěv*), considéré, à Villerville encore, comme appartenant aussi au parler de la ville. « C'est les dames qui parlent comme ça ! ». En tout cas, ce sont des « dames » qui, ayant entendu ce mot sur

d'autres points de la côte, où il est très vivant, l'ont importé à Villerville. Il se décompose aisément ; le filet est destiné à « bouter » des *kyèv* (= des chèvres, et mieux : des chevrettes ou : des crevettes). Cf. *un bouteus*, filet qu'on pousse sur le sable à l'aide d'un manche.

A propos de poisson, voici une jolie forme normande : *hākyè*, au sens d' « amorcer », est le latin *esca* + *-are*. Cf. le fr. *achèr*, *échèr* (de : èche, appât pour la pêche).

Rem. IV. — J'ai montré ailleurs qu'il est intéressant de connaître les jugements portés par le paysan sur son propre patois et sur les patois d'alentour. Ces jugements, dans leur gaucherie, sont souvent suggestifs.

On a vu plus haut que le verbe *gyèlè* avait été imaginé en vue de décrire un phénomène de palatalisation secondaire. « Par ici », me disait un paysan de la commune du Theil : « *i n gyèl pā gyèr*. » D'autres m'affirmaient qu'à Trouville « les *j* marchent beaucoup ». D'autres encore : « A Canapville (pat. *Kanakvil*) et à Saint-Martin, c'est plus bref ; on parle *brèvmā* ; on parle *brakmā*. A Saint-Gatien, on tape fort sur l'*r* ; on prononce *sè Grāsyā*, *lè sè Grāsyōnè*. » Et voilà ce que devient la phonétique dans la bouche des simples, littéralement ce qu'elle fut jadis pour les grammairiens des siècles passés.

Rem. V. — Miettes de Folk-Lore.

A Barneville, les Rogations sont dites : processions des poires et des pommes. Un bedeau précède le cortège et agite ses sonnettes ou *tētnèl*. Voici ce que chantent les « tintenelles » aux oreilles exercées :

Dè pèr è dè pom
Kè l bō Dyæ nuz à don ;
Dè pom è dè pèr
Kè l bō Dyæ nu dōn à bër.

La procession de la Fête-Dieu est dite : procession des roses.

A Noël, les enfants de Barneville entonnent le refrain suivant ¹ :

*Adyă Nwël,
Nwë s ā va ;
i ruyēdra kāt i vudra,
sa fam ā jva,
sē pīz āfā
ki s ā vō tut ā gyælā :
le peti Kolē,
la peti Kōlinēt
ki portē la galēt.*

Les enfants accompagnent d'imprécations le vol des corneilles ²:

*Korney āmātlē,
va t ā dā ta valē ;
tu truvēra tō pēr pādu
ta mēr brülē
tē pīz āfā dā la ēminē.*

CH. GUERLIN DE GUER,

Docteur ès lettres. Professeur
au Lycée du Puy.

1. Ce refrain, plus ou moins modifié, ou altéré, est connu de toute la Normandie : j'en ai recueilli plusieurs textes dans le *Bulletin des Parlers du Calvados* et le *Bulletin des Parlers normands*.

2. J'ai réuni aussi de nombreuses variantes de ce couplet.

ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE

VII. — PLUMER = PELER

1. — Sur certains points du domaine gallo-roman on ne pèle point un légume ou un fruit, on le plume. L'expression est connue; on peut, de nos jours, la voir s'étendre à des groupes qui l'ignoraient et qui s'en amusent.

L'histoire de ce plumer paraîtra sans doute assez claire : suivant leur conception de la vie du langage, les uns penseront qu'une métaphore hardie et peut-être, à ses débuts, ironique a fait passer plumer de la volaille aux légumes; d'autres, qu'une suite de métaphores l'a amené plus lentement des volatiles à d'autres animaux, puis aux légumes et aux fruits, détachant peu à peu du mot l'image précise de la *plumée* pour n'y laisser que la notion d'*enlever par touffes, par brins*, etc.

Nous n'avons pas à nous décider pour l'une de ces explications ou pour quelque autre que l'on voudra imaginer et qui rendrait compte de même de la forme et du sens : on ne résout pas un problème sans en avoir réuni les données essentielles.

La forme et le sens d'un mot ne suffisent pas à nous en révéler sûrement l'origine : ce sont des apparences parfois trompeuses, sur lesquelles un jugement définitif ne peut se fonder. La situation actuelle du mot, les circon-

stances de sa vie passée, le mode selon lequel il s'est développé, la nature de ses progrès, nous donneront la certitude qui nous manque.

Des mots nés de conditions différentes pourraient-ils en effet vivre de même ? Un mot vide de représentation précise aura-t-il les mêmes allures, la même action, qu'un autre, né d'une métaphore, riche d'une image frappante, fort d'une pensée nouvelle ? Les rôles qu'ils ont joués nous décèleront leur naissance.

Ces rôles, la géographie, la géologie linguistique les retracent devant nos yeux.

2. — CONSTITUTION ET LECTURE DE LA CARTE

La carte jointe à cette étude réunit les indications fournies par les cartes 991 et 993 de l'*Atlas linguistique*, peler les pommes de terre, pelure (de pomme, etc.), sur l'emploi de plumer et de ses dérivés au sens de peler-pelure.

La teinte bleue représente le verbe plumer ;

les traits bleus, les dérivés : plumure, plumaille, plumette, plumotte, plumasse, plume, etc. Quelques-uns sont en dehors, mais dans le voisinage immédiat, de la teinte bleue (56, 175, 259, 401, 618, 735, 979) ; ils agrandissent d'autant les aires de plumer.

Par contre les dérivés sont beaucoup moins étendus que le simple : on trouve dans les aires bleues un très grand nombre de dérivés évidemment anciens de peler. Les aires bleues se sont superposées à des aires anciennes de peler ; les traits bleus représentent une couche de formation plus récente encore.

Nous avons marqué de signes spéciaux en traits continus certains dérivés de plumer ; des signes identiques en traits

pointillés indiquent des dérivés de peler de même type et de même habitat que les dérivés de plumer.

Il était inutile de relever sur cette carte tous les dérivés de peler : l'étude précise de leur répartition n'importe pas directement à l'histoire de plumer : un coup d'œil sur deux cartes de l'*Atlas*, 993 (pelure) et 442 (écorce), suffira à renseigner sur leur diversité (pelure, pelasse, pelisse, pelatte, peluche, etc.).

3. — PÎLO-PELLE > PELER

Les dérivés de peler nous éclairent du moins sur les conditions d'existence de ce verbe et de sa famille, en dehors de l'intervention de plumer.

Qu'est-ce, par exemple, que peluche? Dérive-t-il de pîlo ou de pelle? Par sa forme et son sens il se rattache aussi bien à l'un qu'à l'autre. C'est le cas d'autres dérivés de peler et de peler lui-même dès le plus ancien français, au moins pour les formes faibles.

La rencontre pouvait être fâcheuse (cf. les conflits serare-serrare, mulgere-molere); elle n'a pas été sans effet. Historiquement peler a représenté pîlare et *pellare : Littré et le *Dictionnaire général* ont *historiquement* raison de distinguer deux verbes peler ou du moins deux valeurs d'une forme unique¹. Pour la langue mo-

1. Pendant la correction des épreuves de cette étude, le n° de janvier de la *Romania* (XXXVI, 1) nous a apporté un article de M. Paul Meyer, *Français PELER* (p. 108-110), d'où il résulte que peler représente toujours pîlare, pour la *forme*, s'entend, car la persistance du conflit de sens n'est pas en discussion. C'est pour nous une heureuse illustration de la formule « deux valeurs d'une *forme unique* ». Nos lecteurs compléteront la conclusion de M. Paul Meyer sur l'ascendance de peler, conclusion forcément partielle, étant donné le caractère tout phonétique de la recherche.

derne, ce serait une question de savoir si, dans les cas peu nombreux où peler semble représenter pilare, l'image évoquée n'est pas celle de *peau* encore plus que celle de *poil*; il nous suffira de constater que, dans la lutte, peler-pilare a perdu la majeure partie de ses forces et ne peut plus correspondre à *poil* : qu'on veuille bien imaginer un barbier en train de *peler* soigneusement la joue de son client.

Dans l'histoire de peluche et d'éplucher, la rencontre n'est pas moins frappante. L'on a pu s'étonner de voir notre éplucher moderne se rattacher à peluche, dérivé de *pilo*, par l'intermédiaire d'un ancien pelucher qui a signifié becqueter (*Dictionnaire général*, art. ÉPLUCHER); tout s'explique avec le peluche = pelure que nous donne l'*Atlas* : peluche est à la fois *poil* et *peau*, et pelucher a de même une sémantique double; s'il a pu signifier *becqueter* (cf. Godefroy), c'est que les poussins *pèlent* les graines en les *becquetant*, avant de les avaler. Éplucher perpétue de nos jours cette collaboration où il serait difficile de déterminer la part de *pilo* et celle de *pelle*.

4. — EXTENSION DE PLUMER

C'est dans ce groupe de mots incertains de leurs titres et de leurs droits qu'apparaît plumer, et son succès y est grand. Sur les points les plus divers, dans des régions sans relations entre elles et que ne vient point unir l'obéissance commune à une influence extérieure, il est accueilli comme un secours naturel et indispensable.

On le retrouve du Pas-de-Calais à la Méditerranée, des Alpes à l'Océan, de la Meuse à la Garonne, en plus de 200 points sur les 639 qu'a atteints l'enquête de M. Edmont.

La situation fausse de *peler* est rendue évidente par cet empressement à céder sa place et elle l'explique en partie; mais cet effacement sur tant de points devant le même *plumer* nous étonne, si celui-ci est né d'une métaphore.

Il ne suffit pas à une métaphore de paraître pour s'imposer : bien des comparaisons s'essayent dans les langues qui ne parviennent pas au rang de métaphore, bien des métaphores ont quelque succès qui ne durent point ou ne peuvent s'étendre. Leur triomphe est en proportion de leur imminence, c'est-à-dire de la facilité avec laquelle elles se présentent à l'esprit d'individus divers, de la liaison naturelle qu'elles ont avec les choses.

Est-ce donc une métaphore imminente que celle qui assimile un fruit à un volatile? L'amusement qu'elle nous cause répond assez à la question : *plumer* est pour nous inséparable de *plume* et par là même éloigné d'autant de *peau*. Les emplois figurés de *plumer* ne contredisent point à cela : si l'on cherche bien, on y trouve toujours vivante l'idée de *plume*, ou tout au moins de *poil*, on n'arrive pas à l'idée de *peau*.

Nous admettrons en vain l'atténuation de l'image primitive. Quand nous aurons réduit le contenu de *plumer* à l'idée d'*enlever brin à brin*, le mot n'apparaîtra point encore comme capable de s'imposer pour représenter la même action que désignait d'abord *peler*.

La métaphore a pu se produire sur un point, sur quelques points même; si les points où elle est née sont des centres d'influence, elle a pu s'étendre quelque peu autour d'eux. La grande extension de *plumer* dans des régions si diverses du territoire gallo-roman reste, dans l'hypothèse d'une origine métaphorique, un fait non expliqué.

5. — PLUMER EST ISOLÉ

Passons sur cette difficulté et admettons que, né d'une métaphore hardie ou timide, plumer a pénétré sur le territoire de peler.

En ce cas, ce n'est pas seulement un mot nouveau qui s'est introduit dans ce domaine avec cette métaphore, c'est un mode nouveau de représentation. Le véritable triomphateur n'est pas l'élément verbal plumer, mais l'image qu'il contient et que contiennent aussi à des degrés divers tous les mots de la même famille. Cette image, acceptée, devenue naturelle et comme instinctive, reparaitra nécessairement pour tous les objets et dans toutes les circonstances où se présentait jusque-là l'image contenue dans peler et dans les mots apparentés : par suite, ce n'est pas seulement le verbe ancien qui disparaîtra, tout le groupe de noms qui l'accompagne cédera aussi la place aux nouveaux-venus. Plumer n'est qu'un individu dans une troupe de conquérants jeunes, propagateurs d'idées nouvelles : il vient avec les siens dans un triomphe commun.

Est-ce ce tableau que nous retrace notre carte ?

Il est bien vrai que plumer a sa troupe à lui, troupe de dérivés aux formes variées, mais il ne l'a pas toujours eue. Il ne l'avait pas quand il a pénétré dans le domaine de peler. Nous devrions, s'il en était autrement, trouver quelque point où un individu de cette troupe aurait pénétré avant lui.

Cela ne se produit pas. Les sept points où un dérivé de plumer apparaît sans lui sur la carte sont dans le voisinage immédiat des aires blèues et en dépendent évidemment ; des accidents propres à chacun de ses points ont ici masqué le verbe. A distance des aires bleues, pas de dérivés.

C'est donc plumer seul qui est entré en lutte avec peler. Après sa victoire, il s'est créé une suite, mais péniblement et avec des succès divers. Il couvre constamment des aires infiniment plus étendues que ses dérivés.

Sur plus de la moitié des points, il est resté seul, comme il l'était à ses débuts, et il a dû s'accommoder pour sa suite de vieux et francs dérivés de peler, pelatte, par exemple, dans tout le nord.

Victoire personnelle d'une forme isolée, mais non triomphe d'une image nouvelle venue en force du dehors.

6. — LES DÉRIVÉS DE PLUMER

Admettra-t-on que des circonstances particulières aient, sur un territoire étendu, limité à l'extension de la seule forme plumer les effets visibles d'une victoire complète de l'image? Une dernière épreuve reste alors possible.

Les dérivés de plumer témoigneront de la puissance réelle de leur chef. Qu'il s'y rencontre des éléments antérieurs à la conquête ou qu'ils soient uniquement des créations tardives de plumer sur le domaine de peler, nous devons nous attendre à trouver dans ces dérivés, comparés à ceus de peler, quelque trait original qui distingue les immigrés ou fils d'immigrés des autochtones. Cela est particulièrement nécessaire si nous avons affaire à une dérivation à formes variées et non point à un type unique.

Tel est précisément le cas des dérivés de plumer.

Ils présentent des formes multiples, — aucune qui leur appartienne en propre, qui ne se retrouve identique parmi les dérivés de peler.

La plupart de ces formes ont des territoires bien définis,

— aucun qui leur appartienne en propre, qui ne leur soit commun avec des dérivés semblables de peler :

plumaille, qu'on pourrait rencontrer partout, si plumer l'avait vraiment créé de ses propres forces, n'existe qu'au sud dans l'aire de pelaille, et pelaille vit encore dans l'aire de plumer;

plumette (175) est entouré de pelette, qui vit encore dans l'aire de plumer;

plumotte (908) est dans le voisinage de pelotte, et non ailleurs;

plumasse (1 et 102) est dans le voisinage presque immédiat de pelasse, dont il n'est séparé que par des formes adventices, pelure (901 et 902), forme française, et peau (903), terme général dont un retour offensif est toujours possible; pelasse subsiste dans le domaine de plumer.

Il ne suffira point, pour expliquer ces concordances¹, d'invoquer des habitudes régionales de dérivation. Pourrait-on citer, en effet, deux verbes *ayant chacun leur vie propre* et une dérivation multiple et dont les dérivés présentent *régulièrement dans les mêmes régions des formes identiques*?

Les dérivés de plumer sont intimement liés aux dérivés de peler, ou plutôt ils sont eux-mêmes des dérivés de

1. Nous n'avons tenu compte ni de plumage (Seine-Inférieure), ni de plumuche (173), pour ne pas ajouter à cette étude la discussion des formes voisines qui appartiennent à peler; l'influence possible de la forme française ôte beaucoup de valeur à la répartition de plumure et pelure; l'état de l'aire plumisse (Suisse) ne permet pas de démontrer l'existence antérieure de pelisse constatée à 101, 103.

Les quatre formes examinées plus haut suffisaient pour notre démonstration; mais il est trop clair qu'aucune des formes négligées ne saurait être invoquée contre nous.

peler, qui ont fini par former à plumer moins une famille qu'une clientèle. Ils ont changé de nom, ils n'ont point changé de traits; rien d'essentiel ne les rattache à plumer.

Ainsi, isolé à l'origine, sans puissance créatrice par la suite, plumer n'a apporté dans le domaine de peler rien d'original, rien de libre; ce n'est ni un conquérant, ni un révolutionnaire.

Il ne peut donc être le dépositaire d'une métaphore agissante, si atténuée qu'on veuille la supposer.

7. — PLUMER VARIANTE DE PELER

S'il ne doit pas son succès à la vigueur de sa sémantique, il faut que plumer se soit imposé par sa forme. De ce côté deux traits sont remarquables :

L'identité du groupe initial dans plumer, p(e)ler-pilare, p(e)ler-*pellare; la faculté commune à ces trois types d'exprimer une idée d'enlèvement sans le secours des préfixes dont c'est la fonction ordinaire.

Formellement, plumer peut s'interpréter comme une variante de peler, aussi bien que comme un dérivé de plume; il appartient à deux familles; il est arrivé, par un détour, au même état d'indécision que peler devait à sa double origine.

Tant qu'une concordance sémantique régulière maintiendra le contact de plume et de plumer dans le même groupe de représentations, l'indécision de plumer ne sera qu'une virtualité. Mais qu'un accident quelconque (la naissance imminente, par exemple, d'un éplumer, déplumer, etc.) vienne rompre ce lien, plumer, détaché de cette famille dont il ne représente plus l'idée essentielle,

se ralliera naturellement à sa seconde famille, celle de peler.

Il aurait pu être inutile à celle-ci; dès lors, sans lien intime avec ses deus parentés formelles, il aurait mené une vie précaire et sans cesse menacée. Mais, si le malaise de peler rent nécessaire l'appel d'un substitut, plumer est tout prêt à prendre sa place; *vide de représentation pré-ise*, il s'assimilera celle de peler et pourra vivre en parfait accord avec les dérivés de celui-ci. Son triomphe est dû à sa forme et à la banalité de son contenu sémantique, qui lui permettait de se plier à toutes les fonctions, à toutes les variétés de la notion vague d'*enlèvement de ce qui entoure un objet*.

Plumer *lié à plume* peut donner naissance à des expressions métaphoriques, — mais il est impossible qu'il ait remplacé peler dans les conditions que nous révèle la géographie linguistique.

Plumer *détaché de plume* ne peut pas donner naissance à des expressions métaphoriques, il ne peut pas propager une image qu'il ne contient plus, — mais il est apte à se substituer à peler sans rien innover dans le domaine de celui-ci, c'est-à-dire dans les conditions même dont la géographie linguistique nous a montré la réalité historique.

8. — PLUME DÉRIVÉ DE PLUMER-PELER

Nous avons négligé jusqu'ici cinq points entourés sur notre carte d'un double cercle noir (26, 120, 146, 505, 818) où l'on a répondu plume pour pelure.

Tous sont dans le domaine de plumer, le substantif plume n'y est donc point indépendant du verbe; il n'en est point le primitif, mais un dérivé : c'est un déverbal.

Qu'un individu, pour qui plumer a encore quelque

point de contact avec plume (d'oiseau), tire de plumer-peler un déverbal plume, c'est ce qu'on pourra admettre comme le résultat d'une fantaisie ou d'un égarement mental éphémère.

Que cette innovation dangereuse se perpétue dans le langage de cet individu et gagne de là tout son groupe linguistique, nous ne pouvons l'imaginer.

Qui donc acceptera de croire que cinq parlers aussi nettement isolés les uns des autres que le sont les parlers 120 et 146, 505 et 120, 26 et 818, aient pu simultanément assurer le triomphe de cette création paradoxale?

L'existence d'un déverbal plume (de pomme) est la preuve évidente que plumer a rompu tout lien sémantique avec plume (d'oiseau).

En se reportant à la carte 1040 de l'*Atlas* on constate l'identité formelle, sauf à 818, de plume-pluma et du déverbal plume. L'on nous accordera cependant que, dans ce dernier cas au moins, plume *ne vient pas de* pluma.

VIII. — MIRAGES PHONÉTIQUES

1. — Toutes les spéculations de pure phonétique sur des parlers gallo-romans isolés et toutes les recherches étymologiques dont elles sont l'origine reposent nécessairement sur l'idée que chaque parler a su conserver sans interruptions et sans accidents un certain nombre de mots de l'héritage latin.

Ces mots se sont modifiés sans doute, mais par des changements progressifs et réguliers : ils représentent pour chaque parler la tradition phonétique latine.

Pour un même phonème latin placé dans les mêmes conditions ils présenteront tous des produits identiques ; ils constitueront, en regard d'une série homophone latine une série patoise homophone. Le parallélisme de ces séries nous permettra de réduire la tradition phonétique locale en formules simples et rigoureuses, instrument des recherches étymologiques futures et pierre de touche applicable à tout le lexique patois.

Mais est-il légitime d'expliquer le parallélisme entre séries homophones latines et patoises, tel que peut en effet nous le présenter chacun de nos parlers, par un rapport de filiation directe ? Que vaut cette conception du patois pris à part et considéré comme le dépositaire d'une tradition phonétique remontant à la latinité ? Il faut le demander à des parlers vivants, surpris dans leur travail de développement.

Nous avons choisi pour cette enquête, parmi les parlers de l'*Atlas linguistique*, un ensemble de quarante patois ; notre examen portera sur deux groupes consonantiques dont la nombreuse descendance fait des instruments d'ex-

périence particulièrement sensibles, les groupes latins ou français CL, FL.

2. — CONSTITUTION ET LECTURE DU TABLEAU

Le tableau avec signes en couleur qui accompagne cette étude présente nos quarante patois dans l'ordre de leur groupement géographique :

a) Nord-Ouest : 387, 378, 367 (Manche et Calvados).

b) Ouest : 466, 446, 435, 447 (Loire-Inférieure et Maine-et-Loire); 478, 479 (Yeu et Noirmoutier); 417, 416, 407, 429, 521, 409, 405 (Vendée, Deux-Sèvres, Vienne, Indre-et-Loire, Indre).

c) Sud-Ouest : 525, 515, 527, 518, 528, 529, 630, 621, 632 (Charente-Inférieure, Charente, Gironde).

d) Centre : 601, 602, 704, 800, 702, 801, 703, 802, 803, 804, 805 (Creuse, Allier, Puy-de-Dôme); 906, 905, 808, 819 (Saône-et-Loire, Loire).

En se reportant à l'une quelconque de nos cartes l'on appréciera facilement les liens de proximité géographique et de parenté sociale qui unissent ces patois dans les divers groupes.

Sous le numéro qui représente chacun de ces patois sont reproduites exactement les formes données par les cartes suivantes de l'*Atlas* : clarinette (pour ce mot la première syllabe seule a été transcrite), clarté, clé, cloches, clou, clouer, — fleurs, flamme, fléau.

Pour rendre plus frappants la discordance ou l'accord phonétique de ces mots d'un parler à l'autre et surtout à l'intérieur de chacun des patois, les formes ont été soulignées ou entourées de signes en couleurs, rouges pour les produits qui remontent *phonétiquement* (quel que soit le

correspondant latin ou français) à CL, bleus pour les produits phonétiques de FL, savoir :

trait simple pour le groupe non altéré, *kl*, *fl*,

trait coupé pour *kl*, *fl*,

ligne de points pour *ky*, *fy*,

cercle pour *êl*,

carré pour *êy*,

traits obliques de droite à gauche pour *sy*.

Le schéma joint à ce tableau indique sommairement la filiation de ces diverses formes phonétiques.

3. — LES REPRÉSENTANTS DE CL-

1. — Le tableau nous montre ici une grande variété d'états phonétiques non seulement d'un patois au patois ou au groupe de patois voisin, mais dans l'intérieur d'un même parler. Il n'y a uniformité que là où le signe rouge est identique pour les sis mots recueillis.

Cette uniformité se produit dans huit patois :

quatre à l'étape française *kl*, 407; 630, 601, 800,

un à l'étape suivante *kl*, 387,

trois à l'étape ultérieure *ky*, 417, 525, 515.

Il convient d'ajouter à ce groupe trois patois dans lesquels la série homophone est complète, mais se complique pour un ou deux mots d'une seconde forme ; nous aurons à nous expliquer sur ces doubles emplois ; ces parlers sont :

à l'étape *kl*, 802,

à l'étape *ky*, 528,

à l'étape *êy*, 527.

Si l'on fait abstraction de clarinette, qui est nécessaire-

ment un mot emprunté et peu ancien, quatre patois encore ont un produit uniforme à l'étape *kl*, 478, 416, 521, 529.

Enfin vingt-cinq patois ont pour *CL*, en dehors de *clarinette*, deus ou même trois représentants différents.

Cet état est compliqué, mais il n'a rien en soi de déconcertant : toutes ces discordances pourront se fondre si nous nous représentons nos quarante parlers comme ayant subi l'influence plus ou moins directe du français à des époques et à des degrés divers.

Cette diversité même n'en comporterait pas moins ses enseignements.

II. — Laissons de côté, dans le groupe des parlers unitaires, ceus qui sont restés à l'étape *kl* : ce produit peut être conforme à une phonétique locale, impuissante, par sa ressemblance avec l'état français, à distinguer les mots anciens du nouveau-venu *clarinette*. Pour les autres parlers unitaires l'introduction de ce mot d'emprunt dans les séries homophones en *kl*, *ky*, *çy*, peut s'expliquer de deus manières :

Ou bien l'altération de *CL* est, dans ces parlers, postérieure à l'emprunt de *clarinette* ; elle s'est alors produite dans ce mot comme dans tous ceus qui présentaient le même groupe, quelle qu'en fût l'origine. Mais, dans le long espace de temps qui sépare l'époque latine de ce phénomène tardif, *clarinette* a-t-il été le seul emprunt fait au français, et ne serait-il pas imprudent d'accorder la même valeur à tous les éléments d'une série homophone qui peut abriter légitimement de si récents immigrants ?

Ou bien l'altération de *CL* est antérieure à l'adoption de *clarinette* ; celui-ci a été assimilé aus mots anciens par des parlers qui reculaient devant *kl*, mais avaient conscience de l'équivalence entre leur *kl*, *ky* ou *çy*, et le *cl* français. L'assimilation nous est révélée ici, *clarinette* ne

pouvant pas être un mot latin, mais n'a-t-elle pas dû se produire aussi bien pour des mots qui ne nous sont pas suspects, parce qu'ils ont un équivalent latin ? De quel droit limiterions-nous nos soupçons au seul qui veuille bien se dénoncer ?

Entre les deux hypothèses, altération tardive ou assimilation, nous ne pouvons pas choisir ; peu importe : il reste que, pour qui veut déterminer une tradition phonétique locale, la grande étendue de la série homophone n'est pas un guide certain, ce n'est, ou cela *peut n'être*, que le brillant mirage d'une réalité médiocre.

III. — Il reste du moins quelque réalité et, si prudents que nous voulions être, nous pourrions trouver dans la série homophone des éléments si simples, si nécessaires à tout langage, si intimement liés aux conditions sociales au milieu desquelles vivent nos parlers, que nos soupçons tomberont devant eux : pourquoi des parlers auraient-ils emprunté ce qu'ils ne pouvaient pas ne pas avoir ? Ces mots élémentaires représenteront la tradition phonétique locale. Il suffira de ne pas tenir compte des autres mots qui peuvent être empruntés : altérations anciennes ou tardives, puissance assimilatrice ou ruine de la vitalité des patois sont dès lors indifférentes.

Qu'un parler emprunte suivant ses besoins, que des besoins nouveaux s'éveillent avec des conditions sociales nouvelles et qu'à des conditions sociales permanentes correspondent des éléments lexicaux permanents, c'est là une façon de se représenter les faits qui paraîtra très raisonnable. Nous pouvons en espérer une confirmation de la part de nos parlers à produits phonétiques divers, et voici ce que cette confirmation pourrait être.

Ces parlers forment des groupes géographiquement cohérents ; dans une même région de petite étendue, il est

vraisemblable que les conditions sociales ne varieront pas à l'infini et que les besoins nouveaux se manifesteront sur les divers points à des dates qui ne sauraient être extrêmement éloignées. Par suite, dans un même groupe de parlers, nous devons trouver :

1° Une masse homogène, un résidu stable de mots anciens. Leur ancienneté ne se révélera pas à nous par le degré plus avancé d'altération phonétique où ils seront parvenus : nous pouvons avoir affaire à des parlers conservateurs influencés par des parlers plus avancés, et la plus grande altération serait ici signe d'emprunt. Mais leur cohésion constante dans tout un groupe avec la série phonétique dominante de chaque parler, jointe à la nécessité de leur contenu sémantique, nous serait un bon indice de leur existence permanente dans la région.

2° Des mots à traitement variable plus ou moins analogue à celui de *clarinette*, tantôt assimilé, tantôt resté à l'étape française : ce seraient les mots d'emprunt, acquis à des dates diverses, — mais voisines pour chacun de ces mots dans les parlers d'un même groupe, — et à des degrés de vitalité variables pour chaque parler. Dans leur double inconstance phonétique nous devons toutefois retrouver un élément de régularité, un rapport entre leur état phonétique et la date de leur adoption, une proportion entre le degré d'incorporation phonétique et le besoin d'incorporation linguistique.

Soit par exemple trois parlers voisins, A, B, C, dont la puissance assimilatrice s'est éteinte à dates diverses et précisément suivant leur ordre d'inscription ; le français ou tout autre parler influent introduit dans la région, à dates diverses et dans cet ordre, les trois mots *cloches*, *clarté*, *clarinette* ; *cloches* ne sera pas assimilé par A, — ou il le sera incomplètement et restera à un degré intermédiaire

entre le français et le patois, — mais il sera assimilé par B et C ; pour clarté, C sera seul en état d'assimiler complètement ; clarinette ne trouvera plus que des parlers impuissants à réagir. La somme des formes assimilées (2, 1, 0), qui représente le degré d'incorporation phonétique dans ce groupe, est proportionnelle à l'ancienneté de l'emprunt, qui correspond au besoin d'incorporation linguistique.

Est-ce l'aspect que présentent nos patois non unitaires ?

Premier groupe, 2 patois non unitaires, 378 et 367 :

le désaccord avec la série dominante se produit dans les deux cas pour clarté ; à 378 cloche va avec clarté, mais à 367 c'est clouer qui se sépare de la série. Si l'on voulait contester notre assimilation, d'ailleurs toute provisoire, de la série dominante à la série indigène, nous indiquons une fois pour toutes que nos conclusions n'en seraient guère modifiées : il faudrait considérer qu'à 378 clarté et cloches sont seuls anciens, mais que clé, clou, clouer sont à peu près empruntés à la même date que clarinette ; nous ne saurions trouver d'objection plus forte au critère des besoins et des mots permanents, mais ici encore nous nous refusons à faire un choix définitif entre les deux explications possibles et nous poursuivons notre examen.

Deuxième groupe, 8 patois à considérer, en ne tenant pas compte de ceus où clarinette seul est hors série :

clarté est en désaccord avec la	} et dans chacun de ces cas il n'y a désaccord que pour un seul mot.
série dominante dans 3 par-	
lers (466, 435, 409),	
clouer dans 2 (447, 479),	
cloche dans 1 (446),	
clou dans 1 (429),	
clé dans 1 (405),	

Troisième groupe, 3 parlers non unitaires seulement, en ne tenant pas compte des formes doubles :

clou et clouer sont en désaccord avec la série dominante à 518,

cloche et clouer de même à 632, et aussi à 621, à moins que dans ce dernier cas l'on ne préfère voir l'emprunt dans clarté, clé, clou.

Quatrième groupe, 12 patois non unitaires :

clouer seul est en désaccord avec la série à 602, 704, 702, 804, 805, 808, 819,

clou seul en désaccord à 905,

cloches seul en désaccord à 703 ;

sur trois points on peut hésiter :

à 906 le désaccord vient de clouer et clou ou de clé et cloche,

à 803 de clouer et cloche ou de clé et clou,

à 801 de clouer et cloche ou de clarté, clé et clou.

De toutes façons, c'est le désordre dans tous les groupes ; nous ne pouvons atteindre aucune relation fixe entre la valeur des mots et l'ancienneté de leur incorporation ou leur attachement au sol.

Un trait achèvera de nous peindre la profondeur de ce désordre. S'il est deux mots étroitement rivés l'un à l'autre dans leurs destinées linguistiques, c'est clou et clouer. On peut dire que si nous avions un *kʏu* régulier à côté d'un *klʉé* régulier, la parenté agirait contre la phonétique et que *kʏu* influencerait *klʉé* pour l'amener à *kʏué*. Clavare n'a pas résisté à la transformation de *clavu* en clou ; si l'*Atlas* nous montre un *kʏĩk*, il nous présente en même temps un *kʏĩkè*, qui ne peut s'expliquer que par *kʏĩk* (533). Or le lien se ront dans 16 de nos 40 patois :

367	<i>kl̥u</i> — <i>kl̥wě</i>	702	<i>çl̥ô</i> — <i>kl̥iă</i>
447	<i>kyū</i> — <i>kl̥ūtě</i>	801	<i>çl̥ū</i> — <i>kl̥iě</i>
479	<i>kyūk</i> — <i>kl̥iě</i>	802	(<i>çl̥ōu</i>) — <i>kl̥iě</i>
429	<i>kl̥ū</i> — <i>kl̥iě</i>	803	<i>syōu</i> — <i>kl̥idr</i>
621	<i>kl̥ū</i> — <i>kyōě</i>	804	<i>çyū</i> — <i>kl̥iě</i>
632	<i>kl̥ū</i> — <i>kl̥iě</i>	805	<i>çyū</i> — <i>kl̥iă</i>
602	<i>çl̥ô</i> — <i>kl̥wă</i>	905	<i>çl̥ū</i> — <i>kl̥iě</i>
704	<i>çl̥ô</i> — <i>kl̥iă</i>	819	<i>çl̥ū</i> — <i>kl̥iŷi</i>

Et quel est le mot qui emprunte une forme nouvelle, qui se détache de la série ? C'est le plus souvent clouer, comme il convient à un mot qui a une existence linguistique plus précaire, plus menacée, quand ce ne serait que par la concurrence de mettre, poser, enfoncer des clous. Mais c'est parfois aussi celui qui devrait avoir au sol les racines les plus tenaces : à 429 et à 905 clou s'oppose à la série clouer-clé, etc.

Que conclure d'un état qui déjoue à tel point les vraisemblances et qui étend la confusion à des mots tels que clé et clou ?

Pensera-t-on qu'il y a incohérence dans l'assimilation, un parler pouvant assimiler des mots d'emprunt récent, alors qu'il a gardé à des mots bien plus anciens leur apparence étrangère ? C'est l'hypothèse la moins vraisemblable, mais, si l'on veut s'y tenir, elle entraînera un jugement sévère sur la valeur des séries homophones comme représentant la tradition phonétique locale.

Y a-t-il plutôt incohérence dans l'emprunt des mots ou des formes et faut-il renoncer à trouver un rapport entre les besoins sociaux et la docilité aux influences étrangères ? S'il en est ainsi, que reste-t-il du critère de la permanence des besoins pour juger de la permanence des mots ?

Mais n'est-ce pas nous aussi qui avons mis du désordre là où il n'y avait que de la complication, en voulant sou-

mettre nos groupes de patois à cette conception, — raisonnable, semble-t-il, mais *a priori*, — de l'identité des besoins sociaux dans une région limitée ? Nous l'admettrons encore ; mais nous demandons, si les besoins même les plus élémentaires sont aussi variables d'un point au point voisin, où nous prendrons le droit de dire que tel ou tel besoin y a été permanent. Si la vérité du point A est erreur au point B, où sera pour le point C la vraisemblance ?

Ainsi, quand nous aurons séparé d'une série homophone les assimilés évidents ou probables, nous ne pourrons pas encore nous fier, pour établir la loi phonétique locale, aux mots que leur sémantique présenterait comme élémentaires et essentiels : c'est ou ce *peut être* un mirage qui nous ferait voir de l'unité là où il n'y aurait qu'accord factice, de la couleur locale là où il n'y aurait que la banalité d'une civilisation composite.

iv. — Si la série homophone peut être le résultat d'un accord factice, cet accord même est un fait important. Pour revêtir ainsi un aspect uniforme les nouveau-venus ont dû avoir un modèle ; que ce modèle encore ait été un nouveau-venu¹, il avait dû avoir un modèle plus ancien ; l'on fait remonter par là de proche en proche la tradition locale jusqu'au latin, quand bien même il ne resterait plus de vivant sur la place un seul élément proprement latin. Une âme traditionnelle se serait perpétuée en un point donné grâce à de faus indigènes, comme des supports étrangers sauvent et perpétuent l'antique espèce greffée sur eux.

1. La vertu assimilatrice d'un mot n'est pas liée à l'origine latine, et un « noyau lexical représentant une tradition phonétique » ne remonte pas nécessairement à la latinité, comme on a paru le croire ; cf. L. Gauthat, dans *Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Literatur*, XXIX, II, 277.

Ainsi, les mots d'un patois pourraient nous mentir géographiquement, il se pourrait qu'aucun n'eût le droit de dire : « Je suis d'ici », et en ce sens les étymologies latines seraient fausses, mais la loi phonétique locale resterait possible et vraie d'une vérité supérieure.

Qu'on ne nous reproche pas de présenter ici les choses sous une forme extrême. S'il est vrai, comme nous pensons l'avoir montré, que nous ne pouvons jamais être certains de trouver dans un patois une tradition lexicale vraiment latine et que, là où cette tradition existerait, nous sommes incapables de la discerner, il n'y a qu'un refuge pour la tradition phonétique locale, et c'est celui que nous indiquons ; mais celui-là encore n'est pas sûr.

Négligeons l'hypothèse de l'invasion dans un parler d'une série étrangère complète, et réservons aussi l'examen des erreurs totales qui ont pu se produire dans les assimilations. Nous nous contenterons d'attirer l'attention sur les formes doubles que nous avons signalées plus haut.

L'enquête de M. Edmont a fait apparaître sur quatre points, sans qu'il y ait eu recherche, des doubles produits de CL :

	A	B	
367	<i>kyèrtě</i>	— <i>klěrtě</i>	
528	<i>člě</i>	— <i>kyě</i>	(dans clarinette)
d°	<i>člě</i>	— <i>kyě</i>	
527	<i>kyě</i>	— <i>čyě</i> (v)	les formes suivies de (v) sont
802	<i>člěu</i> (v)	— <i>klě</i>	signalées comme vieilles.

Nous appelons B la forme qui s'accorde avec la série phonétique actuellement dominante dans le parler.

De deux choses l'une :

ou bien la forme B, — qui a en général l'apparence la plus moderne — est empruntée, elle nous trompe et toute

la série concordante, qui paraît représenter la tradition phonétique locale, nous trompe du même coup; la tradition locale était ou pouvait être représentée par A : cette forme n'est plus que le reste d'une tradition brisée ;

ou bien la forme B et la série concordante sont traditionnelles ou du moins plus anciennes, alors c'est A qui nous trompe ; mais nous constatons qu'à 527 cette forme menteuse est en voie de supplanter la forme B; une fois la victoire acquise, ne sera-t-elle pas le point de départ d'une nouvelle série ? Nous voyons cette série commencer à 528 où il y a double forme pour deus mots.

Brisure certaine de la tradition d'un côté, possibilité de brisure de l'autre, le résultat pour nous est identique : ce qui s'est produit dans un cas a pu se produire dans deus, dans plusieurs, dans tous ; la certitude de retrouver la tradition phonétique locale dans une série homophone s'évanouit et, avec elle, toutes les constructions qui ont besoin de cette certitude.

4. — LES REPRÉSENTANTS DE FL-

1. — Si brève que soit notre liste de mots en FL- et bien qu'elle ne contienne, semble-t-il, aucun mot comparable à clarinette, le tableau ne nous présente pas ici moins de variété, moins de discordances phonétiques que pour CL-.

Dans le groupe FL-, -L- peut se mouiller comme dans le groupe CL-, — soit en même temps, soit à une autre date, — assez tôt pour que FL- vienne rejoindre CL- à l'étape *ɛ̃l*. A partir de *ɛ̃l* les deus groupes sont indissolublement liés et peuvent passer par les mêmes étapes successives. Tous les degrés de cette évolution sont attestés dans notre tableau : *fl*, *fl*, *fy*, *ɛ̃l*, *ɛ̃y*, *sy*.

Sis parlars seulement ont un traitement uniforme pour les trois mots étudiés :

447 et 805 au degré *fl*,
 367 au degré *fl*,
 525 et 621 au degré *fy*,
 703 au degré *êl*;

encore quatre de ces parlars ont-ils des doubles formes : 367 pour flamme, 447, 525, 621, pour fléau; des doubles formes se rencontrent encore pour fléau à 407, 405 et 601.

Neuf parlars présentent pour les trois mots trois degrés phonétiques différents.

Nous renvoyons, pour les enseignements à tirer de ces états complexes, à ce que nous avons dit à propos de *cl*, et nous examinerons, non plus les séries, mais chacun des mots isolément.

11. — Fléau.

Sur les points où *avem* et *ellum* aboutissent tous deux à *ê*, *clavem* et *flagellum* peuvent donner tous les deux *êlê*. De pareilles rencontres se produisent dans les patois de notre tableau : à 801, *êlê* désigne à la fois la clef et le fléau, double valeur qui n'est pas plus embarrassante que celle de moule ou de livre dans le français le livre — la livre, le moule — la moule; à une étape plus avancée, 527 rapproche *êyê* (vieilli) = clef et *êyâ* = fléau.

Dans ces limites, l'identité des résultats de *cl* et de *fl* n'est que l'effet d'une rencontre toute naturelle; mais, dans 21 parlars (Ouest, Sud-Ouest et, pour un seul, Centre), nous assistons à une confusion des deux groupes qui se présente comme une véritable aberration phonétique. Fléau va se jeter dans la gamme de *cl* à un degré antérieur à *êl*, point de jonction normal des développements convergents

de CL, FL. Flagellum apparaît sous les traits d'un... clagellum, en parfaite harmonie, d'ordinaire, dans chaque parler, avec la série dominante des mots en CL; c'est ce que marquent dans notre tableau les signes rouges répandus dans le bleu :

	fléau	clef		fléau	clef
466	<i>kyě</i>	<i>kyě</i>	405	<i>klā</i>	<i>kyě</i>
435	<i>kyó</i>	<i>kyě</i> (v)	525	<i>kyā</i>	<i>kyě</i>
447	<i>kyô</i>	<i>kyě</i>	515	<i>kyā</i>	<i>kyé</i>
478	<i>klā</i>	<i>klā</i>	518	<i>kyó</i>	<i>kyé</i>
479	<i>kyā</i>	<i>kyě</i>	528	<i>klā</i>	<i>kyě</i> , <i>ɛlě</i>
417	<i>kyā</i>	<i>kyi</i>	529	<i>klā</i>	<i>klě</i>
416	<i>klā</i>	<i>klě</i>	630	<i>klā</i>	<i>klě</i>
407	<i>kló</i>	<i>klě</i>	621	<i>klā</i>	<i>klě</i>
429	<i>klā</i>	<i>klě</i>	632	<i>klě</i>	<i>klě</i>
521	<i>klā</i>	<i>klě</i>	601	<i>kló</i>	<i>klě</i>
409	<i>kyā</i>	<i>kyě</i>			

Si l'on ne veut pas admettre, ou si l'on ne peut pas démontrer la possibilité d'une transformation purement phonétique de FL en *ky*, *kl* ou même *kl*, deux hypothèses s'offrent à nous pour expliquer l'intrusion de flagellum dans la série de clavem à un degré antérieur au *ɛl* commun :

1° La confusion est due à la collaboration de deux parlers.

Un parler A, dont la vitalité phonétique n'est pas encore abolie et qui d'autre part distingue encore FL et CL, au degré *fy*, *ky*, par exemple, emprunte flagellum à un parler B pour lequel cette distinction n'existe plus et qui dit, par exemple, *ɛlô* pour fléau et *ɛlě* pour clef. Les sujets de A établissent facilement entre leur parler et celui auquel ils empruntent une proportion qui peut s'exprimer ainsi :

$$\frac{A}{B} = \frac{kyě}{ɛlě} = \frac{kyô}{ɛlô}$$

ils adopteront donc *kyo* (ou *klo* ou *klo*, si, au lieu de *kyé*, ils ont déjà *klé* ou *klé*) et leur emprunt se trouvera merveilleusement en accord avec la série CL, à une place où il n'avait aucun droit.

Si maintenant un linguiste se fonde sur le *kyo*, *klo* ou *klo*, de A pour retracer l'histoire de flagellum et du groupe latin FL dans ce parler, il sera le jouet d'un double mirage, car :

- a) il prendra un immigré pour un indigène ;
- b) il s'imaginera voir un représentant de FL, là où il n'aura affaire qu'à un reflet des représentants de CL ;

2° la confusion est due à l'évolution propre d'un parler.

Un parler A, qui distingue encore FL et CL, au degré *fl*, *kl*, par exemple, possède flagellum, soit par héritage direct du latin, soit pour l'avoir emprunté au parler B, à une époque où celui-ci était encore au degré *fl* ou *fl*. Le parler A fera converger ses deux groupes vers *çl* et pourra même les entraîner plus loin après leur réunion, vers *çy* ou *sy*. Puis, sous l'influence obsédante du français ou d'un parler plus proche du français qu'il ne l'est lui-même, il s'ingéniera à rectifier ses *çl*, *çy* ou *sy*, naturellement sans avoir égard à leur origine : *çl* et *çl* se trouveront ainsi, toujours d'accord, ramenés à *klé*, *klô*, ou *klé*, *klô*, ou *kyé*, *kyô*, d'où ils pourront, le cas échéant, se remettre en marche vers *çl* et au delà.

Les exemples de rectifications malheureuses de ce genre ne manquent pas dans les français provinciaux : ainsi, la Suisse romande, ne reconnaissant pas le français *crouillon* dans son *crotson*, mais ayant observé que *ts* = *ch* a forgé *crochon*.

Si maintenant un linguistique se fonde sur *klé* et *klô* du parler A pour retracer l'histoire des groupes latins CL, FL, dans ce parler, il sera de nouveau le jouet d'un double mirage, car :

a) sur la foi de l'étiquette sémantique il prendra *klō* pour un représentant légitime de *flagellum* et de la série *FL*, alors qu'il n'aura devant lui qu'un transfuge, un mot qui a trahi sa famille phonétique pour passer à une série étrangère ;

b) il s'imaginera trouver dans *klē* une tradition phonétique locale remontant à la latinité, alors qu'il aura affaire à une tradition toute moderne, substituée à une tradition ancienne, et peut-être latine, désormais brisée.

Dans le cas présent, il est vrai, la tradition nouvelle trahit son origine récente, parce qu'elle se rencontre dans des éléments tardivement assimilés ; mais un pareil indice doit être fort rare : il a fallu pour nous le donner une rencontre sans doute exceptionnelle ; la brisure de tradition qui s'est produite pour *CL* dans nos parlers de l'Ouest a pu et dû se produire ailleurs et pour d'autres sons : de quel droit ferions-nous bénéficier d'une présomption d'antiquité des traditions phonétiques dont une coïncidence heureuse n'est pas venue démasquer la naissance ?

Pour achever de nous peindre l'infinie complexité des traditions phonétiques qui se croisent dans nos patois, nous pourrions faire appel aux doubles formes de *fléau* que nous avons signalées.

A 407, *kyō*, qui ne saurait être une forme remontant à la latinité, est noté comme vieilli, il tent à disparaître devant *klō*, qui peut s'expliquer par une influence française, directe ou non, à la deuxième puissance¹. Sur cinq points nous voyons des formes en *f-* lutter avec les formes en *k-* : elles témoignent soit d'une résistance à la tradition nouvelle, soit d'une résipiscence tardive, d'un retour à une tradition plus délicate et qui pourra nous donner des illusions

1. A 446, *ε]ᾰ* est un ancien *εγα* où l'influence française a revivifié un *l*.

d'antiquité ; de toute façon il est difficile de les expliquer sans recourir à l'imitation d'une tradition étrangère :

447	<i>flð</i>	<i>kyð</i>	525	<i>fyð</i>	<i>kyð</i>
405	<i>flå</i>	<i>klå</i>	621	<i>fyó</i>	<i>klå</i>
	601	<i>flð</i>		<i>klð</i> .	

A nos explications du passage de *flagellum* dans la série CL, l'on objectera peut-être que, s'il y a eu erreur, cette erreur a dû profiter à FL aussi bien qu'à CL : si *flé* devient *klé* par erreur, pourquoi *klé* ne deviendrait-il pas *flé* par une erreur parallèle ? L'interprétation par CL du *çl* indigène ou étranger provenant de FL devrait trouver sa vérification dans l'interprétation symétrique par FL du *çl* indigène ou étranger provenant de CL.

Il en serait ainsi sans doute si les phénomènes phonétiques avaient une réalité en dehors des faits lexicaux et des états sociaux que ceux-ci expriment, mais seule la phonétique peut accorder la même importance à deux sons ; l'analyse du langage s'y refuse, elle mesure la puissance assimilatrice des sons à l'imminence des mots qui les présentent.

Il serait d'ailleurs parfaitement vain d'essayer de déterminer a priori quelle a pu être l'importance relative de la série FL et de la série CL à un moment donné de l'existence d'un parler, et nous ne pouvons que constater, sans nous en étonner, que les deux séries n'ont pas eu la même puissance. Mais l'exemple même de *clef* et de *fléau* nous permet de comprendre combien cette puissance peut différer.

Le mot *clef* a une valeur sémantique constante ; c'est un de ces mots durables auxquels l'esprit n'aperçoit pas aisément un substitut, même si l'objet change de forme. Comme tous les mots patois, il a, nous l'avons vu, dans le français et dans d'autres parlers, des ennemis phonétiques perma-

nents et dont la victoire est toujours possible ; on se demande d'où pourrait surgir l'ennemi lexicologique.

En est-il de même de fléau ? Pour nous, le fléau, c'est le manche et la verge ou battoir ; mais les dictionnaires nous apprennent que fléau peut ne désigner que la partie articulée qui bat le grain, ce qu'on appelle encore verge (cf. 447) par opposition au manche. Le fléau d'une porte est la barre au moyen de laquelle on la ferme. Nous savons que l'instrument que nous nommons fléau ne s'est pas substitué partout, même aujourd'hui, au simple bâton qui servait à battre et qui a porté d'autre dénominations, et il y a, pour égrener, d'autres procédés que le battage et d'autres instruments que le fléau. L'on conçoit que, pour la propagation de *fl-*, fléau ait eu moins de force que n'en avait *clef* pour propager *cl-*.

D'autre part, si la langue littéraire a joué un rôle dans la constitution de nos patois telle qu'elle apparaît dans notre tableau, on reconnaîtra qu'elle imposait avec plus de vigueur comme modèle le *cl-* de *clef* que le *fl-* de fléau.

Nous n'avons voulu donner cette comparaison que comme un exemple ; il n'y a pas lieu de la poursuivre sur d'autres mots des séries FL, CL.

Entre les deux explications possibles du passage de *flagellum* dans la série CL nous nous refusons à faire un choix pour chacun de nos parlers, mais il nous paraît évident que l'hypothèse d'un mot indigène (ou anciennement naturalisé) rectifié sous l'influence plus ou moins directe du français ne suffirait pas à rendre compte de tous les *flagellum* égarés dans la série CL. Il est nécessaire que dans beaucoup de cas il y ait eu emprunt ; cet emprunt a d'ailleurs pu se faire à un degré autre que *ʔl*, ce qui nous amène à ajouter à nos deux explications essentielles une autre explication qui n'en est qu'une variante.

Le parler A dit *kyo* et *kyé* pour fléau et pour clef, soit qu'il ait de lui-même rectifié grossièrement tous ses *çl* indigènes, soit qu'il ait emprunté *flagellum* au parler B qui dit *çlo*, *çlé*, en rectifiant *çlo* d'après la proportion $\frac{kyé}{çlé}$. Ce parler A peut transmettre son *kyo* tel quel à un troisième parler C, et, dans cette hypothèse, le linguiste qui étudiera *kyo* au point C n'aura plus devant lui, au lieu d'un représentant indigène et traditionnel de *flagellum*, qu'un représentant (ou un reflet) étranger et moderne de *cl*.

Sans nous arrêter à ces modalités de l'emprunt, il nous suffira de montrer que la géographie linguistique vérifie l'hypothèse de l'emprunt de *flagellum*. Trois de nos parlers portent en eux la preuve que leur *flagellum* ne leur vient pas de l'héritage latin ; ce sont :

- | | | |
|-----|------|-------------------|
| 703 | avec | <i>çyçladyi</i> , |
| 803 | avec | <i>çsyôu</i> , |
| 805 | avec | <i>çflçdzç</i> . |

D'où provient la voyelle initiale de ces formes ? Est-ce un préfixe dérivatif, le résultat d'une prosthèse phonétique, ou autre chose encore ? Cette voyelle se retrouve ailleurs et l'*Atlas* nous la montre en particulier à 942 et 973 et sur six points de la Suisse romande : 60, 61, 62, 939, 979, 989. La disposition de ces points (cf. notre carte) nous donne la clef du problème : tous ces ex-*flagellum* sont sur la lisière d'une aire que *flagellum* n'a pas complètement recouverte, l'aire d'*excussorium* ; 942 est même une enclave de *exflagellum* dans *excussorium*¹. *Flagellum* nous apparaît donc ici comme un nouveau-venu : il

1. Les formes pyrénéennes et landaises du type *ehlayet*, *exlayet* demandent une autre explication, cf. les formes *ehluri*, *exluri*, pour fleurir (carte 582) ; à 614 et 615, *eflougeu* peut se rattacher à l'aire ancienne de *excussorium*.

s'est logé à la place d'*excussorium*, non sans en revêtir les dépouilles qui le trahissent.

S'étonnera-t-on que *flagellum* soit un mot d'emprunt dans beaucoup de nos parlers? C'est que l'on n'aura pas réfléchi que les instruments de battage ont varié dans leur forme, avant la venue de la machine qui les ruinera, eus et leurs noms. L'on a battu au bâton avant de battre au fléau articulé et celui-ci n'a pas encore pénétré partout, au moment où il est appelé à disparaître. Le fléau articulé est un instrument emprunté; combien de fois l'instrument nouveau n'a-t-il pas dû amener avec lui le nouveau nom venu de *flagellum*? Le nom ancien a pu persister, car l'ancien instrument a coexisté avec le nouveau; dans quelques cas il survit par un seul trait transmis à son successeur.

L'on pourra trouver la confirmation de cet état complexe que nous révèle la carte fléau dans un intéressant travail de M. Jeanjaquet, *Le fléau et ses parties dans la Suisse romande*¹. L'auteur signale la coexistence des divers procédés de battage, la permanence générale des mots de la famille d'*excutere* pour « battre », « batteur », « battage », et même, pour « fléau », la survivance d'« écossoir » « dans tout le canton de Genève et plus loin, le long du Jura jusqu'à Bière ». Enfin, il relève plus de quarante formes de *flagellum*, parmi lesquelles quatorze se présentent avec *e* prosthétique. Mais M. Jeanjaquet accompagne la liste de ces formes des remarques suivantes : « Partout ailleurs (que dans la région d'« écossoir ») dans nos cantons romands, c'est le latin *flagellum* qui s'est continué dans les patois, mais sous des formes extrêmement variées.

1. *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande*, 1905, p. 33 sqq.

Peu de mots sont plus aptes à montrer la diversité des types auxquels peut aboutir dans nos contrées un même mot latin. » N'est-ce pas le contraire qu'il eût fallu dire ? et n'attendrait-on pas plutôt une conclusion comme celle-ci : « La présence de *flagellum* dans un pays où coexistent encore avec le fléau articulé des instruments de battage plus anciens, — où les idées annexes à l'idée de « battre » s'expriment toujours par des mots d'une autre famille que *flagellum*, — dans un pays à la frontière duquel le fléau s'appelle, d'un mot forcément plus ancien, « écossoir », — dans un pays d'« écossoirs » où la coutume ancienne transparait constamment, de Fribourg au Valais, dans les hybrides *exflagellum*, la présence de *flagellum* dans ce pays ne saurait être un fait remontant à la latinité. Peu de mots sont plus aptes à nous révéler le perpétuel mensonge chronologique et géographique des patois. »

III. — Flamme et fleur.

Après s'être étonné des voyages de *flagellum*, peut-être voudra-t-on en tirer argument pour diminuer la portée des étranges aventures phonétiques dont son histoire est pleine : tant de déplacements rendaient les accidents inévitables. Fort heureusement pour nous *flagellum* n'est pas seul à avoir rompu sa tradition phonétique : voici un mot à sémantique constante et que les transformations de l'économie rurale n'ont pas pu atteindre, le mot *flamme* ; il nous présente — en raccourci, il est vrai, comme on pouvait l'attendre d'un mot sur lequel l'influence française a dû agir tout autrement — les mêmes phénomènes que fléau.

Sur trois points *flamme* s'introduit dans la série *CL* à une étape antérieure à la forme commune *ɛl* :

- 387 *klāb* (tous les CL sont ici à *kl*),
 378 *kyāb* (CL est à *ky* ou *kl*),
 478 *klōm* (la série dominante pour CL est à *kl*).

Pour expliquer ces formes, on pourra choisir, si on le croit utile et possible, entre les hypothèses que nous avons indiquées dans le chapitre précédent.

Mais voici mieux : à 367, où CL est à *kl* ou tout au plus à *ky*, où FL est régulièrement à *fl*, même dans *flamme*, se révèle pour ce dernier mot une seconde forme, *lāb*; or, pour ce parler, *l* est le représentant normal de GL dans *glace*, *gland*, *glaner*. La phonétique nous entraînera-t-elle à dire : FL étant régulièrement devenu *fl* dans ce parler et GL étant aussi régulièrement *l*, il faut admettre pour expliquer *lāb* que *flamma* s'était transformé en **glamma* ? Si l'on répugne à cette hypothèse, nous avons encore le choix entre deux autres :

ou bien *lāb* est le représentant normal de *flamma*, mais cela nous conduira à tenir en assez médiocre estime la série homophone en *fl*;

ou bien *lāb* est le résultat d'une rectification phonétique incroyablement erronée : par exemple, le parler 367, se trouvant en présence de formes concordantes pour GL et pour FL, *yāb* et *yas*, ce qui pour la région où nous sommes n'a rien que de naturel¹, a rectifié ces formes, sous l'influence plus ou moins lointaine du français, si elles lui appartenaient en propre, ou d'après une connaissance grossière de son propre état phonétique, si l'une au moins de

1. Cf. dans Guerlin de Guer, *Essai de dialectologie normande* (Paris, 1899), les formes en *v-* autour de La Ferrière-Harang, qui est le point 367 de l'enquête de M. Edmont, et, à Saint-Jean-le-Blanc, la forme *glé* pour *fléau*, qui est le seul témoignage d'un progrès convergent de GL et de FL vers *l* ou *y* suivi d'une régression commune dans la série GL.

ces formes lui était étrangère ; le redressement s'est fait pour les deux formes concordantes, dans le même sens, celui de la série GL. Il sera possible de trouver à cette hypothèse des variantes que nous croyons pour notre part tout à fait inutile de rechercher. Il nous suffira de rappeler que si *lāb* est une forme rectifiée, et par conséquent mensongère, mais qui se dénonce, d'autres peuvent être non moins trompeuses qui savent mieux se déguiser ; nous ne saurions d'ailleurs décider si, à 367, ce n'est pas plutôt *flāb* que *lāb* qui nous ment, à moins que ce soient tous les deux.

Fleur n'avoue pas d'aventure aussi fâcheuse que celles de flamme ou de fléau ; aussi bien son aspect nous rappelle un peu celui de clarinette : c'est un nouveau-venu qui ne fraye pas toujours avec les mots de sa famille plus anciennement établis, et qui a eu fort à faire pour regagner, sans y arriver complètement, la place que bouquet occupait avant lui.

IV. — Enquêtes concordantes.

Nous n'avons, de propos délibéré, voulu utiliser que les données de l'enquête uniforme de l'*Atlas*, mais il est facile de trouver, dans d'autres enquêtes dialectologiques et pour d'autres points que ceux que nous avons étudiés, des indications qui concordent avec les nôtres. En voici quelques-uns pour le Jura bernois.

Une enquête de J. Gilliéron antérieure à la préparation de l'*Atlas* donne pour FL- et -FL- les formes suivantes à Court et à Tavannes :

	flamme	fléau	fleur	enfler	ronfler	souffler
Court	<i>tyām</i>		<i>tŷærāt</i>	<i>wōtya</i>	<i>rōtyā</i>	<i>sōtyā</i>
Tavannes		<i>kyāyē</i>		<i>ōtya</i>	<i>rōflē</i>	<i>sōtyē</i>

L'intéressant travail de M. Zimmerli sur les limites linguistiques en Suisse¹ nous donne pour Tavannes et Vauffelin :

	CL	GL	PL	BL	flamme	flanc
Tavannes	<i>ty</i>	<i>y</i>	<i>py</i>	<i>by</i>	<i>tyām</i>	<i>tyā</i>
Vauffelin	<i>ky</i>	<i>y</i>	<i>py</i>	<i>by</i>	<i>kyām</i>	<i>fyā</i>

par conséquent des résultats identiques à Tavannes et concordants à Vauffelin pour CL et FL.

Les différences que chacune de ces enquêtes nous révèle entre les représentants de FL dans des mots divers ne peuvent plus nous étonner. Il n'y a rien non plus de surprenant dans le désaccord des enquêtes Zimmerli et Gilliéron pour le produit de flamma à Court, *tyām* d'après Gilliéron, *flām* d'après Zimmerli : il est probable que les deux enquêteurs ont raison et le rapprochement de leurs données en apparence contradictoires nous fournit un tableau exact de l'incohérence phonétique de nos patois, comme le faisaient les doubles formes de l'enquête de M. Edmont.

Les tables de M. Zimmerli nous donnent d'autres preuves de cette incohérence qui détruit les harmonies les plus naturelles. A ne considérer que les faits phonétiques et à tenir pour pures et probantes les séries patoises homophones, on en arriverait à établir, avec force de loi, que le patois de Charmoille, par exemple, a mené également CL et FL jusqu'au degré commun *ɛy*, tandis que, tout auprès, Movelier poussait CL jusqu'à *ɛ*, altérait PL, BL en *py*, *by*, mais laissait FL absolument intact. Il faudrait admettre encore que, sur les 19 patois étudiés par M. Zimmerli (16 bernois et 3 neuchâtelois),

1. *Die deutsch-französische Sprachgrenze im Schweizerischen Jura*, Darmstadt, 1891.

19 amènent PL, BL à *py*, *by*,

6 confondent CL et FL en *ty*, *çy*, *sy*, *ε*,

6 poussent parallèlement CL à *ky*, *ty*, et FL à *fy*, mais

6 gardent FL dans son intégrité latine, tout en altérant

CL, GL, PL, BL,

sans parler de Vauffelin qui, suivant les cas, appartiendrait à la troisième ou à la première catégorie.

De pareilles vérités phonétiques ressemblent fort à des hérésies. Le bon sens nous dit qu'il n'y a là que des apparences et que, si le parler de Vauffelin est le seul à avouer sa bâtardise, il n'est pas le seul bâtard.

5. — PARLERS EN TRAVAIL

1. — Nous avons demandé à la phonétique de juger elle-même le postulat essentiel de toute recherche phonétique sur les patois gallo-romans, nous pensons pouvoir arrêter ici cette première enquête. Il nous serait facile d'examiner d'autres cas : l'*Atlas* nous en a déjà fourni de nouveaux ; de plus longues études nous donneront sans doute encore d'autres exemples ; enfin, nous savons que l'*Atlas* n'est qu'une ébauche et que des enquêtes plus approfondies augmentent et ne pourront qu'augmenter la liste que nous avons ouverte.

Dès maintenant la phonétique nous a suffisamment révélé ses faiblesses : puissante comme instrument d'observation, pour nous permettre de découvrir les marques physiques d'origine étrangère ou récente que peut présenter tel ou tel mot, elle n'est pas un instrument d'épreuve certain, elle ne nous donne pas le moyen de reconnaître dans un parler les étrangers ou les nouveau-venus qui se déguisent : elle se laisse tromper et nous trompe. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que le développement des parlers

fût, non pas isolé sans doute, mais libre, et l'on peut se demander si, du moins pour les parlers gallo-romans, une pareille liberté s'est jamais rencontrée dans toute l'histoire d'un mot ou d'un phonème.

Il ne suffit pas de dire, en effet, que le langage ne porte pas en lui-même le principe de son évolution, qu'il n'est pas indépendant du sujet parlant dont il reflète les modifications d'état intime ou de conditions sociales ; le langage n'est pas seulement le miroir fidèle d'une activité qui lui est extérieure, il sollicite encore pour lui-même l'attention et l'activité du sujet parlant. A tous les degrés, le langage est l'objet de préoccupations où se mêlent à la volonté d'être pleinement intelligible, la conscience de la diversité des parlers individuels ou locaux, le sentiment confus d'une hiérarchie des parlers et des formes, un désir obscur du mieux-dire.

Le langage est ainsi l'objet d'une étude incessante, d'un travail d'amélioration et de retouche, qui paralysent la liberté de son développement, soit qu'un parler fier de soi et dédaigneux de voisins qu'il juge inférieurs, peut-être parce qu'ils représentent un état social moins avancé, se prenne lui-même comme modèle, refonde à son image les mots qui lui viennent du dehors et impose à la diversité historiquement régulière de ses éléments une régularité factice, mais actuellement saisissable, soit qu'au contraire des parlers, qui ne veulent plus ou ne peuvent plus être indépendants, trouvent hors de chez eux ce qu'ils tiennent pour le modèle du bien-dire et refaçonnent leur personnalité méprisée à l'image de celle qu'ils admirent.

A chaque pas nous pouvons trouver des exemples de ces retouches d'après un modèle étranger ; l'histoire du mot boucle dans une région voisine de notre groupe Nord-Ouest nous en fournit un qui nous paraît probant.

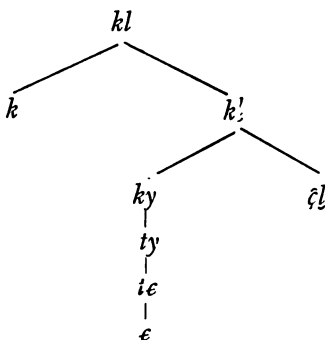
11. — Boucle.

La constitution du mot *boucle* l'exposait à des accidents divers :

- altération du groupe CL,
- métathèse de -L-,
- altération du groupe BL dans le nouveau mot *blouque*, né de cette métathèse,
- altération du c ainsi isolé est bientôt devenu final.

La partie du territoire français comprise dans le carton joint à cette étude nous présente tous ces phénomènes :

le blanc représente la tradition française *boucle* avec, pour CL, tous les degrés du schéma suivant :



le carmin représente le type *bluk* avec ses variantes : *bluk*, *byuk*, dans les Iles normandes ; *blug*, altération syntactique de *bluk* (*bluk à fer* > *blug à fer*), à 370, 371, 361, 351, 340, et *bluḡ*, résultat d'une hésitation très naturelle, à 393 ; — ce dernier point (Manche) se rattache ainsi aux parlers de la Seine-Inférieure par-dessus les parlers du Calvados, qui ne forment qu'une barrière récente de patois paralysés et absorbés par le français :

à 259, *bluk*, vieilli, a pour concurrent le français *bukl* ;
à 340, *blug*, vieilli, a pour concurrent le français, mais
avec une hésitation pour la palatale semblable à celle de
393, *buɣl* ;

à 238, *bluk* coexiste avec la forme française apocopée de
son -l, *buk*.

De semblables coexistences ont donné naissance à des
formes hybrides sur les points teintés de bleu :

247 *blukl*,

387 *byukl*,

453 *byue*.

Ces trois formes nous représentent trois étapes du développement de CL, mais en même temps des degrés différents de l'histoire de BL ; ce sont en effet d'anciennes formes du type *bluk* retouchées à la suite d'une comparaison désavantageuse avec le français : on leur a soudé une finale à la française, sujette d'ailleurs à altération immédiate, qui fait, avec leur initiale patoise, à la fois contraste et double emploi.

Nous trouvons encore des formes hybrides sur les points teintés de brun :

249, 363, *buɣl*.

Ici plus de double emploi, mais une forme où l'on pourrait voir une variante du type boucle avec altération particulière de CL, comme dans les formes méridionales *buglo*, etc. ; la situation géographique de *buɣl* s'oppose à cette explication : *buɣl* est intimement lié à *blug* ; nulle part ailleurs que sur la limite de l'aire *blug* et des parlers français ou francisés de l'Eure et du Calvados on ne rencontre pour boucle, au nord de la Loire, la transformation de CL en

gl. Nous avons donc bien affaire à un *blug* adroitement retouché d'après le français.

L'ancien français connaît, pour boucle ou dérivés, les types *bloge*, *bogle*, *bloglier*, etc. ; il est difficile de ne pas les rapprocher de nos formes patoises pour en conclure à l'ancienneté, sinon de ces formes, du moins des contaminations qui les font naître.

III. — Roue-Rouelle.

Nous ajouterons à l'exemple de boucle, pour montrer dans quelles conditions d'arbitraire se produisent ces contaminations, un autre exemple emprunté aux parlers de l'Ouest ; un mot aussi simple que roue n'aurait pas dû, semble-t-il, rompre jamais la tradition qui le rattachait au latin ; nous pouvons cependant prouver qu'il l'a rompue.

Une heureuse inspiration de M. Edmont lui a fait demander dans l'Ouest, à côté de roue, le terme qui désigne la roue de la charrue : ce terme correspond comme forme au français rouelle ; mais ce dernier mot n'ayant pas en français le sens de « petite roue », le français n'a pas pu servir de guide pour les modifications de rouelle, roue de charrue. Or voici les faits recueillis par M. Edmont et que représente notre carte :

le bleu correspond au couple *reue-rouelle* qui, phonétiquement régulier, reproduit la diversité de traitement de *ø* tonique et protonique ;

sous la teinte rouge nous trouvons *roue-rouelle* et l'une des deux formes du couple est nécessairement étrangère à la tradition latine, soit que, rouelle étant phonétiquement régulier, *roue* vienne du français ou ait été refait par le patois sous l'influence analogique de rouelle, soit que

rouelle ait été à son tour refait sur roue emprunté au français ;

la teinte brune recouvre reue-reuelle où le diminutif a été refait sur le mot primitif phonétiquement régulier ;

avec les barres brunes la situation change, car nous trouvons ici roue-reuelle, couple pour lequel il est impossible de recourir à une explication phonétique, même compliquée d'influences analogiques : reuelle nous atteste l'existence antérieure de reue¹, seule forme phonétiquement régulière, et, malgré sa simplicité et la nécessité de son contenu sémantique, roue est dans toute la région un produit de l'influence plus ou moins directe du français. S'il était besoin de vérifier cette explication, nous la trouverions confirmée par le patois 475 qui nous montre la coexistence de roue, forme française et récente, et de reue, forme indigène et vieillie :

475 *rû, rû(v)*.

iv. — Nous ne sommes pas seuls à nous être heurtés à un état linguistique où les influences étrangères laissent difficilement transparaître avec quelque clarté les caractères locaux : dans le cinquième rapport annuel (1903) présenté par la rédaction du *Glossaire des patois de la Suisse romande*², nous lisons :

« Les patois de cette contrée (l'Ouest du canton de Vaud)

1. Le point 636 où nous trouvons *rôdo, rûêlo* (Seyches, Lot-et-Garonne) prolonge l'aire de reuelle d'une façon fort inattendue dans une région où nous ne pouvons pas supposer un reue antérieur. Mais ce *rûêlo* n'a en réalité aucune importance : le sujet interrogé sur ce point est un cocher originaire de Seyches, mais habitant Barbezieux ; c'est de là (cf. 529) qu'il a rapporté le modèle sur lequel il a forgé cette forme trompeuse, dont on fera, si l'on veut, grief à l'*Atlas*.

2. Neuchâtel, 1904, p. 7.

sont très fortement imprégnés de français¹ et les renseignements lexicologiques qu'on obtient sont si peus sûrs qu'il ne paraît pas opportun de continuer les recherches dans cette partie du pays.

« Entre le gros de nos patois qui appartiennent au domaine franco-provençal et les patois du Jura bernois, qui représentent une variété des parlers français, se trouve une région de transition, de Orvin à Vauffelin-Romont, où les dialectes présentent des caractères très inconstants et contradictoires. Il importe beaucoup d'étudier aussi cette région au point de vue du vocabulaire... »

Il semble que les conclusions de ces deux paragraphes soient quelque peu contradictoires et nous préférons la seconde à la première : il y a en effet infiniment à apprendre dans l'examen de ces parlers entourés d'ennemis triomphants, ils nous présentent une forme extrême du travail des patois dans la situation la plus critique. Ce travail ne va pas sans exagérations, sans fautes, sans erreurs grossières, comme celles que nous avons relevées plus haut, et ces fautes évidentes nous enseignent la défiance pour les cas où n'apparaissent pas de brutales erreurs révélatrices de retouches.

Mais si nous espérons rencontrer partout et toujours de semblables indices du travail des parlers, si nous allions jusqu'à en conclure que, là où ces indices manquent, il ne s'est pas produit de rectifications, nous méconnaîtrions gravement les conditions où vivent nos patois. Les patois ne renoncent pas brusquement à leur indépendance, ils n'abdiquent pas devant le français ou le parler qu'ils ont pris pour modèle ; ils se laissent gagner lentement et presque sciemment, mais ce n'est pas sans se débattre, sans essayer de sauver quelque chose d'eus-même en s'adaptant sans

1. L'examen de l'*Atlas* amène à des constatations identiques.

cesse à l'état qu'ils envient. Ces tâtonnements, la continuité de l'effort d'adaptation, finissent par effacer ou nous masquer sur beaucoup de points les résultats imparfaits des tentatives antérieures d'accommodation. L'erreur est pour nous d'autant plus facile que chaque parler subit l'influence de parlers analogues à lui-même et, dans la plupart des cas, de parlers moins restreints, moins isolés, et par conséquent plus conservateurs : le travail du parler influencé peut dès lors n'être qu'une régression, un retour à une étape antérieure de son développement ; comment ne serions-nous pas trompés par une régularité factice qui reproduit au moins partiellement une régularité historique antérieure ?

Si l'on objecte que l'état que nous décrivons est l'état moderne des patois gallo-romans, qu'il résulte des progrès relativement récents de l'influence française, nous dirons que notre intention n'a été en effet que d'étudier une situation moderne, l'état d'hier, que nous retrace l'*Atlas linguistique*, et qui n'est déjà plus sans doute l'état d'aujourd'hui. Mais nous noterons aussi que ce n'est pas nécessairement, même de nos jours, le français qui agit sur les patois ; ce peut être un français provincial, un patois francisé, un autre patois qui sera ou qui paraîtra plus proche du français, ou bien encore le parler quelconque d'un centre socialement supérieur, quelle que soit d'ailleurs son importance matérielle ; nous demanderons à quel moment ont dû, pour chaque patois, commencer ces diverses influences ou s'il n'est pas vraisemblable qu'il s'en soit toujours exercé quelqu'une.

J. GILLIÉRON et M. ROQUES.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu les lettres suivantes :

Paris, 7 avril 1907.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec intérêt les deux comptes rendus que M. Terracher m'a consacrés dans le dernier numéro de la *Revue de Philologie française*. Voudriez-vous me permettre de répondre par le même organe à quelques critiques qu'il m'a adressées ?

1. Je crois que M. Terracher n'a pas bien compris ma conception des lois linguistiques. Le sens que je donne au mot *loi*, qui est conforme au langage philosophique et à la terminologie de la plupart des philologues, est différent de l'acception de M. Grammont et de M. Meillet : cela est de toute évidence. Les lois, à mon sens, sont à la fois des rapports de succession et des rapports de causalité : j'ai exprimé l'idée plus d'une fois (*Essai de méthodologie*, p. 109 et sqs., 117 et sqs., 123 et sqs.. etc.) D'ailleurs la causalité n'est plus pour la philosophie moderne une entité mystérieuse, mais un simple rapport d'invariabilité et d'inconditionnalité entre un couple de phénomènes, l'antécédent et le conséquent. Je me suis exprimé de nouveau, fort nettement je crois, à ce sujet ¹.

2. Je ne donne pas comme certaine l'explication que j'ai proposée pour les noms de lieux charentais en *-ac*, et que l'histoire, jusqu'ici, n'a ni confirmée ni infirmée : mais j'en attends

1. *Revue des idées*, mars 1907 : Les tendances actuelles de la linguistique romane.

toujours une autre. Je ne comprends pas comment ces noms de lieux auraient « été fixés à une époque où les patois existaient à peine ». Y a-t-il eu continuité ou discontinuité dans l'évolution de ces parlers depuis l'époque latine jusqu'à nos jours ? Toute la question est là.

3. Je n'ai jamais considéré la géographie linguistique des mots comme un « ingénieux jeu d'esprit ». Qu'on se reporte p. 237, n. 1, et on verra au contraire que j'ai fait un éloge sans restrictions de ces recherches. Si je n'ai pu donner aux remarquables études de MM. Gilliéron et Mongin la place qu'elles méritaient, c'est parce qu'elles étaient à peine commencées au moment où j'avais terminé mon travail — achevé dis-huit mois avant la soutenance. Par contre je ne vois pas en quoi la géographie sémantique pourrait faire tort à la géographie phonétique.

4. La réduction de *villa* à **vila* en Gaule est admise par la plupart des romanistes (Meyer-Lübke, M. Thomas, etc.). C'est précisément le gascon *bila* qui suppose **vila* ! Le changement de *ll* intervocalique en *r* est une des lois les plus connues de la phonétique gasconne, et qu'il n'est pas permis d'ignorer.

En terminant, puisque M. Terracher a parlé de la partie « la plus neuve » de mon *Essai de méthodologie*, je revendiquerais plus volontiers cette épithète, non pas pour l'étude des patois, mais pour l'application de la méthode d'induction à la linguistique, que je crois avoir tentée le premier, ainsi que l'a constaté M. Egger.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments très distingués et respectueux.

A. DAUZAT.

Paris, 1^{er} juin 1907.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre d'user — peut-être même d'abuser — de l'hospitalité de votre *Revue* pour répondre aux remarques de M. Dauzat que vous m'avez communiquées ?

1. Au chapitre où M. D. traite de la *nature* et du *caractère*

de la loi linguistique (*Essai*, p. 109-115), la loi est toujours définie comme un rapport de succession : on ne rencontre ni le mot, ni l'idée de causalité ; la causalité n'apparaît qu'au chapitre des lois phonétiques (p. 116 sqq.), et, pour M. D. lui-même (p. 124, 125, n.), la causalité linguistique n'est pas exactement la causalité physique ou philosophique. — D'ailleurs, il n'y a là qu'une question de mots et de nuances. Ce qu'il importe d'établir, c'est qu'en linguistique la loi désigne : 1° un rapport de *succession relativement* constante (c'est le sens courant, celui de M. D.) ; 2° un rapport de *nécessité absolue* (c'est l'acception de M. Grammont). — Ces deux sens sont, *en principe*, tout à fait différents ; on peut préférer l'un ou l'autre, on ne doit pas les confondre. Et M. D. ne les a-t-il pas confondus quand il reproche à M. Grammont (p. 113 et n. 2) d'avoir « méconnu le principe de la relativité de la loi » ? — La n. 3, p. 59, de mon compte rendu n'a pas d'autre objet que de préciser cette différence essentielle à propos d'une confusion qu'il importait de signaler.

2. M. D. estimait hier (*Essai*, p. 174) que la contradiction entre les noms de lieux charentais en *-ac* et la phonétique des patois actuels de la même région permet de croire à une discontinuité ethnique (dont l'histoire ne nous dit rien) ; aujourd'hui, « toute la question » se réduit à une « discontinuité dans l'évolution de ces parlers », c'est-à-dire à une discontinuité linguistique. Il est impossible (j'ignore du moins de quels documents démographiques et linguistiques on use) de prouver « la continuité ou la discontinuité de l'évolution linguistique » d'un patois quelconque « depuis l'époque latine jusqu'à nos jours », et rien ne peut faire suspecter les patois charentais d'avoir manqué de continuité dans leur évolution, si ce n'est précisément la contradiction dont il s'agit. — Dès lors, il convient de se demander : 1° si tous les noms de lieux charentais en *-ac* datent de la même époque, et si quelques-uns — beaucoup peut-être —

1. Cf. P. Skok, *Die mit den Suffixen -ācum, -ānum, -āscum und -uscum gebildeten südfranzösischen Ortsnamen* (Beihefte zur Zeitsch. f. rom. Phil., 2. Heft), Halle, 1906. — Pour la Charente, 105 noms de lieux

— ne seraient pas celtiques (cf. *Revue celtique*, XXVIII, 1907, p. 93-94) : la « discontinuité » serait alors entre le celtique et le gallo-roman ; 2° si l'on peut tenir pour assuré que *tous* les noms de lieux *habités* ont, dans tous les pays et dans tous les temps, le même développement phonétique (= inconscient et spontané) que le reste du lexique, si aucune influence pour ainsi dire *officielle* n'a pu, autrefois comme aujourd'hui, immobiliser à un moment et à un degré quelconque de leur évolution les noms de localités ayant une certaine importance, historique ou économique. — En d'autres termes, le *-ac* des noms de lieux charentais (qui est, d'ailleurs, *-a* ou *-at* dans de très anciennes graphies, *-a* dans les parlers populaires de l'Angoumois, *-at* dans ceux de la Saintonge) ne tient-il pas tout simplement à ce que, peuplées de très bonne heure (sont-elles dispersées ou vont-elles par groupes ? les rencontre-t-on dans les vallées ou sur les plateaux ?), ces localités ont eu la forme de leur nom fixée avant le passage de *a* tonique libre à *e* ? — C'est là ce que j'ai voulu exprimer en disant que ces noms de lieux auraient été « fixés » dans leur forme à une époque où les patois existaient à « peine ».

Si je me suis permis d'émettre cette hypothèse, c'est que j'ai, pour l'Angoumois central tout au moins, des raisons de la croire fondée. — Il est bien évident que toute explication *a priori* — ethnique ou linguistique — qui ne rendra pas compte des moindres difficultés de détail est vaine. Or, dans toute une région où *a* tonique libre aboutit à *e* (le *c* n'étant pas en cause, puisqu'il n'existe que dans le *Dictionnaire des postes* ou sur les cartes géographiques), c'est l'histoire des localités qui nous éclaire sur la forme de leur nom. Voici *Marciliacum* → *marsiya* (Marcellac-Lanville) à côté de *Luxiacum* → *luse* (Luxé) et *Eschausiacum* → *eeuèzi* (Echoisy, commune de Cellettes). — *Marci-*

en *-ac* sont cités ; l'auteur donne des formes anciennes pour 20 (dont 5 sont d'origine celtique) ; sur les 85 autres (dont on ne connaît jusqu'à présent que la forme *officielle*), l'origine celtique est vraisemblable pour 25.

liacum, centre important de très bonne heure, est toujours terminé en *-a* ou *-al*; *Luxiacum* et *Eschausiacum* (à deux ou trois kilomètres l'un de l'autre dans la vallée de la Charente) sont à la même époque *Lussiec* et *Echaussiec* dans le cartulaire — encore inédit — de Saint-Amant-de-Boixe; pourquoi *Luxiacum*, chef-lieu de commune, reste-t-il à l'étape *luse*, tandis qu'*Eschausiacum*, simple hameau, pousse jusqu'à *eeuēzi*? Pourquoi *Roffiacum* aboutit-il à *rofi* (Roffit, hameau de la commune de Lhoumeau-Pontouvre), à côté de *Magnacum* → *maña* (Magnac-sur-Touvre), ancienne résidence épiscopale et seigneuriale? — Voilà entre autres quelques faits qui me laissent penser que l'histoire peut nous donner des indications sur les noms en *-ac* bien plutôt que les noms en *-ac* ne sauraient nous en fournir sur l'histoire.

Je compte reprendre quelque jour cette question en utilisant, avec les formes populaires des noms de lieux en *-ac* (auxquels il faut joindre ceux en *-ec*, *-é*, *-it*, remontant à un type en *-iacum*), les dictionnaires topographiques des Charentes, pour l'établissement desquels les documents essentiels sont encore inédits ou commencent à peine d'être publiés. Ce jour-là, mais ce jour-là seulement, si aucune explication historique n'est possible, j'accueillerai les hypothèses — ethnographiques ou linguistiques — de M. D., à condition qu'elles partent de la réalité des faits, qu'elles en éclairent la complexité et en justifient les contradictions.

3. A la p. 237, n. 1, M. D. qualifie de « remarquable » l'étude de MM. Gilliéron et Mongin sur « *Scier dans la Gaule romane du Sud et de l'Est* » et parle d'une « série de déductions « ingénieuses ». — Si j'ai dit néanmoins que cet « éloge sans restriction » (?) équivaut à considérer la géologie linguistique comme un « ingénieux jeu d'esprit », c'est que la géologie linguistique ne saurait être autre chose pour qui ne veut pas en voir toute la portée et n'en adopte pas les conclusions générales¹.

1. [Je ne le pense pas, car les « conclusions générales », que j'ai repoussées dans le passage cité, ne sont nullement — je l'ai dit et je le répète — la conséquence *nécessaire* des études de géographie linguistique. — A. D.]

— Or, M. D. a repoussé formellement ces conclusions (*Romania*, XXXIV, p. 622); il les repousse encore en se demandant « en quoi la géographie sémantique pourrait faire tort à la « géographie phonétique ». — Certes, les études de MM. Gilliron et Mongin n'empêcheront pas de tracer des limites phonétiques; mais en montrant (ce que, *seules*, elles peuvent faire, cf. *Scier*, p. 24-25, §§ 3 et 4) que des mots qui présentent, dans un patois ou un groupe de patois, un développement phonétique de tous points concordant (apparemment autochtone et spontané) sont, en réalité, très différents d'âge et de provenance, elles permettent d'apprécier à sa valeur la méthode dont on fait couramment usage pour établir les lois et les limites phonétiques.

4. J'ai confondu, en effet, le traitement gascon de *ll* et de *l* intervocaliques. M. Thomas me fait observer que Meyer-Lübke (*Gram. der rom. Spr.*, I, § 545) a commis une confusion analogue en citant, pour attester la réduction de *ōlla* à **ōla*, une forme gasconne (d'ailleurs inexistante, cf. *Einführung*, § 91) *ura*. — Toute mémoire peut être infidèle, y compris celle de M. D. qui, sachant sans doute parfaitement le contraire, affirme jusqu'à trois fois (*Essai*, p. 30, 99, 121) que *culcita puncta* n'a jamais donné *coute-pointe*¹.

Enfin, M. D. veut que l'étude des patois ne soit pas ce qu'il y a de plus neuf en son livre. J'en conviens. — Mais qu'entend-il en croyant avoir « tenté le premier l'application de la méthode « d'induction à la linguistique »? — L'« indo-germanique « commun » et les astérisques du latin vulgaire m'interdisent de supposer que M. D. se considère comme le premier *linguiste* qui ait « appliqué la méthode d'induction ». — Serait-ce que, parmi les *methodologistes*, il est le premier à s'être aperçu de l'emploi de cette méthode en linguistique? Qu'il se reporte à la p. 2 de son *Essai* : il y cite M. Janet qui dit en son *Traité élémentaire de philosophie* : «... Les sciences philologiques sont des sciences

1. [Aucun des trois passages cités ne contient semblable affirmation : n'ayant en vue que le phénomène d'étymologie populaire, je n'avais pas à discuter à ce moment la date de l'apparition de l'*r*. — A. D.]

« inductives.... Elles pratiquent particulièrement... la méthode « comparative, celle qui recherche les analogies sous les différences... » — Alors ? Sans doute M. D. veut dire qu'à l'aide d'un manuel de logique et de comparaisons empruntées surtout aux sciences physiques il a insisté sur une vérité connue de tous, linguistes et méthodologistes¹. — J'estime qu'il y a en linguistique autre chose à faire que de développer ou même de créer des métaphores, et c'est pourquoi je n'ai point prêté attention aux pages 117-123 de l'*Essai*, malgré que la n. 1 de la p. 117 avertisse obligeamment le lecteur de leur originalité.

Veillez agréer, je vous prie, Monsieur le Directeur, avec tous mes remerciements, l'expression de mes sentiments les plus distingués et respectueux.

A. TERRACHER.

1. [Je regrette que la philosophie de la linguistique n'intéresse pas M. D. et qu'il ramène la méthode d'induction à un ingénieux jeu de métaphores. Il me permettra d'être d'un avis différent et de croire que dix lignes de M. Janet n'avaient pas épuisé la question, sans qu'il fût nécessaire, comme il l'insinue *obligeamment*, de démarquer des manuels de logique... qui n'ont jamais soufflé mot de la linguistique.— A. D.]

COMPTES RENDUS

F. BALDENSBERGER. — *Bibliographie critique de Goethe en France*, Paris, Hachette et Cie, 1907, 1 vol. in-8, ix-251 p.

M. Baldensperger vient de compléter son beau livre sur *Goethe en France* : il publie la bibliographie qu'il nous avait promise et qu'une circonstance indépendante de sa volonté avait retardée jusqu'ici.

Il a conservé dans cette *Bibliographie critique* le plan même de son livre, qui distribuait les œuvres de Goethe d'après leur date « de plus grande action ou d'importance significative ». Cette disposition ne laisse pas d'entraîner ici quelques inconvénients qui n'existaient pas dans l'ouvrage : ainsi la liste des traductions françaises de *Werther* est fractionnée et se trouve aux pages 5, 14 et 32. De plus, à la page 17 (n° 127), nous lisons une appréciation de *Werther* par Ballanche, qui écrivait au *Bulletin de Lyon* du 8 frimaire an XII : «... Le trop fameux livre de Goethe vient d'être traduit pour la deuxième fois. Pères de famille, je vous le dénonce ! instituteurs vertueux, je vous le dénonce !... Qui ne sait qu'un grand nombre de suicides a été le fruit de la dangereuse lecture de *Werther* ?... » ; et quelques pages plus loin (n° 153) est rapportée une seconde appréciation de Ballanche, antérieure par la date (1801), et très élogieuse pour l'auteur de *Werther*.

En revanche, ce système d'exposé bibliographique reprend tous ses avantages quand il s'agit, par exemple, d'énumérer les visiteurs français de Goethe (p. 24 et sqq.). Le chapitre consacré à l'influence de Goethe sur le lyrisme romantique (p. 73 et sqq.), contient la liste des pièces détachées de Goethe, qui ont provoqué en France des traductions ou des imitations, et ce n'est pas un paradoxe de soutenir que ce tableau de détail est

plus instructif peut-être que le chapitre même, dans lequel M. Baldensperger nous exposait les résultats de son enquête.

M. Baldensperger ne se flatte pas d'apporter un relevé complet « de toutes les mentions que des plumes françaises aient jamais faites de Goethe, ou des témoignages qu'on peut signaler de son influence dans notre littérature » ; et pourtant on ne saurait souhaiter une enquête plus large, une information plus étendue, une documentation plus abondante. Sa *Bibliographie* contient une foule de citations curieuses, ingénieusement agencées, véritablement instructives pour tous ceux qui voudront étudier les rapports intellectuels de la France et de l'Allemagne, ou encore l'histoire de notre littérature et l'évolution des idées au XIX^e siècle.

C. LATREILLE.

CARL BENZON. — *Madame de Staël og Theatret*. Kjobenhavn, Emil Wienes Boghandel, 1906 ; in-8 de v-257 pages.

« Il est de tradition, parmi les historiens de la littérature, de passer sous silence, dédaigneusement, les œuvres dramatiques de M^{me} de Staël, ou de ne les honorer que de remarques fort brèves, qui sont courtoises ou méprisantes selon les dispositions plus ou moins bienveillantes du critique. » M. Benzon, qui résume ainsi une longue erreur qu'il fait remonter aux contemporains mêmes de l'illustre femme, a entrepris la revision de cet arrêt. Son travail met bien en lumière les affinités qu'avait le talent de M^{me} de Staël avec les choses du théâtre. Celle qui estimait que « le théâtre est vraiment le pouvoir exécutif de la littérature », et que « c'est la littérature en action qu'une pièce de théâtre », celle qui voyait en Talma, non pas un acteur, mais « un homme qui élève la nature humaine, en nous en donnant une idée nouvelle », a tous les droits à une étude spéciale comme auteur et comme critique dramatique. Les trois parties du livre de M. Benzon étudient successivement la « poétique » de M^{me} de Staël, sa production dramatique, son talent d'actrice et son répertoire.

Très justement, M. B. met au centre des considérations théoriques de M^{me} de Staël sur le théâtre ses préoccupations philosophiques et morales : il ne tire pas, à mon sens, tout le parti possible de ces prémisses ; car une bonne part des idées exprimées au sujet des unités, du mélange des genres, de l'alexandrin, etc., ont leur point de départ dans les idées moins *esthétiques* que *sociales* de l'auteur de l'*Allemagne*, et il se pourrait que sa production dramatique portât précisément la peine de ce souci d'action morale par le théâtre qu'elle partageait avec le XVIII^e siècle. Ce n'est pas sans raison qu'un rédacteur du *Publiciste*, qui semble être Benjamin Constant, rendant compte de *Corinne* en mai 1807, remarquait qu'« un ouvrage d'imagination ne doit pas avoir un but moral, mais un résultat moral.... » La notion de l'art lui a toujours fait défaut.

Les treize pièces écrites par M^{me} de Staël sont analysées et commentées par M. Benzon : l'histoire littéraire lui saura particulièrement gré de donner un résumé — qu'on aimerait moins succinct — de la *Mort de Montmorency* et de *Rosamonde*, de *Jean de Witt* et d'une première leçon d'*Agar et Ismaël*, dont il a consulté les manuscrits aux archives de Coppet. Surtout pour les trois premières pièces, tragédies historiques très représentatives de l'espèce de compromis souhaité par tout ce groupe de novateurs entre le drame et la tragédie, l'auteur a rendu aux biographes de M^{me} de Staël un service qui serait encore plus complet si la traduction française de son travail trouvait un éditeur chez nous¹, après quelques retouches indispensables².

1. Cette traduction existe en manuscrit, à ce que m'écrit la veuve de l'auteur, mort malheureusement le 19 décembre 1906.

2. P. 18, le coup d'État du 18 fructidor est attribué à Bonaparte ; p. 88, note, Mathieu de Montmorency est né en 1760 à Paris (d'après les *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de M^{me} Récamier*, I, 42) ; toute la note est d'ailleurs discutable, ainsi que les conjectures auxquelles elle se rapporte ; lire Marsollier des Vivetières, p. 198, note 2 ; la « petite pièce » des *Amours de Shakespeare* (p. 227) ne serait-elle pas simplement le *Shakespeare amoureux, ou la Pièce à l'étude* d'Al. Duval (Paris, an XII) ?

La dernière partie rassemble les indications éparses sur « la troupe » de Mme de Staël et sur l'organisation matérielle de ce théâtre de société qui lui tenait tant à cœur.

F. BALDENSBERGER.

Marius MICHEL. — *La Chanson de Roland et la littérature chevaleresque* (Paris, Plon-Nourrit, 1906, 319 pages). — C'est un livre de bonne vulgarisation, appuyé sur une documentation généralement solide, qui a peut-être le tort de se montrer un peu trop et de prendre trop de place au bas des pages. Mais les lecteurs sérieux ne s'en plaindront pas.

Dr W. RICKEN. — *Einige Perlen französischen Poesie von Corneille bis Coppée* (Chemnitz und Leipzig, Gronau, 1906, 55 p.).

Philippe DE FÉLICE. — *L'autre monde, mythes et légendes, le Purgatoire de saint Patrice* (Paris, Champion, 1906, 195 p. in-8). — Les premières et les dernières lignes indiquent nettement l'objet et les limites de ce livre, intéressant comme un roman : « Les pages qui suivent renferment la première partie d'une étude sur le Purgatoire de saint Patrice. J'ai voulu, après avoir raconté la légende, en rechercher les origines lointaines et montrer la place qu'elle occupe dans l'ensemble des traditions relatives à l'autre monde... Il faudrait pouvoir suivre encore son étrange destinée à travers la littérature des différents pays d'Europe. Ce sera, nous l'espérons, le sujet d'un prochain travail. »

Le Gérant, H. CHAMPION.

PIÈCES JOYEUSES

DU XV^e SIÈCLE

Dans son *Spécimen d'un essai critique sur les œuvres de François Villon*, M. W. G. C. Byvanck avait, dès 1882, reconnu et expliqué un certain nombre¹ d'équivoques obscènes dans le *Petit Testament* de Villon. Cette indication a ouvert une voie féconde pour la critique du texte et l'explication des plaisanteries des deux *Testaments*.

Marcel Schwob, dans le *Parnasse satyrique*², a illustré cette méthode. La connaissance si profonde qu'il avait du jargon et de la littérature du xv^e siècle lui a permis de dédoubler en quelque sorte la plaisanterie de Villon. A côté de l'allusion directe des legs et particulière au légataire, on découvre en effet l'équivoque courante et obscène. Ce n'est pas celle qui devait divertir le moins les lecteurs des *Testaments* si l'on songe combien tôt les plaisanteries des legs cessèrent d'être comprises : Marot renonçait déjà à expliquer « l'industrie » des legs. Ce que Marcel Schwob a dit du *branc d'achier trenchant* (P. T., h. xi) du *fourreau* (G. T., h. LXXXIX), de la *mule* (P. T., h. xii), des *housseaux sans avantpiez* (P. T. h. xxiv), du legs à l'Orfèvre du Boys (G. T., h. ci), de *tripot* (G. T., h. CLXXII), de *gaing* (ballade II du *jargon*) est tout à fait péremptoire.

1. *billart* (P. T., h. XXIX), *abattre* (P. T., h. XXXII) et *mortier* (P. T., h. XXXIII).

2. *Le Parnasse satyrique du quinzième siècle*, anthologie de pièces libres publiées par M. Marcel Schwob. Paris, 1905, in-12.

Pour former son *Parnasse satyrique* Marcel Schwob a utilisé le ms. fr. 1719 de la Bibliothèque Nationale et l'a complété par quelques pièces extraites du *Jardin de Plaisance* de l'édition d'Antoine Vérard ¹.

En examinant la compilation donnée par le même éditeur sous le titre de *La Chasse et le Depart Damours* ², j'ai reconnu deux collections de ballades et de rondeaux d'un genre libre, analogues aux pièces du ms. fr. 1719. Comme ces pièces sont importantes par leurs équivoques plaisantes, leurs mots rares, certains éclaircissements qu'elles apportent sur l'état de la société et au commentaire de François Villon, je les publie comme complément et dans le même but que le *Parnasse satyrique du XV^e siècle*.

La Chasse et le Depart Damours est l'une des plus étranges supercheries du libraire éditeur Antoine Vérard. Ce livre fut publié en 1509 sous le nom d'Octovien de Saint Gelais et de Blaise d'Auriol, bachelier en droit et Toulousain. M. A. Piaget a montré que ce volume contenait, avec quelques rajeunissements, la plupart des poésies de Charles d'Orléans démarquées ³, qu'il fallait y reconnaître la main d'un véritable faussaire. Ce travail est particu-

1. La compilation historique et poétique *Le Vergier d'honneur* et le ms. du British Museum, Lansdowne 380, pourraient servir à compléter ce recueil.

2. LA CHASSE ET LE || DEPART DAMOURS || Faict et compose par reuerend pere en dieu messire Octouien de || Saint Gelais euesque dangoulesme et par noble homme blaise da || uriol bachelier en chascun droit demourant à Thoulouze. | *Cum priuilegio* || Paris, Anthoine Verard, (14 avril 1509), in-fol. goth. de 150 ff. à 2 col. (Bibl. Nat. Réserve Vélins 583).

3. Une édition gothique de Charles d'Orléans dans *Romania*, 1892, p. 581-596. — Sur des procédés analogues d'Antoine Vérard, v. *Une supercherie d'Antoine Vérard*, par E. Picot et A. Piaget, dans *Romania*, 1893, p. 244-260, [il s'agit des *Regnars traversant les périlleuses voyes des folles fiances du monde* de Jean Bouchet, publiés sous le nom de Sébastien Brant,] et E. Langlois, *Recueil d'Arts de Seconde Rhétorique*, 1902, introduction.

lièrement visible dans le changement des noms propres ¹, dans le cadre en prose qui relie tous ces pillages poétiques. Cette prose fait seule l'unité de l'œuvre et l'on y voit, à l'imitation du *Roman de la Rose*, un personnage, l'*Amant parfait*, recherchant l'Idéal à travers mille aventures allégoriques. Le nom de Saint Gelais doit être écarté de ce plagiat, puisqu'il est mort en 1502 ², et je ne sais si Blaise d'Auriol ³ en est le véritable coupable.

Quoi qu'il en soit le faussaire a trouvé à son goût deux collections de pièces joyeuses. Il a relié ces petits morceaux par la glose habituelle qui leur sert de cadre. Son travail ne s'est malheureusement pas borné là. Les collections qu'il avait sous les yeux appartenaient au xv^e siècle : les pièces ont été rajeunies à l'usage des lecteurs du début du xvi^e siècle. Nous pouvons comprendre la refaçon dont ils ont été l'objet puisque plusieurs de ces morceaux se rencontrent également dans le ms. fr. 1719.

Notre texte a été établi d'après celui de Vérard et nous ne l'avons corrigé que dans une mesure prudente. Nous n'avons pas republié les pièces qui figurent déjà dans le *Parnasse satyrique* de Marcel Schwob : on trouvera par contre certains des morceaux dont le ms. fr. 1719 présentait un texte mutilé, et ces variantes nous prouvent que nous rencontrons ici une tradition orale.

J'ai signalé quelque chose d'analogue dans la *Cronique Martiniane, édition critique d'une interpolation originale pour le règne de Charles VII restituée à Jean Le Clerc*, Paris, 1907, p. II-III.

1. Duc de Bourbon est remplacé par Gentil honneur, Guillaume Cadier par Desir Treschier, Garencleres par Amant Parfait, etc. V. *Romania*, 1892, p. 596.

2. E. Picot, *Une supercherie d'Antoine Vérard*, dans *Romania*, 1893, p. 254. — Il faut donc rejeter l'accusation formulée par l'abbé Gouget, *Bibliothèque Française*, t. IX.

3. Il est certainement l'auteur de la *Departie d'Amours*, sorte de traité de Rhétorique, datée de Toulouse 1508. L'auteur prend ici le titre de chanoine de Castelnau-dary et de prieur de Denisan. (*La Devezé*, sans doute).

Il nous faut résumer en quelques mots l'esprit des 41 pièces que nous publions.

On a dit que le *Roman de la Rose* avait été la bible poétique du Moyen Age : ce qui est surtout vrai des tendances morales et esthétiques, si contradictoires, que Guillaume de Lorris et Jean de Meun nous proposent.

Le *xv^e* siècle poétique a vécu de cette dualité. Le *Livre des Cent Ballades*, Christine de Pisan, Alain Chartier, Martin le Franc, Charles d'Orléans surtout, en ont marqué des étapes dont il ne serait pas impossible de suivre les traces jusque dans les poésies d'album du *xvii^e* siècle et chez les écrivains qui fréquentèrent l'hôtel de M^{me} de Rambouillet. Eustache Deschamps, dont l'influence a été si profonde sur tout le *xv^e* siècle, Villon et Baude développent une autre tendance et leur verve réaliste, encore vivace dans l'œuvre de Mathurin Régnier, est presque intacte dans les poètes de cabaret, chez Faret ou Saint-Amand, au début du *xvii^e* siècle.

C'est naturellement à ce cercle qu'il faut rattacher les pièces libres insérées dans la *Chasse et le Départ d'Amours* ; et, comme pour en rendre à plaisir l'opposition plus frappante, c'est parmi des pièces de l'école allégorique de Charles d'Orléans qu'il nous faut les trouver.

Ces pièces sont nettement dirigées contre l'idéal amoureux et chevaleresque. Et d'abord il ne sert de rien d'être loyal en amours (*Je tiens ung loyal bien infame* I) : il faut pour cela trop d'efforts et d'application (*Mais j'ay veu qu'il fault qu'on actente* II) et l'on doit tenir compte des faiblesses de la nature humaine (XVIII).

Cuer d'amoureux n'est pas cuer d'ange.

D'ailleurs qu'est la femme ? Moins que rien puisque tous la partagent (*Chascun en a qui en va guerre*, III ; *Faut-il tant*

prier une dame, XXXVII). Avec de l'argent on arrive à tout (VI, XX) : en amour les réalités priment le sentiment (XI et XV).

Parmi ces vois diverses et cyniques on distingue l'accent trop réel de quelques douteux personnages : de celui qui laisse faire (XXIV), du serviteur qui vaut *ung grant duc ou ung roy* (LII), naturellement celle du mauvais clerc (LIV). On entend aussi cette confession : *L'ung a un jour l'autre a le sien* (XXVI) : et nous rencontrons ici la matière d'une illustration à certaines des *Cent Nouvelles*.

Parmi les pièces qu'il convient de rapprocher de celles de François Villon il faut d'abord signaler le rondeau : *Je scay tout ce que me nuyt par scavoir*, qui rappelle à la fois la *ballade des Contre Verités* et celle dite du *Concours de Blois* ; le rondeau : *Ne monstrez plus votre tetine* (XXXIV), qui est une miniature de la ballade sur la Belle Heaulmiere.

La *Sotte ballade* XLIV a déjà été rapprochée par Marcel Schwob de la ballade de la Grosse Margot. Il faut en dire autant de la grande ballade jargonnesque : *Si bien je porte en ma devise quoac* (XLVI), imitation directe et puissante de ce morceau.

L'absence de sensualité caractérise presque toutes ces pièces. Un thème comme celui du rondeau *A toutes deux et chascune a part soy* (XVI) est anormal et même celui de la jolie pièce *Si vous voulez que je couche* (XXIX), dont la situation rappelle la fin du *Sentimental Journey* de Sterne.

Je n'insisterai pas sur les équivoques. Les plaisanteries sur *cela*, de *cela*, *faire cela* (III, 3 ; XIX, 2 ; XXIX, XL, XLVII) sont connues. Il en est de même des mots *moustarde* (XXVI) et *mortier* (XXVI, 2). Les équivoques sur *cheval* et *bast* sont habituelles et on en trouve l'entier développement dans l'*Escuyrie des Dames* ¹.

1. *Recueil des poésies françaises des XV^e et XVI^e siècles*, par A. de Montaiglon, t. VIII, p. 329. — A la journée de Verneuil, Antoine de Cha-

La plaisanterie sur *Targe* et *escu* se retrouve chez Villon (*Le tournoy amoureux* du ms. LIII de Stockholm, fol. 68-69, développe également cette matière). Les équivoques sur *vifs* et *vits* (XXXVII), *vis* et *cabas* (XLIII) sont claires et il y en a d'autres exemples dans le *Parnasse Satyrique*. Il faut d'ailleurs faire attention aux mots formés sur *bas* ou *basse* qui ont souvent une intention érotique (*bas pays*, *basses marches*, *basses vallées*) : ainsi s'explique le calembour sur *bas ton*¹ (LI) avec l'équivoque *baton*, facécie encore courante au xvi^e siècle. La plaisanterie sur *Viellart* se trouve chez Molinet (XLIX). Les équivoques sur les lettres de l'Alphabet (LIV) sont simples, mais les calembours de cette pièce ne me paraissent pas tous compréhensibles.

Pierre CHAMPION.

Comment l'Amant parfait se depart tout seul de la compagnie de sa Dame, laquelle demoure en la Maison de Liesse avecques Honneur, Gentillesse, Loyaulte, Bon renom et toutes les autres dames qu'estoient au Chateau de Noblesse et se met la Dame a escrire plusieurs rondeaux et ballades qui cy apres s'ensuyvent : et l'Amant parfait, qui est bien avant dedans le vergier d'amour, fort loin de sa dame aussi pareillement, se met a escrire plusieurs ballades et rondeaulx, comme il s'ensuit...

I

RONDEL D'UNG AMOUREUX A LA VOLLEE

- I Pour estre loyal a sa Dame
Sçavez vous bien qu'il en advient ?

bannes montait un coursier gris nommé *la Dame* (*Cronique Martiniane*, éd. Champion, p. 6).

1. Voir à ce sujet le curieux *Dialogue en Ballade sur l'art de Musique* du ms. du British Museum, Lansdowne 380, fol. 258.

I. Cette pièce se rencontre également dans le ms. fr. 1719, fol. 2 vo.

Ung joyeulx dolent en devient
Car point n'est de loyalle femme.

- 5 Je tiens ung loyal bien infame :
Car sans cesser, mal luy advient
Pour estre loyal [a sa Dame !]
Une desloyalle qu'on ayme
Prent des servans, tant qu'il en vient,
10 Et puis, a la fin, il convient
Qu'on y perde le corps et l'ame
Pour estre loyal [a sa Dame !]

II

RONDEL D'UN AMOUREUX ENNUYE

- 1 Quelque bien qu'en amours despende,
Ne quelque gaing qu'on en amende,
Si est dangereux le depart :
Car on a bien petite part
5 Souvent de ce que l'on demande.
J'ay long temps suivi ceste bende,
Pensant que ce fust chose grande
Pour y acquérir a l'escart
Quelque bien [qu'en amours despende.]
10 Mais j'ay veu qu'il fault qu'on actende
Qu'on supplye, qu'on y despende,
Qu'on se contente d'ung regard ;
Et puis apres quelque coquart
Me vient oster de ma prebende
15 Quelque bien [qu'en amours despende !]

III

RONDEL D'UNG AMANT QUI BLASME SA DAME

- 1 Chascun en a qui en va querre ;
J'entens qui vous en veult requerre
De cela, bien vous m'entendez :
Car en rien plus ne pretendez
5 Qu'a force serviteurs conquerre.
Tous survenans vous meynent guerre ;
Jamais vostre cul ne tient serre :
Pour rien n'en direz : Actendez !
Chascun en a qui en va querre.

- 10 Qui vous parle du cul a terre
 Incontinent, fuyant grant erre,
 En quelque coing vous estendez
 Et aux gallans le con tendez
 Pour quelque loppinet acquerre :
 15 Chascun en a qui en va querre.

IV

RONDEL JOYEUX D'UNG GAUDISSEUR AMANT

Gardez vous bien de ce fauveau...

V

RONDEL D'UN GAUDISSEUR AMANT

Sans scelle ou bast, a tout le frain...

VI

RONDEL D'UNG AMANT ENNUYE DE SA DAME

- 1 Avant la main je la vous quicte :
 Elle est trop habille a la luitte
 A gens qui n'ont pas grant puissance
 (J'entens quant au cas de finance)
 5 Car elle est a prendre trop viste.
 Mille bons mots elle vous gitte
 Et baise bien a l'opposite ;
 Mais j'enrage quant l'or j'avance :
 Avant la main [je la vous quicte.]
 10 Plus en mes pappiers n'est escripte,
 Et ne fait point la chatemite,
 Et prend mieulx que femme de France,
 Et n'oublie point ceste advance
 Par quoy j'en ay laissé la suyte :
 15 Avant la main [je la vous quicte.]

V. Publiée parmi les *Poésies de Charles d'Orléans*, éd. J.-M. Guichard, p. 426, cette pièce doit être restituée à Pierre Danthe sur l'autorité du ms. fr. 25458, p. 537. Elle paraît d'ailleurs avoir été ajoutée plut tard, en imitation du rondeau du duc de Bourbon, p. 536 : *Gardez vous du cayement*.

V. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 66.

VII

RONDEL D'UNG AMANT BLASMANT LES DAMES

A ce coup est venu le temps

VIII

RONDEL D'UNG AMANT QUI SE MOCQUE DE SA DAME

- 1 Retirez vous, ne faictes plus l'habille :
 Sans faire ruse, pour une vif[e]lle beste,
 Ne pensez plus qu'on se rompe la teste
 A vous aimer : vous n'estes plus Sibille.
- 5 Des serviteurs vous en avez eu mille
 Qui ne sont pas demourez en la queste :
 Retirez vous [ne faictes plus l'habille!]
 Vostre visaige est ung petit debille
 Et le surplus n'est plus gueres honneste ;
- 10 De vostre honneur, il est si manifeste,
 Que l'on ne parle d'autre chose en la ville !
 Retirez vous [ne faictes plus l'habille.]

IX

RONDEL D'UN AMANT QUI SE MOCQUE DE SA DAME

Visaige de mirouer ardent...

X

RONDEL D'UNG AMOUREUX DESPLAISANT

- 1 Je sçay tout ce que me nuyt par sçavoir ;
 Je sçay tout ce que me peult decepvoir ;
 Je n'ay donc garde que de ce lieu desplace ;
 Je vois partout, sans avoir lieu ne place ;
- 5 Je perds mon temps et si fais mon devoir
 J'apprens tousjours et riens ne puis sçavoir ;
 Je fort me monstre et on ne me daigne veoir ;

VII. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 55.

IX. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 67.

Je m'offre assez mais on dit : preu vous face !
Je sçay tout ce [que me nuyt par sçavoir.]

- 10 Je parle hault, on fait le sourd, pour voir ;
Je demande, on ne me veult pourveoir ;
Je suis loyal, desloyaulté m'efface ;
Je voy tout bien et ne puis bien avoir ;
Je sçay tout ce [que me nuyt par sçavoir.]

XI

RONDEL D'UNG AMANT SANS AMOUR

- 1 Je serviray selon qu'on me poyra
Et m'en mectray du tout a mon devoir ;
Mais si ma dame ne me veult point pourveoir
Incontinent, la premiere m'aura !
- 5 Et puis en parle qui parler en scaura :
Selon le bien que j'en pourray avoir
Je serviray [selon qu'on me poyra !]
- Mauldict soit il qui autrement fera
Ne qui jamais aura autre vouloir
- 10 Car quant de moy, chascun peult bien sçavoir,
Que tout ainsi que l'on me traictera
Je serviray [selon qu'on me poyra !]

XII

RONDEL D'UNG AMANT ENNUYE DE SA DAME

- 1 Pour reverdir je l'ay plantee
Ma dame, car plus ne suis sien.
Raison pourquoy : je n'en dis rien !
Plus n'en seroit des gens hantee.
- 5 Puis que son cueur l'a exemptee
De n'avoir plus vouloir au mien,
Pour reverdir je l'ay plantee.
- Si je l'ay loyaulment traictee
Et tousjours pourchassé son bien,
- 10 Il ne fault pas dire combien :
Mais, puisqu'elle est si affectee,
Pour reverdir je l'ay plantee.

XIII

RONDEL D'UNG AMOUREUX QUI REPRENT SA DA[ME]

- 1 En effect si ne reprenez
 Vostre cuer d'estre si vollaige,
 Quoy qui soit a gaing ou dommaige,
 Plus n'en veulx : pour ce le prenez.
- 5 Car par trop vous entretenez
 Messire Chascun et son paige
 En effect [si ne reprenez.]
- Ne say queul bien y retenez,
 Mais ce n'est pas vostre adventaige :
- 10 Doncques, sans faire autre partaige,
 Si m'aymez a moy vous tenez.
 En effect [si ne reprenez.]

XIV

RONDEL D'UNG AMANT QUI SE GAUDIST DE SA DAME

La voyez vous bien ceste noire....

XV

RONDEL JOYEULX D'UNG AMANT A SA DAME

- 1 Madame m'amyé, s'estoye
 Cousché empres vostre costé
 Si n'estoye bien tost osté
 Devinez que je vous feroye ?
- 5 Par saint Jehan ! je vous baiseroye !
 Car j'en ay bonne volenté
 Madame m'amyé [s'estoye !]
- Et sçavez vous que je voulroye
 Qu'après qu'aurions may planté ?
- 10 Confitures a grant planté
 Et puis je recommenceroye,
 [Madame m'amyé, s'estoye !]

XVI

RONDEL D'UNG AMANT QUI Ayme DEUX DAMES

- 1 A toutes deux et chascune a part soy,
 J'en ayme l'une et l'autre ne deçoÿ ;

XIV. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 82.

- Du bien leur vueil pour toute recompense :
 L'une vault trop et de l'autre je pense
 5 Que c'est assez, et fust ce pour ung roy !
 Et l'une et l'autre seroit assez pour moy :
 Mais toutes fois, clerement j'apperçoy
 Qu'il est besoing d'avoir mon acointance
 A toutes deux et chascune a part soy.
 10 Car qui voudroit garder l'une pour soy
 Et laisser l'autre, je vous jure ma foy,
 Qu'on y perdrait santé et patience :
 Mais bien-seroit subtile science
 D'avoir a coin, en secret et requoy,
 15 A toutes deux et chascune a part soy.

XVII

RONDEL D'UNG AMOUREUX CHICHE A SA DAME

- 1 A quelz despens ne a quelz gaiges
 Ferons nous tant de beaulx ouvraiges,
 Aussi tant d'amoureux assaulx
 Tant de gambades, tant de saulx
 5 Et tant d'aultres menuz suffraiges ?
 Il vous fault mener par rivaiges
 En beau temps, aux pelerinages
 Et vous donner tant de babeaulx
 A quelz despens ne a quelz gaiges ?
 10 S'il vous fault remuer mesnaiges
 Et estre bien garnis de paiges,
 Legiers de pieds, soubtilz et caulx,
 En point, gais comme papegaulx
 Pour faire voz secretz messaiges
 15 A quelz despens ne a quelz gaiges ?

XVII bis

RONDEL D'UNG GAUDISSEUR AMANT AUX AUTRES AMOUREUX

Faites le mieulx que vous pourrez...

XVII bis. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 72.

XVIII

RONDEL D'UNG AMOUREUX QUI LAISSA DAME POUR UNE AUTRE

- 1 Madame, s'il fault qu'on vous change,
 Pour Dieu n'en soyez esbahye :
 Car de moy estes envahye
 Pour une autre aymer par eschange.
- 5 Je crois bien qu'il vous est estrange :
 Mais ce sont de tours de l'abbaye
 Madame [s'il fault qu'on vous change !]
 De voz beaulx yeulx mercy vous rens je
 Sans que de moy soiez trahye ;
- 10 Ailleurs ma pensee est ravye :
 Cueur d'amoureux n'est pas cueur d'ange,
 Madame [s'il fault qu'on vous change !]

XIX

RONDEL D'UNG AMANT LASCHE

- 1 Je ne suis pas de ces gens la
 Qui font neuf ou dix fois cela
 Quant ilz sont aupres d'une dame :
 Mais pour une fois, sur mon ame,
- 5 Je le fais bien et puis hola.
 L'autre jour une m'en parla
 Et puis, m'en parlant, m'acolla.
 Mais je luy dis : « Par Dieu, Madame,
 Je ne suis pas de ces gens la ! »
- 10 Tout son conseil me revela
 En disant : « Mon amy, la, la,
 Entendez a moy ! je me pasme ! »
 Et je respons pour estre infame :
 « Parlez a mon clerc de cela
- 15 Je ne suis pas de ces gens la. »

XX

RONDEL D'UNG AMANT QUI GAUDIST SA DAME

- 1 Fais elle pas bien
 D'aymer qui lui donne?

Elle est belle et bonne
S'elle vaulsist rien !

- 5 Elle ayme le mien
Non pas ma personne :
Faict elle pas bien ?

Je n'ay rien du sien
Que ne luy guerdonne :

- 15 Mais il s'abandonne
Quant on lui dit : « Tiens ! »
Faict elle pas bien ?

XXI

RONDEL D'UNG AMOUREUX JOUYSSANT DE SA DAME

- 1 Rien n'est fait qui ne fait plus fort
Le plus fort est qu'il fault jouyr
De ses amours pour s'esjouyr
Et pour donner au cueur confort.
- 5 Il en fault faire son effort :
Car pour si peu se resjouyr
Rien n'est fait que ne fait plus fort.
- Tout plaisir mondain d'amour fort
Quant le bon mot on peult ouyr ;
- 10 Aussi c'est pour esvanoyr
Quant il tombe en ung autre sort :
Rien n'est fait qui ne fait plus fort.

XXII

RONDEL D'UNG AMANT QUI SE RETRAIT D'AMOURS

- 1 De vous aymer follement m'assenty ;
Pour vostre honneur j'ay plusieurs desmenty :
Mais maintenant chascun en fait ung compte
Voire tant ord qu'on ne tient de vous compte,
- 5 Car vous avez a trop de gens menty.
Vostre bruit est si tres fort retenty
Qu'on dit de vous en tous lieux : En vient y
Plus de nouveaulx ? — Ainsi je me mesconte :
De vous aymer [follement m'assenty].
- 10 Mais comment a vostre cueur consenty
D'autre que moy avoir l'amour senty :

XXII. *Le texte porte seulement m'assenty.*

Mallade, sain, jeune, vieil, puvre et conte
 Vous en cellez ainsi qu'on me racompte :
 Dont j'en ay dueil et me suys repenty.

15 De vous aymer [follement m'assenty].

XXIII

RONDEL D'UNG AMOUREUX QUI A PERDU SA DAME

1 Bonnes gens j'ay perdu ma Dame ;
 Qui la trouvera, sur mon ame,
 (Combien qu'elle soit belle et bonne)
 De tres bon cueur je la luy donne
 5 Sans en prendre debat a ame.
 La belle scet tres bien sa game :
 Loyaulment ayme ce qu'elle ayme.
 Qui la trouvera mot ne sonne :
 Bonnes gens [j'ai perdu ma Dame!]
 10 Gardez bien cette gente femme :
 Que nul ne la blesse ou entame,
 Car elle est gentille mignonne
 Et a chascun doulce personne
 Qui craint fort deshonneur et blasme :
 15 Bonnes gens [j'ai perdu ma Dame!]

XXIV

RONDEL D'UNG AMANT A SA DAME

1 Quant je veoy quelc'un qui vous baise,
 Et qui avecques vous devise,
 Pensez, madame, quant vous vise
 Si je suis a l'heure bien ayse.
 5 Mon poure cueur vit en malayse
 Et n'a pas a l'heure franchise,
 Quant je voy quelc'un qui vous baise.
 Mais scavez vous bien qui m'appaise ?
 Ce fait raison, qui lors m'advise
 10 Que d'ainsi faire c'est la guyse,
 Quant je voy quelc'un qui vous baise!

XXV

RONDEL D'UNG RUDE AMANT A SA DAME

- 1 Repondez moy a ma demande
 Je vous pryé, fillette blonde,
 Ou je diray a tout le monde
 Pour veoir, que c'est que je demande.
- 5 Ne tenez point de la Normande :
 Le propos vault bien qu'on responde,
 Repondez moy a ma demande.
- Ou, s'il fault que chascun l'entende,
 Sur quelle promesse me fonde
- 10 Je suis content que l'on me tonde
 Se vostre honneur m'en fait l'amende ;
 Repondez moy a ma demande.

XXVI

RONDEL D'UNG AMANT QUI SE MOCQUE DE SA DAME

- 1 En trop de lieux brassez moustarde,
 Vostre mortier ne vault plus rien ;
 Vous n'estes pas femme de bien
 De faire ainsi la coquarde.
- 5 Prenez en gré, s'on vous en larde,
 Car on congnoist vostre maintien :
 En trop de lieux brassez moustarde.
- Au lundy prenez ung pour garde
 L'autre au mardy pour l'entretien :
- 10 L'ung a ung jour, l'autre le sien.
 Le feu Saint Anthoine vous arde :
 En trop de lieux brassez moustarde !

XXVII

RONDEL D'UNG GAUDISSEUR AMANT

- 1 Et bren, bren, fy, c'est bien chié !
 Fault il tant prier une dame
 Pour avoir une seulle dragme
 De ce qui est a bon marchié ?

- 5 On auroit plustot arasché,
 Une poignée de vray basme :
 Et bren, bren, fy, c'est bien chié !
 Quant on a bien escarmouché,
 Frappé dedans, cryé alarme,
 10 Sont roupieux, a l'œil la larme,
 Et en revient bien emmouchié :
 Et bren, bren, fy, c'est bien chié !

XXVIII

RONDEL D'UNG AMANT QUI SE PLAINT DE SA DAME

Dictes le moy qui m'a donné le bont

XXIX

RONDEL D'UNG AMANT QUI PRYE SA DAME

- 1 Si vous voulez que je cousche
 En la couche
 D'empres vostre lict, Madame,
 Jamais mot, par Nostre Dame,
 5 N'en yra hors de ma bouche.
 Je seray comment une souche,
 Sans que touche
 En riens ou ayez diffame,
 Si vous voulez que je cousche.
 10 Moins qu'une petite mousche
 Qui se muche,
 Ainsi feray par mon ame :
 Ne craignez pas que nul blasme
 Vous en ayez ne reprouche,
 15 Si vous voulez que je couche !

XXVII. 10 *Le texte de Vérard donne Font.*XXVIII. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 105.

XXIX. Le ms. du British Museum, Lansdowne 380, fol. 237 vo, contient cette pièce dont les variantes suivent :

1. S'il vous plaist — 3 Devant — 5 Il n'en ystra — *Les vers 6 à 9 intervertis* — 10 mains — 11 V. se mouche s'esimouche — 12 Feray de bruyt sur mon ame — 7 sans qu'atouche — 8 Chose qui vous soit a diffame — 13 Et n'en pourrez avoir blasme — 14 Ne ung tout seul reprouche.

REVUE DE PHILOGIE, XXI.

12

XXX

RONDEL JOYEUX D'UNG AMOUREUX

En voyant la dame au matin....

XXXI

RONDEL D'UNG AMANT AUX AULTRES AMOUREUX

- 1 Pensez de faire garnison,
Amoureux qui estes en grace :
Chascun de vous son prouffit face
Qui le scet faire il a raison.
- 5 Tandis qu'il est temps et saison
Et qu'on vous monstre belle face,
Pensez de faire garnison.
Telz servent en autrui maison
Et ont le bruyt par un espace
- 10 Qu'on voit a coup vuyder la place :
Il est d'ennuyeux grant foison.
Pensez de faire garnison !

XXXII

RONDEL D'UNG AMOUREUX A SA DAME

Quant ce viendra que nous assemblerons

XXXIII

RONDEL D'UNG GAUDISSEUR AMANT A SA DAME

- 1 Tel foy sera que n'aurez pas la presse
Que vous avez ; mais laschera l'opresse
De vostre bruyt, quant la fleur en fauldra.
Car vous rider vieillesse ne fauldra
- 5 Ventre et les joues tant qu'en aurez destresse !
Plus on n'yra a feste ny a messe
Vous regarder : car molle aurez la fesse
Et les tetins, dont dueil vous assauldra.

XXX. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 102.
XXXIII. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 98.

Tel foys sera [que n'aurez pas la presse.]

- 10 Considérez doncques vostre jeunesse
 Et faictes tant que de vous gay jeu naisse
 A tout amant qui franc vous assauldra
 Ou conviendra que folle on vous congnoisse.
 Tel foys sera [que n'aurez pas la presse.]

XXXIV

AULTRE RONDEL PAREIL

- Ne monstrez plus vostre tetine :
 Elle est trop grande et trop mollasse ;
 Elle ressemble une besasse
 Pendue au col d'une coquine.
- 5 Voulentiers je vous feisse signe
 Quant je vous voy en quelque place :
 Ne monstrez plus vostre tetine !
 Si dure estoit, ronde et poupine,
 De bon cuer je la regardasse ;
- 10 Mais ce n'est riens q'une tripasse
 Pour quelque varlet de cuysine :
 Ne monstrez plus vostre tetine.

XXXV

RONDEL D'UNG AMANT MAL CONTENT DE SA DAME

Plus vous n'aurez mon cuer en garde.....

XXXVI

RONDEL D'UNG AMANT MAL CONTENT DE SA DAME

- 1 J'en sçay plus que je n'en vouldisse
 De vostre bon gouvernement
 Dont il me desplaist bonnement ;
 Et l'ay sceu sans que m'en enquisse,
- 5 Ne jamais peine je y mysse,
 M'en enquerir plus largement

13 *Le texte de Vêrard donne Et.*

XXXV. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 81.

- J'en sçay plus que je n'en voulsisse !
 Et combien que je respondisse,
 Lors, faisant ung bien grant serment,
 10 Que celluy qui le disoit ment :
 Mais toutesfois, quoy que j'en disse,
 J'en sçay plus que je n'en voulsisse !

XXXVII

RONDEL JOYEULX D'UNG AMANT A SA DAME

- 1 A l'heure que premier vous veys
 Sçavez vous qui me fut advis
 A veoir vostre condiction ?
 C'est qu'aviez complexion
 5 Pour avoir le deduyt des vifs.
 Dont, tout a coup, prins mes convys
 Vous dire, pour quelque devys,
 Le plus de mon intention,
 A l'heure que premier vous veys.
 10 Mais quant je vous vey[s], vis a vis,
 J'en fuz plus hault que es cieulx ravys ;
 Lors creust ma griefve passion,
 Car j'euz ymagination
 Que aymiez le plaisir des viz,
 15 A l'heure que premier vous veys.

XXXVIII

RONDEL D'UNG AMANT OUI BLASME SA DAME

- 1 C'est trop fringué desloyaulment
 De faire venir au lundy
 L'ung serviteur, l'autre au mardy,
 Chascun a part secretement.
 5 Quant a jeune femme vrayment
 Le couraige y est bien hardy :
 C'est trop fringué desloyaulment.
 Je vous dy : dame, plainement,
 C'est beaucoup de gens se gaudy ;
 10 Vous entendez bien que je dy :
 Changez vostre gouvernement.
 C'est trop fringué desloyaulment !

XXXIX

RONDEL D'UNG AMANT QUI BLASME SA DAME

- 1 Je vous ay veue tant par cy que par la :
 Voire et scay bien que quelc'un me parle
 De vostre estat, disant qu'estes commune
 Et que par champs allez souvent comme une
- 5 Povre lubricque, querant faire cela !
 Ne me allez plus de gamaust en ré, la,
 Puis qu'est commun qu'avez fait ce cas la :
 Car pour certain, au rapport de chascune,
 Je vous ay veue [tant par cy que par la.]
- 10 Bien congnois cil qui vous despucella ;
 Car tost apres pas ne le me cela
 Car vous trouva en bonne heure opportune :
 Mais a moy estes tres fiere et importune
 Au feu d'amours qui vous estincella :
- 15 Je vous ay veue [tant par cy que par la.]

XL

RONDEL D'UNG AMANT A SA DAME

- 1 Et puis que vous n'estes contente
 De faire cela que je veulx,
 Il est assez de plus beaulx jeux
 Que de mourir en telle actente.
- 5 Pour ce, ne soyez mal contente
 Si bien je procure autres lieux :
 Et puis que vous n'estes contente.
- A vous veoir tant estes plaisante
 Qu'on ne pourroit demander mieulx ;
- 10 Mais vous n'estes pas, ce m'aïst Dieux,
 Tant gracieuse comme gente,
 Et puis que vous n'estes contente.

XXXIX. 6 Je corrige le texte de *Vérard de gameust* en *esla*.

XLI

Comment apres que l'Amant parfait estant dedans le verger d'amours loing de sa Dame qu'est en la maison de Liesse, apres qu'il s'est mis a faire plusieurs beaulx rondeaulx de divers amoureux, se met a faire plusieurs ballades joyeuses.

BALLADE JOYEUSE DES TAVERNIERS

- 1 D'un gect de dart, d'une lance asseree,
 D'ung grant faussart, d'une grosse massue,
 D'une guisarme, d'une flesche ferree,
 D'ung braquemart, d'une hache esmolue,
 5 D'ung grant penart et d'une besague,
 D'ung fort espieu et d'une saqueboute,
 De maulx brigans puissent trouver telle route
 Que tous leurs corps fussent mis par morceaulx,
 Le cueur fendu, desciré par monceaulx,
 10 Le col couppé d'ung bon branc acherin,
 Desciré soit de truye et de pourceaulx,
 Les Taverniers qui brouillent nostre vin !
 D'ung arc turquoys, d'une espee affillee,
 Ayent les paillars la brouaille cousue ;
 15 De feu gregois sa perrucque bruslee,
 Et par tempeste la cervelle expandue,
 Au grant gibet leur charongne pendue,
 Et briefvement puissent mourir de goutte
 Ou je requiers et pry que l'on leur boute
 20 Parmy leur corps force dardans barreaux,
 Vifz escorchez des mains de dix bourreaux,
 Et puis bouillis en huile le matin,
 Desmembrez soient a quatre grans chevaulx
 Les taverniers qui brouillent nostre vin !
 25 D'ung gros canon la teste escarbouillee,
 Et de tonnerre acablez en la rue,
 Soient tous leurs corps et leur chair dessiree
 De gros mastins bien garnye et pourveue ;
 De fort escler puissent perdre la vue ;
 30 Neige et gresil tousjours sur eulx degoutte ;
 Avecques ce ilz aient la pluye toute
 Sans que sur eulx ayent robbes ne manteaulx ;

XLI. Publiée par A. Campaux, d'après le *Jardin de Plaisance*, et attribuée sans raison à Villon (*François Villon, sa vie et ses œuvres*, 1859).

- Leurs corps tenez de dagues et couteaulx
 Et puis traisnez jusques en l'eau du Rin ;
 35 Desrompuz soient a quatre vings marteaulx
 Les taverniers qui brouillent nostre vin
 Prince, de Dieu soient maulditz leurs boyaulx ;
 Et crever puissent par force de venin
 Ces faulx larrons, maulditz et desloyaulx,
 40 Les taverniers qui brouillent nostre vin !

XLII

BALLADE D'UNG AMANT GLORIEUX

- 1 S'on ma donné le bruyt et renommee
 D'avoir esté grandement amoureux
 Le temps passé, d'une qu'on m'a nommee
 On n'en scet riens : ilz jugent tout par eulx.
 5 Je veul qu'ilz sachent que point ne suys de ceulx
 Lesquelz fort ayment ne sont ayez de dame :
 S'el ne me veult, aussi je ne la veulx,
 Ce m'est tout ung : Monsieur vault bien Madame !
 Je n'en vueil pas que de moy soit blasmee
 10 Mais la vueil bien honorer en tous lieux ;
 Gracieuse est et en beaulté famee
 Et le maintien tres frisque et fort joyeulx,
 Mais celle cuyde que soys si glorieux
 Que tant je l'ayme : Nenny, j'en auroys blasme.
 15 Car qui ne m'ayme, comme je foy, ou mieulx
 Ce m'est tout ung : Monsieur vault bien Madame !
 Si autresfoys devant moy s'est pasmee
 Et me riant de ses attrains yeulx,
 Si estoit elle fort d'ung autre embasmee,
 20 Comme on m'a dit, dont je suis ennuyeux :
 Car elle dit qu'elle trouveroit mieulx
 Ailleurs que moy : or ce prengne, par m'ame !
 J'en suis content sans estre envieux,
 Ce m'est tout ung : Monsieur vault bien Madame !
 25 Prince, pensez que merencolieux
 Point ne seray pour l'amour d'une femme :
 Et fust extraicte des Deesses ou Dieux
 Ce m'est tout ung : Monsieur vault bien Madame !

XLIII

BALLADE D'UN GAUDISSEUR AMANT QUI SE MOCQUE DE SA DAME

- 1 Vieulx lorpidon, orde vieille paillarde,
 Reffuz de ceulx qui vivent en clapier,
 Qui par chemins faictes la papelarde
 Et en tous lieux a dupez espier.
- 5 Il faudroit bien une main de papier
 Pour mettre au long vostre genealogie :
 Vostre renom n'est pas en theologie,
 Vostre vis est com cabas réparé.
 Qui vous mettroit le cul a l'esparé
- 10 Pour bien scavoir en quel point est la lune
 L'on scauroit bien, sans faire long narré,
 Si soubz les draps vous estes blanche ou brune.
- Quant l'on vous voit marcher, a pas d'oustarde,
 En pourmenant vostre vieil brenacier
- 15 Que dit on : « Quoy, qui est ceste coquarde
 Qui tant se brague ainsi qu'un plumacier ? »
 Vostre cul n'est de fer ne d'acier :
 Il en est fait, il ne rend plus sa lie,
 Car vostre fesse est si fort amollye
- 20 De baculler le poictron essoré.
 D'un vieil bordeau seroit bien restoré
 De vostre corps pour servir la commune :
 On en feroit ung beau compte doré
 Si soubz les draps vous estes blanche ou brune.
- 25 Du cul jouez com cheval soubz la barde,
 Et fault ung vent de vostre vieil brodier,
 Qui put plus fort que pouldre de bombarde ;
 Riens ne vallez que pour ung ort lodier
 Qui vous esmouche vostre breneux dodier ;
- 30 Ne soyez ja pour aultres gens jollye.
 Vostre bon bruyt est tourné en follye
 Sans qu'il peust estre au bourdeau esgaré
 Car vostre bast est tousjours desmaré
 A tout passant, fust il de Pampelune !
- 35 Que plus diray de vostre corps paré
 Si soubz les draps vous estes blanche ou brune ?

XLIII. Une variante très jargonnese a été publiée par Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 123.

- Orde princesse, vostre cul preparé
 Est a tous vens, sans estre separé
 De toute ordure, car aymez la pecune :
 40 Mais si verray-je, ains que soys disparé,
 Si soubz les draps vous este[s] blanche ou brune ?

XLIV

BALLADE D'UNG AMOUREUX PICART

- 1 Hemy compains, comme amour chafique
 A l'amant cueur qui de trop bucquer locque
 C'est pour [C]aignon qui n'est bel ne frisque :
 Ains est bochue et de deux jambes cloque
 5 J'en suys si prins que ne sçay que j'en fache
 Quant je rouchete sa requignee fache
 Et je rouarde le crapaulde enfrongnee ;
 Elle me semble si tres fort engagnée
 Qu'ay tousdis paour qu'elle me coure seure :
 10 Pour chou me fault, pour eschever meslee,
 Froier chu trou qui est plus noir que meure.
 Lors je luy tappe juste la taberlicque
 Au chen poitron mon amoureuse brocque :
 Et de tout chou elle me fait la nicque
 15 Cuydant tous dis que d'elle je my mocque.
 Lors je la fiers et elle my raquache
 De champ brodier dont sort orde fumache.
 Mais quant elle est de quelq'ung esmouquee
 Elle sent lors sa trippette escauffée
 20 Puis dit : « Compains, tappez jus a ceste heure ! »
 Lors suis contraint, comme chose esboufee,

XLIV. Une version de cette sotte chanson a été publiée dans le *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, par Marcel Schwob, p. 127-129. Le texte de Vêrard présente des traces de remaniements regrettables, mais aussi des vers plus complets que la version mutilée, et d'une détestable écriture. du ms. fr. 1719.

1 s'aplique — 2 Eiz en men ceur — 3 Cuaignon — 4 clocque. *Je corrige la leçon de Vêrard* locque — 6 je raouet sa reguignye face — 7 trap-paude. *Vêrard donne* le crapault de — 8 Engaignye — 10 meslee. *Vêrard* merlee — 11 Son treu — 12 tambrellicque — 13 Ens le poitron — 17 De son brodier qui sant orde — 18 de me queue — 19 Se panche sent le trippe rescauffée — 20 Compains que je monte desseure — 21 Ainsi me fault comme s'est desreneee.

- Froier chu trou qui est plus noir que meure.
 Quant elle voit que ainsi la berlicque
 Et noz brodier sonne hault comme cloque,
 25 Elle my donne ung morcel de flemicque
 Et de boudins qu'elle prent en ce pocque
 Et dit : « Mignen je sens en me crevache
 Qui le fauldroit refroidir cop a cache ».
 Lors me r'assault celle vieille enfumee
 30 Et me brandit sur che panche pelee
 Et dit : « Compains que je monte desseure. »
 Pour chou me fault, comme chose juree,
 Froier chu trou qui est plus noir que meure.
 Prince, tant fut che [grant] landye froiee,
 35 Champ vermatiez de me locque fenee,
 Puis dit : « Hemy, or va, dieu te sequeure
 Che tu es hayte, reviens la matinee,
 Froier chu trou qui est plus noir que meure. »

XLV

BALLADE D'UNG AMOUREUX

- J'ay bien esté longuement amoureux
 r. Le cul est sien or en face a sa guise.

XLVI

AULTRE BALLADE D'UNG AMOUREUX

- 1 Si bien je porte en ma devise quoad,
 Et que d'amours je frappe sur le pec,

23 Que sy fort li berlique — 25 flammicque — 26 qui est deles chy pocque — 27 Mygnen. *Vérard* Migner — 29 Puis me — 31 Disant : Compains tappes en a ceste heure — 32 Dont suis contrains — 35 Chen bruar bouatier de me clocque — 36 qu'elle me dist Compains dieu — 37 Se t'es haitiez.

XLV. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 119.

XLVI. Une version de cette sottie chanson, mutilée, a été publiée par Marcel Schwob, *Le Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 113. Elle est importante par le nombre des mots de jargon que l'on y rencontre. Nous donnons les variantes inédites du m. LIII de Stockholm, fol. 22^{re} et les variantes du ms. fr. 1719 sous la lettre P.

1 Se je porte; quoad — 2 Et se d'amours j'ay frappé.

- De riens qui soit je ne donne ung patac :
 Car nourry suis faictifz comme ung gros bec.
- 5 Ce font amours, qui par hic et par hec,
 La leur mercy m'ont si bien pris au bricq
 Que j'ayme et sers la belle, ric a ric,
 Qui mieulx me tient qu'a corde ny qu'a croc
 Et va tousjours chantant de blic en bloc
- 10 Qu'oncques n'ouystes ung si terrible huc.
 Amours, amours, benoist soit ton affroc :
 S'il n'y a gaing au moins il y a pluc.
- Elle a le corps aussi uny q'ung sac,
 Et a le cul aussi plat comme ung hec,
- 15 Et a des trippes en son sain ung plain bac,
 Et a la barbe aussi longue q'ung grec.
 Emmy son trou se musseroit l'espec
 Et faicte elle est et de os et de pic :
 Entre les cuisses a le flac et le flic,
- 20 On en feroit morceau de hariquoc.
 Les yeulx a verds, comme ung moyne a son froc :
 Pour ce vous dis, roy, prince, conte ou duc,
 Et devroit estre content sur ung sabot
 S'il n'y a gaing au moins il y a pluc.
- 25 Puis se rebrasse juc emmy l'estomac
 Et voit son cul de galoffes tout blec ;
 Après si pisse ung grant derivé flac
 Aussi fin cler comme ung eaue de Robec ;
 Elle ressemble, du visaige et du bec,
- 30 A ung vieil cinge qui put comme la zic.
 Quant elle a soif la gueulle bee a tric

3 Et se despens tous les jours — 4 Et se je suis faitis — 6 bric —
 8 ny a croc — 9 Souvent s'en va chantant — 10 oncques n'oistes si tres
 — 13 wide que ung — 15 Dedens son ventre a des tripes plain bac —
 17 En son pertuys se musseroit lespec. *Vérard* Senyserech — 18 Car il
 fut fait ou de hache ou de pic — 19 En ses jambes a gratelle et fic. *P*
 chancre et le fic — 20 morseaulx a haricoc — 21 Les yeulx a voirs
 comme ung moyne a froc — 22 Bien devroit ung roy ou prince ou duc
 — 23 se contempler d'amours sur l'establoc. *P* l'escaboc — 25 jusques a
 l'estomac — 26 son cuir de gratelle tout blec. *P* escaloffes — 27 Et puis
 piss'elle ung grant desrive flac. *Vérard* Desime — 28 Tout aussi cler
 comme l'eau de Robec — 29 Elle ressemble — 30 comme ung haric. *P*.
 astic — 31 beye a glic. *P* clic — 32 Et puis y tumbe de servoise plain
 broc.

- Et vous y verse de cervoise ung plein broc ;
 Quant elle a beu et dit : « Eschech et roc. »
 Et dit : « Amy, anuyt m'aurez au juc,
 35 Car mieulx vous ayme de taille que d'estoc :
 S'il n'y a gaing au moins il y a pluc. »
 Prince, elle est rouge comme creste de coq,
 Sa chevelure comme poincte de soc :
 Ung compaignon, qui seroit la au crut,
 40 Pourroit bien dire, fust il de Languedoc :
 « S'il n'y a gaing au moins il y a pluc. »

XLVII

BALLADE D'UNG GAUDISSEUR AMOUREUX

- r. { L'autre jour ung gentil gallant
 { Retoupez je n'en vueil plus

XLVIII

*Sensuyvent plusieurs joyeux rondeaux que la Dame de l'Amant Parfait
 estant loing de luy fist en la Maison de Lyesse de plusieurs dames amoureuses.*

RONDEL JOYEULX D'UNE DAME

- 1 Tant qu'il souffist j'ay fait cela :
 Il n'est ja mestier que le celle
 Car l'on scet que ne fuz pucelle
 Passé a long temps. Mais vela
 5 Alors qu'on me despucella
 On le fist sans bast et sans selle ;
 Tant qu'il souffist [j'ay fait cela.]
 Celluy qui le fist le cella
 Aussi je voulois estre celle :
 10 Mais j'ayme tres fort la vaisselle
 Et boys juc a dire hola ;
 Tant qu'il souffist [j'ay fait cela.]

33 Et pette et rote et dit eschech et roc — 34 Beau doulx amy ennuy
 m'aras au juc — 37 Prince Vermeil — 38 A le brodier aussi large que
 ung soc — 39 qui y seroit — 40 et fust.

XLVII. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 132-133.

XLVIII. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 74, a
 publié une version de ce rondeau d'après le ms. fr. 1719, fol. 75 v^o.

XLIX

RONDEL D'UNE DAME A SON VIEIL AMY

- 1 Amy, vous estes trop vieillart
 Pour plus d'amours vous entremectre ;
 C'est autant par cueur que par mectre :
 Vostre cueur feu d'amours vieil art.
- 5 Vous sentez trop vostre vieil lart :
 Dont, pour plus en amours vous mectre
 Amy, vous estes trop vieillart.
 Dormez, ne soyez point bellart
 Pour moy cuider a vous submectre :
- 10 Povoir n'avez que de promectre
 Combien que ayez sens et vieil art.
 Amy, vous estes trop vieillart.

L

RONDEL D'UNE FOLLE AMOUREUSE

- 1 Femme n'est vivant qui me vaille
 Pour combatre en ceste bataille
 Ou l'on fait son mary coqu :
 Car j'ay harnoys, targe et escu,
- 5 Qui moins craint l'estoc que la taille.
 Mais qu'on baille quant je dis : « Baille. »
 Pour coups, tant soient de grosse taille,
 Jamais je ne tourne le cul :
 Femme n'est vivant qui me vaille.
- 10 Et si je prens gallans qui faille
 Metre a raison je ne les taille
 Jamais ou plus hault d'ung escu :
 Si ay juc'icy vescu
 Sans avoir, faulte d'une maille ;
- 15 Femme n'est vivant qui me vaille.

LI

RONDEL D'UNE DAME A SON AMY

- 1 Chier amy, or vous apprestez
 De dresser vostre court baston
 Affin que nous en esbaton
 Et pour jouer le me prestez.

- 5 De nous esbatre vous hastez
 Accordons tous deux en bas ton.
 Chier amy [or vous apprestez.]
 Je desire que fort boutez
 Et si tost pas ne nous haston ;
 10 Car j'ay peur que tous deux gaston
 Ce bas instrument que portez
 Chier amy [or vous apprestez.]

LII

RONDEL D'UNE DAME

- 1 Se pis ne vient, je me doy contenter
 D'ung serviteur qui me vient fort tempter
 A me servir trop mieulx que je ne doy ;
 Je l'aime bien, et aussi fait il moy :
 5 Si besoing est je m'en puy bien vanter.
 Quelque grant vent que j'aye ouy venter,
 Je l'ay laisse a son gré regenter
 Pour le present, car je y veoy bien de quoy :
 Se pis ne vient je m'en doy contenter.
 10 Je ne vueil nuyt ne jour absenter
 Puy que m'aymer s'est venu presenter ;
 Car il fait mieulx qu'ung grant duc ou ung roy
 Le jeu d'amour, en bon et bel arroy :
 Dont, sans qu'aye cause de m'en mescontenter,
 15 Se pis ne vient je m'en doy contenter.

LIII

RONDEL D'UNE DAME A SON AMY

- 1 C'est mal cherché vostre avantage
 D'alleguer Chascun et son paige,
 Et vous monstrez bien peu rusé :
 Car trop estes vieil et usé
 5 Pour parler d'ung si fol langaige.
 Il convient donc (c'est grant dommaige),
 Qu'a vieillesse facez hommaige
 Sans que plus soyez abusé ;
 C'est mal cherché vostre advantaige,

LIII 3 *Vérard* de ruse.

- 10 N'ayez plus le cuer si vollage ;
 Vous estes d'aymer excusé
 Car par tout serez reffusé
 Veu que portez si gris plumaige :
 C'est mal cherché vostre advantaige.

LIV

BALLADE DE L'A. B. C.

- 1 Je suis devenu clerc d'escolle ;
 Desja scay la croix, de pardieu,
 Ou j'ay volenté saige et folle :
 Frequenter ne vueil aultre lieu.
- 5 Je scay ja ung si tres beau jeu,
 Car en trestout mon a. b. c.
 N'a bonne lectre sinon .g.
 Quant mon maistre dit .a.a.a.
 Je cuidois qu'il fust esbahy ;
- 10 E. f. g. h. i et k
 M'ont ung peu le cuer resjouy :
 Et quant j'euz tout veu et ouy
 Je treuve qu'en mon a. b. c.
 N'a bonne lectre sinon .g.
- 15 D. est une mauvaïse lectre
 Et a maint clerc a fait injure ;
 B. vault mieulx, mais il se doit mectre
 Apres .o. par ordre et mesure.
 Des lectres congnois la nature
- 20 Mais en trestout mon a. b. c.
 N'a bonne lectre sinon .g.
 L. de chappon gras est bonne
 N. de riviere ou maslart
 Et .m. de juste personne ;
- 25 O. s'esmerveille tost ou tard ;
 Par .q. vente tonne et espart.
 Mais au fort de mon a. b. c.
 N'a bonne lectre sinon .g.
 R. tout le monde souvent
- 30 Par erreur et par congnoissance :
 X. a tel qui ne veoit neant
 Et .s. quiert en desplaisance ;

- L'ung recule l'autre s'avance
 Non pourtant en mon a. b. c.
 25 N'a bonne lecture sinon .g.
 En mon livre y a une lecture
 Qui .9. par soy est appelée ;
 Mais chascun s'en veult entremectre
 Qu'elle soit point dessemblée,
 40 Ains soit à .v. i. t. couplee.
 Et par tout en mon a. b. c.
 N'a bonne lecture sinon .g.
 .9. par soy, a tous en apper,
 Fait a ses serviteurs sçavoir
 45 Que qui le sert du cueur y pert
 Sens, temps, corps, biens, ame et avoir.
 Je doncques concluz que, de voir,
 Ung mot pour tous qu'en l'a. b. c.
 N'a bonne lecture sinon .g.

Comment apres que l'Amant parfait et sa Dame, l'ung au Vergier d'Amour et l'autre en la Maison de Lyesse, ont fait plusieurs rondeaulx et ballades de divers amoureux et amoureuses, l'amant parfait apres son repos se remect plus fort que devant a faire plusieurs rondeaulx et ballades de luy mesme.

BALLADE DÉ L'AMANT PARFAIT A SA DAME

Veueillez voz yeulx emprisonner ¹

1. Tout ce qui suit est de Charles d'Orléans, sauf la *Departie d'Amours* qui est de Blaise d'Auriol.

GLOSSAIRE

Alphabet (Équivoques sur l'), LIV.
affroc, XLVI, 11. Sans doute un mot de jargon, formé sur *afroier*, et mieux *froier* qui a le sens érotique de frotter (Cf. argot des filles : *limer*). V. *Froier*.

Assentir, XXII, 1, consentir.

Babeaulx, XVII, 8, babioles.

baculer, XLIII, 20, littéralement frapper d'un bâton, est ici employé dans un sens obscène.

DU CANGE, v^o *baculare*.

barde, XLIII, 25, armure du cheval.

bas instrument, LI, 11, image obscène.

bas ton, LI, 6, équivoque sur *bâton*. Cf. *baculer*.

bast, V; XLIII, 31, XLVIII, 6, selle destinée à recevoir des fardeaux. Plaisanterie se rattachant à l'idée de *chevaucher*.

bâton (court), LI, 2, même image que *verge*.

bec (gros), XLVI, 4, imbécile.

beer (la geule), 31, ouvrir la bouche.

bellart, XLIX, 8, mouton.

berlique, XLIV, 23, et mieux *brelique* : secouer dans un mouvement de va-et-vient ? (fr. *Breloque*).

Blec, XLVI, 26, blêt ? pourri.

blic en bloc, XLVI, 9, et plus fréquemment *En bloc et en blic*. Onomatopée.

bout, XXVIII. Image empruntée au jeu de paume. Voir Villon, *Grant Testament*, 617. et *Parnasse Satyrique*, p. 264. Cf. *Vollee*. *Bordeau*, XLIII, 21.

brague, XLIII, 16, se parer, faire le fier.

branc acherin, XLI, 10, épée d'acier. Cf. Villon, *P. T.*, 83; *G. T.*, 971; *Parn. Sat.*, p. 123, 269.

Brasser Moustarde. Cf. *Moustarde*.

Bren, XXVII, 1, merde.

Brenacier, XLIII, 14; dans le supplément de GODEFROY *Brenacier* est expliqué par ordurier : c'est le derrière. Cf. *Bren*.

breneux, XLIII, 29, v. *Bren*.

bricq, XLVI, 6, filet pour prendre les oiseaux.

Broque, XLIV, 13, équivoque sur *broque*, arme pointue (GODEFROY, v^o *Broche*). Ce mot désigne une épine dans les patois du Nord.

Brodier, XLIII, 26, derrière.

brodier (champ ?), XLIV, 17.

brouaille, XLI, 14, intestins.

bruyt, XXXII, 9; XLIII, 31, réputation.

bucquer, XLIV, 2, équivoque sur frapper. V. *frapper*.

Cabas, XLIII, 8, panier; équivoque sur *cas*.

[*C*]aignon ?, XLIV, 3, nom propre ? *cela*, III, 3; XXXIX, 5; l'amour.

- cela* (faire), XLVIII, 1.
chafique, XLIV, 1 ?
chascun et son paige, LIII, 2.
chatemite, VI, 11, hypocrite.
chié = chier, XXVII, 1.
clapier, XLIII, 2. Primitivement un monceau de pierre : ce mot est employé dans le sens de bordel, dès 1424 (LA CURNE); aujourd'hui désigne l'endroit où l'on élève des lapins (jusqu'au XVI^e siècle des *connins*).
clerc d'escolles, LIV.
cloque = cloche, XLIV, 24.
cloquer, XLIV, 4, boiter.
commune, XXXIX, 3, fille commune.
commune, XLIII, 22, ville ou plutôt maison commune de la ville.
compte, v. *conte*.
conte doré, XLIII, 23, précieux, avec la nuance que l'on trouve dans le titre de *legenda aurea*.
convy, XXXVII, 6, désigne primitivement le banquet, puis toute manière d'être.
coquarde, XXVI, 4; XLIII, 15, coquette et femme de mauvaise vie.
coquart, II, 13, coquet et débauché.
coqu, L, 3.
coquine, XXXIV, 4, mendiante.
crapaulde, XLIV, 7, injure adressée à une femme laide comme un crapaud.
crevache, XLIV, 27, crevasse : les parties sexuelles.
crier alarme, XXVII, 9.
crut, XLVI, 39. Faut-il corriger en *cruc*, mot de jargon qui signifie *crochet* et qui se rencontre dans la passion de 1486 ?
croix, LIV, 2, équivoque sur le *credo* que doit savoir le clerc et sans doute une enseigne de cabaret.
cul à terre, III, 10.
disparé, XLIII, 40, séparé.
dodier, XLIII, 29, derrière.
dragme, XXVII, 3, petite monnaie.
duper, XLIII, 4, tromper (Lettre de Rémission de 1426 et *jargon des Coquillars* de 1455).
emmouchié, XXVII, 11.
enfumée, XLIV, 29, noircie par la fumée.
esbousée XLIV, 21, gonflée, rire.
escarmoucher, XXVII, 7.
Eschec, XLVI, 33, gare ! (La présence de *Roc* (La tour) près d'*Eschec* prouve que ce cri était emprunté au jeu des Échecs.
escu, L, 4, équivoque sur l'écu.
Esla, XXXIX, 6 ?
esmouque, XLIV, 18. V. *emmouchie*.
Esparé (à l'), XLIII, 9, au jour.
V. GODEFROY, *Esparer*.
Essoré, XLIII, 20, qui se précipite et par suite fatigué.
estincella, XXXIX, 14.
faussart, XLI, 2, arme de la forme d'une faus.
fauveau, IV, cheval de couleur fauve.
fener, XLIV, 35, couper, faucher.
feu Saint-Antoine, XXVI, 11.
flac, XLVI, 19, parties sexuelles de la femme (comme *maujoint*), v. *flic*.
flemic, XLIV, 25, et mieux *flamique*, gâteau cuit au four.
flic, XLVI, 19, cf. *flac*.
frain. Équivoque se rattachant à l'idée de chevaucher.
franc, XXXIII, 12, pour *franchement*.
Frapper dedans, XXVII, 9, méta-

- phore érotique. De là la plaisanterie de *Frère Frappart*, constante chez Rabelais et H. Estienne. Le mot est mal expliqué dans GODEFROY par *bourreau*.
- fringuer*, XXXVIII, 1, danser, mais ici dans le sens érotique. On entend aussi par un *fringueur* le débauché à la mode qui cherche à briller par le luxe de ses habits.
- Froier*, XLIV, 11, frotter dans l'acception de faire l'amour.
- fumache*, XLIV, 17. Cf. *enfumer*.
- gaing*, II, 2; XLVI, 12. Dans le second exemple, *gaing* est opposé au mot de jargon *pluc* (argent) et signifie certainement l'amour.
- galoffes*, XLVI, 26. Une variante du ms. de Stockholm donne *gratelle* (la gale).
- gamaust*, XXXIX, 6, note de musique? (d'après GODEFROY).
- gambades*, XVII, 4. Cf. *sault*.
- game*, XXIII, 6, sa leçon.
- garnison*, XXXI, 1, faire des provisions.
- gaudisseur*, XLIII, amuseur.
- genealogie*, XLIII, 6, long récit.
- Hariquoc*, XLVI, 20, parties sexuelles de la femme.
- barnois*, L, 4, équivoque se rattachant à la série des plaisanteries sur chevaucher.
- Hec*, XLVI, 5 (*Par hic et par bec*). Le contexte exige le sens par-ci, par-là.
- hec*, XLVI, 14, crochet de la porte, et mieus la barrière de bois
- Hemy*, XLIV, 1, 36, exclamation.
- Hic*, XLVI, 5. V. *Hec*.
- Huc*, XLVI, 10, cri, bruit.
- juc*, XLVI, 34, littéralement le perchoir.
- JURONS** : Par saint Jehan, XV, 5; Bren, Bren, XXVII, 1; Par Nostre Dame, XXIX, 4.
- landye*, XLIV, 34, littéralement les lèvres : parties sexuelles de la femme.
- LANGUEDOC**, XLVI, 40.
- larder*, XXVI, 5, dans un sens spécial.
- espec* (l'), XLVI, 17, pivert.
- Locque*, XLIV, 35, et mieus *louche*, bèche.
- Locque*, XLIV, 4; j'ai corrigé en *cloque* : mais il faut peut-être voir là une déformation jargonnescue par anagramme.
- loquer*, XLIV, 2, boiter.
- lodier*, XLIII, 28; c'est proprement la couverture de lit : de là le sens dérivé coureur de mauvais lieux (cf. arg. des soldats : *pail-lusse*, fille de mauvaise vie).
- loppinet*, III, 14, loppin.
- Lorpidon*, XLIII, 1, vieille sale. Ce mot se rencontre déjà chez Eustache Deschamps : du temps de Ménage il était encore usité dans le patois bourguignon.
- main* (avant la), VI, 1. = La main en avant.
- maslart*, LIV, 23, canard sauvage.
- mortier*, XXVI, 2, équivoque. Cf. *moustarde*.
- mucher*, XXIX, 11, pour *musser*, se cacher.
- moustarde* (brasser), XXVI, 1, sens spécial.
- NORMANDE**. Cf. *Trancher de la Normande*.
- puges*, XVII, 11. Cf. *chascun*.
- PAMPELUNE**, LIII, 34.
- panche*, XLIV, 30, forme dialectale picarde pour *Panse*.
- papelarde*, XLIII, hypocrite.

patac, XLVI, 3, patard, petite monnaie.

pec, XLVI, 2, pieu (le dard ?).

PÉLERINAGES, XVII, 7.

penart, XLI, 5, coutelas.

pic, XLVI, 18 ?

planter, XII, 1, abandonner ? (*Jargon des Coquillars*). Planter a un sens érotique (Byvanck *Essai sur le Petit Testament*, p. 137 et 176).

pluc, XLVI, 12, argent : mot de jargon.

plumaige, LIII, 13, les cheveux (Cf. fr. mod., *déplumé*).

plumassier, XLIII, 16, qui porte des plumes, plutôt que celui qui les prépare. Cf. Supplément de GODEFROY.

poictron, XLIII, 20 ; XLIV, 13, derrière, croupe.

poupine, XXXIV, 8, poupée.

poyra = payra, XI, 1.

prebende, II, 14.

presse, XXXIII, 1, avoir du monde, le succès.

quoac, XLVI, 1.

raquacher, XLIV, 16, poursuivre.

requignee, XLIV, 6, forme picarde pour *rechignée*.

retouper, XLVII, reboucher.

reverdir, XII, 1.

ric à ric, XLVI, 7.

rivaiges, XVII, 6.

Robec, XLVI, 28, ruisseau très noir qui arrose un faubourg de Rouen.

roc, XLVI, 33, la Tour, dans le jeu d'échec.

rouarder, XLIV, 7, regarder.

Rouchete, XLIV, 6.

roupieux, XXVII, 10, ceus qui ont la roupie et sont honteux. Cf. le *Jargon de Villon*, 39.

sault, XVII, 4, l'acte amoureux. Cf. *Danse*.

selle, V, XLVIII, 6, métaphore tirée de l'idée de chevaucher.

servans, I, 9, amoureux empressés.

serviteurs, VIII, 5 ; LII, 2, amants.

taberlique, XLIV, 12.

targe, L, 4, équivoque sur le bouclier. Ce mot doit désigner le ventre. Villon dit littéralement de la grosse Margot : *Elle a en soy des biens à son souhait. Pour son amour sains, bouclier et passot*.

tetine, XXXIV, 1, seins.

tondre, XXV, 10.

trancher de la Normande, XXV, 5.

tric (beer la gueule a), XLVI, 31.

tripasse, XXXIV, 10, tripe.

trippes, XLVI, 15, boyaus.

tripette, XLIV, 19, équivoque sur *trippe*.

vaisselle, XLVIII, 10, le tonneau. (Elle aime à boire.)

varlet de cuisine, XXXIV, 12.

vieillard, XLIX.

vifs, XXXVII.

vis, XLIII, 8, visage.

vis-à-vis, XXXVII, 10, avec une intention équivoque.

viser, XXIV, 3, regarder.

vit, XXXVII.

vollee, I, image empruntée au vocabulaire du jeu de paume. Cf. *Bont*.

LES
PATOIS DE LA RÉGION LYONNAISE¹

LE PRONOM RÉGIME DE LA 3^e PERSONNE
(Suite).

III. **Illum, illam** POUR **illi**.

Illos, illas POUR **illorum**.

On a signalé la substitution de l'accusatif au datif dans divers parlers du nord et du sud de la France, tant au Moyen Age qu'à l'époque moderne ; mais aucun n'est allé aussi loin dans cette voie que certains patois de notre région. Dans les chartes gasconnes du XII^e et du XIII^e siècle, *lo* et *los* issus de *illum* et de *illos* sont employés aus deus genres pour *li* et *lor*² ; et il semble bien qu'il en soit encore ainsi, dans la Gascogne et dans le Languedoc, où, d'après Chabaneau³, on dit *les* ou *los* pour *lor* ; Mistral cite aussi *lou* pour *li* en Gascogne. Au nord de la France, on ne trouve que le pluriel *les* pour *leur*, dans quelques textes du Moyen Age, encore n'est-il pas sûr que *les* soit une forme d'accusatif³ ; vit-il encore dans les patois ? Parmi les parlers du

1. Voir Bohnhardt, *loc. cit.*, § 164, 165, 209, 212 ; cf. Elsner, p. 19 et 20.

2. *Romania*, IV, 344.

3. Voir Tobler, *Mélanges de gr. fr.*, trad. franç., p. 113, note 2, M. Tobler distingue les exemples où *les* est régime des verbes *ferir* et

Sud-Est, M. Meyer-Lübke mentionne seulement celui de Fribourg où *lou*, de *illos*, partage avec *lao*, de *illorum*, les fonctions de datif pluriel¹. Il n'en manque pourtant pas d'autres dans notre région, qui ont laissé perdre, comme régime indirect, non seulement *illorum*, mais encore *illi*. A Thoiry (Ain), par exemple, on emploie :

M. s. *le pour li* : on ne *le* devè ran ; kan é rankontr son pér é *le* di ; é *l* a parlo ; cf. é *le* konyé.

F. s. *la pour li* : kan é rankontr sa mër, é *la* di ; cf. é *la* konyé.

M. PL. *lou pour lœ* : vo ne *lou* dévyo ran ; al on de bo z anfan, é *lou* balyon de bon konsèy ; é *lou* χ a balya tó ; parla *lou* ; cf. é *lou* swényon.

F. PL. *lé pour lœ* : lon de bal felye.... é *lé* balyon....; cf. le *lé* swényon.

Le représentant de *illorum*, *lœ*, ne subsiste plus que comme régime prépositionnel :

par *lœ* (pour eux, pour elles), a *lœ* (à eus, à elles) et comme adjectif-pronon possessif :

lœ père (leur père), *lœ* χ anfan (leurs enfants), le *lœ* (le leur), etc.

Sur les 1.036 communes qui ont été étudiées dans notre enquête, une cinquantaine remplacent ainsi aus deus nombres et aus deus genres le datif par l'accusatif ; elles forment trois groupes compacts et assez bien délimités dans

baisier qui dans les locutions *ferir un coup*, *baisier le vis* paraissent se construire avec deus accusatifs, de ceus où *les* est mis réellement pour *lor*, mais sans s'expliquer sur ces derniers. M. Meyer-Lübke est d'accord avec lui pour l'explication des premiers (*Gram.*, III, § 83) ; quant à *les* pour *lor*, il se rattache d'après lui (*Ibid.*, II, § 83) non à *illos*, mais à *illis* > *lis*, *les*, ce qui semble difficilement admissible.

1. *Gram.*, II, § 83.

les départements de la Savoie, de la Haute-Savoie, de l'Ain, de Saône-et-Loire, du Rhône et de la Loire.

Le premier et le plus important comprennent les communes situées dans un quadrilatère dont Gex et Lagnieu dans l'Ain, Samoëns et Alby dans la Haute-Savoie, occuperaient les angles, à savoir Gex, Echenevex, Thoiry, Challex dans l'arr. de Gex ; Saint-Germain-de-Joux et Petit-Abergement ¹ dans l'arr. de Nantua ; Cormaranche ², Fitignieu, Ruffieu, Sutrieu et Corbonod dans l'arr. de Belley ³ ; Ambilly, Pers-Jussy, Saint-Julien ⁴, Andilly, Desingy, Seyssel et Bassy dans l'arr. de Saint-Julien ; Cluses dans l'arr. de Bonneville ⁵ ; Argonnex ⁶, Saint-Jorioz, Doussard, Alby, Versonnex et Marcellaz ⁷ dans l'arr. d'Annecy ⁸ ; Chindrieux, Albens, Saint-Girod, Saint-Offenges-Dessous dans l'arr. de Chambéry.

Le second groupe ne compte guère qu'une douzaine de communes sur les confins des départements de Saône-et-Loire et du Rhône, à savoir Saint-Martin-de-Sénozan, Saint-

1. Cf. *la pour lui* au Grand-Abergement, voyez notre *Revue*, II, 292.

2. Cf. *le, la pour lui* dans un texte en patois de Cormaranche, *ibid.*, I, 133.

3. Dans les textes en patois du Bugey, cités par Vingtrinier, *Études populaires sur la Bresse et le Bugey*, p. 315-316, on trouve aussi *lo, le, la pour lui*.

4. Cf. *l' paré ló -z ó fí* (le père leur a fait), *è le derd* (et lui dirai), *é le cheute u cou* (et lui saute au cou), *meti le na bago* (mettez-lui une bague) à Savigny, d'après Constantin et Désormaux, *Parab. de l'Enf. prod.*, p. 8, 13, 14, 16.

5. Ajoutez Samoëns d'après Constantin et Désormaux, *loc. cit.*

6. Ajoutez Balme-de-Sillingy, Annecy et Dingy, d'après les mêmes. Toutefois pour Annecy, cf. *l' seule u cou* et *liui dré, mti liui*.

7. L'usage est le même dans les poésies de Béard, en patois de Rumilly.

8. Ajoutez Thônes, La Clusaz, Saint-Jean-de-Sixt, d'après Constantin et Désormaux, *loc. cit.* ; mais dans le c. de Thônes, *li vit* encore à côté des formes d'accusatif.

Sorlin, Solutré, Vinzelles, Sainte-Cécile ¹, Leynes, Saint-Amour, Germolles ², Tramayes, Saint-Bonnet-de-Joux et Saint-Racho dans le premier; Monsols, Saint-Bonnet-de-Bruyères ³, et peut-être Propi res, Aigueperse, Trades, Ouroux ⁴ dans le second.

Le troisième groupe est beaucoup moins important encore : il est formé par Bourg-le-Comte dans le département de Saône-et-Loire, par Urbise et par Saint-Rirand dans la Loire.

Dans quelques rares communes, le singulier seul *li* semble s'être perdu, tandis que le successeur de *illorum* se maintient :

DAT. s. le, la.

DAT. PL. l e, l e, cf. *accus.* l e, l e

  Frangy ⁵ dans la Haute-Savoie; de même aussi à Hauteville ⁶ et à Saint-Martin-de-Bavel dans l'Ain. Ce qui est plus important et plus significatif, c'est que, tout autour des trois groupes mentionnés plus haut, un grand nombre de communes emploient encore l'accusatif au lieu du datif, mais seulement au pluriel. On dit par exemple à Cressin-Rochefort (Ain) :

M. PL. *lo pour l e* :   *lo* balyon-d  bon kons y, ou *lo* a balyi tore; cf. *i lo* swanyon.

1. Au masc. sing. notre corr. conserve *li*; est-ce la règle? est-ce caprice individuel?

2. Cf. dans les textes en patois de Germolles publiés par notre *Revue*, I, 134 et 201, *le, lu, l *, formes d'accusatif en fonction de datif.

3. *Leur* que notre corr. emploie aussi au datif pluriel,   côté de *là*, paraît être un emprunt au français.

4. Pour ces quatre communes, le singulier nous manque. Entre le 1 r et le 2  groupe, Saint-Amour (Jura) et Coligny (Ain) emploient concurremment les formes de l'accusatif et celles du datif. Voir la *Revue*, I, 167.

5. Un 2  corr. conserve *ly i* au datif sing.; et *là* qu'il emploie au plur. peut représenter aussi bien *illorum* (cf. *l * = eus), que *illos*.

6. Un 2  corr. conserve partout le datif.

F. PL. *lé* pour *lœ* : é *lé* balyon.....; cf. é *lé* swanyon; mais au sing. *li* se maintient :

ou *li* di, ou *ly* a parlo.

Tel est l'usage dans plus de 15 communes situées dans le voisinage immédiat de celles du premier groupe : à Belley, à Peyricu et à Chazey-Bons, dans l'Ain; à Cruseille, aus Esserts-Esery, à Veyrier et à Meythet dans la Haute-Savoie; à Grésy-sur-Isère, à Aix-les-Bains, à Grésy-sur-Aix, à Dru-mettaz, à Chambéry, à Saint-Jean d'Arvey, à Saint-Thi-baud-de-Couz, à Planaise et à La Rochette dans la Savoie.

Elles sont plus nombreuses encore autour du 2^e groupe : j'en ai compté plus de 15 dans l'Ain, sur la rive gauche de la Saône : Bâgé, Manziat, Montcet, Viriat, Salavre ¹, Montrevel, Saint-Martin-le-Châtel, Boissey, Chavannes-sur-Reyssouze, Grièges, Curciat, Lescheroux, Saint-Jean et Saint-Julien-sur-Reyssouze, Chaveyriat, Vandeins, Mar-lieux; à peu près autant au nord du Rhône : Les Ardillats, Chiroubles, Fleurie (?) ², Marchampt (?), Juliéna, Quincié, Cercié, Charentay, Belleville (?), Corcelles (?), Dracé (?), Odenas, Saint-Étienne-les-Ouillères (?), Saint-Lager, Claveisolles; une quinzaine dans la Saône-et-Loire : Rancy, Clessé, Matour, Ameugny, Malay, Saint-Bérain, Saint-Igny de Roche, Vauban, La Guiche, Oudry, Saint-Bonnet-de-Vieille-Vigne, Vitry, Sivignon, Ligny; enfin, dans la Loire, Ambierle et Saint-Haon ³. Parmi ces communes, les unes comblent l'espace qui s'étendait entre le 2^e groupe et le 3^e;

1. Ajouter Senaud, au sud-ouest du Jura.

2. Pour Fleurie et pour toutes les communes suivies d'un point d'interrogation, le singulier nous manque; plusieurs d'entre elles devraient peut-être être rangées dans les groupes cités plus haut.

3. *Lour* n'a pas complètement disparu à Saint-Haon : *lour* *zi* et *le* *zi* coexistent d'après un corr.; un 2^e ne donne que *lour*, mais un 3^e emploie *lour* et *lu* pour le masc., *lé* pour le féminin. Le tableau, publié ici même par M. Blanchardon, XV, 52-53, n'est pas tout à fait clair.

les autres contribuent à rapprocher considérablement le 2^e du 1^{er}, dont il n'est plus séparé que par la vallée de l'Ain et le Revermont; le phénomène s'étend donc, presque sans solution de continuité, de Bourg-le-Comte sur la Loire, jusqu'à Cluse, à peu de distance de la frontière suisse et de la frontière italienne.

Réduit au pluriel, le phénomène se rencontre encore ailleurs : au sud-est des Vosges, *li* persiste, mais *lor* est remplacé par l'accusatif à Plombières, à Val d'Ajol, à Raon-aux-Bois, à Basse-sur-le-Rupt, à la Bresse, à Saulxures, dans le c. du Thillot entier, à Bouvelieures, à Gérardmer ¹, à Bains, à Châtel, à Saint-Laurent, à Uriménil et à Xertigny, et tout à fait au nord-ouest du département : à Rouvres, à Coussey et à Neufchâteau. Aillevillers, dans la Haute-Saône, se rattache au domaine vosgien. Dans les Vosges, comme aussi dans l'Ain, dans le Rhône, dans la Loire et dans la Saône-et-Loire, l'accusatif en fonction de datif s'adjoint volontiers la particule *zi*, dont on étudiera plus loin l'origine.

Il est bien rare qu'au pluriel le masculin seul soit remplacé par l'accusatif, comme à Brénod (Ain) :

D. S. : *livi*;

D. M. PL. : *lo*, *low*, cf. *lo*, *low* = les;

D. F. PL. : *lor*, cf. *lor* adj. poss.

A Arlod, dans le c. de Brénod, notre corr. emploie à la fois *lou* (illos) ² et *lær* (f. française ?) au masculin, *læ* (illo-rum) au fém. Dans quelques communes, la même forme sert d'accusatif masculin pluriel et de datif pluriel des deux genres :

1. D'autres corr. de Gérardmer et de Brouvelieures emploient *li zi*.

2. La même curieuse particularité s'observe à Ruffieu (Ain) et à Desingy (Savoie), où les formes de l'accusatif sont pourtant d'un emploi général, au singulier comme au pluriel : *le*, *la*, *lo*, *læ* à Ruffieu.

Dat. plur. m. et f. Acc. m. pl. Acc. f. plur. Cf. Adj. poss.

Baneins (Ain) ¹	<i>lou zi</i>	<i>lou</i>	<i>le</i>	<i>yo</i>
Mogneneins (Ain)	<i>lou zi</i>	<i>lou</i>	<i>le</i>	<i>yo</i>
Blacé et Vaux (Rh.) ²	<i>lou zi</i>	<i>lou</i>	<i>le</i>	<i>li</i>
Charnay (Rhône) ³	<i>lou zi</i>	<i>lou</i>	<i>le</i>	<i>lu</i>
Viriat 1 (Ain)	<i>lè zi</i>	<i>lè</i>	<i>le</i>	<i>zô</i>
Viriat 2	<i>læ</i>	<i>læ</i>	<i>le</i>	<i>zô</i>
Salavre (Ain)	<i>lè zi</i>	<i>lè</i>	<i>le</i>	<i>jaw, jo</i>

Les formes de datif mentionnées ci-dessus ne se distinguent de celles de l'accusatif que par la particule *zi* ; elles semblent n'avoir rien de commun avec les formes de l'adjectif possessif. Il ne faut pas se hâter d'en conclure qu'elles dérivent de *illos*, qui aurait pris la place de *illorum* au féminin comme au masculin ; mais si elles remontent à *illorum*, il faudra expliquer pourquoi elles ressemblent si peu aux formes de l'adj. possessif, qui dérivent de la même source.

Sur la lisière du domaine où l'accusatif assume les fonctions de datif, les doubles formes ne sont pas rares : un de nos corr. de Saint-Offenges-Dessous (Savoie) emploie *le*, *la*, *lè* au régime indirect aussi bien qu'au régime direct ; mais un autre conserve *küi* et *læ* dans l'emploi de régime indirect. On trouve de même, donnés par des correspondants différents, *lyo* et *lou zi*, *le zi* à Marlieux (Ain), *lær zi* et *le zi* à Ambierle (Loire), *læ* et *lè zi* à Saint-Igny-de-Roche. Souvent aussi c'est le même correspondant qui donne les deux formes et il est intéressant de voir comment elles se comportent l'une vis-à-vis de l'autre. A Limonest (Rhône), *læ* et *lou* semblent équivalents ; mais à Meythet (Haute-

1. Sans doute aussi à Villeneuve et à Peyzieu, communes pour lesquelles plusieurs des formes citées au tableau nous manquent.

2. Peut-être aussi à Saint-Julien.

3. *Lou zi* ou *li* au datif pluriel.

Savoie), le représentant de *ilorum* ne s'est maintenu qu'après le verbe :

é *le* z a balya *œ*, é *lé* balyon...

parla *læ*.

On trouve de même :

av. v.

ap. v.

m. *læ*, f. *lé*. *loæ* à Saint-Germain-de-Joux (Ain)

— *lou—lé*. *læ* à Challex (Ain)

— *lou—lé*. *là* à Doussard (Haute-Savoie).

lé xi. *læ* à La Guiche et à Oudry.

lé xi. *yæ* à Ameugny.

lè xi. *yæ xi* à Malay (S.-et-L.).

Mais l'inverse se rencontre aussi, quoique rarement :

læ xi. *lé xi* à Sigy-le-Châtel (S.-et-L.)

læ. *lou* à Villes (Ain)

læ. *lé* à Frangy (Haute-Savoie).

Enfin quelquefois on dit *parle à eus* au lieu de *parle leur* :

parlé a zæ, cf. *lé xi donan*, à Vitry (S.-et-L.)

parla a jo, à Hauteville (Ain).

Au singulier, le maintien de *li* après le verbe paraît être la règle¹ :

amènna li, *dî li* à Thoiry (Ain).

Mais comparez :

aména le à Ruffieu (Ain)

amènna lo à Versonnex (Ain)

ameni le à Bourg-le-Comte (S.-et-L.).

1. Il est vrai que nous ne possédons pas d'exemple de *dis-lui*, mais seulement de *dis-le lui*. Il est possible que *li* se conserve plus facilement, quand il représente *le li*. Dans la Savoie, la substitution de l'acc. au datif, même après le verbe, paraît fréquente ; cf. Constantin et Désormaux, *Parab.*, p. 16 : *mettez-lui* est traduit fréquemment par *meti le*, *mtâ le*, *mtâ lo*, *ptâ lo*, plus rarement par *mta li*, etc.

Devant voyelle, le pluriel ne prête à aucune remarque; mais au singulier on emploie *l* qui peut provenir aussi bien de *li* que de l'acc. *lo*, *le* ¹. A Saint-Racho (S.-et-L.), *ly* est un reste de *li*, qui devant consonne est toujours remplacé par l'accusatif :

o ly a parlé, cf. *o le di*, *o la di*.

Le datif *lwi* se maintient dans les mêmes conditions à Petit-Abergement (Ain). Dans d'autres communes on ne trouve trace du datif que dans la combinaison *li* + *en* :

parle ly an, *u ly an parle* à côté de *u lan a parla*, *u la parla*, *u le di*, *u la di*

à Saint-Sorlin (S.-et-L.). On dit de même :

lan et *lyan* à Bourg-le-Comte (S.-et-L.), à Challex (Ain) et à Pers-Jussy (Haute-Savoie).

lwi an (*zan a lwi* après le verbe), à Solutré (S.-et-L.).

ly en (2^e corr. *lan* ou *lyen*), à Cormaranche (Ain);

et ce maintien du datif devant *en* est d'autant plus extraordinaire que dans certains de nos patois, qui ne remplacent jamais le datif par l'accusatif, *li* + *en* se réduit volontiers à *len* comme dans l'ancien français :

i li di, *ly a parla*, mais *i len parlé*, *parla len* à Izernore (Ain) ².

Enfin il nous reste à signaler le mélange de *illi* pour *illorum* et de *illos*, *illas* pour *illorum*, que l'on observe sur les confins des aires des deux phénomènes : à Neuville-les-Dames (Ain), le datif masc. pluriel *li zi* dérive du datif sing. *li*, mais le datif fém. pluriel *le zi* est formé à l'aide de l'acc.

1. On sait qu'en ancien français *li* + *en* se réduit volontiers à *len*. Cf. Nyrop, *Gram.*, II, p. 375.

2. Même usage à Brénod, à Grand-Corent, à Cressin-Rochefort et à Belley dans l'Ain, à Matour dans le département de Saône-et-Loire.

le (illas), tandis que *yo zi*, donné par un 2^e correspondant, est le représentant de *illorum*. A La Truchère (S.-et-L.) *lé zi*, à Illiat (Ain) *lou zi*, sont des formes d'accusatif, issues de *illos*, que l'on emploie après le verbe en fonction de datif pluriel ; avant le verbe, *li zi* à La Truchère, *li ji* à Illiat, jouent le même rôle, bien que *li* représente étymologiquement *illi*. Au nord-est des Vosges, dans un assez grand nombre de communes, où *illos* a donné *li*, on ne saurait dire si le datif pluriel *li* est un accusatif en fonction de datif, ou un emprunt au datif singulier. Ce qui rent plus probable la dernière hypothèse, c'est que devant voyelle *li* dat. pluriel passe à *ly* comme *li* singulier, tandis que l'accusatif est *liz*.

Tels sont les faits ; comment faut-il les expliquer ?

Le la les s'emploient pour *lui leur* avec toute espèce de verbes. J. Béard, qui écrit en patois de Rumilly (Haute-Savoie), se sert de *lo, la, lé* avec les verbes les plus divers : *arroser, brûler, chier, dire, donner, faire, montrer, ôter, répondre, servir, tirer, vendre*, etc. ; les successeurs de *illi* et de *illorum* lui sont inconnus. Dans les patois où *lui* et *leur* n'ont pas complètement disparu, on emploie indifféremment avec les mêmes verbes la forme de l'accusatif ou celle du datif : *le dessi son vaysain* (*lui* dit son voisin), à côté de *an li desan* (en *lui* disant) dans les *Noëls mâconnais* (1720), p. 233 et 219. Si le régime, au lieu d'être un pronom, est un substantif il est précédé d'une préposition, c'est un régime indirect : *é l di, é la di* (il lui dit), mais *al a dé a l'otra féna* (il a dit à l'autre femme), à Versonnex (c. de Rumilly). Quand donc le verbe est accompagné à la fois d'un régime direct et d'un des pronoms *le la les*, comme dans ces phrases de Béard :

volàit *la* trair' lôs boés (voulait *lui* tirer les *boyaus*),
p. 56

lés doutâr l'aplit (leur ôter l'appétit), p. 6

lés faire on paradis (leur faire un paradis), p. 14, etc.,

les pronoms ne sont des accusatifs que par leur forme et leur origine, pour le sens ce sont des datifs. Il en est de même, quand le pronom est seul régime ; on ne peut donc dire que la substitution de l'accusatif au datif soit due à un changement dans la nature du verbe, qui d'intransitif serait devenu transitif. Le verbe n'a pas changé ; c'est la déclinaison pronominale qui s'est simplifiée et réduite par la disparition des formes du datif.

Les faits cités plus haut prouvent que cette simplification s'est accomplie d'abord au pluriel ou, plus exactement, au masculin pluriel. Elle n'a pas son point de départ ni sa cause dans la confusion qui s'établit devant voyelle entre le régime indirect *li* et le régime direct *le, la*, qui tous les deux peuvent se réduire à *l* ; on a vu qu'au contraire *li* ne se maintient parfois que dans cette position, tandis qu'il fait place à *le, la* partout ailleurs. L'analogie des autres personnes, qui emploient *me, te, nous, vous*, à la fois au régime direct et au régime indirect, a pu aider à l'extension du phénomène ; mais là se borne son rôle : si elle en était la cause déterminante, elle se serait exercée aussi bien sur le singulier que sur le pluriel et en même temps ; or nous savons qu'il n'en est rien. L'analogie ne joue qu'un rôle secondaire dans la substitution de l'accusatif au datif et ce ne sont pas les deux premières personnes qui entraînent la troisième ; le mouvement est parti de *illos* et de *illos* seul, pour gagner *illas* d'abord, ensuite *illum* et *illam*. Mais pourquoi et comment *illos* s'est-il substitué à *illorum* ?

Il n'y a qu'une seule explication possible : cette substitution n'est qu'apparente ; en réalité dans certains patois *illos* et *illorum* à un certain stade de leur évolution se rencontrent en donnant des produits phonétiquement sem-

blables; que le lien formel qui unit le datif aus autres dérivés de *illorum*, c'est-à-dire au pronom possessif et au régime prépositionnel, vienne à se relâcher ou même à se rompre, et le sentiment de la valeur propre de *illorum* datif commence à s'obscurcir; identiques par la forme, les successeurs de *illorum* et de *illos* cessent d'être perçus comme des pronoms indépendants l'un de l'autre; ils se confondent dans la conscience linguistique en une forme unique, analogue à *me*, *te*, *nous*, *vous* et capable, comme ces dernières, de jouer à la fois le rôle de régime direct et celui de régime indirect. C'est l'analogie qui fait le reste.

La confusion de l'accusatif et du datif est empêchée : 1° par le maintien du *r* final de *lor*; 2° par le traitement de la voyelle qui peut n'être pas le même dans *[il]los* que dans *[il]lorum*. Au sud de notre région, *o* est le plus souvent traité de même dans les deux mots. Si *r* final se maintient, toute confusion est impossible; même si *r* tombe, la confusion de l'accusatif et du datif n'en résulte pas nécessairement : dans un grand nombre de communes de l'Ardèche, de la Haute-Loire, de la Loire, du Rhône, de l'Isère et de la Drôme, c'est l'initiale qui distingue les deux formes :

acc. : *lo*, *lou*, *low*, *law*.

dat. : *lyo*, *lyou*, *lyow*, *lyaw*.

Mais si l'accusatif ne s'est pas substitué au datif, il n'en a pas moins exercé sur lui une influence manifeste : dans certaines communes *lour* ne conserve *r* que dans l'emploi d'adj.-pronom possessif; s'il le perd dans l'emploi de datif, c'est grâce à l'accusatif *lou(s)*. C'est encore l'accusatif qui, après la chute de *r*, lui prête sa sifflante de liaison; enfin la voyelle elle-même n'est pas à l'abri de son influence : dans la Drôme *lyow* et *lyaw* doivent leur diphtongue à *low* et à *law*. Tous ces phénomènes seront étudiés à leur rang; il suffit pour l'instant de les mentionner. Ces réserves faites,

il faut reconnaître que la confusion complète des deux formes est très fréquente : *lou*(γ) sert à la fois de datif et d'accusatif pluriel dans un grand nombre de communes de la Loire, de la Drôme, et surtout de l'Isère. Une seule chose sépare le datif de l'accusatif : celui-ci a un féminin, *le*, *la*, *las*, etc., issu de *illas* ; le datif *lou* est au contraire commun aux deux genres, comme l'ancien *lour* d'où il est sorti. C'est dire que malgré l'identité phonétique de *lou* < *illos* et de *lou* < *illorum*, ce dernier n'a pas cessé d'être senti comme une forme distincte, comme un datif ; et cela sans doute parce qu'on ne saurait méconnaître le lien qui unit le pronom personnel à l'adjectif-pronom possessif, *lou*, *lour*, même si ce dernier conserve le *r* que l'autre a perdu. Ce lien n'est rompu que dans quelques communes de la Drôme, à Sauzet, à Vesc, à Dieulefit, où le datif *lor*, après avoir perdu *r* et emprunté *s* à *los*, s'est développé en *léy* comme ce dernier et comme *las*, de *illas*¹. Rien ne distingue plus le datif de l'accusatif ; à s'en tenir aux apparences, on pourrait croire que c'est l'accusatif qui a pris la place du datif. On s'attendrait donc à voir le sing. *li* disparaître à son tour par analogie en cédant la place à *lou* et à *la*. Il se maintient pourtant, parce que les communes précitées sont situées sur les confins de la région où *li*, loin d'abandonner ses positions, s'introduit au pluriel à la place de *lour*² ; dans la zone intermédiaire, s'il n'y réussit pas, il est du moins assez fort pour résister à l'influence analogique du pluriel et aux empiètements de l'accusatif.

Au centre et au nord de notre région, ce n'est plus la conservation de *r* final qui fait obstacle à la fusion du datif et de l'accusatif : *r* final tombe en général ; c'est la voyelle *o* qui dans *illorum* est traitée comme une voyelle tonique,

1. Voir la *Revue*, XX, 248.

2. Voir le précédent article.

comme une semi-tonique dans *illos* : les produits de l'un et de l'autre ne se ressemblent pas plus que *les* et *leur* en français. La confusion se produit pourtant dans les patois où divers accidents phonétiques rapprochent les deux formes. On sait déjà que, sur les confins des départements de l'Ain, du Jura et de Saône-et-Loire, *los* donne *low*, qui aboutit à *læ* en passant par les mêmes phases que *ō* tonique > *ow*, *ōw*, *æw*, *æy*, *æ*, que *lor* > *low*... *læ*¹. A Brénod *low* < *illos* et *law* < *illorum* sont bien voisins l'un de l'autre ; au Poizat, l'acc. *lo* et le dat. *laon* sont encore distincts ; mais à Izernore la distinction entre *læ* et *læn* est à peine sensible. Enfin, à Martignat, à Bouvent, à Lancrans (Ain), comme aussi à Barézia, à Choux, à Moirans et à Montcusel dans le Jura, *læ* représente à la fois *illos* et *illorum*.

Mais c'est le plus souvent par une autre voie que le datif et l'accusatif en sont arrivés à se confondre. Dans l'Ain et dans les Savoies, où la diphtongaison de *ō* tonique est récente, *illorum* donne très souvent naissance à des doublets ou même à des triplets : comme il porte l'accent quand il joue le rôle de régime prépositionnel ou de pronom possessif, il conserve la diphtongue : *low*, *law*, *laæ*, *loü*, *læw*, *læy*, *loy*, etc. ; mais en fonction de datif et d'adjectif possessif, comme il est proclitique, il tend à la réduire : *lo*, *lou*, *læ*, *lu*, etc. Parfois la réduction s'opère dans tous les cas, mais autrement sous l'accent qu'à l'atone ; de là encore des doublets, *la* et *læ*, *lè* et *læ*, etc. La forme accentuée ne saurait perdre son individualité propre ; mais la forme proclitique risque de se confondre avec les produits de *illos*, *lo*, *lou*, *læ*, *le*. La confusion de l'article et de l'adjectif possessif serait trop préjudiciable à la clarté : on l'évite en général, en adoptant la forme accentuée, issue de *illorum*, au lieu de la forme atone. La confusion du datif et de l'accusatif pronominal ne

1. Voir la *Revue*, XX, 51.

présente pas autant d'inconvénients : elle peut se tolérer sans danger. A mesure que le datif, issu de *illorum*, se rapproche de l'accusatif, issu de *illos*, il s'éloigne de plus en plus des autres produits de *illorum*, avec lesquels il semble n'avoir plus rien de commun ¹, pour finir par être complètement absorbé par *illos*. C'est *illos* qui paraît jouer à la fois le rôle de datif et celui d'accusatif ; le féminin correspondant, *illas*, peut être investi à son tour de cette double fonction ; enfin les formes du sing. *illum* et *illam* prennent la place de *illi*. Un exemple suffira pour illustrer la théorie : à Saint-Germain-de-Joux (Ain), *laæ*, produit normal de *illorum* accentué, se maintient comme régime prépositionnel et comme pronom possessif ; en fonction de datif, il ne se conserve qu'après le verbe, c'est-à-dire sous l'accent ; avant le verbe, il se réduit à *læ* et se rencontre ainsi avec *læ*, de *illos*. L'écart formel entre *læ* et *laæ* est suffisant pour qu'on n'ait plus conscience de la parenté des deux formes : *læ* datif se confond avec *læ* accusatif ; puis *lé*, de *illas*, prend la place du dat. féminin *læ*, et *lo*, *la*, par analogie, se substituent à *lyi*. Dans le voisinage au contraire, à Bouvent, où la diphtongue, issue de *ō* tonique, se réduit à *æ*, *læ* datif reste en rapport étroit avec *læ* régime prépositionnel et avec *læ* pronom possessif ; fort de cet appui, il peut résister à *læ* < *illos* qui tendrait à l'entraîner parmi les formes d'accusatif, à plus forte raison au féminin *lé* < *illas* ; et le sing. *li* n'a pas à craindre d'être supplanté par *lou*, *la*.

Pour que *illas*, et, à sa suite, *illum*, *illam* puissent se substituer à *illorum* et à *illi*, il ne suffit donc pas que *illorum* et *illos* aient abouti à une seule et même forme ; il faut encore que le produit de *illorum*, employé en fonction de datif, ait

1. L'écart peut être considérable, comme dans les communes citées à la page 203, où d'ailleurs l'adj. possessif paraît avoir subi l'influence de *eus*.

perdu l'air de famille qui le rattachait à l'adj.-pronom possessif et au régime prépositionnel, qui reconnaissent la même origine. Et même alors, la marche envahissante de l'accusatif peut être entravée par l'adjonction de *zi* au datif pluriel ; si elle se produit de bonne heure, comme elle a pour effet de rétablir la distinction des cas, le dat. *lou zi* ne pouvant plus se confondre avec l'acc. *lou*, elle empêche le successeur de *illas* de s'emparer des fonctions de datif féminin, comme dans les communes citées à la page 203. Si elle est plus tardive, si *illorum* a déjà disparu au féminin comme au masculin, elle contribue seulement à sauver le datif singulier. C'est ce qui est arrivé dans les Vosges où *i*, *li* se maintiennent toujours, parce que *lo*, *la*, *lé*, en fonction de datif, sont toujours accompagnés de *zi*. Dans les Vosges d'ailleurs la substitution de l'accusatif au datif s'opère par les mêmes voies et aus mêmes conditions qu'au centre de notre région : dans l'arr. de Remiremont *les* issu de *illos* et de *illas* passe à *la(s)* et à *lo(s)*¹ ; à cette étape, il rencontre *lo* < *illorum*. Dans l'arr. de Neufchâteau, *low*, de *illorum*, persiste à Rouvres comme adj. possessif et sous une forme un peu différente, *zow*, comme pron. possessif et comme régime prépositionnel ; en se réduisant à *lo* en fonction de datif proclitique, il se confond avec *lo*, de *illos* et de *illas* ; l'adjonction de *zi* au datif vient ensuite rétablir la distinction des cas. A Neufchâteau, *low* s'est de même réduit à *lo* au datif ; mais dans les autres emplois *low* passe à *law*, *lao*, d'où provient *zao* régime prépositionnel ; en fonction d'adjectif possessif, *low* n'aurait pu se réduire à *lo* sans se confondre avec l'article ; à l'étape *lao*, la réduction devient possible, *lao* passe à *la* ; les trois formes *lo*, *la* et *zao* se rattachent toutes les trois à *illorum*.

1. Voir la *Revue*, XX, 215, 225.

IV. LA DISTINCTION DES CAS ET DES NOMBRES ET LA PARTICULE *zi*.

La substitution de *illi* à *illorum* d'une part et celle de *illum*, *illam* à *illi*, de *illos*, *illas* à *illorum* d'autre part, ont profondément troublé, en l'appauvrissant, la déclinaison pronominale. La première fait disparaître la distinction des nombres, puisque la même forme s'emploie aussi bien pour le pluriel que pour le singulier ; la seconde la conserve, il est vrai ; elle y ajoute même une distinction nouvelle, celle des genres, inconnue au datif ; mais elle réduit le nombre des cas, par la suppression des formes propres au datif. Confusion des nombres, réduction des cas, nos patois ont quelquefois cherché à éviter ce double inconvénient par des procédés divers :

1° *Utilisation des doublets* : *illi* ayant donné *lyi* et *li* à Velanne (Isère), on réserve le premier au singulier, et le second au pluriel :

sing. : no ne *lyi* devyavan ryèn

plur. : vo ne *li* devya ryèn.

A Biol, à Saint-Ondras, à Chaponnay ¹, c'est *li* qui est la form. du sing., *lyi* celle du pluriel ; à Vertrieu, on distingue de même entre *li* sing. et *lyé* pluriel ².

2° *Emprunts au français* : *lui* et *leur* viennent combler les vides de la déclinaison patoise :

à Saint-Pierre de Chandieu (Isère), s. *li* ou *lui*, plur. *li* ;

à Saint-Bonnet-des-Bruyères (Rhône), *lé* (*illos*) ou *leur* av. v., *lé* après verbe ;

1. *Li* partout d'après un autre correspondant.

2. Comparez ce qui a été dit plus haut de l'emploi de *i* et de *li*.

à Saint-Jean d'Arvey (Savoie), *le* (illos) ou *leur* av. v.,
lé ap. v.;

à Dompaire (Vosges), s. *i*, *li*, plur. *li* ou *leur*.

3° *Emploi d'une périphrase* : après le verbe, on ajoute *à eus*, *à elles* à *li* ou à *zi* : c'est ainsi qu'à Mont on distingue :

pwale li, parle lui;

de *pwale li è zyo*, parle leur (m. à m. *lui à eux*).

On trouve de même *li a zyo* à Pont-Trambouze (Rhône),
zi è yæ à Belfort. Puis *li* ou *zi* peut disparaître : on dit à
 Trévoux (Ain) :

li dônnon, lui ou leur donnent,

porle a yêlo, parle-leur (m. à m. *à eus*),

et de même *a yø* à Belmont (Loire) au lieu de *li*, *a yêlo* à
 La Forteresse (Isère) au lieu de *lu*. La périphrase sert encore
 à remplacer le datif après le verbe, là où il se confond avec
 l'accusatif :

	Acc.	Dat. av. v.	Dat. ap. v.
Vitry (S.-et-L.)	<i>lé</i>	<i>lé (zi)</i>	<i>a zœ</i>
Hauteville (Ain)	<i>lo</i>	<i>lo, lou</i>	<i>a jo</i>
Sillans (Isère)	<i>lo</i>	<i>lo</i>	<i>a yêlo</i>

Au Péage-de-Roussillon (Isère) et à Marcilly (S.-et-L.),
 l'emploi de la périphrase ne se justifie pas par la nécessité
 de distinguer les nombres ou les cas :

	Dat. sing.	Acc. plur.	Dat. av. v.	Dat. ap. v.
Le Péage	<i>lyi</i>	<i>lu</i>	<i>lyæ</i>	<i>a zêlé</i>
Marcilly	<i>li</i>	<i>lé</i>	<i>yæ</i>	<i>yæ</i> ou <i>a zæ</i>

Il faut observer toutefois que ces deus communes touchent
 à la région où *illorum* est remplacé par *illi* ou par *illos*,
 et qu'au Péage même *lyæ*, en se réduisant à *ly* devant une
 voyelle, se confond avec le singulier.

4° *Adjonction de zi à illos, illas, à illi et à illorum.* C'est le cas le plus fréquent.

zi (resp. *ji*) s'ajoute à *illos, illas* en fonction de datif, très fréquemment dans l'Ain, le Rhône, la Loire et la Saône-et-Loire, entre la rivière d'Ain et le fleuve de la Loire. Dans les Vosges, l'accusatif faisant fonction de datif en est toujours muni. On dit donc à Cercié (Rhône) :

i *lou zi* dónon ; cf. i *lou ómon* (ils les aiment)
 ale *le zi* dónon ; cf. ale *le ómon* (elles les aiment)
 i *lou zy* a dounó tour
 parle *lou zi* ; cf. amanne *lou* (amène-les).

On dit de même :

m. *lou zi*, f. *le zi* à Charentay, à Odenas, à Belleville, à Corcelles, à Dracé, à Saint-Étienne-les-Ouillères et à Saint-Lager dans le Rhône, à Marlieux dans l'Ain ;

m. *lo zi*, f. *lé zi* à Saint-Racho (S.-et-L.) ;

— *lu zi*, — *le zi* à Grièges (Ain) ;

— *lé zi*, — *le zi* à Chaveyriat, à Manziat, à Vandeins, à Montcet, à Curciat-Dongalon, à Saint-Jean-sur-Reyssouze, à Montrevel et à Saint-Martin-le-Châtel dans l'Ain, à Senaud dans le Jura ;

m. *lœ zi*, f. *le zi* à Lescheroux (Ain) ;

m. et f. *lé zi* à Urbize dans la Loire ; à Saint-Bérain, à Saint-Igny-de-Roche, à Vauban, à Vitry, à Ligny, à Rancy, à Oudry, à Sainte-Cécile, à Matour, à La Guiche, à Oudry, à Ameugny dans le dép. de Saône-et-Loire ; à Saint-Laurent, à Bussang, au Ménil, à Ramonchamp, au Thillot, à Brouvelieures, à Gérardmer ¹, à Châtel et à Uriménil dans les Vosges ;

1. Cf. *lé si* dans un texte cité par Jouve, *Coup d'œil sur les patois vosgiens*, p. 85, 86.

m. et f. **lzi**, qui à Uchizy (S.-et-L.) paraît être une réduction de *lé zi*;

m. et f. **lo zi** à Basse-sur-le-Rupt, à Saulxures ¹, à la Bresse, à Rouvres et à Neufchâteau dans les Vosges;

m. et f. **la zi** à Aillevillers ² dans la Haute-Saône; à Xertigny, à Bains, à Plombières, à Val d'Ajol ³ et à Raon-au-Bois dans les Vosges.

L'adjonction de *zi* paraît être quelquefois facultative : deus correspondants de Cercié (Rhône) emploient *lou zi*, un 3^e se contente de *lou*; même désaccord entre nos deus correspondants de Odenas (Rhône) et de Matour (S.-et-L.). *Zi* manque quelquefois à l'un des deus genres :

m. *lou*, f. *lé zi* à Quincié et aux Ardillats (Rhône);

m. *læ zi*, f. *le* à Saint-Julien-sur-Reyssouze (Ain);

ou après le verbe, comme à Saint-Jean-sur-Reyssouze, (Ain) :

i *lé zi* bayon,
parle *lé*,

et de même à Montrevel, à Saint-Julien-sur-Reyssouze, à Lescheroux dans l'Ain, à Matour (S.-et-L.), à Gérardmer, à Saulxures, à Basse-sur-le-Rupt et à Xertigny dans les Vosges. Ou bien au contraire c'est le pronom qui tombe et la particule qui subsiste, comme à Aillevillers (Haute-Saône) :

é *la zi* béyan,
pwèl *zi*,

à Châtel et à Uriménil (Vosges). Il arrive même que le

1. Adam donne *lausi*, *losi* pour Vagney, Saulxures, Ventron.

2. Cf. *la zi* dans un texte recueilli à Fougerolles par M. Passy (*Revue*, X, 6).

3. Cf. *la zi* à Val d'Ajol et aus Granges d'après M. Passy (*Revue*, V, 243, 247).

pronom tombe dans toutes les positions, laissant à *zi* seul, qui ne se confond pas avec le datif sing. *li* ou *i*, le soin de marquer le datif pluriel : à Saint-Julien-sur-Reyssouze (Ain), les vieillards disent encore *la ji*, *le ji* ou *la zi*, *le zi*, mais les jeunes gens réduisent ces formes à *ji*, *zi*¹. Il faut sans doute expliquer ainsi *ji* à Courtes (Ain), *zi* à La Chapelle-Thècle (S.-et-L.) et à Saint-Étienne-la-Varenne (Rhône).

Zi se joint aussi à *illi* employé pour *illorum*, mais seulement dans le voisinage immédiat de *illos*, *illas* + *zi*, sur les confins des arr. de Remiremont, de Saint-Dié et d'Épinal dans les Vosges, et dans quelques communes de l'Ain et de Saône-et-Loire; l'adjonction de *zi* rétablit la distinction du singulier et du pluriel, qui avait disparu à la suite de la substitution de *illi* à *illorum* :

S.	i li di	di li	i ly é polè
PL.	i li zi bèyo	pole li zi	i li zy é bèyi tor

à Bruyères (Vosges)². On trouve de même *li zi* à Charmois, à Épinal, à Tendon, au Tholy³, à Brouvelieures⁴, à Fremifontaine, à Mortagne et à Gérardmer⁵ dans les Vosges; au Miroir (S.-et-L.); à Marboz et à Vonnas dans l'Ain. *Li zi* se réduit à *zi* après le verbe à Moyemont (Vosges) :

i li zi bèyon, pôle zi.

Enfin *zi* s'attache assez fréquemment au successeur de *illorum*. C'est ainsi qu'on trouve :

1. D'après des renseignements recueillis par moi-même sur place.
2. *Li zi* à Deycimont d'après Adam.
3. *Lé zi* d'après Adam.
4. *Lé zi* d'après un 2^e corr.
5. D'après deux corr.; un 3^e donne *lé zi*; ajouter Gerbépal, Champdray et Rehaupal d'après Adam.

lo zi à Navilly (S.-et-L.), à Avillers, à Socourt, à Darney, à Ambacourt, à Mirecourt, à Remicourt, à Bleurville, à Remoncourt, à They, à Aroffe, à Châtenois, à Dommartin et à Barville dans les Vosges;

yo zi à Ainvelle, à Lamarche (*you zi* ap. verbe) dans les Vosges; à Igornay, à Bosjean ¹, à Authumes en Saône-et-Loire;

lou zi à Igé et à Romenay en Saône-et-Loire; à Coussey, à Landaville, à Mont et à Autreville dans les Vosges; à Froges, à Pontcharra, à Bernin, à Saint-Ismier, à Saint-Hilaire et à la Terrasse ² dans l'Isère; et dans quelques communes de l'Ain et du Rhône mentionnées plus haut, p. 203;

lour zi à Saint-Haon ³ dans la Loire;

low zi à La Buissière (Isère) ⁴;

lao zi à La Ferrière (Isère);

lœ zi à Sassenay, à Bourbon-Lancy, à Maltat, à Poisson et à Neuvy en Saône-et-Loire; à Pouilly et à Nandax (*le zi* ap. v.) dans la Loire; à Péronnas et à Saint-Jean-sur-Veyle dans l'Ain;

le zi à Saint-Pierre d'Allevard ⁵ (Isère), à Ambierle (Loire);

yœ zi à Mont-Saint-Vincent ⁶, à Antully ⁷, à Sevrey, à Savigny, à Cuiseaux, à Bosjean, aus Guerreaux, à Curdin, à Rigny, à Branges et à Vêrissey en Saône-et-Loire;

ye zi à Bruailles (S.-et-L.);

lu zi à Saint-Germain-du-Plain et à Ormes ⁸ en S.-et-L.; à Reyrieux (Ain), à Corcieux (Vosges).

1. D'après un 2^e corr. *yœ zi* avant verbe, *yo zi* après verbe.

2. *Lyou* d'après un autre corr.

3. Ou *le zi*.

4. *Lô* d'après un autre corr.

5. Après verbe *lao*, seul employé par un 2^e corr.

6. Aussi *yœ*.

7. Un 2^e corr. n'ajoute *zi* à *yœ* qu'après le verbe.

8. *Lœ* d'après un 2^e corr.

Comme lorsqu'il se joint à *illos*, *ɹi* manque quelquefois avant le verbe :

læ av. v., *læ ɹi* ap. v. à Issy-l'Évêque (S.-et-L.);

yæ — *yæ ɹi* — à Antully et à Épinac (S.-et-L.),

ou au contraire après le verbe :

læ ɹi av. v., *læ* ap. v. à Toulon-sur-Arroux (S.-et-L.);

yæ ɹi — *yæ* — à La Frette (S.-et-L.).

Dans quelques communes, *ɹi* n'apparaît que devant voyelle :

yæ donan

o *yæ ɹy* é doné

à Saint-Vallier (S.-et-L.). On trouve de même :

yæ — *lou ɹy* à Sennecey (S.-et-L.)

lo — *lo ɹy* à Navilly (S.-et-L.)¹

lu — *lu ɹy* à Belmont (Loire)

lou — *lou ɹy* à Pinsot (Isère)

li (< illi) — *ly* ou *lou ɹy* à Charnay (Rhône).

Enfin rappelons que dans quelques communes on emploie concurremment *illos* + *ɹi*, *illorum* + *ɹi*, *illi* + *ɹi*².

D'où vient cette particule *ɹi*? On songe tout d'abord à *ibi*, qui, comme on sait, a eu dans une partie de notre région une fortune si extraordinaire qu'il a parfois complètement supplanté les formes pronominales, issues de *illi* et de *illorum*. Au lieu de se substituer à *illorum*, n'a-t-il pas pu s'unir à lui et par suite aussi à *illos*, *illàs* et à *illi* là où ceus-ci s'emploient pour *illorum*? L'hypothèse se heurte à d'assez graves difficultés : il n'est guère vraisemblable qu'on ait senti le besoin de renforcer par l'adjonction d'un adverbe une forme pronominale de régime indirect, qui est presque

1. *Lo ɹi* aussi après verbe.

2. Voir plus haut, p. 203 sq.

toujours proclitique. Pourquoi la forme du pluriel serait-elle seule sujette à ce renforcement ? Jamais on ne trouve dans l'emploi de datif singulier ni *li xi*, ni *le xi*, *la xi* dans la région où *illum*, *illam* remplacent *illi*. S'il ne s'agissait que de (*illos*), (*illas*) + *xi* et de (*illi*) + *xi*, on pourrait croire que la nécessité de distinguer les cas ou les nombres, confondus par la disparition de *illorum*, a suffi à faire adopter *xi* ; mais *xi* s'ajoute aussi à *illorum* qui n'en avait nul besoin, et cela non seulement dans les départements des Vosges, de Saône-et-Loire, de l'Ain, etc., où (*illorum*) + *xi* pourrait être considéré comme une imitation du (*illos*) + *xi* du voisinage, mais encore dans l'Isère et ailleurs aussi¹, fort loin de la région où l'accusatif se substitue à *illorum*.

La répartition géographique des formes munies de *xi* suggère une autre hypothèse. Il est singulier que (*illos*) + *xi*, (*illas*) + *xi* ne se rencontrent que sur une partie de l'aire assez étendue où *illorum* a cédé la place à *illos* et à *illas* ; ils sont complètement inconnus dans les communes où *illum*, *illam* ont supplanté le sing. *illi*, comme *illos*, *illas* ont fait le plur. *illorum*. Dans les Savoies, dans le pays de Gex et dans le Bugey, où la substitution de l'accusatif au datif s'opère au singulier aussi bien qu'au pluriel, on ne recourt jamais à *xi* ; dans les Vosges au contraire où le datif sing. *li* persiste partout, l'emploi de *xi* au datif pluriel est général. Sur les bords de la Saône, où les formes avec *xi* se mêlent aux formes sans *xi*, de telle sorte qu'il est impossible de séparer nettement les aires des deux phénomènes, la présence de *xi* est toujours subordonnée au maintien de *li* : à Matour, où *li* persiste au sing., on emploie *lé xi* au datif pluriel ; dans des communes voisines, à Germolles et

1. Voir Meyer-Lübke, *Gram. des l. rom.*, II, § 83 *in fine*. La carte 761 de l'*Atl. ling.*, qui donne les représentants de *le leur* et non de *leur* seul, doit être à cause de cela consultée avec précaution.

à Tramayes, où *li* a disparu, remplacé par *le*, *la*, on s'en tient à *lé*.

Il semble donc que des formes comme *lo zi*, *lé zi* etc., soient dans un étroit rapport de dépendance avec *li*; c'est *li* qui a dû entraîner l'adjonction de *zi* à *lo*, *lé* etc., le *i* de *li* ayant été pris pour la désinence caractéristique du régime indirect. Là où *illos*, *illas* ont pris la place de *illorum*, *li* était la seule forme de datif qui subsistât; tandis que par son *i* il se distinguait nettement du régime direct *le*, *la*, les formes du pluriel *lo(z)*, *la(z)* étaient communes au régime direct et au régime indirect. C'était là une déclinaison trop compliquée, trop asymétrique pour qu'elle pût se maintenir sans changement; elle s'est simplifiée de deux manières, soit par la disparition de *li* remplacé par *le*, *la*, soit par l'adjonction de *i*, pris pour désinence caractéristique du datif, à *lo(z)* et à *la(z)*. Du système

S. Dat. *li* différent de l'Acc. *le*, *la*

PL. Dat. *lo(z)*, *la(z)* = Acc. *lo(z)*, *la(z)*

on est donc passé à :

S. Dat. *le*, *la* = Acc. *le*, *la*

PL. Dat. *lo(z)*, *la(z)* = Acc. *lo(z)*, *la(z)*

ou bien à :

S. Dat. *li* (= *l + i*) différent de l'Acc. *le* *la*

PL. Dat. *lo zi*, *la zi* différent de l'Acc. *lo(z)*, *la(z)*

Quant à *li zi*, qui n'apparaît que dans le voisinage de *lo zi*, *lé zi*, assez rarement d'ailleurs, il a été formé sur le modèle de ces derniers.

L. VIGNON.

NOTES LEXICOLOGIQUES¹

anthropométrie :

L'Anthropométrie (si vous me permettez d'inventer ce mot) a été depuis longtemps ma principale occupation, et j'y ai étudié sous de grands docteurs.

Sorbière à l'abbé Quillet, 12 novembre 1659, dans
*Relations, lettres et discours de M. de Sorbière sur
diverses matières curieuses*, Paris, 1660, p. 281.

canard :

« Nous appelons un canard, lui répondit Hector [Merlin], un fait qui a l'air d'être vrai, mais qu'on invente pour relever les faits-Paris quand ils sont pâles. Le canard est une trouvaille de Franklin, qui a inventé le paratonnerre, le canard et la république. Ce journaliste trompa si bien les encyclopédistes par ses canards d'outre-mer, que, dans l'*Histoire philosophique des Indes*, Raynal a donné deux de ses canards pour des faits authentiques. »

Balzac, *Un grand homme de province à Paris* (on est vers 1821), p. 372 de l'édition des *Œuvres complètes* de 1857.

conséquent :

Conséquent ne peut signifier que *conforme aux principes qu'on a établis*. Il n'y a encore que le peuple et

1. Suite ; voir la *Revue de Ph. fr.*, XVII, 291 ; XIX, 63, 74.

les marchands qui l'emploient dans un autre sens, et qui s'imaginent très bien parler, quand ils vous disent : c'est un objet *conséquent* ; pour dire qu'il est *important*, ou d'un prix considérable.

Geoffroy, *Année littéraire*, 1784, t. I, note de la page 158.

cyprerie :

Cyprières ou forêts, mot signalé par le *Mercur de France*, oct. 1758, p. 101, dans une analyse de la *Lettre du P. Vivier, écrite du « pays des Illinois »*.

Du fleuve à l'entrée des Cyprières, qui sont des forêts à plusieurs arpents derrière les habitations, il y a jusqu'à quinze pieds de pente... Pour pratiquer un moulin, il n'est question non plus que d'une ouverture à la rivière ; l'eau s'écoule dans les Cyprières jusqu'à la mer.

Lettre du P. Vivier, de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Compagnie. Datée des Illinois, 17 nov. 1750, dans *Lettres édifiantes et curieuses écrites des Missions étrangères*, t. VII, p. 94.

Cyprière, signalé parmi les quelques « néologismes proprement dits » de Chateaubriand, dans F. Brunot, chap. de la Langue dans Petit de Jubainville, *Langue et littérature française*, t. VII, p. 855.

départemental :

Le mot *départemental*, risqué par Rétif de la Bretonne... [dans un sens voisin de *provincial*].

Un Bourguignon, *Revue Européenne*, 1832, t. III, p. 34.

étrangeté :

L'éditeur... a été séduit principalement par un

charme *d'étrangeté* (qu'on lui passe cette expression étrange) répandu sur l'héroïne de cette histoire.

Gaspard de Pons, *Clotilde*. Paris, 1830. Avis de l'éditeur, p. 10.

faire la connaissance de :

« J'ai une extrême envie de faire connaissance avec le Président, j'aurais dit de faire *sa connaissance*, si le marquis ne me reprenait sans cesse de cette expression qu'il dit *allemande*. »

Lettre d'un des personnages (Français émigrés en Allemagne) dans Sénac de Meilhac, *L'Émigré*, Brunswick, 1797, t. IV, p. 24.

hostile, hostilité, etc. :

Il ne suffit donc pas qu'on dise *hostilité*, mais jusqu'à ce qu'*hostile*, qui ne se dit pas encore, ait passé devant, et qu'il ait obtenu le droit de bourgeoisie, il me semble que ce ne sera ni bien parler, ni bien écrire, que de se servir du mot *hostilement*.

Mercure galant, avril 1695, p. 8.

inmuable :

Tout inmuable qu'on le croyait, s'il est permis de se servir de ce terme...

Mercure galant, janvier 1682, p. 25.

Tout inmuable que vous m'avez cru...

Ibid., juillet 1682, p. 78.

majesté du peuple :

Ce sont les Anglais qui ont dit les premiers, *la majesté du peuple*, et ce seul mot consacre une langue.

Raynal, *Histoire philosophique et politique... des Européens dans les Deux Indes*. Genève, 1783, t. X, p. 263.

organisation, etc. :

De ces mots *organisation*, *ressort*, *réaction*, et beaucoup d'autres empruntés à la physique, dont les écrivains modernes font tant d'abus, et qui les rendent toujours secs et froids, et souvent obscurs.

Variétés du *Publiscite*, 13 nivôse an IX.

prophète du passé :

L'on préfère en Allemagne les tragédies historiques, lorsque l'art s'y manifeste comme *Prophète du passé*.

(*En note* : Expression de Frédéric Schlegel sur la pénétration d'un grand historien.)

M^{me} de Staël, *De l'Allemagne* (1810-1814), 2^e partie, chap. XVII.

Le véritable historien est donc, dans toute la force du terme, un prophète du passé. Le don de prophétie ou de divination s'applique donc en effet au passé comme à l'avenir.

Ballanche à M^{me} Récamier, début de 1825 ; dans *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de M^{me} Récamier*, t. II, p. 66.

L'homme des doctrines anciennes, le prophète du passé, vient de mourir...

Ballanche, *Essai de palingénésie sociale*. Prolégomènes, 3^e partie. Édition des *Œuvres*, Paris, 1830, t. III, p. 259.

Les Prophètes du Passé.

Titre d'un livre de Barbey d'Aurevilly, Paris, 1851.

Joseph de Maistre, le *prophète du passé*, — ainsi l'appelait Barbey d'Aurevilly.

J. Claretie, art. du *Temps*, 25 novembre 1904.

rossignol :

Plus tard Lucien apprit que ce sobriquet de rossi-

gnol était donné par les libraires aux ouvrages qui restent perchés sur les casiers dans les profondes solitudes de leurs magasins...

Un magnifique livre... qui se promène solitaire dans le désert des magasins, et que dès lors les libraires appellent ironiquement un rossignol.

Balzac, *Un grand homme de province à Paris*, p. 213 et 266 de l'édition des *Œuvres complètes* de 1857.

spleen :

Spleen. Σπλήν, δ. Splen. Rate. On le prononce *Spline*. Les Anglais ont pris ce mot des Grecs et l'écrivent Spleen. Ils s'en servent pour marquer une affection vaporeuse, une tristesse de l'âme, une sorte de consommation, ou toute autre langueur provenant d'une maladie de la rate. Les Français ont depuis quelque temps adopté ce terme pour exprimer les mêmes objets.

Feutry, *Les Ruines*, poème (1767), note à propos de l'emploi du mot *spleen* au troisième vers *Opuscules poétiques et philosophiques*. La Haye, 17p. 71, 72.

système :

M. de Sorbière raconte qu'il eut autrefois beaucoup de peine à faire résoudre un homme disert à lui permettre d'employer dans sa traduction de la Politique d'Hobbes le mot de *Système*, duquel il lui semblait que la force ne se pouvait pas exprimer en français sans circonlocution, non plus que celui de *Syntagme*. Cependant *Système* est demeuré : mais *Syntagme* n'a point encore passé les bornes du pays latin.

Vigneul-Marville, *Mélanges d'histoire et de littérature*. Paris, 1740, 4^e édition, t. I, p. 127.

transformer :

Serait-ce que le malheur transforme les hommes ?

Chateaubriand, *Essai sur les Révolutions* [écrit en 1796-7], dans l'édition de 1857, t. XI des *Œuvres*, p. 7.

En note : Le verbe *transformer* ne s'emploie guère absolument.

Remarque de Chateaubriand pour sa réédition de 1826.

F. BALDENSPERGER.

L'ALTERNANCE « PÈSE, PESONS¹ »

Dans ma contribution aus *Mélanges Brunot*, j'ai exprimé au sujet des verbes *peser*, *lever*, etc.², une idée qui peut se résumer ainsi : « *oi* (prononcé *wé*) et *ie* ont été au xvi^e siècle remplacés par *e* (æ) dans les verbes *peser*, *achever*, *lever*, *crever* et leurs composés. Après avoir dit : *je pese* (*pwéz* ou *péz*) on a dit *pæz* par analogie de *pesons* ; *pæz* est devenu de nouveau *péz* au xvii^e siècle. » Il est sûr que *je poise* s'est prononcé *pwéz* dès le xiii^e siècle ; il est sûr aussi que depuis le xiii^e siècle d'une façon accidentelle, et, au xvi^e d'une façon générale, à la cour et dans le peuple, *wé* est réduit à *é*, et que l'on prononce *péz* ; cette prononciation est attestée (Thurot, I, 375-76). Mais à côté de cette prononciation, il y en a une autre tout aussi attestée. A la fin du xvi^e siècle, Lanoue, le scrupuleux Lanoue, déclare

1. [J'avais proposé à M. Rosset d'expliquer cette alternance autrement qu'il ne le fait dans son article des *Mélanges Brunot* p. 440 et suiv. Il me semble qu'on passe phonétiquement de *il giète*, *il achève* à *il gète*, *il achève*, et de *il poise* à *il pwèse*, *il pèse*, et que l'analogie a, d'une part, changé *il liève* en *il lève*, d'autre part favorisé la graphie phonétique *il pèse*, alors que, dans les autres mots, *è* issu d'*oi* s'écrivait encore *oi*. A ces observations, M. Rosset répond par l'article que nous donnons ici.] L. C.

2. C'est par distraction que cette théorie a été appliquée au verbe *jeter*. Loin qu'on ait jamais prononcé *jæt*, on a au contraire, au xvi^e et au xvii^e siècles, parfois prononcé *jëtô*. (Thurot, I, 106).

(Thurot, I, 45-46) que dans *pese* la première syllabe se prononce comme dans *peler* avec *e* féminin ; en 1604, Duval, avocat au parlement de Paris, confirme son témoignage, et en 1644 Lancelot déclare que cette prononciation est provinciale. Sur la foi de ces trois témoignages j'ai cru que à côté de la prononciation régulière *pɛʒ* ou *pʷɛʒ* il en était apparu une autre ; la forme *pɛʒ* aurait été remplacée par une forme *pæʒ* née de l'analogie de *pèsons*, comme *couvre* analogique de *couvrons* avait remplacé *cuevre*. Puis pour expliquer que cette prononciation analogique ait disparu, et que *pæʒ* soit redevenu *pɛʒ* je faisais intervenir une explication phonétique : *æ* tonique devient *é*.

Ce qui est dit de *pæʒ* s'applique aussi aux autres verbes pour lesquels nous avons un témoignage explicite. Et pour les verbes dont nous ne savons rien de précis, mais qui auraient dû suivre la même évolution, je pensais que ou bien l'action analogique du radical atone n'a pas eu le temps de s'exercer ou bien si elle s'est exercée elle a passé inaperçue des grammairiens. Cette opinion était fautive ; j'ai généralisé trop vite quelques faits mal interprétés.

Aujourd'hui j'ai changé d'avis ; voici ce que je crois. Le témoignage de Lanoue, Duval et Lancelot reste valable ; on a prononcé *pæʒ*, *achæʷ*, *læʷ* etc. Mais je ne crois plus que cette prononciation soit due à la reformation du radical ; je crois que *pese*, *leve*, etc., se sont prononcés d'abord comme tous les autres verbes des mêmes catégories *pɛʒ*, *lɛʷ* ; dans tous ces verbes à alternance *é* tonique, *æ* atone, le radical atone n'a jamais été généralisé ; mais tandis que *jèt* (*jète*) *atèl* (*attelle*), etc., ne subissaient aucune altération, *pese*, *acheve*, *leve*, etc., transformaient *é* tonique en *æ* par assimilation phonétique ; dans tous les verbes dont nous parlent Lanoue, Duval, Lancelot, la voyelle *é* est suivie ou précédée de *p*, *v* ou *m*, consonnes labiales ; la consonne labiale a labia-

lisé la voyelle voisine, et *péz* est devenu *pæz*, *lév* est devenu *læv*, PHONÉTIQUEMENT, par un phénomène d'assimilation physiologique que j'observe quotidiennement dans la prononciation de mes étudiants, étrangers, et qui de plus est attesté au XVI^e siècle : *lèvre* rime avec *couleuvre* (Nyrop, I, p. 235, 2^e éd.), etc... Mais les verbes dont la voyelle tonique n'est pas dans cette situation particulière ont toujours conservé *é* et ne se sont jamais prononcés *æ* aux formes accentuées sur le radical.

Et ainsi rectifiée l'explication de ces formes me paraît plus solide; de plus, ces formes sont encore de bons arguments, peut-être, pour justifier la loi phonétique que je voulais démontrer.

Car cette forme *pæz*, *læv*, qui a existé, elle a disparu. Et pourquoi ? Ce n'est pas influence de l'écriture, car *e* peut se prononcer *é* ou *æ*; les écrivains ne mettaient pas d'accent et quand ils en mettent, ils nous avertissent, imprimeurs et auteurs, de ne pas nous y fier aveuglément (Thurot, I, 44). Donc l'écriture n'a pas pu empêcher que l'on prononçât *e* comme *æ* après l'avoir prononcé *é*.

Est-ce influence des grammairiens, toujours hostiles aux prononciations populaires, aux transformations spontanées ? C'est possible; mais remarquez que nous n'avons, à ma connaissance, aucune condamnation précise de *pæz*, aucune prescription pour qu'on prononce *péz*. Lanoue déclare seulement que *pœz* est une faute provinciale; il constate qu'à Paris cette prononciation a disparu : nous ne voyons pas que personne l'ait condamnée et fait disparaître.

C'est plutôt encore transformation naturelle; *leve* prononcé *læv* est devenu *lév*, parce que *æ* ne pouvait pas porter l'accent tonique principal.

Cette forme *læv* une fois créée avait double raison de vivre; d'abord une raison phonétique, celle qui l'avait fait

naître ; ensuite une raison analogique : les radicaux du présent étaient unifiés ; le verbe *lever* devenait un verbe régulier à radical invariable. Toutes ces raisons si fortes en d'autres cas ont été ici impuissantes. Elles étaient combattues par une tendance plus puissante : *æ* était à la fin du xvi^e siècle un son désormais trop faible pour porter l'accent ; l'assimilation phonétique et morphologique n'a pu maintenir *læv* ; *æ* tonique est devenu *é*. Et *læv* redevient *lèv* précisément à l'époque où *chante je*, qui n'avait jamais été *chanté-je* auparavant, devient cependant *chanté-je*. Cette coïncidence dans la date n'est-elle pas pleine de sens ?¹

TH. ROSSET.

1. [Je ne pense pas que « *læv* » soit redevenu « *lèv* ». Je crois que les deux formes ont coexisté, et que la plus ancienne des deux a fini par triompher, peut-être d'ailleurs pour la raison indiquée par M. Rosset. Notez cependant que *æ* supporte vaillamment l'accent dans « regardez-*le* »]. — L. C.

C'est le seul cas où *e* féminin soit resté tonique et il n'y a pas longtemps que *æ* supporte cet accent sans faiblir ; à l'Académie au xvii^e siècle on entendait *è* ou *é* ; vers 1690 l'Académie a dû donner une règle pour la prononciation de ce *le*, et ce n'est que depuis le xviii^e siècle que cette règle a été suivie.

COMPTES RENDUS

MADELAINE. — *Au bon vieux temps*. Paris, Champion.

M. Madelaine, instituteur à Montchamp (Calvados), donne à ses collègues de l'enseignement primaire un exemple qui mérite d'être signalé.

A maintes reprises MM. les Instituteurs ont été invités et encouragés à profiter de leurs loisirs extra-scolaires pour observer les mœurs, pour relever les traces des anciens usages, pour dresser les monographies populaires de leurs villages. Je ne me rappelle jamais sans une satisfaction profonde le concours dévoué que j'ai rencontré naguère auprès d'eux lorsque j'étudiais les parlers normands. M. Madelaine, que je connaissais déjà de longue date, m'offrit spontanément sa collaboration. Il publia dans la *Revue des Parlers populaires* une intéressante liste de mots patois relevés dans des documents écrits du XVIII^e, du XVII^e et même du XVI^e siècle, et puisés aux archives des communes voisines. Très connu et estimé, il avait obtenu des paysans qu'ils lui confiassent d'antiques papiers de familles qui, joints aux pièces officielles, formaient des liasses de documents. Lui qui n'avait pas la moindre notion de la paléographie, apprit à lire en quelques mois les écritures les plus négligées. Il passait les nuits, se perdait la vue à déchiffrer. Au bout de peu de temps il posséda, sur sa région, les renseignements les plus complets, de première main.

Il ne s'en tenait pas là.

Rien de ce qui touche à la vie paysanne ne lui restait étranger. Il notait, il provoquait au cours des longues veillées d'hiver,

les récits des contes de fées et des légendes de bonnes femmes, particulièrement répandus dans ce coin perdu de Normandie.

C'est alors que lui vint l'idée du livre qu'il publie aujourd'hui¹.

Je n'ai pas grande compétence pour juger de cette contribution au folk-lore. Elle n'a pas échappé à l'attention de mon éminent confrère, M. Paul Sébillot, qui a dit ailleurs le bien qu'il pense de ce livre de bonne foi.

Il y a là, pour les folk-loristes, une mine de documents sur les lieux hantés, sur les meutes, les revenants, les marchés avec le diable, les sabbats et les spectres, sur les « laitiches », les « chabrettes » et les lutins. Ajoutons-y quelques vieilles chansons avec les airs notés.

Les dialectologues y trouveront à glaner. Toutefois, plus d'un équivalent patois trop connu est mentionné au bas des pages, sans avoir mérité cet excès d'honneur. De plus, en vue sans doute de mieux indiquer la physionomie des mots, l'auteur, par une graphie arbitraire, les a parfois rendus méconnaissables, tels le « su-f-ill-et » (phonét. *süfflê*), et « ill-amber » (phonét. *lâbbê*), fr. « sifflet » et « flamber ».

On pourrait éviter, enfin, de proposer certaines étymologies rien moins que prouvées, de rapprocher, par exemple, le lat. « mons amictus(?) » et le nom de lieu « Montamy ».

Ch. G.

Les Hôtes de Nantes en 1598. Le Prince des Sots, par René Blanchard, archiviste de la ville de Nantes. Vannes, 1906, in-8 de 44 pp.

D'après la liasse des Archives communales de Nantes, HH 38, l'auteur cite des lettres patentes de Henri IV, datées de Nantes du mois d'avril 1598, nommant Nicolas Joubert, sieur d'Angou-

1. *Au bon vieux temps*. Récits, contes et légendes de l'ancien Bocage normand (vingt airs notés). Caen. Delesques (en dépôt chez Champion, Paris, 5, quai Malaquais).

levant, visiteur et auneur de toile. La Municipalité de Nantes s'opposa à la création de cet office et le 16 mai 1600, Angoulevant recevait 10.000 écus en indemnité de sa charge, supprimée pour la commodité des Nantais : la cause de la ville de Nantes ne fut définitivement gagnée que le 15 mars 1608.

L'identité de ce personnage est donnée ainsi, par-devant notaires, le 24 mai 1607 : « Nicolas Joubert, sieur d'Angoulevant, valet de chambre du roy, prince des Soz et premier cheff de la Sotize en l'Isle de France, demeurant à Paris, rue du Cocq, paroisse de Saint-Germain de l'Auxeroys ». Ce travail prouve une fois de plus comment les archives illustrent l'histoire littéraire.

P. C.

Ferdinand BRUNOT. — *Histoire de la langue française*, t. II, *De la Renaissance à Vaugelas* (Paris, Colin, 1907). — Cet ouvrage, qui est une refonte et non pas une simple réimpression des chapitres rédigés par l'auteur pour l'Histoire de la Langue et de la Littérature française de Petit de Julleville, est un « livre de fond » de premier ordre, mais il a aussi toute l'utilité pratique d'un manuel excellent, qui sera sans cesse feuilleté par les étudiants en philologie française. Il sera désormais impossible d'entreprendre une étude un peu étendue sur l'histoire de la phonétique, de la morphologie, de la syntaxe ou du vocabulaire français, sans y recourir et s'y référer ; et tout en servant de point de départ aux recherches nouvelles, il apporte assez de faits et de vues générales pour se suffire à lui-même dans l'état actuel de la science philologique.

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA « REVUE »

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

E. BOURCIEZ. — *Précis historique de phonétique française* (3^e édition, Paris, Klincksieck, 1907). — Chaque nouvelle édition de cet excellent petit livre marque un progrès sensible. Il va sans dire qu'il reste encore des points controversables. Je continue à croire (voir notre *Revue*, XVII, p. 205) qu'on ne peut pas dire que l'yod de *tr* provenant de *c* se soit *changé* en *s* ou *ch*. Je n'admets pas non plus que la prononciation *fi*ls, *mæ*urs, avec un *s* sensible, soit « de date récente » (§ 160, remarque I). Ce qui est récent, à mon avis, c'est la prononciation affectée *fi*, *mæ*ur, amenée par la rime. Voy. notre *Revue*, XIV, pp. 93-94.

TORSTEN SÖDERHJELM. — *Die Sprache in dem Altfranzösischen Marlinsleben des Péan Galigneaus aus Tours*, thèse (Helsingfors, Centraldruckerei, 1906, 183 pages in-8).

WALTER MORRIS HART. — *Ballad and Epic, a study in the development of the Narrative Art* (11^e vol. des *Studies and Notes in Philology and Literature*; Boston, Ginn and Company, 1907). — A noter le chapitre sur le *Roland*.

Edmond HUGUET. — *Petit glossaire des classiques français du XVII^e siècle* (Paris, Hachette, 1907, VIII-410 pages). — Ce volume contient les mots et les sens qui ont vieilli depuis le XVII^e siècle, avec des définitions empruntées aux dictionnaires du temps et

des exemples caractéristiques. Il est intéressant à lire pour tout le monde, et il sera d'un grand secours aux élèves des classes supérieures de nos lycées et aux étudiants des Facultés. A noter que dans les meilleurs dictionnaires de notre temps, les sens vieilliss sont loin d'être suffisamment distingués des sens actuels, et les étrangers s'y trompent souvent.

E. PORTAL. — *Letteratura provenzale, i moderni trovatori* (Manuel Hœpli. — Milan, Hœpli, 1907, xvi-221 p.). — Ce manuel, dédié à Frédéric Mistral et orné de son portrait, contient, après une introduction sur la littérature provençale du xiv^e au xix^e siècle, un historique du mouvement félibréen avec de bonnes biographies des principaus félibres. Il se termine par un appendice sur les chants populaires de la Provence.

LOUIS THUASNE. — *Rabelais et Villon* (Paris, Champion, 1907. — Extrait de la *Revue des bibliothèques*). — Étude intéressante, consacrée aux principaus rapprochements que provoque la lecture des œuvres de Villon et de Rabelais.

LOUIS DELARUELLE. — *Guillaume Budé* (Paris, Champion, 1907, xl-277 pages in-8). — Ce livre très soigné, dédié à Pierre de Nolhac, est orné de deus fac-similés : le frontispice du Recueil d'Apophtegmes (Manuscrit de l'Arsenal) et un fragment d'une lettre autographe de Budé à Lascaris. C'est la première partie d'un ouvrage d'ensemble où l'auteur « voudrait étudier Guillaume Budé et, à l'occasion, l'humanisme de cette époque ». Notons, au point de vue de l'histoire de la langue, les remarques curieuses sur la langue des *Apophtegmes*, et l'Appendice II, qui contient des extraits du manuscrit de l'Arsenal, et une étude des manuscrits et des éditions du Recueil d'Apophtegmes.

PIERRE CHAMPION. — *Le manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans*, ouvrage orné de 18 fac-similés (Paris, Champion, 1907; 89 p. in-8). — M. Champion établit avec beaucoup d'ingéniosité que le ms. fr. 25458 de la Bibliothèque Nationale est le ms. autographe de Charles d'Orléans. « Le poète y a fait copier ses premières œuvres, les a relues et corrigées, a transcrit.

soigneusement de sa main ses propres compositions et toujours en les perfectionnant. Les manuscrits qui comprennent tout l'œuvre de Charles d'Orléans dérivent du ms. 25458, mais les scribes de ces mss., comme les derniers éditeurs, n'ont pas su lire le livre du poète : leurs copies ne nous présentent que des transcriptions page par page ; ils n'ont pas cherché à reconnaître les différentes époques poétiques marquées par les surcharges des écritures ; ils n'ont pas même su distinguer la forme rythmique des différentes pièces et leurs méprises sont continuelles sur la nature des rondeaux et des chansons... Ce texte doit être la base de l'édition claire et élégante de celui qui fut un artiste aimable et soucieux de perfection. »

Neuphilologische Mitteilungen d'Helsingfors, nos 7-8 de 1906 et 1 à 4 de 1907. — Nous signalons particulièrement dans ces numéros les articles suivants : J. Poirot, *Sur l'enseignement de la prononciation française dans les écoles* (l'o de *pot* n'est ouvert que dialectalement) et *Sur la prononciation et le groupement des voyelles en français*. — Comptes rendus de la thèse de Nicolin sur les *Expressions figurées d'origine cynégétique en français*, des *Exercices pratiques et méthodiques de prononciation française* par A. Zünd-Burguet, et du tome II de l'*Histoire de la langue française* par F. Brunot. — Artur Långfors, *Un dit d'amour* (Bibl. Nat. f. fr. 1634), édition annotée, et *Un nouveau manuscrit français du Tractatus de placentia beatae Mariæ Virginis*.

A. BAYOT. — *Fragments de manuscrits trouvés aux archives générales du royaume de Belgique* (Extr. du tome IV de la *Revue des Bibliothèques et Archives de Belgique*). — *Fragments d'Aspremont*, des *Vers de la Mort*, du *Roman de Troie*, du *Lancelot en prose*, et d'un dictionnaire médical arabe-latin. Avant de les rendre à la pais des archives, M. Bayot a fait œuvre utile en « dressant leur fiche complète d'état civil. »

Le même. — *Fragments de manuscrits trouvés aux Archives générales du royaume* [de Belgique], 2^e notice (39 p. extr. de la *Revue des bibliothèques et archives de Belgique*). — Nous avons là des extraits importants de *Raoul de Cambrai*, du roman

en vers de *Baudouin de Flandre*, et une quarantaine de vers d'une chanson de geste inconnue du XIII^e siècle.

Wilhelm MEYER et Albert STIMMING. — *Wie Ludwig IX d. H. das Kreuz nahm, altfranzösisches lied in Cambridge*. (Extr. des comptes rendus de l'Académie de Göttingen, 1907.)

J. ANGLADE. — *Les troubadours à Narbonne*. (Extr. des *Mélanges Chabaneau*, qui viennent de paraître.)

Daniel FRYKLUND. — *Les changements de signification des expressions de « droite » et de « gauche » dans les langues romanes et spécialement en français* (Upsal, 1907, Almqvist et Wiksell, vi-165 p. in-8). — Encore une thèse intéressante, bien ordonnée et bien écrite en français, qui nous vient d'Upsal.

Pierre Aubry. — *La musique et les musiciens d'église en Normandie au XIII^e siècle* (Paris, Champion, 1906, 57 p. in-4). — Cette plaquette de luxe, avec textes musicaux et reproduction de curieuses miniatures, intéressera les médiévistes et les musiciens. La matière en est fournie par le célèbre *Journal des Visites pastorales* d'Odon Rigaud, archevêque de Rouen au XIII^e siècle, que M. Aubry commente savamment.

Le même. — *Recherches sur les « Tenors » français dans les motets du XIII^e siècle* (Paris, 1907, Champion, 40 p. in-4). — Dans cet ouvrage, avec musique notée et transcrite, l'auteur cherche l'origine de quelques tenors français du célèbre manuscrit de Montpellier, pour tenter ensuite leur identification avec certains textes empruntés à notre littérature lyrique du même temps. « Nous avons pensé, dit-il, qu'il n'était pas impossible de reconstituer, par un rapprochement de quelques textes littéraires sans musique et de quelques textes musicaux sans autres paroles que trois ou quatre mots d'*incipit*, l'ensemble poétique et musical de plusieurs vieilles chansons françaises, familières aux contemporains de saint Louis, mais qui, sous leur forme originale, semblaient devoir être perdues pour nous. »

Le même et A. GASTOUÉ. — *Recherches sur les « tenors » latins dans les motets du XIII^e siècle* (Paris, 1907, Champion, 20 p.).

— Cette étude sur les tenors liturgiques, venant compléter l'ouvrage ci-dessus sur les tenors en langue vulgaire, nous montre, saisie sur le vif, la façon d'écrire le motet au temps de saint Louis.

Maurice SOURIAU. — *Moralistes et poètes* (Paris, 1907, Vuibert et Nony, xi-303 p. petit in-8). — L'auteur rassemble dans ce livre quelques articles de revue, qui ont été presque tous, sous leur forme première, des leçons d'Université. On y trouve bien ce que M. Souriau considère comme caractéristique de la science française au début du xx^e siècle, un juste équilibre entre les tendances de l'ancienne critique, qui cherchait le brillant aux dépens de l'exactitude, et la méthode de l'école nouvelle, qui sacrifiait un peu trop l'art à l'érudition, l'intérêt à la documentation. Nous signalons particulièrement les chapitres sur le Jansénisme des *Pensées* de Pascal, sur la versification de Lamartine, et sur le romantisme jugé par Alfred de Vigny.

L.-V. GOFFLOT. — *Le théâtre au collège, du moyen-âge à nos jours*, avec une préface de Jules Claretie (Paris, 1907, Champion, xix-336 p. in-8). — Ce livre utile et neuf, orné de nombreuses illustrations, avec, en appendice, de curieuses reproductions de programmes d'anciens collèges français et du Cercle français de Harvard, comprend les chapitres suivants : I. L'Université au moyen-âge — II. Les écoliers, les clercs et le théâtre. — III. La renaissance et le théâtre scolaire en France. — IV et V. Les jésuites et le théâtre. — VI. La fin du théâtre de collège en France. — VII. Le théâtre à Saint-Cyr. — VIII. Le théâtre scolaire français en Amérique.

Ch. GUÉRY. — *Guillaume Alexis, dit Le bon moine de Lyre, prieur de Bucy* (Paris, Champion, 1907, 133 p. in-8).

Lazare SAINÉAN. — *L'argot ancien, 1455-1850* (Paris, Champion, 1907, vii-350 p. petit in-8). — L'auteur étudie, avec toute la précision que peut comporter le sujet, les éléments constitutifs de l'argot ancien, ainsi que ses rapports avec les langues secrètes de l'Europe méridionale et avec l'argot moderne. Cette

étude, purement linguistique, est la première qui traite de l'argot dans son développement chronologique.

A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX. — *Essai de grammaire [savoisienne], 1^{re} partie, du nom au verbe* (Annecy, imprimerie Abry, 1907, 35 p. extr. de la *Revue savoisienne*). — Notre collaborateur M. Désormaux a mis au point, avec sa conscience et sa modestie habituelles, des notes grammaticales d'A. Constantin, mais en complétant par ses recherches personnelles le chapitre du pronom, qui n'était qu'à l'état d'ébauche. Nous n'avons là que la première partie de cette petite grammaire. La deuxième partie traitera du verbe et des mots invariables.

Émile PICOT. — *Les Français italianisants au XVI^e siècle*, t. I (Paris, Champion, 1906, xi-381 p.). — Parmi ces Français italianisants figurent Claude de Seyssel, Marguerite d'Angoulême, Rabelais, du Bellay, Montaigne. Comme le dit fort bien M. Picot, les notes recueillies sur les Français qui se sont essayés dans la langue de Pétrarque sont propres à montrer quelle influence a exercée sur nos compatriotes l'éducation italienne. Cette importante publication est une partie du grand ouvrage que l'auteur a entrepris sur l'histoire de la littérature italienne en France au XVI^e siècle.

Em. CHATELAIN. — *Les secrets des vieilles reliures* (Paris, Champion, 1906. Extr. de la *Revue des Bibliothèques*). — En faisant réparer les reliures des incunables du commencement du XVI^e siècle appartenant à la Bibliothèque universitaire de Paris, M. Châtelain a trouvé un certain nombre de « plats » formés par la superposition de feuillets imprimés, et quelques-uns de ces feuillets offrent un véritable intérêt. On en jugera d'après les extraits de textes français, textes latins et textes liturgiques, donnés et commentés par M. Châtelain.

Le Propriétaire-Gérant, H. CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

NOTES ÉTYMOLOGIQUES

(1) Fr. *able*.

Voici l'article du Dictionnaire Général sur ce nom de poisson :

[ÉTYM. Du lat. pop. **ābulum*, petit poisson blanc, diminutif de *albus*, devenu *ablu*, *able*¹ d'où par réduction *able*].

Je crois que le développement phonétique a été tout autre.

La dissimilation a fait disparaître le premier *l* d'**ābulum* dès l'époque latine. On en voit la preuve dans divers dérivés romans. **Albūla* n'a pu donner l'it. *avola*² (*alburnus*, *alburnellus*), que si déjà anciennement on avait **ābūla* [cf. *tābūla* > it. *tāvola*). *Avelle* (Littre), nom de l'ablette, représente **abella* pour **albella*. On peut aussi comparer l'it. *aburno*, l'esp. *aburno*, noms de l'able avec l'it. *alburno*, *alborella*, etc.

Je préférerais donc dire :

ABLE³ [ÉTYM. Du lat. pop. *abūlum* (par dissimilation, pour *albulum*) petit poisson blanc. Cf. *sābūlum* > sable].

1. L'astérisque manque à ces deux formes. D'autre part *albulus*, adj., est attesté.

2. Pour it. *avola*, *alborella*, v. Günther, *Study of Fishes*, Edinburgh, 1880, p. 604. — Pour it. *aburno*, *alburno*, Dict. de Duez, fr.-it., éd. 1659, à *able*. — Pour esp. *aburno*, Oudin, *Nomenclature françoise et espagnole*, Paris, 1647, p. 74. — *Alburnus* est dans Ausone.

3. Tous les dérivés français — *ablat*, *ablenne* (cf. angl. *ablen*), *able-*

(2) V. fr. *mas*.

On est amené à constater l'existence en latin d'une forme de type adjectif, **matteus*¹, -a, -um, qui a donné naissance à deus substantifs, **matte-us*, -um, d'une part, d'où l'it. *mazzo*, **mattea*, d'autre part, d'où l'it. *mazza*. L'it. *mazzo*, l'espagnol *mazo*, le portugais *maço*, qui représentent phonétiquement **matteum*, ont tous les trois le sens de (a) *maillet*, (b) *botte*, *paquet*.

En français on s'attendrait à **maz*, **mas*, et je ne crois pas qu'on ait encore indiqué de façon certaine qu'il ait existé. Certains articles de Godefroy permettent cependant de le croire.

En effet on a :

3 *MAS*, *mace*, s. m., semble être synonyme de *massif*, à l'appui duquel deus exemples² ; le premier de l'an 1500, emprunté, dans les Archives du Finistère, à un document se rapportant à la famille Barbier de Lescoet, semble indiquer une partie de l'autel où serait posé l'écusson familial ; l'autre, tiré de l'inscription du calvaire de Plougastel-Daoula est encore plus vague. On voit qu'il n'y a rien à tirer de ces deus exemples. Mais il y a ensuite un article

MAE, s. f. ?

ret, *ablet* (cf. angl. *ablet*), *ablette*, *ablière* — remontent à **abūlum*. — D'autre part, certains mots dialectaux remontent à *albulum*. Voir Rolland, *Faune populaire*, iii, 140, notamment *auble*, s. f. (Neuchâtel), qui représente exactement *albula*. — Voir encore ce que M. A. Thomas dit d'*auvelle* dans ses *Essais de Philologie française*, pp. 22-3.

1. Cf. le nom de Caius ou Cnaeus *Mattius* ou *Matius*, écrivain du I^{er} siècle avant J.-C.

2. (a) Et a ceste moictié au *mas* du dict aultier sera posé semblablement les armes de...

(b) Ce *mace* fut achevé en l'an 1602.

avec ce seul texte :

Le maistre carpentier demande xxviii. s. pour avoir fayt et livré les deux *maes*, leur brocques de fer avec les testes d'iceulx pavillons. (1467, Lille, ap. La Fons, Gloss. MS., Bibl. Amiens).

Il n'y a rien dans cet extrait qui puisse faire supposer que le mot en question soit féminin, comme le dit Godefroy, ni pour qu'on admette une forme du singulier *mae*. Il nous semble raisonnable de croire provisoirement que *maes* est pour *mes* ou *mais*, que c'est une forme du Nord de la France (noter la provenance du document) équivalente à un **mas* possible du francien, que ce mot indique un maillet ou autre objet analogue et que les « *brocques* » dont parle l'extrait se rapportent à une partie ferrée de l'instrument.

Quoi qu'il en soit, qu'on se donne la peine de lire dans Godefroy un troisième article :

4. MES, s. m., sorte de pioche ou de hache,
avec les deus exemples suivants :

Li escuier en sont es murs alé,
Fierent de *mes* et de pis acéré.

[Girart de Viane, p. 119. Tarbé.]

Sy ne s'en doit rien jeter dehors qui rend fruit ;
mais qui sterile est et mauvais, tronchonner par
mes [G. Chastellain, Deprécat, pour P. de Brézé,
vii. 60 Kerv.].

Il est évident que le sens *massue*, *maillet*, *mailloche*, ou un autre analogue, conviendrait parfaitement. Je ne sais pas quelle est la provenance des Manuscrits que Tarbé a employé pour son édition de *Girard de Viane* ; mais pour le second extrait, il est d'origine septentrionale, Georges

Chastellain étant né dans le comté d'Alost. Il est donc admissible que *mes* (pour **mais*) est une graphie septentrionale¹ et il semble probable qu'elle représente le latin **matteum*.

J'ai d'ailleurs trouvé un exemple tout à fait probant dans *Otinel* (éd. Guessard & Michelant, Paris, 1858, p. 26), aus vers 742-4 :

Desus le pont estoit Karles li ber,
A *max* de fer a fet les puelz piler,
A fortes bandes l'a fet mult bien fremer.

Le mot *mas* existe toujours dans les dialectes de la France; *mas* (s. m., botte) se trouve dans le niçois²; *mas* (s. m., massue ou gros maillet qui sert à enfoncer les coins dans le bois) survit dans le haut-manceau³.

(3) Fr. *nabit*, *navet*.

Le latin *napus*, navet (dans Columella, Palladius), a eu les dérivés suivants :

napum > it. *napo*, *navo*, sard. *napu*, esp. et port.

nabo, prov. *nap*, *na*, v. fr. *nef* = navet.

**napa* > sard. *napa*, esp. *napa* = navet.

napina = carré de navets (Columella) > esp. *nabina*, graine de navets; poit. *nabine*, *navine*, navet, semis de navets, d'où *nabiner*, cueillir des navets (Lalanne, Gloss. Poit.); ardennais *nabine*, champ de navets.

**naponem* > it. *navone*, 1. navet; 2. lourdaud, sot. (Pour ce dernier sens, cf. fr. navet, betterave), milan. *navon*, fr. *navon* (Dict. franç. flam. de G. Meurier, 1584), navet.

1. Cf. *messuelle* (Godefroy à l'art. *maquele*) de Jacques d'Amiens et *maissier* (Ex. de 1373 dans Godefroy à *massier*).

2. *Essai d'un Dictionnaire Niçois, François, Italien*, par l'abbé J. P., Nice, 1894.

3. *Vocab. du Haut Maine*, par de Montesson, 2^e éd., 1859.

**napellum* > it. *napello*, variété d'aconit ; fr. *navel*, *naveau*, navet.

sans doute aussi :

**naparia* > esp. *naberia*, ragoût, soupe de navets ;
v. fr. *navière* (Ex. de 1369 dans Godefroy), champ
de navets ;

et enfin :

**NAPICĒA* > esp. *nabiṣa*, port. *nabiça*, petit navet ;

**NAPŌCĒŪM* > v. prov. **nabotz* ; d'où fr. *nabot* (voir
note suivante) ; normand *navot*, navet ;

**NAPŪCĒA* > poit. *nabuce*, *navuce*, semis, feuilles de
navets, d'où *nabussae* (Lalanne, Gloss. Poit.), cueil-
lir des nabuces, Haute-Loire *nabusseau* (Littré),
variété de navet.

La constatation de l'existence de dérivés de **napiceus*, **napōceus*, **napūceus* me fait pencher en faveur de **napīcĕŭm* comme primitif du franç. *navet*, sans pouvoir à mon regret en apporter des preuves définitives. J'ai essayé ici même (vol. xx, 198) de montrer que *chevet* était tiré de **capīcĕŭm* ; mais pour *chevet* à côté des mots *chevete*?, *chevetel*, etc., formés après qu'*ex* eut été graphié *-et* et identifié avec ce suffixe, j'avais à ma disposition la série parallèle mais formée antérieurement *chevece*, *chevecel*, etc., qui permettait de voir clair dans la question. Pour *navet*, il ne reste, à ma connaissance, que des formes du premier type : *navette* (attesté depuis 1323 : Godefroy), v. fr. *navetel* (Ex. dans Godefroy), *navetière* (Ex. de 1630 dans le Dict. franç. flam. de Waesberghe). Cependant l'esp. *nabiṣa*, le port. *nabiça* d'une part, les formes dialectales *navot*, *nabuce*, *navuce*, *nabusseau* sont là pour fortifier mon hypothèse. Il n'en reste pas moins que les plus anciennes formes du vieus provençal (*nabetz*) et du vieus français (*navex*, *naves*

dans Godefroy, tous deux au pluriel) ne permettent pas une solution certaine.

Il semble bien que le *nabit* (= sucre candi pulvérisé) du Dictionnaire de Trévoux (éd. 1771) doit trouver sa place ici. Au même sens on trouve les graphies *nabi* (Lacombe, Dict. du vieux langage françois, 1766), *nabis*. Le *b* fait penser à une origine provençale (**nabitx* < **napīcēūs*?). M. Lévy (*Provenzal. Suppl.-Wörterbuch*) a trouvé un v. prov. *nabet* (**nabetx* < **napīcēūs*) ayant la signification du fr. *nabit*. Puisqu'on extrait le sucre du navet et que le sucre candi est le produit de la cristallisation de ce premier sucre, il n'y aurait pas de difficulté sémantique.

Pour terminer, je transcris l'article *nabis* du *Glossaire botanique, languedocien, latin, français de l'arrondissement de Saint-Pons* (Hérault), de Melchior Barthès, Montpellier, 1873 :

NABIS. Collet ou nœud vital : c'est le point ou la zone de démarcation entre la racine et la tige, et d'où part le bourgeon de la tige annuelle dans les plantes vivaces. — Lorsque, pour les besoins culinaires, nos habiles ménagères veulent conserver les navets, elles en enlèvent le *nabis*. Le bourgeon ne pouvant végéter et se développer, ce qui n'arriverait qu'au détriment de la racine, celle-ci, au lieu de devenir flasque, sèche et fibreuse, reste ferme, succulente, aromatique. — La suppression du *plateau* facilite également la conservation des oignons.

Ici, pas de doute possible, *nabis* dérive de **napīcēūs*. Il sera intéressant de comparer les dérivés de *rapīcēūs* (de *rapum*, rave; écrit *rapicius* et employé comme adjectif dans Caton l'agronome) : lomb. *raviša*, foglia di rapa, piem. *ravissa*, venit. *ravisse*, la pianta della rapa dopo

toltone il bulbo (v. Salvioni, *Postille italiane al vocabolario latino-romanzo*, Milan, 1897).

(4) Fr. *nabot*, *nabote* ; v. fr. *nabe*, *nabotin*, *nambot*, *nimbot*, *rabot* ; fr. dial. *aboui*, *nabouit*, *nabucher*, *nabusser*, *rabot*, *rabote*, *rabotin*, *rabotine*.

Nabot, au sens de personne de très petite taille, est, selon le Dictionnaire Général, d'origine inconnue. Le féminin *nabote*, *nabotte* est attesté par Cotgrave.

Nabot, par son *b*, fait partie, comme *cabot*, *rabot*, *sabot*, de la série de nos emprunts méridionaux. Le *b* du provençal trahit un *p* de la langue primitive.

Comme *cabot* < v. prov. *cabotz* < l. **capōcēūs* tiré de **capum*, *nabot* devra remonter par un v. prov. **nabotz* à un lat. **napōcēūs*, dérivé de *napum*, navet. Pour le féminin *nabote*, dû au sentiment que l'emprunt se terminait par le suffixe *-ot*, on pourra comparer *cabote*, et v. Rev. de Phil. franç., XX, 115-6, 248, 250.

Comment *nabot*, nain, s'expliquera-t-il par l'idée de navet ?

Ce qui m'a conduit à admettre cette étymologie, c'est le même sens attribué au mot *rabot* :

(a) dans Godefroy qui donne cet exemple tiré de Gautier de Coinci :

... d'un rabot

Qui n'est pas graindres d'un cabot...

et qui ajoute *rabot* = nabot dans la Suisse romande.

1. Le *Dict. d'étym. fr.* de Schéler dit : *nabot*, v. f. *nimbot*, du v. nord. *nabbi*, bosse, nœud ; d'après d'autres, avec moins de probabilité du l. *napus*, navet. — Körtling, *Lat. Rom. Wört.*, 2^e éd., 1901, à l'art. 6434, altn. *nabbi*, Knorren, Zwerg (auch in letzterer Bedtg. schon im

(b) dans le *Dictionnaire Berrichon* de Jean Tissier, Paris, 1884, qui donne :

rabote, qui a le corps court et arrondi. *Une petite rabote.*
rabolin, rabotine, qui a le corps court et arrondi.

La coïncidence est assez singulière pour faire croire que *rabot* correspond à un hypothétique **rabotz* du v. provençal qui remonterait à **rapōcēūs* tiré lui-même de *rapum*, rave.

Ce sera en partant de *rave*, *navet*, au sens de « corps court et arrondi » qu'on sera arrivé à celui de « nain au corps arrondi » qu'ont eu *nabot*, *rabot*.

Un mot sur *nambot*, que Cotgrave traduit « dwarfe ; elfe, little starveling ; a dandiprat, or low dapperling », qui a donc le même sens que *nabot*, *rabot*. Sera-t-il téméraire d'y voir un résultat de l'action du prov. *nan*, nain sur **nabotz*? On pourrait ajouter la forme *nimbot*¹, traduit par Cotgrave : « a dwarfe, dandiprat, little skipjack, low dapperling, three-halfpenny horse loafer », qui semble avoir subi de son côté l'empreinte de *nain*.

Si l'étymologie que je propose est exacte, on pourra retrancher *nabot* de la série des emprunts germaniques².

Altnord. vorhanden, vgl. Joret, *Rom.*, ix, 435); frz. *nabot*, Knirps, Zwerg.

1. Genevois *naimbot*, *naimbote* dans Littré à *nabot*.

2. L'étymologie par le v. nor. *nabbi* proposée par Diez, acceptée par Joret (*Rom.*, ix, 435) qui condamne sept ans plus tard l'explication *nabot* par *nan* + *bot* de Jean Fleury, *Essai sur le patois normand de la Hague*, Paris, 1886, et qui affirme de nouveau *nabot* = *nabbi* + *ott*(!) (*Rom.*, xvi, 145) a été, fort sagement, à notre avis, négligée par le *Dictionnaire Général*.

Voir encore, dans *Rom.*, xxx, 610, le compte rendu par M. Roques des *Note etimologica e lessicali* de Nigra dans l'*Arch. Glott. Italiano*, xiv, où l'on trouve la remarque suivante : it. *naibi*, images peintes, cartes à jouer ; à rapprocher de *nabot*. — Pourquoi ? — C'est à l'esp. *naïpe* carte à jouer, qu'il faudrait plutôt comparer l'it. *naibi*.

Ai-je besoin de dire que l'étymologie de *nabot* par le l. *napus* remonte à Ménage ? Si l'on trie un peu l'article *nabot* de l'édition de son Dictionnaire de 1750, on trouve :

Les navets sont gros et courts, tels que sont les nabots... Nabot vient de *napus*...,

et cela à côté d'une foule d'erreurs de détail (telles que sa grotesque série *napus*, *napottus*, *nabottus*, *nabot*), erreurs très compréhensibles dans l'état de la science d'alors.

Aus indications que j'ai déjà données, j'ajouterai les rapprochements suivants :

nabe, *nabi*, *nabot*, *nabotin*, « de petite taille » dans Lacombe, Dic. du vieux langage françois, Paris, 1766. *Nabe* pourrait être un v. prov. **naba* < l. *napa* ; *nabi* un v. prov. **nabit* < l. **napicēūs* (v. la note précédente).

nabouit, *nabouite*, adj. dans Lalanne, Glossaire Poitevin ; « se dit des gens et des bêtes qui dépérissent faute de nourriture ». On dit aussi *tomber en aboui* (pour *naboui*) « des bêtes et des gens qui ne profitent pas faute de nourriture ».

nabucher, *nabusser* (Jonain, Dict. du patois saintongeais, Royan, etc., 1869), « s'amuser à des riens ou plutôt s'y occuper, comme l'enfant, le petit nabot. » (Un dérivé de **napicēūs*).

nêves, à Royan, *niaiseries*, commérages ; *nêver*, dire des niaiseries (Jonain, l. c.).

prov. *rabassot*, *rabassaoudo*, courtaud, courtaude ; trapu, trapue ; de taille courte, grosse et entassée (Dict. languedocien-français, nouv. éd., par M. L.

1. Elle se trouve d'ailleurs dans l'éd. de 1750 du *Dictionnaire des termes du vieux françois* de Borel. Est-elle dans l'éd. de 1655 ?

D. S., à Nismes, 1785). — (Un dérivé de *rapä-cëüs).

wallon *rabodé*, adj. trapu, ramassé, gros et court, ragot, entassé, etc. [Remacle, Dict. wallon-français].

Reformation sur *rabot*, sous l'influence du wallon *bodé*, trapu.

(5) Fr. *raire*, *rêr* ; certains sens de *râle*, *râler* ;
fr. dial. *rácot*, *raille*, etc.

Il est étonnant que le Dictionnaire Général n'ait pas adopté deux étymologies aussi certaines que **rasculare* > râler et **rasculum* > râle, déjà indiquées par Auguste Scheler dans son *Dictionnaire d'étymologie française* en 1862, et qui ont reçu leur pleine confirmation dans un article de M. Horning dans la *Zeitschrift für Romanische Philologie*, XXII, 488 sq.

Avant d'ajouter quelques nouvelles notes à celles de M. Horning, je rappèlerai que le radical du l. *rado* a donné lieu à deux groupes de dérivés qu'on pourra classer de la façon suivante :

- A (a) RALLUM (attesté dans Pline au sens de râcloir)
> it. *rallo*, soude, salicor (angl. salt. wort or prickled *raily* dans Florio, Dic. ed. 1688) ; esp. *rallo*, racloir ; port. *ralo*, 1. racloir, 2. grille de couvent, 3. ver qui attaque les chous.
*RALLA > it. *ralla*, lame, épée en losange ; esp. *ralla*, racloir.
*RALLARE > cat. *rallar*, râper ; esp. *rallar*, 1. râper, racler, 2. importuner, inquiéter ; port. *ralar*, racler.
*RALLONEM > it. *rallone*, espèce de racloir ; esp. *rallon*, 1. racloir, 2. raillon, dard.

(b) *RALLIUM > it. *raglio*, action de braire (voir plus loin).

*RALLIA > probablement esp. *raja*, copeau, éclat de bois; fr. *raille*, s. f. (Raymond, Dict. 1832), outil pour remuer la braise d'un fourneau.

*RALLIARE > it. *ragliare*, braire comme l'âne (voir plus loin); probablement esp. *rajar* ¹, 1. éclater, fendre (en parlant du bois), 2. fanfaronner; port. *ralhar*, fanfaronner; et sans doute le fr. *railler*.

*RALLIONEM > fr. *rallion* ².

B (a) *RASCUM (pour **asicum*) > it. *rasco*, râteau; esp. *rasco*, racloir.

*RASCA > it. *rasca*, 1. racloir, 2. arête de poisson, 3. toile d'araignée, 4. grattelle; prov. *rasco*, teigne; fr. *rasche*, *rasche*, teigne.

*RASCARE > it. *rascare*. 1. racler, 2. cracher, etc.; esp. *rascar*, racler; v. fr. *raschier*, fr. dial. *raquer*, cracher.

*RASCONEM > it. *rascone*, râteau; esp. *rascon*, râle (l'oiseau).

(b) *RASCULUM (pour **asiculum*) > it. *raschio*, râteau; prov. *rascle*, 1. herse, 2. râle (oiseau); fr. *rasle*, *râle*.

*RASCULA > it. *raschia*, 1. racloir, 2. grattelle; prov. *rasclo*, racloir (cf. f. *racle*, s. f.). — port. *racha*, copeau, éclat de bois.

*RASCŪLARE > it. *raschiare*, gratter; prov. *rasclar* (le fr. *racler* est tiré des régions intermé-

1. Körtling, dans la 2^e éd. de son *Lat.-Rom. Wört.*, à l'art. 7719, propose **radulare* (tiré de *radula*) pour expliquer l'esp. *rajar*, fendre, le port. *rachar*, fendre. Le portugais *rachar* est le représentant phonétique de **rasculare*. Voir plus loin. **Radulare* donnerait un port. *ralhar*.

2. Cf. it. *ralla*, esp. *rallon*.

diaires entre le français et le provençal; fr. *rasler*, *râler*; port. *rachar*¹; 1. fendre, 2. gronder (cf. les sens de *railler*).

Ceci dit, occupons-nous des noms du *râle*, oiseau. Aus graphies *raale*, *rafle*, toutes deux ramenées à *rasle* par M. Horning, il faut ajouter *radle* qui traduit *strutio* dans le Glossaire de Glasgow publié par M. Paul Meyer (v. Godefroy, Compl. à *râle*), et qui ne peut représenter qu'un *rasle* du v. français, -SL- devenant -DL- de bonne heure en Angleterre, et l'anglais montrant des restes de ce curieux changement phonétique dans plusieurs mots (cf. v. fr. *mesler* et l'angl. *meddle*; v. fr. *meslier* et l'anglais *medlar*).

Pour l'it. *rallo*, nom du râle d'après le *Dict. it. angl.* de Florio, éd. 1688, il remonte à *rallum*. *Raille* pour *râle* est assez commun dans les provinces du Nord de la France. Il est attesté par le *Glossaire de la vallée d'Hyères*, de Delboulle, et le *Dictionnaire des patois de la Bresse loubannaise*, de Guillemaut. Delboulle affirme que *raïlle* est du masculin; on sera tenté de croire que *rail* serait alors une graphie plus exacte et qu'il remonterait à **rallium* dont l'existence est démontrée par d'autres dérivés. De même, le *râcot* du Haut Maine, que De Montesson (Vocab. du Haut Maine, 2^e éd., 1859) traduit *geai*, sera pour un plus ancien **rascot*, comme semble l'indiquer le circonflexe, et devra se rattacher, lui aussi comme *râle*, aus dérivés du radical de *rad-o*. Cf. l'esp. *rascon*, *râle*, à la page 11.

Pour *râler* il faut distinguer les trois sens suivants :

1. faire entendre le râle (de l'agonie, etc.);
2. faire le cri des cerfs en rut;
3. raser la terre, glisser, se dérober.

1. Cf. *misculare* > port. *mechar*; *masculum* > port. *macho*.

Râler, *raller* en parlant du cri des cerfs en rut est comme *rdler* 1 un dérivé de **rasculare*, comme l'a déjà dit M. Horning. On pourra comparer l'esp. *roncar* qui se dit du cri que pousse le chamois quand il est en rut (Dict. de Sobrino, éd. 1775), et *ronca*, cri du chamois en rut, avec *ronca*, nom de l'oiseau dit râle et *ronca*, fanfaronnade (cf. port. *ralho* qui a ce dernier sens).

Ceci exposé, on peut indiquer l'étymologie de *raire*, *rêr*, faire le cri du cerf sur laquelle le Dictionnaire Général s'exprime de la façon suivante :

[ÉTYM. Origine inconnue ; apparenté à l'it. *raggiare*, braire en parlant de l'âne, et *raitare*, bramer en parlant du cerf. || xiv^e s. *Li raires* du cerf. « Ars d'amour » dans Delb. Rec.].

Le mot *rêr* sera analogique, fait d'après les formes du présent de l'indicatif, accentuées sur la voyelle du radical : *re*, *res*, *ret*, *reent*. La forme primitive *raire* (cf. *raire* = raser) pour *rere*¹ sera tout simplement le latin *radere*.

On pourra ajouter que l'it. *ragliare*, braire en parlant de l'âne (Florio, éd. 1688), pourra s'expliquer par **ralliare*². Il est plus difficile de comprendre **raggiare* ; serait-ce une formation analogique faite sur *ragliare* d'après la série *mugliare* et *mugghiare*, *stregliare* et *stregghiare*, etc. ?

Quant à l'it. *raitare*, crier, pleurer qui se dit à la fois du cerf en rut (Duez) et de la femme en travail d'enfant (Florio), je ne crois pas qu'il ait sa place ici. Doit-on y voir tout simplement un composé d'*aitare*, aider, au sens d'appeler en aide ?

Pour *rdler* au sens 3 indiqué plus haut, comparer :

Lat. *radere*, raser, effleurer.

1. On trouve *rere* dans Cotgrave à côté de *rêr*.

2. Flechia a proposé **ragulare* (*Archivio Glottologico*, II, 378 sq.; xiii, 371).

It. *raschiare*, 1. raser la terre, comme un flèche, une balle, un oiseau (Florio); 2. s'enfuir, vider le pays (Veneroni, éd. 1729).

Prov. *rascla*, 1. toucher légèrement en passant; 2. s'enfuir, s'échapper sans dire mot (Dict. languedocien-français, par M. L. D. S., 2^e éd., 1785).

Franç. *raser la terre*, etc.; *raller a terre*, to run fast and close by the ground; for so does the rayle (Cotgrave); *marchant de ralette*, treading lightly, or faire and softly (Cotgrave); berrichon *râler*, glisser sur la glace (Dict. Berrichon de Jean Tissier, Paris, 1884); saintonguais *se râler*, se glisser à la dérobee comme un rôle; *aller de râlette*, au même sens (Jonain, Dict. saintonguais, 1869).

(6) Fr. *souiller*.

Quelle est l'étymologie de *souiller* ?

Le Dictionnaire Général dit :

[ÉTYM. Origine incertaine; peut-être du verbe **suculare* dérivé de *suculum*, petit cochon, qui aurait donné régulièrement *soillier*, *souillier*, *souiller*. || XII^e s. Soillié le voit..... vient a une eve, si le corut laver. *Aliscans*, 3850].

Or, **suculare* est tout à fait hors de cause; il ne peut expliquer les formes où *ei* se trouve à la tonique et qui sont justement celles qui doivent aider à établir la véritable étymologie.

En effet, je crois qu'il faudra, pour *souiller*, avoir recours à un verbe en *-iculare* comme on l'a fait pour *fouiller*, *rouiller* et *touiller*. Seulement je ne me représente pas l'évolution phonétique de ces trois verbes de la même façon

que le Dictionnaire Général. On y lit, par exemple, à *touiller* :

[ÉTYM. Pour *touiller*, *toiller*, *toillier* du lat. *tūdiculare* (VARRON), m. s. de *tūdicula*, marteau, spatule].

Je choisis cet exemple plus particulièrement parce que c'est à M. Antoine Thomas que revient l'honneur d'avoir saisi la filiation entre *tudiculare* et *touiller*¹ — on en trouvera la preuve dans ses *Essais de Philologie française*, Paris, 1897, à la page 392 — et que c'est à certaines affirmations de l'éminent philologue que je désire faire allusion.

Pour *touiller*, donc, M. Thomas croit qu'on peut se convaincre que :

- 1° le sens de laver n'existe pas plus en ancien français que dans la langue actuelle ;
- 2° le verbe *touiller* signifie « remuer, mêler, piler, souiller » ;
- 3° la forme primitive est *toillier*, ce qui ressort notamment de ce fait que le substantif verbal rime avec *conseil*, *vermeil*, etc...

Pour la remarque 2°, on me permettra de proposer la série suivante des sens du mot qui nous occupe :

- (a) marteler (cf. *tudes*, marteau), battre, d'où :
- (b) piler, broyer (cf. *tudicula* dans Columella au sens de moulin pour broyer des olives) ;
- (c) battre pour mêler, mêler, agiter (cf. *tudiculare* déjà dans ce sens dans Varron ; *tudicula*, écumoire, cuiller à pot dans le *Glossarium Philoxeni*. Il convient de noter les deux expressions suivantes que je

1. Remarquer que le verbe *tundo* a aussi le sens de *battre*, *piler*, *broyer*.

trouve dans le *Recueil des Dictionnaires François Espagnolz et Latins* de Hornkens, Bruxelles, 1599 :
touiller et mesler ; esp. *rebolver, mesclar, barajar* ;
 lat. *miscere, permiscere, confundere* ;
touiller les cartes ; esp. *barajar los naypes*, lat. *miscere chartulas lusorias* ;

(d) mêler, remuer, d'où peut-être salir, souiller. Cf. *touillon* dans Hornkens, esp. *suçio*, lat. *sordidus* ; à peu près le sens de *souillon* ;

(e) mêler, mettre en désordre, déraisonner (Vermesse, Dict. des patois de la Flandre française, 1867).

C'est avec la remarque 3^o de M. Thomas que je ne me trouve pas d'accord. Sans doute le substantif verbal *toeil* rime avec *conseil*, *vermeil*, etc. ; le substantif verbal, on le sait bien, est souvent tiré du présent de l'indicatif ; du moins, la forme en est identique à celle de la première personne du singulier de ce temps ; or, comme *tūdicūlo* fait régulièrement *toeil*, rien là d'extraordinaire. Mais *tūdicūlare* donnerait d'autre part *toillier*, *touiller*, non *toeillier* ; *toeillier* n'est pas la forme primitive, ce doit être une formation postérieure, comme il y en a tant dans l'histoire de la conjugaison française, faite sur les formes qui portaient l'accent sur l'i.

Si j'ai raison, la conséquence est importante pour les dérivés des verbes dont l'infinitif se terminait en *-icūlare*. On ne dira pas, comme M. Thomas, qu'il est naturel que *foeillier* et *toeillier* soient devenus *foïllier*, *toïllier*, puis *foillier*, *touiller*, comme *roïllier* est devenu *rouiller* ¹. La chose sera d'autant moins probable que *foïllier*, *toïllier* n'existent point. Ce qu'il faudrait plutôt dire, c'est que les formes adventices et analogiques *foeillier*, *toeillier*, après avoir

1. Si l'on accepte *rūbicūla* > *roille*, *rouille*, *rūbicūlare* aura donné *roïllier*, *rouiller*.

existé pendant un temps indéterminé à côté des formes étymologiques *fouiller*, *touiller* ont fini — tout comme d'autres formes *foeille*, *foeilles*, *foeillent*, *toeille*, *toeilles*, *toeillent*, celles-ci étymologiques aussi — par disparaître. De cette façon on fera voir dans l'histoire de ces verbes la tendance de notre langue, lorsque l'action phonétique a donné naissance à plusieurs thèmes, à choisir parmi ceus-ci un thème unique, tendance qui est aussi ancienne que la langue elle-même et qui se continue de nos jours (cf. *pleurer*, *je pleure*, à côté de *mourir*, *je meurs*, etc.).

Cela dit, abordons l'histoire du mot *souiller*. Quelles raisons peut-on donner pour **suticulare* > *souiller*, comme **fodiculare* > *fouiller* et *tudiculare* > *touiller*?

En premier lieu, **suticulare* a-t-il pu exister en latin populaire?

M. Antoine Thomas a reconnu l'existence d'un mot *sūtem*, d'origine obscure, attesté par le manuscrit d'Este de la loi salique : « *sute* : id est ar[c]a porcorum », d'où dérivent le prov. *sout*, le v. fr. *sou*, *seu* au sens d'étable à porcs¹.

Un diminutif **sūtīcūlum*, est non seulement possible, il est nécessaire pour expliquer le v. fr. *soeil* (un ex. de *soueil* dans Godefroy à *souil*), devenu *soueil* (encore usité d'après Godefroy en Aunis à côté de *souil*) qui a été remplacé par *souil*, dû sans doute à *souiller* plutôt qu'à un développement phonétique régulier². Le féminin *souille*, plus commun que *souil* dans les dictionnaires modernes, bien que Cotgrave ne mentionne que *souil*, le féminin *souille* aura remplacé un **soeille* de **sūtīcūla*. *Souila* eu comme *seu* le sens d'« étable à porcs » et comme *souille* ceus de « flaque

1. *Essais de Philologie française*, Paris, 1897, pp. 385-6.

2. *Soil* (v. Godefroy) à côté de *soillier* est la forme ancienne de *souil*.

d'eau vaseuse, endroit fangeux où le sanglier aime à se vautrer » (d'où l'angl. *soil of the wild boar*), etc.

**Sūticūlare* (de **sūticūlūm*, **sūticūla*) comme *tūdicūlare* (de *tūdicūla*) n'a donc rien d'impossible. Étant donné le sens du v. fr. *seu*, de *souil*, *souille*, le sens primitif de **sūticūlare* aura été celui que je trouve pour *souiller* dans Cotgrave :

se souiller (of a swine), to take soile or wallow in the mire.

Si **sūticūlare* a existé, on devra s'attendre en français pour *sūticūl-o*, -*as*, -*at*, -*ant* à *soeil*, *soeilles*, *soeille*, *soeillent* ; et en effet on trouve dans Godefroy (complément du Dictionnaire à *souiller*) l'exemple suivant du singulier du présent de l'indicatif :

Chele est nete, chil se *soeille*,
Chele est ou pre, chil ou tai.

[Renclus, *Carité*, lxxi, 11].

D'autre part, **sūticūlare* doit aboutir par *soillier* à *souiller* ; on devra s'attendre, si le développement phonétique est régulier, à *soillons*, *soilliez*, *soilleie*, etc., et plus tard à *souillons*, etc. La forme *soellier*, *soueillier* qui a existé à côté de *soillier*, *souiller*, tout comme *foellier*, *toellier*, à côté de *fouiller*, *touiller* — si l'on en veut la preuve, on trouvera dans le Complément du Dictionnaire de Godefroy à *souiller*, *souillure*, un exemple de *soueillier* et un exemple de *soueillure*, tous deux tirés de la *Bible Historiale* de Guiart Des Moulins — sera, comme *foellier*, *toellier*, un dérivé analogique, dû à l'action de *soeille*, *soeilles*, etc., sur *souiller*.

Paul BARBIER FILS.

L'EMPLOI DE L'AUXILIAIRE ÊTRE

EN FRANÇAIS

DANS LA

CONJUGAISON DU VERBE OU DE L'AUXILIAIRE ÊTRE

Je « *suis été* » n'a jamais été admis dans nos grammaires, même historiques; au moins je n'en connais pas qui le signale, même en passant. Est-ce à dire qu'il n'a jamais existé en français? La chose serait surprenante; car l'emploi de l'auxiliaire *être* dans la conjugaison du verbe intransitif *être* apparaît comme parfaitement rationnel et logique. Ce n'est pas, il est vrai, la logique qui a toujours réglé l'emploi, avec les différents verbes, d'un auxiliaire plutôt que de l'autre. Mais il est vrai aussi que la logique parvient toujours à se faire sa place dans le développement d'une langue. En fait, si les grammaires plus ou moins académiques ignorent toutes *je suis été*, beaucoup de patois de France le connaissent, et le français populaire, du reste probablement à l'imitation des patois, l'emploie couramment aujourd'hui : *Je suis été trop bon; je suis été arrivé avant lui*, ou encore : *je suis été à Paris*. Il en a dû être de même dans le français d'autrefois. Cependant M. Hofman, dans sa dissertation sur *avoir* et *être* dans les temps composés des verbes intransitifs en ancien français¹, n'en relève aucun exemple. On peut supposer que des dépouillements plus complets en feront

1. F. Hofman, *Avoir und estre in den umschreibenden Zeiten des altfranzösischen intransitiven Zeitworts*, Berlin (diss.), 1890. — D'ailleurs M. Hofman arrête son étude au commencement du XIII^e siècle.

découvrir. Pour le moyen français, en revanche, Darmesteter et Hatzfeld ¹ notent que « certains écrivains » de cette époque « emploient *quelquefois je suis été pour j'ai esté.* » Littré ² fait la même remarque. M. Lanusse ³, plus précis, en cite trois exemples, deux de Monluc, un de d'Antras ⁴. M. Huguet ⁵ enfin en relève deux autres de deux auteurs différents, Commynes et Noël du Fail.

Cet emploi de l'auxiliaire *être* n'est donc pas inconnu du français. Mais il semblait restreint au xvi^e siècle ou à la fin du xv^e, et, même alors, extrêmement rare ⁶. L'intérêt du texte que nous signalons ici et que nous étudions — les *Mémoires de Gaspard de Saulx, seigneur de Tavannes* — est précisément d'en offrir des exemples fréquents, et cela au commencement du xvii^e siècle. Car il vaut la peine de remarquer que Jean de Saulx, l'auteur de ces *Mémoires*, est très exactement un contemporain de Malherbe, puisqu'il est né vers 1553 et qu'il est mort en 1629 ⁷. Il se trouve même qu'il a écrit très tard, comme Malherbe encore : les *Mémoires* de Gaspard de Saulx furent rédigés — on ne sau-

1. *Tableau de la langue française au XVI^e siècle*, § 127.

2. S. v. *être* : historique.

3. *De l'influence du dialecte gascon sur la langue française de la fin du XV^e siècle à la seconde moitié du XVII^e*. Grenoble, 1893 ; p. 427.

4. Jean d'Antras de Samazan. Ses *Mémoires* ont été publiés par MM. de Carsalade et Tamizey de Larroque en 1880.

5. *Étude sur la syntaxe de Rabelais comparée à celle des autres prosateurs de 1450 à 1550*. Paris, 1894 ; p. 179.

6. Dans Monluc (éd. de Ruble, tome II, commencement du livre III, (passage pris au hasard) il faut lire plus de cinquante pages (p. 336-389) pour en trouver un seul exemple (p. 389) ; dans Commynes, le premier ex. est à la p. 44 (éd. de Mandrot, t. I) et dans les trois cents pages qui suivent on n'en rencontre aucun autre. Enfin il n'y en a pas un seul exemple dans les *Baliverneries ou Contes nouveaux d'Eutrapel* (éd. Assézat, t. I, p. 141-199).

7. Voir L. Pingaud, *Les Saulx-Tavannes*. Paris, 1876 ; en particulier, p. 185.

rait dire composés, vu le désordre de l'ouvrage — de 1601 à 1621¹.

I

Être sert d'auxiliaire au verbe *être*, soit dans la conjugaison du verbe *être* lui-même (temps composés), soit dans la conjugaison de l'auxiliaire *être*, pour la formation des temps surcomposés des autres verbes à la voix passive.

A. — TEMPS COMPOSÉS DU VERBE *être*.

1° *être* employé absolument. Ex. 42 *a* : Que si l'un ou l'autre *fussent esté* en ce temps, ils eussent trouvé... plusieurs villes qui eussent borné leurs conquestes.

De même 25 *b*, 189 *a*, 336 *a*.

2° — avec un attribut. Ex. : 245 *a* : Je *suis esté* prisonnier de guerre ; 293 *b* : tout le reste leur *fust esté* facile.

De même 19 *b*, 45 *a*, 84 *a*, 86 *b*, 97 *a*, 113 *b*, 166 *a*, 194 *b*, 201 *b*, 218 *a*, 229 *b*, 322 *a*, 323 *b*, 371 *a*, 371 *b*, 374 *b*, 414 *a*, 417 *b*, 425 *a*, 431 *b*.

3° — construit avec un adverbe, ou une expression adverbiale. Ex. : 80 *b* : il *fust esté* mieux par un autre moyen.

De même 381 *a*.

4° — suivi de préposition.

a) avec sa valeur ordinaire.

— *de*. Ex. : 231 *a* : Aucuns *fussent esté d'avis* que...

1. Nous renvoyons, pour les exemples, au tome VIII (1^{re} série) de la collection Michaud et Poujoulat, qui reproduit très exactement le texte original. Comme les pages sont à deux colonnes, *a* désigne la colonne de gauche, *b* celle de droite.

— *en*. Ex. : 19 *b* : Si ces monarques *fussent esté* en leurs places...

De même 90 *a*, 421 *b*.

— *hors de*. Ex. : 403 *b* : *fussent esté* les roys *hors de* blasme, de tyrannie et d'injustice.

b) dans le sens de *se trouver en un lieu* (ou *y aller*).

Ex. : 171 *a* : nous *fussions esté* aussitôt au Pont de l'Arche qu'à Rouen.

De même 195 *a*, 206 *b*.

Remarques. I. Je *suis esté* ne peut avoir, naturellement, que la valeur d'un *passé*.

II. Le participe *esté* est invariable.

B. — TEMPS SURCOMPOSÉS DES VERBES PASSIFS.

Les verbes, dans les temps surcomposés desquels on trouve *être* se servant d'auxiliaire à lui-même, sont les suivants ¹ :

appeler, 426 *a*
arriver, 293 *a*
assister, 225 *b*
avertir, 128 *a*
aviser, 208 *a*
camper, 269 *b*
charger, 120 *a*
conseiller, 105 *a*
étouffer, 28 *a*
faire, 90 *a*, 147 *b*
fatiguer, 110 *b*
forcer, 244 *a*, 295 *b*
imiter, 64 *a*
inventer, 154 *b*

manquer, 363 *a*
mettre, 231 *a*
montrer, 122 *b*
moquer, 173 *b*
ordonner, 258 *a*
parler, 365 *b*
parvenir, 203 *a*
porter, 392 *b*
poursuivre, 417 *b*
prêcher, 82 *a*
contenter, 189 *a*
créer, 242 *b*
dompter, 66 *a*
donner, 119 *b*

1. Nous indiquons tous les passages qui offrent des exemples de l'emploi étudié; mais nous crovons inutile de transcrire ici les phrases qui offrent ces exemples.

effigier, 401 <i>a</i>	réserver, 112 <i>a</i>
élire, 425 <i>a</i>	rétablir, 225 <i>a</i>
ensevelir, 96 <i>a</i>	ruiner, 426 <i>b</i>
ériger, 242 <i>b</i>	suivre, 38 <i>b</i> , 152 <i>b</i> , 179 <i>b</i>
préméditer, 413 <i>a</i>	transporter, 91 <i>b</i>
prendre, 178 <i>a</i> , 180 <i>a</i> , 286 <i>b</i>	tromper, 233 <i>a</i> , 264 <i>a</i>
préparer, 138 <i>b</i>	trouver, 382 <i>a</i>
rechercher, 155 <i>a</i>	tuer, 275 <i>a</i>
réduire, 389 <i>a</i>	vaincre, 379 <i>a</i> .
refuser, 411 <i>b</i>	

En tout, 47 verbes différents.

II

Il est intéressant de voir quelles sont les formes usitées, et de reconnaître dans quelles mesures elles sont usitées.

On rencontre les formes suivantes :

A. TEMPS COMPOSÉS DU VERBE *être*.

		Total.
Ind. <i>Passé indéfini.</i>	Sg. 1 ^{re} pers. : 194 <i>b</i> , 245 <i>a</i> , 374 <i>b</i> , 431 <i>b</i> ...	4
	Pl. 3 ^e — 414 <i>a</i>	1
	Sg. 3 ^e — 25 <i>b</i> , 45 <i>a</i> , 80 <i>b</i> , 86 <i>b</i> , 90 <i>a</i> , 97 <i>a</i> , 113 <i>b</i> , 166 <i>a</i> , 194 <i>b</i> , 206 <i>b</i> , 218 <i>a</i> , 229 <i>b</i> , 293 <i>b</i> , 322 <i>a</i> , 323 <i>b</i> , 336 <i>a</i> , 371 <i>b</i> , 381 <i>a</i> , 417 <i>b</i> , 425 <i>a</i>	20
Subj. <i>Pl.-que-parf.</i> ¹	Pl. 1 ^{re} — 171 <i>a</i>	1
	3 ^e — 19 <i>b</i> (2 ex.), 42 <i>a</i> , 84 <i>a</i> , 189 <i>a</i> , 195 <i>a</i> , 201 <i>b</i> , 231 <i>a</i> , 371 <i>a</i> , 403 <i>b</i> , 421 <i>b</i>	11
	TOTAL.....	37

1. Nous n'avons pas cru nécessaire de distinguer les cas où le pl.-q.-parf. est employé avec sa valeur de subjonctif de ceus, plus nombreux d'ailleurs, où il a la valeur d'un conditionnel.

B. TEMPS SURCOMPOSÉS DES VERBES PASSIFS.

Ind. <i>Passé indéfini.</i>	{	Sg. 1 ^{re} pers. :	264 a, 295 b.	2
		Pl. 3 ^e —	66 a, 90 a, 120 a, 147 b, 154 b, 155 a, 203 a, 233 a, 242 b (2 ex.), 244 a, 363 a, 379 a, 382 a, 389 a, 392 b, 401 a.	17
		— <i>Fut. ant.</i>	{ Sg. 3 ^e — 119 b, 258 a.	2
			{ Pl. 3 ^e — 112 a, 122 b.	2
Subj. <i>Parfait.</i>	{	Sg. 3 ^e —	275 a.	1
		Pl. 3 ^e —	225 a.	1
— <i>Plus-que-Parf.</i>	{	Sg. 3 ^e —	38 b, 82 a, 105 a, 138 b, 173 b, 178 a, 180 a, 286 b, 293 a ¹ , 365 b, 411 b, 425 a, 426 a.	13
		Pl. 1 ^{re} —	128 a, 179 b, 426 b.	3
		3 ^e —	28 a, 64 a, 91 b, 110 b, 152 b, 189 a, 208 a, 225 b, 231 a, 413 a, 417 b.	11
		Pl. 3 ^e —	96 a, 269 b.	2
Cond. <i>Passé.</i>	{			
TOTAL.				54

Soit, en tout, $37 + 54 = 91$ exemples.

Si l'on compare, dans leurs parties respectives, les deux listes qui précèdent, on voit qu'il y a entre elles concordance assez exacte quant à la fréquence relative de l'emploi de chaque forme. Sauf sur un point cependant : l'emploi de l'auxiliaire *être* au passé indéfini est beaucoup moins fréquent dans les temps composés du verbe *être* que dans les temps surcomposés des verbes passifs. Le fait doit être simplement constaté.

1. Le texte porte *fut esté* : « tellement que l'armée du Roy, qui pouvoit estre deffaicte parce que celle du duc de Palme *fut esté* aussi *arri-vée* au Pont de l'Arche qu'à Rouen, et les eut pris à demy passez, se retira sans estre combattue. » Il faut évidemment corriger : *fust esté* (et *eust* pris).

De part et d'autre les formes les plus usitées sont :

1° le plus-que-parfait du subjonctif (avec sa double valeur, tantôt de subjonctif, tantôt de conditionnel passé) : $27 + 32 = 59$ exemples, c'est-à-dire plus de la moitié du nombre total ¹.

2° le passé indéfini de l'indicatif : $5 + 17 = 24$ ex.

Le futur antérieur est beaucoup plus rare ($0 + 4$), de même que le conditionnel passé (1^{re} forme) et le subjonctif parfait ($0 + 2$ chacun).

A quoi attribuer cette fréquence extrême de l'emploi de l'auxiliaire *être* au pl.-q.-parfait du subjonctif? Peut-être faut-il remarquer que cette forme se trouve d'ordinaire soit dans des propositions subordonnées, soit dans des phrases à plusieurs membres, c'est-à-dire de toutes façons dans des phrases à structure quelque peu compliquée et où un détail accessoire comme l'emploi d'un auxiliaire dans une forme verbale composée ou surcomposée peut plus facilement échapper à l'attention de l'écrivain. — On ne doit pas oublier, d'autre part, que le futur antérieur et le subjonctif parfait sont d'un emploi assez restreint, tout comme la première forme du conditionnel passé ².

Au surplus, les 8/9 de ces exemples (81 sur 91) appartiennent à la 3^e personne. Nul ne saurait s'étonner de cette proportion dans un récit historique. Jean de Saulx, écrivant les *Mémoires* de Gaspard de Saulx, s'exprime ordinairement à la 3^e personne. Ça et là il intervient lui-même dans le récit et joint, par digressions, ses propres *Mémoires*

1. Sur les cinq exemples cités par M. Lanusse et M. Huguet, quatre sont des pl.-q.-parf. du subjonctif.

2. Au moins à cette époque. — Cette forme ne se rencontre pas une seule fois — ni avec *être*, ni avec *avoir* — dans les cent dernières pages, non plus que le futur antérieur. Quant au subj. parfait, il ne s'y trouve que trois fois.

à ceus de son père : de là les quelques exemples de la 1^{re} personne. Il n'y en a aucun de la 2^e, parce qu'il n'y a point, à proprement parler, de dialogue dans son ouvrage.

III

Il ne faut pas que le grand nombre de ces exemples fasse illusion. Jean de Saulx use encore bien plus souvent de l'auxiliaire *avoir* que de l'auxiliaire *être*. Le tableau suivant, qui porte sur les cent dernières pages des *Mémoires* (p. 334-434) donnera une idée de la proportion numérique de l'emploi de chaque auxiliaire¹.

Soit sis fois *avoir* pour une seule fois *être*.

Tous les exemples d'*être* appartiennent au passé indéfini ou au subjonctif plus-que-parfait. Si l'on se borne à comparer ces formes, on voit que l'écart est beaucoup moins grand entre l'un et l'autre auxiliaire. Au pluriel du plus-que-parfait du subjonctif, il y a même, exactement, égalité.

Par contre — et ce tableau nous permet de l'établir, — il y a des temps où l'auteur évite visiblement d'employer *être*. Ce sont le plus-que-parfait de l'indicatif, l'infinitif et le participe passé. Il est facile de voir pourquoi : des formes comme **j'étais été*, **être été*, **étant été*, auraient trop vivement choqué l'oreille par l'homophonie de leurs éléments².

1. Dans les formes surcomposées seulement. — Il n'est tenu compte que des cas où l'auxiliaire est réellement exprimé. Nous ne faisons point état, naturellement, des exemples que pourraient fournir les quelques citations mêlées au texte de Jean de Saulx.

2. Les patois emploient ces formes, il est vrai. Le français aurait pu en venir là, lui aussi ; mais il est évident que ce sont ces formes qu'il aurait admises les dernières.

AUXILIAIRE	INDICATIF				SUBJONCTIF				INFINITIF	PARTICIPE	TOTAL
	Passé indéfini		Plus-que-parfait		Parfait		Plus-que-parfait				
	Singulier	Pluriel	Singulier	Pluriel	Singulier	Pluriel	Singulier	Pluriel			
Avoir	12	14	13	4	2	1	7	3	2	10	68
Être		6					4	3			13

IV

Pourquoi tantôt *être*, tantôt *avoir*? L'auteur ferait-il, entre un auxiliaire et l'autre, quelque différence de sens ou d'emploi?

Jean de Saulx présente l'auxiliaire (ou le verbe) *être* conjugué soit avec lui-même, soit avec *avoir* :

1) dans la conjugaison de verbes synonymes, employés côte à côte dans une même phrase :

426 a : [il] *fust esté appelé* des Estats de Flandres, et de tous les autres oppressez par les princes d'Italie, eust eu toute puissance en la chrestienté, *eust esté nommé* le dompteur des tyrans.

2) dans la conjugaison d'un même verbe, et dans des phrases identiques de tour :

38 b : Si la descente faicte au cap d'Autrante *fust esté suivie*, l'Italie estoit en branle.

357 a : Cinquante mil Grecs se fussent revoltez, si la victoire *eust esté suivie* (de même 306 b).

242 b : les terres de peu de valeur qu'aucuns avoient *sont esté érigées* en duché et comté.

Mais une page avant, 241 b : ilz *ont esté erigex* en duché.

De même 233 a : *sont esté trompez*; et 424 a : *ont esté trompez*. Etc.

3) Enfin dans la conjugaison d'un même verbe et dans une même phrase :

374 b : J'ay commandé absolument dans trois armées, l'espace de deux ans, après le général, et *suis esté* général moy mesme en d'autres; j'*ay esté* gouverneur ès plus riches et fortes provinces de France.

401 *a* : Les Huguenots *sont esté effigiez* pour avoir pris les armes contre les roys, et Dieu n'a permis que ceux de la Ligue l'*ayent esté*, ne pouvant alleguer M. d'Aumalle, qui l'*a esté* depuis la paix.

De même 417 *b*; etc.

Ajoutons qu'il n'est aucun des 47 verbes énumérés plus haut qui n'offre également, une ou plusieurs fois, à ses formes surcomposées, l'auxiliaire *être* conjugué avec *avoir*.

Bref, il est évident qu'il n'y a pas pour l'auteur, de nuance, quelle qu'elle soit, de sens, dans la conjugaison d'*être*, entre les deus auxiliaires.

Est-ce à dire que l'emploi de l'un ou de l'autre soit simplement — et toujours — affaire de hasard? Peut-être. Dans tel cas cependant on pourrait supposer qu'il se produit, entre deus verbes voisins, une sorte d'attraction, et que l'emploi forcé de l'auxiliaire *être* avec l'un — le second généralement — l'amène avec l'autre, — pour lequel il ne s'imposait point —, parce que l'auteur avait déjà dans l'esprit, en commençant sa phrase, l'idée exprimée par le second verbe. Il suffit pour cela que la première proposition, quelle que soit d'ailleurs la forme grammaticale, soit logiquement subordonnée à la seconde :

194 *b* : Je *suis esté* gouverneur de païs, de places, capitaine de gendarmes, et me suis toujours abstenu de faire serment à leurs Majestez(= Quoique j'[aie] été... je me suis toujours abstenu).

C'est le cas, en particulier, des conditionnelles à deus membres :

413 *a* : Si les massacres de la Saint-Barthélemy et de Blois *fussent esté premeditez*, ils ne fussent reüssis.

De même 189 *a*, 336 *a*, etc.

Ailleurs — et l'auteur agirait alors plus consciemment

— il peut y avoir, dans l'alternance de deus auxiliaires, dessein de varier les sons pour l'oreille :

97 *a* : la retention de l'Empereur *eust* apporté une grande faveur au roy François : ce *fust* esté injustice de le retenir, et *eust* produit beaucoup de mauvais bruits.

C'est ainsi que dans deus coordonnées, ou juxtaposées, l'auteur emploie deus auxiliaires différents :

189 *a* : Et si leur dessein *eust* reussi¹ et que tant de chefs fussent esté contentez des gouvernemens...

De même 38 *b*, 86 *b*, etc.

66 *a* : plusieurs par présomption, ignorance, ou trop de courage, *ont* négligé des avis, *sont* esté trompez...

De même 264 *a*, 374 *b*; etc.

Le souci de bien dire, malgré certaines apparences, n'est pas entièrement étranger à Jean de Saulx, et ce contemporain de d'Aubigné a lui aussi ses petits artifices de rhétorique.

Quoi qu'il faille penser de ces essais d'explication, un fait essentiel se dégage, nous le répétons, de ces exemples, c'est la parfaite équivalence de valeur, pour J. de Saulx, d'un auxiliaire et de l'autre. *Être* et *avoir* ont ici tout à fait perdu leur signification propre : ils ne sont plus, l'un et l'autre, qu'*auxiliaires*, rien qu'*auxiliaires*, et du moment qu'ils se bornent tous les deus à jouer un même rôle, ils peuvent, suivant le caprice de l'auteur, se remplacer². C'est ce qui arrive, pour le plus grand détriment d'*avoir*.

1. *Réussir* est employé ailleurs avec l'auxiliaire *être* ; ainsi 413 *a* (ex. cité plus haut).

2. Ils se remplacent si bien qu'on trouve : 195 *a* : et ne doutoient point qu'ils ne *fussent esté* en de grandes batailles, assauts et combats, ou

V

D'où provient cet emploi ? et pourquoi est-ce *être* qui remplace *avoir* ? D'après Darmesteter et Hatzfeld ¹, d'après Littré aussi ¹, ce serait un italianisme. Qu'il y ait, chez d'autres auteurs, imitation de l'italien, il se peut. Monluc, par exemple, a passé des années en Italie ; l'on ne serait pas trop surpris que le défenseur de Sienne parlât tant soit peu toscan en français. Pourtant M. Lanusse ², même chez Monluc, voit dans : je *suis été* un gasconisme. Il a sans doute raison. Si vraiment cette extension de l'emploi de l'auxiliaire *être* était due à l'influence de l'italien, comment admettre qu'Henri Estienne n'ait nulle part relevé ce trait spécial du « langage françois italianisé » ? En réalité, il n'y a là qu'un provincialisme.

Si Littré, si Darmesteter et Hatzfeld ont vu là, il y a une trentaine d'années, une imitation de l'italien, c'est sans doute parce que les patois attiraient moins l'attention qu'aujourd'hui, et qu'ils étaient moins connus aussi. Aujourd'hui l'on ne saurait oublier la place que conservaient encore, dans les diverses parties de la France, au xvi^e siècle et au xvii^e, et plus tard encore, les parlers provinciaux. Le parler local était véritablement le parler natal,

fuit de grands services au roy. — Sur cette construction, assez fréquente, en ancien français, voir A. Tobler, *Verm. Beitr.* I^{er}, p. 107-109. — Certains dialectes, et en particulier le bourguignon (cf. E. Görlich, *Der Burgundische Dialekt im XIII. und XIV. Jahrh.*, p. 153), sont allés plus loin encore dans la confusion des deux auxiliaires : on y trouve non seulement je *suis été*, mais je *suis eu* = je *suis été* = j'ai *été*. Cf. A. Mussafia, d. *Jarbuch für engl. und roman. Literatur*, t. V (1864), p. 247-248.

1. *Op. et loc. laud.*

2. *Mémoires de Gaspard de Saulx*, p. 267 a.

la langue maternelle. Le gascon Monluc a commencé par parler gascon, avant de discourir ou d'écrire en italien ou en français ; et le Bourguignon Jean de Saulx a dû balbutier d'abord le bourguignon. Et il est arrivé à Jean de Saulx ou à Monluc de modeler sur le patois de leur enfance la langue *apprise* plus tard, le français sur le bourguignon ou le gascon.

On ne saurait, en tous cas, pour Jean de Saulx, songer à invoquer l'influence, au moins directe, de l'italien. Et cela pour une bonne raison : c'est qu'il ne devait pas le connaître. Il a traversé l'Italie, mais sans apprendre plus d'italien qu'il n'a appris de turc en passant par Constantinople. On pourrait plutôt invoquer — et ce serait plus curieux — l'influence de l'allemand. « En l'an 1568, mon frere et moy y [= en Allemagne] fusmes envoyez : la nourriture en est mauvaise, ne pouvant apprendre ceste langue qu'en jeunesse, là où les vertus et les vices se forment [= on reçoit ainsi une mauvaise éducation ; car on est obligé d'y aller jeune, parce qu'on ne peut apprendre cette langue qu'en jeunesse...]. Les Allemands sont grossiers et yvrongnes et ne s'y peut apprendre que la langue, qui ne profite aux François que pour avoir charge de reistres, pour à quoy parvenir il faut estre allemand ou du moins lorrain¹. » Ainsi, à quinze ans environ, Jean de Saulx est allé apprendre l'allemand. Il l'a appris, et il lui arrive de citer des mots « tudesques »¹. Est-ce assez pour croire que *je suis esté* est calqué sur *ich bin gewesen* ? Nullement. De deux langues qui peuvent influer sur une troisième, en admettant que les circonstances favorisent également l'action de l'une et de l'autre, c'est évidemment celle qui se rapproche le plus de la troisième qui aura sur elle l'influence la plus rapide et la plus considérable. Il n'est pas besoin de démontrer que

1. *Mémoires de Gaspard de Saulx*, p. 362 b.

« je seu étai » est plus près du français que son équivalent allemand, ni d'observer que les circonstances sont toutes en faveur du bourguignon : Jean de Saulx a su le parler plus tôt et mieus que le « tudesque ».

Il est du reste assez facile de relever, dans les *Mémoires*, d'autres traces de cette influence du bourguignon, et sur la conjugaison en particulier. Lorsque J. de Saulx dit, p. 343 *b* : « Je regretteray toujours que, lorsque je chassay Les Digières de devant Tallard et que je l'*envitaillis*, que luy, paroissant en gros sur le bord de la rivière de la Durance avec toutes ses forces, le jour devant que je ne la *passis*, sans doute il n'eust point rendu le combat. Le lendemain que je *traversis* la rivière, ils se tindrent si loin du bord, qu'ils eurent moyen de se retirer... », sans doute on doit se souvenir que cette forme en *-i* de la première personne du prétérit est assez répandue au *xvi^e* siècle ¹. Mais peut-être ne faut-il pas oublier non plus qu'elle est régulière « dans toutes les conjugaisons de l'idiome bourguignon ² » et qu'elle s'y implantait déjà au *xiii^e* ou au *xiv^e* siècle ³. C'est un barbarisme que *eusse* ou *fusse* à la 3^e pers. du sing. du subj. imparfait : p. 381 *a* : Il fust esté mieux à souhaiter... que Sa Majesté *eusse* eu des places d'eux en depost; p. 415 *b* : Que si l'un des susdicts ne *fusse* mort en la bataille de Coutras... Mais c'est ainsi précisément qu'on dit en bourguignon : *qu'el eusse*; *ai feusse* étai ⁴. — « Que *craindez*-vous? » s'écrit J. de Saulx, p. 92 *b*; et ici encore il

1. Cf. Livet, *La grammaire et les grammairiens au XVI^e siècle*, p. 229 et 436.

2. Mignard, *Histoire de l'idiome bourguignon*, Dijon, 1856, p. 181.

3. Cf. Görlich, *der Burgund. Dialekt*, p. 135. — Les 3^e pers. plur. de prêt. en *-arent* (*Mémoires*, p. 292 *a*) donnent lieu à la même observation (Görlich, p. 142).

4. Mignard, *op. laud.*, p. 174 et 176.

parle à moitié bourguignon¹. *Je suis esté* n'est qu'un provincialisme, un *bourguignonisme* plus frappant, parmi beaucoup d'autres.

On se demandera comment il se fait que ce provincialisme — puisque provincialisme il y a — ne se trouve ni chez Gaspard de Saulx, le père de Jean, ni surtout chez Guillaume, son frère. Car ni Gaspard — au moins dans ce que son fils Jean nous a conservé de lui², ni Guillaume, dans ses *Mémoires*³, ne conjuguent ainsi le verbe *être*. Seraient-ils donc moins *bourguignons* que Jean de Saulx?

Jean se présente à nous avec une physionomie à part. Quoiqu'il ne se refuse, à vrai dire, aucun talent, et qu'il prétende être non moins adroit négociateur que tacticien habile, homme d'état autant qu'homme de guerre, Jean de Saulx est surtout — et n'est guère qu'un fougueux soldat, avide de bruit et d'action, toujours en quête de che-

1. Il va sans dire que les diverses formes signalées ici ne sont pas ordinaires chez Jean de Saulx. Mais elles s'y trouvent. Elles n'y sont pas ordinaires parce qu'il écrit en français. Elles s'y trouvent parce que de temps en temps son français est altéré, comme dit Montaigne, par « la barbarie de son creu ».

2. P. 421 b : « amis et ennemis les blasment nonobstant que s'ils fussent esté en leurs places, il ne pouvoient faire mieux ». D'après Mich. et Pouj., cette phrase ferait partie de la « défense » de Gaspard de Saulx. citée par son fils. Ce serait le seul exemple de *je suis esté* dans Gaspard de Saulx. En réalité, cet exemple appartient aussi à Jean. Dans l'édition originale (p. 460 b), aucun artifice typographique ne distingue les réflexions de Jean du texte de Gaspard. Mais on remarquera que : 1° le sujet change; 2° le ton et le style changent aussi; 3° ces réflexions forment un préambule aux exemples qui suivent, procédé de développement cher à J. de Saulx. Il faut donc, comme le fait avec raison la collection Buchon (p. 475 b), reporter la fin de la citation après ces mots : « et divertir leurs mauvaises entreprises si faire se peut ».

3. Il y a, paraît-il, des bibliographes qui ont attribué les *Mémoires* de Gaspard à Guillaume de Saulx (cf. Mich. et Pouj., p. 3 a). A défaut d'autres raisons — qui ne manquent pas, — cette différence linguistique eût suffi à démontrer la fausseté d'une telle opinion.

vauchées à courir et de coups d'épée à donner. Lorsque la pais, et, avec elle, la défaite de son parti l'eurent réduit, malgré lui, au repos, l'idée lui vint d'écrire, pour la plus grande gloire des Saulx-Tavanes en général et la sienne en particulier, l'histoire de son temps. De là ces énormes *Mémoires*. Jean de Saulx ne s'est pas fait écrivain par ambition littéraire, mais pour laisser à la postérité, en dépit des rois dont l'injustice ne lui permettait pas de montrer ce qu'il valait, le souvenir de tous ses talents militaires et politiques. Écrivain, il n'a aucune de ces qualités communes, l'ordre et la correction par exemple, qu'un peu d'application donne à quiconque. Son ouvrage ne répond même pas à son titre, puisqu'il contient ses propres *Mémoires* pêle-mêle avec ceux de son père, et, de-ci de-là, à l'aventure, des digressions sur toutes sortes de sujets, toute une encyclopédie aussi curieuse que confuse. La phrase offre, en raccourci, le même désordre que l'ouvrage. Elle a presque toujours quelque chose de brusque et de heurté, d'irrégulier, sinon d'incohérent, d'impétueux et de tumultueux. C'est le plus souvent une suite de propositions qui galopent et bondissent les unes à la suite des autres, avec des arrêts imprévus et de soudains reparts. Jean de Saulx a de la vigueur, du nerf. Il est sensible au son de la phrase, et surtout à sa coupe, à son allure, à sa marche en quelque sorte à l'oreille. Ce sont des qualités militaires. Voilà toute sa « rhétorique ». Mais qu'on n'aille pas demander à ce « condottiere » d'être un éplucheur de mots et de syllabes. Le bourguignon accourt à la rescousse du français ? Qu'importe ! Pourvu qu'ils chargent tous avec courage, Jean de Saulx ne demande pas d'où ils viennent aux soldats qu'il conduit.

Il en est tout autrement de Gaspard de Saulx, maréchal

1. Le mot est de M. L. Pingaud, *op. laud.*, 198.

de Tavanès, et de son second fils, Guillaume. Le conseiller de Charles IX est bien connu. Quant à Guillaume, pour l'apprécier, il suffit de voir avec quelle calme dignité il raconte comment il sut, à lui seul, reconquérir la Bourgogne à Henri IV, puis, par un admirable désintéressement, renoncer, en faveur d'un autre, à la récompense qu'il méritait. Ce ne sont point des « *agiles* » comme Jean. Leurs paroles n'étaient pas plus inconsidérées que leurs actes, et ils étaient hommes à distinguer leur patois bourguignon de la langue de la cour.

En 1633, quand meurt Jean de Saulx, la marquise de Rambouillet a déjà commencé à intéresser les grands seigneurs au langage qu'ils parlent. Le temps n'est pas loin où l'on bataillera pour ou contre *car*, et où une décision de Vaugelas fera loi. Il y a de moins en moins place, dans la langue « épurée », pour le caprice ou la négligence de l'écrivain. Désormais *je suis esté* a vécu. Il faut avouer que son existence n'a jamais été très brillante. C'est assurément Jean de Saulx qui l'a le plus souvent employé. Il a disparu avec lui. Quelque médiocre place que puisse tenir le fait dans l'histoire de notre langue, et l'écrivain dans celle de notre littérature, il nous a paru bon de ne négliger ni l'un ni l'autre. Souvent telle œuvre longuement limée par un très scrupuleux auteur donnerait du langage — au moins du langage courant — de son époque une idée moins exacte et moins complète que des mémoires dépourvus de prétention, et même de valeur littéraire.

P. HORLUC.

GUENGUALCH

« Descendants par la vallée proche de l'église de Tréguier, dite « de Saint-Aubin », des enfants qui revenaient de l'étude suivaient le rivage de la mer pour regagner leur domicile, comme font le samedi les écoliers. Ils bavardaient entre eus, quand brusquement le dernier, surnommé Guengualch pour sa grande beauté, cessa de parler. Ses camarades veulent l'interroger : pas un mot ; ils se retournent : plus personne. Effrayés de ce prodige, ils fouillent des yeus vallée et rivage, l'appelant avec des cris plaintifs. Avec de grandes lamentations ils ont recours à saint Tutgual : « très dous confesseur de Christ, rends-nous notre compagnon ! » Aussitôt l'enfant sort de dessous l'eau ; son pied droit était encore lié d'une ceinture de soie. « Que t'est-il arrivé ? » demandent ses amis. Pâle et tremblant il répond : « les dames de la mer m'ont enlevé et entraîné au loin sous les roches de l'Océan. J'entendais cependant vos vois qui m'appelaient et vos prières désolées. Alors apparut un vieillard très vénérable, revêtu des ornements pontificaux : sa main puissante me saisit et, à travers les vagues, elle m'a reporté au rivage. A la vue du prélat les nymphes avaient fui, mais l'une oublia de dénouer la ceinture que voici, témoignage de mon enlèvement. » O mérite incomparable d'un saint qui, même au sépulcre, ne cesse d'opérer des prodiges !... Heureux enfant ! trompé un instant par le démon et délivré par ce (saint) messager, il se

confessa, communia et un an, jour pour jour, après que le démon l'eut abusé, quitta ce monde. ¹ »

La *Troisième vie de saint Tutgual* où se trouve le récit qu'on vient de lire a été écrite à Tréguier vers le milieu ou la fin du XI^e siècle ². Au même moment, un clerc irlandais

1. *Vita sancti Tutguali episcopi*, c. 33 : « Non etiam minus dignum celebri memoria occurrit inserendum lectioni. Descendentes pueri a studio per vallem Trecorensi aeclesiae subjacentem, quae Albini dicitur, secus predictum maris sinum gradiebantur, ad propria die sabbati, ut moris est scolariis, remeantes. Cumque inter se sermocinarentur, novissimus qui pre nimia pulcritudine Guengualch (*et non* Guengal) vocabatur, intercepto sermone subito siluit, nec interpellantibus respondit, nec respicientibus comparuit. Quo monstro perterriti vallem litusque lustrant oculorum acie amissumque flebili sequuntur clamore sanctumque cum magno ejulatu invocantes Tutgualum : « redde nobis, inquit, mitissime Christi confessor, itineris socium. » Ab his puer de sub aqua egreditur, serica dexterum pedem ligatus zona, et quid sibi acciderit a sociis requiritur. Pallens ac tremens « mulieres, inquit, marinae sub pelagi salebras longius trahentes me rapuere. Subductus tamen vocem clamantium et preces audiebam ejulantium. Occurrens igitur vir admodum venerandus, pontificalibus ornamentis decoratus, me potenter eripuit ac per aquas in modum arcus sinuatas litus usque deduxit. Fugientibus ergo nimphis predictum presulem, una earum suam obtita est salvere zonam, quod vobis (*et non* nobis) nostrae rapinae restat argumentum. » O incomparabilis meriti sanctum, qui mira operari non desistit post sepulchrum ! Nunc defunctum vitae reddit, nunc maligno predoni vivum eripit. O puerum, inquam, felicem, qui, licet ad horam a demone lusum, a tanto tamen ereptum nuntio, confessione conscientiam lavans, dominicoque corpori communicans, revertente anno, eo die quo demon eum luserat, exiit hominem. [Cap.] 34. Non multo post, magnae auctoritatis episcopus, Martinus nomine, diocesim ex more visitans, ad Pagum Civitatis devenit etc. » (A. de la Borderie, *Les trois vies anciennes de saint Tudual* (Paris, 1887, in-8°), p. 43-44. L'éditeur utilise deux mss. de la Bibl. Nat. ; l'un le ms. lat. 5279, fol. 135-136, date du XII^e siècle, l'autre, le ms. fr. 22321, p. 786, est une copie exécutée au XVII^e siècle d'après l'ancien *Légendier de Tréguier*. Ce dernier permet de corriger çà et là quelques mauvaises leçons. C'est ainsi que, au lieu de *Guengal*, qui ne signifie rien, il offre *Guengralch* où l'on reconnaît aussitôt *Guengualch*, « blanc faucon »).

2. L'auteur place l'aventure de Guengualch un peu avant la visite de l'évêque Martin en Poher. Malheureusement les dates de l'épiscopat de ce personnage sont incertaines. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il n'était pas

transcrivait dans le *Lebhar na-b Uidre*¹ un conte, l'*Histoire de Condlé le Beau*², qui présente avec la légende irlandaise des analogies frappantes : Condlé se trouvait un jour auprès de son père, le roi de Leinster Cond Cetcathaig, dans leur ville d'Usnech, lorsqu'il vit venir à lui une femme aux vêtements merveilleux. Elle lui fait une description enchantresse du *Sid* (pays des fées), lui déclare son amour et invite le prince à la suivre dans le royaume de Boadach où sa jeunesse et sa beauté échapperont aux atteintes du temps³. Condlé seul voyait l'apparition, mais tous entendaient les paroles de la sirène et le vieux roi se sentait impuissant à retenir son fils. Rempli d'angoisse, il implore le druide Caran qui prononce une incantation dont l'effet est d'éteindre la voix de la fée et de la dérober à la vue de Condlé. Mais, avant de fuir devant le chant du druide, celle-ci avait jeté une pomme au jeune prince. Pendant un mois Condlé resta sans boire ni manger ; seule la pomme lui servait d'aliment, sans d'ailleurs diminuer. Et le chagrin l'avait saisi au sujet de la femme qu'il avait vue. Juste un mois après l'apparition, Condlé en eut une nouvelle, alors qu'il

encore évêque en 1047 et qu'il avait cessé de l'être en 1086 (voy. *Gallia Christiana*, t. XIV, col. 1121). Selon qu'on admettra ou non que le passage *magnæ auctoritatis episcopus Martinus* (voy. note précédente) implique que l'évêque est contemporain de l'hagiographe ou au contraire que celui-ci lui est sensiblement postérieur, on placera la troisième vie de saint Tutgual vers la fin du XI^e ou le commencement du XII^e siècle, avec Mgr Duchesne (*Bulletin critique*, t. X, p. 226 ; *Revue Celtique*, t. X, p. 253), ou au contraire on tendra à la reculer vers le milieu du XI^e siècle, avec M. de la Borderie (*Histoire de Bretagne*, t. I, p. 558). La divergence est pour l'objet qui nous occupe de peu d'intérêt.

1. Ce manuscrit a été exécuté vers 1080. L'*Echtra Condlá* se retrouve encore dans d'autres mss., mais plus récents.

2. On trouvera dans la *Romania* (t. XXVII, 1898, p. 558) une traduction complète de ce texte avec les indications bibliographiques nécessaires.

3. Ce passage appuie notre traduction de l'épithète de Condlé le Beau. Voy. note suivante.

était avec son père dans la plaine d'Archommin. La même fée vint à lui et l'appela dans la « Terre de la joie » où n'habitent que des femmes : « dans une barque de verre nous atteindrons le *Sid* de Boadach, bien qu'il soit éloigné et que le soleil soit bas. » Cette fois l'art du druide fut impuissant. Condlé, s'arrachant à ses compagnons, fut d'un bond dans la barque de verre : « on les vit s'éloigner peu à peu, aussi loin que peut porter le regard — ils ramaient — et depuis lors on ne les a pas revus et on ne sait où ils sont allés. »

Quelles que soient les différences qui séparent ces deux récits on conviendra néanmoins qu'il existe entre eux des similitudes réelles.

Des deus côtés il s'agit de l'enlèvement d'un bel ¹ adolescent ² par les fées ³ de la mer ⁴. Des deus côtés il échappe

1. Je persiste à être indigné (cf. *Romania*, 1898, 559, n. 1) de la traduction « bossu », donnée par MM. Windisch et d'Arbois de Jubainville pour le surnom de Condlé. Il est évident que le titre *Echtra Condla* chain *maic* *Chaind* renferme une stupide faute de scribe et qu'il faut lire *Echtra Condla* chain *maic* *Chuind*, « Histoire de Condlé le Beau, fils de Cond ». Le changement de l'*n* finale de *chain* en *m* est due sans doute à l'attraction de l'initiale du mot suivant *maic*. Le surnom de « blanc faucon » (*Guengualch*) donné au jeune Breton « à cause de sa grande beauté » est d'ailleurs convaincant : il n'y a qu'un être jeune et beau qui puisse séduire les dames... de l'autre monde. Sur la passion des gens du Moyen Age pour le faucon, voy. Léon Gautier, *La chevalerie*, p. 177-185 : « Qu'y a-t-il de plus beau qu'un faucon bien dressé », dit l'*ars venandi* attribué à Frédéric II.

2. Le *puer* du récit latin est visiblement un adolescent et non un enfant.

3. Dans l'*Echtra Condla* une seule fée est en scène, mais elle parle aussi au nom des autres femmes seules habitantes de la « Terre de Joie ». Dans la *Vita Tutguali* il semble au premier abord que le clerc soit enlevé par l'ensemble des dames de la mer, mais la « ceinture de soie » trahit que l'une d'elle s'est spécialement attaché — ou peut le dire — à *Guengualch*. Cette *serica zona* rappelle, en outre, les « vêtements merveilleux » de la sirène irlandaise.

4. Bien que la mise en scène de l'*Echtra* ne le montre pas au début, sa fin ne laisse aucun doute sur le caractère « marin » de l'apparition.

une première fois grâce, ici à un druide, là à un saint ¹. Mais ce répit n'a qu'un temps. Au bout d'un terme fatal ² le sort doit s'accomplir : un beau soir ³ le jeune homme est emporté vers la « Terre de la joie », le royaume des morts ⁴.

Ces rapprochements seraient peut-être même plus nombreux si, par une nécessité qu'on s'explique aisément, l'hagiographe, mettant en scène un *cloarec* ⁵ et un saint, n'avait été contraint de déformer la légende en l'abrégeant, dans un but d'édification. Si Guengualch lave sa conscience par la confession et communie, n'est-ce pas qu'il est en état de péché mortel ? L'auteur dit lui-même qu'il a été « abusé ». L'écolier n'aurait-il pas prêté une oreille trop complaisante aux propositions des fées de la mer ?

Quoi qu'il en soit, l'allure des deus récits est la même. La seule différence vraiment importante c'est que pour l'Irlandais le pays des fées est au delà de l'Océan, vers le soleil couchant, et pour le Breton sous les vagues de la mer.

Cette différence est importante, elle n'est pas essentielle. En Irlande, dans des contes apparentés à l'*Echtra Condla*, la terre de la joie est sous l'eau : *Tir-fa-tonn*, « terre sous vague ».

D'autre part, dans deus lais, dont l'un serait d'origine

1. Ce rapprochement ne laisse pas que d'être singulier.

2. Un mois en Irlande, un an en Bretagne.

3. L'enlèvement de Condle a lieu au soleil couchant. Guengualch disparaît un samedi soir.

4. Sur l'« au delà » des Celtes, voy. l'étude de M. Alfred Nutt, *The happy otherworld in the mythico-romantic literature of the Irish*, qui remplit les deus volumes du *Voyage of Bran son of Febal*, édité par M. Kuno Meyer (London, Nutt, 1895-97); et aussi Anatole Le Braz, *Les légendes de la mort chez les Bretons armoricains, avec notes de G. Dottin* (Paris, Champion, 1902, 2 vol.), p. xiv sq.

5. Les *Soniou* et les contes montrent le goût des Bretonnes pour les séminaristes. Le Moyen Age a débattu la question de savoir qui valait mieux en amour du clerc ou du chevalier. Tréguier semble s'être toujours prononcé en faveur du premier.

armoricaïne, le pays enchanté où la fée entraîne le héros — ici un chevalier — est soit une île de l'Océan, soit une contrée au delà d'une large rivière. Je veux parler du lai de *Lanval*, mis en vers par Marie de France¹, l'autre de *Graelent*, dont l'auteur est inconnu². La donnée générale est la même que dans la légende de *Guengualch* et l'*Echtra Condla* : il s'agit de l'enlèvement d'un bel adolescent par une fée marine. Seulement dans ces lais elle a été contaminée d'une façon peu heureuse par le thème de la « fille-cygne » et aussi, au début, par celui de « Putiphar »³. Mais la fin présente des rapports indéniables : Lanval est emmené par son amie dans l'île d'Avalon, Graelent rejoint la sienne à la nage et va vivre avec elle de l'autre côté du fleuve infranchissable d'une existence surnaturelle.

LANVAL

Od li s'en vait en Avalon,
Ceo nus recuntent li Bretun,
En une isle qui mult est beals.
Là fu raviz li dameiseals.
Nuls n'en oi puis plus parler⁴,
Ne jo n'en sai avant cunter.

GRAELEN

En sa terre l'en ad mené
Encor dient cil du pais
Que Graelens i est tous vis⁵...
L'aventure du bun destrier,
L'aventure du chevalier,
Cum il s'en ala od s'amie
Fu par tute Bretagne oie.
Un lai en firent li Bretun :
Graalent mor l'apela un.

L'origine de Lanval est incertaine⁶. Graelent, imité du

1. Édition Warncke, dans la *Bibliotheca normannica* de H. Suchier.

2. Il est publié sous le nom de Marie par Roquefort (t. I, p. 486), mais personne aujourd'hui n'accepte plus cette attribution et c'est par inadvertance que M. de la Borderie (*Hist. de Bretagne*, I, 323) la reprend encore.

3. Voy. William Henry Schofield, *The lays of Graelent and Lanval and the story of Wayland*, dans *Publications the modern language association of America*, vol. XV, 1900.

4. Cf. la fin de l'*Echtra Condla*.

5. L'auteur insère ici une histoire de cheval-fantôme qui allonge inutilement son récit et présente un caractère bien marqué de hors-d'œuvre.

6. Il n'existe aucun argument solide en faveur de l'origine armoricaine de ce lai. Voy. *Romania*, t. XXIV, 1895, p. 518-520.

premier ¹, décèle, du moins pour le titre, une influence armoricaine. Le héros est, en effet, à identifier avec le roi semi-fabuleux Grallon qui laissa une réputation légendaire en Basse-Bretagne ². L'intérêt de la *Vita Tutgnali* comparée à l'*Echtra Condla*, est de montrer, ce qui *a priori* était évident, que Grallon n'était pas dans la partie celtique de l'Armorique le protagoniste primitif de la légende du « Jeune homme et de la mort ³ ». C'est sa célébrité même

1. Voy. la démonstration de M. Lucien Foulet, *Marie de France et les lais bretons*, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXIX, 1905, p. 19 et suiv.

2. Sur Grallon, voy. H. Zimmer, *Beiträge zur Namenforschung in den altfranzösischen Arthurepen*, dans *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t. XIII, 1891, p. 1-16, 86; A. de la Borderie, *Histoire de Bretagne*, t. I, p. 311-325. Je n'attache aucune importance aux dates données par ce dernier au règne de Grallon. Pas plus que Zimmer, La Borderie ne s'est aperçu que la biographie de Grallon qui figure un peu avant 884 par Gurdisten dans les *Acta sancti Winwalsei*, avait été calquée sur la vie du roi Salomon (857-874). En outre, l'abbaye de Landévennec, qui adjoint à saint Guendé, son patron, et à saint Corentin, évêque de Quimper, le roi de Cornouaille Grallon pour en faire une triade édifiante, a certainement voulu transformer ce dernier en une sorte de petit Charlemagne armoricain (voy., outre les *Acta Winwalsei*, les vers et faus diplômes du *Cartulaire de Landévennec* (publié par La Borderie, Rennes, 1888) et l'on peut même se demander si le surnom de *môr* « grand » est vraiment populaire et s'il n'est pas dû à une influence ecclésiastique. Landévennec aurait accolé cette épithète à Grallon pour en faire le pendant de « *Karolus magnus* » (?)

3. Pas plus, d'ailleurs, que Condle. L'aventure de celui-ci est présentée comme une devinette destinée à expliquer pourquoi le successeur de Cond, son fils Art, est surnommé *Oenfer* « (fils) unique ». Ce n'est que par un lien aussi artificiel que cette légende est rattachée à une dynastie des rois de Leinster. Avant d'en finir avec l'*Echtra Condla* je dois faire remarquer qu'elle se présente sous une forme remaniée et compliquée : le jet de la pomme, qui de son côté représente une contrainte magique-constitue ici une superfétation. Voy., sur ce thème, H. Gaidoz, *La réquisition d'amour et le symbolisme de la pomme*, dans l'*Annuaire de l'Ecole des Hautes-Études* (section des sciences historiques et philologiques), 1902, p. 1-33.

qui lui a valu de prendre la place de héros aus noms moins éclatants ou même anonymes, et ce nouveau rôle ¹ ne saurait être antérieur au XII^e siècle. Rien ne prouve, au surplus, que ce soit dans la Basse-Bretagne que le roi Grallon ait été transformé en jouvenceau enlevé par une fée ². Les jongleurs et les conteurs qui parcouraient l'Angleterre y rencontraient nombre de châteaux possédés par des seigneurs d'origine bretonne ³. Ceus-ci connaissaient le roi Grallon, le Charlemagne de l'Armorique ⁴. Tout comme l'empereur franc ⁵, le roi breton devint, presque fatalement, un héros de folk-lore.

Ferdinand Lot.

1. M. Schofield (*loc. cit.*, p. 122-125) a montré, en outre, qu'il avait existé un autre lai de Grallon où celui-ci était, comme *Gurun*, comme le *Châtelain de Coucy*, etc.; la victime d'un mari jaloux qui faisait manger son cœur à sa dame. Ici encore Grallon est un usurpateur.

2. Je n'attache aucune valeur aus vers de la fin qui prétendent que l'aventure du chevalier donna naissance à un lai en Bretagne. C'est la conclusion de rigueur de tout lai. M. Lucien Foulet (*loc. cit.*, p. 314-322) a montré que les assertions de Marie de France elle-même sur la provenance des « aventures » dont on avait fait des lais (c.-à-d. des mélodies) bretons ne devaient pas être prises au sérieux : elle-même ne pouvait savoir l'origine de ces thèmes de folk-lore qu'elle rimoyait si gentiment.

3. Voy. entre autres H. Zimmer, *loc. cit.*, p. 86 sq., et dans *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1890, p. 789 sq.

4. Cf. page précédente, note 2.

5. Dans la prétendue « Geste du roi » tout ce qui est raconté des enfances de Charles, par exemple, n'est que du folk-lore.

L'IMPORTANCE DE L'UNITÉ PHONÉTIQUE

Avec la fuite du temps, les progrès de la science se manifestent de plus en plus dans tout le royaume des connaissances humaines. D'autre part, la facilité des communications nous a rendus plus que jamais citoyens du monde. Or, au fur et à mesure que les faits scientifiques se font connaître, on sent davantage le besoin de les exprimer d'une manière à la fois claire et précise. Néanmoins, aucun fait n'est plus évident à tous ceus qui s'occupent, tant soit peu, de phonétique, que celui-ci : les différences les plus grandes existent dans la manière de noter phonétiquement ce qui est peut-être le mieux connu.

Par exemple, la bonne prononciation, tant en français qu'en anglais, est établie chez les deus nations depuis des années. Par conséquent, il semble que dans tous les dictionnaires on devrait se servir de la même méthode pour indiquer les mêmes sons. Mais rien n'est plus loin de la vérité. Chaque nouveau dictionnaire, soit en français, soit en anglais, a recours à un système particulier pour indiquer la prononciation. Le système dont on se sert se trouve assez souvent exposé sommairement au bas de chaque page du dictionnaire; cela augmente à la fois le format et le pris du volume.

Pourtant, si tous les dictionnaires se servaient du même système de notation pour indiquer, au bas de la page, là

prononciation, il y aurait ce grand avantage, que tous ceus qui s'en serviraient se mettraient, tôt ou tard, au courant de ce système uniforme et invariable.

Mais, à présent, le défaut même de cette uniformité si désirable est un obstacle tel qu'on ne se familiarise avec aucun système.

En essayant de se servir de plusieurs systèmes, on finit par n'en connaître aucun; et ce qui est pire encore, et bien regrettable au point de vue de la phonétique, on prend en grippe toute méthode de transcription phonétique.

On répondra, peut-être, que généralement les gens d'une instruction moyenne n'ont besoin de connaître à fond aucun système phonétique, puisqu'ils ne s'en servent guère que comme guide, de temps en temps, dans des cas douteux. Mais il faut entendre que le sujet qu'on traite ici, c'est-à-dire l'uniformité en fait de notation phonétique, ne s'applique que d'une façon générale aus gens d'une instruction moyenne. Il s'applique surtout aus lettrés, qui s'occupent à constater des faits dans les divers champs de la science. Ce sont, avant tout, ceus qui s'occupent de phonétique, et leur nombre augmente de jour en jour, qui ont le plus à cœur de voir enfin s'établir un système uniforme de transcription : car leur outil indispensable est une série quelconque de signes pour indiquer les sons de l'idiome qu'ils étudient. Ensuite viennent ceus qui font les dictionnaires et les glossaires; puis les géographes; après, les linguistes, et ainsi de suite en parcourant les autres champs de la science. La multiplicité des systèmes dont on se sert à l'heure actuelle n'aurait pas de grands inconvénients, si chacun des groupes que nous venons de mentionner, et qui s'occupe à noter divers faits phonétiques, n'avait besoin d'employer que son système à lui. La difficulté, c'est que le phonéticien, le

lexicographe, le géographe et le linguiste ne sont dans bien des cas qu'un seul et même individu. Il n'y a point de géographe qui, de temps à autre, n'ait l'occasion de se servir de dictionnaires; point de lexicographe qui ne soit obligé de consulter des ouvrages géographiques. Supposons que chacun de ces groupes adoptât un système phonétique spécial, sans faire aucun cas des autres groupes. Le résultat serait que la plupart devraient apprendre quatre alphabets phonétiques, c'est-à-dire n'en apprendraient aucun. Il est évident que la méthode pratique de traiter le problème, c'est d'adopter, par un accord commun entre tous les groupes, un seul système pour noter les sons.

Le 26 août 1904, l'Université de Boston, en réponse à une requête faite par cent vingt personnes lettrées, publia une circulaire préliminaire. Elle invita les gens instruits de ce pays-ci, ainsi que de l'Europe et d'ailleurs, à donner leur opinion sur l'opportunité d'avoir une réunion de savants, spécialistes en fait de phonétique, afin d'adopter un alphabet universel pour servir de clé à la figuration de la prononciation dans les dictionnaires et les ouvrages classiques du même genre.

On résumait brièvement le sujet ainsi : Il va sans dire que tout dictionnaire de quelque importance se sert d'une clé pour indiquer la prononciation. A cause de la multiplicité des clés, aucune ne devient connue du public. Le nombre de ces clés, et les différences entre elles, les rendent pour la majorité des gens d'une inutilité complète. Il n'y a pas de raison pour que chaque dictionnaire qui paraît se serve d'un nouveau système pour marquer la prononciation. Au contraire, il y a la meilleure raison possible, celle du sens commun, pour que tous les dictionnaires qui constatent les mêmes faits se servent d'un même système. D'ailleurs, pourquoi les lettres qui font

partie de cette clé n'auraient-elles pas une forme propre à l'écriture aussi bien qu'à l'impression? Une clé pareille amènerait l'établissement d'une méthode de transcription phonétique qui s'imposerait.

Les étudiants de langues étrangères trouveraient tout naturel que la prononciation soit indiquée par des signes qu'ils connaîtraient déjà. Ce système, dès qu'on l'aurait introduit dans tous les dictionnaires, paraîtrait bientôt dans les livres élémentaires à l'usage des écoles, ainsi que partout ailleurs où il y aurait besoin de noter la prononciation.

On trouvera la critique et les réponses aux questions comprises dans cette circulaire préliminaire dans une brochure publiée par l'Université de Boston en 1905, brochure qui sera envoyée gratis à tous ceux qui en feront la demande. Bref, qu'il suffise de dire ici en réponse à tous ceux qui déclarent le projet impraticable : Voyez seulement l'usage étendu qu'on fait, à l'heure actuelle, en Europe ainsi que dans ce pays-ci, du système de l'Association Phonétique Internationale. A ceux qui objectent qu'un tel alphabet devrait être lourd à manier et incommode, on n'a qu'à répondre que, comme règle générale, ceux qui s'en serviront auront bien rarement l'occasion d'employer tous les signes; en général, on ne se servira que de quelques signes de plus que ceux dont on se sert pour transcrire sa propre langue. Au point de vue pratique, ce système, au lieu de s'appliquer à toutes les langues, comme l'indiquerait le mot « universel », jouera bien son rôle en s'appliquant au français, à l'anglais, à l'allemand, à l'italien et à l'espagnol.

Les trois langues nommées en dernier lieu sont écrites d'une manière bien plus rationnelle et phonétique que le français ou l'anglais. C'est surtout pour ces deux langues qui s'écrivent d'une manière peu logique, que l'utilité d'un

système pratique se fera sentir. Le système, établi et reconnu pour indiquer les sons de ces cinq grandes langues du monde, exercera son influence sur les autres langues, et toujours dans la direction de l'uniformité générale.

On peut distinguer facilement trois buts principaux pour lesquels un alphabet phonétique rendra service : 1° comme clé de prononciation dans les dictionnaires ; 2° pour noter les résultats obtenus dans les recherches dialectales ; 3° dans l'enseignement des langues étrangères.

Quant au premier but, l'utilité d'un système phonétique a été reconnue depuis les temps anciens, et nous croyons l'avoir suffisamment démontrée.

Passons au deuxième but : indiquer les résultats obtenus dans l'étude d'un dialecte quelconque. C'est ici, peut-être, que l'importance d'avoir un système uniforme pour noter les sons du dialecte qu'on étudie se montrera dans toute sa valeur à la société des savants américanistes. Les ethnologistes de ce pays-ci étudient surtout les dialectes indiens. Ils examinent les noms géographiques dans les pays où l'on se sert d'alphabets différents de l'alphabet romain, comme par exemple : ceux de la Russie, de la Serbie, de la Bulgarie, de la Grèce, de la Turquie, de l'Arabie, de la Perse, de la Chine, du Japon. On a pu avoir une idée de la difficulté qu'il y a à noter des noms russes et des noms japonais en lisant les comptes rendus des événements dans la guerre récente entre ces deux peuples. Chaque géographe est à même de se rendre bien compte de cette difficulté en essayant de transcrire les noms géographiques des pays où l'on n'emploie pas l'alphabet romain. Autrefois les géographes de chaque nation, les Français, les Anglais, les Allemands, les Italiens, les Espagnols transcrivaient ces noms, chacun à sa manière. Les dessinateurs de cartes géographiques des différents

gouvernements ont déjà abordé ce problème, et ils ont éliminé les contradictions les plus frappantes.

Ce sont, surtout, les Français qui à cet égard ont été les plus libéraux, car ils se sont éloignés le plus de leurs coutumes ordinaires, afin de se conformer autant que possible aux usages adoptés par les autres nations. Il doit être évident, pourtant, que l'uniformité ne peut se réaliser que par l'accord de tous. C'est du moins la conviction de bien des géographes. Il en est résulté que le Congrès géographique international a déjà nommé un comité pour discuter la question d'un système uniforme pour indiquer la prononciation des noms géographiques.

D'ailleurs, le sujet des noms géographiques au Canada a toujours été un sujet de grand intérêt et l'est encore, témoins l'ouvrage considérable que vient de faire paraître le savant rédacteur du *Bulletin des recherches historiques au Canada*, M. Pierre-G. Roy, et cet autre volume non moins important publié par M. Eugène Rouillard sur les noms de lieux empruntés aux langues sauvages. Les nombreux mémoires sur les dialectes indiens, ainsi que quelques-uns sur le parler français au Canada, présentés à ce Congrès des Américanistes, montrent bien le rôle important que peut avoir un bon système de notation phonétique pour donner des connaissances, à peu de chose près, exactes, du dialecte dont on désire faire valoir les traits caractéristiques. Qu'il suffise de dire, enfin, en exposant les avantages d'un système uniforme de notation phonétique, système fait pour donner une idée des sons d'un dialecte quelconque, qu'il y a bien assez de travaux dialectologiques pour rendre très connue et florissante partout au Canada et aux États-Unis la Société des Dialectes américains.

Nous voici arrivés au troisième emploi principal, celui de l'enseignement des langues étrangères, surtout du français, dans les classes. C'est ici qu'un système de notation

phonétique a, de beaucoup, la meilleure chance de se faire bien connaître et de se faire apprécier. Par exemple, il y a, à présent, une grammaire française écrite par deux professeurs canadiens, MM. Fraser et Squair, de l'Université de Toronto, dont on se sert beaucoup depuis quelques années au Canada et aux États-Unis. Les auteurs emploient, pour indiquer la prononciation française, le système adopté par l'Association phonétique internationale. Voici l'importance de ce fait : c'est que des milliers d'enfants sont en train de se familiariser avec ce système bien connu. D'ailleurs, à New-York, la maison de Hinds, Noble et Eldredge publie toute une série de dictionnaires internationaux où l'on emploie ce même système de l'Association Internationale pour figurer la prononciation. On a déjà publié le premier volume : « français-anglais et anglais-français. » On le trouve un peu partout, dans les écoles et dans les bibliothèques, au Canada et aux États-Unis. On en trouvera un compte rendu dans le *Bulletin du parler français au Canada* (t. III, pp. 302, 303). Dans la Norvège, la Suède, le Danemark, l'Allemagne, la France et l'Angleterre, on se sert de plus en plus, et pour bien des choses, d'une transcription phonétique quelconque. La civilisation moderne nous rent chaque jour plus cosmopolites. Par conséquent, pour quelle bonne raison faut-il qu'un enfant apprenne d'abord un système phonétique quelconque pour aider à acquérir les sons de l'anglais, un autre comme guide aux sons du français, encore un autre pour indiquer les sons de l'allemand, et ainsi de suite ? Une méthode pareille ne prête qu'à la confusion.

Ce qu'il faut, ce n'est pas un système particulier adapté aux besoins spéciaux, car il y en a déjà en quantité, mais un système de transcription phonétique dont le monde savant de partout se serve pour toute espèce d'ouvrages, d'usage populaire aussi bien que scientifiques. Si ce système est

introduit dans les ouvrages qui traitent de la géographie, des sciences et des langues, où l'on a l'habitude d'indiquer la prononciation, la jeunesse s'accoutumera peu à peu à cet alphabet, et s'en servira chaque fois qu'elle aura l'occasion de noter des sons quelconques.

Un tel système phonétique fera plus qu'atteindre le but que nous avons dit ; en l'atteignant, il fera valoir d'une manière frappante l'utilité de la science phonétique.

Déjà les éditeurs des principaux dictionnaires publiés en Amérique, en réponse à une demande faite il y a quelque temps, ont marqué leur désir de se servir d'un seul système comme clé pour indiquer la prononciation, pourvu que les phonéticiens s'accordent et fassent choix d'un système. L'importance de ce fait saute aux yeux. D'ailleurs, M. Paul Passy, parlant pour l'Association phonétique internationale, exprime le désir de l'Association de se conformer au système officiellement adopté par les phonéticiens comme système universel. Cette déclaration montre l'importance qu'on attache au mouvement vers l'unité phonétique.

L'appui le plus important qu'on ait gagné jusqu'à présent pour aider à l'organisation d'une conférence phonétique internationale, c'est l'encouragement prêté par deux sociétés savantes bien connues en Amérique. Le 29 décembre 1905, en séance à Haverford, dans la Pensylvanie, l'Association des langues modernes de l'Amérique a voté son appui à la résolution suivante : « Que l'Association favorise le projet d'avoir une réunion internationale de savants qui s'occupent de phonétique, afin d'examiner le moyen de trouver un système unique pour indiquer les sons de la parole. » Le 10 avril 1905, la Société Anthropologique américaine, en séance à Washington, a voté en faveur de la même résolution.

Université de Boston, le 13 août 1906.

J. GEDDES, Jr.

ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE

IX. — *LE SEL*; LES AIRES DISPARUES

La carte : une ligne allant de l'Océan aux confins Est de la Côte-d'Or coupe la France en deux aires : une aire bleue, le sel, une aire rose, la sau, l'aire rose étant plus étendue.

Cet aspect de la carte déconcerte au premier abord. Pourquoi le genre féminin serait-il conditionné par la vocalisation de l'/, ou, réciproquement, pourquoi la vocalisation de l'/ serait-elle conditionnée par le genre féminin ? Pourquoi le genre masculin serait-il conditionné par la non-vocalisation de l'/, ou, réciproquement, pourquoi la non vocalisation de l'/ serait-elle conditionnée par le genre masculin ?

La bizarrerie, disons mieux : l'absurdité d'un problème posé dans de tels termes doit éveiller immédiatement notre défiance. *La coïncidence ne peut pas être naturelle* : donc, elle ment ; donc, elle est le produit de circonstances étrangères au développement spontané du langage ; donc, elle suppose nécessairement un état antérieur effacé par elle et conforme à ce qui serait naturel.

Quelles circonstances ? et quel état antérieur ?

L'Est nous apporte le trait de lumière. Entre l'aire la sau et l'aire le sé - le sel s'étend une aire le sau. Comment devons-nous donc considérer le reste de la ligne ? Comme le passage actuel de la ligne de démarcation entre des patois demeurés fidèles à une tradition non interrompue (qu'elle soit autochtone ou non) et le français envahis-

seur qui s'avance avec son double caractère : 1° le masculin *le*, 2° la forme *sel*, l'*l* appelant une remarque que nous allons faire, et a submergé soit une aire *le sau* comme à l'Est, soit peut-être une aire *la sé*.

Les circonstances sont l'incessante marche conquérante du français.

L'état antérieur enfoui sous une partie du néo-terrain bleu, c'est une couche *le sa u*, intermédiaire attesté par le cinquième Est de la ligne, peut-être aussi, sur certains territoires, une couche *la sé*.

Nous disons *sé* et non *sel*, car l'*l* dans *sel* paraît bien le résultat d'une restauration artificielle, due à l'action probable des formes devant voyelle (*le sel* est...) et à ce besoin du langage dont nous aurons à parler : rendre une figure à certains mots affaiblis et réduits à l'extrême par la phonétique, contrariés par des homonymes qui les heurtent dans le monde linguistique où ils se meuvent, anémiés ou mutilés de l'évolution phonétique qui n'ont vécu que par un remède. Les enclaves de *sé* dans l'aire bleue (barres verticales bleues : 113, 111, 3, 5) sont des indices d'un état ancien; autour d'elles *sel* se répand comme un envahisseur, fait rendu évident par 16 et 7 dont la cohésion originelle avec l'aire rose est hors de doute. De plus, *sel*, sauf naturellement sur la limite *sau*, est presque partout enserré par *sé*. La forme *sel* n'a dû posséder d'abord qu'un foyer restreint d'où elle a rayonné.

Examinons maintenant les faits isolés.

467 et 515 disent *la sel*. *Sel* est français, et français moderne (*sel*) : l'article féminin appartient à la région.

On pourrait ajouter à ces deux points 479 (île d'Yeu) où M. Edmont obtient le *sel*, tandis que l'un de nous (J. Gilliéron) dans une exploration antérieure avait trouvé *la sel*. Cette variation dans les résultats ne surprendra que

ceus qui se font illusion sur la fixité des réponses dans une même commune, surtout s'il s'agit d'une commune dont le langage est troublé par sa situation à la limite de deux aires.

467 et 479 ne sauraient être pour nous des témoins de l'une des aires dont nous rétablissons l'existence. On y aurait la sé. Leur caractère véritable est mis en lumière par 515 qui ne peut pas être un survivant d'une aire disparue, étant en plein dans l'aire la sau. 515 ne peut s'expliquer que comme nous le faisons plus haut, et il explique à son tour 467 et 479.

807, le sau. Le français a introduit son genre.

809, la sé. Juste l'inverse de 807. Sé, forme ancienne du français, forme qu'il exportait avant d'exporter sel, ou tout au moins forme provinciale du Nord.

10, la sé. Si cette forme se présentait dans les secteurs 400 ou 500 sur la ligne de démarcation, elle aurait une tout autre importance, elle serait le témoin de l'aire la sé. Cette interprétation ici est impossible : par 16 et 7, 10 est rejeté en pleine aire la sau. Il faut l'expliquer comme 809. 38 semble aussi une conquête ancienne du français, et peut-être encore 5 et 3.

51, le sé. Toujours l'exportation française sous sa première forme.

3 nous donne le sé (vieilli) et le sel. Il témoigne de l'invasion de sel dans un sé plus ancien : cela s'accorde remarquablement avec notre conception des faits.

179, le sé et le sel. Le sé n'est pas donné comme vieilli, mais il est évidemment l'ancienne forme.

46, la sau et le sau. Ce flottement s'explique par la position limite du point.

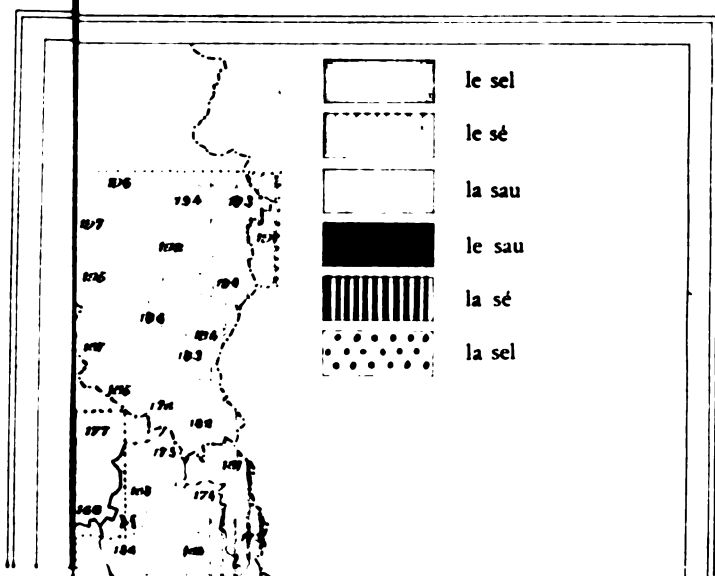
Ainsi l'analyse minutieuse de notre carte ne nous révèle aucune trace certaine, aucune trace probable du ou des

deus territoires disparus. Et pourtant, la ligne actuelle de démarcation étant anti-naturelle, il faut, de toute nécessité, qu'il y ait eu un intermédiaire, ou le sau ou la sé : ou l'un des deus, par exemple le sau qui suffirait, ou tous les deus, le problème qui regarde la position et l'étendue de leurs domaines respectifs restant indéterminé.

La parole serait maintenant aux textes. Jusqu'à ce jour malheureusement les auteurs de nos dictionnaires ne paraissent pas s'être préoccupés de la question. Körting et le *Dictionnaire général* ne donnent rien sur le genre. Littré, le plus ancien, est le moins incomplet. On remarquera sa rédaction : bourg. sei; wallon et picard sé; Berry sau; Saint. sau *féminin*, etc. S'il a voulu dire : Berry sau *masculin*, puisqu'il signale le féminin pour la Saintonge, l'indication est très intéressante, car le département de la Creuse, dont une petite partie appartient au Berry, se trouve précisément sur la limite étudiée par nous. Il y aurait lieu de consulter les lexiques régionaux. Mistral, qui ajoute au bas de son article qu'en Béarn sau est masculin, paraît s'être laissé tromper par le fait que dans une partie du Béarn (cf. 690) la > lè. Godefroy n'a pas d'article sau ou sé. Le supplément a sept exemples de sel, dont deux seulement indiquent le genre, et ce genre est masculin. Rien à tirer de cette pénurie d'exemples.

Mais quel que soit l'intérêt des vérifications après coup que les recherches doivent rencontrer dans les textes, elles ne peuvent qu'illustrer, non confirmer, le résultat auquel aboutit la méthode géographique. Même si ces vérifications manquaient, ce résultat doit être tenu pour acquis et hors de cause.

J. GILLIÉRON et J. MONGIN.





LA DÉSACCENTUATION

ET LE DÉPLACEMENT D'ACCENT DANS LE FRANÇAIS
MODERNE

La loi qui régit la position de l'accent d'intensité dans le français moderne est très simple et très nette : « L'accent d'intensité porte sur la dernière syllabe masculine du mot ». Tant que l'on considère des mots isolés, la loi apparaît clairement à l'observateur le plus superficiel. Il suffit de comparer un mot étranger francisé, tel que le prononce un Français, au même mot prononcé dans la langue originale, pour reconnaître sans hésitation possible la position de l'accent. Il est facile de faire l'expérience avec des mots tels que *piano*, *soprano*, *tunnel*, *Schiller*, *Wagner*.

Aussi bien, ce rejet de l'accent sur la dernière syllabe est étroitement lié aux lois suivant lesquelles le latin s'est graduellement transformé pour devenir le français. Dans les mots héréditaires, les syllabes posttoniques sont tombées ou sont devenues féminines, la syllabe tonique du mot latin correspond donc nécessairement à la dernière syllabe masculine du mot français.

Cependant, il s'est trouvé des observateurs pour contester l'exactitude d'une loi qui semble si certaine. Un phonéticien d'une autorité considérable, M. Sweet, a pu affirmer qu'en français l'accent d'intensité porte sur la syllabe initiale du mot. Il est vrai qu'il est revenu plus tard sur cette

affirmation. Dans son *Primer of Phonetics*, il s'exprime ainsi : « En français toutes les syllabes sont articulées avec « une intensité à peu près égale... Cependant il y a une « tendance bien nette à affaiblir l'accent de la dernière « syllabe d'un groupe composé d'un mot unique ou de « plusieurs mots ¹ ».

Il serait intéressant de résoudre la question par des expériences rigoureuses et quantitatives. Malheureusement la phonétique expérimentale ne nous offre encore pour l'étude de ce problème que des méthodes fort laborieuses et dont la précision n'est pas absolue ².

En attendant que le perfectionnement et la simplification des méthodes expérimentales rende plus faciles des recherches suffisamment nombreuses et variées, il n'est pas impossible à l'observation élémentaire d'expliquer les divergences qui se sont produites au sujet de la position de l'accent français.

Il faut remarquer en premier lieu que l'accent français est beaucoup moins intense que l'accent des autres langues européennes.

Pour s'en rendre compte, il suffit de considérer les mots communs au français et à une autre langue, et dans lesquels la position de l'accent reste la même. Si l'on compare par exemple les mots français *hôtel*, *machine*, aus mêmes mots anglais, les mots français *étage*, *ballon* aus mêmes mots allemands, on sera frappé de la faible intensité de l'accent français.

En second lieu, l'accent français portant sur la dernière syllabe du mot, il arrive très souvent que, par suite de l'in-

1. SWEET, *Primer of Phonetics*, nos 271-273. Cf. VIETOR, *Elemente der Phonetik*, p. 298.

2. Cf. L. ROUDET, *Méthode expérimentale pour l'étude de l'accent. La Parole*, mai 1899.

tonation générale de la phrase, il coïncide avec un abaissement de la vois. Au contraire, l'accent des langues germaniques et celui des autres langues romanes porte en général sur une syllabe initiale ou médiane, et, par cela même, coïncide presque toujours avec une élévation de la vois, avec un accent de hauteur, comme on dit. Cela seul suffirait à le rendre plus apparent que l'accent français.

Ces considérations expliquent combien il est facile à l'observateur — surtout à l'observateur étranger — de se tromper dans la détermination de l'accent français. La question se complique encore par l'existence de deux phénomènes qui se rencontrent dans d'autres langues, mais qui sont en français incomparablement plus fréquents et plus importants, je veux parler de la désaccentuation et du déplacement d'accent. A chaque instant, la désaccentuation et le déplacement d'accent viennent contrarier la loi fondamentale de l'accent français que je rappelais tout à l'heure et peuvent même la voiler à un observateur non averti.

Il est parfaitement vrai qu'en français l'accent d'intensité porte sur la dernière syllabe masculine du mot : mais cette loi, comme toute les lois scientifiques, pourra paraître fautive si on l'isole des autres lois qui s'entrecroisent et se combinent avec elle. Ces lois perturbatrices sont celles de la désaccentuation et du déplacement d'accent que je veux essayer de déterminer dans ce travail.

I

LA DÉSACCENTUATION

Les grammairiens anciens appelaient *proclitique* un mot qui perd son accent devant un mot accentué pour former avec celui-ci une seule unité phonétique, *enclitique* un mot

qui perd son accent après un mot accentué pour former avec celui-ci une seule unité phonétique.

Les proclitiques et les enclitiques ne se rencontrent pas seulement dans les langues classiques : ils existent aussi dans les langues modernes. L'anglais en compte un grand nombre. Dans les expressions suivantes : *a man, he is, to be, give him, is it, I have not (I haven't)*, les mots : *a, he, to* sont le plus souvent des proclitiques ; les mots : *him, it, not*, des enclitiques. De même, dans les expressions allemandes : *er hat, der Mann, hab'ich, ist es*, les mots *er der* sont le plus souvent des proclitiques, les mots : *ich, es* des enclitiques.

Ce phénomène de désaccentuation est d'ailleurs plus fréquent en anglais qu'en allemand. En français, il prend une extension plus grande encore, et il entraîne des conséquences fort importantes. En anglais, certaines catégories de mots seulement peuvent être enclitiques, ou le plus souvent proclitiques : ce sont les articles, les démonstratifs, les possessifs, les pronoms personnels, les verbes auxiliaires, les conjonctions, les prépositions, les négations.

En français, à peu près toutes les catégories de mots, y compris les verbes, les adjectifs qualificatifs et même les substantifs, sont susceptibles de perdre leur accent et de devenir proclitiques, mais non pas enclitiques : il n'y a pas d'enclitiques en français. D'autre part, tandis que les enclitiques et proclitiques anglais ou allemands ne le sont qu'accidentellement, il y a en français plusieurs catégories de mots qui ne portent jamais l'accent et sont toujours proclitiques. Il y a donc là un phénomène propre au français. Il mérite d'être étudié avec d'autant plus d'attention qu'il est intimement lié à la structure de la phrase et se rattache à la syntaxe de la langue autant qu'à son phonétisme.

En écoutant prononcer une phrase française, on reconnaît facilement qu'elle se partage en groupes dont chacun produit une impression d'unité phonétique, au point que celui qui ignore la langue le prend pour un mot unique.

Soit cette phrase très simple : « Il a passé de la misère noire à la fortune en deux heures de temps », elle sera le plus ordinairement partagée en quatre groupes : il a passé — de la misère noire — à la fortune — en deux heures de temps. Chacun de ces groupes se prononce absolument comme un mot unique accentué sur la dernière syllabe masculine. Pour faire disparaître toute incertitude à cet égard, il suffit de comparer chaque groupe à un mot unique du même nombre de syllabes.

Ces groupes phonétiques pourvus chacun d'un accent d'intensité sont appelés par les phonéticiens allemands *Nachdruckstakte*, par les phonéticiens anglais *stress groups* : je les appellerai *groupes accentués*. On voit que chacun d'eux se compose d'un mot : le dernier, qui conserve son accent normal et d'autres mots qui le précèdent et qui sont atones, soit qu'ils aient perdu leur accent normal comme *misère*, *heure*, soit que par nature ils ne portent jamais d'accent comme *de*, *à*, *la*.

La composition des groupes accentués n'est pas arbitraire. Elle dépend d'abord de causes rythmiques. On ne peut retarder indéfiniment le retour de l'accent, et par suite, les groupes accentués ne peuvent pas avoir une longueur quelconque. D'une statistique assez étendue que j'ai faite, il résulte que la longueur des groupes accentués est comprise entre une et onze syllabes et que la très grande majorité (70 %) est comprise entre *trois et sept syllabes*.

Mais la condition essentielle qui détermine la fonction des groupes accentués, c'est la nature significative des mots. Dans toute langue, il y a des mots qui désignent des

rapports ou des déterminations générales, par exemple les articles, les prépositions, les verbes auxiliaires, etc., et des mots qui désignent des êtres, des qualités, des actions, par exemple les substantifs, les adjectifs qualificatifs, les verbes. Les premiers, que les grammairiens chinois appellent *mots vides*, sont en général les plus courts et ceux qui perdent le plus facilement leur accent. Les seconds, qu'on peut appeler mots pleins, sont en général plus longs et perdent plus rarement l'accent.

D'autre part, la composition des groupes accentués est étroitement liée à la construction. On le comprend facilement. L'accent français portant sur la dernière syllabe masculine d'un mot ou d'un groupe, les mots sans accent seront toujours au commencement d'un groupe, *avant* un mot accentué auquel ils sont grammaticalement liés et ils ne pourront jamais être isolés; les mots accentués seront toujours isolés, ou à la fin d'un groupe *après* des mots sans accent auxquels ils sont grammaticalement liés.

C'est en me plaçant à ce point de vue de la valeur significative des mots et de la structure de la phrase que je vais essayer de déterminer les lois ou, pour mieux dire, les tendances générales auxquelles obéit la composition des groupes accentués en français.

Les mots français peuvent se diviser en trois classes : 1° ceux qui sont toujours sans accent ; 2° ceux qui sont tantôt accentués et tantôt désaccentués ; 3° ceux qui sont toujours accentués.

1° *Mots qui sont toujours atones et, par suite, toujours au commencement d'un groupe accentué.*

Ces mots sont :

- a) L'article défini et indéfini : *le, la, les, du, des, au, aus, un* ;
- b) Les adjectifs démonstratifs : *ce, cet, cette, ces* ;

c) Les adjectifs possessifs : *mon, ton, son, ma, ta, sa, notre, votre, leur* ;

d) Les pronoms relatifs : *qui, que, dont, où* ¹ ;

e) Les prépositions : *de, à, pour, sur*, etc.

Il est facile de vérifier que ces mots sont toujours sans accent, sauf quand ils sont cités isolément à titre d'exemple grammatical et sauf dans les cas de déplacement d'accent que j'étudierai tout à l'heure. Dans tous les autres cas, ils sont atones. Par suite, ils sont toujours placés au commencement d'un groupe et précèdent le mot accentué auquel ils sont grammaticalement liés.

Il est bon de noter que les mots de cette catégorie peuvent être proclitiques en anglais et en allemand : mais, dans ces deux langues, ils sont souvent accentués, ce que les typographes indiquent, en anglais, par l'emploi de l'italique ; en allemand, par un écartement plus grand des caractères. En français, au contraire, ils sont nécessairement atones, sauf l'exception dont j'ai parlé. Il en résulte que si l'on a à traduire une phrase allemande ou anglaise dans laquelle un de ces mots est accentué, on est obligé, pour rendre exactement le sens, d'ajouter au mot correspondant français un mot ou une expression susceptible de porter l'accent. Ex. : *He is the man*. C'est l'homme *en question*. *Das ist mein Schirm*. C'est mon parapluie *à moi*.

2° *Mots qui sont tantôt accentués, tantôt désaccentués, et qui, par suite, peuvent être placés soit au commencement, soit à la fin d'un groupe accentué.*

Ces mots sont :

a) Le substantif.

1. Cela explique pourquoi dans la lecture et le langage, on fait la coupe avant et non pas après le relatif séparé du verbe par une incidente, bien que la virgule soit placée après le relatif. Ex. : Un homme — qui, pour bien des raisons, est méprisable...

En général, le substantif est accentué. Il perd son accent quand il est suivi de mots avec lesquels il forme une expression correspondant à une idée unique. Il en est ainsi dans tous les mots composés : *Champs-Élysées*, *lieutenant-colonel*, etc. ; et aussi dans les expressions qui, sans être cataloguées par les grammairiens comme mots composés, présentent cependant le même caractère psychologique, c'est-à-dire expriment une image ou une idée unique : *l'empereur d'Allemagne*, *le code civil*, *la légende dorée*, *une misère noire*, *deux heures de temps*, etc.

Il faut noter seulement que la même expression composée pourra, suivant les cas, correspondre tantôt à une idée unique, tantôt à une succession d'idées. Ainsi lorsque je parle de l'empereur d'Allemagne, j'ai le plus souvent une idée unique et indivise ; mais si je dis : « L'empereur d'Allemagne, l'empereur d'Autriche et l'empereur de Russie ont échangé des compliments », l'opposition des trois termes pourra avoir comme effet de dissocier l'idée d'empereur de celles d'Allemagne, d'Autriche ou de Russie et je pourrai accentuer le mot empereur dans les trois cas. Il est donc impossible de donner une règle rigoureuse et d'établir une liste invariable des expressions dans lesquelles le substantif se désaccentue.

b) L'adjectif qualificatif.

L'adjectif-attribut est en général à la fin d'un groupe. Il est donc accentué. Il l'est encore, lorsque, par inversion, il est placé avant le verbe. Ex. : « *Fière* est cette forêt dans sa beauté tranquille ». Il forme alors un groupe à lui seul.

Quant à l'adjectif-épithète, on sait qu'en français comme dans les autres langues romanes, sa position n'est pas fixe. Il se place tantôt avant, tantôt après le substantif qu'il qualifie. Son accentuation dépend de sa position. Après le

substantif, l'adjectif est accentué. Dans ce cas, le substantif peut perdre son accent, comme je l'ai déjà dit, et alors il forme avec l'adjectif un groupe accentué ; ex. : *une misère noire*. Si le substantif conserve son accent chacun des deux mots forme un groupe accentué ; ex. : *un orateur admirable*.

Lorsque l'adjectif est placé avant le substantif, il perd son accent et forme avec le substantif un groupe qui n'a qu'un accent.

Il est inexact de dire, comme on le fait d'ordinaire, que dans ce cas chacun des deux mots garde son accent, mais que le dernier est marqué en outre par une inflexion particulière de la voix qu'on nomme accent oratoire. S'il ne se produit pas un déplacement d'accent (ce cas sera examiné tout à l'heure) l'adjectif placé avant le substantif est entièrement désaccentué ; les expressions : *un excellent homme*, *un brillant écrivain* se prononceront, au point de vue de l'intensité respective des syllabes, absolument comme si chacune d'elle formait un mot unique.

Il faut ajouter, pour être complet, que si l'adjectif-attribut ou l'adjectif-épithète placé après le substantif a un complément assez court, ce complément pourra s'unir aux mots précédents pour former un groupe accentué et alors l'adjectif perdra son accent.

Dans cette phrase : *la maison est pleine*, l'adjectif est accentué, mais dans celle-ci : *la maison est pleine de monde*, le groupe accentué ne prend fin qu'après le mot *monde* et l'adjectif perd son accent.

c) Noms de nombre.

Les adjectifs numéraux cardinaux ou ordinaux suivent la règle des adjectifs qualificatifs : ils sont atones avant le substantif, toniques après le substantif ou lorsqu'ils sont isolés.

d) Pronoms personnels.

On sait le rôle important de l'accent dans la transformation des pronoms latins en pronoms français. Il en est résulté deux séries de formes : les unes dérivées des pronoms latins toniques, par exemple *moi, toi, soi* ; les autres dérivées des mêmes pronoms atones, p. ex. *me, te, se*. Aujourd'hui le rôle de l'accent dans l'emploi des pronoms n'est pas moins important, mais il n'est pas toujours conforme aux origines historiques. Il arrive que des formes d'origine tonique sont proclitiques et désaccentuées, et inversement que des formes d'origine atone sont accentuées.

On peut résumer en trois propositions les règles relatives à l'accentuation des pronoms personnels, en notant que le pronom *on* se comporte de la même manière.

1. Tous les pronoms personnels (sauf *je*) sont accentués lorsqu'ils suivent un verbe ou une préposition dont ils dépendent, et qu'ils ne sont pas suivis eux-mêmes d'un mot qui les complète.

A moi, crois-tu ? rappelle-toi, tue-le, parle-lui, etc.

On voit que dans ce cas, le verbe est désaccentué et forme un groupe unique avec le pronom. Mais si le pronom est suivi d'un mot qui le complète ou d'un autre pronom, il perd lui-même son accent qui est reporté sur le dernier mot.

Crois-tu donc ? C'est lui-même. Donnez-la-moi.

Le pronom *je* fait exception à la règle, il est toujours atone : *dis-je, pensé-je, etc.* C'est le seul enclitique de la langue française.

2. Les pronoms isolés sont accentués. Il faut noter que *moi, toi, lui, elle, nous, vous, eus, elles* et rarement *soi* sont les seuls pronoms qui peuvent être isolés. Lorsque ces mêmes pronoms sont suivis d'un mot destiné à les compléter, par

ex. *seul* et *même* ils forment avec lui un groupe accentué et par conséquent deviennent proclitiques.

3. Tous les pronoms personnels sont proclitiques lorsqu'ils sont placés avant le verbe.

Ex. : *Nous le lui dirons. Vous vous en moquez. Il me la donnera.*

On sait qu'il n'en est pas de même dans les autres langues, notamment en anglais et en allemand, de sorte que si on a à traduire une phrase dans laquelle un de ces pronoms est accentué, il faudra nécessairement changer la construction, ou renforcer le pronom français par un pronom accentué.

Ich habe das Buch, *C'est moi qui ai le livre*, ou *moi*, j'ai le livre.

e) Pronoms-adjectifs indéfinis.

Les mots tels que *aucun*, *autre*, *certain*, *chacun*, *même* *tout*, etc., sont employés tantôt comme adjectifs, et tantôt comme pronoms. Employés comme pronoms, ils sont toniques, à moins qu'ils ne soient suivis d'un mot qui les complète et avec lequel ils forment un groupe ; employés comme adjectifs, ils se comportent comme les adjectifs qualificatifs. Comparez par exemple :

Tous les hommes sont mortels. Tous sont soumis à la même loi.

f) Pronoms relatifs *lequel*, *quiconque*, *quoi*.

Ces pronoms sont en général accentués. Les deux premiers s'emploient comme un équivalent tonique du relatif *qui*, le troisième comme un équivalent tonique du relatif *que*.

g) Pronoms interrogatifs.

Tous les pronoms interrogatifs (sauf *que*) peuvent être accentués. Ils le sont nécessairement lorsqu'ils sont isolés

ou à la fin d'un groupe. Dans ce cas, *que* est remplacé par *quoi*. Quant à *qui* interrogatif accentué, la langue moderne a une tendance à le remplacer par des expressions telles que *qui donc ? qui ça ?* dans lesquelles *qui* est proclitique. Il semble que la langue répugne à accentuer ce mot qui est toujours atone lorsqu'il est employé comme relatif.

h) Verbes.

Tous les verbes sont accentués lorsqu'ils sont isolés ou à la fin d'un groupe :

Je l'aime. Le livre que j'écris, etc.

Au contraire s'ils sont suivis de mots (régimes, verbes, adverbess) ausquels ils sont grammaticalement unis et avec lesquels ils peuvent former un groupe accentué assez court, ils deviennent proclitiques et atones.

J'écris un livre. J'aime à croire... Il parle bien, etc.

Il s'en suit que les verbes *être, avoir, aller, pouvoir, vouloir, devoir, falloir*, employés comme auxiliaires ou semi-auxiliaires devant un autre verbe, sont toujours proclitiques et atones (sauf le cas de déplacement d'accent).

i) Adverbes.

En général, les adverbes placés avant le mot qu'ils modifient forment avec lui un groupe accentué et sont proclitiques. Ex. : *Il a très bien parlé*. Il faut comme toujours réserver le cas du déplacement d'accent. Au contraire, l'adverbe placé après le mot qu'il modifie est accentué et c'est le mot précédent qui est proclitique. Ex. : *Il parle bien*. Il faut ajouter que l'adverbe peut former un groupe accentué à lui tout seul lorsque, dans la phrase, il est séparé du mot qu'il modifie ou qu'il ne peut pas former avec lui un groupe accentué assez court.

k) Conjonctions.

Les conjonctions sont en général proclitiques et atones.

Elles peuvent devenir toniques dans deux cas. D'abord lorsqu'elles sont répétées intentionnellement :

Et des versets, et des répons

Et des psaumes, et des leçons.

En second lieu, les conjonctions qui marquent la suite d'un raisonnement, *or, donc, car, mais, ainsi*, sont ordinairement accentuées et forment un groupe à elles seules lorsqu'on tient à mettre en relief les articulations de la démonstration.

3° *Mots qui sont toujours accentués et qui par suite sont toujours à la fin d'un groupe ou forment un groupe à eux seuls.*

Ces mots sont :

a) Les pronoms relatifs renforcés : *Celui-ci, celui-là, celle-ci, celle-là* et leurs pluriels ;

b) Les pronoms possessifs : *le mien, le tien, le sien, le nôtre, le vôtre, le leur* ;

c) Le participe passé uni à un substantif auquel il sert d'épithète : on sait qu'il se place toujours après le substantif¹ ;

d) Les interjections qui forment en général un groupe accentué à elles seules.

Tels sont les faits qu'une observation très élémentaire permet de dégager. Ils ont une grande importance. Dans la phrase, le mot n'est qu'une unité grammaticale et logique ; la véritable unité psychologique et phonétique, c'est le groupe accentué. Ce sont les groupes accentués et non les mots qui correspondent aux idées et aux images qui se succèdent dans la conscience. C'est pourquoi il est intéressant de savoir comment ils sont constitués. Il est facile de voir que le français par le nombre et l'importance

1. Les exemples contraires, tels que : *les raffinées délices* (P. Bourget) sont excessivement rares.

des proclitiques accidentels, mots qui peuvent être atones ou toniques suivant leur sens et leur position, diffère de beaucoup d'autres langues. Il n'est donc pas étonnant que plusieurs autres phénomènes linguistiques se rattachent intimement à celui-là. Je citerai seulement la liaison phonétique, la construction de la phrase et les règles métriques.

On dit qu'il y a liaison lorsque la consonne finale d'un mot, ordinairement muette, se fait entendre devant un autre mot commençant par une voyelle ou une *h* dite muette. Mais la liaison ne se fait pas toujours. Les grammairiens et les phonéticiens se sont efforcés d'énumérer les mots après lesquels on doit faire la liaison¹. Toutes ces règles empiriques peuvent être remplacées par une loi unique et très simple :

« La liaison se fait après les proclitiques, elle ne se fait pas après les mots accentués », ou, en d'autres termes : « La liaison se fait à l'intérieur d'un groupe accentué, elle ne se fait pas d'un groupe accentué à un autre. » Je donnerai seulement deux exemples caractéristiques. On dit : *Je n'en ai pas* avec liaison, et : *Donnez-m'en un peu* sans liaison. Nous avons vu que *en* est proclitique dans le premier cas, accentué dans le second. On dit : *un savant aveugle* avec liaison, lorsque *savant* est adjectif et *aveugle* substantif. Nous savons en effet que l'adjectif devient alors proclitique. On dit : *un savant aveugle* sans liaison, lorsque *savant* est substantif et *aveugle* adjectif. Nous savons que *savant* conserve alors son accent.

Les faits que j'ai étudiés montrent que la construction française est étroitement liée au phénomène de la désaccen-

1. Voir par exemple NYROP, *Manuel phonétique du français parlé*, p. 126-131 ; ROUSSELOT ET LACLOTTE, *Précis de prononciation française*, p. 181-183.

tuation. Les mots qui sont toujours proclitiques ne peuvent évidemment se placer *qu'avant* les mots qui leur sont grammaticalement unis et toute inversion est impossible. Les mots qui sont toujours toniques doivent former un groupe indépendant ou être placés *après* les mots auxquels ils sont grammaticalement unis. L'existence de mots tantôt proclitiques, tantôt accentués permet de former des groupes plus ou moins longs et souvent de choisir le mot sur lequel portera l'accent du groupe. C'est une ressource et une difficulté tout ensemble pour l'orateur et l'écrivain. Ce qu'on appelle, d'un nom un peu vague, l'harmonie de la prose, résulte surtout de la répartition des accents ou, en d'autres termes, de l'équilibre des groupes accentués; et les règles que donnent les professeurs de style ne sont que des moyens pratiques d'obtenir cet équilibre ¹.

Le rythme du vers, comme celui de la prose, est lié à la constitution des groupes accentués. Au point de vue métrique, un vers est une suite de mots dans laquelle l'emploi de certains éléments phonétiques est soumis à des règles déterminées. Parmi les éléments phonétiques dont la métrique française règle l'emploi, l'un des plus importants est l'accent tonique. Dans l'alexandrin classique, par exemple, la sixième et la douzième syllabe doivent être fortement accentuées, ce qu'on exprimait au temps de Boileau en disant qu'il doit y avoir une césure à l'hémistiche et que le vers ne doit pas enjamber sur celui qui le suit. La règle serait formulée avec beaucoup plus de précision si l'on disait que dans l'alexandrin classique la fin de chaque hémistiche coïncide avec la fin d'un groupe accentué. Les poètes romantiques ont rejeté cette règle traditionnelle, mais pour eux encore le rythme dépend de la répartition des accents

1. Voyez par exemple ALBALAT, *L'art d'écrire enseigné en vingt leçons*, ch. VIII.

toniques dans le vers, c'est-à-dire de la distribution des groupes accentués.

II

LE DÉPLACEMENT D'ACCENT

On vient de voir comment une syllabe normalement forte peut devenir faible. Il peut arriver au contraire qu'une syllabe normalement faible devienne forte. On dit alors qu'il se produit un déplacement d'accent.

La syllabe renforcée est une des syllabes protoniques d'un mot accentué :

Il faut se *soumettre* ou se *démètre*
ou bien une syllabe d'un mot ordinairement proclitique :

Le ciel est *sans* soleil quand je n'ai plus vos yeux.

M^{lle} Bartet, dans *Grisélidis*.

Dans un travail déjà ancien, Jean Passy ¹ a distingué deux sortes de déplacement d'accent : 1° le déplacement rythmique dû à la recherche inconsciente du rythme ; 2° le déplacement emphatique dû à l'importance logique ou émotionnelle des mots. C'est une distinction qui paraît fondée.

Le déplacement rythmique se remarque surtout dans la lecture *recto tono*, dans les formules ou les prières apprises par cœur, dans les cris professionnels :

Ex. : *Attention, s'il vous plaît. Deus sous la violette*, etc.

Le déplacement emphatique présente d'autres caractères et est dû à d'autres causes. Lorsqu'un mot a une importance particulière dans la phrase, lorsqu'il est ce que les

1. Notes de phonétique française, *Phonetische Studien*, t. III.

acteurs appellent le mot de valeur, il subit dans le parler de beaucoup de Français un déplacement d'accent. Ce phénomène se remarque surtout dans les mots qui font antithèse, dans les énumérations, dans les adverbes intensifs (*beaucoup*, *absolument*, *extrêmement*, etc.), dans les mots qui expriment une sensation ou une émotion violente (*épouvantable*, *misérable*, *pleurer*, *hurler*, etc.).

Il est intéressant de savoir sur quelle syllabe se reporte l'accent déplacé. Ce n'est certainement pas sur la syllabe radicale du mot comme M. Paul Passy a longtemps été tenté de le croire¹. Ce n'est pas non plus sur une syllabe quelconque, comme Jean Passy semblait le penser dans le travail que j'ai déjà cité.

L'observation m'a permis de formuler, il y a longtemps déjà, sinon la loi, du moins la tendance générale à laquelle obéit le déplacement emphatique d'accent. Lorsque l'accent d'un mot est déplacé, il se reporte ordinairement *sur la première syllabe du mot commençant par une consonne*, surtout lorsque la consonne est une occlusive ou une fricative. Ex. : Vous êtes un *misérable*. — C'est *barbare*. — C'est *épouvantable*. — C'est un *assassin*, etc. On remarquera qu'en même temps la consonne initiale de la syllabe renforcée s'allonge sensiblement. Il arrive parfois que la première syllabe d'un mot commençant par une voyelle est renforcée, mais alors on entend avant la voyelle l'explosion laryngale que les phonéticiens allemands appellent *fester Einsatz* et les phonéticiens anglais *glottal catch*. En somme, on peut dire que l'accent recule autant que possible, mais qu'il a besoin d'une consonne sur laquelle il puisse s'appuyer².

1. PAUL PASSY, *Les sons du français*, 1^{er}, 2^e et 3^e éd.

2. Je crois avoir été le premier à formuler cette règle. V. *Le Maître phonétique*, août 1894. M. Paul Passy a bien voulu l'adopter et la faire sienne (*Les sons du français*, 4^e éd., 1895 p. 52). Depuis lors elle semble

La cause essentielle du phénomène semble être un manque de synchronisme entre l'émotion et son expression par le langage. L'émotion est en avance sur la parole et renforce la voix dès que les conditions phonétiques le permettent.

Le déplacement d'accent n'est pas un phénomène exclusivement propre au français. Il apparaît parfois en anglais et en allemand, surtout dans l'antithèse. Mais en français il est incomparablement plus général. On peut le remarquer chez des sujets de culture et d'origine les plus diverses. Dans le débit oratoire et poétique, il est excessivement fréquent. Il suffit d'assister à un discours ou à une représentation théâtrale pour s'en convaincre. Le phénomène semble d'ailleurs assez ancien, puisque l'Italien Scoppa le mentionne en 1812 comme un fait fréquent et nullement récent dans la déclamation théâtrale.

Les deux phénomènes que je viens d'étudier : le déplacement d'accent et la désaccentuation sont à coup sûr parmi les propriétés les plus caractéristiques de l'accent français. Dans notre langue, l'accent a bien une position déterminée, mais parfois il disparaît, parfois il se déplace, suivant des lois que l'on peut découvrir. C'est là ce qui lui donne tant de souplesse et de variété. En français plus qu'en aucune autre langue, l'accent peut suivre les ondes toujours mouvantes de la pensée et de l'émotion.

LÉONCE ROUDET.

être entrée dans la doctrine courante. V. NYROP, *Manuel phonétique du français parlé*, p. 108 ; JESPERSEN, *Lehrbuch der Phonetik*, p. 220, etc. C'est pourquoi on me pardonnera cette petite revendication de priorité.

COMPTES RENDUS

J. BASTIN. — *Nouvelles glanures grammaticales*. Riga, 1907, in-8, 88 p.

Des 28 articles qui composent cette nouvelle série de *glanures*, 12 se rapportent spécialement à l'orthographe du français (p. 8-26 et 30-37). M. Bastin y passe en revue les divers signes orthographiques, accents, cédilles, apostrophe ; il en fait brièvement, mais avec précision, l'histoire, et il montre combien peu logique souvent est l'emploi qu'on fait aujourd'hui de ces signes. Viennent ensuite, après une étude sur la formation des *adverbes de manière* — qui intéresse aussi l'orthographe —, des spécimens de l'orthographe de Fénelon, de Montesquieu, de M^{me} de Sévigné et de M^{me} de Montespan. Les remarques dont M. Bastin les accompagne ne sont pas neuves, mais elles sont utiles à faire — et à refaire —, pour détruire ce préjugé trop répandu que notre orthographe actuelle est celle de nos grands écrivains du XVIII^e et du XVII^e siècles. Cette question de la réforme orthographique est malheureusement encore d'actualité, puisqu'elle n'a pas reçu sa solution nécessaire. On lira avec intérêt les remarques de M. Bastin. Elles méritent d'être lues.

L'intérêt n'est pas moins grand dans les autres *glanures*. Presque toutes concernent le verbe. On connaît, sans parler de maint autre article publié dans cette *Revue* même ou ailleurs, l'importante étude que M. Bastin a consacrée naguère au verbe français. Il revient ici sur quelques-uns des points les plus délicats de la syntaxe : valeurs diverses de l'*imparfait de l'indicatif*, emplois du conditionnel comme mode et comme temps, valeur des temps du *subjonctif*, *subjonctif dans la proposition principale*, *présent historique* et *verbes qui en dépendent*, etc. M. Bastin rectifie çà et là les erreurs des grammaires françaises en usage en Russie (Ex. p. 46, 64, 78). Le plus souvent il reproduit — c'est son droit — ou résume¹, mais aussi précise et complète ce

1. Les deux articles sur l'accord des *participes* (p. 88-87) sont un résumé fort commode des parties correspondantes de la *Syntaxe du Verbe* (1896) ou de l'*Étude des participes basée sur l'histoire de la langue* (1889).

qu'il a dit lui-même sur ces diverses questions. Ses observations paraîtront quelquefois subtiles. En général elles sont justes et toujours intéressantes. Chemin faisant, M. Bastin, qui sait beaucoup de choses et qui veut faire profiter les autres de ce qu'il sait, se laisse entraîner à toucher de-ci de-là d'autres sujets que le sujet de son article, glissant une note de morphologie dans un chapitre de syntaxe (p. 38), ou entremêlant à une dissertation sur la différence entre l'imparfait et le passé défini, une autre dissertation sur l'imparfait et le conditionnel (p. 39 et suiv.). Mais ces digressions ou ces « complications » ne nuisent pas trop à la netteté de l'exposition. On trouvera ici, comme dans les précédents ouvrages du même auteur, des rapprochements assez fréquents avec le latin. Avec le russe aussi : il faut noter, par exemple, cette conclusion qu'« il est impossible, vu ses divers emplois, d'identifier l'imparfait français avec l'aspect imparfait de la langue russe » (p. 87). Indiquons enfin un autre élément d'intérêt dans ces *gleanures* : le grand nombre des exemples tirés d'auteurs contemporains (p. 5-6, à propos de *ne rien moins que* ; p. 56, pour le futur après *si* ; p. 60-63, *ne* explétif après *avant que*, *sans que* ; etc.). Ces exemples sont même accompagnés de références précises, ce qui n'est pas toujours le cas pour les autres. Par là, M. Bastin, qui proteste à plus d'une reprise contre « les règles édictées de leurs cabinets par les grammairiens », se donne le droit de s'intituler le « greffier de l'usage ». Remarquons pourtant que, pour être sûr de l'usage, il ne suffit pas d'interpréter quelques exemples, si significatifs qu'ils paraissent : il faudrait des dépouillements plus complets de textes, tout un minutieux travail de statistique, qu'il serait évidemment très long de s'imposer.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de rendre un juste hommage à l'œuvre accomplie par M. Bastin au cours de sa longue carrière. Les études de grammaire française lui doivent beaucoup ; la langue française qu'il n'a cessé d'enseigner aux Russes, lui doit plus encore. L'ouvrage dont nous venons de rendre compte prouve que les années n'ont diminué ni son zèle studieux ni sa clairvoyance. Nous souhaitons sincèrement que M. Bastin puisse longtemps encore faire profiter de ses réflexions et de ses lectures notre langue et nos études.

P. HORLUC.

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA « REVUE »

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

Festschrift zur 49. versammlung Deutscher Philologen und Schulmänner in Basel im Jahre 1907 (Basel, Emil Birkhäuser, 1907, 538 p. grand in-8). — Nous relevons dans ce beau volume les articles suivants, qui intéressent nos études : *Le fabliau du Buffet*, commentaire et texte critique établi soigneusement d'après les quatre manuscrits, par Albert BARTH ; *Zur Agglutination in den französischen Mundarten*, par Ernst Tappolet ; *Une source des Tragiques*, l'« Histoire des martyrs » de Jean Crespin, par Charles DE ROCHE ; *La poésie religieuse paloise dans le Jura bernois catholique*, par Arthur ROSSAT.

Jules COULET. — *Études sur l'ancien poème français du voyage de Charlemagne en Orient* (Montpellier, Coulet et fils, 1907 ; 466 p. grand in-8). — Cette étude pénétrante comprend trois parties : I. La date ; II. La légende ; III. La nature du poème. M. Coulet donne des raisons plausibles de croire que le poème est moins ancien qu'on ne le pensait, et qu'il devrait être intitulé : « *Le Voyage de Charlemagne en Orient*, poème moral du XIII^e siècle. » L'examen détaillé de la légende et du poème amène l'auteur à cette conclusion qu'on serait peut-être plus près de comprendre nos chansons de geste, si, au lieu de considérer notre épopée nationale comme dominée par le respect de légendes tradition-

nelles, on l'abordait avec l'idée que ce qui nous en est resté, malgré son caractère anonyme, est surtout la création personnelle de véritables poètes.

Ludwig TRAUBE. — *Nomina sacra, Versuch einer Geschichte der christlichen Kürzung* (München, Beck, 1907; 295 p. in-8). — C'est le second volume de *Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*, publié par Ludwig Traube.

Paul LEHMANN. — *Franciscus Modius als Handschriften-forscher* (München, Beck, 1907; XIII-152 p. in-8).

Premier fascicule du 3^e vol. de la même collection.

Jean S. BARÈS. — *La simplification orthographique* (Paris, édition du Censeur, 1907; 16 p. à 2 colonnes in-8). — Historique circonstancié et bien présenté des derniers efforts tentés en vue de la réforme orthographique. La question ne pourra être reprise utilement qu'après le prochain renouvellement du Conseil supérieur de l'Instruction publique. Mais il faut qu'elle aboutisse. *Le Réformiste* et son directeur M. Jean-S. Barès auront puissamment contribué au résultat, qui ne saurait être douteux.

Paul COURTEAULT. — *Geoffroy de Malvyn, magistrat et humaniste bordelais* (Paris, Champion, 1907; x-211 p. in-8). — Geoffroy de Malvyn, né au milieu du xvi^e siècle, a vécu jusqu'en 1617.

Dans ce volume, qui fait partie de la « Bibliothèque littéraire de la Renaissance », M. Courteault a étudié successivement le magistrat et l'humaniste, en utilisant les archives départementales de la Gironde et les registres secrets du Parlement de Bordeaux. Il donne en appendice, d'après un manuscrit légué par Jules Delpit à la ville de Bordeaux, 35 pièces inédites, et il insère dans la biographie des extraits de deux poèmes français de Malvyn, également inédits.

Henri CHATELAIN. — *Notes sur l'accent Saint-Quentinois* (29 pages extr. du tome XV, — 4^e série, — des *Mémoires de la Société Académique de Saint-Quentin*).

TABLE DU TOME XXI

DE LA REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE, 1907

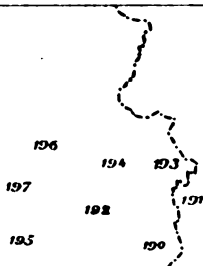
	Pages.
VIGNON (L.). — Les patois de la région lyonnaise : le pronom régime de la 3 ^e personne, le régime indirect	1, 197
YVON (H.). — Sur l'emploi du mot <i>indéfini</i> en grammaire française, IV. L'article indéfini	21
JEANROY (A.). — Étymologies françaises : anc. fr. « estraiier » ; franç. « poule », terme de jeu ; anc. fr. « talemele, talemète ».	37
EMANUELLI (F.). — Le parler populaire de l'île anglo-normande d'Aurigny, vocabulaire	44
GUERLIN DE GUER (Ch.). — Notes sur les parlers populaires de la région de Pont-l'Évêque-Honfleur (Calvados).	81
GILLIÉRON (J.) et ROQUES (M.) ou MONGIN (J.). — Études de géographie linguistique, VII : Plumer = peler. — VIII : Mirages phonétiques. — IX : Le sel ; les aires disparues.	107, 293
CHAMPION (P.). — Pièces joyeuses du x ^{ve} siècle	161
BALDENSBERGER (F.). — Notes lexicologiques (<i>suite</i>).	222
ROSSET (Th.). — L'alternance « pèse, pesons ».	228
BARBIER fils (P.). — Notes étymologiques	241
HORLUC (P.). — L'emploi de l'auxiliaire <i>être</i> en français dans la conjugaison du verbe et de l'auxiliaire « être »	259
LOT (Ferdinand). — Guengualch	277
GEDDES (J.). — Importance de l'unité phonétique	285
ROUDET (Léonce). — La désaccentuation et le déplacement d'accent en français moderne	297

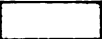
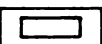
COMPTES RENDUS

A. BOSELLI. — Le jardin de Paradis (A. Jeanroy).	54
A. DAUZAT. — Essai de méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans, et Géographie phonétique d'une région de la Basse-Auvergne (A. Terracher) 57, cf. 150	

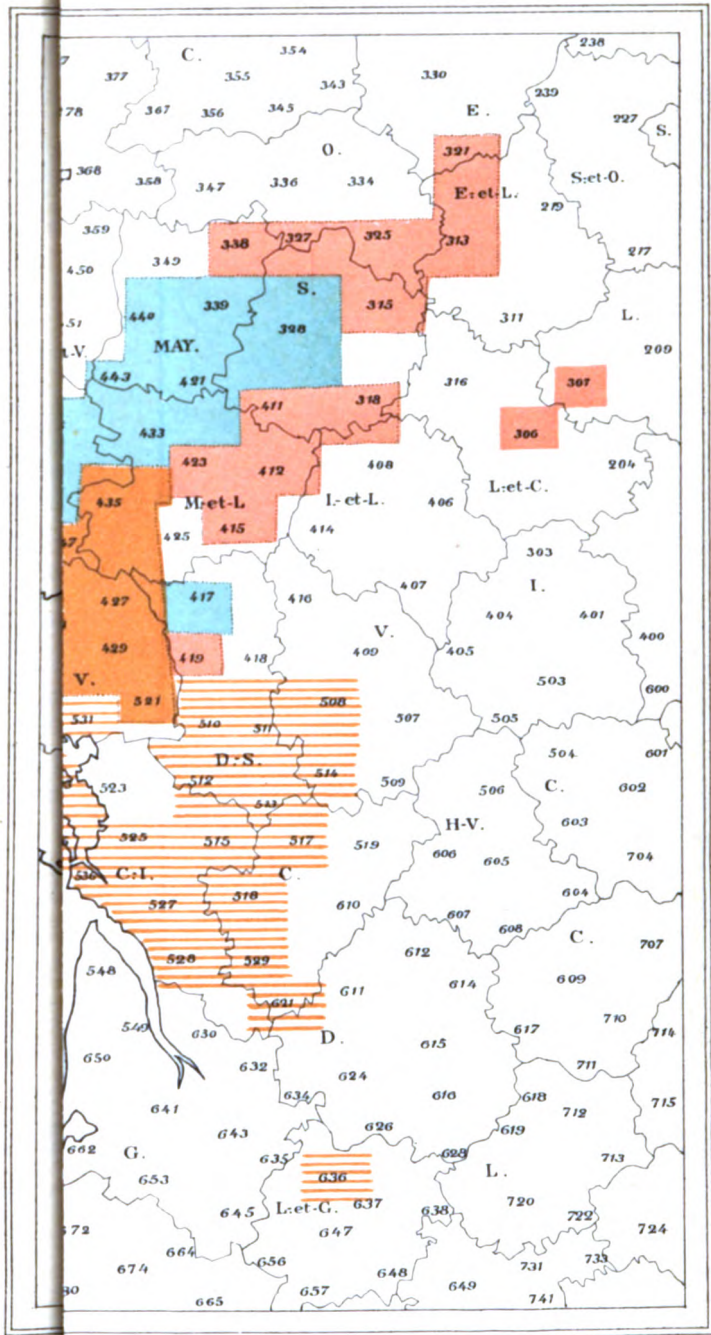
Congrès international pour l'extension de la langue française (F. Baldensperger)	69
ERNEST LAVISSE. — Histoire de France, tome VII (Y.)	70
F. BALDENSPERGER. — Bibliographie critique de Goethe en France (C. Latreille)	157
CARL BENZON. — Madame de Stael og Theatret (F. Baldensperger)	158
MADELAINE. — Au bon vieux temps	232
RENÉ BLANCARD. — Les hôtes de Nantes en 1598. Le prince des Sots (P. C.)	233
FERDINAND BRUNOT. — Histoire de la langue française, t. II	234
J. BASTIN. — Nouvelles glanures grammaticales (P. Horluc) ..	315
COMPTES RENDUS SOMMAIRES	73, 160, 235, 317.
CHRONIQUE. — La réforme de l'orthographe et les imprimeurs. — L'article de M. Berthelot sur la réforme de l'orthographe	75

Le Propriétaire-Gérant, H. CHAMPION.



-  plumer
-  dérivés de plumer
-  plumaille
-  pelaille
-  plumette

5. — ROUE, ROUELLE



REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

SOMMAIRE DU PRÉSENT NUMÉRO

I. L. VIGNON. — <i>Les patois de la région lyonnaise : le pronom régime de la 3^e personne, le régime indirect</i>	1
II. H. YVON. — <i>Sur l'emploi du mot « indéfini » en grammaire française, IV. L'article indéfini</i>	21
III. A. JEANROY. — <i>Étymologies françaises : anc. fr. « extraier »; franç. « poule », terme de jeu; anc. fr. « talemele, talemete »</i>	37
IV. EMANUELLI. — <i>Le parler populaire de l'île anglo-normande d'Aurigny : vocabulaire</i>	44
COMPTES RENDUS. — A. BOSELLI : <i>Le Jardin de Paradis</i> (A. JEANROY). — A. DAUZAT : <i>Essai de méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans</i> (A. TERRACHER). — A. DAUZAT : <i>Géographie phonétique d'une région de la basse Auvergne</i> (A. TERRACHER). — <i>Congrès international pour l'extension de la langue française</i> (F. BALDENSBERGER). — E. LAVISSE : <i>Histoire de France, Louis XIV, de 1643 à 1685</i> (Y.).....	54
PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA REVUE.....	73
CHRONIQUE. — <i>La réforme de l'orthographe et les imprimeurs</i> . — <i>L'article de M. Berthelot sur la réforme de l'orthographe</i>	75

PARIS (6^e)

LIBRAIRIE H. CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

(Tous droits réservés)

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

N. B. — Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste ou en chèque au nom de M. Honoré CHAMPION, 5, quai Malaquais.

Adresser ce qui concerne la rédaction à M. CLÉDAT,
29, rue Molière à Lyon.

SYSTÈME ORTHOGRAPHIQUE
DE LA REVUE DE PHILOGIE FRANÇAISE

- a) Remplacer par *s* l'*x* valant *s*, sauf dans les noms propres.
- b) Ne jamais redoubler l'*i* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter*.
- c) Terminer toujours par un *t* la 3^e personne du singulier à l'indicatif présent des verbes en *oir* et en *re*, et supprimer la consonne muette devant *ce t* et devant l'*s* des deux premières personnes : *je m'assies*, *il s'assiet* ; *je prens*, *il prent*, etc.

Ce programme vise non à simplifier l'orthographe, mais à la rendre plus correcte. Il a été discuté dans la *Revue*, t. III, p. 270 ; t. IV, pp. 85, 153, 161, 235 ; t. V, pp. 81 et 308. V. aussi, plus récemment, le t. XIX, pp. 75 et 229 ; t. XX, p. 307.

Les premiers adhérents ont été MM. Michel Bréal, Édouard Hervé, Francisque Sarcey, Paul Passy, Camille Chabaneau, Louis Havet, Charles Lebaigue, Ferdinand Brunot, Eugène Monseur, etc.

Le programme comportait aussi, pour l'accord des participes, des indications qui n'ont plus de raison d'être depuis l'arrêté ministériel relatif à la simplification de la syntaxe.

POUR PARAÎTRE DANS LES PROCHAINS FASCICULES

- J. DÉSORMAUX : *Les alternances dans les parlers savoyards*.
- J. GILLIÉRON et J. MONGIN : *Mirages phonétiques. — Études de géographie linguistique (suite)*.
- Ch. GUERLIN DE GUER : *Les parlers populaires de la région de Pont-l'Évêque-Honfleur*.
- P. HORLUC : *L'emploi de l'auxiliaire « être » en français dans la conjugaison du verbe ou de l'auxiliaire « être »*.
- Ferdinand LOT : *La légende de Guengualch*.
- F. STROWSKI : *Sur la constitution d'un texte critique des Essais de Montaigne*.
- L. VIGNON : *Le pronom régime indirect de la 3^e personne dans les patois de la région lyonnaise (suite)*.
- L. VUILLARD : *De l'analogie dans la langue de Corneille*.
- I. GEDDES : *Importance de l'unité phonétique*.
- F. BALDENSBERGER : *Notes lexicologiques (suite)*.
- Pierre CHAMPION : *Poésies inédites du manuscrit LIII de Stockholm*.
- Etc.

Librairie ancienne H. CHAMPION, Editeur
5, QUAI MALAQUAIS

LES FRANÇAIS ITALIANISANTS AU XVI^e SIÈCLE

Par **Emile PICOT**

MEMBRE DE L'INSTITUT

Tome Premier. Fort vol. in-8 de xi-381 pages... 7 fr. 50

MAURICE SCÈVE ET LA RENAISSANCE LYONNAISE

ÉTUDE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

PAR ALBERT BAUR

Beau volume in-8, de 130 pages..... 5 fr.

J. GILLIÉRON ET MONGIN

Étude de Géographie Linguistique “ SCIER ”

DANS LA GAULE ROMANE DU SUD ET DE L'EST

In-4 et cartes en couleurs. — Prix..... 5 fr.

GASTON PARIS

Mélanges Linguistiques

Publiés par **MARIO ROQUES**

Fascicule I. — LATIN VULGAIRE ET LANGUES ROMANES

Fascicule II (*vient de paraître*). — LANGUE FRANÇAISE

Chaque..... 6 fr.

ALBERT DAUZAT

ESSAI DE MÉTHODOLOGIE LINGUISTIQUE

DANS LE DOMAINE DES LANGUES ET DES PATOIS ROMANS

In-8..... 10 fr.

GÉOGRAPHIE PHONÉTIQUE

D'UNE RÉGION DE LA BASSE-AUVERGNE

In-8..... 6 fr.

Vient de paraître (1907) :

LA VISION DE TONDALE

(TNUDGAL)

TEXTES FRANÇAIS, ANGLO-NORMAND ET IRLANDAIS

publiés pour la première fois par

V. H. FRIEDEL ET KUNO MEYER

In-8..... 7 fr. 50

Textes qui peuvent être utilisés avec fruit par les professeurs de philologie dans leurs cours et leurs explications en commun.

Atlas linguistique de la France, par J. GILLIÉRON, directeur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, et par E. EDMONT, auteur du *Lexique Saint-Polois*. 1902-1907, avec une notice in-8. 26 livraisons in-fol. parues. Chaque livraison, 25 francs.

Il paraît chaque année 6 livraisons se composant de 50 cartes. L'ouvrage sera complet en 35 livraisons.

L'œuvre gigantesque entreprise par MM. Gilliéron et Edmont est une réponse à l'appel lancé par Gaston Paris : « Il faudrait, disait-il, que chaque commune, d'un côté, chaque forme, chaque mot, de l'autre, eût sa monographie, purement descriptive, faite de première main, et traitée avec toute la rigueur d'observation qu'exigent les sciences naturelles... »

L'*Atlas linguistique* laisse de côté les parlers non romans, c'est-à-dire le flamand, le breton et le basque ; mais il déborde les frontières politiques de la France pour englober non seulement la Belgique wallonne et la Suisse romande, mais quelques vallées du Piémont (notamment Aoste et Oulx), dont la langue est plus rapprochée du franco-provençal que du piémontais, et les îles anglo-normandes de la Manche. Dans cette étendue de territoire 639 stations ont été établies à une distance à peu près égale les unes des autres : M. Edmont a relevé dans chacune d'elles les équivalents parois des phrases ou des mots portés sur un questionnaire uniforme préparé par M. Gilliéron. Ces équivalents sont notés d'une manière rigoureusement phonétique et dans un alphabet spécial, différent très peu de l'alphabet courant. Chaque carte comprend l'ensemble du territoire, mais est toujours limitée à un mot, à une courte phrase. Les cartes se suivent dans l'ordre alphabétique du mot.

Citons quelques-uns des précieux éloges qui vinrent encourager cette publication.

« ... Nous avons sous les yeux la première livraison de l'*Atlas linguistique de la France*, par MM. J. Gilliéron et E. Edmont, contenant les 50 premières cartes qui composent cet immense ouvrage. Elles justifient tout ce qu'on pouvait en attendre comme méthode et comme résultat. »

GASTON PARIS (*Romania*).

« Souhaitons que rien ne vienne entraver dans sa marche continue et rapide une publication qui, une fois achetée, rendra les plus grands services à la science, et qui trouvera bien difficilement sa pareille dans un autre pays. »

ADOLF TOBLER (*Deutsche Literaturzeitung*).

« Lorsque l'ouvrage sera achevé, nous serons en possession d'un incomparable recueil de matériaux pour toute espèce de recherches linguistiques. Qu'il soit donné aux auteurs de l'*Atlas* de terminer sans encombre leur travail pénible et désintéressé : ils ont érigé un *monumentum aere perennius*. »

MEYER-LÜBKE (*Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*).

« L'immense trésor que l'*Atlas* présente abondamment, occupera pendant de longues années de nombreux savants qui assimileront, utiliseront et mettront en ordre ses résultats. C'est pourquoi je rappelle de toutes mes forces, comme je l'ai fait déjà dans le *Zeitschrift*, xxviii, 495, 6, l'importance considérable de l'*Atlas linguistique* des deux Gilliéron et Edmont, non seulement en ce qui touche la Linguistique, la Grammaire, la Lexicologie et la Philologie, mais en ce qui concerne l'archéologie et l'histoire de la Civilisation. »

WENDELIN FOERSTER (*Zeitschrift für Romanische Philologie*).

« L'*Atlas* économise le temps du savant en lui apportant à pied d'œuvre les matériaux dont il a besoin pour ses spéculations. N'est-ce rien, que de pouvoir instantanément, grâce à une carte qu'on embrasse d'un coup d'œil, trouver et grouper sous la même idée un millier de formes dont la recherche dans les lexiques spéciaux de chaque région demanderait un loisir énorme ? Mais ce n'est là que son moindre avantage. Le butin scientifique n'y est pas seulement facile à recueillir, il y est infiniment plus riche que partout ailleurs, car beaucoup de faits intéressants y sont, si je ne me trompe, relevés pour la première fois. »

A. THOMAS (*Journal des savants*).

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

SOMMAIRE DU PRÉSENT NUMÉRO

P. BARBIER fils. — <i>Notes étymologiques</i>	241
P. HORLUC. — <i>L'emploi de l'auxiliaire « être » en français dans la conjugaison du verbe ou de l'auxiliaire « être »</i>	259
Ferdinand LOT. — <i>Guengualch</i>	277
J. GEDDES. — <i>Importance de l'unité phonétique</i>	285
J. GILLIÉRON et J. MONGIN — <i>Études de géographie linguistique, IX : Le sel ; les aires disparues</i>	293
Léonce ROUDET. — <i>La désaccentuation et le déplacement d'accent en français moderne</i>	297
COMPTES RENDUS. — J. BASTIN : <i>Nouvelles glanures grammaticales</i> (P. HORLUC).....	315
LIVRES ET ARTICLES SIGNALÉS.....	317
TABLE DU TOME XXI.....	319

PARIS (6^e)
LIBRAIRIE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5
(Tous droits réservés)

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

N. B. — Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste ou en chèque au nom de M. Honoré CHAMPION, 5, quai Malaquais.

asc. I-XXX
ec engage-
nt à la suite à
fr. le fasc.)
750 fr.

ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

PUBLIÉ PAR

GILLIÉRON, professeur à l'École des Hautes Études, et EDMONT

L'Atlas comportera environ 35 fasc. de 50 cartes chacune ; chaque carte est consacrée à un mot ou à un type morphologique. Il paraît 6 fasc. par an.

L'œuvre gigantesque entreprise par MM. Gilliéron et Edmont est une réponse à l'appel lancé par Gaston Paris : « Il faudrait, disait-il, que chaque commune, d'un côté, chaque forme, chaque mot, de l'autre, eût sa monographie, purement descriptive, faite de première main, et traitée avec toute la rigueur d'observation, qu'exigent les sciences naturelles... »

L'Atlas linguistique laisse de côté les parlers non romans, c'est-à-dire le flamand, le breton et le basque ; mais il déborde les frontières politiques de la France pour englober non seulement la Belgique wallonne et la Suisse romande, mais quelques vallées du Piémont (notamment Aoste et Oulx), dont la langue est plus rapprochée du franco-provençal que du piémontais, et les îles anglo-normandes de la Manche. Dans cette étendue de territoire 639 stations ont été établies à une distance à peu près égale les unes des autres : M. Edmont a relevé dans chacune d'elles les équivalents patois des phrases ou des mots portés sur un questionnaire, uniforme préparé par M. Gilliéron. Ces équivalents sont notés d'une manière rigoureusement phonétique et dans un alphabet spécial, différant très peu de l'alphabet courant. Chaque carte comprend l'ensemble du territoire, mais est toujours limitée à un mot, à une courte phrase. Les cartes se suivent dans l'ordre alphabétique des mots.

Citons quelques-uns des précieux éloges qui vinrent encourager cette publication.

« ... Nous avons sous les yeux la première livraison de l'Atlas linguistique de la France, par MM. J. Gilliéron et E. Edmont, contenant les 50 premières cartes qui composent cet immense ouvrage. Elles justifient tout ce qu'on pouvait en attendre comme méthode et comme résultat. »

GASTON PARIS (*Romania*).

« Souhaitons que rien ne vienne entraver dans sa marche continue et rapide une publication qui, une fois achevée, rendra les plus grands services à la science, et qui trouvera bien difficilement sa pareille dans un autre pays. »

ADOLF TÖBLER (*Deutsche Literaturzeitung*).

« Lorsque l'ouvrage sera achevé, nous serons en possession d'un incomparable recueil de matériaux pour toute espèce de recherches linguistiques. Qu'il soit donné aux auteurs de l'Atlas de terminer sans encombre leur travail pénible et désintéressé : ils ont érigé un monumentum aere perennius. »

MEYER-LÜBKE (*Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*).

« L'immense trésor que l'Atlas présente abondamment, occupera pendant de longues années de nombreux savants qui assimileront, utiliseront et mettront en ordre ses résultats. C'est pourquoi je rappelle de toutes mes forces, comme je l'ai fait déjà dans le *Zeitschrift*, xxviii, 495, 6, l'importance considérable de l'Atlas linguistique des deux Gilliéron et Edmont, non seulement en ce qui touche la Linguistique, la Grammaire, la Lexicologie et la Philologie, mais en ce qui concerne l'archéologie et l'histoire de la Civilisation. »

WENDELIN FOERSTER (*Zeitschrift für Romanische Philologie*).

« L'Atlas économise le temps du savant en lui apportant à pied d'œuvre les matériaux dont il a besoin pour ses spéculations. N'est-ce rien, que de pouvoir instantanément, grâce à une carte qu'on embrasse d'un coup d'œil, trouver et grouper sous la même idée un millier de formes dont la recherche dans les lexiques spéciaux de chaque région demanderait un loisir énorme ? Mais ce n'est là que son moindre avantage. Le butin scientifique n'y est pas seulement facile à recueillir, il y est infiniment plus riche que partout ailleurs, car beaucoup de faits intéressants y sont, si je ne me trompe, relevés pour la première fois. »

A. THOMAS (*Journal des savants*).

GILLIÉRON ET MONGIN

ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE SCIER

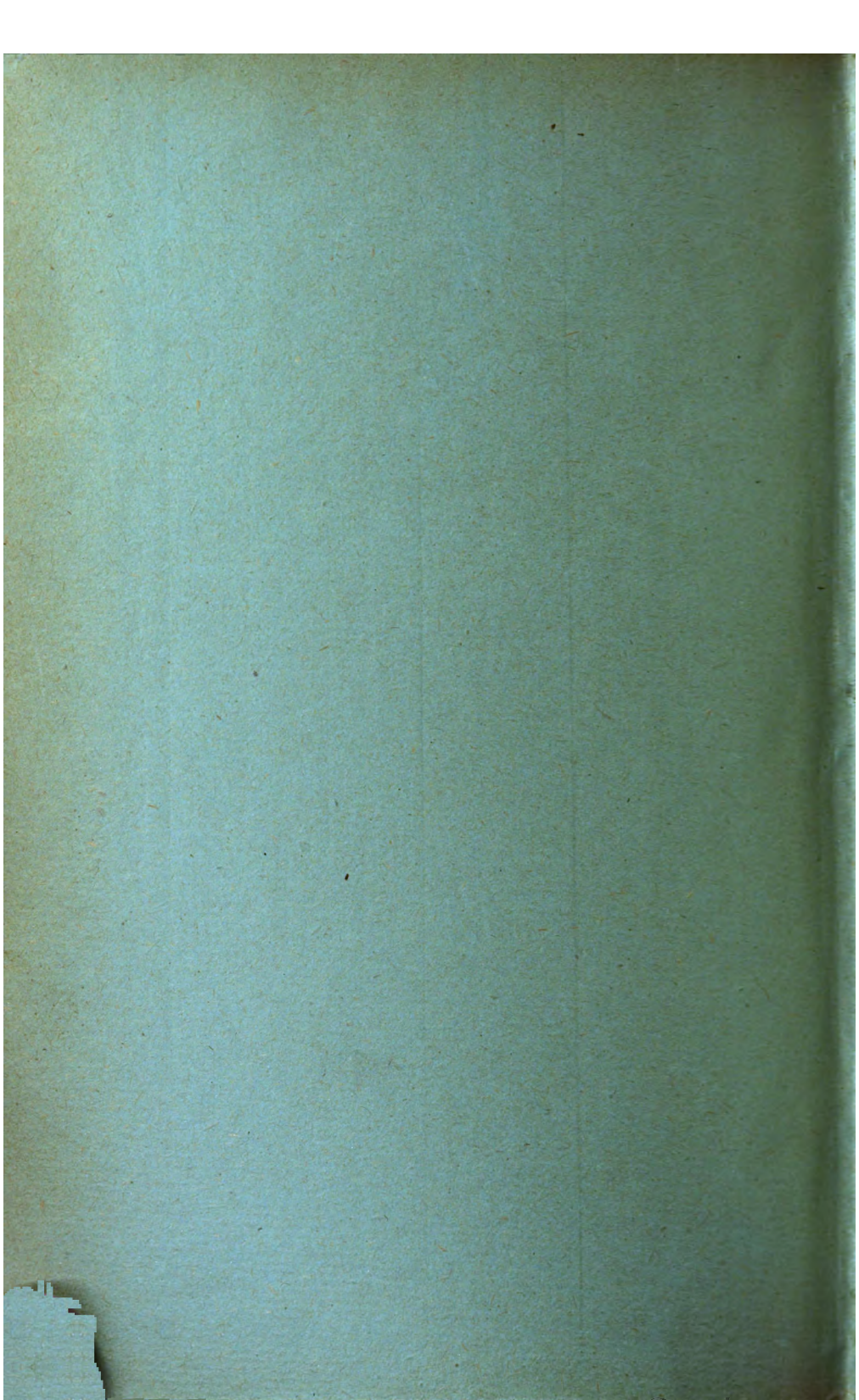
DANS LA GAULE ROMANE DU SUD ET DE L'EST

Grand in-4 et 5 cartes en couleur. 5 fr.

En collaboration avec M. MONGIN et M. MARIO ROQUES

M. GILLIÉRON poursuit dans la *Revue de philologie française et de littérature* ses Études de géographie linguistique

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS



1

